This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

L'HISTOIRE

DES DERNIÈRES

CAMPAGNES ET NÉGOCIATIONS

DE

GUSTAVE-ADOLPHE

EN ALLEMAGNE.

(Guerre
GFO

Par le comte Galeazzo Guldo Priorato : l'officier prussien est
Charles Guillaume Hennert, lieutenant à Reinsberg. (Vid. Hérald)

J. W.

Grinaldo Grionaldo (Galeazzo)
Grionaldo (Galeazzo Grinaldo)

L'HISTOIRE
DES DERNIÉRES CAMPAGNES ET NÉGOCIATIONS DE GUSTAVE-ADOLPHE EN ALLEMAGNE.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ITALIEN.

Avec des Notes historiques et géographiques & une Dissertation où l'on détruit les soupçons jettés de nos jours sur la conduite de Ferdinand II. à la mort du Monarque Suédois.

Par M. l'Abbé de Francheville Chanoine d'Oppeln, Lecteur & Bibliothécaire de S. A. R. Monseigneur le Prince Henri de Prusse, frére du Roi.

AUGMENTÉ

I. D'un Tableau Militaire des Impériaux et des Suédois.
II. De Remarques sur les principaux événemens de cette histoire.
III. D'un Discours sur les batailles de Breitenfeld et de Lutzen.

Avec les Plans levés sur le terrein

PAR UN OFFICIER PRUSSIEN.

PUBLIC LIBRARY

A BERLIN,

Chez George Jacques Decker, Imprimeur du Roi.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation et Permission du Roi.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS.
1897.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

PRESQUE tous les ouvrages du comte GALEAZZO GUALDO PRIORATO ſont traduits, mais je ne ſache pas que ſon *Hiſtoire Univerſelle* l'ait été. Je n'en vois pour raiſon que les trois volumes in quarto qu'il auroit fallu faire paſſer de l'italien dans une autre langue pour donner la traduction de cette hiſtoire depuis 1630 juſqu'en 1645. Le travail eût été long: il devenoit même inutile en partie depuis qu'on a l'excellente *Hiſtoire des Guerres & des Négociations de Weſtphalie par le P. Bougeant.* Mais rien n'empêchoit de détacher du grand ouvrage de GUALDO le morceau le plus intéreſſant qui eſt l'HISTOIRE DES DERNIÉRES CAMPAGNES ET NÉGOCIATIONS DE GUSTAVE-ADOLPHE EN ALLEMAGNE. Ce ſont les trois années ſans contredit les plus brillantes de la vie de ce Héros; & ce qui reléve encore le prix de cette hiſtoire, c'eſt qu'elle eſt écrite par un

militaire contemporain de Guſtave-Adolphe & qui a ſervi comme volontaire dans les deux armées impériale & ſuédoiſe, uniquement pour s'inſtruire. N'étant attaché à aucun parti, étranger d'ailleurs & écrivant à Veniſe dans un païs libre, ſon témoignage ne doit pas être ſuſpect. Il a cherché à dire la vérité. S'il ne l'a pas toûjours connue, il a du moins le mérite de rendre avec intelligence quelques détails d'une guerre qui tient une place diſtinguée dans l'hiſtoire militaire du ſiécle paſſé & qui intéreſſe encor le nôtre. C'eſt la raiſon pourquoi SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE a daigné recevoir avec bonté l'offre qui lui a été faite de ce morceau d'Hiſtoire, & témoigner qu'ELLE en verroit la publication avec plaiſir. Mais avant de parler de l'ouvrage, il convient de faire connoître l'auteur. Cependant pour qu'on ne m'accuſe pas d'en faire un portrait trop flatteur, je me contenterai de donner ici par extrait la traduction de la préface qu'on trouve à la tête de l'édition de Veniſe de 1640. C'eſt le comte GUALDO qui parle, on voudra bien l'en croire ſur ſa parole.

„Dès que je fus, dit-il, en âge de porter les armes, „mon pére qui étoit le comte *Nicolas Gualdo Priorato* „meſtre-de-camp au ſervice de la République de Veniſe „voulut que je travaillaſſe à me rendre digne de lui ſuccéder „un jour dans les emplois honorables qu'il avoit trouvés „dans ſa famille. Je fus d'abord envoyé en Hollande à

„l'armée du grand Maurice prince d'Orange, & j'y ſervis „trois ans (*a*) ſous *M. de Hauterive* colonel françois. De-là „je fus à l'armée du comte Erneſt de Mansfeld (*b*) qui faiſoit la guerre en Allemagne. Je m'arrêtai auſſi quelque „tems en France pour y prendre une idée de la guerre des „Huguenots (*c*). De-là je paſſai en Angleterre comme on „y levoit des troupes deſtinées au rétabliſſement de l'électeur Palatin. Les troubles ſurvenus au Piémont & dans „la Walteline (*d*) me paroiſſant une meilleure école, j'y „courus, & je reſtai en Lombardie tant que dura la guerre de „Mantoue, qui ne fut pas longue (*e*). J'avois envie de revoir „l'Allemagne; ainſi je me rendis à l'armée de Walſtein (*f*), „où je m'arrêtai longtems. Je ne quittai même que parce „que la mort de mon pére arrivée dans l'isle de Zante com„me il revenoit de ſon gouvernement de Candie me rappel„loit dans ma famille. Mais je ne tardai pas à revenir en „Allemagne: l'armée ſuédoiſe y étoit en trop grande eſti„me pour ne pas chercher à la connoître. Dans ce deſſein „je m'attachai au maréchal Horn (*g*) & depuis au duc de „Weimar (*h*) auprès de qui je reſtai quelques années.

(*a*) Sans doute depuis 1622 juſqu'au mois d'avril 1625 que le prince mourut.

(*b*) Mort en 1626.

(*c*) Finie en 1628.

(*d*) En 1629.

(*e*) Terminée en 1631.

(*f*) En 1632.

(*g*) Mort en 1634.

(*h*) Mort en 1639.

„J'ai paſſé ainſi près de quinze ans hors de chez moi „dans les armées & aux cours des princes, m'attachant aux „perſonnes dont il y avoit le plus à profiter du côté des „connoiſſances. J'ai cherché à étudier la politique & le „métier de la guerre dans leurs diſcours & dans leurs ac-

„tions. J'éxaminois en toute occaſion pourquoi une choſe „ſe faiſoit plutôt d'une maniére que d'une autre. Je met„tois tous mes ſoins à ſuivre l'homme d'Etat dans ſa mar„che, à voir le manége du négociateur, à m'aſſurer des „articles d'un traité ſigné. J'étudiois la conduite des Chefs „& leur caractére. Le peuple, la nobleſſe, les grands ont „chacun leurs intérêts que je cherchois à démêler & à bien „connoître. A l'armée je voyois à quoi tient ſouvent la „réuſſite d'une entrepriſe: combien il eſt néceſſaire de „connoître le local d'un païs, les mœurs de ſes habitans, „l'aſſiette & la force des places, le cours des eaux, les paſ„ſages importans, les troupes dont on a le commandement, „le tems, le lieu, enfin tout ce qui concourt à l'éxécution „du projet le mieux concerté & qu'un rien peut déranger.

„J'écrivois mes obſervations à meſure, & j'en ai con„ſervé des mémoires auſſi détaillés que mes lumiéres & la „briéveté du tems me l'ont permis. J'ai depuis raſſemblé „ces matériaux & je les ai ſoumis au jugement de mes amis. „Tous m'ont perſuadé de les faire imprimer, ou pour mieux „dire ils m'y ont forcé, m'aſſurant que quand je n'aurois „pas le ſuffrage de mon ſiécle, j'aurois toûjours quelque „droit à ſa reconnoiſſance....

„J'ai dans mes papiers l'hiſtoire des guerres ſurvenues „de nos jours en Bohéme, en France & en Italie. Mais „ſi le morceau le plus curieux qui eſt le récit des derniéres

expé-

„expéditions de GUSTAVE-ADOLPHE en Allemagne, „ne plaiſoit pas; ce qui précéde plairoit encore moins, & „je ne me donnerai pas la peine de mettre l'ouvrage en état „de paroître pour ennuier le public.

„Au reſte je ſuis ſûr de ce que j'ai vû; je ne réponds „pas également des mémoires qui m'ont été fournis. L'eſ- „prit de parti fait qu'on ne dit jamais les choſes comme „elles ſont, mais comme on voudroit qu'elle ſe ſoient paſ- „ſées. Il n'y a princes ni miniſtres qui tiennent, je n'ai „pas plus de foi à leurs relations qu'à celles des autres, „parce que je ſçai qu'on peut les tromper... J'ai eû du „moins la précaution de faire un choix dans les mémoires „qui m'ont été communiqués. Je n'ai employé que ceux „de perſonnes qui m'ont dit avoir été préſentes. Encore „ai-je bien fait la différence d'un rapport à un autre, parce „qu'il y a des gens qui voyent mal ou qui manquent de „mémoire, qui renverſent l'ordre des faits, confondent les „objets, parlent beaucoup & ſe trouvent n'avoir dit que „des riens...

„Mon intention n'étant pas de faire un panégyrique „mais d'écrire une hiſtoire, on trouvera peut-être que je „me ſuis trop preſſé. A cela je réponds qu'on peut dire „la vérité ſans crainte quand on a comme moi le bonheur „de vivre dans un tems où les ſouverains ne font rien qui „ne puiſſe être lû....

„Ceux qui ne connoiſſent d'autre nation que la leur, „& qui pourtant ſe paſſionnent pour un parti étranger „contre l'autre, ſeront ſans doute fâchés de trouver quel„quefois mes relations contraires à leurs vues. Qu'ils ſa„chent que mon but n'eſt pas de chercher à plaire, mais „bien de dire ce que je crois être la vérité; & ce ſeroit „y manquer que de ne pas dire le mal comme le bien.... „Qui veut plaire à tout le monde à coup ſûr ne plaît à per„ſonne. Une noble hardieſſe dans l'expoſition des faits, de „la liberté dans les jugemens; mais une ſage retenue dans „le ſtile & beaucoup de prudence dans l'emploi des maté„riaux: voilà les régles ſûres dont l'hiſtorien ne doit „jamais s'écarter.

„Si on trouve qu'il entre toûjours un peu de partialité „& de flatterie dans le récit des événemens dont les prin„cipaux acteurs vivent encore, & qu'on me ſoupçonne de „n'en être pas éxemt pour m'être trop preſſé d'écrire; je „répondrai que plus il y a de témoins & mieux on „s'aſſure de la vérité: qu'un fait à meſure qu'il vieillit s'al„tére ſous la plume des hiſtoriens; mais qu'en écrivant „pour les perſonnes qui ont eû quelque part aux événemens „que je rapporte, je puis eſpérer de trouver dans mes lec„teurs des cenſeurs judicieux & éclairés qui releveront mes „fautes, & mettront l'auteur en état de faire une ſeconde „édition meilleure que la premiére. Qu'on ſe ſouvienne

„enfin que je n'ai pas vû tout ce que je rapporte, & qu'on „ne peut pas me faire un crime de ce que d'autres m'ont „trompé.

„J'ai penſé que ce ſeroit être utile à mes contempo- „rains que de leur laiſſer de grands éxemples à ſuivre, en „leur donnant les portraits des hommes illuſtres morts dans „le cours de cette hiſtoire. Si on trouvoit que ces portraits „ſont plutôt des éloges, je dirois que ces éloges ſont fon- „dés ſur des actions. C'eſt au ſévére moraliſte qui fouille „dans le cœur de l'homme à découvrir les motifs cachés; „l'hiſtorien rapporte les choſes comme tout le monde les a „vues, il parle comme ſon ſiécle....

„Comme je n'ai point cherché à faire paroître de l'eſprit „aux dépens de la vrai-ſemblance, on ne trouvera pas ici de „tableaux faits d'imagination; encore moins des généraux „d'armée qui faſſent de longues harangues & qui diſent de „belles choſes aux troupes. Cette éloquence de collége eſt „toûjours ridicule dans la bouche d'un officier général. Bref „dans ſes diſcours il promet aux ſoldats du profit, de la „gloire, & n'a pas beſoin d'autre choſe pour les animer à „bien faire....

„Au reſte c'eſt un militaire qui écrit & qui ne ſe pique „pas d'élégance. Peu m'importe le jugement qu'en porte- „ront certaines gens qui ne cherchent que l'agrément du

„ſtile dans leurs compoſitions. Je leur laiſſe le mérite de „plaire, je ne veux qu'être utile."

„A Veniſe le 2. Juin 1640."

Il me reſte peu de choſes à dire pour achever de faire connoître le comte GUALDO. L'ouvrage qu'il annonçoit en 1640 & dont je donne aujourd'hui les quatre premiers livres traduits avec une partie du cinquiéme, n'étoit donc pas ſon coup d'eſſai. On voit qu'il avoit déja travaillé à une hiſtoire des guerres ſurvenues de ſon tems en Bohéme, en France & en Italie; mais qu'il n'avoit encore rien publié. LES DERNIÉRES CAMPAGNES ET NÉGOCIATIONS DE GUSTAVE-ADOLPHE EN ALLEMAGNE le firent connoître. Cinq éditions de cette hiſtoire faites depuis 1640 juſqu'en 1646 (ſans celles que je ne connois pas) prouvent qu'elle fut goûtée. Ce ſuccès dût flatter l'auteur qui pouvoit avoir alors trente-cinq ans. Il n'héſita plus à courir une carriére pour laquelle il ſe ſentoit du talent. Il paroit même qu'il n'avoit point eû d'autre objet dans ſes voyages; que né avec un génie obſervateur, il avoit quitté ſa patrie dans le deſſein d'y rapporter des mémoires qui lui ſerviroient un jour à compoſer l'hiſtoire de ſon tems. Auſſi tous ſes ouvrages ſont-ils hiſtoriques. Les différentes campagnes qu'il avoit faites, les païs qu'il avoit parcourus, les choſes qui s'étoient paſſées ſous ſes yeux ou dont il avoit eû connoiſſance, les

hommes en place dont il avoit étudié la conduite & le caractére lui fournirent les matériaux. Il ne reſtoit plus qu'à les mettre en œuvre, & ce fut ſans doute un plaiſir pour lui plustôt qu'un travail. Il écrivoit dans ſa langue avec beaucoup de facilité. Il a une abondance d'idées & une richeſſe d'expreſſions qui prouvent qu'il ne lui en coûtoit guéres pour les trouver. *Tout ce qu'a fait cet auteur italien eſt écrit d'une maniére très-agréable*, dit le P. Le Long dans ſa *Bibliothéque hiſtorique.*

Les guerres & négociations de la France lui étoïent auſſi connues que celles des Suédois & des Allemands. Son *Hiſtoire du cardinal Mazarin* fut traduite dès qu'elle parut, on en fit deux éditions en françois. *La Vie de ce cardinal* eut encore plus de ſuccès, elle fut traduite en françois, en anglois & même en allemand. Une *Relation de la paix des Pyrénées* qu'il publia en 1669 parut preſqu'auſſitôt en françois. Mais ce qui prouve le mérite ſolide de cet ouvrage, c'eſt qu'on le traduiſit en latin. Il eſt placé dans le quatriéme tome du Droit Public de l'Empire. Le cas qu'on faiſoit en Allemagne de cette Relation engagea l'auteur à retravailler l'hiſtoire qu'il avoit compoſée des troubles de France depuis 1648 & qu'il continua juſqu'à la paix des Pyrénées. Elle parut en 1670 & fut auſſitôt miſe en françois. Le duc de Monmouth depuis engagea l'auteur à la traduire en anglois; mais la mort in-

terrompit ſon travail. Guillaume Brant fut chargé de l'achever.

Le comte GUALDO ne s'étoit bas borné à travailler pour la France. On a de lui une *Hiſtoire de l'empereur Ferdinand III*, un *Tableau des hommes illuſtres d'Italie*, une *Vie de Donna Olimpia Maldachini* qui eſt la cenſure du pontificat d'Innocent X. Son *Hiſtoire de la reine Chriſtine* n'eſt proprement que la relation du voyage que cette princeſſe fit en 1661 & 1662 à ſon retour de Stockholm à Rome. Le comte étoit de ce voyage. Il avoit eû l'honneur de voir la reine à Stockholm où la république de Veniſe alors en guerre avec le Turc l'avoit envoyé, ſans doute pour demander du ſecours à la Suéde. Chriſtine qui aimoit beaucoup les Italiens s'étoit ſervi de lui pour conférer avec ceux de la régence dans ſes propres affaires. Le comte eut le bonheur de s'en acquitter à la ſatisfaction de la reine; & Chriſtine pour le payer de ſes bons offices le nomma ſon Envoyé, en le chargeant de pleins-pouvoirs pour différentes puiſſances chrétiennes. L'objet de la négociation étoit de former une ligue contre le Turc pour le chaſſer de l'Europe. Le projet venoit de la reine & lui tenoit fort à cœur. On voit même qu'elle fit lever un régiment pour le ſervice des Vénitiens. Il paroit auſſi que le comte ne tarda pas à ſe montrer digne de la confiance que la reine lui témoignoit dans cette négociation.

Car il vint en France en 1663, & l'année ſuivante on vit des troupes françoiſes en Hongrie arriver fort à propos pour contribuer au gain de la bataille de St. Gotthard.

Le comte GUALDO ſe retira depuis à Vienne, fut hiſtoriographe de l'empereur & mourut en 1678. (*a*)

Je voudrois que l'honneur qu'il avoit eû de connoître particuliérement la reine Chriſtine nous eût procuré de bons mémoires de la vie & des actions de Guſtave-Adolphe. Mais on peut croire que la fille du grand Guſtave n'en avoit pas elle-même. Paſſionnée pour tous les genres de gloire, où en pouvoit-elle trouver plus que dans ſa famille? Et n'auroit-elle pas employé *ſes loiſirs* à compoſer une hiſtoire du roi ſon pére, plustôt qu'à faire des *Réflexions diverſes ſur la vie & les actions du grand Alexandre*? (*b*)

Nous n'avons point encore de bonne hiſtoire de Guſtave-Adolphe. Les contemporains de ce prince, proteſtans & catholiques, ont pris la plume pour conſerver la mémoire des grandes choſes qu'ils voyoient faire à ce monarque. Mais ils n'avoient ni le ſang froid ni les connoiſſances néceſſaires pour rendre un fidéle compte de ſes opérations militaires & politiques.

(*a*) Voyez le Moreri édition de 1740. Art. GUALDO.

(*b*) Voyez le Tome II. des *Mémoires concernant Chriſtine* par M. d'Arckenholtz.

Les proteſtans étonnés de ſe voir libres & trop impatiens de publier leur reconnoiſſance n'ont fait au lieu d'hiſtoires que des panégyriques du roi & la ſatire de ſes ennemis. Des modernes les ont copiés & ſont tombés dans le même défaut.

Les écrivains dévoués à la cour de Vienne n'étoient pas plus propres à nous donner l'hiſtoire impartiale d'un prince *hérétique* devant qui les meilleures troupes de Ferdinand fuyoient, abandonnant les états catholiques à la diſcrétion du Suédois. Le comte de *Khevenhuller* & d'autres reconnoiſſent les talens ſupérieurs que Guſtave eut pour la guerre. Mais ſes manœuvres ſavantes les frappoient moins que le tort qui revenoit de tant d'habileté au parti pour lequel ils écrivoient. *Quelqu'intérêt qu'on prenne,* dit Gualdo (*a*), *à la fortune d'un conquérant qu'on voit coucher ſous la toile en premiére ligne, l'intérêt perſonnel parle & ſe fait toûjours entendre le dernier.* L'Allemagne devint le théatre d'une guerre de trente années. Des troupes étrangéres payées pour en défendre une partie & ruïner l'autre, ſucceſſivement les avoient dévaſté toutes deux. Il a fallu que le tems fît oublier les pertes particuliéres pour qu'on reconnût toute l'importance du ſervice que Guſtave-Adolphe étoit venu rendre à l'empire & aux puiſſances voiſines. Les catholiques mieux inſ-

(*a*) Gualdo p. 231.

inſtruits ſont aujourd'hui les premiers à en convenir. Il en eſt même qui meſurent l'ambition de la maiſon d'Autriche à l'étendue des vaſtes domaines qu'elle poſſédoit alors dans les deux Mondes, & qui nous repréſentent la politique eſpagnole forgeant des fers à l'Europe, tandis que Guſtave accouroit de Suéde pour les briſer.

Ce Héros débarque en Poméranie ayant à peine douze ou quinze-mille hommes. Il mit les deux tiers de l'Allemagne ſous ſa puiſſance par une ſeule bataille; & s'il n'eût pas été tué dans la ſeconde, peut-être que Ferdinand perdoit ſa couronne, & l'Empire ſa liberté. Mais ceci n'eſt qu'une conjecture de mon auteur (*a*). Guſtave a fait tout ce qu'il falloit pour rétablir l'équilibre en Allemagne, & n'en avoit pas fait aſſez pour être tenté d'uſurper des droits qu'il étoit venu défendre. Quoiqu'il ait pu penſer ou projetter, il n'en eſt pas moins le reſtaurateur des libertés germaniques. L'Europe éclairée s'accorde à le nommer le *Grand-Guſtave;* & ce nom ſûr de parvenir à la poſtérité la plus reculée rappellera l'idée d'un Prince qui fit tourner au profit de l'humanité deux talens dangereux, la Politique & l'Art de la guerre.

Mais ces deux talens qui ſe trouvent rarement enſemble ſont que l'hiſtoire de Guſtave-Adolphe ſera dif-

(*a*) Gualdo p. 230.

ficilement l'ouvrage d'un ſeul. L'hiſtoire militaire du vulgaire des princes n'eſt que le journal des opérations de généraux ſubordonnés à des miniſtres qui font donner les batailles quand leur politique l'éxige. Mais quand un génie créateur maître d'éxécuter ce qu'il imagine, commande à des ſoldats qu'il a formés, ſes moindres mouvemens attirent l'attention des connoiſſeurs.

Guſtave-Adolphe dans ſon ſiécle fut ce génie créateur. Il déconcerta les deux plus habiles généraux de l'empereur, parce qu'il avoit une tactique à lui. On peut le regarder comme le maître & l'*inſtructeur* des grands hommes qui depuis ſe ſont immortaliſés dans une carriére où Guſtave ne devoit aux Alexandre, aux Céſar & aux Annibal que la noble ambition de les égaler. Ce ſont ſes termes (*a*), en parlant de la ſupériorité des anciens ſur les modernes.

Des mémoires militaires de ce prince écrits par lui-même ſeroient un monument précieux de ce que peut le génie aidé de l'expérience dans un art devenu néceſſaire. L'homme de guerre & celui qui ne l'eſt pas y verroient avec une égale ſurpriſe comment Guſtave toûjours actif ſçavoit profiter du tems, du lieu, de l'ardeur de ſes troupes & de lui-même. Car il ne s'épargnoit pas,

(*a*) Gualdo p. 231.

& *dédaignoit*, dit Gualdo, *de profiter des occaſions où l'adreſſe auroit pu ſe paſſer du courage* (*a*). Par ſon exemple il entretenoit l'amour de la gloire dans le cœur de ſes ſoldats, & ce que M. de Voltaire a dit de l'eſprit,

» Que c'eſt un feu qu'il faut nourrir
» Et qui s'éteind s'il ne s'augmente,

Guſtave le penſoit du courage.

Cette intrépidité qui lui coûta ſi chèr, cette étendue de génie *qui ſembloit embraſſer le préſent & diſpoſer de l'avenir*, ce coup d'œuil ſûr qui voyoit la reſſource à côté du danger ſe modifioient en cent façons dans la même journée. Quelle école que la vie de ce Héros pour ceux qui marchent ſur ſes traces! Cependant qu'on ouvre les hiſtoires de Guſtave-Adolphe, je n'en excepte aucune, on n'y trouvera le plus ſouvent que des relations ſéches, obſcures & qui comparées avec d'autres n'offrent que des contradictions; rarement on y retrouve la marche du génie.

Il y avoit un homme après Guſtave-Adolphe qui auroit pû écrire cette hiſtoire, c'étoit le grand-chancelier Oxenſtierna. Général, Miniſtre & confident de ſon Maître, ſachant juſqu'à ſes moindres penſées, perſonne n'étoit plus en état de nous donner un tableau

(*a*) Gualdo p. 230.

fini, dont l'ouvrage du comte GUALDO n'eſt pas même l'eſquiſſe.

Je ne prétends pas dire par-là que ſon travail n'ait aucun mérite. Il en a un très-grand, c'eſt de nous avoir conſervé des détails précieux pour celui qui veut étudier la tactique de Guſtave-Adolphe & le ſuivre dans le tableau rapide de ſes conquêtes en Allemagne. Mais il eſt arrivé à l'auteur ce qui arrive à tous ceux qui écrivent des mémoires & qui reſpectent le public. Il ne détaille que ce qu'il a vû, & paſſe legérement ſur ce qu'il n'a qu'entendu dire. D'ailleurs ſa qualité d'étranger & de volontaire ne lui permettoit ni de tout voir ni de découvrir toûjours les raiſons de ce qu'il voyoit. Il a mieux aimé quelquefois ne rien dire que de donner ſes conjectures pour des vérités. Mais ſi cette retenuë fait honneur à ſon caractére, elle répand ſur quelques faits une ſéchereſſe peut-être reſpectable mais qui n'inſtruit pas. Pour remédier au défaut de connoiſſances il falloit des notes, j'en ai mis au bas des pages. L'Officier ingénieur qui a bien voulu revoir ma traduction y a ajouté des REMARQUES MILITAIRES écrites en allemand. Je les ai traduites ſous ſes yeux & miſes à la fin de l'ouvrage. Cet Officier qui rapporte toutes ſes lectures à l'étude de l'hiſtoire militaire ancienne & moderne, & que ſa modeſtie ne me permet pas de nommer, ſe trouvoit

avoir dans ſes papiers à-peu-près ce qui manquoit au comte GUALDO pour rendre la partie militaire de ſon hiſtoire plus inſtructive encore. Non ſeulement il m'en fit part, mais je le trouvai prêt à me donner tous les éclairciſſemens dont j'avois beſoin. Aucune des éditions qu'on a faites de cette hiſtoire ne ſe reſſemble. Ce que je remarque pour ceux qui voudroient ſe donner la peine de confronter la traduction avec l'original. Il falloit un œuil militaire pour comparer les variantes & diſtinguer l'eſſentiel d'avec ce qui n'étoit qu'un trait d'imagination, un tribut payé au goût national. La commodité qu'ont les italiens d'entaſſer des épithétes qui pouvoient être négligées faute d'en ſentir la force, faiſoit une autre difficulté. L'officier eût la complaiſance d'écouter mes doutes & de les lever. La géographie étoit fort négligée & les noms de villes défigurés, il prit la peine de corriger les fautes qui m'étoient échappées. Enfin le comte GUALDO parle de choſes connues de ſon tems qui ne le ſont plus que d'un petit nombre de militaires inſtruits: l'auteur avoit beſoin d'un commentaire pour être entendu. Voilà l'origine des Remarques de l'Officier Pruſſien.

Il comptoit d'y faire entrer tout le ſyſtéme militaire de Guſtave-Adolphe: il eſpéroit que chaque Remarque contiendroit une partie de ce ſyſtéme; & il vouloit laiſſer au lecteur le plaiſir de rapprocher ces parties, & d'en

faire un tout. Mais il s'apperçut bientôt que GUALDO ne lui fourniroit pas les occaſions de placer tout ce qu'il avoit à dire, & il vit la néceſſité de développer ce ſyſtéme dans un TABLEAU MILITAIRE DES IMPÉRIAUX ET DES SUÉDOIS. Le but de cet *Tableau* eſt de faire voir le point où les deux armées étoient alors parvenues dans la Formation des troupes, la Tactique, l'Artillerie & la Fortification. Je l'ai traduit de l'allemand & je l'ai placé devant les *Remarques Militaires*, parce qu'on trouvera dans celles-ci l'application de quelques-uns des principes établis dans le Tableau.

Les deſcriptions des batailles de BREITENFELD & de LUTZEN méritoient la plus grande attention. L'Officier trouva que le récit de l'hiſtorien ne s'accordoit pas plus avec les anciens plans qu'on trouve de ces deux batailles dans *le Théatre de l'Europe*, que ces mêmes plans ne s'accordent avec les meilleures cartes qu'on a des environs de Leipſic. Il monte à cheval, & court des frontiéres du Mecklenbourg & de la Marche-Prégnitz juſqu'aux deux champs de bataille. Il léve le terrein & vient ſe remettre à ſon travail. La fatigue de quatre-vingt milles d'Allemagne n'eſt rien pour un militaire qui aime ſon métier & qui veut voir par ſes yeux. Il avoit uſé des plus grandes précautions pour n'être pas la dupe des changemens que le terrein devoit avoir éprouvés depuis cent-quarante ans.

Il avoit levé les deux terreins avec le plus grand ſoin. Il ne reſtoit plus qu'à concilier la narration du comte GUALDO avec le local. Ne le pouvant pas, il jugea qu'il valloit mieux laiſſer l'auteur italien tel qu'il eſt, & faire le DISCOURS SUR LES DEUX BATAILLES qu'on trouvera traduit à la ſuite des Remarques. Il y a fait entrer ce que les mémoires du tems, & les hiſtoriens de Guſtave-Adolphe diſent de mieux là-deſſus. Il y a joint les traditions qu'il a recueillies ſur les lieux, lorſqu'elles ont pu ſervir à remplir les vuides qu'il trouvoit dans les relations, & que ces traditions n'avoient rien de contraire aux maximes militaires qu'on ſuivoit alors.

Enfin pour ne rien laiſſer à déſirer ſur ces deux célébres batailles, dont on n'avoit que des plans très-imparfaits, il s'eſt donné la peine d'en deſſiner deux nouveaux. Ce ſont certainement les premiers qu'on puiſſe dire qui éxiſtent tant pour la connoiſſance du local que pour l'intelligence des manœuvres. Ainſi je dois aux lumiéres de cet Officier & à ſon travail tout ce qui donne du relief au mien.

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire ſur les noms d'hommes, que j'ai trouvé ſi défigurés dans l'italien que je crains bien qu'on ne s'en apperçoive dans plus d'un endroit, malgré les peines que je me ſuis données pour les rétablir. J'en demande pardon à ceux dont les ancêtres ſe ſont immortaliſés dans cette guerre. S'ils ne reconnoiſ-

ſent pas leurs noms dans ma traduction, je les prie de ſe ſouvenir que le célébre *Heermann* des Germains ne ſe ſeroit pas reconnu dans l'*Arminius* de Tacite. C'eſt le ſort de toutes les hiſtoires écrites par des étrangers. On y eſtropie les noms faute de ſavoir ce qu'ils ſignifient, ou on les défigure par un faux goût pour plaire à l'oreille; car chacun croit qu'il n'y a de terminaiſons heureuſes que celles de la langue dans laquelle il écrit.

LES

LES DERNIERES CAMPAGNES ET NEGOCIATIONS DE *GUSTAVE-ADOLPHE* EN ALLEMAGNE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

On trouve dans ce premier livre les motifs de la guerre que GUSTAVE-ADOLPHE *fit à l'empereur* FERDINAND II: *l'état de l'empire: les liaiſons du roi de Suéde & ſes négociations ſecretes avec les princes étrangers avant la guerre: ſes préparatifs militaires: ſes arrangemens avant de paſſer en Allemagne: ſon débarquement dans l'isle de Rugen: ſon entrée en Poméranie: les inquiétudes des catholiques: les appréts de l'Angleterre pour ſoutenir les Suédois: l'aſſemblée des proteſtans à Leipſic: l'alliance de la France avec la Suéde: la priſe de Francfort ſur l'Oder: la marche de Tilli pour arréter les progrès du roi: le ſiége de Magdebourg, priſe & déſolation de cette ville.*

LEs ſuccès de GUSTAVE-ADOLPHE (*a*) en Pologne n'avoient fait qu'accroître en lui l'amour de la gloire & l'envie de s'aggrandir. Dans la guerre longue & difficile qu'il avoit eû à ſoutenir contre le roi Sigiſmond il s'étoit fait craindre des polonois: une trève qu'il venoit de conclure entre les deux

An. 1630.

Motifs de la guerre que le roi de Suéde fait à l'empereur.

(*a*) Guſtave-Adolphe fils de Charles IX. n'avoit pas encore 17 ans accomplis, lorſqu'il monta ſur le trône de Suéde en 1611. Il eut la guerre à ſoutenir à la fois contre le Dannemarc juſqu'en 1613, contre la Ruſſie juſqu'en 1617. & contre la Pologne juſqu'en 1629. qu'il y eut une trève ſignée le 15. Septembre pour ſix ans entre les deux couronnes. C'eſt ce tems dont Guſtave va profiter pour

An. 1630. couronnés lui aſſuroit un repos de ſix années, il en profita pour exécuter de plus grands deſſeins. Son ambition fut de délivrer l'Allemagne du joug de la maiſon d'Autriche. L'occaſion le favoriſoit: l'empire non ſeulement étoit diviſé par les querelles de religion, mais révolté contre les nouveaux miniſtres de Ferdinand II. Depuis la paix de Lubec (*a*) s'ils avoient congédié dix-huit-mille hommes de l'armée de Walſtein pour ſoulager en apparence les provinces épuiſées par une guerre de plus de dix années, (*b*) ils entretenoient aux ordres du même Walſtein des troupes de pillards, qui en ſe répandant partout favoriſoient une tyrannie juſqu'alors inconnue en Allemagne. Si par crainte ſujets & princes diſſimuloient, tous en étoient d'autant plus animés à s'affranchir de l'avarice & de la dureté de ces miniſtres, il ne leur falloit qu'un chef, & les proteſtans tournoient leurs yeux vers la Suéde.

Mais plus ce projet étoit grand, plus il vouloit être péſé & approfondi. Le roi venoit d'attirer à lui ce qu'il y avoit de mieux dans les troupes licentiées de Walſtein, & dans les allemands que le général Arnheim avoit commandés en Pologne, & que les Polonois ne payoient plus depuis la trève. Guſtave pouvoit compter ſur des troupes aguerries qui ne demandoient qu'à combattre. Il avoit auſſi fait quelque-tems auparavant un voyage ſecret en Allemagne, & vu de ſes yeux les forces de la maiſon d'Autriche & des états de l'empire; il avoit ſondé les intentions des princes voiſins & s'étoit ménagé d'utiles alliés. Il n'attendoit plus que le moment d'éclater, mais il ne vouloit rien précipiter. Les démarches indiſcrètes & malheureuſes de l'électeur Palatin, du roi de Dannemarc (*c*) & d'autres rendoient Guſtave circonſpect.

paſſer la mer, & porter la guerre en Allemagne contre l'empereur Ferdinand II, guerre dont Guſtave ne vit que les trois premiéres années, & qui fut terminée par le célébre traité de Weſtphalie, en 1648.

(*a*) En 1629. entre Ferdinand II. & Chriſtian IV. roi de Dannemarc.

(*b*) La guerre avoit commencé en 1618. par la révolte des proteſtans de Bohéme, qui élurent pour leur roi Frédéric V. électeur Palatin, prince foible & qui mourut de douleur, dit-on, en apprenant la mort de Guſtave-Adolphe.

(*c*) Chriſtian IV. roi de Dannemarc, dont il eſt ici queſtion, étoit oncle maternel d'Éliſabeth d'Angleterre, femme de Frédéric V. électeur Palatin. Jaques I. avoit épouſé Anne, fille de Frederic II. pere de Chriſtian IV, & ce monarque ne pouvoit

Ainſi malgré le feu de la gloire qui l'éblouiſſoit ſur les dangers, malgré les eſpérances flatteuſes auſquelles il auroit pû ſe laiſſer aller, ſa prudence ne l'abandonna pas: pour aſſurer ſes deſſeins il les tint cachés, & tacha de ſe faire oublier. Un feu qui couve ſous la cendre n'eſt pas ſuſpect, & en éclatant à propos il eſt naturel qu'il rallumât l'inconſtance des peuples laſſés du joug Autrichien. En effet les proteſtans d'Allemagne ſouffroient de ſe voir ſoumis aux catholiques, & ſouvent obligés d'obéir à des étrangers. Le ſouvenir de leur liberté éteinte leur rendoit cette dépendance plus odieuſe; en changeant de maître, ils ſe flattoient de ſortir d'eſclavage. An. 1630.

Le roi de Suéde avoit des conférences ſecretes avec les agents des princes proteſtans. Ces princes mêmes étoient ſes émiſſaires en Allemagne, par eux il ſavoit exactement toutes les démarches de l'empereur, & ils ne ceſſoient d'exhorter Guſtave à porter ſon coup (a). Il en coûtoit à ce monarque pour ſe contraindre, Guſtave aimoit la guerre, ce n'étoit qu'à regret qu'il vivoit en paix; mais ſes forces étoient encore trop inférieures à la puiſſance qu'il vouloit attaquer. Il devoit craindre d'entrer dans un royaume ſoumis aux armes victorieuſes de Ferdinand, tant que ce prince auroit ſur pié des armées nombreuſes, & pour général *Albert Walſtein*, qu'on pouvoit appeller l'amour du ſoldat & le fléau des princes. Mépriſer des forces ſi redoutables, c'eût été courir à ſa perte: il ſçut ſe ménager pour un tems plus convenable les bonnes intentions de ceux qui ſouffroient de ce retard; il attendit un événement qui put favoriſer ſes deſſeins, & ce fut l'Autriche qui d'elle-même y donna lieu.

Les princes proteſtans excitent le roi de Suéde à prendre les armes.

qu'être ſenſible aux malheurs de la maiſon Palatine, qui lui étoit alliée de ſi près. Peut-être auſſi que l'honneur d'être le chef des princes confédérés en Allemagne & de ſe voir préféré à Guſtave-Adolphe l'engagea dans cette guerre malheureuſe de 1626. qui dura juſqu'en 1629 où Chriſtian IV. fit ſa paix particuliére avec l'empereur.

(a) Dès 1614. les proteſtans avoient appellé Guſtave en Allemagne. Leur lettre eſt datée de Heilbrun le 25. Sept. 1614. Ils lui écrivirent pour le même ſujet en 1615, en 1620, en 1621. En appellant le roi de Suéde à leur ſecours ils avoient deux motifs; l'un d'intérêt, qui étoit de conſerver les biens eccléſiaſtiques que leur avoit aſſuré le traité de Paſſau de 1552; & qu'on vouloit leur ôter par *l'édit de reſtitution* de 1629. L'autre de religion, appréhendant fort qu'après cette reſtitution l'empereur ne leur ôtât juſqu'à la liberté de conſcience.

An. 1630. Les circonſtances, comme on ſait, ſont varier les ſentimens. A la fin l'exceſſive ambition du conſeil de Vienne fit ouvrir les yeux aux princes catholiques. Ils étoient révoltés de la hauteur inſultante de Walſtein qui à la tête d'une armée de plus de cent-mille hommes de troupes étrangéres, prétextant de faire reſpecter l'autorité impériale & d'aſſurer le repos de l'Allemagne, traitoit les princes de l'empire non en princes libres, mais en ſujets (*a*). Jamais les grands ne voyent de bon-œuil l'autorité ſouveraine dans les mains d'un particulier. D'ailleurs le voiſinage d'un prince trop puiſſant allarmoit les électeurs; ils cherchoient les moyens de faire rentrer l'autorité impériale dans ſes juſtes bornes. Ils vouloient éloigner Walſtein & tant de ſoldats qui au mépris de la paix & des traités les plus ſaints, fondoient la monarchie Autrichienne ſur la ruine des états de l'empire. Il fut réſolu qu'on forceroit l'empereur à déſarmer pour rendre Walſtein inutile, & on ne fit pas attention que c'étoit lui ôter un ſoutien qui auroit pu ſeul empêcher le roi de Suéde de paſſer la Poméranie. C'eſt du moins ce qu'on a prétendu depuis; & nous avons vû Walſtein dans ſon dépit groſſiſſant les dangers, dire hautement que l'empereur étoit trahi, qu'il avoit perdu le plus beau fleuron de ſa couronne en lui ôtant le commandement, que c'en étoit fait de la puiſſance de Ferdinand s'il ne prenoit ſur lui de brider l'autorité des électeurs, & ſi de l'empire électif juſqu'alors, il n'en faiſoit un état héréditaire dans ſa maiſon. De tels diſcours échappés au général dépoſé devoient nuire à la réputation d'une armée dont il avoit été l'ame par ſa valeur & ſon habileté: ce ne fut peut-être pas un des moindres coups portés à la fortune de Ferdinand.

Les Eſpagnols auteurs de la guerre de Mantoue.

Guſtave voyoit auſſi les miniſtres italiens & eſpagnols à Vienne affoiblir la maiſon d'Autriche en lui conſeillant de partager ſes forces. C'étoit ſurtout le duc Céſar de Guaſtalle, ambaſſadeur de S. M. Ca-

(*a*) Les princes catholiques ſe plaignoient un jour à Walſtein que les troupes impériales vivoient chez eux à diſcrétion comme parmi des vaincus. Il répondit que *l'empereur aimoit mieux des ſujets pauvres que rébelles.* Voyez *Amelot de la Houſſaie* dans ſon hiſtoire des traités des princes.

tholique auprès de Ferdinand. Il étoit aidé du régent Villani, homme adroit & entreprenant, que le miniſtére de Madrid avoit donné à Guaſtalle pour contrecarrer les deſſeins ambitieux de Walſtein, diminuer ſon pouvoir, & entrainer l'empereur dans la guerre de Mantoue (*a*). Un corps d'armée étoit déjà paſſé en Lombardie ſous les ordres de Collalto, gentilhomme italien. Celui-ci qui cherchoit à garder le commandement en Italie ſollicitoit vivement auprès de l'empereur, pour que Walſtein, que nous nommerons quelquefois le duc de Friedland, déjà nommé général dans cette guerre de Mantoue, fût inveſti du duché de Mecklenbourg. (*b*). A cette condition Walſtein lui avoit donné parole qu'il s'excuſeroit d'accepter le commandement & qu'il en feroit pourvoir Collalto. Walſtein avoit ſes raiſons pour ne pas quitter l'Allemagne : il ſentoit qu'en s'éloignant il laiſſeroit le champ libre à ſes ennemis qui ne manqueroient pas de profiter de ſon abſence pour ruiner ſon crédit & ſe mettre en ſa place. Ainſi par politique autant que par reconnoiſſance Walſtein ſervit l'ambition de Collalto, & l'empereur lui laiſſa le commandement. C'étoit autant par bonté pour tous les deux que pour complaire aux Eſpagnols, qui s'accommodoient mieux de la ſoupleſſe de Collalto, que des hauteurs du nouveau duc de Mecklenbourg. Ils trouvoient auſſi Collalto plus porté à ſeconder les vues ambitieuſes de la cour de Madrid, qui ne déſiroit cette guerre avec tant d'ardeur, que parce qu'elle voyoit bien que l'Italie ſeroit libre tant que les François y tiendroient la balance, toujours prêts à relever le côté foible ſur lequel les Eſpagnols cherchoient à mettre un pié. Ils ne le pouvoient pas auſſi longtems que les François auroient Cazal, place ſuffiſante pour allarmer le Milanois; & pour ôter Cazal aux François, il falloit dépouiller le duc An. 1630.

(*a*) Le duc de Nevèrs étoit alors duc de Mantoue. Les Eſpagnols machinoient ſa ruine parce qu'il étoit né en France, & que les terres qu'il y poſſédoit l'attachoient à des intérêts qui n'étoient pas ceux de la cour de Madrid.

(*b*) Adolphe Frédéric & Jean Albert ducs de Mecklenbourg, avoient pris le parti de l'électeur Palatin & du roi de Dannemarc contre la maiſon d'Autriche; l'empereur les avoit proſcrits & venoit de donner leurs états à Walſtein. Guſtave-Adolphe les rétablit le 25. Juin 1631.

An. 1630. de Mantoue. Alors Veniſe qui avoit été juſqu'ici l'arbître des différens, le ſoutien de la juſtice & l'appui des foibles eût perdu l'influence qu'elle conſervoit en Italie. Et c'eſt ainſi qu'en prétextant de s'aſſurer la poſſeſſion tranquile du Milanois, l'Eſpagne ſe flattoit de s'aſſujettir le reſte de l'Italie (*a*): projet vaſte, & que la politique de ſes miniſtres avoit laborieuſement enfanté.

Guſtave n'ignoroit pas que les emplois conférés à des étrangers excitoient la jalouſie des nationnaux; que les villes libres & pluſieurs princes de l'empire ennemis du miniſtére & jaloux de la puiſſance de l'empereur, ne cherchoient qu'à diminuer ſes forces; que Ferdinand lui-même y donneroit lieu pour obtenir les ſuffrages du collége électoral en faveur de ſon fils Ferdinand, roi de Hongrie, qu'il vouloit faire élire roi des romains; que pour ne pas éloigner les électeurs dont il dépendoit alors, il permettroit que les troupes ſurnuméraires fuſſent ou licentiées ou occupées hors de l'empire. (*b*)

Guſtave ſavoit auſſi que le pape & les princes Italiens dont l'empereur eſpéroit du ſecours contre l'Héréſie, ne s'aveugloient pas ſur la trop grande puiſſance de l'Autriche, qu'ils étoient même déjà inquiets de voir tant de troupes allemandes en Italie venues pluſtôt pour piller la Lombardie que pour la protéger. (*c*)

Guſtave comptoit ſur les diverſions (*d*) que la France feroit en ſa faveur, pacifiée par les victoires de Louis XIII. Il eſpéroit auſſi

(*a*) Le duc de Savoye avoit fait un traité avec Philippe IV. pour partager entr'eux le Montferrat. Les Eſpagnols avoient beſoin de ce petit pays pour joindre enſemble les états qu'ils poſſédoient en Italie, & empêcher les François d'y entrer.

(*b*) L'empereur licentia ſon armée & congédia ſon général en pure perte. L'archiduc Ferdinand ne fut élu roi des romains qu'en 1636. ſix ans après. On peut voir dans la vie du P. *Joſeph*, comment cet habile confident du cardinal de Richelieu, qui avoit ordre de faire manquer l'élection, trompa l'empereur. On prétend dans la même hiſtoire, que ce prince dit plus d'une fois avec douleur, *qu'un pauvre capucin l'avoit déſarmé avec ſon chapelet, & que tout étoit qu'étoit ſon capuchon, il avoit ſçu y faire entrer ſix bonnets électoraux.*

(*c*) Le pape, dit M. de Voltaire dans ſon *hiſtoire de Charles XII.* craignoit encore plus la puiſſance de l'empereur que celle de l'héréſie.

(*d*) Il paroit que c'étoit bien l'intention du cardinal de Richelieu, puiſque ce même cardinal qui avoit envoyé ordre à M. de Léon & au P. Joſeph de ſigner le traité de Ratisbonne *à quelque prix que ce fut*, relégua le capucin dans ſon couvent, & obligea Léon de faire réformer le premier article du traité, où il eſt dit, que *la France s'obligeoit de n'aſſiſter ni directement, ni indirectement ceux de ſes alliés que l'empereur déclareroit être ſes ennemis.* Le zéle

tirer parti du mécontentement du roi d'Angleterre dont les neveux avoient été dépouillés du Palatinat (*a*), & que Charles I. ſe ſerviroit de lui pour ſe venger de l'empereur. Il attendoit des ſecours de la Hollande, république qui dans ſes commencemens étoit déja puiſſante ſur mer & riche par ſon commerce. Enfin le moment paroiſſoit venu pour Guſtave, & les malheurs arrivés à d'autres avant lui ne purent lui ôter la confiance qu'il avoit dans ſon courage, dans la juſtice de ſa cauſe, & dans la valeur de ſes troupes. An. 1630.

Nous avons dit que dès 1629. il avoit attiré en Suéde les meilleurs officiers licenciés de l'armée impériale & de ceux du corps d'Arnheim. C'étoit même une conſolation pour Walſtein, qui s'étoit toûjours oppoſé à cette réforme, & qui n'attendoit qu'un événement comme celui que le roi de Suéde préparoit, pour faire voir à l'empereur quelle faute il avoit faite de prêter l'oreille à ceux qui ſous l'ombre d'une paix apparente, ouvroient la voye à une guerre ruïneuſe. En attendant, Guſtave tiroit de ces officiers des lumiéres & du ſervice: il les chargea de faire des levées & de les diſcipliner. Pendant ce tems-là il aſſembloit les débris de l'armée de Livonie & les milices ſuédoiſes répandues dans la Gothie, la Finlande & le Smaland. En peu de mois Guſtave ſe trouva à la tête de près de 12000 hommes vieilles troupes, & c'eſt avec ces braves ſoldats qu'il regardoit avec raiſon comme les inſtrumens de ſes grands deſſeins, qu'il ſe prépara à paſſer en Poméranie.

Cette province bornée au nord par la mer Baltique, reſſerrée par la Pologne à l'eſt, & par le duché de Mecklenbourg au couchant, a ſa plus grande largeur aux confins de l'électorat de Brandebourg. Là elle reçoit dans ſon ſein l'Oder, un des plus grands fleuves de

de la France s'eſt depuis rallenti, on en dira les raiſons plus bas. *Vittorio Siri*, Tom. VIII. p. 547.

(*a*) C'étoient les princes *Frédéric-Henri* qui ſe noya en 1629, *Charles-Louis* & *Rupert*, fils de Frédéric V. & d'Eliſabeth Stuard, ſœur de Charles I. Ce ne fut qu'à la paix de Weſtphalie en 1648. que *Charles-Louis* fut mis en poſſeſſion du Palatinat inférieur. On lui conféra en même tems le huitiéme electorat, avec l'aſſurance qu'après l'extinction de la maiſon de Baviére, l'ancienne dignité électorale & le haut Palatinat rentreroient dans ſa famille.

An. 1630. l'Allemagne qui prend ſa ſource dans les montagnes de Moravie aux frontiéres de la Siléſie, traverſe ce riche duché & tombe dans la baye dite le *Groſſe-Haff* au-deſſous de Stettin.

Le roi fait part aux Etats de Suéde de ſon deſſein, & leur montre la néceſſité de porter la guerre en Allemagne. Le 20. mai.

Au nord de la Poméranie de l'autre côté de la mer eſt Stockholm, réſidence des rois de Suéde. Guſtave y convoqua l'aſſemblée des Etats où ſes principaux officiers furent admis, & il leur fit part du deſſein qu'il avoit de porter la guerre en Allemagne. Car c'eſt une loi de la Suéde, que le roi ne peut ſortir du royaume s'il n'en a dit la raiſon aux Etats & ſi les Etats ne l'ont approuvée. Guſtave s'attacha à leur montrer la néceſſité où il étoit de faire la guerre autant pour aſſurer leur repos que pour défendre la religion qu'ils profeſſoient. En leur diſant à quel degré de puiſſance l'empereur étoit parvenu dans l'empire, il leur fit voir que déja Ferdinand avoit porté ſes vues ambitieuſes ſur la Suéde même, en donnant l'amirauté de la Baltique au duc de Friedland, ce qui étoit une uſurpation révoltante. Il leur rappella le refus qu'on lui avoit fait dans les diétes impériales du titre de ROI (*a*) qu'il portoit à juſte titre comme roi de Suéde; il dit qu'on inſultoit à ſa dignité royale par des écrits licencieux & des édits qu'il ne pouvoit regarder que comme une déclaration de guerre; qu'une inſulte faite à la Majeſté ne peut reſter impunie, que c'étoit le moment d'en tirer vengeance & de s'aggrandir. Il leur parla de l'honneur & de la religion qui devoit les animer, de la gloire & de l'immortalité qui les attendoient. „Enfin, dit-il, mes ſoldats ſont les mêmes qui „ont été ſi redoutables ailleurs. Avant nous on l'a dit, on eſt ſûr d'al„ler auſſi loin qu'Alexandre, Céſar & Attila, quand on a leur courage. „Laiſſerez-vous languir dans un repos honteux votre roi qui ne reſpire „que la grandeur de l'Etat & votre félicité? Vous oppoſerez-vous à ce „qu'un prince nourri dans les armes fuye un luxe qui énerve ſes talens."

Il

(*a*) L'empereur & le collége électoral dans leur réponſe aux plaintes de Guſtave ne lui avoient pas donné le titre de roi. C'étoit pour complaire à *Sigismond* roi de Pologne qui n'avoit point encore renoncé à ſes droits ſur la couronne de Suéde.

Il leur dit qu'il ſeroit ſacrifié aux caprices de la fortune ou qu'ils le reverroient triomphant & digne en effet de porter le titre de Roi d'un peuple ſi courageux; (*a*) & à ce mot s'arrêtant, il captivoit d'un front ſerein l'affection de ceux qui l'entouroient & qui dans l'admiration de ce qu'ils venoient d'entendre étoient preſqu'immobiles, & n'avoient pas la force de répondre aux paroles de ce grand prince. Il les invita tous à le ſuivre non comme roi, mais comme frére & compagnon d'armes. An. 1630.

Les États applaudirent à ſa réſolution d'une voix unanime, Guſtave les remercia, congédia l'aſſemblée & emploia le tems qui lui reſtoit à préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour un ſi grand armement. Il attendoit la réponſe des Provinces-Unies, & cette réponſe fut telle que le roi la ſouhaitoit. Les hollandois l'encourageoient à paſſer la mer. Car c'étoit eux en grande partie qui faiſoient mouvoir les reſſors cachés de cette grande machine. Alors en guerre avec l'Eſpagne, il étoit de leur intérêt de ſoutenir le parti de la religion qui paſſoit pour le motif de tout ce grand armement. Les lettres que Guſtave recevoit d'Angleterre & de France n'étoient pas moins preſſantes; de tous côtés on lui donnoit les plus fortes eſpérances de le ſeconder.

Guſtave quitte la Suéde.

C'eſt alors que donnant commiſſion à Axel-Oxenſtierna de lever un nouveau corps de 8000 hommes, Guſtave mit ordre aux affaires du royaume qu'il laiſſa ſous la protection de la reine, (*b*) & partit de la rade d'Elfsnaben le 13. Juin 1630. aux acclamations de ſa nobleſſe & d'un peuple nombreux qui faiſoit des vœux pour lui en l'admirant. L'embarquement ſe fit ſur ſoixante vaiſſeaux de guerre & 200 bâtimens de tranſport. Avec cette flotte Guſtave fit voile vèrs

(*a*) C'eſt pour faire alluſion au titre de *Roi* qu'on lui avoit refuſé dans la chancellerie de l'empereur & aux diettes impériales.

(*b*) Guſtave établit un conſeil de régence compoſé des ſenateurs du royaume qui furent nommés *ſénateurs régens*, & ne voulut pas que la reine y eût part quoiqu'il l'aimât tendrement. L'adminiſtration des finances fut confiée à Jean Caſimir pére de Charles Guſtave qui fut roi après Chriſtine, & ce prince œconomiſa ſi bien, diſent *les regiſtres du ſénat*, qu'en moins de deux ans il fournit au roi au-delà de quarante tonnes d'or.

An. 1630. la Poméranie où déja quelques ſuédois (*a*) de la garniſon de Stralſund avoient pris poſte à l'extrémité nord de la province & étoient entrés dans l'isle de Rugen.

Cette isle de la Baltique qui n'eſt qu'à une demi-lieue de la Poméranie, eſt ſituée vis à vis de Stralſund, ville libre maritime & très-forte. Le roi l'avoit ſecourue l'année précédente contre les efforts de Walſtein (*b*) qui ne put jamais s'en rendre maître, & depuis ce tems-là elle étoit ſous la protection de la Suéde, & faiſoit des vœux pour l'heureuſe arrivée de Guſtave. Il fut en mèr depuis le 13. Juin juſqu'au 24. & à peine étoit-il débarqué dans Stralſund qu'une partie de ſes gens ſe jetta dans l'isle de Rugen & ſurprit les impériaux dans de petits forts (*c*) plutôt faits pour garder l'isle que pour la défendre. Après une foible réſiſtance les ſuédois s'en rendirent maîtres, & en abandonnérent le pillage aux ſoldats, pour les encourager par ce commencement de fortune à pouſſer une entrepriſe qui leur promettoit de plus grands avantages. Les impériaux ſaiſis de crainte à la vue des ſuédois qui les attaquoient de toutes parts, abandonnérent les autres poſtes pour ſe retirer ſous le canon de Gripswalde.

Les ſuédois dans l'isle de Rugen.

Des commencemens ſi heureux annonçoient la facilité que Guſtave alloit trouver dans ſes conquêtes. Il laiſſa le colonel Lesly dans Rugen avec 500 fantaſſins & 2 vaiſſeaux pour garder cette isle. Il y établit un magaſin pour l'armée, remonta ſur ſa flotte le 29, & paſſa dans l'isle d'Uſedom. Cette isle eſt ſéparée de la Poméranie par deux bras d'un lac qu'on nomme *Friſch-Haff* (*d*) dans lequel l'Oder ſe décharge.

Isle d'Uſedom priſe le 29. Juin.

(*a*) Guſtave-Adolphe qui avoit ſecouru la ville de Stralſund avec ſes troupes & ſa flotte y avoit laiſſé Lesly en qualité de commandant. Il étoit écoſſois & un des meilleurs officiers de Guſtave. Ce prince lui envoya ordre de prendre poſte dans l'isle de Rugen. Cette précaution lui aſſuroit un débarquement facile & une retraite pour la flotte.

(*b*) Il y perdit 10800 hommes d'infanterie & 1200 de cavalerie, plus d'un an de tems, & fut obligé de lever le ſiége.

(*c*) Les impériaux avoient trois forts dans l'isle, un près du lieu nommé l'*Alte Fehre*; le ſecond près du village de Guſtow, & le troiſieme vis-à-vis de Brandeshagen, non loin d'un village appellé Uſolitz. *Puffendorf* l. 2. §. 22.

(*d*) Le *Friſche Haff* que les géographes modernes appellent *Groſſe Haff* pour le diſtinguer du Friſche Haff qui eſt dans la pruſſe. L'isle d'*Uſedom* a la mer Baltique au nord, la Schwine à l'orient qui la ſépare de l'isle de Wollin, au midi la Poméranie dont elle eſt coupée par le petit Haff portion du grand, & par la Péene au couchant.

Il n'y avoit dans Uſedom aucune place capable d'arrêter des troupes fraiches & auſſi aguerries que l'étoient celles du roi. Les impériaux abandonnérent l'isle, n'y laiſſant que deux-cent hommes qu'ils regardoient comme perdus, & ſe retirérent ſous Wolgaſt, ville reſpectable par ſon aſſiette & ſa force, à l'occident de la Poméranie, & qui eſt ſéparée de cette province par un canal que forme la Péene en ſe jettant dans la mèr au-deſſous de la petite isle de Ruden. Si les impériaux ſe maintenoient dans Wolgaſt, il leur étoit aiſé de chaſſer les ſuédois d'Uſedom & des poſtes voiſins, où l'art avoit fait auſſi peu que la nature pour les défendre. Mais Guſtave ne leur en donna pas le tems, & profitant des premiers momens de fraieur & d'étourdiſſement où il voyoit les impériaux plongés, trop effraiés pour oſer tenir devant lui & ſans eſpérance de ſecours, il ſe hata de les déloger de ce dernier retranchement. Il le pouvoit avec d'autant moins de peine, qu'on ne faiſoit alors à Ratisbonne que peu d'attention aux mouvemens des ſuédois & qu'on n'en ſentoit pas aſſez l'importance. Tout l'objet des électeurs étoit de porter l'empereur à déſarmer. Ils ne penſoient qu'à rendre Walſtein inutile, qui s'étoit attiré la haine des deux partis, & ils avoient enfin obtenu de Ferdinand qu'il ſeroit dépoſé. An. 1630.

Le comte de Werdenberg chancelier d'Autriche & le baron de Queſtenberg furent chargés de lui porter les ordres de l'empereur. Ce prince dans ſa lettre lui diſoit en propres termes qu'il ſavoit de bonne part qu'il ſe laiſſoit mener par ſes ſoldats & penſoit de pouvoir le mener à ſon tour, mais qu'il lui feroit plaiſir d'aller paſſer quelque tems ſur ſes terres. Walſtein affecta de combler de politeſſes & de préſens les deux envoyés. Il ſe démit du commandement; & dans ſa réponſe à l'empereur, ſans s'écarter du reſpect qu'on doit à ſon maître, il lui dit à ſon tour, que pour preuve que ſa majeſté impériale ne ſe laiſſoit pas mener par ſon général, c'eſt qu'elle ſe laiſſoit tromper par ſes miniſtres, & il l'avertiſſoit des malheurs dont elle étoit ménacée; malheurs que l'événement n'a que trop confirmés. Walſtein ſe retira en Walſtein dépoſé.

An. 1630. Bohéme où il mena la vie d'un particulier opulent. Le roi de Suéde que nous avons laiſſé à la pourſuite des impériaux retirés dans Wolgaſt, ſentoit la néceſſité d'avoir une place de retraite. Ainſi prévenant la cour de Vienne qui n'avoit pas eû le tems de pourvoir à la ſureté de ces provinces éloignées, il fit avancer une partie de ſes troupes pour achever la conquête d'Uſedom & prit ſans coup férir tout le païs qui fut pillé du ſoldat; ce qui s'y trouva de troupes y fut maſſacré ſans pitié. Dans ces commencemens le roi crut devoir uſer de rigueur. Il connoiſſoit la force du chatiment ſur des ames dépourvues d'honneur, ſans ſecours, & que la douceur auroit enhardies à ſe défendre. Guſtave laiſſa mille hommes pour garder les endroits foibles de l'isle, & fit remonter le reſte de l'armée ſur les vaiſſeaux, entra dans la Péene, mit pied à terre & marcha droit à Wolgaſt qu'il attaqua de trois côtés. Les impériaux intimidés abandonnérent la ville qui étoit pleine de proteſtans & difficile à garder, & ſe jettérent dans la citadelle où ils tinrent encore ſix jours. Mais au ſeptiéme ne pouvant compter ſur un ſecours éloigné, ils ſe trouvérent trop heureux de ſortir avec armes & bagages. Ce traitement leur parut d'autant plus doux qu'ils ne s'y attendoient pas. Pluſieurs même charmés de l'humanité du monarque Suédois, & aimant mieux éprouver ſa clémence que de s'expoſer à de nouveaux coups, abandonnérent les banniéres de l'empereur, & ſe jettérent du côté de la fortune.

Priſe de Wolgaſt.

La priſe de Wolgaſt en ſix jours étonna les impériaux, ils ſe croyoient déjà vaincus, ils ſe trouvoient privés du néceſſaire, & ne purent cacher leur confuſion. Guſtave en profita pour s'emparer en ſix autres jours de Pennamunde & Divenau (*a*), ſitués vèrs l'extrémité nord de l'isle d'Uſedom. Les impériaux avoient évacué ces deux places pour ſe retirer à Camin ſitué ſur un autre canal à l'orient de Wollin; une grande partie des habitans les ſuivit dans Camin, croyant

(*a*) Grand & petit Divenau ſont deux forts. vis-à-vis dans la Poméranie à une mille de Camin. *Grand Divenau* eſt dans l'isle de Wollin à l'orient à l'endroit où la Divenau ſe jette dans la mer Baltique. *Petit Divenau* eſt ſur la riviére de même nom.

y être plus en ſureté. C'eſt ainſi que Guſtave voyoit tout trembler à ſon approche. Déjà ſes ſoldats pleins d'une noble audace, murmurant du moindre délai, crioient qu'il falloit avancer & aller droit à Rome piller les tréſors des prêtres. Un conquérant va loin avec des troupes qui penſent qu'il ſuffit d'avancer pour vaincre. Guſtave pourſuivant les impériaux parut devant Camin, & ſa cavallerie eut ordre de dévaſter les villages des environs. C'étoit pour punir les païſans de ce qu'ils ſe renfermoient dans des forteresſes, & leur apprendre une autrefois à garder leurs maiſons. Les Suédois inveſtirent Camin. Guſtave fit battre la place avec tant d'ardeur qu'en moins de huit jours la brêche fut faite, & les aſſiégeans logés au pié de la muraille alloient donner l'aſſault. Les impériaux auroient pu tenir encore quelque-tems: les vivres & les munitions ne leur manquoient pas; mais l'effet des ſuccès ineſpérés eſt de jetter la confuſion dans l'ame des vaincus. Ainſi l'idée d'un ſecours trop éloigné fit prendre aux impériaux le parti de capituler. Par-là du moins ils ſauvoient 1500 hommes d'infanterie & 400 cavaliers, qui ſortirent avec armes, bagage & deux piéces de canon. An. 1630. Camin ſe rend aux Suédois.

La cour de Vienne avoit trop mépriſé l'invaſion inopinée de Guſtave en Poméranie. C'étoit peu de choſe encore que ce qu'elle avoit perdu pour une puiſſance accoutumée à triompher de ſes ennemis. Cependant elle ſentit la faute qu'elle venoit de faire d'écouter ceux qui avoient trop ébranlé ſa puiſſance en lui faiſant congédier les bras qui en étoient l'appui. Elle craignit que cette faute n'entrainât la ruine de l'Allemagne; elle avoit à défendre des provinces attaquées, des places menacées à ſecourir, l'honneur des armes impériales à ſauver. Elle devoit arrêter les progrès des Suédois pour ne pas leur donner le tems d'augmenter leurs forces, & ôter aux mécontens cette occaſion de faire éclater un dépit, que la ſeule crainte du repentir faiſoit encore diſſimuler. Son premier ſoin fut d'ordonner à l'italien Torquato Conti, alors général de l'armée de Poméranie, de ramaſſer Torquato Conti va au ſecours de la Poméranie.

An. 1630. ſes gens (*a*) répandus dans la province, pour tâcher du moins d'arrêter les Suédois, juſqu'à ce qu'une armée plus forte leur fît repaſſer la mer.

Jean Tzerclas comte de Tilli le plus ancien des généraux de Ferdinand avoit alors le commandement en chef ſur l'armée catholique, qu'on appelloit l'*armée de la Ligue*. Il l'avoit répandue dans la Baviére & dans le haut Palatinat. Il eut ordre de raſſembler ſes troupes & de s'approcher de la Miſnie, une des meilleures provinces au centre de l'Allemagne, entre la Sale & l'Elbe, ayant au midi la Bohéme pour frontiére & la haute Saxe au nord. Elle eſt arroſée par la Mulde, qui prend ſa ſource dans les montagnes de la Bohéme & tombe dans l'Elbe près de Deſſau; elle profite auſſi des eaux de l'Elſter & de la Pleiſs. Tilli dans cette poſition devoit veiller aux mouvemens des ſuédois, au beſoin prêter la main aux impériaux, & retenir dans le devoir les électeurs de Saxe & de Brandebourg. Ces princes jaloux de la puiſſance autrichienne n'attendoient peut-être que cette occaſion pour tourner le dos à l'empereur. Ils avoient trop bien ſervi la cour de Vienne & n'étoient pas à s'en repentir. En prenant les armes pour elle ils n'avoient fait qu'augmenter une puiſſance, dont tout le poids étoit retombé ſur eux. Mais en même tems que la cour de Vienne les faiſoit obſerver, elle les exhortoit par écrit à reſſerrer les nœuds d'amitié & d'union qui les attachoient à l'empereur, les ſollicitant à ſe joindre à S. M. Imp. pour chaſſer de l'empire ceux qu'elle appelloit *les perturbateurs du repos public*. La même choſe fut écrite à Bogislas (*b*).

Tilli s'approche de la Miſnie.

(*a*) Torquato Conti pouvoit avoir 16000 hommes, avec leſquels il avoit eu deſſein de ſe jetter dans Stettin; mais il fut prévenu par Guſtave-Adolphe qui s'empara de cette importante ville. A l'approche de Conti le roi fit tenir toutes les portes ouvertes, diſent les uns, pour montrer à ce général qu'il ne le craignoit pas; les autres, comme Kevenhuller, prétendent que c'étoit pour ſe retirer en cas d'attaque.

(*b*) C'étoit Bogislas XIV. dernier duc de Poméranie. Il étoit alors âgé d'un peu plus de 50 ans, & étoit parvenu au gouvernement en 1621. marié depuis longtems, mais ſans aucune eſpérance d'avoir des enfans, & mourut ſans poſtérité. Ses États ſeize ans après furent cédés à la Suéde lorſqu'il fut queſtion de finir cette longue guerre. Mais comme il y avoit un traité de fraternité entre les deux maiſons de Brandebourg & de Poméranie, la premiere après de longues diſcutions fut miſe en poſſeſſion de cette partie qu'on nomme Poméranie-ultérieure avec la ville de Stettin & ſes environs.

duc de Poméranie qu'on ſoupçonnoit de s'entendre avec le roi de Suéde. On ſavoit qu'opprimé par les garniſons impériales il cherchoit à rentrer en liberté, & qu'il ne ſeroit pas fâché d'avoir trouvé cette occaſion de ſe vanger du miniſtére autrichien. Une raiſon de plus pour craindre tout de ſon reſſentiment, c'eſt qu'on n'ignoroit pas que ce prince zélé luthérien avoit le nom de *catholique* en horreur, parce qu'on n'avoit pas toûjours cherché à le lui faire aimer. An. 1630.

Ferdinand écrivit auſſi à Guſtave: dans ſa lettre il ſe plaignoit de l'invaſion que le roi de Suéde venoit de faire en Allemagne ſans raiſon, & ſans voir qu'en ſe mêlant des affaires d'Allemagne il offenſoit le chef ſupréme de l'empire. En cette qualité Ferdinand exhortoit le Suédois à ſe retirer de bonne grace, s'il n'aimoit mieux y être forcé par des armées nombreuſes & accoutumées à rétablir la tranquilité en Allemagne. Celui qui remit cette lettre à Guſtave étoit un gentilhomme bohémien. Le roi le careſſa beaucoup, affecta d'être fort content de ce qu'il lui apportoit, & chargea le gentilhomme de remercier l'empereur de ſa part de ce qu'il avoit bien voulu lui écrire. Il dit qu'*il y penſeroit, & qu'il ne manqueroit pas de répondre dès que ſon bras qu'il portoit en écharpe ſeroit guéri du coup de patte qu'un aigle lui avoit donné en Livonie*, faiſant alluſion au ſecours que l'empereur avoit donné au roi de Pologne (*a*). Bogislas écrivit auſſi à Guſtave, & peu de jours après il lui envoya le prince de Courlande avec des députés pour le prier de ne pas avancer. Mais Guſtave voyoit le but des impériaux qui étoit de l'amuſer par des négociations juſqu'à ce que leur armée fût en état de l'attaquer; il marcha droit à Stettin.

L'empereur écrit au roi de Suéde.

Réponſe du roi.

Cette ville au centre de la Poméranie & capitale de toute la province étoit fortifiée d'un bon mur à l'ancienne dont l'Oder baignoit le

(*a*) Ferdinand II. avoit envoyé 7000 hommes de troupes auxiliaires au Roi Sigiſmond, avec qui Guſtave-Adolphe étoit alors en guerre. D'autres diſent 15000. Ce corps étoit commandé par le général Arnheim. Lorſque le roi de Suéde ſe plaignit à Walſtein que l'empereur contre qui il n'avoit rien fait, envoyât des troupes contre lui, ce général répondit froidement à l'envoyé; *l'empereur a trop de troupes, il faut bien qu'il en donne à ſes amis.*

An. 1630. pié. Le roi fit commencer l'attaque par tout le feu de ſon artillerie. Le colonel Damitz qui en étoit gouverneur pour les impériaux auroit tenu quelque tems; mais le peu de fond qu'il pouvoit faire ſur les bourgeois, proteſtans & mécontens d'ailleurs, lui fit prendre le parti d'aller trouver le roi, eſpérant de le détourner de ſon deſſein. Ses repréſentations, comme on peut croire, furent inutiles. Le monarque dit qu'il vouloit parler au duc de Poméranie. Dès que ce prince fut arrivé au camp, Guſtave le ferrant dans ſes bras l'aſſura que ſes intentions en paſſant la mer n'étoient que de faire rendre à chacun ſes biens & la liberté; que le but de ſon armement étoit de ſecourir les opprimés, d'abaiſſer le pouvoir ſans bornes de la maiſon d'Autriche & de rendre à l'Allemagne la félicité & le repos dont elle jouiſſoit avant qu'elle connut la domination autrichienne. Guſtave invita Bogislas à renouveller la bonne intelligence qui avoit toûjours régné entre la couronne de Suéde & les ducs de Poméranie, & à fournir pour la continuation de la guerre les ſecours qu'il penſoit que pût mériter un roi qui comme lui expoſoit pour la liberté publique ſa couronne, ſes ſujets & ſa vie.

Le duc de Poméranie s'abouche avec le roi de Suéde.

Ce diſcours d'un roi qui parloit les armes à la main trouva ſans peine accès dans un cœur qui n'avoit attendu que cet événement pour ſe déclarer. Le duc renouvella l'ancienne alliance avec la Suéde, s'engagea à entretenir 8000 hommes, céda Stettin & prêta cent-mille écus au Roi. Le traité fut conclu & exécuté ſur le champ. Le colonel Damitz contraint de ſortir avec ſa garniſon s'emporta contre le duc, & l'accuſa de félonie. Le conſeil de Vienne ne tarda pas à déclarer au nom de l'empereur tous les ſujets du duc criminels de léze-majeſté, & il fut enjoint à l'armée de ne faire quartier à aucun d'eux. Stettin n'en étoit pas moins perdu pour les impériaux.

Stettin ouvert aux ſuédois. Le 20. Juillet.

Le roi y entra au bruit des acclamations publiques. Il eſt bon de ne pas oublier qu'on lui avoit préparé un magnifique appartement ainſi qu'aux généraux de ſon armée. Mais Guſtave leur défendit de cou-

coucher dans les maiſons, ils furent obligés de dormir ſur la terre tout armés, & lui-même pour l'éxemple coucha ſous ſa tente, comme à ſon ordinaire. Quelques ſoldats avoient profané le nom de Dieu: Guſtave ordonna qu'ils ſeroient liés à un poteau, & qu'ils y reſteroient attachés quelques heures durant, debout, les mains jointes & levées au ciel; peine qui s'accordoit mieux que la mort avec l'intérêt d'un conquérant qui avoit beſoin d'hommes. An. 1630.

Guſtave ayant pourvû à la défenſe de Stettin comme d'une place de la plus grande importance pour lui, étant au centre des villes qu'il vouloit attaquer, il prit avec lui une partie de l'armée & marcha droit à Stargard. Cette ville ſur l'Ihne qui tombe dans l'Oder près de Stettin, étoit fortifiée à l'ancienne & gardée par huit-cent hommes en partie gens de la campagne, à qui on avoit donné des armes. A l'approche des Suédois cette garniſon ſe retira dans le fort, mais s'y voyant reſſerrée, elle ſe rendit le 21. de Juillet, ſortit avec armes & bagages, & ſe retira à Gartz ſur l'Oder. Stargard ſe rend aux Suédois.

La nouvelle de la reddition de Stettin fut un coup de foudre pour les habitans des villes voiſines. La crainte d'avoir bientôt la viſite des Suédois fit fuir les uns, & découragea les mieux intentionés. Le plus grand nombre parloit de s'accommoder avec le roi. La mauvaiſe volonté de ces peuples ennemis des catholiques inquiétoit les impériaux; ils réſolurent de les faire rentrer dans le devoir par la force, & ce fut le ſignal d'une déſolation générale. Les villes furent pillées, les campagnes ravagées. On enleva abſolument tout, ſous prétexte qu'il valloit mieux s'expoſer à manquer de ſubſiſtances, que d'en laiſſer à l'ennemi, comme ſi une ſage précaution pouvoit autoriſer les cruautés. Wolgaſt fut repris ſur les ſuédois, & les impériaux s'y fortifiérent comme dans une place qu'ils croyoient le rempart de la Poméranie & du Mecklenbourg.

Tilli avoit eû ordre de l'empereur & commiſſion expreſſe du duc de Baviére de ſe joindre à Conti. Guſtave ſavoit que s'il donnoit le

An. 1630. tems à l'armée de la Ligue de ſe joindre aux impériaux qui gardoient la Poméranie, il ſeroit attaqué avant qu'il eût pû s'affermir dans ſes conquêtes, & qu'il ne pourroit alors que difficilement éxécuter ſon projet. D'autant plus que les électeurs de Saxe & de Brandebourg & d'autres princes qu'il cherchoit à détacher du parti autrichien, ne ſe déclareroient pas, tant que ce parti ſeroit aſſez fort pour les en faire repentir ou les ſuédois trop éloignés pour les protéger. Guſtave qui vouloit avoir le tems de fortifier ſon armée cherchoit à faire une puiſſante diverſion pour éloigner Tilli de la Poméranie, & forcer les électeurs de Brandebourg & de Saxe à ſe déclarer, en allumant la guerre à leurs portes. Le margrave Chriſtian-Guillaume, ci-devant adminiſtrateur de Magdebourg & mis au ban de l'empire en 1626. pour être entré dans le parti du roi de Dannemarc contre l'empereur, étoit alors dans Stralſund. Le roi convint avec lui qu'il retourneroit dans ſa ville, & qu'il expoſeroit aux magiſtrats que les armes de la Suéde n'étoient dirigées qu'au ſoutien de la liberté commune & au maintien d'une religion opprimée par les catholiques, qui à la fin ne laiſſeroient plus aux proteſtans d'autre parti à prendre que celui de mourir martirs, ou de trahir leur conſcience. L'adminiſtrateur avoit un grand crédit dans Magdebourg avec un grand fond de haine contre la cour de Vienne. Il accepta la commiſſion avec plaiſir, ſe fit couper les cheveux & la barbe pour n'être pas reconnu, & rentra dans ſa capitale, où il n'eut pas de peine à porter les habitans à favoriſer celui que tous les proteſtans regardoient comme le défenſeur de leur religion, & de leur liberté.

Magdebourg ſe déclare pour le roi de Suéde.

Les Magdebourgeois promirent de prêter la main aux opérations des ſuédois & de refuſer tout ſecours aux gens de l'empereur. Pour aſſurer leur alliance ils donnérent de quoi augmenter les fortifications de leur ville & lever des troupes, ils firent tout ce qu'il falloit pour ſoutenir leur nouvel allié. La joie même où ils étoient de la venue de leur ancien adminiſtrateur leur fit faire une ſortie dans la campagne; ils donnérent la chaſſe aux garniſons impériales de Wolmerſtæt,

Schœnebeck, Froſe, Wettin & Calbe, & furent ſe préſenter aux portes de Halle. Les hallois ouvrent & de concert avec ceux de Magdebourg, ils forcent les impériaux à ſe réfugier dans Mauritzbourg, où les gens de l'adminiſtrateur les euſſent peut-être forcés, ſi le comte de Pappenheim ne fût venu à leur ſecours. Il reprit les places que les proteſtans occupoient, & inveſtit Magdebourg. L'adminiſtrateur s'y étoit enfermé, réſolu de s'y défendre juſqu'à l'extrémité. Magdebourg, enclavée dans la Saxe & le Brandebourg, eſt une place forte par ſon aſſiette ſur l'Elbe un des grands fleuves d'Allemagne, qui prend ſa ſource dans les montagnes de Bohéme appellées *Rieſen-Gebürge* aux confins de la Siléſie, & qui après s'être groſſi des eaux de pluſieurs riviéres ſe jette dans la mèr du nord. Magdebourg étoit alors des plus peuplées, pourvue de tout ce qu'il falloit pour la défendre, & les catholiques n'y étoient pas aimés. En ouvrant ſes portes à Guſtave, elle mettoit le monarque Suédois à mème d'attirer dans ſes intérêts les électeurs & princes du parti proteſtant. An. 1630.

Le roi de Suéde étoit alors dans Stettin occupé des moyens de s'emparer des meilleures places de la Poméranie, avant que Conti pût recevoir les renforts qui lui venoient. Guſtave ſortit de Stettin avec ſes troupes, & en confia une partie à Guſtave Horn, qui venoit de lui amener une ſecours de Livonie. Ce général avoit ordre de s'emparer de Damm peu éloignée de Stettin, ſur la rive gauche de la Plone & gardée par 500. impériaux qui à la ſimple vue du canon ſe rendirent. Damm ſe rend aux ſuédois. Le roi s'étoit porté à Neugarten, petite ville ceinte d'un mur au bord d'un lac produit par la riviére d'Hammerbeck. Neugarten avoit une garniſon de quatre-cent hommes. En deux jours Guſtave la réduiſit; & marchant entre l'Hammerbeck & la Multau, il prit Greiffenberg ſur la Rega & Treptow à l'extrémité de la Poméranie du côté de la mèr, Freyenwalde ſur la Crampel, & Cœſslin. Horn de ſon côté avoit repaſſé l'Oder & pris Anclam & Uckermunde, ſur la rive gauche de l'Oder, villes aſſez mal fortifiées, plus mal défendues,

An. 1630. & dont les garniſons s'enrolérent ſous les drapeaux ſuédois. Il ſe rendit auſſi maître de Paſſewalck, Barth & Grimme (*a*) qui ſervoient de retraite aux impériaux. Guſtave cherchoit à leur ôter Greiffenhagen pour affoiblir les villes voiſines. Il détacha un corps qui marcha de Stettin ſur Kœnigsberg dans la Nouvelle Marche à l'extrémité de la Poméranie. Cette ville fortifiée à l'ancienne ayant 500 hommes de garniſon fut priſe en trois jours. Lippeene à la pointe d'un lac d'où le Miezel tire ſa ſource, eut le même ſort ainſi qu'Arenſwalde ſituée ſur la rive gauche de l'Ihne, Bernſtein ſur la même eau & Beerwalde entre le Miezel & Kœnigsberg; toutes villes ceintes d'un ſimple mur & mal défendues.

Le duc François Charles de Saxe-Lauenbourg avoit levé quelques troupes du côté de Hambourg & de Lubec: il s'en ſervit à faire une diverſion en faveur des ſuédois. Vèrs la fin du mois de ſeptembre il attaqua & prit Boitzenbourg, Lauenbourg & Neuhauſs ſur l'Elbe; mais trop foible pour ſe partager, il abandonna les deux premiéres, mit garniſon dans Neuhauſs, & s'avança juſqu'à Ratzebourg qu'il ſurprit à la faveur de la nuit. Les impériaux réveillés à ce coup ſe rallient ſous la conduite de Pappenheim, (*b*) meſtre de camp général. Le colonel Reinbach ou Reinacher avec l'avant-garde eut ordre de s'emparer de Neuhauſs, tandis que Pappenheim avec ſa petite armée inveſtit Ratzebourg qui après une belle défenſe ſe rendit à des conditions honorables; le duc François fut fait priſonnier (*c*) & envoyé à Stade.

Les impériaux logés dans les villes de Gartz & de Greiffenhagen inquiétoient beaucoup la Poméranie. Ses habitans avoient prié le roi

(*a*) *Barth* & *Grimme* ſont deux villes de la Poméranie ſuédoiſe à près de quatre milles de Stralſund. Quoique les impériaux euſſent encore Gripswalde, les ſuédois pouvoient cependant tenter de s'emparer de ces deux places, parceque Stralſund étoit à eux.

(*b*) L'auteur auroit dû faire reſſouvenir le lecteur qu'il avoit laiſſé Pappenheim donnant la chaſſe à l'adminiſtrateur & reſſerrant les magdebourgeois dans leur ville. On voit que les mouvemens du duc François en attirant ce même Pappenheim du côté de Hambourg donnérent un grand relâche à ceux de Magdebourg, & que ces diverſions toutes malheureuſes qu'elles furent, ne laiſſérent pas de faciliter les premiéres opérations de Guſtave en Poméranie, puiſqu'elles empêchérent les impériaux d'envoyer du ſecours dans cette province éloignée.

(*c*) Ce duc pendant la capitulation avoit voulu s'échapper dans un petit bateau, mais ſe voyant

de venir à leur ſecours, mais ſes deſſeins l'en éloignoient encore. Il lui étoit plus avantageux de ſe porter dans le Mecklenbourg & de s'y établir. Par-là il ſe rapprochoit du Landgrave de Heſſe, qui entretenoit 8000 hommes à la diſpoſition du parti proteſtant. Il s'aſſuroit de Lubec, de Hambourg & d'autres villes anſéatiques, où il trouvoit de l'argent & des hommes. Il attiroit dans ſon parti les princes réfugiés dans ces places depuis que les impériaux avoient la clef des leurs & ravageoient leurs états. Il ſe mettoit à portée, en même tems qu'il gagnoit ceux-ci, de recevoir des ſecours de tous ceux qui pour le rétabliſſement de la liberté n'épargnoient ni leur vie ni leurs biens. Le Mecklenbourg qui confine à la Poméranie & au Brandebourg alloit ſervir de rempart à la Poméranie; & il étoit à croire que l'électeur de Brandebourg qui ſe verroit appuié des forces du roi de Suéde ſon parent, ne feroit plus difficulté de prendre parti pour lui. Un autre motif & qui n'étoit pas moins puiſſant pour le grand cœur de Guſtave, c'étoit les liens du ſang qui l'attachoient aux ducs de Mecklenbourg, à qui la maiſon d'Autriche avoit ôté leurs états pour les donner à Walſtein, & qui n'avoit pû dépouiller des princes pour enrichir un petit particulier, ſans révolter tout l'empire. Ayant donc embarqué de noüveau toutes ſes troupes à Stettin, le 6. Septembre il arriva à Stralſund, où les habitans le reçurent avec de grandes démonſtrations de joie. Après y avoir pris des arrangemens qui tendoient au maintien ou plustôt au rétabliſſement de la liberté publique, qu'il avoit ſi heureuſement commencé, il quitta Stralſund & marcha à Damgarten ſur le Rekenitz, qui prend ſa ſource aux frontiéres du Mecklenbourg du côté de l'électorat de Brandebourg, & va ſe perdre dans la mèr près de Stralſund. Damgarten étoit entourée d'un mur garni de tours

An. 1630.

prêt à périr ſous le feu du canon des impériaux, il ſe rendit à condition que l'empereur ni le duc de Baviére ne le feroient pas mourir. On ſeroit étonné de voir un manque de parole puni de mort, ſi l'on ne ſavoit qu'il y a des vertus que l'intérêt fait ſeul reſpecter. En perdant *Ratzebourg*, les Suédois n'avoient plus de communication avec les villes de Hambourg & Lubec, & ſe voyoient coupés de Magdebourg. *Theat. Europ.* T. 2. p. 270.

An. 1630. à l'ancienne; mais les dehors étoient modernes. On avoit conſtruit à la hâte un fort à l'embouchure de la riviére qui devoit en défendre l'approche, mais le parapet n'étoit pas achevé. Cependant les impériaux s'obſtinant à garder ce mauvais poſte refuſérent toute capitulation. Le roi piqué de leur obſtination fit inveſtir la place. La ſappe fut pouſſée avec chaleur, & le canon ſi bien ſervi qu'après ſix jours d'une défenſe opiniâtre, ils furent forcés d'abandonner les débris de leurs parapets à la valeur impétueuſe des ſuédois. Ceux-ci qui montoient à l'aſſault en préſence du roi, tombérent ſur les fuyards, & tout fut paſſé au fil de l'épée. Dans le même tems Guſtave avoit envoyé quelques compagnies de dragons pour eſcalader le fort de Ribnitz, conſtruit ſur la rive gauche du Rekenitz non loin de Damgarten. Le gouverneur qui étoit eſpagnol fut fait priſonnier, & les 500 hommes de garniſon prirent parti dans l'armée ſuédoiſe. Ce paſſage important ouvrit à Guſtave l'entrée du Mecklenbourg & lui facilita l'acquiſition de Roſtock, métropole de la province. C'étoit alors une ville aſſez forte ſur le Warnow, qui prend ſa ſource près d'un village de même nom & ſe jette dans la mer Baltique. Le roi en y entrant, exhorta les magiſtrats & le peuple à reconnoitre leur légitime ſouverain & à chaſſer les gens de Walſtein. (a) Il confia la garde de la ville au magiſtrat & prit la route de Wiſmar, capitale du duché, forte & bien gardée, ſituée à la pointe d'un golfe qui en faiſoit un ſûr aſile pour les vaiſſeaux marchands.

Priſe de Damgarten.

Priſe de Roſtock.

Les impériaux allarmés de l'entrée inopinée du roi dans le Mecklenbourg avoient pris avec eux les garniſons les moins néceſſaires, & formé une petite armée aux environs de Guſtrow, réſolus d'aller combattre Guſtave. Mais étant à Sterneberg, ville au bord d'un petit

(a) Les paroles du manifeſte ont apparemment paru trop dures à l'auteur italien. Les voici telles qu'on les trouve dans *Kevenhuller*: c'eſt Guſtave qui parle. „Nous vous exhortons à vous ſaiſir de tous „ceux qui exercent quelque emploi du prennent „quelque titre ſous l'autorité du général Walſtein, „ou qui ſoutiennent ſes intérêts, à les pourſuivre „partout comme ennemis, voleurs, incendiaires, „ennemis de Dieu, & de ſon Evangile: quoi faiſant „vous pouvez être aſſurés de notre protection."

lac, ils apprirent que les ſuédois s'étoient éloignés de Roſtock; & ſe flattant de reprendre aiſément une place qui n'avoit que ſes habitans pour la garder, ils detachérent quelques eſcadrons qui feignant d'aller à Doberan, bourg à deux lieues de Roſtock du côté de la mer, prirent à droite & ſe jettérent ſur la ville. Les habitans qui n'étoient pas encore bien aſſurés de la protection des ſuédois ouvrirent leurs portes, & voilà de quelle maniére les autrichiens y rentrérent. Alors abandonnant le reſte du pays, ils ne penſérent qu'à ſe maintenir dans Roſtock & Wiſmar. Mais afin de tenir les gens de la campagne dans leur dépendance ils coururent le pays, & tout ce qu'ils purent ramaſſer en grains & fourages ils l'apportérent dans ces deux villes, promettant de rendre tout dès que les ſuédois ne ſeroient plus à portée de s'en ſervir. Par ce moyen les deux places qu'ils vouloient conſerver furent approviſionnées pour longtems. An. 1630. Roſtock repris par les impériaux.

La repriſe de Roſtock & les progrès des impériaux dans le Mecklenbourg depuis les renforts qu'ils avoient reçus de Torquato Conti, firent changer les deſſeins du roi. Il n'y avoit rien à gagner pour Guſtave à reſter plus longtems dans ce duché, il retira ſes troupes des places qu'elles gardoient, & s'en revint à Ribnitz. Ce fort ainſi que Damgarten, les deux clefs du pays, furent pourvus de garniſon. Il en confia la garde au maréchal Bannier & lui laiſſa quatre-mille hommes & huit-cent chevaux. Dans le même tems il faiſoit ſolliciter les villes de Lubec, Hambourg & Brême à lever des troupes qui puſſent aſſûrer les places voiſines & qui fuſſent prêtes à ſecourir le Landgrave de Heſſe, ſi Pappenheim venoit à l'attaquer. Ce qui étoit vraiſemblable, puiſqu'il faiſoit défiler de ſes gens du côté de Wolfenbuttel & de Brunſwic. Guſtave ſe rembarqua avec le reſte de ſon armée, & revint à Stralſund. Il s'y arrêta ſix jours qu'il donna aux affaires politiques. Songeant qu'il étoit tems de répondre à la lettre de l'empereur & de juſtifier l'objet de ſon armement, il lui écrivit „qu'il avoit „gémi plus d'une fois de la conduite inconſidérée des miniſtres de Guſtave retourne en Poméranie, & répond à l'empereur.

An. 1630. „Vienne vis-à-vis de lui, qui n'avoient jamais daigné ouvrir l'oreille „à ſes inſtances, ni reconnoître ſes légitimes prétentions; que ſes let„tres écrites au prince de Tranſilvanie avoient été interceptées, mal „déchifrées & encore plus mal interprétées; que ſes ſujets officiers & „ſoldats avoient été jettés dans des priſons & dépouillés de tout, „qu'on avoit interdit tout commerce avec la Suéde en Allemagne, „éloigné ſa paix avec la Pologne en fourniſſant des ſecours à *Sigiſ*„*mond* contre lui; qu'on avoit refuſé paſſage à ſes ambaſſadeurs, „qu'on les avoit chaſſés de Lubec (*a*) & de l'Allemagne, ſans daigner „les entendre; qu'on avoit attenté aux priviléges de ſa couronne en „uſurpant la ſouveraineté de la Baltique pour la conférer au duc de „Friedland, en arrêtant & confiſcant les marchandiſes de pluſieurs „Suédois retenus dans les ports de Poméranie; que tous les moyens „d'accommodemens propoſés de ſa part avoient été rejettés, & qu'en „coupant toute voie aux négociations, on l'avoit contraint de cher„cher la juſtice les armes à la main. Qu'au reſte il n'étoit point entré „en Allemagne pour offenſer S. M. Imp; qu'il venoit ſecourir ſes amis „& ſes alliés, que c'eſt autant le devoir que l'intérêt des princes d'ai„der leurs voiſins; mais qu'il étoit prêt à s'accommoder, pourvû „qu'avant tout on convint de rétablir les villes, états & princes léſés „dans leurs juſtes droits, & qu'on rembourſât à la Suéde les frais „qu'elle avoit faits pour cette guerre."

Conditions de paix offertes à l'empereur.

Plaintes du duc de Poméranie.

Le duc de Poméranie voyant que la cour de Vienne lui faiſoit un crime de s'être lié avec le roi de Suéde, écrivit de ſon côté une lettre en

(*a*) On n'avoit garde de les y recevoir: c'étoit en 1629. dans le tems qu'on y traitoit de la paix particuliére du Dannemarc avec l'empereur. Le premier article du traité portoit que Chriſtian IV. abandonneroit les ducs de Mecklenbourg dont les états avoient été confiſqués & donnés à Walſtein. Le duc de Friedland qui préſidoit au congrès de Lubec moins comme miniſtre de ſon maitre que comme pacificateur des deux monarques, ne devoit pas permettre qu'on admit les ambaſſadeurs d'un prince qui demandoit le rétabliſſement de ceux dont lui Walſtein avoit envahi le patrimoine. Non ſeulement l'admiſſion fut refuſée aux ambaſſadeurs du roi, mais on apoſta des officiers déguiſés pour les inſulter. Ces ambaſſadeurs étoient le baron de Sparr, un Oxenſtierna parent du chancelier, & Salvius qui négocia depuis la paix à Oſnabrug. On peut voir dans la nouvelle hiſtoire de Guſtave-Adolphe par M. de M. des détails fort curieux ſur cette démarche des ambaſſadeurs ſuédois.

en forme d'apologie. Il dit „qu'on ne connoiſſoit que trop les ca- An. 1630.
„lamités & la miſére de ſon duché foulé depuis trois ans par les gens
„de guerre qui s'y étoient logés; qu'il en avoit porté d'inutiles plain-
„tes à Ratisbonne par ſes envoyés qu'on avoit éconduits & traités
„comme les derniers des hommes. Qu'à l'arrivée du roi de Suéde,
„les officiers impériaux au lieu d'employer leurs armes contre l'ennemi
„les avoit tournées contre le païs; qu'ils avoient déſarmé les pomé-
„raniens, ſaccagé les principales villes, attaqué & pris ſans égard aux
„traités la ville & château d'Uckermunde; que les troupes de S. M.
„Imp. avoient pillé dans Wollin la maiſon de la ducheſſe douairiére
„ſœur de l'électeur de Saxe, & y avoient mis le feu; qu'enfin le roi
„de Suéde s'étoit avancé avec tant de célérité qu'il n'avoit pas été
„poſſible de lui réſiſter; qu'au reſte malgré ſon attachement ſincére &
„conſtant pour l'empereur, qui méritoit quelques égards, il n'avoit
„éprouvé que des duretés de la part du miniſtére autrichien; que ce
„miniſtére en imaginant un moyen cruel d'inonder l'Allemagne de
„troupes au mépris de ſes priviléges, & de fouler les provinces par
„des contributions énormes, avoit cauſé ſeul les malheurs qui mena-
„çoient l'empire; qu'il falloit les lui attribuer, & non pas les croire
„le réſultat d'une conſpiration faite avec les ennemis de S. M. Imp.
„Que le roi de Suéde n'étoit point ennemi de l'empereur; qu'en venant
„en Allemagne ſon but étoit de délivrer les princes ſes amis, ſes pa-
„rens ou ſes alliés de l'oppreſſion des catholiques. Le duc finiſſoit
„par dire, que ſi S. M. Imp. vouloit bien péſer ces raiſons, il eſpé-
„roit qu'elle ne trouveroit rien dans ſa conduite qui ne fut innocent &
„conforme à la juſtice qu'un prince doit à ſes ſujets & qu'il ſe doit à
„lui-même."

L'électeur de Saxe prévoyant l'incendie qui alloit s'allumer crut Repréſentations de l'électeur de Saxe.
que ſes repréſentations auprès de Ferdinand pourroient arrêter le mal en faiſant révoquer *l'Édit de reſtitution* qui révoltoit les proteſtans. Et cherchant à toucher ce prince par le tableau des maux que l'empire

An. 1630. souffroit, il lui dit „que si le roi de Suéde étoit entré en Allemagne „il y avoit été appellé par les cris de ceux que les armées autrichiennes „écrasoient sans pitié; que l'Édit pour la *restitution des biens ecclé-„siastiques* avoit aliéné les princes protestans, que la révocation de „cet Édit pouvoit seule rendre à l'empire un repos qu'il n'auroit ja-„mais sans cela." Mais l'empereur encore fier de ses victoires passées, & accoutumé à voir les électeurs plier devant lui, ne fit aucune attention aux sages conseils du duc de Saxe. Il répondit d'un ton sec à ce prince, „qu'il eût à sçavoir qu'il avoit des forces plus que suffi-„santes pour repousser ses ennemis, & qu'en toute occasion il comp-„toit que lui & l'électeur de Brandebourg lui fourniroient l'argent, les „vivres & les munitions nécessaires pour soutenir ses armées; quant à „l'Édit, qu'il n'y pouvoit rien changer."

L'électeur de Saxe ne s'attendoit pas à une lettre si peu satisfaisante. Il écrivit de nouveau à Ferdinand & lui dit en termes clairs, „que depuis douze années l'empire étoit déchiré par une guerre in-„testine; que quelques provinces n'étoient plus que de vastes déserts, „que les constitutions de l'empire étoient violées, la liberté détruite, „l'autorité électorale anéantie, & que pour rétablir le bon ordre il „se voyoit forcé de penser à ses intérêts. Qu'il espéroit qu'on ne pré-„tendroit pas tirer de lui ni argent, ni vivres, ni munitions, encore „moins fouler ses sujets par le logement des gens de guerre, comme „choses qui étoient absolument contraires à ses traités avec l'empereur „& opposées aux constitutions de l'empire, sans parler de ses longs „services rendus à la maison d'Autriche, qui auroient dû seuls le „mettre à l'abri d'un tel traitement. Que c'étoit avec douleur qu'il „venoit d'apprendre que S. M. Imp. avoit résolu de ne rien changer à „l'Édit & fermoit l'oreille à ce seul moyen d'accommodement, puis-„que si l'Édit de restitution devoit jamais être révoqué, c'étoit dans „ces tems de troubles qu'il falloit l'abolir. Quant à lui, qu'il avoit „conservé à la maison d'Autriche une fidélité inviolable & lui voüoit

„ un attachement ſans baſſeſſe, qui méritoit un retour d'amitié de ſa An. 1630.
„ part; qu'il ſe conduiroit toûjours ſelon les commandemens de Dieu
„ à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, quelque tournure que les choſes
„ priſſent. Et ſi S. M. Imp. conſentoit qu'il ſe tînt une aſſemblée de
„ proteſtans, que peut-être on trouveroit un moyen de terminer les
„ maux qui déſoloient l'Allemagne. Qu'il étoit juſte que, catholiques
„ ou proteſtans, tous puſſent jouir d'une liberté établie par les loix
„ fondamentales de l'empire. Qu'il avoit crû devoir entrer dans ce
„ détail pour le repos de ſa conſcience, & afin que S. M. Imp. ſçut que
„ quand on a mis tout en œuvre pour arrêter le mal, on n'eſt plus
„ reſponſable devant Dieu ni devant les hommes de ce qu'on eſt forcé
„ de faire pour le repouſſer."

Plaintes ſans effets.

Mais parce que certains membres de l'égliſe cherchoient à augmenter des revenus déja exceſſifs, & que les officiers & les miniſtres de l'empereur trouvoient leur intérêt à faire durer la guerre, ils alléguérent de ſi bonnes raiſons en faveur de l'Édit, que la cour de Vienne ne fit aucune attention aux inſtances réiterées de l'électeur de Saxe. Dans la réponſe qui lui fut faite on lui dit: „ que c'étoit à tort qu'il
„ attribuoit les malheurs de l'Allemagne au parti catholique, puiſque
„ les catholiques avoient été les premiers attaqués, & forcés pour ſe
„ défendre de recourir à des voies de fait; qu'on s'occupoit à Ratis-
„ bonne à procurer la paix &, ſi elle étoit impoſſible, à pouſſer la
„ guerre avec chaleur; que l'argent, les vivres & les munitions n'a-
„ voient été demandés que pour être employés à faire ceſſer les inno-
„ vations que les Suédois s'efforçoient d'introduire dans l'empire; que
„ l'empereur n'y cherchoit point ſon intérêt particulier, que c'étoit
„ principalement pour ſauver la Saxe de la ruine dont elle étoit mena-
„ cée; que ſi S. M. Imp. devoit prendre les États des princes ſous ſa
„ protection, c'étoit à eux de leur côté à ſeconder de ſi généreuſes in-
„ tentions; qu'il ſeroit aiſé d'arrêter les progrès des Suédois dans ces
„ commencemens, ſi l'empire ſe joignoit à l'empereur; que l'exactitude

An. 1630. „du duc de Saxe à payer ſa quotepart de la contribution réglée dans „la diette de Ratisbonne ne ſuffiſoit pas; qu'à l'inſtar des autres Mem„bres de l'empire, il devoit recevoir dans ſon pays les troupes qui ve„noient pour le défendre: puiſque la Saxe une fois perdue, les Sué„dois pourroient pénétrer ſans peine au cœur de l'empire."

Plaintes du duc de Wurtemberg.

Dans le même tems Louis-Frédéric adminiſtrateur du duché de Wurtemberg ſe plaignit amérement à la cour impériale de l'Édit de reſtitution, dont l'éxécution étoit appuyée par huit-mille hommes aux ordres de Tilli qui chaſſoit les miniſtres proteſtans de leurs égliſes pour les rendre aux catholiques. Ce fut alors qu'à Vienne on ſentit le beſoin de ménager le parti proteſtant. Les réponſes furent plus modérées: quant à l'Édit de reſtitution on répondit à l'adminiſtrateur „que „l'intention de S. M. Imp. n'avoit jamais été de ſe refuſer à des moyens „juſtes & honnêtes; qu'elle étoit prête à en conférer avec les élec„teurs, mais que cette négociation prendroit un meilleur tour ſi le duc „venoit à Ratisbonne pour y traiter en perſonne des moyens de pro„curer une paix durable; qu'elle ſe feroit à la diette mieux que dans „toute autre aſſemblée." Cependant le comte de Tilli eut ordre de rétablir les miniſtres qui avoient été dépouillés de leurs égliſes. Cette attention à contenter les proteſtans marquoit la crainte qu'on avoit à Vienne que le plus grand nombre ne ſe joignît aux Suédois, comme quelques uns l'avoient déja fait.

Le roi de Suéde demande du ſecours à ſes alliés.

Guſtave voyant les grands préparatifs de guerre que ſes ennemis faiſoient de tous côtés, ſe vit forcé de recourir à ſes amis pour en tirer de nouveaux ſecours. Il envoya en France le comte de Lenove & le baron de Semur pour y lever des troupes. Il écrivit au roi d'Angleterre, pour qu'il fut permis au marquis d'Hamilton de ſoudoyer 6000 anglois. Camérarius, ſon ambaſſadeur en Hollande, eût ordre de faire des inſtances auprès des États généraux pour qu'ils renouvellaſſent le traité d'alliance & d'amitié qui avoit pour objet de rétablir & d'aſſurer la liberté de conſcience en Allemagne. Le cavalier Raſcio,

un des meilleurs ministres du roi fut nommé pour aller à Venise en qualité d'ambassadeur. Il devoit engager la république à s'unir avec la Suéde & à seconder le roi dans son entreprise; mais il n'en reçut que des politesses. Il devoit se tourner du côté des Suisses; cette négociation n'eut pas non plus tout le succès que Gustave en attendoit. An. 1630.

Ce prince ayant donné ses ordres nécessaires aux gouverneurs des places & recommandé surtout la vigilance en cas d'attaque, partit de Stralsund, le 10. de Novembre. Il s'avança avec son armée du côté de Greiffenberg sur la Rega, qui sort d'un petit lac formé par la Trage, & porte ses eaux jusqu'à la mer. En même tems le roi détacha un corps pour assiéger Colberg, port de mer sur la Baltique. Comme cette place doit sa principale force à la nature & qu'elle avoit une bonne garnison, Gustave vit qu'il perdroit trop de monde & du tems s'il la forçoit. Ainsi laissant la conduite du siége au colonel Baudis, son meilleur ingénieur, il s'en retourna à Stettin avec le gros de l'armée. Dans cette ville il apprit les grands préparatifs que Tilli faisoit pour se rendre maître de Magdebourg, & les intelligences qu'il entretenoit dans la place avec les catholiques. Le roi étoit trop intéressé à conserver Magdebourg pour voir d'un œuil tranquile les impériaux s'en rendre maîtres. Il fit venir le colonel baron de Falckenberg gentilhomme allemand aussi fait au maniement des armes qu'au manége de la politique; il le munit d'instructions nécessaires, & lui ordonna de se rendre à Magdebourg en toute diligence, d'aider l'administrateur de ses conseils, de l'avertir d'être mieux sur ses gardes, & de recommander surtout aux habitans de ne pas trop compter sur la force de leurs murs, ni de s'imaginer que le seul bruit des armes d'un allié qui avoit été heureux jusqu'ici pût rendre les tentatives des catholiques inutiles. Gustave écrivit en même tems au magistrat pour lui faire part du projet de Tilli & l'avertir des intelligences que l'ennemi avoit dans la ville, lui conseillant d'avoir l'œuil sur les catholiques s'il vouloit conserver la liberté aux habitans.

Le baron de Falckenberg part pour Magdebourg.

An. 1630. Le roi vouloit pourvoir à la ſureté de Stettin & des places voiſines, où il y avoit garniſons ſuédoiſes. Il longea l'Oder pendant deux jours pour arrêter les courſes des impériaux renforcés dans Greiffenhagen, & dans Gartz, (a) & qui ne ceſſoient de déſoler les environs, ſurtout depuis que le comte de Schaumbourg avoit pris le commandement en Poméranie.

Le comte de Schaumbourg remplace Torquato Conti.

Ce général allemand étoit venu remplacer Torquato Conti que la foibleſſe de ſa ſanté avoit forcé de quitter l'armée. La ſaiſon étoit rude pour camper. Guſtave fit croire qu'il alloit prendre ſes quartiers de cantonnement; mais retournant bruſquement à Stettin, il paſſa l'Oder avec 12000 hommes d'infanterie, 6000 chevaux & 70 bouches à feu, & la veille de noël, il ſe préſenta devant Greiffenhagen.

Siége & priſe de Greiffenhagen.

Cette place eſt ſituée à l'extrémité de la Poméranie du côté du Brandebourg, ſur la rive droite de l'Oder. Les approches faites de deux côtés, le feu des batteries eut bientôt percé les tours & détruit le terre-plein d'une courtine. Alors faiſant prendre des échelles aux ſoldats qu'il avoit armés d'outils pour la ſappe, Guſtave dit aux plus braves de monter les premiers. Les aſſiégés oppoſérent aux aſſaillans une valeur égale: pierriers, piques, mouſquets, feux d'artifices, ils ſe firent des armes de tout ce qu'ils avoient ſous la main. Mais les Suédois étoient animés par la préſence de leur roi occupé à faire avancer des troupes fraiches pour ſoutenir les premiéres, & ce fut à qui ſe jetteroit dans le foſſé pour monter au rempart. Après un combat d'environ deux heures, le parapet manquant aux défenſeurs, ils tâchérent de ſoutenir le peu de paliſſades qui reſtoient en plaçant derriére elles des poutres en travers qu'ils chargérent de ſacs à terre. Enfin tout ce qu'ils purent inventer pour ſe couvrir fut mis en uſage; mais ce rempart étoit trop foible contre le feu nourri de vingt-ſix piéces de canon. Les impériaux obligés de reculer ſe jettérent derriére un bout de retranchement élevé à la hâte en dedans du mur,

(a) *Gartz* au couchant de l'Oder vis-à-vis de Greiffenhagen à trois milles au-deſſus de Stettin.

& abandonnérent le parapet aux Suédois, qui sur le champ firent monter trois piéces de canon & foudroyérent ce dernier retranchement des assiégés. Cependant ils s'y maintinrent jusqu'à la nuit; & trop foibles pour repousser l'ennemi, ils ne songérent plus qu'à se retirer, mirent le feu à quelques maisons pour cacher leur retraite, & sortoient secrétement par la porte du secours vers les 5 heures du matin, lorsque les sentinelles suédoises les apperçurent. On battit l'allarme à petit bruit, & la cavallerie détachée à leur poursuite en fabra une partie & ramena l'autre. Ferdinand de Capoue qui avoit commandé dans la place fut du nombre des prisonniers. Il avoit été blessé dangereusement dans cette retraite en donnant des preuves de sa valeur & mourut peu après dans Stettin, emportant les regrets de tous les officiers & soldats blessés qu'on y avoit conduits. (a) An. 1630.

La prise de Greiffenhagen déconcerta les projets du nouveau général autrichien. Cette perte ôtoit l'entrée de la Poméranie aux impériaux, & sans cette ville il leur étoit difficile de conserver Gartz, place de peu de défense sur la rive gauche de l'Oder, du même côté que Stettin, & exposée aux courses continuelles de la garnison de cette ville. Schaumbourg assembla ses officiers & leur demanda ce qu'ils pensoient qu'on pût faire de mieux dans cette extrémité. La saison étoit rude, la terre couverte de neige, & des escadrons entiers désertoient ne s'accommodant point de cette campagne d'hyver. Ils étoient attirés d'ailleurs par les bons traitemens du roi, qui leur faisoit donner les logemens de ses Suédois plus accoutumés à supporter les grands froids du nord. (b) Dans cette facheuse extrémité il n'y avoit qu'à perdre. Gartz fut abandonné & la garnison en sortit à l'insçu de l'ennemi. Mais pour que les Suédois ne profitassent pas de la place elle fut rasée & on mit le feu aux villages voisins. Alors les troupes de Schaumbourg se retirérent dans Francfort sur l'Oder, ville grande,

(a) Voyez la REMARQUE MILITAIRE A. à la fin de l'ouvrage.

(b) Les Suédois passérent l'hyver sans tentes mais ils avoient de justaucorps de fourrure que Gustave leur avoit fait faire en Suéde. *De Prades.*

An. 1630. forte & importante pour eux, faisant comme le centre de la Poméranie, de la Silésie, de la Saxe & du Brandebourg. Cette ville étoit ceinte de bons remparts, elle avoit de larges fossés; & quoique les ouvrages ne fussent pas dans toute leur bonté, ils étoient cependant en état de défense. C'est dans cette place que les impériaux se proposoient d'attendre l'arrivée du général comte de Tilli qui commandoit l'armée catholique. Ce vieux maréchal étoit alors devant Magdebourg, outré que les habitans eussent pris le parti du roi & bien résolu de les faire repentir de leur rebellion. Avec cette armée & les troupes que d'Ossa commissaire général payoit en Silésie & en Moravie, les impériaux paroissoient encore assez forts pour chasser les Suédois des places qu'ils occupoient.

An. 1631. En France & en Angleterre on avoit appris avec joie les progrès de Gustave. Charles I. qui insistoit sur la restitution du Palatinat, fit hâter la levée de quatre-mille Anglois destinés à servir dans l'armée suédoise. Il donna en même tems une grande somme d'argent à Gustave-Adolphe & s'unit d'intérêt avec lui. Louis XIII. fit la même chose. La descente inopinée des Suédois en Allemagne, étoit une puissante diversion, qui mettoit la France en état de secourir le Montferrat & de borner la puissance des Espagnols en Italie.

Alliance de l'Angleterre avec la Suéde.

Hercule de Charnassé fut envoyé de la part de S. M. T. Chrétienne auprès de Gustave, autant pour complimenter ce monarque sur son heureuse arrivée en Allemagne que pour effectuer les promesses qui lui avoient été faites avant l'embarquement (a). L'ambassadeur françois fut reçu avec les égards dûs au maître qu'il représentoit; après

(a) Cette négociation avoit été entamée l'année 1630, mais sans fruit parceque le roi de Suede ne vouloit pas s'engager aux François comme un homme qui serviroit uniquement pour des appointemens. La France offroit à ce monarque un subside de 400 mille écus, moyennant quoi la Suéde s'engageroit de faire la guerre pendant six ans à l'empereur, & d'entretenir pour cet effet trente-mille hommes, sans que la France de son côté perdit la faculté d'agir indépendamment du roi de Suéde, selon qu'elle le jugeroit à propos pour ses intérêts particuliers: deux conditions que Gustave rejetta absolument. Cette difficulté levée M. de Charnassé en fit naitre une autre. Il vouloit que Gustave laissât la main à Louis XIII. dans les deux instrumens de ratification. On prétend même qu'il échappa à l'ambassadeur de France

après une courte négociation il fut arrêté entre les deux couronnes, par un traité signé au camp de Beerwalde le 13. Janvier 1631, que le roi de Suéde rétabliroit les états de l'empire dans leurs droits & libertés, & que S. M. T. Chrétienne, pour concourir aux frais d'une guerre si importante, payeroit chaque année à la Suéde quatre-cent-mille écus d'Allemagne. An. 1631. Traité entre la France & la Suéde.

Les princes protestans qui n'avoient pas reçu à la diette la satisfaction qu'ils demandoient, résolurent au commencement de cette année 1631. de convoquer une assemblée pour chercher un moyen de mettre leurs états à couvert de l'oppression qu'ils disoient éprouver de la part des catholiques. Il leur falloit une permission expresse de l'empereur pour s'assembler; mais la confiance qu'ils avoient dans la fortune de Gustave & la crainte dont ils voyoient les impériaux saisis leur firent prendre cette permission sans l'attendre. En conséquence les électeurs de Saxe & de Brandebourg, comme chefs du corps évangélique, écrivirent aux états protestans d'Allemagne, & les invitérent à se rendre à Leipsic le 8. Fevrier. Les deux électeurs en personne y furent dès le 4. On vit arriver successivement vingt-quatre

de dire *qu'il y avoit de la pourpre à tout prix*, & que Gustave qui avoit autant de fierté que de grandeur dans l'ame répondit qu'*il ne connoissoit d'autre différence entre les rois que celle du mérite*. Le Clerc *Hist. du Card. de Richelieu*. Tom. II. pag. 32. La lettre que le roi de Suéde écrivit à ce sujet de Stralsund le 13. Septembre 1630. à Louis XIII. portoit „ que quoique cela fut une chose de peu de consé„ quence qui ne contribuoit nullement à la diminu„ tion ni augmentation de l'une ou de l'autre Ma„ jesté, toutes fois, dit Gustave, nous avons estimé „ être du devoir d'un roi de ne rien négliger de ce „ qui concerne sa dignité royale. *Plustôt eussions„ nous souffert la rupture de ce traité que de relacher „ aucune chose de cette dignité que nous avons reçue de „ Dieu & de nos ancêtres* &c." Gustave étoit d'une sensibilité extréme sur tout ce qui intéressoit sa dignité & sa gloire, dit M. de M. dans son *Histoire de Gustave-Adolphe. Tom. IV. pag 19* & prétend *à la page 37. du Tome III.* que Gustave n'a pû ni dû faire à l'ambassadeur de France la réponse que je rapporte ici d'après *Vittorio Siri* historiographe de France. *Le Clerc* historien du cardinal & M. *d'Arckenholtz* connu avantageusement par ses mémoires sur la reine Christine &c. „ Cette réponse, dit M. „ de M, conviendroit plus à un jeune prince petit „ maitre qu'à un roi tel que Gustave-Adolphe, dont „ la gravité, la décence & la modestie sont assez con„ nues. Ce seroit dire: *j'ai plus de mérite que le roi „ votre maître, donc* &c." Cela se peut, mais M. de M. ne fait pas attention qu'*à la page 13. du Tome IV.* de cette même histoire il fait parler ce monarque Suédois d'après *M. d'Arckenholtz*, & lui fait dire en présence du roi de Bohéme & de plusieurs princes du parti protestant „ qu'*il s'estime plus que l'empereur „ Ferdinand*, en ce qu'il gouverne suivant les loix, „ & que ses Suédois lui obéissent parce qu'ils l'aiment; „ au lieu que l'empereur par son ambition, sa cruau„ té & ses injustices s'étoit rendu l'éxécration de ses „ sujets." Mais Gustave *gouvernant par lui-même suivant les loix de son pais* ne pouvoit-il pas également s'estimer plus que Louis surnommé *le juste*, à

An. 1631. princes: le margrave Chriſtian-Guillaume adminiſtrateur de Magdebourg, Jean Philippe duc d'Altenbourg, les ducs Guillaume & Bernard de Weimar, Jean Caſimir duc de Cobourg, Auguſte comte palatin de Sultzbach, Guillaume landgrave de Heſſe, Frédéric margrave de Bade, Auguſte prince d'Anhalt, les envoyés des ducs de Brunſwic & Lunebourg, ceux de l'abbeſſe de Quedlinbourg & des ducs de Mecklenbourg & de Wurtemberg, le comte Jean George de Mansfeld en perſonne, les repréſentans du margrave de Bade-Dourlach & ceux des états proteſtans de Souabe & de Franconie, les comtes Frédéric de Solms & Erneſt Louis de Mansfeld, Philippe Reinhard comte de Solms, les repréſentans des comtes de Stollberg, de Reuſs &c. Les villes impériales comme Lubec, Francfort, Brême, Muhlhauſen, Nuremberg, Strasbourg, Roſsheim, Northauſen & d'autres envoyèrent auſſi leurs députés à ce congrès de Leipſic.

Aſſemblée de Leipſic. Le 8. de Fevrier ou le 10. ſelon d'autres, s'étant tous rendus à l'égliſe de St. Thomas, ils prièrent Dieu d'éclairer leurs déliberations; & après un ſermon que fit le docteur Hoë de Hœneg, premier chapelain de l'électeur de Saxe: *ſur la néceſſité de mettre fin aux malheurs de l'Allemagne*, (a) ils ſe renfermérent dans une ſalle de la maiſon de

qui un miniſtre implacable faiſoit ſigner tous les jours les plus grandes injuſtices? Quand on eſt auſſi *naturellement prompt* que Guſtave l'étoit, comme le remarque très-bien M. de M. *à la même page* 63. on peut, ce me ſemble, ſans être *petit maître* faire ſentir ce qu'on vaut à un miniſtre qui s'oublie, comme ſans méchanceté on peut groiſir les défauts d'un ennemi dont on a lieu de ſe plaindre. Au reſte je ne décide pas: ce que je propoſe n'eſt qu'un doute, & ſi même ce doute étoit fondé, je me garderois bien d'en tirer vanité. Une page du livre de M. de M. vaut mieux que toutes mes remarques. J'ajouterai ſeulement que la négociation ayant été reprſe entre le baron de Charnaſſé & les généraux Horn & Bannier, ces meſſieurs firent voir au miniſtre de France le traité où *Guſtave-Vaſa*, grand pére de Guſtave-Adolphe avoit alterné avec *François I.* Ce traité leva la difficulté. L'auteur italien qui parle des avantages que la France faiſoit au roi de Suéde auroit dû dire à quelles conditions, & ajouter que Guſtave à compter du jour de la ſignature juſqu'au 1. Mars 1636. V. S. s'obligeoit d'entretenir à ſes frais pendant cinq ans trente-mille hommes de pied & ſix-mille chevaux, pour le ſoutien du parti de la liberté en Allemagne. *Londorp* page 214. d'après M. de M.

(a) Sur ce texte: *ô Dieu, ne gardez point de ſilence, ne vous tenez point en repos, ô Dieu fort! car vos ennemis bruïent; ceux qui vous haïſſent ont levé la tête.* Pſ. 83. v. 1. & 2. A juger du ſermon par ce texte aſſurément on ne doit pas être ſurpris que les catholiques ayent répondu à ce diſcours, & que leur réponſe ſoit un libelle. On le trouve dans les hiſtoriens contemporains. *Theat. Europ.* Tom. 2. pag. 294. On trouve auſſi dans *l'hiſtoire de Guſtave-Adolphe par M. de M.* Tom. 3. pag. 20, que ce docteur, quoiqu'il prêchât tous les jours contre les *papiſtes*, n'en étoit pas moins penſionnaire de l'empereur, & que pour mériter l'argent qu'il recevoit, c'étoit lui qui détournoit ſon maître de l'alliance de Guſtave-Adolphe.

ville. Alors l'électeur de Saxe prit la parole & dit que „le but de Au. 1631.
„cette assemblée étoit de maintenir les loix & constitutions de l'em-
„pire, de recouvrer la liberté de l'Allemagne, de remedier à la misére
„des peuples, de rétablir l'ancienne harmonie qui avoit régné entre
„les catholiques & les protestans, & de hâter la conclusion d'une paix,
„qui ne pouvoit être qu'agréable à Dieu, puisqu'elle étoit si nécessaire
„aux hommes." Ces propositions mûrement examinées, on conclut qu'il ne falloit pas s'exposer plus longtems aux miséres de la guerre & que toute contribution en hommes, argent & munitions demandée par l'empereur lui seroit refusée; que les protestans ne recevroient chez eux aucunes troupes étrangéres; qu'ils refuseroient tout passage sur leurs terres; qu'ils empêcheroient les levées d'hommes; qu'ils ne permettroient plus que leurs villes fussent changées en places de guerre, & qu'ils armeroient pour s'opposer à qui voudroit leur faire violence; qu'ils notifieroient à l'empereur & aux princes catholiques la nécessité où ils s'étoient vû de prendre une telle résolution, ne demandant qu'à vivre en paix; qu'ils exposeroient les violences qu'ils avoient éprouvées des troupes de la Ligue & qu'ils éprouvoient encore tous les jours; qu'ils diroient la misére de leurs sujets dépouillés par les gens de guerre, au mépris de la paix publique, de la paix de religion & des capitulations impériales; & qu'à quelque prix que ce fût, ils maintiendroient l'autorité, les honneurs & les privilèges des électeurs, princes & états de l'empire. C'est ce que portoit en substance le *conclusum* de cette assemblée dont *Gustave-Adolphe* étoit l'ame. (*a*)

(*a*) Il est vrai que jamais les protestans n'auroient osé s'assembler à Leipsic si Gustave n'étoit pas entré en Allemagne, mais le soutien de cette confédération n'en étoit pas l'objet. L'électeur de Saxe & tous les protestans ne vouloient que garder ce qu'ils avoient pris sur les catholiques; & si l'empereur eût renoncé alors à *l'Édit de restitution*, ils se fussent bien gardés de s'allier avec le roi de Suéde; aussi voit-on qu'ils ne se déclarérent, surtout l'électeur de Saxe, qu'à la derniere extrémité. Gustave s'apperçut de la finesse des protestans; mais pour n'en être pas la dupe, il chercha sa sureté dans ses propres forces, & se fit donner les deux meilleures places des électeurs de Brandebourg & de Saxe &c. *Puffendorf* a très-bien développé toute cette conduite des confédérés de Leipsic dans son *histoire de Suéde* pag. 222.

An. 1631. L'électeur de Saxe au nom de tous écrivit à l'empereur & aux princes catholiques pour leur faire approuver une déliberation où il ne voyoit rien de contraire aux conſtitutions impériales, exhortant chacun en particulier à travailler au rétabliſſement de la paix & à maintenir une liberté qui, ſans diſtinction de religion, paroiſſoit devoir être à la fin détruite également pour tous, par la faction eſpagnole.

Ils écrivent à l'empereur & aux états catholiques.

Cependant les progrès des Suédois s'étendoient de jour en jour, & le miniſtére de Vienne ſavoit que les intentions pacifiques des proteſtans n'étoient qu'apparentes; que leur intérêt étoit de ſe liguer pour empêcher l'effet de *l'Édit de reſtitution*, & qu'ils ne cherchoient qu'à ôter à la maiſon d'Autriche tous les moyens de réſiſter aux Suédois. Ce miniſtére tourna ſi habilement l'eſprit des électeurs catholiques qu'ils ne répondirent aux proteſtans que pour ſe plaindre d'une réſolution oppoſée, diſoient-ils, aux conſtitutions de l'empire qui défendent toute aſſemblée faite ſans le conſentement de l'empereur. Ils finiſſoient par les prier de croire qu'on leur avoit donné de la conduite des miniſtres de S. M. Imp. des impreſſions toutes contraires aux principes d'honneur dont ils faiſoient profeſſion.

Réponſe des princes catholiques.

Ferdinand répondit auſſi aux lettres de l'aſſemblée, mais pour ſe plaindre „que ſans raiſon & contre les loix de l'empire, les états proteſtans ſe fuſſent réunis dans Leipſic, avec le deſſein prémédité d'y „prendre des réſolutions tendantes à la ruine de ſes droits & au mépris de ſa dignité. Il diſoit que ſans ſon ordre on n'avoit pu convoquer une telle aſſemblée; que ce n'étoit point qu'il fût contraire „aux moyens de procurer la tranquilité en Allemagne, qu'il l'avoit toûjours déſirée; & que s'il s'étoit écarté de cet objet, il y avoit été „forcé pour maintenir ſon autorité & pourvoir aux maux preſſans „qui attaquent l'empire." Cependant pour étouffer les plaintes des proteſtans qu'à Vienne on trouvoit éxagérées, Ferdinand fit publier des monitoires & des avocatoires en forme de lettres contre ceux du congrès de Leipſic. Dans ces lettres il étoit dit ex-

Réponſe de l'empereur.

preſſément qu'on ne donneroit paſſage, aſile, ſecours ni places de défenſe aux troupes des électeurs, états & villes qui avoient eû part à l'aſſemblée de Leipſic; que perſonne ſur peine de la vie & de confiſcation de ſes biens ne devoit enrôler pour eux, ni les ſujets payer à leurs princes aucun tribut ſous quelque tître que ce fût, annulant par ces préſentes toutes les charges impoſées par eux ſur leurs vaſſaux. Ces remédes violens ne firent qu'irriter la playe au lieu de la fermer: les proteſtans qui perdoient toute eſpérance d'accommodement coururent aux armes, mirent ſur pié des troupes, & n'en furent que plustôt armés. An. 1631. Les proteſtans arment.

Le traité de Beerwalde leur donnoit cette fermeté; mais en même tems qu'il ſervoit à fortifier le parti de la liberté en Allemagne, il faiſoit un grand effet au dehors. C'étoit déja beaucoup pour Guſtave de retirer de ce traité le tître impoſant d'allié d'un roi, dont la puiſſance devoit intimider les princes allemands ou étrangers qui auroient voulu ſe déclarer pour l'empereur. Le monarque Suédois qui ſentoit tout le prix de cette alliance, voulut que la publication s'en fit avec les plus grandes démonſtrations de joye. Au camp & dans les villes conquiſes on alluma des feux pendant trois jours, on ne voyoit partout que tables dreſſées & ſervies avec moins de délicateſſe que d'abondance, & Guſtave fit tirer le canon trois nuits de ſuite.

Dans ces entrefaites, le roi d'Angleterre fit payer à ce prince une nouvelle ſomme de trois-cent-mille écus d'Allemagne, & deux-mille Anglois levés pour ſon ſervice furent embarqués au port de Douver ſous les ordres du marquis d'Hamilton. Ce ſeigneur d'une des premiéres maiſons d'Ecoſſe étoit chargé de conduire ce ſecours en Poméranie. D'un autre côté ſes officiers lui envoyoient des renforts tirés des provinces voiſines & formés aux dépends de l'armée ennemie, dont les ſoldats venoient en foule ſe rendre ſous les drapeaux Suédois. Le zéle des ſiens, la politique des autres, l'habileté du monarque, ſon bonheur même, tout concouroit à faciliter ſes conquêtes. Suites de l'alliance de l'Angleterre avec la Suéde.

An. 1631.

Guſtave paſſa ſon armée en revue en préſence de l'ambaſſadeur de France près de Stettin. Il avoit alors vingt-mille hommes effectifs & bien équipés, avec leſquels il fut droit à Gartz. Trouvant la place abandonnée des impériaux, il en conclut que c'étoit de leur part crainte ou foibleſſe, & ſans s'arrêter il vint juſqu'à Landsberg. (*a*) Cette ville étoit la clef pour entrer en Siléſie: de bons murs la défendoient, baignés par la Warthe, grande riviére qui prend ſa ſource aux confins de la Pologne près d'un village appellé Cromolau, & qui ſe jette dans l'Oder entre Francfort & Cuſtrin. Guſtave avoit coûtume d'aller en perſonne reconnoître la place qu'il vouloit attaquer. S'étant donc avancé, n'ayant avec lui qu'un lieutenant-colonel italien nommé *Quinti del Ponte*, (*b*) ce malheureux abuſa de la confiance & du beſoin que ſon maître avoit de lui, pour le faire tomber dans une embuſcade concertée avec les impériaux. Le roi étoit pris ſans un lieutenant-colonel Livonien qui avoit eû ordre de reſter à quelque diſtance derriere le monarque, & qui au bruit de la mouſqueterie accourut avec ſon régiment. Il trouva Guſtave aux mains avec les impériaux, les chargea vivement, les mit en fuite & eut le bonheur de délivrer ſon maitre. Ce ſervice ſignalé couvrit d'honneur ce brave officier & le roi lui en fit toûjours un mérite. On connut le traître à ſa fuite. Un capitaine de cavallerie, nommé Jean Baptiſte, que ſes liaiſons avec *Quinti* rendoient ſuſpect, fut arrêté & avoua que la perſonne du roi avoit été vendue au général des impériaux.

Guſtave devant Landsberg.

Il court riſque d'être pris ou tué.

Siége de Landsberg.

Cependant la priſe de Landsberg étoit plus difficile qu'on n'avoit crû d'abord: la place étoit bien gardée & pourvue abondamment de tout ce qu'il falloit pour ſa défenſe. Le roi laiſſa le maréchal Todt (*c*) avec de l'infanterie & quelque cavallerie pour repouſſer les ſorties de

(*a*) Pour entendre cette marche il faut ſavoir que Guſtave avoit partagé ſon armée en deux corps, qui longeoient les deux rives de l'Oder. Le roi avec ſa petite armée étoit à l'orient du côté de Greiffenhagen, & l'autre du côté de Gartz. *Soldat Suédois* pag. 22.

(*b*) Ce traitre fut tué quelque tems après au ſiége de Magdebourg, mort trop illuſtre pour cet infame aſſaſſin.

(*c*) C'eſt le maréchal Horn qui fut chargé de ce ſiége. Le roi lui avoit laiſſé 9000 hommes.

l'ennemi & marcha sur Francfort, toûjours occupé de son projet favori, qui étoit de mettre en sureté la Poméranie & la nouvelle marche, & de s'ouvrir un passage pour pénétrer également en Saxe, dans le Brandebourg, la Siléfie & la Lusace, toutes provinces grandes, riches & en état de nourrir longtems son armée. Par-là il délivroit les provinces conquises du logement des gens de guerre, il rétablissoit le commerce, encourageoit la culture des terres, préparoit des ressources pour son armée, & se mettoit en état d'attaquer avec succès les états héréditaires de l'empereur & ceux de Walstein, où le peuple, par esprit de religion autant que par goût, ne demandoit qu'à prendre les armes pour le libérateur de l'Allemagne. Enfin son grand but étoit de s'approcher des états protestans pour être plus en état de les porter à se déclarer pour lui. Gustave savoit qu'ils n'étoient pas à se repentir d'avoir aidé l'empereur contre l'électeur Palatin & le roi de Dannemarc; qu'ils n'avoient fait par-là qu'augmenter une puissance qui déja ne regardoit plus comme une faveur mais comme un devoir ce qu'on faisoit pour elle, étant presque venue au point de faire des princes d'Allemagne autant d'esclaves. An. 1631.

Tilli de son côté savoit le mauvais état des siens. La plûpart désertoient à l'armée de Schaumbourg, faute de paye ou excédés de fatigues. Il craignit pour Francfort ou Landsberg, les deux meilleures places que l'empereur conservoit encore dans ces provinces. Ainsi retirant ses troupes de devant Magdebourg, il vint au secours de Francfort sur l'Oder, & y jetta un renfort de quatre régimens, trois d'infanterie & un de cavallerie. Il s'attacha à faire réparer le corps de la place; il ajouta quelques ouvrages au dehors, & fit entourer la ville d'un large fossé. Enfin il mit tous ses soins pour conserver la place. S'étant fait joindre alors du corps de Schaumbourg, il passa son armée en revue dans la plaine de Franefort. Tilli se voyoit à la tête de trente-quatre-mille hommes. Il donna deux payes à ses gens, & leur fit prendre la route de Landsberg pour dégager cette place si elle

Tilli marche au secours de Francfort.

An. 1631. n'étoit pas prise encore, ou pour en déloger les Suédois s'ils y étoient déja. Ceux-ci ne s'attendoient pas à voir l'ennemi si près. Dès qu'ils sçurent que Tilli approchoit ils levérent le siége & se repliérent sur l'armée du roi, qui suivoit des yeux les mouvemens des impériaux. Ce monarque étoit alors près de Custrin au centre de la nouvelle Marche. Cette place sur l'Oder, à peu de distance de la Warthe, domine les environs & peut empêcher également le passage des deux riviéres. Sur le refus du gouverneur qui n'avoit pas voulu ouvrir ses portes à l'armée suédoise, Gustave faisoit construire un fort tout près de-là qui devoit rendre le grand passage de la Warthe inutile aux catholiques; l'approche de l'ennemi n'empecha pas de continuer les travaux.

Tilli retourne dans l'évêché de Magdebourg

Le comte de Tilli venoit de renforcer la garnison de Landsberg, Francfort paroissoit assuré, & les troupes commençoient un peu à revenir de la terreur que les succès inopinés des Suédois avoient jettée dans l'armée de Poméranie. Tilli cependant voyoit bien qu'il ne devoit plus penser à reprendre des villes pourvues de bonnes garnisons, de plus épaulées par une armée, & dans un païs ruiné où l'impossibilité de subsister leur servoit de défense D'ailleurs l'armée catholique manquoit du nécessaire, elle n'étoit pas payée; il falloit risquer de s'en voir abandonner, ou la ramener dans ses anciens quartiers devant Magdebourg.

Le roi dans le Mecklenbourg.

Le roi également forcé de changer son projet depuis les secours jettés dans Francfort & Landsberg, ne voulut pas s'arrêter plus longtems aux environs de ces deux places. Il pensa à s'emparer du reste de la Poméranie, & ayant levé son camp de Locknitz (*a*) il marcha du côté du Mecklenbourg pour donner le change à Tilli. Cette marche avoit deux

(*a*) Le roi avoit laissé Horn dans la nouvelle Marche, qui cantonnoit aux environs de Soldin à cinq milles de Landsberg sur la Warthe. Il fut se retirer du côté de Stargard pour éviter Tilli qui venoit renforcer la garnison de Landsberg, & dans ces entrefaites le roi repassa l'Oder & vint se poster à Locknitz ville de l'Uckermarck à 4 milles de Stettin. *Puffendorf* liv. 3. §. 8.

deux objets. Guſtave vouloit détourner l'ennemi de ſon entrepriſe ſur Magdebourg &, s'il ne remuoit pas, profiter de cette inaction pour ſe rendre maitre de quelques paſſages importans, par où il pût mettre la Poméranie en ſureté & s'ouvrir l'entrée du Mecklenbourg. An. 1631.

Dans ce deſſein il prit la route de Stettin & marcha à Neu-Brandebourg (*a*). Le gouverneur ſommé de rendre ſa place n'avoit pour la défendre que cinq compagnies d'infanterie & trois eſcadrons de croates. C'étoit trop peu pour oſer tenir derriére de méchants murs contre une armée royale, il capitula. Loïtz ſur la Péene (*b*) aux confins de la Poméranie & du Mecklenbourg ſuivit cet exemple, après avoir eſſuyé deux-cent coups de canon. Le roi y ſéjourna deux jours pour attendre des nouvelles de l'ennemi. Dans ces entrefaites Malchin (*c*) eut le ſort de Loïtz. Cette petite place ſur la Péene avec garniſon impériale étoit fortifiée à l'ancienne; mais ſes foſſés & les dehors de terre qu'on y avoit faits auroient pû arrêter quelque tems l'ennemi, ſi le capitaine Melnich (*d*) ne s'en fût rendu maitre par ſtratagème. Il fit allumer quantité de feux autour de Malchin pour faire croire que toute l'armée étoit devant la place, quoiqu'il n'eût avec lui que trois-cent fantaſſins & trente-ſix cavaliers. Le gouverneur ſe trouvoit alors au camp de Schaumbourg. Le capitaine Suédois profita de la nuit qui cachoit ſon petit nombre, il menaça au nom du roi de faire tout paſſer au fil de l'épée ſi la garniſon ne ſe rendoit ſur le champ, & elle ſe rendit. Le roi ſortit de Loïtz & ſe préſenta devant Demmin le 12. Fevrier. La place étoit forte par elle-même & les impériaux n'avoient rien épargné pour s'y maintenir. Elle leur étoit néceſſaire, comme étant un paſſage important ſur la Péene entre

Priſe de Neu-Brandebourg & de Loïtz.

Priſe de Malchin.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* C. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) *Loïtz* à 8 lieues Nord de Neu-Brandebourg, dans la Poméranie ſuédoiſe.

(*c*) *Malchin* dans le Mecklenbourg à 4 milles de Demmin ſur la Péene entre deux lacs, dont l'un s'appelle *lac de Malchin*, & l'autre de *Cummero*.

(*d*) Cet officier natif du Mecklenbourg s'appelloit *Jean Melcke*. Il n'avoit que 36 cavaliers avec lui & point d'infanterie; mais il ſe ſervit de payſans qu'il avoit trouvés ſur la route, pour allumer & entretenir les feux dont il eſt ici queſtion. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 344.

An. 1631. la Poméranie & le Mecklenbourg, & la clef de ces deux duchés. D'un côté elle étoit couverte par des forts de terre, & des deux autres par la riviére & un marais inacceſſible. Tilli faiſoit grand fond ſur cette ville: il ſe flattoit que les Suédois s'y amuſeroient, & qu'il arriveroit encore à tems pour les chaſſer ou pour les attirer à un combat déſavantageux, & qu'une ſeule victoire décideroit du tout. Mais le roi pour être plus ſûr d'emporter la place, chargea de la conduite du ſiége le maréchal Bannier, que les Suédois écrivent *Banner*: c'étoit ſon meilleur ingénieur. Dès qu'il eût fait attaquer les forts par trois batteries élevées ſur des hauteurs, & que la grande tour du château fut minée, cinq compagnies qui devoient la garder craignirent l'effet de la mine & ſe rendirent. Le duc de Savelli qui commandoit dans la place leur avoit promis du ſecours en cas de beſoin. Cette lacheté le déconcerta & gagna bientôt le reſte de la garniſon, qui, joignant ſes priéres aux cris des habitans étonnés de la ruine de leurs maiſons, força cet officier à capituler le 15. Fevrier, après trois jours de ſiége. (*a*).

Reddition de Demmin.

Tilli, comme on peut croire, fut très-ſenſible à la perte de Demmin. C'étoit un des magaſins de l'armée catholique. (*b*) Il ne pouvoit ſe modérer quand il penſoit que dix-ſept compagnies de vieilles troupes avoient rendu en trois jours une place réputée une des plus fortes de la province. Il s'en prit au duc de Savelli, l'accuſa ſeul d'inconduite, quoique les fautes de la garniſon & ſurtout des cinq compagnies qui avoient la garde de la tour puſſent en quelque façon l'excuſer; mais le général n'aimoit pas Savelli, & dans cette occaſion il fit trop connoître qu'il vouloit le perdre. Il lui ordonna *de quitter l'armée ſur le champ, & d'aller en cour chercher le châtiment qu'il méritoit.*

Alors avec plus de vingt-mille hommes qui lui reſtoient, prenant la route du Mecklenbourg, il fut à Neu-Brandebourg (*c*) qu'il reprit,

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* B. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Le roi y trouva 5000 ſacs de bled, 440 quintaux de poudre & 36 canons de fonte. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 344.

(*c*) Voyez la *Remarque Militaire* C. &c.

& fit paſſer au fil de l'épée deux-mille Suédois qui s'y étoient enfermés. An. 1631.
Il n'épargna pas même les habitans, pour les punir, diſoit-il, de ce qu'ils s'étoient lâchement donnés à l'ennemi. Feldsberg, (*a*) petite ville aux frontiéres de la Marche près de Strélitz, ne fut pas mieux traitée, parce que la garniſon compoſée de cinquante Suédois, n'écoutant ni ſes menaces ni ſes offres, avoit attendu l'aſſault. La plus grande partie fut poignardée: ſévérité que Tilli n'a point éxercée depuis & qu'on a peine à concilier avec les principes de religion & d'humanité dont ce général faiſoit profeſſion. On ne cherchera point à l'excuſer. Il étoit las de perdre, & crut devoir tirer cette vangeance de tout le mal que l'ennemi lui faiſoit, ſans penſer que c'étoit donner lieu aux Suédois d'uſer de repréſailles, & qu'ils en avoient les moyens tous les jours.

Ces coups de main qui conſoloient le vieillard furent bientôt ſuivis de la nouvelle que Colberg s'étoit rendu faute de vivres; (*b*) ce fut pour lui un nouveau ſujet d'inquiétude. Cette place de la Baltique importante par elle-même le devenoit encore plus pour les Suédois. Leur flotte qui croiſoit dans ces parages pouvoit faire entrer dans Colberg tous les ſecours néceſſaires; & de quelque ſuccès dont Tilli pût ſe flatter, quand les Suédois n'auroient eû que ce port, il étoit toûjours très-difficile de les déloger de la Poméranie. Tilli commençoit même à craindre pour ſa réputation. Il ſavoit les obſtacles qu'il auroit à ſurmonter s'il avançoit pour reprendre des places bien gardées dans une province, où non ſeulement il auroit en tête des troupes victorieuſes, mais où il lui faudroit aſſujettir un peuple obſtiné à défendre ſa liberté. C'eſt ce qui le détermina à faire le ſiége de Magdebourg.

Colberg ſe rend aux Suédois.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* D. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) L'auteur du *Theatrum Europæum* pag. 346. Tom. II. rapporte une particularité qui ſi elle eſt vraie prouve combien Guſtave étoit heureux dans ſes entrepriſes. Après que Colberg ſe fut rendu quatre navires chargés de vivres vinrent aborder près de la ville. Avec ce ſecours les aſſiégés ſe ſeroient maintenus tout l'été. Voyez auſſi la *Remarque Militaire* E. à la fin de l'ouvrage.

An. 1631. L'entrepriſe avoit de grandes difficultés, elle en devoit être plus glorieuſe ſi elle réuſſiſſoit, & c'étoit un coup terrible pour le parti proteſtant. Une fois maitre de cette ville, Tilli mettoit fin aux incurſions des Magdebourgeois dans les places voiſines qui tenoient pour l'empereur, il retenoit Guſtave encore quelque tems de l'autre côté de l'Elbe, l'obligeoit de changer ſon plan, & arrêtoit la réputation d'une armée à qui rien n'avoit réſiſté juſqu'ici. Enfin il y gagnoit une place d'armes au centre des états qu'il devoit tenir en reſpect, & un paſſage néceſſaire pour ſe porter du côté le plus avantageux au parti catholique. Il eſt certain que les électeurs proteſtans & ſurtout les villes libres qui nourriſſoient en ſecret une prédilection pour le roi de Suéde n'auroient ni fomenté les progrès de ce prince ni oſé refuſer les biens des catholiques redemandés par *l'Édit de reſtitution*, ſi Magdebourg fut tombée plustôt au pouvoir des impériaux.

Siége de Magdebourg. Tilli quitta donc les environs de Demmin qu'il n'avoit pu conſerver, & en peu de jours il reparut devant Magdebourg. Les habitans venoient de conſtruire un petit fort près de l'Elbe à une lieue de la place (*a*) afin d'être plus à portée de recevoir des ſecours que la Saxe pour ſa propre ſureté auroit dû leur envoyer. Tilli logea quelques régimens entre ce premier poſte & la ville pour couper la communication de l'un avec l'autre. Le commandant de ce fort qui apparemment n'avoit vû d'autre guerre que celle-ci ſe crut perdu & mit bas les armes. Auſſitôt Tilli fit attaquer le fort *Preſter* défendu par de bonne infanterie, mais que les Magdebourgeois voulurent qu'on abandonnât pour ſauver la garniſon qui paſſa dans le *Zoll-Schantz*, autre fort plus près de la ville, & on mit tout en œuvre pour ſe maintenir dans ce dernier poſte. Tandis que les régimens de Mérode, Fugger & Balderon manœuvroient avec tant d'avantage d'un côté de l'Elbe, le comte Wolf de Mansfeld n'étoit pas moins heureux de l'autre. Il venoit d'emporter la redoute de *Bucow* qu'il avoit trouvé dépourvue

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* F. à la fin de l'ouvrage.

de munitions, de vivres & presque sans défense. (a) Alors la ville fut resserrée de plus près. Tilli profitant de sa supériorité fit pousser ses tranchées en avant, pour se loger entre le Zoll-Schantz & la ville. Les assiégés toûjours prompts à seconder sans le savoir l'habileté des assiégeans, abandonnérent d'eux-mêmes ce dernier fort; & c'est ainsi que faute d'hommes qui sçussent faire la guerre, les Magdebourgeois perdirent honteusement leurs ouvrages du dehors construits à grands frais, & qui bien défendus auroient occupé l'ennemi & donné le tems au roi de sauver la ville. An. 1631.

Siége & prise de Francfort sur l'Oder.

Ce monarque voyant à quel danger ces bonnes gens s'étoient exposés en se déclarant pour lui, songeoit à leur porter du secours. Mais pour avancer plus surement il falloit avant tout qu'il se rendît maitre des places que l'armée trouveroit dans sa marche. Ainsi vers la fin de mars il partit pour s'emparer de Francfort sur l'Oder, il prit en passant Zedenick où il y avoit garnison impériale, & s'approcha de Francfort. Quoiqu'il y eût dans la place un gros corps d'impériaux aux ordres du maréchal Rodolphe de Tieffenbach qui en apprenant l'approche du roi s'étoit préparé à une bonne défense, cela n'empêcha pas que le 2. d'avril Gustave ne fit investir & battre la ville de trois côtés par cinq batteries qui tiroient nuit & jour. Il poussa ses tranchées jusqu'au bord du fossé des ouvrages extérieurs, & dès ce moment Francfort fut comme à lui. La garnison perdit toute confiance, & au premier assault elle abandonna lâchement une tenaille gardée par 400 hommes, qui défendoit la porte de Guben. Cette perte entraina celle de la place. Car les Suédois voyant fuir les impériaux montérent sur le rempart, gagnérent le pont levis & poussérent jusqu'à la premiére porte. A cinq heures du matin deux petards qui eurent un plein effet, les rendirent maitres de cette porte. Mais il y en avoit une seconde & entre deux un large fossé défendu par des pierriers qui en rendoient l'entrée impossible de front. Le roi toûjours

(a) Il n'y avoit pour défendre cette redoute que 70 soldats qui manquoient de poudre.

An. 1631. actif & toûjours heureux vit un mur qui ſoutenoit en dedans de la porte le terre-plein du rempart, il le fit percer à coups de canon; & tandis que les impériaux étoient occupés à défendre cette ſeconde porte, un lieutenant & cinquante volontaires paſſérent par l'ouverture faite au mur & montérent au rempart, ſe logérent ſur deux cavaliers à la gauche de la même porte & tournérent le canon contre la ville. (*a*) Les aſſiégés étonnés de cette intrépidité des Suédois, ne ſachant plus de quel côté faire tête & ne ſongeant qu'à ſauver leur vie, courent &

Priſe de Francfort. ſe précipitent ſur le pont de l'Oder qui conduit à Landsberg. Ils s'y portoient en foule & les Suédois les ſuivoient, chargeant rudement ces fuyards à l'entrée du pont. Malheureuſement pour eux des chariots embaraſſoient le paſſage: il leur fut impoſſible de déboucher, une grande partie ſe jetta dans l'Oder & y périt. Ce qui ne fut pas noié tomba ſous le fer du ſoldat dont il fut impoſſible d'arrêter la fureur: tout ce qui avoit l'apparence de ſoldat fut maſſacré, (*b*) les rues étoient couvertes de cadavres, on ne pouvoit faire un pas ſans marcher ſur des morts. Les impériaux perdirent plus de deux-mille ſoldats, grand nombre d'officiers, beaucoup d'habitans même y périrent. On comptoit du côté des Suédois trois-cent hommes tués, un ſergent-major, trois capitaines & deux lieutenants. Les colonels Teuffel & Dargitz y furent bleſſés.

La priſe de Francfort quoique défendu par ſix-mille hommes, mit l'allarme dans le parti catholique qui commença à déſeſpérer de pouvoir jamais ſe relever de tant de pertes, (*c*) & ce fut le double

(*a*) Voyez à la fin de l'ouvrage la *Remarque Militaire G.* Pour récompenſer ce brave officier à qui il étoit redevable en partie de la priſe de Francfort, Guſtave lui donna ſur le champ une compagnie & mille écus. *Lottich* pag. 358.

(*b*) Les Suédois vangeoient la mort de leurs camarades égorgés à Neu-Brandebourg. De 6000 impériaux ou 8000 ſelon d'autres, il n'échappa que quelques centaines d'hommes qui ſe ſauvérent du côté de Glogau. L'auteur du *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 350. dit que les impériaux battirent la chamade à deux repriſes & demandoient quartier, mais que les ſoldats crioient *oui, oui, quartier comme à Neu-Brandebourg.*

(*c*) On lit dans les *mémoires* du tems que le comte de Tilli s'étoit mis en marche pour ſecourir Francfort, laiſſant la conduite du ſiége de Magdebourg au comte de Pappenheim; mais qu'ayant appris au Vieux-Brandebourg que Francfort étoit pris & que le roi marchoit à Landsberg, il retourna

avantage que Guſtave retira de cette conquête. Il ne s'agiſſoit plus pour lui de compter les dangers, mais de profiter de l'aſcendant marqué qu'il avoit gagné ſur les impériaux. Il laiſſa bonne garniſon dans Francfort & fut droit à Croſſen. Cette ville ſituée ſur un coude que fait la Queiſs en ſe jettant dans l'Oder (*a*) donne ſon nom à une petite contrée avec le titre de duché, qui s'étend depuis les confins du Brandebourg juſqu'au duché de Sagan, & fait partie de la Siléſie. (*b*) Nombre d'habitans des villes voiſines à l'approche des Suédois s'étoient retirés avec leurs meilleurs effets dans Croſſen qui n'étoit alors gardée que par trois-cent impériaux. Guſtave profita du trouble de la garniſon, attaqua la ville, la prit, & tournant vèrs Landsberg fit ouvrir la tranchée devant cette place. Les aſſiégés dans une ſortie ruinérent les travaux des Suédois; mais en perdant leur commandant, le jeune comte de Cratz qui fut tué à leur tête, cette ſortie ſi glorieuſe leur coûta la ville. Guſtave les menaçant d'un aſſault général, cette garniſon déconcertée par la mort d'un chef qui avoit toute ſa confiance préféra d'accepter les offres honnorables dont le roi accompagnoit ſes menaces: elle mit bas les armes le 16. avril,

An. 1631.

Siége & priſe de Landsberg.

ſur ſes pas, dans le deſſein de pouſſer le ſiége de Magdebourg avec ardeur. "C'étoit, dit l'auteur du *Theat. Europ.* afin d'attirer les Suédois au ſecours de cette ville, & ſauver de leurs mains les païs héréditaires, „Tilli ne pouvant, dit le comte de *Pappen-*„*heim*, ni ſuivre Guſtave en Siléſie ou en Bohéme „ſans abandonner l'empire, ni reſter dans l'empire „ſans expoſer les états de l'empereur à une ruine „certaine." Toutes les forces de la maiſon d'Autriche & du parti catholique en Allemagne conſiſtoient alors dans une ſeule armée, qui de l'aveu du comte de *Pappenheim* n'étoit pas ſuffiſante pour aſſiéger Magdebourg & faire face aux troupes du roi. Ce général ne ceſſoit de dire qu'il falloit outre les garniſons néceſſaires deux puiſſantes armées & qu'il falloit faire ces levées avant les autres. Mais l'argent manquoit, & il paroit que les états catholiques liguës à qui ſeuls on demandoit des troupes & de l'argent ne ſe preſſoient pas d'en donner. *Voyez la lettre du comte de Pappenheim au duc de Bavière dans le Theat. Europ.* Tom. II. pag. 352.

(*a*) *Croſſen* à 6 milles de Francfort eſt au confluent de l'Oder &. du Bober. *Gualdo* ſe trompe quand il dit que la Queiſs ſe jette dans l'Oder. La Queiſs ſe jette dans le Bober entre Sagan & Sprottau. L'Oder coule au Nord de Croſſen, ſes bords ſont fort élevés, & on le paſſe ſur un pont. Le Bober coule au couchant & un bras de l'Oder au Midi, en ſorte que cette ville eſt entourée d'eau.

(*b*) Ce duché ne faiſoit plus partie de la Siléſie en 1631. Henri II. dernier duc de Croſſen l'avoit laiſſé en douaire à la princeſſe Barbe de Brandebourg ſa femme s'il mouroit ſans enfans, avec faculté à ſes héritiers de le racheter dans un certain tems. Ce tems étant expiré ſans qu'ils l'euſſent fait, Jean II. électeur de Brandebourg réunit le duché de Croſſen à ſon domaine. Ce fut le ſujet d'une guerre que lui fit Jean de Sagan, mais il renonça depuis à ſes prétenſions, & l'empereur Ferdinand I. en confirma la poſſeſſion à Joachim II. l'an 1588.

An. 1631. après deux jours de siége, & sortit au nombre de 1500. hommes avec armes, bagage & quatre piéces de canon. (*a*)

Landsberg pris, le Brandebourg étoit ouvert aux Suédois, & l'électeur ne pouvoit plus éviter de se déclarer. Il n'étoit pas à croire que ce prince qui voyoit son païs exposé aux courses des troupes de Gustave-Adolphe son allié par le sang (*b*) & d'une même religion, voulût préférer à son amitié celle de l'empereur, dont la puissance étoit un objet de jalousie pour les princes d'Allemagne & un sujet de crainte pour les protestans. Gustave fit jetter un pont de batteaux sur la Sprée, riviére qui prend sa source aux frontiéres de la Bohéme, traverse Berlin & se jette dans la Havel un peu au dessous de Spandau. Il envoya en même tems un trompette au commandant de Brandebourg, demandant à y entrer comme ami de l'électeur. Il y avoit pour garnison dans la place quelques compagnies de l'armée catholique. Le commandant pria le roi de lui donner douze jours de tems pour savoir les intentions du comte de Tilli à qui il alloit en écrire, & au jour marqué il sortit avec ses gens & fut joindre la grande armée devant Magdebourg. Le roi entra dans Brandebourg (*c*) au grand contentement des habitans. Il ne s'y arrêta pas, & marcha droit à Berlin, résidence de l'électeur, où ce prince étoit alors. Gustave prit son camp à Cœpenick, cherchant à gagner George-Guillaume par la douceur plustôt qu'à l'entrainer de force dans son parti. Il chargea le comte d'Orthenbourg d'aller à Berlin annoncer sa venue à l'électeur, & lui dire que c'étoit à titre d'ami & de parent qu'il étoit entré dans l'électorat ; qu'il n'avoit d'autre objet que de rétablir la liberté publique & de maintenir la religion pour laquelle tout prince est obligé de verser son sang ; qu'il venoit mettre des bornes à la

Brandebourg se rend aux Suédois.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* H. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Gustave-Adolphe étoit beaufrére de l'électeur George-Guillaume ; il avoit épousé MARIE ÉLÉONORE fille de JEAN-SIGISMOND pére de *George-Guillaume*.

(*c*) Voyez sur cette marche la *Remarque Militaire* I. à la fin de l'ouvrage.

la puiſſance d'une maiſon trop ambitieuſe, délivrer l'Allemagne & peut-être l'Europe entiére du joug de l'Autriche; mais qu'avant tout il devoit ſauver la ville de Magdebourg, ſon alliée & digne à tous égards de ſa protection; qu'il invitoit Son Alteſſe Électorale à concourir à un but ſi ſalutaire, les électeurs n'étant pas moins intéreſſés que les autres princes de l'empire à défendre leur liberté; & qu'il demandoit pour ſa ſureté les fortereſſes de Cuſtrin & de Spandau, & des vivres & des munitions pour ſon armée. Mais Orthenbourg ayant échoué dans ſa commiſſion & le maréchal Horn après lui, le roi fit avancer une partie de l'armée. C'étoit tirer l'électeur d'embarras & laiſſer faire à la crainte d'un plus grand mal ce que l'amitié n'avoit oſé prendre ſur ſoi. An. 1631.

En effet George-Guillaume, apprenant la venue du roi & ne pouvant éviter ſa viſite, ſçut profiter d'une violence qui l'excuſoit auprès de l'empereur. Il ſortit de Berlin, ſuivi de toute ſa cour & fut au devant de Guſtave. (a) Après quelques heures d'entretien l'électeur ſe déclara du parti du roi, le reçut magnifiquement dans ſa capitale & lui conſigna Cuſtrin & Spandau (b) que le monarque demandoit. C'étoit aſſez de ces deux places pour aſſurer ſa retraite, mais trop peu pour ſecourir Magdebourg. Le roi s'étoit d'ailleurs affoibli par les garniſons laiſſées derriére lui; & il venoit de détacher deux corps aux ordres des généraux Baudis & Horn pour obſerver les maréchaux de camp Schaumbourg & Tieffenbach (c) qui

L'électeur de Brandebourg ſe déclare pour les Suédois.

(a) L'entrevue ſe fit dans un petit bois. L'électeur trouva le roi eſcorté de mille fantaſſins & de quatre canons. Il demanda une demi-heure pour conſulter ſes miniſtres. Le monarque Suédois s'entretint en attendant avec les princeſſes & les dames de la cour. Les miniſtres de George-Guillaume en revenoient toujours à ce refrein: *Que faire? ils ont du canon!* Après avoir longtems délibéré & rien conclu, on pria le roi de Suéde de ſe rendre à Berlin. Le lendemain l'électeur qui n'étoit plus maître chez lui conſentit à tout. &c. *Voyez les mémoires de Brandebourg.* An 1631.

(b) L'électeur ne conſigna alors que ſa fortereſſe de Spandau. Ce fut à ſon retour de Magdebourg que le monarque Suédois demanda les deux places & les obtint.

(c) Les débris de la garniſon de Francfort faiſoient le fond de cette nouvelle armée de ſix-mille hommes; elle étoit alors du côté du grand Glogau, & attendoit des renforts de Moravie, de Bohéme & de Hongrie.

An. 1631. en ſe fortifiant de jour en jour en Siléſie paroiſſoient méditer quelque grand coup.

Guſtave ayant tiré de George-Guillaume ce qu'il vouloit, quitta Berlin & vint à Potsdam ſur la Havel entre Berlin & Brandebourg. De-là il écrivit à l'électeur de Saxe pour l'inviter à ſe joindre à lui, ſe bornant à la fin à demander le paſſage par Wittemberg, en lui repréſentant le beſoin qu'il avoit de paſſer l'Elbe pour aller au ſecours de Magdebourg, (a) dont la perte ou le ſalut devoit influer ſur le bonheur ou le malheur de toute l'Allemagne, & en particulier du corps évangélique. Mais Jean-George craignoit d'irriter Tilli & d'attirer la guerre en Saxe. Dans ſa réponſe au roi, en lui donnant les plus grandes aſſurances d'amitié, il dit qu'il avoit fait ſerment à l'empereur de ne prendre aucun engagement préjudiciable au chef de l'empire, & que la cour de Vienne ne lui avoit donné juſqu'ici aucune occaſion de manquer à ſa parole.

Le duc de Saxe refuſe le paſſage aux Suédois.

Le roi de Suéde ne trouva pas cette excuſe valable, puiſqu'il ſuffiſoit pour déterminer l'électeur à ſecourir Magdebourg, qu'il ſçut que l'empereur attentoit à la liberté d'une ville ſur laquelle il n'avoit aucun droit, & qu'on peut ſans ſcrupule *manquer à ſa parole pour empêcher une injuſtice.* Il fit répondre à l'électeur qu'il s'en repentiroit, quand il n'en ſeroit plus tems. Mais toutes ces raiſons ne touchérent point Jean-George qui voyoit la grande armée impériale à la porte de ſon électorat, & qui ne ſentoit pas le danger des Magdebourgeois auſſi vivement que le ſien propre. Son ſyſtéme étoit de tenir la balance entre le roi de Suéde & l'empereur, & de ne s'engager dans aucun parti pour être toûjours libre de ſe tourner du côté le plus avantageux.

(a) C'étoit le 6. de Mai. Magdebourg ne fut pris que le 10. Ainſi Guſtave venoit encore à tems pour ſauver la ville s'il pouvoit paſſer l'Elbe à Wittemberg. Il n'avoit que ce ſeul paſſage, parce que le pont de Deſſau étoit gardé par les impériaux qu'il auroit fallu trop de tems pour les déloger des retranchemens qu'ils y avoient élevés.

Cependant les ſuccès du roi inquiétoient Tilli d'autant plus que c'étoit preſque à la vue de ſon armée que les Suédois s'étoient rendus maitres des deux meilleures places du païs. Il étoit tems qu'il cherchât à relever la réputation des armes de l'empereur. Sa propre gloire y étoit intéreſſée depuis qu'il venoit de perdre d'importantes villes confiées à ſa garde. Il eſt vrai qu'il auroit pû rentrer dans quelques unes & faire tête au roi, s'il eût levé le ſiége de Magdebourg. Mais en abandonnant cette entrepriſe, il perdoit tout le fruit d'un projet qui lui avoit déjà tant coûté, il augmentoit le courage des proteſtans qui ne s'étoit que trop accru, & il expoſoit ſon maitre & l'empire aux plus grands malheurs. C'étoit ouvrir la porte à Guſtave pour entrer dans des provinces où il n'y avoit rien qui pût l'arrêter: c'étoit donner lieu au plus grand nombre de ſe jetter dans le parti de la Suéde pour éviter une ruine certaine: c'étoit enfin mettre les états de l'empereur à la merci du Suédois. Car en délivrant Magdebourg, avec une armée comme la ſienne Guſtave prenoit aiſément les villes voiſines, & entroit en Bohéme qui fourmilloit de luthériens & de ſujets mécontens du miniſtére, il forçoit la Saxe à ſe déclarer pour lui, il s'aſſuroit des villes libres, que Ferdinand regardoit comme ſes meilleurs alliés. Enfin le ſort de Magdebourg intéreſſoit également les deux partis, & la priſe de cette ville pouvoit dédommager Tilli de toutes ſes pertes. Auſſi fermant les yeux pour un tems aux mouvemens des Suédois, il s'occupa tout entier des moyens de s'emparer d'une place dans laquelle il avoit des partiſans, qui l'encourageoient à pouſſer cette grande entrepriſe. An. 1631.

Les impériaux formoient le ſiége dans cet ordre: Tilli avoit ſon quartier au Zoll-Schantz. Le comte de Pappenheim avoit pris poſte dans la ville-neuve, que les Magdebourgeois avoient crû devoir abandonner pour concentrer toutes leurs forces dans la vieille-ville. Le duc de Holſtein s'étendoit avec ſa diviſion juſqu'auprès du Cracau Camp des impériaux devant Magdebourg.

An. 1631. qui n'étoit qu'une grande tour près du Zoll-Schantz. Le comte de Mansfeld formoit l'extrémité du camp depuis le baſtion d'Heideck jusqu'à la traverſe ou coupure que les Magdebourgeois avoient faite dans un terrain bas & marécageux hors de la ville, qu'on nommoit le *marſch*. (*a*). A la faveur des tranchées ouvertes de ces quatre côtés, on étoit arrivé juſqu'au bord de la contreſcarpe. Mais le feu continuel du canon & de la mouſquéterie des aſſiégés empêchoit la deſcente du foſſé; de ſorte que Tilli frappé des difficultés qu'il rencontroit & preſſé par les Suédois qu'il ſavoit n'être pas éloignés, eut recours à un ſtratagème. De concert avec ceux de la ville qui étoient dans ſes intérêts, il fit retirer l'artillerie qui battoit le fort de Sudenbourg. Les aſſiégés crurent que de nouveaux ſuccès du roi forçoient l'armée catholique à lever le ſiége. Cette feinte de Tilli étoit appuyée par les amis ſecrets de Pappenheim qui témoignoient tous une joye folle pour rendre plus vraiſemblable la nouvelle que les impériaux ſe retiroient. Les aſſiégés, trompés, en croyant trop facilement ce qu'ils déſiroient, penſérent plustôt à célébrer leur délivrance par des feſtins & des fêtes, qu'à ſe tenir ſur leurs gardes. Tilli étoit averti de tout, mais pour ne négliger aucun avis & mettre en uſage toutes les reſſources du génie militaire, il tint le 9. de mai un conſeil où le comte de Pappenheim & tous les généraux de l'armée aſſiſtérent. Il leur communiqua ſon deſſein qui étoit de prendre Magdebourg d'aſ-

(*a*) L'auteur parle de l'attaque mais ne dit rien de la défenſe. La voici: les Magdebourgeois étant réduits au corps de la place, *Falckenberg* déja chargé du commandement général prit ſur lui de défendre le terrein depuis le baſtion d'Heideck juſqu'à la porte dite *Kræcken-Thor*. Charles Huno d'*Amblerreck* major général veilloit à la défenſe des ouvrages depuis cette porte juſqu'aux établiſſemens des pêcheurs le long de la ville-neuve. Les pêcheurs avec quelques bourgeois défendoient leurs habitations le long de l'Elbe. Le lieutenant-colonel *Troſt* étoit dans la traverſe faite dans le marſch, & protégeoit les ponts & la porte de l'Elbe. Enfin l'*adminiſtrateur* aidé du lieutenant-colonel *Longius* défendoit un nouvel ouvrage fait derriére le dôme. Toute la bourgeoiſie avoit ordre d'être ſur le rempart tant que la nuit duroit de peur de ſurpriſe, mais de jour il n'y avoit que la moitié des habitans ſur pied. Voilà du moins comme les choſes devoient ſe faire. Mais les riches prétendirent qu'il ſuffiſoit d'envoyer des domeſtiques à leur place. Les bourgeois qui n'étoient pas tout à fait pauvres trouvérent que c'étoit un affront pour eux de ſe voir ſous les armes avec des valets. A la fin il n'y eut plus que ceux qui n'avoient pas de quoi payer des repréſentans qui firent leur devoir en perſonne. La ville fut mal gardée, & encore plus mal défendue par des gens qui n'avoient rien à perdre. *Theat. Europ.* Tom. 2. p. 360.

ſault. Dès qu'ils entendirent que la ville étoit mal gardée, & que les habitans ſe croyant imprenables dans leurs murs ne veilloient plus ſur les ſentinelles chargées de les garder, tous convinrent qu'il falloit donner un aſſault général & fixer l'heure. On choiſit pour l'éxécution les plus braves, qui furent pourvûs d'échelles, de ponts & de petards. Le 10. de grand matin (*a*) au ſignal donné qui étoit de trente coups de canons Pappenheim, Mansfeld, Tilli & le duc de Holſtein promirent de donner en même tems & d'emporter la ville. Les ſoldats logés ſur la contreſcarpe devoient les favoriſer par un feu continuel pour empêcher ceux qui étoient derriére les parapets de ſe montrer; en même tems les volontaires devoient appliquer leurs échelles au rempart pour y monter, & pénétrer de-là dans la place. Voilà le projet; quant à l'exécution elle ſouffrit des difficultés, parce qu'il n'y avoit point de brêche faite, & qu'il étoit difficile aux ſoldats de monter avec leurs échelles à des murailles fort élevées & ſous le feu croiſé des baſtions. Déja même les impériaux penſoient à ſe retirer pour éviter une plus grande perte. Mais Pappenheim qui qui ſavoit par ſes eſpions que le côté de la ville-neuve qu'il attaquoit étoit le plus foible & mal gardé, employa tour-à-tour les promeſſes & les menaces, & fit ſi bien que beaucoup de ſes gens animés par l'eſpérance du butin ſe jettérent dans le foſſé qui ſe trouvoit ſans eau de ce côté-là. Il n'eurent pas plustôt appuyé leurs échelles au mur que d'autres ſuivirent cet exemple, & ce fut à qui monteroit le premier. Falckenberg qui venoit d'apprendre cette nouvelle attaque accouroit. Tout étoit perdu pour les impériaux s'ils ſe laiſſoient prévenir. Il gagnent avec intrépidité le haut du parapet, & Pappenheim y plante un drapeau ſurmonté d'un étendart

An. 1631.

(*a*) L'aſſault ne ſe donna qu'à 7 heures du matin. Les gardes bourgeoiſes s'étoient retirées à leur ordinaire vèrs 5. heures, & ne penſoient pas que l'ennemi tenteroit un aſſault en plein jour. Les officiers & ſoldats qui n'étoient pas de garde dormoient dans la plus grande ſécurité & Falckenberg pendant l'aſſault étoit à la maiſon de ville occupé à répondre à des lettres de Tilli. Les aſſiégés d'ailleurs manquoient de poudre. *Theat. Europ.* Tom. II. p. 338.

An. 1631. qu'on y avoit attaché. Ce trait hardi valut la ville aux impériaux. Car les ſoldats entendant crier *victoire victoire!* montent par troupes armés de bêches & de pioches pour ſe retrancher ſur le terrein à meſure qu'ils avançoient. Ils retournent l'artillerie des remparts, enfilent les rues & pénétrent dans la ville malgré la réſiſtance opiniatre des aſſiégés. Falckenberg fut tué à l'entrée d'une rue où il faiſoit les plus grands efforts pour repouſſer l'ennemi. Comme les impériaux entroient en foule, la réſiſtance qui rend le ſoldat plus furieux, leur fit paſſer au fil de l'épée tout ce qu'ils rencontrérent; ſoldats ou habitans, tout fut maſſacré ſans diſtinction de ſéxe ni d'âge, & la ville ſaccagée fut réduite en cendres. Le feu y prit par un ſoldat qui pour monter avec une échelle à la chambre d'un marchand-droguiſte avoit jetté par mégarde ſon fuſil avec la mêche allumée contre un baril de ſouffre. Le feu malheureuſement tomba dans le baril, l'alluma & gagna d'autres matiéres combuſtibles, & comme toutes les maiſons de Magdebourg étoient de bois, elles furent en peu de tems conſumées. Près de trente-mille perſonnes y périrent par le fer ou par le feu, hommes, femmes, filles, ſoldats même. Il ne reſta que 140 baraques le long de l'Elbe habitées par des pêcheurs. Ce qui faiſoit dire aux bonnes gens que le ciel avoit permis cet embraſement tout exprès pour punir les troupes catholiques de leur avarice & de leur barbarie, en livrant aux flammes les riches dépouilles des Magdebourgeois. (*a*) L'égliſe cathédrale & celle de Ste. Marie furent les ſeules conſervées. On parle avec éloge

Sac de Magdebourg.

(*a*) Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Magdebourgeois avoient caché leurs meilleurs effets dans des ſouterreins, & que les impériaux qui trouvérent beaucoup de choſes ſous les ruines des maiſons n'en profitérent pas. Car ayant trainé dans leur camp de Fermersleben le peu d'habitans qui reſtoient de cette malheureuſe ville, au nombre de 400, le feu prit aux bagages, on ne ſçait comment, & tout ce que les impériaux avoient ſauvé du feu y retomba & fut conſumé. Les 400 priſonniers profitérent de la confuſion générale pour s'échapper. En ſorte que les impériaux furent même fruſtrés de la rançon à laquelle ces malheureux avoient été condannés, quoiqu'ils euſſent tout perdu. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 370.

d'une fille de qualité qui eut le courage de se jetter dans un puits, aimant mieux périr que de vivre déshonnorée. Nous avons rapporté la mort de Falckenberg, lieutenant-général de l'administrateur. Les autres officiers tués furent les colonels Lœmnies & Troſt, les ſergents-majors Creutz, Vodrich & Steinacher, & les capitaines Uſteuf, Heidmann & Schmidt. Ceux qui purent ſe rendre priſonniers furent le major-général Ambſterroth allemand, le colonel Uſslar Suédois, le lieutenant-colonel Boye & le major Schaffmann qui avec la cavallerie s'étoient retranchés au marché-neuf devant la maiſon de ville. (*a*)

An. 1631.

Officiers priſonniers ou morts.

L'adminiſtrateur fut tiré de chez lui, quoique bleſſé d'un coup de feu qu'il venoit de recevoir à la jambe. Pappenheim lui ſauva la vie en l'arrachant des mains des ſoldats qui l'avoient déja dépouillé, & donna ſon caroſſe pour le conduire à Wolmerſtædt. (*b*) Les ducs de Saxe-Lauenbourg & de Holſtein l'y reprirent durement de ce qu'il avoit oſé défendre Magdebourg contre les armées du chef ſuprême de l'empire. Mais le prince s'emportant leur prédit que le ciel tireroit vangeance du ſang innocent qu'ils venoient de répandre. (*c*) Il eſt remarquable que les maiſons des traitres furent ſaccagées les premiéres. Les enſeignes aux armes de l'empereur déployées aux fenêtres & aux portes pour ſervir de ſauve-garde à ces maiſons furent au contraire ce qui y attira les ſoldats. Ils firent d'abord main baſſe ſur tout ce qu'ils y trouvérent. Puis à ces marques reſpectables craignant d'être punis, ils finirent par maſſacrer les témoins & les victimes de leur ſcélérateſſe, pour arrêter les plaintes qui en auroient été faites aux officiers

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* K. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Il fut mené priſonnier à Vienne, y fit abjuration &, fut pourvû de la charge de grandveneur, avec une penſion de 12000 écus aſſignée ſur l'archévêché de Magdebourg.

(*c*) Voyez l'*hiſtoire de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. III. page 153.

An. 1631. généraux. En ſorte qu'il ne ſe ſauva des partiſans de l'empereur que le petit nombre de ceux qui furent fait priſonniers, & relachés enſuite ſans rançon. (*a*)

(*a*) Après ce triſte événement du ſac de Magdebourg, on trouve les démêlés du roi de Dannemarc avec la ville de Hambourg au ſujet d'un nouveau droit exigé de tous les vaiſſeaux marchands qui ſeront tenus d'entrer dans le port de Gluckſtadt pour y payer cette retribution. Le traducteur a cru devoir omettre l'hiſtoire de ces différens qui auroient pû influer puiſſamment dans la guerre des Suédois, ſi les Hambourgeois s'étoient mis ſous la protection de la Suéde comme ils en avoient envie. L'empereur ſçut parer ce coup par un édit adreſſé aux deux partis qui ſuſpendoit tout hoſtilité, remettant à un autre tems la déciſion de cette affaire. La ville de Hambourg fut depuis obligée de payer le nouveau droit.

LES DERNIERES CAMPAGNES ET NEGOCIATIONS DE *GUSTAVE-ADOLPHE* EN ALLEMAGNE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Les proteſtans conſternés de la priſe de Magdebourg: le roi de Suéde ſecourt la Saxe: déclaration des électeurs proteſtans en faveur de Guſtave-Adolphe: bataille de Leipſic: triſte état des impériaux après leur défaite: le miniſtére Autrichien embaraſſé dans le choix d'un nouveau général: les Allemands & les Eſpagnols partagés à ce ſujet: déclaration de l'empereur en conférant la charge de généraliſſime à Walſtein: moyens que celui-ci employe pour rétablir l'armée: Charles duc de Lorraine ſe déclare pour l'Autriche: le duc d'Orléans recherché par la cour de Vienne: démarche des impériaux auprès du pape & de quelques autres princes pour en tirer des ſecours: traité entre l'Autriche & le duc d'Orléans, & dans quelle vue: progrès du roi de Suéde dans la Franconie & le Palatinat: priſe de Mayence.

MAGDEBOURG pris & détruit au moment qu'on y penſoit le moins fut un coup qui manqua d'atterrer le parti du roi de Suéde. Les proteſtans y furent d'autant plus ſenſibles qu'en faiſant un triſte retour ſur eux-mêmes, il n'y avoit point de place qui ne leur parût expoſée tôt ou tard à éprouver le ſort de cette malheureuſe ville. Ils s'étoient promis les plus grands avan-

An. 1631.

Suites de la priſe de Magdebourg: précautions du roi.

An. 1631. tages de l'assistance des Suédois. Mais les vastes desseins qu'ils avoient pû former se rétrecissoient à leurs yeux & se réduisoient à rien, quand ils pensoient que si les impériaux en peu de tems s'étoient rendu maîtres d'une ville comme Magdebourg, ils n'en trouveroient aucune qui n'aimât mieux ouvrir ses portes à ces cruels vainqueurs que d'exposer les habitans à périr par le fer & par le feu. Le roi en fut au désespoir. La perte de cette ville le touchoit plus que personne; elle venoit d'être prise presque sous ses yeux & réduite en cendres. Il jura qu'il en auroit raison. Mais pour empêcher que les états protestans qui auroient eû envie de prendre parti pour lui ne perdissent la confiance qu'ils avoient dans l'alliance des Suédois, (*a*) avant tout il crut nécessaire d'exposer dans un manifeste les vrayes causes de la prise de Magdebourg & les raisons qui l'avoient empêché de secourir cette ville. Il dit donc „que les Magdebourgeois en négligeant ses avis & en dédai„gnant de s'assurer des traitres qu'il leur avoit fait connoitre, étoient „les premiers auteurs de leur ruine; que pour lui, il pensoit avoir „rempli à leur égard les devoirs d'un bon allié; que pour avancer plus „sûrement il s'étoit rendu maître de Francfort, Landsberg & autres „places, qui auroient détruit son armée sans combattre s'il les eût „laissées derriére lui; qu'au reste il n'avoit rien épargné (*b*) pour „porter un promt secours à Magdebourg, & l'auroit fait sans les „électeurs de Brandebourg & de Saxe, qui l'avoient arrêté dans sa „marche."

Le comte de Tilli ne demeura que six jours dans l'enceinte de cette ville infortunée, & en partit, laissant le comte de Mansfeld dans la place comme gouverneur & commissaire chargé de faire répa-

(*a*) Dès que l'électeur de Brandebourg sçut que Magdebourg étoit pris, il redemanda sa forteresse de Spandau. L'historien *Lottich* dit que le roi ne douta pas que la perte de Magdebourg ne fut la raison qui portoit les princes protestans à se hâter si fort de séparer leur cause de la sienne. Cependant il rendit la forteresse à l'électeur comme il en étoit convenu, mais en même tems il fit dire à *Georges-Guillaume* qu'il seroit le lendemain aux portes de Berlin avec toute son armée. *Lottich, p. 886.*

(*b*) Il leur avoit même fait toucher de grosses sommes d'argent pour lever des troupes & se pourvoir de munitions. Il paroit bien qu'on n'en fit pas cet usage puisque la ville avoit à peine 2000 soldats, & manquoit de poudre quand elle fut prise. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 372.

rer les fortifications. Il ſavoit que le roi étoit du côté de Tangermunde ville (*a*) ſur l'Elbe, & qu'il s'étoit aſſuré des deux rives par de bons retranchemens; il s'approcha, fit jetter un pont ſur ce fleuve, & marcha droit à Guſtave pour lui préſenter la bataille. Le monarque Suédois étoit affoibli par le corps qu'il avoit laiſſé devant Gripſwalde aux ordres du maréchal Horn & trop habile pour ſe meſurer avec des troupes enivrées de leurs ſuccès. Il ne ſortit point de ſes retranchemens; ſeulement il fit voir dans de fréquentes ſorties qu'il ne les craignoit pas. Mais bientôt après, occupé des moyens de renforcer ſon armée par la priſe de Gripswalde, il quitte Tangermunde, (*b*) met de bonnes garniſons dans Francfort, Landsberg & les places voiſines, & revient à Stettin. C'étoit autant pour accélérer les opérations de Horn que pour donner audience à des miniſtres chargés de négociations qui exigeoient ſa préſence. (*c*) Cependant Tilli voyant reculer le roi, & attribuant ſa retraite à la crainte, s'avança, prit Tangermunde, & força quelques autres places peu importantes. Mais craignant à ſon tour de ſe conſumer par des ſiéges, tandis que le parti proteſtant groſſiſſoit de tout côté, il prit l'avis de ſes principaux officiers, & marcha contre le landgrave de Heſſe.

An. 1631.

Guſtave retourne à Stettin.

Tangermunde repris par les impériaux.

Ce prince en ſe déclarant pour la Suéde n'avoit pû lever des troupes, ſans inquiéter la cour de Vienne. Jeune, brave, aimant la guerre & maitre d'un aſſez grand état au centre des provinces attachées à l'empereur, il pouvoit avec le ſecours des Hollandois & de la

Démarche de Tilli contre la Heſſe.

(*a*) Au confluent de l'Elbe & de la Tanger qui en ſe perdant dans l'Elbe près de cette ville lui donne ſon nom, comme qui diſoit *embouchure de la Tanger.*

(*b*) Guſtave ſe préſenta devant Berlin le 9. Juin comme il l'avoit promis, & fit mine de vouloir bombarder la ville. C'étoit pour ſe faire rendre avec avantage Spandau qu'il venoit de reſtituer. George-Guillaume lui remit cette forteresſe, lui accorda libre paſſage dans *Cuſtrin* & promit ſous caution de lui payer trente-mille écus par mois, ſe réſervant les marches moyenne & uckeraine pour l'entretien de ſa cour. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 386.

(*c*) Les miniſtres dont il s'agit ici étoient les ambaſſadeurs du grand duc de Moſcovie qui venoient offrir de la part de leur prince un ſecours conſidérable au roi de Suéde. *Lottichius* page 915. Les mêmes offres avoient été faites à Guſtave en 1629. & le roi jugea à propos d'en profiter. Il y eut un traité ſecret entre les deux couronnes; le grand duc s'engageant à faire paſſer trente-mille hommes au ſecours de la Suéde, ſi cette couronne ſe trouvoit jamais dans le cas d'en avoir beſoin. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 413.

An. 1631. Suéde non ſeulement arrêter les progrès des impériaux, mais porter un grand préjudice aux princes catholiques ſes voiſins. La pluſpart des villes limitrophes appartenoient aux électeurs de Cologne & de Mayence, aux évêques de Munſter, de Paderborn, à l'abbé de Fulde & à d'autres princes de l'empire, dont les forces réunies n'étoient pas capables de réſiſter aux troupes du landgrave. Il falloit ou que l'empereur leur envoyât du ſecours, ce qu'il ne pouvoit faire ſans s'affoiblir, ou qu'il s'attendît à voir le plus grand nombre de ces eccléſiaſtiques-princes ſe mettre à couvert par des traités qui ne pouvoient qu'être déſavantageux pour l'Autriche. Tilli crut donc qu'il devoit commencer par prendre ſes ſûretés de ce côté-là, & qu'enſuite il lui ſeroit plus aiſé de forcer l'électeur de Saxe à renoncer à une neutralité qui dérangeoit ſon plan. Cet appui ôté au parti proteſtant, Tilli ſe faiſoit fort d'attaquer le roi de Suéde & de lui faire repaſſer la mer.

Le landgrave Guillaume (*a*) étoit alors au camp de Gripſwalde où il s'abouchoit avec Guſtave. Tilli profita de cette abſence pour écrire aux ſujets du landgrave. „Il leur repréſenta les torts de leur maître, „qui ne ſuivant que les mouvemens d'une jeuneſſe ardente & oubliant „ce qu'il devoit à l'empereur, s'étoit joint à un prince étranger contre „le chef de l'empire; qu'une démarche ſi peu réfléchie alloit cauſer la „ruine de ſes ſujets, qu'ils devoient être plus prudens que ce jeune „prince, & refuſer de le reconnoître à ſon retour; que lui, comte „de Tilli, général en chef des armées impériale & catholique, s'en„gageoit à leur envoyer des ſecours ſuffiſans pour aſſûrer leur repos, „& affermir la liberté qu'il venoit leur offrir." Ces promeſſes ne firent aucune impreſſion ſur des peuples qui ſavoient trop bien qu'ils ne pouvoient ſe ſouſtraire à l'autorité de leur légitime ſouverain, ſans tomber au pouvoir d'un nouveau maître. Ils reçurent les offres de Tilli & ſes

(*a*) Guillaume *le Conſtant* fut le premier prince d'Allemagne qui renonçant à toute défiance embraſſa le parti de la Suéde, & qui auſſi bien que ſa veuve obſerva exactement les articles de l'alliance.

menaces avec la même indifférence, & pour toute réponſe ils ſe préparérent à une vigoureuſe défenſe. An. 1631.

Le roi de Suéde arrivant au camp de Gripſwalde trouva les aſſiégés affoiblis & découragés par la mort de Pérufi leur gouverneur. Les Suédois avoient déja pouſſé leurs galleries dans les foſſés de la place. Tout étoit prêt pour un aſſault général. Le roi parut & la place ſe rendit. La garniſon ſortit avec armes & bagage, & deux piéces de canon. (*a*) Priſe de Gripſwalde le 16. Juin.

Les ducs Adolphe-Frédéric & Jean-Albert de Mecklenbourg depuis la perte de leurs états vivoient retirés à Lubec, une des premiéres villes libres de l'empire ſur la trave. Ils avoient trouvé moyen de mettre ſur pié quelques troupes. Le roi l'apprit & ſe mit en marche pour rétablir ces princes dans leurs duchés. A ſon approche quelques villes & chateaux gardés par les impériaux ouvrirent leurs portes, d'autres furent pris de force. Guſtave ne trouvoit rien qui l'arrêtât, parce que les impériaux a ſon approche, abandonnant le reſte de la province difficile à garder, s'étoient attachés à conſerver Roſtock & Wiſmar. Sans ces deux places fortes, les ſeules du Mecklenbourg, il paroiſſoit impoſſible aux Suédois de ſe maintenir dans les autres villes du païs. Mais le roi qui pénétroit le deſſein des impériaux, fit travailler à fortifier Anclam ſur la Péene. Cette ville ſituée avantageuſement au centre de la Poméranie à peu de diſtance du *Groſs-Haff* lui aſſuroit les environs, & devenoit à tout événement une retraite pour ſon armée. Le maréchal Bannier avec 6000 hommes eut ordre de faire les ſiéges de Wiſmar & de Roſtock, & de ſe porter où il ſeroit néceſſaire. Guſtave avant de ſortir du Mecklenbourg rétablit ſes neveux dans leurs états & leur fit rendre hommage dans Guſtrow, (*b*) qui étoit la réſidence de Jean-Albert. Le roi Les ducs de Mecklenbourg rétablis le 25. Juin.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* L. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Le duc *Adolphe-Frédéric* réſidoit à Schwerin. Son fils *Frédéric* continua la branche de Schwerin, & un autre fils nommé *Adolphe-Frédéric* comme ſon pére commença celle de *Stretlitz*. La branche de Guſtrow a fini en 1695. Ceux qui prennent le faſte pour de la grandeur, feront très-bien de lire

An. 1631. venoit de s'assurer du Mecklenbourg & songeoit à profiter de l'absence de Tilli pour s'approcher de la Saxe & forcer l'électeur à se déclarer. Incertain de l'avoir pour ami, il étoit sûr au moins par cette diversion de rappeller l'armée impériale, & de sauver la Hesse. Ainsi partant de Gustrow, il passa par Berlin, vint à Bourg & de Bourg à Brandebourg où il assit son camp. (*a*) Le colonel Rantzau dont le roi connoissoit l'adresse & l'intrépidité fut détaché avec quelques troupes,

Prise de Werben & de Tangermunde par les Suédois.

passa l'Elbe & attacha le petard à la porte de Tangermunde, qu'il fit sauter, & ouvrit à son maître l'entrée de la Basse-Saxe & de l'archevêché de Magdebourg. Werben place sur l'Elbe très-forte par son assiette mais mal fortifiée & gardée par 1200 hommes tant soldats que païsans fut attaquée & prise. Le roi y laissa bonne garnison, ordonna qu'on travaillât aux fortifications, fit jetter un pont de batteaux sur l'Elbe, &

Premier camp de Werben.

vint se loger entre ce fleuve & la Havel. (*b*) Bannier eut ordre de quitter le Mecklenbourg, de s'approcher de l'Elbe, & d'investir Ha-

Prise de Havelberg.

velberg qu'il prit d'assault après neuf jours de siége: plus de trois-cent impériaux y furent passés au fil de l'épée, le reste prit parti dans l'armée Suédoise.

Ces succès rapides, l'arrivée de la reine qui avoit débarqué à Wolgast le 20. Juillet avec 6000. hommes, & les grandes disposi-

la description que l'auteur du Théatre de l'Europe nous a conservée de ce qui s'est fait à Gustrow lors de l'installation des ducs de Mecklenbourg. M. de M. en donne un précis dans son histoire. Cette cérémonie qu'on peut appeller le premier triomphe de Gustave-Adolphe en Allemagne, est touchante par sa simplicité. Le roi de Suéde y parut vétu d'un simple drap verd avec un plumet bleu & blanc à son chapeau. Il étoit précédé de Jean-Albert qu'il venoit rendre à ses sujets, il avoit à sa gauche le duc Adolphe-Frédéric frère de Jean-Albert, & à sa suite Bogislas duc de Poméranie maitre chez lui depuis que les impériaux en étoient dehors. Peut-être je me trompe, mais il me semble que le monarque Suédois couvert de son manteau royal, la couronne en tête & le sceptre à la main n'auroit paru dans ce moment-ci qu'un roi qui représente, au lieu que cet habit verd caractérise Gustave entouré des princes dont il étoit l'appui: on dit c'est un héros en habit de chasse qui rétablissoit les souverains dans leurs états comme un autre court le cerf. La médaille qui fut frappée à cette occasion presente d'un côté l'image des deux princes rétablis, sur l'autre on voit un pelican qui s'ouvre la poitrine pour nourrir ses petits: simbole de l'amour d'un prince pour ses sujets. Il se fit une distribution de vin & Gustave voulut que les méres ou les nourrices qui avoient des enfans à la mammelle vinssent donner de ce vin à leurs nourrissons, afin dit M. de M. que jusqu'aux plus petites créatures chacun prit part à une fête si intéressante. *Theat. Europ.* Tom. II. p. 419. M. de M. Tom. III. p. 244-46.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* M. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* N. à la fin de l'ouvrage.

tions du roi allarmérent les impériaux. Guſtave comptant ſur ſa fortune penſoit à reprendre Magdebourg pour ſe rapprocher de la Saxe, forcer l'électeur à devenir ſon allié & délivrer la Heſſe. Mais pour cette fois Tilli prévint le monarque Suédois, il reprit la route d'Halberſtadt, paſſa l'Elbe & vint camper à Wolmerſtædt au-deſſous de Magdebourg. Son infanterie étoit logée dans la ville & la cavalerie répandue dans les villages. Il ſe tenoit là pour obſerver les mouvemens du roi qui de ſon côté apprit qu'il y avoit deux régimens de cavallerie des impériaux Holck & Montecuculi en quartier dans les villages de Burgſtall & d'Anger à quatre lieues de Tangermunde, qui n'étoient pas ſur leurs gardes. Il projetta de les enlever & ſortit ſecrétement d'Arnebourg petite ville ſur l'Elbe entre Werben & Tangermunde. C'étoit le 16. Juillet à 2 heures du matin. Il avoit avec lui trois-mille cavaliers & cinq-cent dragons. A la vue du quartier des impériaux il détacha le major du régiment d'Orthenbourg avec cent chevaux qui faiſoient l'avantgarde. Le roi ſuivoit avec toute la cavallerie. Les cuiraſſiers de Montecuculi n'eurent pas le tems de monter à cheval & furent preſque tous tués ou pris. De Burgſtall les Suédois volent à Anger où étoit le régiment de Holck. Ce ne fut pas tout à fait une ſurpriſe. Les impériaux repouſſérent fiérement les attaques des Suédois; mais le déſordre s'étant mis parmi eux, & la ſupériorité de l'ennemi ne leur donnant pas le tems de ſe former, ils prirent la fuite laiſſant au vainqueur trois étendars, trois-cent priſonniers & le bagage. Le reſte trouva ſon ſalut dans des bruiéres. Ils perdirent à cette affaire le colonel Bernſtein & quelques officiers ſubalternes. Le roi à peine y laiſſa vingt des ſiens, mais le rhingrave *Charles-Louis* y fut percé de trois balles, & mourut dans Werben le lendemain. Ce jeune ſeigneur fut regretté & méritoit de l'être. Le titre qu'il portoit de *rhingrave* ou comte du rhin étoit tout ce qui lui reſtoit des grands biens que ſes ancêtres avoient poſſédés dans le cercle du rhin. Il s'étoit attaché à Guſtave ainſi que le comte Philippe ſon

An. 1631.

Surpriſe des impériaux le 17. Juil.

An. 1631. frére, eſpérant que la fortune de ce roi conquérant pourroit améliorer la ſienne. (*a*)

Guſtave content de cet avantage fut aſſeoir ſon camp entre Belgen & Strendel, entre l'Elbe & la Bieſe, (*b*) pour être plus à portée d'obſerver les mouvemens de Tilli, qui piqué de la perte qu'il avoit faite, quitta Wolmerſtædt, reprit Tangermunde & s'approcha de Werben pour tâcher de s'en rendre maitre & pénétrer dans les Marches. Ce paſſage important étoit gardé par quelque régimens que Guſtave y avoit envoyés en toute diligence, dès qu'il s'étoit apperçu que la marche des impériaux avoit ce poſte pour objet. Tilli de ſon côté avoit les mêmes raiſons de chercher à l'enlever aux Suédois. Car ſans parler de la gloire qu'il auroit d'emporter cette place preſqu'à la vue du roi, il fermoit au monarque l'entrée des villes en deçà de l'Ohra, riviére qui ſort du païs de Lunebourg & tombe dans l'Elbe un peu au-deſſus de Magdebourg; il obligeoit même ce prince de reculer, parce qu'il ſavoit bien que Guſtave avant de pénétrer de ce côté-là voudroit s'aſſurer d'une retraite, & Werben étoit le poſte qu'il falloit ôter à l'habilité du Suédois. Tilli forma ſes approches, mais ſes batteries furent d'abord démontées par le feu des aſſiégés & ſes travaux ruinés dans les fréquentes ſorties des Suédois, juſqu'à ce qu'enfin les aſſiégeans croiſſant d'ardeur & les aſſiégés ne pouvant tenir plus longtems ni le roi les ſecourir, ſans s'engager dans une affaire où il auroit eû trop de déſavantage, il fallut abandonner la place. Mais pour n'y rien laiſſer les Suédois donnérent la garde des poſtes à des femmes de réſolution, & par ce ſtratagème ils échappérent (*c*) à l'ennemi.

Tilli

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* N. à la fin de l'ouvrage.

Le rhingrave *Charles-Louis* dont il eſt ici parlé étoit fils de George-Guſtave de la branche de Lautereck, de la maiſon Palatine. C'eſt le même que la comte *Gualdo* & *M. de M.* appellent *Othon-Louis*. Il fut inhumé dans Stettin, & la reine Chriſtine à ſon paſſage par cette ville en 1654. lui fit faire de magnifiques funérailles.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* N. à la fin de l'ouvrage.

(*c*) Voyez la *Remarque Militaire* N. &c.

Tilli entra dans Werben & déploya ſon armée à la vue du camp du roi. Ses troupes legéres par leurs bravades devoient attirer les Suédois hors de leurs retranchemens. Mais le roi ne ſe ſentoit pas aſſez fort pour en venir aux mains avec une armée nombreuſe & qui ne demandoit qu'à combattre. Ainſi Guſtave reſta fort tranquile dans ſon camp où il étoit inattaquable; & Tilli ne trouvant aux environs du ſien que des campagnes dépouillées où ſa cavallerie ne pouvoit ſubſiſter, fut obligé d'aller reprendre ſes anciens quartiers. Les Suédois que cette retraite avoit enhardis s'en prévalurent avec trop peu de circonſpection; car voulant prendre à dos quelques régimens autrichiens, ils furent repouſſés, & perdirent quelques drapeaux. Tilli qui avoit ramaſſé quelques chariots de grain ne tarda pas à reparoitre. Mais alors le roi s'étoit renforcé des corps de Horn & de Baudis, qui lui avoient amené huit-mille hommes tirés de la Poméranie & du Brandebourg. Tilli au contraire voyoit fondre ſon armée qu'il ne pouvoit plus payer, & reprit triſtement la route de Tangermunde. De-là il fut camper à Alsleben ſur la route de Halle, pour y attendre l'arrivée du corps de Furſtenberg. (a) An. 1631.

Ce général prêt à entrer dans la Heſſe, venoit de quitter le païs de Fulde, avoit abandonné la Franconie & revenoit à grands pas. Tilli n'attendoit que ce renfort pour s'approcher de la Saxe & parler plus hardiment à l'électeur, qui à en juger par ſes démarches paroiſſoit prêt à ſe déclarer pour la Suéde. Guſtave étoit informé de tous les mouvemens de l'ennemi; mais trop foible pour porter un coup déciſif, il ne vouloit point attaquer à la legére des troupes juſqu'alors invincibles, & étoit toûjours enterré dans ſon camp entre l'Elbe & la Havel, ſe bornant à tenir les impériaux en échec. Il prévoyoit que Tilli ne permettroit pas à l'électeur de Saxe de reſter neutre, que de gré ou de force il le feroit déclarer; & c'étoit ce que le monarque attendoit, perſuadé que l'électeur mécontent des autrichiens & ſentant les Suédois à portée d'appuyer ſa déclara-

(a) Ce corps étoit de quinze-mille hommes. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 429.

An. 1631. tion, faiſiroit cette occaſion de découvrir ſes vrais ſentimens. Le roi reprit Werben par ſurpriſe & aſſit ſon camp près de cette ville. Horn reſta du côté de Brandebourg avec quelque cavallerie & de l'infanterie, & le maréchal Todt fut chargé de garder Rathenau ſur la Havel, ville peu conſidérable mais néceſſaire pour conſerver la communication de Havelberg & Brandebourg. Dans cette poſition le Suédois ôtoit aux impériaux la Havel & l'entrée dans les villes conquiſes depuis cette riviére juſqu'à l'Oder. Il leur coupoit les ſubſiſtances dans un païs ruiné, & les forçoit ou de ſe retirer ou de vivre aux dépends de la Saxe. Pour lors Guſtave ſe flattoit que l'électeur ne garderoit plus de meſures avec les miniſtres de Ferdinand, & qu'il romproit en faveur des Suédois une neutralité qui ne lui ſervoit de rien, puiſque malgré ſes ménagemens pour la cour impériale, cette cour le menaçoit de lui redemander les biens de l'égliſe qui faiſoient une bonne partie de ſes revenus.

Second camp de Werben.

Tilli veut que la Saxe ſe déclare.

Cependant l'armée de Tilli s'étoit accrue du corps de Furſtenberg & des troupes que Tieffenbach avoit retirées de la Luſace & de la Siléſie. Le comte Aldringer ramenoit d'Italie environ huit-mille hommes, reſte d'une armée qui avoit évacué Mantoue en vertu du traité de Chieraſco du 6. avril 1631; & ces huit-mille hommes de vieilles troupes n'étoient plus qu'à quarante lieues. Avec des forces ſi conſidérables Tilli pouvoit ſe flatter d'obtenir la victoire, lui, qui en avoit remportées ſi ſouvent ſur des armées fort ſupérieures aux ſiennes. Ainſi quittant les environs de Magdebourg il prit la route de Halle ſur la Saale qui tombe dans l'Elbe près de Roſenbourg. Le *Généraliſſime* s'y arrêta pour paſſer l'armée en revue; & ſe voyant à la tête de trente-quatre-mille hommes, il voulut ſavoir l'avis de ſes officiers. D'abord les ſentimens étoient partagés. Enfin on ſe réunit à dire qu'il falloit demander à l'électeur de Saxe comme au chef du parti proteſtant qu'il ſe déclarât pour ou contre, parce que le terme de *neutralité* étoit d'autant plus ſuſpect dans ſa bouche, que JEAN-GEORGE ſous prétexte de couvrir ſes états avoit ſur pié quatorze à ſeize-mille hommes

effectifs qui pouvoient être d'un grand secours au parti pour lequel il se déclareroit. Tilli qui tenoit la Saxe comme bloquée crut pouvoir par la crainte entrainer l'électeur dans ses vues. Il lui envoya le baron de Schœnbourg (a) pour prier Son Altesse Électorale de joindre ses troupes à celles de l'empereur contre les Suédois. Cet officier devoit aussi demander des quartiers pour l'armée & de l'argent, car les troupes n'étoient pas payées & commençoient à murmurer. An. 1631.

On s'oublie aisément quand on parle au nom du plus fort. Schœnbourg, chambellan de l'empereur, général de l'artillerie de la Ligue & colonel d'un régiment de cuirassiers, parlant à l'électeur prit un ton haut & insultant jusqu'à dire au duc de Saxe, „que comme électeur il „n'étoit qu'un des premiers sujets de Ferdinand, & qu'il le menaçoit „de toute l'indignation de son maître s'il contrevenoit aux devoirs & „à l'attachement dûs au chef suprême de l'empire." Une telle ambassade surprit l'électeur & le laissa dans un embarras, dont ses ministres le tirérent. Ils lui dirent que cette démarche de Tilli étoit un attentat à la liberté d'un Prince souverain & maître chez lui; que ce n'étoit pas le premier sujet de plainte que lui donnoit la maison d'Autriche; & qu'il devoit le lui faire sentir une bonne fois en refusant de servir une ambition qui ne connoissoit plus de bornes. L'électeur répondit en peu de mots à Schœnbourg „qu'il avoit toûjours été sincérement attaché à „l'empereur; mais qu'il ne pouvoit se déclarer contre un roi victorieux L'électeur refuse d'armer contre les Suédois.

(a) Ce baron de Schœnbourg que d'autres nomment *Schœnberg* & que GUALDO fait parler *si haut*, n'étoit que le second député. Il y en avoit deux: *Jean Rheinhardt de Metternich*, grand prévôt du chapitre de Mayence & administrateur de Halberstadt fit le premier député. Si les choses s'étoient passées comme l'auteur italien le dit, il faudroit supposer que Jean de Metternich par une conduite toute opposée à celle de son collegue, auroit sçu faire oublier sur le champ l'impolitesse & la dureté des propos du baron, puisque l'électeur de Saxe, à ce que disent les mémoires du tems, leur fit toutes les honnêtetés possibles, & les retint à souper. On prétend même que comparant la Saxe au dessert où il y avoit beaucoup de fruits artificiels, il leur dit en riant: *Messieurs, je vous avertis que vous trouverez de la foi de dure digestion, ne vous cassez pas les dents.* Dans le précis d'une très-longue lettre à l'électeur dont Tilli avoit chargé ces députés & dont M. de M. a donné la traduction dans son histoire de Gustave-Adolphe, Tom. III. pag. 365, on lit que l'empereur *conseilloit au duc de Saxe, comme son ami & serviteur, de lui remettre ses troupes &c.* Ce ton familier est inconnu dans les chancelleries allemandes. L'original de la lettre porte que *Sa Majesté Imp. par bienveuillance autant que par amitié pour l'électeur lui demandoit & exhortoit de &c.* MIT FREUNDLICHEM GNADIGEN BEGEHREN UND ERMAHNEN. Theat. Europ. Tom. II. pag. 423.

An. 1631. „qui campoit avec une armée formidable près de ſes états, ſans y attirer la guerre; que c'étoit ce qu'il vouloit éviter en ſe renfermant „comme il l'avoit fait juſqu'ici dans les bornes d'une exacte neutralité; „qu'il s'y tiendroit & croyoit le pouvoir faire, ſans manquer à ce qu'il „devoit au chef de l'empire." Tilli prit cette réponſe pour un refus, & réſolut d'inonder la Saxe de troupes legéres. Il quitta ſon camp de Halle le 1. ſeptembre & entra dans le cercle de la Saale qui fut ravagé. La cavallerie prit les devants & porta la déſolation juſqu'aux portes de Leipſic. Tilli à la tête de ſon infanterie fit le ſiége de Merſebourg, (*a*) mauvaiſe place à peu de diſtance de Leipſic, qu'il réduiſit en deux jours. Il prit Weiſſenfels, Zeitz, Pégau, Naumbourg, & les chateaux voiſins, où ſes ſoldats commirent des éxactions & des cruautés inouies. (*b*) Pourſuivant ſes avantages il ſe préſenta devant Leipſic, & fit ſommer la ville de fournir de l'argent, des vivres & des quartiers pour l'armée.

Tilli entre en Saxe.

La nouvelle de cette invaſion fut portée à l'électeur. Le prince & ſon conſeil également embaraſſés ne trouvoient d'autre expédient pour arrêter le mal que de ſe ſoumettre aux impériaux ou de ſe jetter dans les bras du roi de Suéde. Après de longues diſcuſſions il fut réſolu qu'on ſe défendroit, plustôt que de céder honteuſement aux menaces de Tilli.

Ce n'eſt pas que quelques miniſtres de Jean-George qui voyoient les choſes d'un autre œuil, ne ſoutinſſent „qu'il valoit encore mieux „accorder ce que Tilli demandoit que de s'attirer l'indignation de „l'empereur. Ils ſe fondoient ſur l'éxemple encore récent des triſtes „récompenſes que venoient de s'attirer ceux qui étoient entrés dans le „parti de l'électeur palatin, du roi de Dannemarc & d'autres. Ils „diſoient que le roi de Suéde étoit un prince étranger; que l'argent, „le nerf de la guerre, lui manquoit; que l'eſpérance le ſoutenoit;

(*a*) C'eſt dans cette ville que l'électeur de Saxe avoit reçu les deputés du général Tilli. L'auteur italien avant de rapporter la priſe de cette place devoit dire que le duc s'étoit retiré à Torgau.

(*b*) On compta plus de deux-cent villages brulés par les ordres de Tilli entre Merſebourg, Zeitz, Naumbourg & Leipſic. *M. de M.* Tom. III. pag. 286.

„mais qu'une bataille perdue suffisoit pour le faire repasser en Suéde; An. 1631.
„qu'au contraire la réputation des armes de l'empereur étoit établie
„sur une longue suite de prospérités & fondée sur une puissance iné-
„branlable; qu'il falloit éviter la guerre quand elle ne pouvoit être
„que préjudiciable; qu'il s'en falloit beaucoup que l'électeur fût en état
„de tenir tête seul à l'armée de Tilli, qu'il faudroit recourir aux Sué-
„dois & leur accorder ce qu'on refusoit à l'empereur; qu'il étoit toû-
„jours dangereux d'attirer chez soi un ami puissant, & qu'il seroit
„très-difficile de retirer de ses mains les fortereſſes qu'on lui auroit
„données pour sureté." A cela d'autres répondoient „que la puissan-
„ce de l'empereur étoit plus à craindre que l'abus que jamais Gustave
„pourroit faire de la sienne; que les autrichiens étoient les ennemis
„déclarés & reconnus de la religion protestante, & de l'état par con-
„séquent où cette religion avoit pris naissance; qu'en entrant en Saxe
„avec la pieuse intention de rétablir le catholicisme, ils employeroient
„pour y prêcher la charité les mêmes armes dont ils s'étoient servi
„ailleurs pour la pratiquer; que les catholiques ne pouvoient s'aggran-
„dir sans que les protestans n'y perdissent; qu'ainsi il falloit s'aban-
„donner à la fortune du généreux Gustave; qu'on n'avoit que trop
„éprouvé par le passé ce qu'il en coûte à rejetter l'occasion d'abaisser
„ceux qu'on craint; que dans la guerre de Bohéme si les électeurs
„eussent maintenu le Palatin sur le trône, ils auroient travaillé pour
„eux-mêmes, & rétabli l'équilibre en Allemagne; que les vues de la
„maison d'Autriche étoient connues, que c'étoit le tems où jamais
„d'arrêter ses desseins ambitieux; qu'enfin il falloit se déclarer pour le
„plus foible, l'aider de toutes les forces de la Saxe, & secouer le
„joug tandis qu'on avoit une main pour le briser."

L'électeur de Saxe se donne au roi de Suéde.

Arnheim, que d'autres nomment *Arnimb*, général des troupes de l'électeur eut ordre d'aller trouver le roi au Vieux-Brandebourg, (a)

(a) Le roi de Suéde prévoyant ce qui alloit arriver, avoit quitté son camp de Werben pour se rapprocher de la Saxe, & étoit venu s'établir avec son armée près de Brandebourg.

An. 1631. où il attendoit l'iſſue des démarches violentes de Tilli. Guſtave reçut le Saxon avec cette politeſſe affectueuſe qui gagne les cœurs & qui étoit naturelle à ce prince. Auſſi diſoit-il ſouvent que ce n'eſt jamais avec un ſourcil altier qu'on fait des ſujets fidéles ni de bons ſoldats. Arnheim fit au roi le détail des entrepriſes de la maiſon d'Autriche contre la Saxe, & au nom de l'électeur il ſupplia Guſtave de voler au ſecours de Leipſic, dont la perte alloit entrainer celle de l'électorat & peut-être de tout le parti proteſtant. Le roi n'étoit pas fâché que l'électeur ſentit le tort qu'il avoit eû de l'empêcher de ſecourir Magdebourg qui auroit ſervi de rempart à la Saxe. Il répondit froidement au général Saxon „que l'électeur s'étoit attiré lui-même les malheurs „dont il ſe plaignoit pour n'avoir pas ſecondé des vues ſalutaires, & „pour avoir trop écouté des miniſtres vendus à l'Eſpagne; qu'au reſte „on n'avoit pas beſoin de lui dire quelles étoient les vues de la maiſon „d'Autriche, qu'il ſavoit mieux que perſonne qu'elle ne cherchoit à „aſſujettir les villes & états de l'empire que pour donner plus librement des loix au reſte de l'Europe; qu'il plaignoit le duc de tout ſon „cœur, mais qu'il ne pouvoit l'aider de ſes forces qu'il avoit réſolu „de porter d'un autre côté."

Arnheim connoiſſoit Guſtave: il ſavoit qu'en le piquant de générosité il le déſarmeroit, & que le monarque n'attendoit que le moment de ſe faire honneur d'un ſecours qu'il étoit de ſon intérêt de ne pas refuſer. Arnheim dit au roi „qu'un cœur comme le ſien, que le „défenſeur & le propagateur de la liberté germanique devoit pardonner au duc de Saxe une malheureuſe démarche que la crainte & de „mauvais conſeils lui avoient ſuggérée, ſans que la méfiance en l'amitié „de Sa Majeſté Suédoiſe y eût eû quelque part." Puis déplorant le ſort des princes qui penſent faire le bien des ſujets en ſuivant aveuglément leurs miniſtres „c'eſt vous, Sire! dit-il, qui pouvez ſeul répa„rer nos fautes, c'eſt de vous ſeul que la Saxe attend ſon ſalut, & le „danger public doit vous faire pardonner des fautes perſonnelles: il eſt

„d'un grand homme de ne pas ſe ſouvenir des mécontentemens, de „prendre même plaiſir à les oublier." An. 1631.

Guſtave ne pouvoit eſpérer une occaſion plus belle d'attirer à lui l'électeur & ne ſe refuſoit qu'en apparence aux ſupplications d'Arnheim. Enfin il dit „qu'il iroit au ſecours de Leipſic, mais qu'il lui falloit des „ſûretés, qu'il vouloit la forteresſe de Wittemberg ſur l'Elbe, (a) „deux montres payées d'avance à ſon armée, & le fils aîné de l'élec„teur qu'il garderoit auprès de lui comme ôtage.

La Saxe ſe déclare du parti du roi.

Le général Saxon porta en diligence ces propoſitions à l'électeur qui dans l'embarras où il étoit répondit au roi, que *non ſeulement il lui offroit Wittemberg mais toute la Saxe, que les deux païs ſeroient données & que lui-même avec ſon fils viendroit ſervir ſous lui.* Les conditions ſignées des deux parts (b) on convint du jour où les deux princes auroient une entrevue avec l'électeur de Brandebourg & quelques autres membres de la confédération de Leipſic. En attendant Jean-George qui s'étoit retiré à Torgau ſur l'Elbe entre Wittemberg & Dresde y avoit aſſemblé ſes troupes & ſe trouvoit à la tête de ſeize-mille hommes & de 28 pieces de canon. Avec cette armée en partie formée de miliciens levés à la hâte l'électeur prit auſſitôt la route de Wittemberg, où le roi devoit ſe trouver le 3. de ſeptembre.

Leipſic pris par Tilli.

Cependant Leipſic fut inveſti le 4. La bourgeoiſie toute occupée de ſon commerce, & peu faite à la guerre, ſe laiſſa intimider par les apprêts d'un ſiége. (c) Elle ne crut pas que la ville pût reſiſter à des batteries qui lui préſageoient le ſort de Magdebourg, & elle ſe rendit

(a) *Wittemberg* reſpectable par ſon aſſiette & fortifiée à la moderne étoit la clef de la Saxe entre la Luſace & l'évêché de Halle. *Gal. Gualdo* édition de 1642.

(b) Voyez le traité dans *Londorp* pag. 206. & dans l'*hiſtoire de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. III. pag. 276. & ſuivantes.

(c) Il ſe peut que la bourgeoiſie ſe fût laiſſé intimider. Mais la garniſon Saxonne fit ſon devoir. Les mémoires du tems diſent que ſur le champ elle mit le feu aux trois fauxbourgs, & empêcha les impériaux de l'éteindre en les éloignant à coups de canon. Elle eſſuya un bombardement, & obligea Tilli de faire un ſiége dans toutes les formes. Il eſt vrai que ce ſiége ne dura que deux jours, parce que les Saxons n'étant que quatre compagnies & déſeſperant de pouvoir repouſſer l'aſſault, aimérent mieux ſe rendre que d'expoſer la vie des citoyens. C'eſt le commandant du *Pleiſſenbourg* qui ne ſe défendit pas comme il auroit dû, & à qui on fit le procès dans la ſuite. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 431. *M. de M.* Tom. III. pag. 284.

An. 1631. aux conditions que les habitans conſerveroient la liberté de conſcience, & que la garniſon Saxonne ſortiroit avec armes & bagage. La ville en fut quitte pour deux-cent-mille écus de contribution, & Tilli y entra le 6. ſeptembre avec la pompe d'un vainqueur, aux acclamations de toute l'armée catholique. Leipſic eſt dans une plaine entre l'Elbe & la Saale, & arroſée par l'Elſter & la Pleiſs qui perd ſon nom en ſe jettant dans l'Elſter au pié des murs. Cette ville aux confins de la haute Saxe & de la Miſnie, au cœur de l'Allemagne, fait un très-grand commerce par le concours des marchands qui y viennent en tems de foire. Mais comme place de guerre elle étoit très-mauvaiſe: toute ſa force conſiſtoit dans un méchant mur & quelques vieux ouvrages, encore étoient-ils mal entretenus. (*a*)

Guſtave s'étoit joint à l'électeur & ſe trouvoit aſſez fort pour terminer ſes différens en bataille rangée. Il avoit quitté Wittemberg le 4. & marchoit à grands pas vèrs Leipſic. Mais en chemin il apprit que les impériaux avoient intercepté la lettre de l'électeur au magiſtrat dans laquelle il lui faiſoit eſperer du ſecours depuis l'alliance avec le roi, & que la ville étoit rendue. A cette nouvelle il fit halte entre Bitterfeld & Duben, entre l'Elbe & la Tune, (*b*) pour attendre le renfort qui lui venoit & s'informer plus éxactement de la ſituation de l'ennemi.

Tilli averti des mouvemens de l'armée combinée, outré du procedé de l'électeur & n'écoutant que ſa confiance dans la valeur de ſes troupes, crut pouvoir ſe paſſer du corps d'Aldringer. Il ſortit de Leigſic, mit ſon armée en bataille entre les villages de Lindenthal & Wiederizſch, fit monter du canon ſur les hauteurs, fortifia les paſſages, enfin montra qu'il ne craignoit point le roi quoique renforcé des trou-

(*a*) Ce que l'auteur italien dit de la ville ne convient pas au fort dit *Pleiſſenbourg* qui auroit pû faire quelque réſiſtance.

(*b*) Il n'y a point de *Tune* en Saxe. C'eſt une faute d'impreſſion. L'auteur a voulu dire entre l'Elbe & la Mulde qui prend ſa ſource dans le Vogtland & ſe jette dans l'Elbe non loin de Deſſau.

troupes de l'électeur, & qu'il n'attendoit que le moment d'en venir aux mains avec les deux armées. An. 1631.

Le roi de ſon côté pouvant diſpoſer de près de quarante-mille hommes qui ne demandoient qu'à combattre & voulant prévenir l'arrivée d'Aldringer, (a) quitta la plaine de Duben le 5. ſeptembre, & marcha aux impériaux dans l'ordre qui ſuit.

Ordre de bataille des Saxons.

Les Saxons avoient la gauche à l'orient entre les villages de Duben & Lindenhein (b) & formoient l'avant-garde au nombre de ſeize-mille hommes. Ils étoient partagés en huit corps, quatre d'infanterie & quatre de cavallerie, ayant à leur tête l'électeur en perſonne, qui marchoit accompagné de plus de cent gentilhommes volontaires de la premiére nobleſſe du païs.

Derriére l'électeur étoit le maréchal Arnheim conduiſant l'aile gauche, ſuivi de deux-mille cavalliers bien montés & bien armés, ſous la conduite des colonels Bindtauf & Courville.

L'infanterie au corps de bataille entre les deux ailes de l'électeur & d'Arnheim, étoit menée par les colonels Hofkirch, Damminger, Marſchal, Helmendorf, & Spiegel, leſquels étoient ſubordonnés au duc de Saxe-Altenbourg couſin de l'électeur & général de toute l'infanterie Saxonne. De forts chevaux trainoient ſeize piéces de gros canon & vingt-ſix de moindre calibre chargées à cartouche, deſtinées à couvrir le front de l'infanterie. A la queue ſuivoit le bagage des deux armées. (c)

Ordre de bataille des Suédois.

Les Suédois avoient la droite allignée au village de Delitſch. Leur aile droite que Guſtave commandoit en perſonne étoit de quatre-mille

(a) Qui étoit déjà près d'*Erfort*, à ſeize milles du camp de Tilli.

(b) Voyez la *Remarque Militaire* O. à la fin de l'ouvrage.

(c) Je rapporterai ici la diſpoſition qui ſe trouve dans le *Theat. Europ.* Tom. pag. 435. Elle fera plaiſir à ceux qui aiment les détails. Il y eſt dit „ que l'électeur commandoit la gauche, le maréchal „ Arnheim & Bindtauf l'aile droite, que le centre „ étoit ſous les ordres du duc d'Altenbourg & que „ Schwalbach grand-maitre de l'artillerie plaçoit le „ canon.

„ Deux-mille cuiraſſiers de Steinau & de Bind„ tauf, quelques eſcadrons de l'arriére-ban & le ré„ giment du maréchal Arnheim cavallerie formoient „ l'aile droite.

„ Le corps de bataille étoit compoſé des régi„ mens d'Arnheim infanterie, de Schwalbach & Loe-

An. 1631. chevaux en quatre gros eſcadrons, deux d'allemands & deux de Finlandois. Le roi étoit à leur tête & n'avoit rien dans ſon habillement qu'une extrême ſimplicité qui le diſtinguoit de ſes officiers généraux, tous armés & vétus ſuperbement. Il avoit un buffle par deſſus ſon habit qui étoit d'un drap mélangé, & ſur la tête un chapeau gris avec un petit plumet verd. Derriére lui marchoient les colonels Wunſch, Todt, Soop & Steinbock qui conduiſoient cette cavallerie. Entre chaque eſcadron il y avoit un intervalle de cent pieds ou environ rempli par deux-cent mouſquetaires d'élite pour faire feu ſur la cavallerie ennemie avant qu'elle fut à la portée du piſtolet. C'étoit les mouſquetaires de Bannier & de Hall.

Le roi commande l'aile droite.

Bannier à la tête de toute l'infanterie.

Bannier, (*a*) maréchal de camp, commandoit l'infanterie de la premiére ligne faiſant neuf-mille hommes diſtribués en ſix bataillons de quize-cent hommes chacun, des régimens d'Axel-Lillen, Oxenſtierna, Haſever, Teuffel, Erichhauſen, Hall, Hohendorf & Winckel. Chaque bataillon étoit précédé de cinq piéces de canon de cuir bouilli de nouvelle invention, chargées à cartouche & faciles à tranſporter. (*b*) Ces corps vétus de caſaques bleues & jaunes marchoient ſous ſoixante & douze enſeignes de couleurs différentes aux armes de la Suéde avec cette inſcription en lettres d'or: GUSTAVUS ADOLPHUS REX FIDEI EVANGELICÆ DEFENSOR.

Guſtave Horn commande l'aile gauche.

Guſtave Horn maréchal de camp des armées de Guſtave commandoit l'aile gauche, & marchoit à la tête de quatre-mille cuiraſſiers, formant comme ceux de l'aile droite quatre gros eſcadrons des régimens de Horn, Callenbach, Baudis & Uſslar. Dans leurs étendars au nombre de cinquante-deux verds & orangés on voyoit un bras qui tenoit une épée avec ce mot: SI DEUS PRO NOBIS, QUIS CON-

„ſer, des gardes à pied de l'électeur & des régimens „de Klitzing & de Starſchædel.

„Quelques eſcadrons de l'arriere-ban, duc „d'Altenbourg cavallerie & les gardes du corps for„moient l'aile gauche." &c.

(*a*) Ce n'eſt point *Bannier* mais TEUFFEL qui commandoit cette premiere ligne d'infanterie comme HEPBURN commandoit celle de la ſeconde ligne, dont BANNIER commandoit la cavallerie de la droite & le colonel HALL celle de la gauche.

(*b*) Voyez le TABLEAU MILITAIRE Art. *Artillerie.*

TRA NOS: *Si Dieu eſt pour nous, qui ſera contre?* Sur d'autres où il y avoit une épée & un ſceptre en ſautoir on liſoit ces mots: ENSEM GRADIVUS, SCEPTRUM THEMIS IPSA GUBERNAT. *Mars gouverne l'épée & Thémis tient le ſceptre.* An. 1631.

Le reſte de l'infanterie (*a*) faiſant également ſix bataillons étoit ſous la conduite des colonels Vitzthum, Ruttwen & Hepburn trois des meilleurs officiers de Guſtave. C'étoit preſque tous régimens étrangers: Wallenſtein, comte de Thurn ou *la Tour*, Damitz ou *la Brigade blanche*, Dargitz, Hepburn, Mitſchefall, Vitzthum & Ruttwen. Ces ſix bataillons étoient précédés & couverts de trente piéces de campagne, comme ceux de la premiére ligne, & marchoient ſous leurs enſeignes déployées au nombre de quatre-vingt-ſept de couleurs différentes, où entr'autres emblèmes on voyoit un ſoleil derriére un nuage, avec ces mots: SERÒ SED SERIÒ, *tard mais tout de bon!*

Dans cet ordre les armées ſuédoiſe & ſaxonne s'avancérent juſqu'à deux lieues de Leipſic le 6. ſeptembre. Tilli informé de l'approche de Guſtave détacha ſur le champ quelques eſcadrons de croates pour reconnoitre la poſition des alliés. La cavallerie des deux armées en vint aux mains, les deux partis s'échaufférent, & la bataille ſe ſeroit donnée le même ſoir, ſi la nuit n'étoit venû ſéparer les combattans. LE ROI fit tenir ſon armée ſous les armes toute la nuit, il couroit partout, exhortoit officiers & ſoldats à faire leur devoir, diſoit à chacun comment il le devoit faire, (*b*) & faiſoit paſſer dans tous les cœurs la confiance dont il étoit animé. S'adreſſant aux officiers généraux il leur dit „ que l'occaſion qu'il avoit tant déſirée étoit venue de „ donner des preuves de la valeur de ſes troupes; que toutes les vic-

Eſcarmouche la veille de la bataille.

Ce que le roi dit à ſes officiers avant la bataille.

(*a*) Cette ſeconde ligne avoit ſes deux ailes de cavallerie dont l'auteur italien ne fait aucune mention, ſept gros eſcadrons à l'aile droite, Rhingrave, Livoniens, Courlandois, Damitz & Sperreuter qui étoient aux ordres de Bannier, & trois gros eſcadrons de Hall & Courville à l'aile gauche aux ordres du colonel Hall, avec une réſerve de 10 compagnies de dragons de Schaffmann & Cochritzky. *Theat. Europ.* Tom. II pag. 435.

(*a*) Guſtave, au rapport de Puffendorf, dit aux cavalliers: *Tuez le cheval ſi vous ne pouvez percer l'homme.* Et à ſon infanterie: *Enfans, ne tirez qu'à bout portant.*

An. 1632. „toires & la plus belle réputation perdent de leur éclat quand elles ne „ſont pas ſoutenues; que la crainte étouffoit le courage des impériaux, „qu'un ennemi qui s'étoit laiſſé forcer dans ſes meilleures places ne „feroit pas grande réſiſtance en pleine campagne, & qu'une armée qui „tremble à la vue de ſon vainqueur dont elle connoit l'intrépidité, eſt „une armée détruite; que l'effroi eſt le premier pas vèrs la mort, qu'au „contraire la hardieſſe eſt toûjours fille de la fortune, la mére de la „gloire & la diſpenſatrice des honneurs & de la puiſſance." Après cette exhortation générale, il parla en particulier à chacun de ſes officiers généraux & leur donna ſes ordres. „Il leur recommanda de „porter les troupes à bien faire, en leur mettant ſous les yeux les „grands avantages qu'il attendoit de la victoire, & de leur dire ſurtout „que leur religion, leur fortune, leur gloire & leur ſureté dependoient „du ſuccès de cette journée. Puis cherchant à borner la trop haute „idée qu'il ſavoit que quelques-uns ſe faiſoient des vieilles bandes de „Tilli: aſſurez, dit-il, ſur ma parole que Tilli n'a que peu de monde „& que c'eſt tous ſoldats mécontens, qui manquent même de ce qu'il „faut dans une bataille réglée, & qu'il n'eſt pas de néceſſité que Tilli „pour avoir été heureux le ſoit toûjours. Dites leur que la fortune eſt „paſſagére, qu'enfin plus l'ennemi a de réputation & plus il y a de „gloire à le vaincre. Et adreſſant la parole aux généraux allemands: „Meſſieurs, dites aux ſoldats de votre nation que je vivois en ſureté „dans mon palais, & que je pouvois y jouir d'un repos qui étoit mon „ouvrage; mais que j'y ai renoncé, que j'ai expoſé ma perſonne à de „nouveaux dangers & que j'y cours volontiers pour briſer le joug hon„teux que la maiſon d'Autriche impoſe à l'Allemagne. Dites leur „que je trouve votre nation d'autant plus digne qu'on vienne à ſon „ſecours, qu'après une longue ſervitude qui pouvoit abattre ſon cou„rage, elle eſt encore cette même nation qui fait tête aux plus bra„ves. Je ſuis aſſuré, dit-il en finiſſant, que le ſoldat fera ſon devoir, „& je compte ſur la valeur & l'expérience des officiers; j'attends tout

„de l'honneur, je m'oblige à en montrer le chemin; & je suis prêt An. 1631.
„à périr pour le salut de tous." Dès la pointe du jour la cavallerie s'avança contre quelques escadrons de l'armée catholique, & l'infanterie prit les armes au bruit de toute l'artillerie, qui fut le signal de la bataille.

Discours de Tilli à ses officiers.

Tilli de son côté animé d'une confiance que lui donnoient ses victoires passées, se flattoit que la défaite de Gustave alloit mettre le comble à sa gloire. Ayant assemblé ses généraux il leur dit „que le „moment étoit venu pour lui de recueillir le fruit de ses peines, & „qu'après cette victoire il alloit mettre un terme à ses travaux militai„res. Il dit que le roi de Suéde ne pouvoit lui opposer que des trou„pes nouvellement levées & faciles à intimider, qu'il rendoit grace à „Dieu de ce qu'il avoit enfin l'occasion de faire triompher l'église de „ses ennemis, que c'étoit à la fois servir le monde & gagner le ciel; „que sa cause étoit juste & qu'il avoit les braves troupes de Ferdinand „pour la défendre; que les Suédois n'étoient pas plus forts que les „nations qu'il avoit si souvent défaites, & qu'on pouvoit dire de tous „ce qu'ils avoient fait jusqu'ici que le hazard & la trahison y avoient „eû plus de part que la valeur du soldat ou l'expérience de l'officier."

D'autres n'étoient pas de ce sentiment, il leur paroissoit que les entreprises de Gustave avoient été menées avec une prudence admirable; & connoissant le désavantage qu'il y auroit d'engager le combat sans attendre les troupes qu'Aldringer amenoit & qui n'étoient plus qu'à six journées de-là, ils crurent devoir en avertir le *généralissime* & lui représenter que cette précaution pouvoit assurer la victoire. Mais Tilli avoit trop de confiance dans la valeur de ses vieilles bandes, & se croyoit invincible. Il mépriſa ces avis, & comme s'il eût dédaigné de vaincre avec trop d'avantage, il dit „que la réputation des „armes impériales étoit trop engagée pour reculer, qu'il ne pouvoit „la sauver que par un coup de hardiesse; que différer c'étoit marquer „de la crainte & donner du courage à l'ennemi; que s'il attendoit le

An. 1631. „renfort d'Aldringer, il perdoit du tems; & que posé même qu'il „reçût ce puissant renfort, il donnoit aussi le loisir au roi de Suéde de „se fortifier des troupes qui lui venoient du Brandebourg, de la Saxe, „du Mecklenbourg & des provinces voisines, où on ne cessoit de re„cruter pour l'armée de Gustave." A ces mots résolu de ne pas même attendre que le roi vint l'attaquer, il quitte le camp avantageux qu'il avoit sous le canon de Leipsic, (*a*) & s'avance du côté de Breitenfeld. Sa bataille qui pouvoit être de trente-quatre à trente-cinq-mille hommes fut disposée dans cet ordre.

L'avant-garde de l'aile droite de Tilli étoit formée de cinq régimens de croates, conduits par Jean Isolani leur colonel. Derriére eux étoient six gros escadrons de cuirassiers des régimens du duc Rodolphe-Maximilien de Saxe, de Baumgarten, des comtes Octave Piccolomini & Jaques Strozzi & du marquis Rangoni, leurs colonels à leur tête, marchant sous soixante étendars. Entr'autres devises on y voyoit une aigle à deux têtes qui dans ses serres tenoit à droite une thiare & à gauche le sceptre impérial avec ce mot: PRO ECCLESIA ET PRO IMPERIO, *pour l'église & pour l'empire.*

Venoient ensuite huit-mille hommes d'infanterie de l'avant-garde, partagés en quatre gros bataillons. C'étoient les régimens du duc de Holstein, des comtes de Furstenberg, Balderon & Dietrichstein, de Galas dont le colonel étoit alors absent, de Coronini & du jeune Tilli. Ces quatre bataillons commandés par Schaumbourg major-général de bataille étoient couverts à leur front de vingt piéces de campagne & flanqués de seize grosses piéces qui devoient enfiler de plus loin & culebutter la cavallerie suédoise.

Le baron de Schaumbourg méne l'avant-garde.

(*a*) Ce premier camp étoit défendu par un bon retranchement, & l'artillerie disposée de façon qu'elle pouvoit fort incommoder l'ennemi; mais Tilli mépriſoit les Suédois qu'il croyoit fatigués & les Saxons qui n'étoient qu'un ramas de nouvelles levées; il quitta cette position avantageuse ou *Angern* comme porte l'italien pour s'avancer jusqu'à Breitenfeld. Tilli y trouva une chaine de collines qui forment un long rideau depuis Lindenthal jusqu'à la Pleisse & près du village de Wahren qui n'est qu'à trois quarts de mille de Leipsic. Il distribua son artillerie tout le long & sur le sommet de cette chaine de collines & au bas il mit son armée en bataille. Voyez *la nouvelle histoire de Gustave-Adolphe* par

L'aile gauche de cette infanterie de l'avant-garde étoit de cinq-mille chevaux en cinq eſcadrons, des régimens d'Erwitt, Blanckart, Pappenheim, Grotta, Wangler, Bernſtein, Schœnbourg, Haraucour, Wingerski & Colloredo, aux ordres du comte de Pappenheim meſtre de camp général. An. 1631. Pappenheim commande l'aile gauche.

Le corps de bataille étoit formé des tiers (*terzi*) du duc Savelli, des comtes de Mérode, Bertaut Walſtein, Furſtenberg, Sparr, Deffurt, Annibal Gonzague, Contrées & Reichenberg, commandés par le comte de Furſtenberg, (*a*) officier d'un mérite diſtingué. Ce corps de bataille de dix-mille hommes en ſix bataillons étoit ſoûtenu de quatre-mille chevaux des régimens du prince Aldobrandin, Adam Terſica, Mancini, Bombaillon, Fiſton & d'autres, deux-mille à l'aile droite & autant à la gauche. Haraucour conduiſoit la droite & Cronenberg la gauche, comme ſergents-généraux de bataille. Le comte de Furſtenberg le corps de bataille.

Derriére eux ſur une éminence étoit l'arriére-garde de 6000 fantaſſins des régimens de Geyſa, Holck, Officutz, Montecuculi & Deffurt commandés par Officutz, ſergent-général de bataille. Cette infanterie & le bagage qui marchoit à la queue de l'armée étoient eſcortés entr'autres par les régimens de Montreci & de Michna ſous les ordres des comtes de Mansfeld & de Fugger, deux généraux allemands d'un grand mérite. Tilli, comme l'ame de ce grand corps, étoit au centre, ayant autour de lui une foule de gentilshommes volontaires, entre leſquels étoient le marquis Camille de Monte-Fiorentino, & Don Mario Caraffe, napolitain. Officutz l'arriére-garde.

L'armée catholique reſta dans cette poſition, ayant derriére elle une hauteur ſur laquelle étoit rangée la groſſe artillerie. Les Impériaux attendoient les mouvemens du roi, lorſque la cavallerie ſaxonne Bataille de Leipſic.

M. de M. Tom. III. pag. 289. & ſuivantes, & le Discours sur la bataille de Breitenfeld à la fin de l'ouvrage.

(*a*) L'auteur du *Theat. Europ.* dit que le comte de Furſtenberg commandoit l'aile droite, Tilli le centre & Pappenheim l'aile gauche. Cela eſt conforme au plan qui fut preſenté à Guſtave par un de ſes ingénieurs nommé *Oluf Hanſon*, & qu'on trouve dans preſque toutes les chroniques de ce tems-là.

An. 1631. s'avança contre les croates & les cuiraſſiers de l'aile droite (*a*). Les croates qui étoient ſoûtenus d'un gros corps de cavallerie ſe jettérent hardiment ſur l'aile gauche des Suédois que commandoit le maréchal Horn, pour l'empêcher de ſecourir les Saxons dont il étoit le plus près. La mêlée fut vive & commença vers les neuf heures du matin (*b*). Les cavaliers ſaxons ne s'attendoient ni au feu ni au choc réïteré de cette cavallerie de l'avant-garde menée par Schaumbourg & Cronenberg, qui tous deux l'épée à la main chargeoient en furieux à la tête des eſcadrons. Attaqués de front & pris en flanc les Saxons ſe repliérent avec précipitation ſur les eſcadrons de l'électeur qui dans cette confuſion s'ouvrirent. Les Impériaux en profitérent pour entrer dans cette cavallerie le ſabre à la main.

Guſtave voyoit les Saxons tomber ſous le fer des Impériaux. Il donne ordre à Bannier qui étoit derriére lui à l'aile droite d'aller avec ſa cavallerie attaquer la gauche des Impériaux que commandoit le comte de Pappenheim (*c*). En même tems deux gros eſcadrons & quelques compagnies de mouſquetaires aux ordres d'Hepburn furent détachés contre les croates de l'aile droite pour dégager les Saxons. Les croates s'apperçurent du deſſein d'Hepburn & s'avancérent comptant faire eſſuyer une décharge de leurs carabines à la cavallerie ſuédoiſe. Mais à la voix d'Hepburn ſa troupe s'ouvrit, & il en ſortit une grêle de bales tant des mouſquets que des petites piéces de campagne chargées à cartouche, qui tua beaucoup de monde aux croates. Cette manœuvre les étonna, mais ne les découragea point. Ils tournent bride & ſe jettent ſur la cavallerie ſaxonne qui avoit déja contre elle la groſſe artillerie, les cuiraſſiers de l'empereur, & les vieilles bandes

Manœuvre des Suédois avec leurs petites piéces de campagne.

(*a*) De *l'aile gauche* dit l'auteur italien. C'eſt une mépriſe. Les Saxons ayant l'aile gauche de l'armée ne pouvoient attaquer que la droite des Impériaux. Cette faute ſe trouve répétée dans toutes les éditions.

(*b*) Le comte GUALDO dit environ trois heures après le lever du ſoleil.

(*c*) Il y a dans l'italien *Furſtenberg* au lieu de Pappenheim: c'eſt une faute, puiſque l'auteur vient de dire que le comte de Pappenheim commandoit l'aile gauche & Furſtenberg le corps de bataille.

bandes de Tilli que ce général menoit en perſonne. C'en étoit beaucoup trop contre des troupes nouvellement levées. Tout fut renverſé, mis en fuite (*a*) & pourſuivi l'épée dans les reins. An. 1631.

Déroute des Saxons.

Le roi voyant la déroute des Saxons que l'électeur ne pouvoit retenir ni par menaces ni par priéres, s'avance à la tête des Finlandois tirés de la réſerve & marche au poſte où étoit l'artillerie des impériaux qu'il trouve foiblement gardée. Le plus grand nombre étoit à la pourſuite des Saxons ou s'étoit jetté ſur le bagage, croyant la bataille gagnée. Guſtave s'empara ſans peine de cette artillerie & la fit tourner contre le flanc de Tilli pour dégager les régimens d'infanterie de Steinach (*b*), Hall & Hepburn, qui envoyés au ſecours des Saxons & inébranlables au milieu des ennemis préſentoient à leurs attaques un front hériſſé de piques & de mouſquets. Cependant quelques bataillons ſortis de l'arriére garde des impériaux accouroient pour reprendre le poſte de l'artillerie, ſans être ſoutenus. Le roi ordonna à ſa cavallerie & aux mouſquetaires de les entourer. C'étoit tous vieux ſoldats de Tilli & qui bleſſés ſe battoient encore avec une bravoure & une conſtance dignes d'éloge. Le combat dura près d'une heure, juſqu'à ce qu'enfin cédant à l'effort & à la ſupériorité du nombre ils furent enfoncés, leurs piques briſées & eux foulés aux pieds des chevaux. Pappenheim venoit à leur ſecours avec la cavallerie & quatre bataillons du centre: Guſtave laiſſe au maréchal Horn une partie de ſa cavallerie & quelques bataillons pour maintenir le poſte de l'artillerie contre les attaques de Pappenheim; avec le reſte il tombe ſur ceux des impériaux qui croyant la bataille gagnée pour eux s'étoient jettés ſur le bagage & pilloient. Le roi avoit avec lui quatre-mille mouſquetaires & huit-cent dragons; & leur criant de ne rien crain-

Les impériaux ſont tournés.

(*a*) Il n'y eut que les gardes de l'électeur qui ne prirent point la fuite & qui eurent l'honneur de partager la victoire avec les Suédois. Il paroit que les gardes auroient dû ſuivre leur prince, à moins qu'on ne veuille dire, que l'électeur étoit aſſés bien eſcorté, puiſque ſon armée fuyoit avec lui. Il piqua des deux juſqu'à Eulenbourg, dit *l'Hiſtorien de Guſtave-Adolphe*, Mſ. de M. Tom. III. pag. 311.

(*a*) Il n'y avoit point de régiment d'infanterie de ce nom dans l'armée ſuédoiſe.

An. 1631.

dre il ſe met à leur tête & pouſſe à ces fuiards, les charge, ſe mêle avec eux & en tue pluſieurs de ſa main. Les officiers faiſoient bien tout ce qu'ils pouvoient pour les rallier; mais l'impétuoſité des Suédois ne leur en donnoit pas le tems: en moins d'une heure il n'y eut plus rien de ce côté-là qui pût diſputer la victoire aux troupes du roi.

Intrépidité du roi de Suéde.

Tilli furieux de la défaite des ſiens qu'il voyoit fuir pour la premiére fois, court à eux. A la voix du généraliſſime ſes *vieilles bandes* (*a*) ſe rallient. Pappenheim tout bleſſé qu'il étoit arrive avec les eſcadrons de la réſerve, ſuivi de deux généraux Suédois, Horn & Bannier, dont il venoit d'éprouver l'habileté & la valeur. Ici le gros des deux armées accourt, le combat recommence avec un nouvel acharnement. On ſe battoit des deux côtés avec la même fureur, on s'attaquoit en flanc, de front, en queue; les plus braves tomboient morts ou bleſſés. Guſtave, dans la mêlée comme le ſimple officier chargeoit & culebuttoit les impériaux à la tête de ſes Finlandois. Rien n'approcha de leur intrépidité. On les voyoit s'encourager l'un l'autre, donner dans les eſcadrons ennemis, revenir à la charge, les enfoncer, les traverſer & y mettre un ſi grand déſordre que les cuiraſſiers de l'empereur ne firent pas même de retraite. Laſſés d'un courage qui tenoit du déſeſpoir & aveuglés de la pouſſiére & de la fumée que le vent leur pouſſoit aux yeux, ils voulurent ſe replier ſur l'infanterie, la culebutérent, & tout prit de nouveau la fuite.

Le vent en partie cauſe de la défaite des impériaux.

(*a*) C'étoient les régimens de *Balderon*, *Dietrichſtein*, *Geiſa*, *Blancart* & *Chieſa* qui gagnérent la bordure du bois de Linckel, d'où le roi s'approchoit en perſonne. Ils voulurent réparer l'honneur de leurs compagnons. M. de M. dans ſon *hiſtoire de Guſtave-Adolphe* Tom. III. pag. 316. dit qu'on vit des ſoldats qui avoient eû les jambes *rompues* ou emportées combattre à genoux. Si cette bravoure n'étoit que l'effet du déſeſpoir d'un malheureux qui ſe ſent mourir, elle ne méritoit pas d'être citée: c'eſt l'action d'un enragé qui trouve plaiſir avant d'expirer à voir le ſang de ſon ennemi ſe mêler avec le ſien. Il faut donc croire qu'il s'agit ici de ſoldats courageux dont le devoir eſt de mourir pour leur maître, & qui pour le ſervir juſqu'au dernier moment tuent le plus d'ennemis qu'ils peuvent. Le celebre KLEIST ſi connu par ſon *Printems* & d'autres poëmes qui font honneur à l'Allemagne, méritoit d'être plus connu encore par ſa mort vraiment héroïque. On dit qu'à la bataille de Cunnerſdorf ayant les deux jambes fracaſſées d'un boulet de canon, il tomba ſur ſes genoux, & reſta quelques minutes dans cette attitude, conjurant ſon bataillon de mourir pluſtôt ſur la place que de reculer. On ajoute que quelques ſoldats vouloient l'emporter: *Non, non*, dit-il, *le tems preſſe, faites votre devoir, enfans, j'attendrai.* Ce trait, s'il eſt vrai, méritoit de trouver place dans la vie qu'on a miſe à la tête de ſes œuvres.

Au milieu de cette déroute Tilli demande un cheval frais, réſolu de mourir plustôt que de ſurvivre à ſa réputation. Il fit des efforts incroyables pour arrêter les fuiards, juſqu'à en tuer quelques-uns pour ſervir d'exemple aux autres. Le brave Pappenheim le ſecondoit, il étoit partout: ſon courage lui faiſoit oublier qu'il perdoit ſes forces avec ſon ſang. Mais ſes exhortations, ſon éxemple, les coups même furent inutiles: le ſoldat épouvanté lachoit pié par tout. Tilli étoit bleſſé au bras d'un coup de feu, il avoit pluſieurs contuſions à la tête des coups de croſſe de piſtolet qu'un Suédois lui avoit donnés dans la mêlée, où ce vieux général s'étoit battu comme un jeune homme. Il n'y avoit plus moyen de diſputer la victoire aux Suédois. Ainſi pour ne pas faire maſſacrer mal à propos le peu de braves gens (*a*) qui tenoient encore, Tilli prit avec eux la route de Fulde, accompagné du duc de Saxe-Lauenbourg (*b*) & des comtes de Furſtenberg & de Cronenberg. Pappenheim percé de coups fut dépouillé ſur le champ de bataille & laiſſé comme mort. (*c*) Le lendemain matin un païſan le reconnut & le porta à Halle, & de-là il fut conduit à Fulde qui étoit le rendez-vous général.

An. 1631.

Tilli obligé de fuir.

Cette journée coûta aux impériaux près de dix-mille hommes (*d*) tués ſur la place ou priſonniers, ſans compter le grand nombre de ceux qui furent aſſommés par les païſans. Leurs officiers morts furent entr'autres un duc de Holſtein, le baron de Schœnbourg grand-maître de l'artillerie, les colonels Blancart, Erwitt & Baumgarten,

Nombre des morts.

(*a*) Il ne put raſſembler dans ſa fuite que quinze drapeaux faiſant à peine 600 hommes. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 434.

(*b*) Celui-ci eſt le duc *Rodolphe-Maximilien*, qui dans cette bataille ſauva la vie à Tilli, en tuant *le capitaine* dit le *Lange Fritz* qui avoit ſi-mal mené la tête du généraliſſime. Ce duc étoit frére de *François-Charles* que nous avons vû en 1630. défendre Ratzebourg contre les troupes de Pappenheim, & qu'il ne faut pas confondre avec le duc *François-Albert* de Saxe-Lauenbourg, frére des précédens, qui combattit pour le roi de Suéde & fut ſoupçonné de l'avoir tué.

(*c*) Il ſe peut que Pappenheim ait été bleſſé, mais l'auteur ſe trompe quand il dit que ce général fut trouvé parmi les morts. Les hiſtoriens contemporains diſent qu'il joignit le comte de Tilli à Halberſtadt avec quarante cornettes de cavallerie faiſant à peine 1400 hommes. C'eſt après la célébre bataille de Prague en 1620. que Pappenheim fut comme retiré des bras de la mort par les ſoins de ſes amis.

(*d*) L'auteur du *Theat. Europ.* ne fait monter la perte générale qu'à 9000 hommes. Il dit que les Suédois perdirent à peu près 700 hommes, les Saxons 2000, & met le reſte des morts ſur le compte des impériaux.

An. 1631. le baron de Grotta, dix autres lieutenants-colonels & cent-vingt capitaines. Les impériaux laiſſérent ſur le champ de bataille vingt-huit piéces de canon, plus de cent drapeaux ou étendars & tout le bagage.

Du côté des Suédois on comptoit environ mille morts & quatre-mille du côté des Saxons. Du nombre des derniers étoient le général-major Bindhauf, les colonels Starſchædel, Spiegel, Carlovitz, Lamminger, Marſchal, un comte de Mansfeld & d'autres. Les Suédois y perdirent Courville (*a*) colonel de la cavallerie Finlandoiſe, les colonels Teuffel, Hall & Calenbach, les lieutenants-colonels Adercaſs & Damitz (*b*) ſans parler des ſubalternes, dont les noms ſeroient également conſervés & tranſmis à la poſtérité, ſi la valeur n'eût pas été une vertu commune à tous les officiers de l'armée du roi.

Ayant fait rappeller les corps qui étoient à la pourſuite des impériaux & chacun étant retourné à ſon drapeau, Guſtave montant un très beau cheval & ayant avec lui l'électeur de Saxe, pluſieurs princes & les généraux des deux armées, paſſa le long des lignes, témoignant à chacun ſa ſatisfaction, & remerciant le ſimple ſoldat (*c*) comme l'officier. Toute l'armée l'ayant proclamé vainqueur au bruit de la mouſqueterie & du canon, le héros modeſte & religieux voulut qu'on rapportat la gloire de ce grand jour à Dieu ſeul. Enſuite les troupes furent prendre quelques heures de repos dans leurs quartiers, & Guſtave ſe retira dans le ſien avec le duc de Weimar & d'autres, où après une

(*c*) L'auteur italien le nomme *Corwitiſch*. M. de M. l'appelle *Gourville* & l'auteur du Theat. Europ. *Corvilla*. Au reſte il ne fut pas tué mais fait priſonnier, & entrainé dans la déroute des impériaux.

(*d*) On lit dit l'*hiſtoire de Guſtave* par M. de M. Tom. III. pag. 320 que ce *Damitz* étoit le même qui avoit commandé dans Stettin pour le duc de Poméranie, & qu'il commandoit ce même regiment poméranien qui faiſoit la garniſon de Stettin lorſque ce monarque entra dans cette ville. Si cela eſt, l'auteur italien a eû grand tort de faire de ce *Damitz* un colonel des impériaux, & de mettre une garniſon impériale dans Stettin où Torquato Conti ne put jamais perſuader au duc Bogislas d'en recevoir une. Voyez *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 236. C'eſt une faute que j'aurois dû relever à la page 16. ligne 2.

(*a*) Cette reconnoiſſance affectueuſe paſſa juſques dans les lettres qu'il écrivit aux rois ſes alliés & aux Etats-généraux pour leur notifier cette grande victoire. Il y étoit dit qu'après Dieu ſes généraux & ſes ſoldats avoient tout fait: *Nos troupes, nos généraux ont fait telle & telle choſe* &c. Puffendorf E. c. §. 31. d'après M. de M.

rapide énumération des grands avantages que le parti proteſtant alloit retirer de cette journée, il ſe mit à table, avouant qu'il ne croyoit pas qu'il y eût de plus grande ſatisfaction au monde, que celle que reſſent un général après une bataille gagnée. An. 1631.

Cette victoire jetta les impériaux dans la conſternation par les ſuites qu'elle pouvoit avoir. (a) Les miniſtres de l'empereur ſavoient bien que Tilli étoit encore en état de tenir la campagne, en rappellant à lui les garniſons les moins néceſſaires & en ſe renforçant du corps de Fugger répandu dans la Baviére & en Souabe, & de celui d'Aldringer revenu d'Italie. Mais la perte de la bataille pouvoit détacher l'électeur de Baviére (b) & diſſoudre la *Ligue* dont Maximilien étoit le chef & l'appui. Cette crainte leur étoit plus ſenſible que la défaite de Tilli. Il leur paroiſſoit déja que ce prince faiſoit plus d'attention aux offres du roi de Suéde qu'au ſecours que la cour de Vienne lui promettoit, & qu'il n'étoit pas éloigné de s'accommoder avec Guſtave par la médiation de la France. On diſoit même qu'elle avoit ménagé à ce deſſein une tréve de quelques jours entre le roi de Suéde & le Bavarois. (c) Le miniſtére de Vienne craignit que l'électeur ne ſuivît le parti qui pa- Suites de la bataille.

(a) *Puffendorf* dit que les Polonois avoient formé le deſſein de rompre la trêve & d'attaquer la Pruſſe d'abord que Guſtave auroit du deſſous, & que la victoire des Suédois à Breitenfeld fit manquer ce projet. *Hiſt. de Suéde* pag. 234.

(b) Le traité de neutralité entre Guſtave & les états catholiques d'Allemagne dans lequel l'électeur de Baviére devoit être compris, ne fut ſigné à Mayance que le 29. Janvier 1632. plus de 3 mois après la bataille de Breitenfeld.

(c) En conſéquence du traité ſecret ſigné à Fontainebleau le 30. mai 1631. pour huit années. Par ce traité le roi de France s'obligeoit à fournir 9000 hommes & 2000 chevaux pour la défenſe de l'électeur & de ſes provinces héréditaires & acquiſes, en cas qu'on y entrât hoſtilement, & réciproquement l'électeur s'engageoit à fournir 3000 hommes & 1000 chevaux pour la défenſe du roi très-chrétien & de ſes provinces héréditaires & acquiſes. Mais comme dans ce traité la France promettoit de ne point donner aſſiſtance d'hommes ou d'argent ni directement ni indirectement à quiconque voudroit moleſter le dit électeur ou ſes provinces, ni de permettre qu'il fut fait aucune levée dans le royaume contre le dit électeur; que d'un autre côté le roi de Suéde faiſant la conquête du Palatinat pour y rétablir ſon parent, auroit fait valoir le traité de Beerwalde ſigné le 23. Janvier de la même année, par lequel la France s'étoit obligée d'aſſiſter la Suéde, Richelieu propoſa la neutralité, connoiſſant l'attachement de l'électeur au parti de Ferdinand, & prévoyant qu'il ne voudroit pas ſe détacher de la *Ligue* dont Maximilien ſe faiſoit gloire d'être l'appui; que Louis par-là ſe trouveroit quitte envers cet allié, parce qu'il étoit dit que la France ſe joindroit au roi de Suéde contre celui qui violeroit le traité. Voyez ce qui eſt dit de cette NEUTRALITÉ dans la note au commencement de 1632, où il faut rapporter ce que l'auteur italien dit ici de la médiation de la France & de la trêve accordée par Guſtave.

An. 1631. roiſſoit le plus avantageux à ſon païs & le plus ſûr. Aldringer eut ordre de ſe ſéparer des Bavarois ſous prétexte de faire hyverner ſes troupes dans la Moravie & la Bohéme, afin d'empêcher l'ennemi d'y pénétrer. La marche précipitée des impériaux avoit plustôt l'air d'une fuite, que d'une retraite, & ne ſervit qu'à décourager les troupes, en leur donnant à connoitre le danger qui les faiſoit courir. D'un autre côté comme il eſt plus naturel à la peur de conſulter que de décider, on tenoit à Vienne des conſeils fréquens, mais où les paſſions & les différens intérêts des miniſtres rendoient ces aſſemblées tumultueuſes & inutiles.

Politique de la cour Imp. après la defaite de Leipfic.

Plus il y a de têtes dans un conſeil plus il y a d'opinions, la différence des nations en met auſſi dans les intérêts particuliers: chaque païs, chaque état a ſes vues. Les Eſpagnols vouloient que l'empereur envoyât ſon fils Ferdinand roi de Bohéme commander l'armée. Un tel éxemple, diſoient-ils, tirera de l'oiſiveté la jeune nobleſſe qui ne fait rien depuis la paix, & va l'exciter à lever à ſes dépends les troupes dont on a grand beſoin. Ils élevoient ce conſeil juſqu'aux nues & l'appuyoient encore de ces raiſons: ils diſoient que la préſence du prince releveroit le courage du ſoldat, que les réſolutions ſont plus promtes quand le général a carte blanche, qu'un débris d'armée faiſoit la ſeule reſſource qui reſtât à la monarchie autrichienne, qu'on devoit craindre d'en confier le ſort à un particulier qui pouvoit ſe vendre à l'ennemi ou ſe laiſſer aveugler par l'ambition de commander juſqu'à donner la loi à ſon maitre.

Les allemands craignoient que cette propoſition ne fut un artifice des Eſpagnols pour s'inſinuer dans le conſeil du jeune roi Ferdinand comme ils l'avoient déja fait à ſa cour, où ils s'étoient introduits ſous prétexte d'y ſervir la reine. (*a*) Pour renverſer les projets des Eſpagnols, ils ne pouvoient mieux faire que de repréſenter les dépenſes qui ſeroient indiſpenſables & ruineuſes pour faire ſubſiſter le roi d'une

(*a*) Marie-Anne d'Autriche, ſœur de Philippe IV. roi d'Eſpagne, mariée en 1631. à Ferdinand III. & morte en 1646.

maniére convenable à la tête d'une armée royale. Ils dirent qu'il n'y avoit point d'argent, que les coffres de S. M. étoient épuiſés, (a) ſans parler du danger qu'il y auroit à expoſer l'ancienne réputation des armes d'un roi du ſang autrichien, & à la voir échouer contre l'heureuſe témérité d'un ennemi à peine connu; qu'au moindre échec les peuples ſe croiroient perdus. An. 1631.

Quoi que fiſſent les Eſpagnols pour détruire ces oppoſitions, juſqu'à offrir de groſſes ſommes d'argent pour remettre les finances de l'empereur, les allemands qui ne vouloient point être ſubordonnés à ces étrangers, l'emportérent. Ils propoſérent de rappeller Walſtein; ſoutenant que pour écarter les maux qui ménaçoient l'état, on ne pouvoit donner à l'armée un chef plus habile, & que ce ne ſeroit pas la premiére fois qu'il auroit ſervi utilement.

La vérité eſt que les ſommes que Walſtein avoit amaſſées dans les guerres précédentes & l'eſtime que le ſoldat faiſoit de lui, le rendoient plus propre à lever des troupes & à racommoder les affaires de Ferdinand. Les Eſpagnols cédérent à la néceſſité en gens adroits qui

(b) Les ſecours que l'empereur tira de ſes amis & de ſes ſujets donnent une idée de la puiſſance de Ferdinand, & font voir les reſſources qu'il mit en uſage pour continuer la guerre. Il leva des taxes extraordinaires dans ſes états. Il réforma ſa cour, renvoya les officiers dont il pouvoit ſe paſſer, & demanda de l'argent à l'Eſpagne, au Pape, aux grandes familles de ſon païs, à ſes officiers, aux ſeigneurs de ſa ſuite, aux états aſſemblés, à ſon peuple. Son fils roi de Hongrie promit de donner 300 mille écus & le roi d'Eſpagne 300 mille ducats, le Pape & le grand duc de Florence promirent des ſommes conſidérables, le cardinal de Diedrichſtein donna 50 mille ducats, l'évêque de Vienne 80 mille écus, le prince d'Eggenberg 300 mille écus, le comte de Michna 100 mille & d'autres grandes maiſons à proportion. Toutes les profeſſions payérent des impôts dont le détail ſe trouve dans le *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 501. & 502. Je ne dois pas oublier qu'on vit un ordre religieux préſenter à l'empereur cinq régimens qu'il venoit de lever à ſes depends. On convient que le zéle de ces péres n'étoit pas tout à fait déſintéreſſé, & qu'ils contribuoient à diſſiper le parti des proteſtans dans l'eſpérance de retirer de leurs mains les biens eccléſiaſtiques. *Kevenhuller* L. c. pag. 1953. Qu'importe? Il n'en eſt pas moins vrai qu'ils ſentoient combien il eſt juſte d'aider le ſouverain de ſon argent quand on ne peut le ſervir de ſa perſonne. Ce fait eſt d'autant plus remarquable que dans le même tems où quelques eccléſiaſtiques d'Allemagne penſoient en citoyens, d'autres en Eſpagne aimoient mieux ſe faire trainer en priſon que d'accorder de bonne grace les contributions en argent & en hommes que Philippe IV. demandoit à ſon clergé de l'avis de ſes théologiens, qui l'aſſuroient, dit *Gal. Gualdo*, qu'il pouvoit éxiger ce ſecours ſans pécher. Voyez l'édition de 1645. de *l'hiſtoire univerſelle du comte Galeazzo Gualdo Priorato* liv. II. à l'article Espagne. Cet article n'a pas été imprimé dans cette traduction où j'ai dû omettre tout ce qui n'avoit pas un rapport direct avec les campagnes et négociations du roi de suéde en allemagne.

An. 1631. avoient beſoin de complaiſance pour affermir leur crédit. Ils applaudirent à la propoſition de rappeller Walſtein, & on ne penſa plus qu'à éxécuter ce conſeil.

Walſtein fait Généraliſſime des armées Imp.

Walſtein étoit à Znaïm en Moravie. Depuis l'entrée des Saxons en Bohéme il s'étoit retiré dans cette ville à dix lieues de Vienne, où il vivoit dans une eſpèce d'éxil volontaire qu'il préféroit à l'honneur humiliant pour lui de paroître à la cour comme ſimple particulier. Il prétendoit qu'en ſa qualité de duc de Mecklenbourg, dont il ne ſe croyoit pas dépouillé, on ne pouvoit ſans injuſtice lui refuſer le titre d'*Alteſſe*; & comme on ne le lui donnoit point à Vienne, il vivoit à Znaïm en ſouverain, entouré de ſes courtiſans qui lui donnoient de l'Alteſſe tant qu'il vouloit. Le comte de Verdenberg fut d'abord ſeul chargé de la commiſſion: on lui aſſocia enſuite le baron de Queſtenberg & le prince d'Eggenberg, tous trois miniſtres de l'empereur & amis du général. Ils lui notifiérent avec joie le choix qui avoit été fait de lui pour commander en chef les armées de S. M. Impériale. (*a*) D'abord Walſtein refuſa de reprendre un commandement qu'on lui avoit ôté quelque tems auparavant. Les envoyés eurent beaucoup de peine à le flechir. Ils combattirent adroitement ſa feinte réſiſtance: enfin il céda, mais à certaines conditions. La premiére fut qu'il ne ſe chargeoit de l'emploi de *Généraliſſime* que pour quatre mois, quelques raiſons que puſſent employer les envoyés pour l'engager à prendre le commandement à demeure. C'étoit, diſoit-il, pour ne point aventurer ſa réputation contre un roi favoriſé de la fortune & ne pas s'obliger à vaincre des difficultés qui lui paroiſſoient inſurmontables. Pur artifice! Walſtein étoit, comme tous les gens parvenus, vain, ambitieux, & viſoit à augmenter les honneurs & l'autorité attachés à la charge qu'on lui offroit. Il vouloit être à la fois *Généraliſſime* des troupes de l'empereur & de celles du roi d'Eſpagne en Allemagne, & donner des loix à tous les deux.

En

(*a*) Avec une penſion de 120000 écus d'Allemagne. *De Prades.*

En prenant le commandement il fit venir tous les colonels tant ceux en place que les congédiés; & parce que l'affabilité ajoute au crédit, on vit le fier Valſtein avoir avec eux de ces maniéres polies & engageantes que ſavent prendre les grands vis-à-vis de ceux dont ils ont beſoin. Il donna des commandemens effectifs à ceux qui n'avoient que des Brévets. Il exhorta ceux qui étoient riches à prêter à leur ſouverain une partie de ce qu'ils avoient gagné dans les précédentes guerres, & leur fit en ſon particulier les plus belles promeſſes. Il aida de ſa bourſe (*a*) ceux qui n'avoient pas de quoi recruter, & les gagna tous par les honneurs & l'appas des récompenſes qu'il leur promit. Il releva les ſervices qu'ils avoient rendus, exagéra les torts de ceux qui avoient travaillé à la ruine de l'empire, & en rejetta la faute ſur les miniſtres eſpagnols. Mais il leur dit que les malheurs préſens ne devoient point émouſſer leur valeur, qu'ils ne s'étoient pas laiſſés abattre dans d'autres rencontres, & que ce n'étoit pas le premier revers que l'empire eût eſſuié & dont il n'eut à la fin triomphé. Il leur rappella les victoires précédentes, & leur en promit de nouvelles.

An. 1631.

Politique de Walſtein pour rétablir l'armée.

Aux colonels & autres officiers qu'il trouva en place il ordonna de rétablir leurs compagnies; & parce qu'il ſavoit que les officiers qui ſervent ſont plus conſidérés, il leur donna des commiſſions pour lever de nouvelles troupes, chacun ſelon ſes moyens. Il n'ordonnoit pas; le Généraliſſime prioit, conjuroit les officiers de faire dans ce moment-ci tout ce qu'ils pouvoient pour donner à l'empereur cette marque de leur zéle & de leur habileté. Il leur offrit des avances, leur promit des bons quartiers d'hyver, où les capitaines trouveroient moyen de s'enrichir. (*b*) Il leur parla à tous dans des termes pleins de confiance &

(*a*) Il fit alors tout ce qu'on pouvoit attendre du meilleur citoyen. Il dépenſa plus de deux-cent-mille écus de ſon argent, pour faciliter les grands armemens que l'on avoit réſolus. *Hiſt. de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 152.

(*b*) C'eſt que les contributions journaliéres que les *Communes* étoient obligées de payer pour le ſoldat paſſoient dans les mains de l'officier, qui en gardoit une bonne partie & ne s'embaraſſoit pas que le ſoldat cherchât à s'indemniſer aux dépends du malheureux paſſan: ſouvent même le ſoldat cédoit ſa part de la contribution pour avoir le privilége de piller. *Gualdo*, édition de 1642. pag. 111.

An. 1631. d'amitié. Tant d'affabilité de la part d'un chef auſſi deſpotique eût prété une force perſuaſive aux raiſons les plus foibles. Les paroles de Walſtein firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit des officiers, que ceux qui avoient des biens dans l'Empire ou en Bohéme acquis dans la derniére rébellion s'éxécutérent volontiers pour conſervér ce qu'ils poſſédoient, regardant ce ſacrifice fait à la patrie comme un moyen de devenir plus riches & d'obtenir de nouveaux honneurs. Ainſi chacun ne penſa qu'à mettre en éxécution ce qu'il avoit promis, & tous ſe félicitoient de ſe retrouver ſous leur ancien Généraliſſime, dont la faveur étoit toûjours accompagnée de diſtinctions flatteuſes & de libéralités. Beaucoup de ceux qui venoient de s'enrichir des dépouilles de la Lombardie donnérent auſſi pour les levées une bonne partie de leur gain, comptant peut-être par le pillage doubler leur argent.

Le comte de Mérode paſſa en Flandre. Il devoit engager les Eſpagnols à lever un corps d'armée pour l'oppoſer à Baudis qui avoit joint ſes Suédois aux troupes du landgrave de Heſſe & ravageoit la Franconie. Iſolani fut en Croatie & dans la Hongrie lever de la cavallerie, & pour ce ſervice il fut fait à ſon retour général de toutes les troupes legéres. Les capitaines chargés de recruter ſe partagérent: les uns furent en Moravie, d'autres en Siléſie, dans l'Autriche, la Stirie, la Carinthie, enfin par tout où ils comptoient de trouver des hommes déſœuvrés & enclins au métier des armes. Enſorte que de quelque côté qu'on portât ſes pas, on n'entendoit que tambours & trompettes, on ne voyoit que gens de bonne volonté courir en foule s'enrôler ſous les drapeaux de l'empereur. La pluſpart venoient tout équipés ſe rendre aux enrôleurs, perçant la foule du petit peuple qui les entouroit & dont les cris de joye paſſoient alors pour le préſage aſſuré de la ruine des Suédois. Une grande partie de la cavallerie étoit ſans cuiraſſes & les avoit perdues dans les déroutes paſſées, & ſur tout à la journée meurtriére de Leipſic. Walſtein en tira quantité de Lombardie. Les marquis Jules-Rangoni & Corneille-Bentivoglio & quelques autres

seigneurs italiens qui avoient du crédit en ce païs-là furent chargés de la commission. Des colonels envoyérent même pour leur compte des gens en Italie faire emplette d'armes, ne regardant point à la dépense, pourvû qu'ils eussent rempli les vues du général. Le plan de Walstein étoit d'entrer en campagne muni d'un grand nom & pourvû de tout ce qui est nécessaire dans une armée. Aucun objet n'échappoit à son attention. Il traita avec Sigismond pour un corps de troupes polonoises. Tersica ou Terzky, beaufrére du général (a) & un des plus riches seigneurs de la Bohéme, fut chargé de la négociation. Il n'eut pas de peine à trouver de l'argent, & rassembla trois-mille chevaux & quatre-mille recruës de différentes nations. An. 1631.

Walstein fit généraux de l'artillerie impériale les comtes de Galas, Mansfeld, Aldringer & Montecuculi; & en leur conférant cet emploi honnorable, il leur recommanda fortement de rétablir leurs vieux régiments & de les augmenter de quelques compagnies.

Messieurs de Schaumbourg, Holck, Officutz, Haraucour, Merode, Cronenberg, Deffurt & Sparr furent faits sergents-majors de bataille, titre qui donne le droit en Allemagne de commander aux colonels & dont la fonction est de ranger l'armée dans un jour d'action. Ils reçurent tous des commissions de Walstein qui les autorisoient à faire autant de recrues qu'ils pourroient. Cherchant tous à se conserver les bonnes graces du général, aucun d'eux ne regarda à la difficulté de trouver des hommes propres à porter les armes, dans des païs dépeuplés & où il en coûtoit souvent plus de vingt-cinq écus d'Allemagne pour l'engagement d'un simple fantassin.

Walstein donna des patentes d'enrôleur à qui en voulut, fit même de riches avances aux officiers, & nomma les villes qui devoient servir d'entrepôt. „Un prince, disoit-il, qui veut faire des conquêtes, „avoir des alliés sûrs & ne rien craindre de ses ennemis, doit pouvoir

(a) Walstein & Terzky avoient épousé les deux filles de Charles comte de Harrach, premier ministre de l'empereur. *Gualdo* p. 113.

An. 1631. „faire en quelques mois ce qui demanderoit des années, & pour cela „il faut de grandes armées." Il ne regardoit pas à la taille de ceux qui venoient s'offrir. Son but étoit d'amaſſer des hommes. S'il ne trouvoit pas aſſez d'officiers intelligents pour commander ces nouvelles troupes, les vieux capitaines devoient prendre les ſurnuméraires ſous leurs enſeignes, & avant d'ouvrir la campagne il comptoit renvoyer tout ce qui ne ſeroit pas propre au ſervice. Son ſentiment avoit toûjours été „que ſi l'empereur ne levoit que trente-mille hommes, l'électeur de „Saxe ou un autre prince avec l'aſſiſtance de ſes amis en leveroit au„tant, & qu'auſſi long-tems qu'on batailleroit à forces égales ce ſeroit „vouloir toûjours dépendre de la fortune; que ſi on ne cherchoit „pas à s'aſſurer de la victoire par la force, le tems s'écouleroit ſans „fruit, les villes ſeroient ruinées & les peuples épuiſés; que ſi l'empe„reur étoit forcé à faire la guerre dans ſon païs, on précipiteroit les „négociations, la paix ſe feroit, & tout le fruit qui en reviendroit à „l'empereur ſeroit d'avoir ruiné ſes ſujets. Au lieu qu'avec une grande „armée on ſe rend maitre de la campagne, on envoye des partis où „l'on veut qui raſſemblent des fourages & étendent les contributions, „& l'on vit aux dépends de l'ennemi. Que ſi l'expérience montre que „de grandes armées ont été défaites par de petites, c'eſt que ſans doute „il ne ſuffit pas d'avoir beaucoup de troupes, mais qu'il les faut bonnes, „& on les trouve dès que le chef a la réputation d'être bon général, „& qu'il eſt généreux envèrs le ſoldat. Cent-mille hommes, diſoit-il, „ſuffiſent à peine à l'empereur s'il veut aſſurer la couronne ſur ſa tête. „L'empire eſt un corps compoſé de pluſieurs membres diviſés par la „religion; les uns combattent pour la liberté de quelques villes, d'au„tres pour étendre la puiſſance des électeurs, d'autres pour d'autres „intérêts. Par-là l'empereur privé de leur appui voit déja languir ſon „autorité, & bientôt le chef de l'empire ne ſera plus que l'eſclave de „ſes vaſſaux, s'il n'a de bonnes & de nombreuſes troupes qui défen„dent ſes droits."

Walſtein dépêcha en hâte quelqu'un au duc de Lorraine autant pour l'entretenir dans ſes bonnes diſpoſitions que pour porter ce prince à lever des troupes pour la cauſe commune & permettre aux impériaux de recruter dans ſes états. C'étoit prendre ce prince par ſon foible. Charles eut toûjours des vues au-deſſus de ſes forces: ſon ambition le portoit à faire la guerre, & il l'aimoit. Non ſeulement il conſentit à la demande de Walſtein; mais au riſque de perdre ſes états & ſa vie qu'il expoſoit ſans néceſſité, il arma & fit tout ce qu'auroit pû faire le chef de *la Ligue*, ſur l'eſpérance d'en devenir le général. Il ne fit par-là qu'exciter la jalouſie des François & s'attirer l'inimitié du roi de Suéde. (*a*)

An. 1631.

Le duc de Lorraine ſe déclare.

Le duc d'Orléans avoit connoiſſance de tout ce qui ſe tramoit dans les cabinets de Vienne & de Madrid. On avoit vû un des gentilshommes de ce Prince à Znaïm, qui après quelques entretiens ſecrets avec Walſtein étoit reparti fort content de ſa négociation. On ne put pénétrer alors quel en étoit l'objet, mais on s'en doutoit. La cour de Vienne comptoit beaucoup ſur les troubles qu'elle exciteroit en France. L'alliance de cette couronne avec la Suéde ne génoit pas peu l'Autriche, & celle-ci devoit chercher à mettre mal Louis XIII. avec le duc d'Orléans ſon frére & ſon ſujet. C'étoit donner matiére à l'inquiétude naturelle des François d'allumer une nouvelle guerre civile dans le royaume, & de miner inſenſiblement les forces d'une puiſſance que la maiſon d'Autriche regardoit comme ſa rivale. Dans ce deſſein on envoya des gens de confiance à *Monſieur* (*b*) qui avoient ordre de traiter

Le duc d'Orléans recherché par la cour de Vienne.

(*a*) Temoin la lettre que ce monarque écrivit au duc. Voyez *l'Hiſt. de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 28. & le *mercure françois* de l'année 1631. pag. 165. Il y eſt dit qu'on voyoit dans quelques cornettes ſuédoiſes fraichement levées un homme fendu en deux à coups de hache, & des ſoldats qui portoient des flambeaux à la main contre ce mot *Lotharingia*. Le duc n'attendit pas l'effet de ces menaces. Il écrivit au roi de Suede, pour l'appaiſer, & la France l'obligea peu après de congédier ſes troupes.

(*b*) L'auteur italien entre dans un grand détail ſur ce qui a donné lieu à ces négociations ſecretes. Il traite des brouilleries de la reine mére de Louis XIII, de la jalouſie de cette princeſſe contre le cardinal qui avoit alors toute la faveur de ſon maitre. Il rapporte les petites intrigues des partiſans de *Monſieur* pour éloigner le miniſtre, les plaintes des grands, la retraite de Gaſton, la détention de la reine-mére & ſa fuite à Bruxelles, où elle ſe jette dans les bras des Eſpagnols, &c. Pour moi, qui n'ai dû m'attacher qu'à ce qui regarde la guerre d'Alle-

An. 1631. avec lui & de ne rien négliger pour précipiter la nation dans de nouveaux malheurs, parce que le mal qu'on cherchoit à faire à la France devoit tourner à l'avantage de l'Autriche, qui avoit alors tant à craindre de cette couronne. Le but de la cour de Vienne étoit de faire une diverſion contre la France en France même, de ſe ſervir pour cela des ennemis du cardinal qui étoient en grand nombre, & de donner tant d'occupations aux François chez eux qu'il leur fût impoſſible d'agir au dehors, comme on avoit raiſon de l'appréhender dans les cabinets de Vienne & de Madrid. En effet ſi dans ce moment critique pour l'Autriche, Louis XIII. eût agi de concert avec le roi de Suéde, il n'eſt pas douteux que leurs forces réunies n'euſſent dérangé & même réduit à rien les grands préparatifs de Walſtein. Mais Dieu qui veille ſur les rois confond les projets de l'ennemi puiſſant. Tant de princes & de peuples jaloux de la domination autrichienne & ligués pour l'anéantir, au lieu de ſe ſaiſir du moment, incertains du parti qu'ils devoient prendre, n'en prirent aucun. La France, avec des forces égales à celles de la maiſon d'Autriche & la premiére à dire qu'il falloit borner la puiſſance de Ferdinand, n'avoit qu'à ſeconder les Suédois, comme elle le fit depuis (*a*), elle forçoit l'empereur à faire la paix ou ruinoit la maiſon d'Autriche. Il y a toute apparence que le miniſtre de Louis XIII. ne voulut pas ſuivre en aveugle la fortune de Guſtave, & qu'il craignit de rendre le Suédois trop puiſſant. Mais en voulant ſervir l'un ſans écraſer l'autre, il donna le tems à l'empereur de reprendre de nouvelles forces, il fit durer la guerre, & rendit la paix plus difficile.

Secours demandés aux princes d'Italie.

Cette inaction de la France & les intrigues de l'Eſpagne ne raſſuroient pas la maiſon d'Autriche qui croyoit toucher au moment de ſa

'magne j'ai crû que je pouvois omettre tout ce morceau, & qu'il ſuffiſoit que l'auteur dit en général que le but de la maiſon d'Autriche-Eſpagnole avoit été d'exciter une nouvelle guerre civile en France, ſans entrer dans des détails étrangers à mon ſujet. D'ailleurs ils ne ſe trouvent que dans l'édition de 1645, qui eſt proprement l'hiſtoire univerſelle de ces tems-là plutôt que l'hiſtoire des campagnes & négociations de Guſtave-Adolphe en Allemagne.

(*a*) Dès que Guſtave fut mort, & que les ſuccès des Suédois, compenſés par la perte de ce grand homme, ne portérent plus d'ombrage à la France.

ruine. Obligée de lutter ſeule contre l'heureux génie de Guſtave-Adolphe ſecondé d'amis puiſſans, elle pouvoit ſans timidité ſe défier de ſes forces: ſa politique lui fit chercher du ſoutien. Le cardinal de Harrach (*a*), proche parent de Wallſtein, fut chargé d'aller ſolliciter des ſecours auprès du Pape. Le duc de Savelli, qui s'étoit lavé des imputations (*b*) dont Tilli l'avoit chargé, prit auſſi la route de Rome pour ſe joindre au cardinal. Tous les deux avoient ordre de demander avec inſtance, & de rapporter le plus d'argent qu'ils pourroient. On comptoit que Sa Sainteté défendroit les états catholiques comme les ſiens propres. L'effet cependant ne répondit pas à l'attente. Urbain VIII. de la maiſon Barberin, tenoit alors le ſiége de Rome. Le pontife s'excuſa de ne pouvoir trouver d'argent, ſur ce que la guerre „en Lombardie avoit non ſeulement fort diminué ſa recette, mais „qu'elle avoit même obligé le ſaint ſiége à ſe jetter dans des dépenſes „extraordinaires pour la ſureté du patrimoine de S. Pierre. Ainſi les envoyés ne rapportérent de Rome que des indulgences pour l'armée. Sur quoi les mécontens dirent que le Pape n'étoit pas fâché des ſuccès des Suédois, & qu'il ſe ſoucioit fort peu des états de l'empereur, qu'il aimoit beaucoup mieux enrichir ſes neveux des tréſors de Saint Pierre que de les employer au ſoutien de l'égliſe. Mais d'autres mieux inſtruits ſavoient qu'Urbain VIII. n'étoit point indifférent au ſort des états catholiques & qu'il fit même peu de tems après paſſer d'aſſez groſſes ſommes d'argent à Vienne (*c*). Les mouvemens qu'il An. 1634.

(*a*) Les auteurs contemporains diſent que ce fut le cardinal *Paxmani* archevêque de Strigonie qu'on chargea de cette commiſſion; & dans le *Moréri* art. HARRACH on lit que le cardinal de ce nom ne fut envoyé à Rome qu'en 1637.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* Q. à la fin de l'ouvrage.

(*c*) Le pape envoya cent-mille écus à l'empereur pour contribuer aux frais de la guerre. Pour joindre à cette aſſiſtance temporelle un ſecours ſpirituel, il fit publier un jubilé univerſel, mais c'eſt de quoi les députés de l'empereur ne ſe payérent pas... *Hiſt. du miniſtère du Richelieu.* Tom. IV. pag. 88. La querelle fut pouſſée ſi loin que les miniſtres de l'empereur & du roi d'Eſpagne conjurérent pluſieurs cardinaux de leur faction d'aſſembler un concile dans lequel on dégraderoit le pape comme fauteur d'héréſiques. Ce différent mit le Pape ſur le bord du précipice, car on délibera dans le conſeil du roi catholique d'ôter au ſaint ſiege la collation des bénéfices du royaume & d'y ériger une dattérie. Enfin un confeſſeur du duc d'Olivarès écrivit contre la puiſſance du Pape, le voulant borner à l'enceinte de Rome, & ſoutenant qu'il n'y a point d'évêque qui n'ait autant de pouvoir dans ſon diocèſe que le pape en ſon évê-

An. 1631. s'étoit donnés pour terminer la guerre de Mantoue prouvent assez qu'il prenoit sincérement à cœur les intérêts de la religion. Mais cette même guerre lui avoit appris qu'il est dangereux d'aider des princes trop puissans, & il n'étoit pas à s'en repentir, lors qu'heureusement pour l'Italie les diversions de la France & de la Suéde forcérent les impériaux d'évacuer la Lombardie, que toutes les exhortations & les prières du chef de l'église n'avoient pu sauver. D'ailleurs il savoit que les armes de Gustave-Adolphe étoient dirigées contre la maison d'Autriche, dont la trop grande puissance pouvoit être bornée sans que la religion catholique en souffrît le moins du monde. Comme les Espagnols passoient pour les auteurs de la guerre qui avoit causé tant d'inquiétudes au Pontife, il se pouvoit aussi que le ressentiment qu'il en eut, entrât pour quelque chose dans la réponse peu satisfaisante qu'il fit aux envoyés de l'empereur. Mais les Espagnols prétendirent ramener ce Pape aux maximes de ses prédécesseurs. Ils en vinrent même jusqu'à menacer, comme fit le cardinal Borgia en plein consistoire. Sa qualité de protecteur l'autorisoit à parler en faveur de la nation espagnole; mais il le fit avec tant de partialité & si peu de ménagement pour le saint pére, qu'Urbain fut obligé de lui imposer silence. (*a*)

L'empereur avoit envoyé auprès des autres princes d'Italie le comte Rabata alors gouverneur de Gradisca, aussi habile négociateur que bon soldat: on l'accueillit, on le flatta & ce fut tout. (*b*). Heureusement pour la cour de Vienne que tandis que le ministére s'occupoit de ces négociations infructueuses, Walstein en Moravie travailloit à rétablir l'armée par des moyens nouveaux, voulant ouvrir la campagne de bonne heure & étonner l'ennemi.

Gustave

ché de St. Jean de Latran &c. *Hist. des papes.* Tom. V. pag. 230.

(*a*) En plein consistoire & en présence d'Urbain le cardinal Borgia fit une protestation au nom du roi d'Espagne contre Sa Sainteté qu'il prétendit devoir être seule accusée de tous les dommages que la religion catholique souffroit en Allemagne. *Hist. des traités de paix* Tom. II. pag. 601.

(*b*) J'ai omis comme étranger à mon sujet tout ce que l'auteur dit des succès des Hollandois en Flandre; en quoi j'ai préféré l'édition de 1641 à celle de 1645, devant me borner à la guerre d'Allemagne.

Guſtave que ſa victoire & de nouveaux ſuccès rendoient plus confiant, fit part de ſes avantages aux princes, états & villes de ſon parti. Il exhorta les villes libres & les princes de l'empire à refuſer deſormais tout ſecours aux impériaux. (*a*) Il fit auſſi courir un imprimé dans lequel il déclaroit qu'il prenoit ſous ſa protection les catholiques comme les proteſtans. Il avoit donné au prince Louis d'Anhalt & au colonel Schneidevin le gouvernement de Halle & des autres villes conquiſes depuis la bataille dans les évêchés de Magdebourg & d'Halberſtadt. Les douceurs qui accompagnent la victoire ne pouvoient l'arrêter; il réſolut de profiter de ſa fortune pour entrer en Franconie. An. 1631. Le roi prend les catholiques ſous ſa protection.

Cette province a pour frontiére au couchant la Heſſe & le Basrhin, elle a la Souabe & le Palatinat au midi, la Bohéme & la Miſ- Idée de la Franconie.

(*a*) L'auteur italien ſuppoſe ſon lecteur inſtruit de ce qui ſe paſſoit à Francfort ſur le Mein. L'empereur y avoit convoqué dès le 3. d'août les états de l'empire catholiques & proteſtans pour tâcher de faire exécuter *l'Édit de reſtitution* dans toute ſon étendue ou en partie. Ferdinand vouloit contenter les proteſtans afin de leur ôter tout prétexte de ſe joindre au roi de Suéde contre lui. Dans la premiére ſeſſion qui s'étoit tenue le 5. ſeptembre, les commiſſaires de Ferdinand avoient demandé que *l'Édit fût exécuté*. Les proteſtans ne répondirent à cette demande que le 14. ſept jours après la victoire de Leipſic. Guſtave n'avoit pas manqué de leur en faire part. On devoit bien s'attendre que dans leur réponſe ils inſiſteroient ſur la révocation de l'Édit. On parla, on écrivit beaucoup de part & d'autre. Les ſeſſions durérent juſqu'au 4. octobre que les députés catholiques ſe retirérent, apprenant que le roi approchoit de Francfort. Comme les proteſtans n'avoient pas les mêmes raiſons de craindre les Suédois ils reſtérent & proteſtérent contre la retraite des catholiques, les accuſant d'avoir fait manquer le but de cette aſſemblée qui devoit être de rétablir la paix en Allemagne. Comme ce n'étoit pas eux qui avoient rompu la négociation, ils écrivirent à l'empereur pour le ſupplier de retirer les troupes qui vivoient à diſcrétion chez eux. L'empereur refuſant de les delivrer de ces hôtes incommodes, ils priérent le roi de Suéde de le faire, & ſe déclarérent naturellement pour celui qui devenoit le défenſeur de leurs biens & de leur liberté. C'étoit donc pour appuyer cette déclaration que le roi prit la réſolution d'entrer en Franconie. Quelques hiſtoriens trouvent que ce prince auroit mieux fait de ne point penſer à la conquête de la Baſſe-Allemagne & de ſuivre le projet du chancelier Oxenſtierna. Ce projet étoit d'attaquer Ferdinand dans ſes états héréditaires, & de le forcer à la paix. „Mais ce conſeil du „chancelier ne s'accordoit pas, dit *Puffendorf*, avec „les vues ambitieuſes que le duc Bernard de Weimar „avoit fait concevoir à Guſtave de parvenir à l'em„pire. Ce fut lui qui attira ce monarque en Fran„conie, & qui lui fit parcourir l'Allemagne juſqu'au „Rhin & au Danube, obligeant toutes les villes qu'il „prenoit à prêter ſerment à la couronne de Suéde." Ceux qui déſaprouvent le plan de Guſtave ſuppoſent que le roi auroit eû les mêmes avantages contre les impériaux dans les états de l'empereur, qu'il eut en Saxe & dans la Baſſe-Allemagne. Ils ne font pas attention que ſon armée pouvant être battue, n'auroit pas trouvé dans un païs ennemi les ſecours que le roi étoit ſûr de trouver au centre du proteſtantiſme, où les hommes, les vivres & l'argent ne pouvoient lui manquer. Enfin ce n'étoit pas l'empereur mais le parti de *la Ligue* qui étoit le plus à craindre, & ce parti s'étendoit éxactement depuis les bords du Rhin juſqu'au Danube & au-delà. C'étoit pluſieurs villes libres très-puiſſantes, c'étoit les électeurs ec-

An. 1631. nie à l'orient, & la Thuringe au nord; en ſorte qu'elle peut paſſer pour le centre de l'Allemagne. C'eſt un païs de plaine entrecoupé de collines agréables & dont le terrein eſt fertile quoique ſabloneux dans quelques endroits. Les eaux qui l'arroſent ſont le Mein, l'Aiſch, la Rednitz, la Bintz, le Stray, le Tauber, ſans parler de beaucoup d'autres, qui ſont toutes d'une grande commodité pour les habitans. (*a*)

Plan d'opérations des armées ſuédoiſe & ſaxonne.

Le roi avant de quitter l'électeur concerta avec lui ſes opérations. Le Saxon promit d'entrer en Bohéme. Les maréchaux de camp Bannier & Todt & d'autres officiers ſuédois devoient chaſſer les impériaux des places frontiéres de la Poméranie, & reprendre Magdebourg & quelques villes de la Baſſe-Saxe qui tenoient encore pour l'empereur. Guſtave ſortit de Halle le 17. ſeptembre & prit la route d'Erfurt capitale de la Thuringe.

Idée de la Thuringe.

Cette partie de la Haute-Saxe entre la Saale & le Weſer, (*b*) a la Franconie au midi & la Heſſe au couchant, la forêt de Thuringe au nord & la Miſnie à l'orient.

Progrès des Suédois en Thuringe.

Erfurt appartenoit à l'électeur de Mayence. Les habitans n'oſérent attendre dans leurs murs une armée forte & victorieuſe. Dès qu'ils eurent avis de la marche du roi, ils envoyérent une dépu-

cléſiaſtiques, c'étoit des prélats très-riches & fort intéreſſés à voir les Suédois repaſſer la mer, c'étoit le duc de Baviére chef de cette Ligue &c. qu'il falloit entrainer dans ſon parti ou forcer à la neutralité. Voilà donc pourquoi *Gualdo* dit que Guſtave déclara qu'*il prenoit ſous ſa protection catholiques & proteſtans.* Il ſuppoſe le reſte trop connu pour en parler.

(*a*) Pour ſe retrouver dans ce grand nombre de riviéres, il en faut remarquer deux principales le MEIN & la REDNITZ. Le MEIN prend ſa ſource ſur la frontiére de la Franconie vèrs l'orient, il la traverſe en ſerpentant de l'orient au couchant, & ſort de cette province près de Wertheim frontiére de l'électorat de Mayence. La REDNITZ prend ſa ſource au midi de la Franconie & ſe jette dans le Mein près de Bamberg.

Le MEIN reçoit dans ſon cours de l'orient au couchant le Steinach, le Weiſſe-Mein, le Rodach, l'Utz, le Paunach, le Weeren, la Saale, le Schut & le Sinn qui ſe réuniſſent à Reineck, le Tauber, l'Erf &c.

La REDNITZ reçoit du ſud au nord le haut & bas Retzat, le Roth, l'Aura, la Prumbach, le Finſterbach, le Hebenbach, le Schwartzbach, la Bieber, le Pegnitz, le Farrenbach, le Zenn, l'Aurach, le Siebach, le Vieſend, l'Aiſch, le Reiche & le Rauhe-Ebrach.

Le STRAY dont l'auteur parle tombe dans la Saale près de Neuſtadt en Franconie. L'Altmuhle prend ſa ſource au midi près de Rotenbourg & tombe dans le Danube en Baviére près de Kelheim.

(*b*) La Thuringe n'eſt pas entre la Saale & le Weſer, mais entre la Werra & la Saale. La Werra vient du païs d'Henneberg. Le Weſer ne prend ce nom qu'à Munden au confluent de la Fulde & de la Werra. L'auteur italien voulant décrire la ſituation de la Thuringe devoit ajouter que cette province confine aux montagnes du *Hartz* vèrs le nord, & qu'au ſud-oueſt elle eſt ſéparée des païs de Smalcalde & d'Henneberg par le forêt de Thuringe.

tation à ce monarque, le ſuppliant de ſe déſiſter d'une entrepriſe qui ne pouvoit s'accorder avec le ſerment qui les lioit à leur prince. Ils expoſérent les malheurs qui ſeroient la ſuite de leur defection, & promettoient d'obſerver une exacte neutralité. Mais la neutralité n'entroit point dans le plan de Guſtave qui avoit beſoin d'Erfurt, & il y fit ſon entrée le 26. ſeptembre. Les habitans étoient frappés de l'idée qu'on leur avoit donnée des Suédois comme de gens ſans pitié pour les catholiques, & ne ſavoient que penſer de ces vainqueurs qui leur paroiſſoient trop humains. Ils craignoient que cette humanité ne fût un piége; mais ils reconnurent bientôt qu'en perdant leur ſouverain, ils avoient trouvé dans Guſtave un pére & un ami (*a*) plustôt qu'un maitre. An. 1631.

Le roi entré dans Erfurt étoit à peine deſcendu de cheval qu'il ordonna à Ruthwein colonel écoſſais de prendre avec lui vingt compagnies de cavallerie & trois régimens d'infanterie, & d'aller droit à Gotha ſur la Neſſe. (*b*) Gotha n'avoit pour ſe défendre ni bons murs ni garniſon; il fut en même tems attaqué & pris. Le lendemain matin le roi quitta Erfurt où il laiſſoit bonne garniſon, & ſe porta ſur Ilmenau (*c*) aux confins de la Franconie, qui capitula ſur le champ; puis traverſant la forêt de Thuringe qui ſépare ces deux provinces, après

(*a*) Le roi avant de quitter Erfurt ſigna une capitulation dont voici les principaux points:

1. Les habitans ſeront maintenus dans tous leurs droits, priviléges, libertés & poſſeſſions.

2. Ils peuvent compter ſur la protection de Sa Majeſté.

3. Les troupes ſuédoiſes n'y reſteront qu'autant qu'elles ſeront néceſſaires à la ſureté de la ville & des environs.

4. Les officiers feront obſerver la plus exacte diſcipline.

5. La garniſon, Dieu aidant, défendra la ville contre toute entrepriſe de l'ennemi.

6. Sa Majeſté s'engage à dedommager les habitans de ce qu'ils auront à ſouffrir dans cette guerre, & de les faire comprendre eux & leurs alliés dans le traité.

En reconnoiſſance de quoi le magiſtrat s'obligea par écrit au nom des habitans à reſter fidéle & ſoumis au roi, à ſa couronne & à ſes hauts alliés, tant & auſſi longtems que dureroit cette guerre de religion. La ville s'engagea de plus à payer la garniſon, qui fut de 625 chevaux & de 2600 fantaſſins, & de faire un état honnéte au comte George Louis de Lœvenſtein que le roi fit commandant d'Erfurt. Jacob de Steinberg y reſta en qualité d'ambaſſadeur de Sa Majeſté, & le duc Guillaume de Saxe-Weimar fut nommé Gouverneur de la ville & chargé de prendre ſoin des fortifications & de faire des levées de cavallerie & d'infanterie pour le ſervice du roi. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 462. & 63.

(*b*) Gotha à 4 milles d'Erfurt eſt ſur la Leine qui tombe dans la Neſſe au-deſſus de Gotha; la Neſs tombe dans l'Unſtrut près de Tonna, & l'Unſtrut dans la Saale près de Naumbourg, &c.

(*c*) Ilmenau entre les comtés de Schwartzbourg & d'Henneberg à 5 milles d'Erfurt.

An. 1631. deux jours de marche il arriva ſous les murs de Maſsfeld, (*a*) qu'il fit ſaluer d'une décharge de toute ſon artillerie. La garniſon après deux aſſauts ſe voyant hors d'état de tenir plus longtems & ne comptant plus ſur un ſecours éloigné qui ne pouvoit percer quand même il arriveroit, demanda à ſortir avec les honneurs de la guerre, & Guſtave les lui accorda ſans peine. Ce roi politique autant que brave traitoit les vaincus avec douceur, uſoit de paroles obligeantes avec eux, les gagnoit & faiſoit des ſujets affectionnés de tous ceux que les armes lui ſoumettoient.

Conquête du païs d'Henneberg.

La priſe de Maſsfeld lui valut toute la comté d'Henneberg, païs riche, couvert de villes & de bourgs bien peuplés, entre la Franconie & la Thuringe. Cette conquête entraina la reddition de Kœnigshofen ſur la Saale quoique fortifiée à la moderne (*b*) & munie de bons remparts. Les Suédois furent à peine devant cette place qu'ils la foudroyérent de trois côtés, & le roi mêlant les menaces aux promeſſes fit dire à la garniſon de le recevoir comme ami ou qu'il alloit mettre la ville à feu & à ſang. La garniſon & les habitans intimidés & ſéduits tout à la fois, partagés entre la crainte & l'eſpérance, s'abandonnérent à l'humanité du vainqueur. La priſe de Kœnigshofen mit la conſternation dans toute la Franconie: ceux qui en avoient les moyens s'enfuirent avec leurs meilleurs effets.

Progrès des Suédois en Franconie.

L'éxemple plustôt que la force entraina Carlſtadt, Schweinfurt, Kiſſing, (*c*) Haſsfurt & Gemunden, villes ſur le Mein au cœur de la Franconie. Quelques unes furent forcées, la pluſpart ouvrirent leurs portes. Preſque toutes étoient ſans défenſeurs, parce que Tilli prévoyant la perte de ces places difficiles à garder & ne cherchant qu'à ſe

(*a*) C'eſt à préſent un baillage du duché de Meinungen à 4 milles d'Ilmenau. Il y a deux Maſsfeld qui ne ſont pas fort loin l'un de l'autre; le haut Maſsfeld qui eſt à côté d'Ilmenau, & le petit de l'autre côté de la Werra qui eſt le chateau que le roi de Suéde fit ſommer. Le commandant étoit à la chaſſe & fut pris. *Puffendorf* liv. III. §. 33. Une partie des richeſſes de la Franconie y étoient renfermées, ſurtout beaucoup d'or & d'argenterie appartenans aux égliſes de la province. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 464.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* Q. à la fin de l'ouvrage.

(*c*) Kiſſing eſt ſur la Saale à 2 milles de Schweinfurt. L'auteur a voulu parler de Kitzing, ville ſur le Mein à 2 milles de Wurtzbourg.

remettre en forces, avoit appellé à lui toutes les garniſons de ces villes. La pluſpart n'étoient plus gardées que par des gens de la campagne & quelques bourgeois, plus propres à s'enivrer qu'à défendre leurs murs. Celles qui auroient pû faire quelque réſiſtance craignant le ſort des premiéres qui avoient été priſes de force, n'oppoſérent que de vaines menaces & ſe rendirent. An. 1632.

Si Carlſtadt & Schweinfurt, où ſe trouvoient quelques compagnies des troupes de Mayence, firent mine de ſe défendre, ce fut pluſtôt pour ſauver l'honneur de la garniſon que pour conſerver ces places. Wurtzbourg capitale de la province n'étoit pas encore aux Suédois. Guſtave ſentoit de quelle importance il étoit pour lui de s'en rendre maitre. Située ſur le Mein au pié d'une colline, elle renfermoit preſque tout l'argent du païs, qu'on y avoit apporté avec les meilleurs effets de la province & des villes voiſines; en ſorte que Wurtzbourg pouvoit paſſer alors pour le tréſor de la Franconie, & Guſtave y alloit trouver d'excellents quartiers pour ſon armée.

Priſe de Wurtzbourg le 8 d'octob.

L'avantgarde forte de huit-mille hommes ſe mit en marche au commencement d'octobre & fut bientôt à la vue de cette ville qui ne pouvoit oppoſer à l'artillerie ſuédoiſe que de foibles remparts à l'ancienne, (a) & une garniſon trop peu aguerrie pour arrêter des Suédois à la brêche. Les troupes de la Ligue qui compoſoient la garniſon ſe retirérent dans le chateau de Marienbourg, & la ville ouvrit ſes portes. Dès que les ſuédois en furent maitres, ils inveſtirent le chateau. C'étoit un fort conſtruit ſur un rocher & que l'art ſecondant la nature rendoit preſque imprenable; mais tout devenoit poſſible aux Suédois ſous les yeux du héros qui les animoit par ſon éxemple. Les Suédois par l'ordre de Guſtave grimpérent ſur la croupe de la montagne où le chateau eſt aſſis, & y ayant dreſſé une batterie & fait brêche raiſonnable, ils l'emportérent au ſecond aſſaut, y entrérent pêle-mêle avec les aſſiegés, & en tuérent ſept-cent. Le ſiége avoit

(a) Voyez la *Remarque Militaire* R. à la fin de l'ouvrage.

An. 1631. duré quatre jours. (a) Les Suédois y trouvérent un ſi grand amas de munitions, d'argent & d'effets précieux, que de tous ceux qui entrérent dans ce fort, il n'en reſſortit preſque aucun qui n'eût changé ſon habit contre un meilleur & qui n'eût fait fortune. (b)

Tilli arrive trop tard.

Tandis que Guſtave continuoit à recueillir les fruits de ſa victoire, Tilli averti que le roi n'avoit laiſſé que peu de monde en Saxe & dans les évêchés de Magdebourg & d'Halberſtadt, ſe perſuada qu'il pourroit opérer de ce côté-là une diverſion aſſez forte pour tirer les Suédois de la Franconie & les éloigner de Wurtzbourg. (c) Il étoit déja en marche lorſqu'on vint lui dire que les Suédois avoient pris la ville, & que le chateau étoit aux abois. Tilli connoiſſoit l'importance de cette place, il avoit toûjours compté qu'elle lui ſerviroit de retraite au beſoin & qu'il y trouveroit un magazin fourni de ce qu'il falloit pour l'entretien d'une armée. Il revint ſur ſes pas, ſe flattant qu'il arriveroit encore à tems pour ſauver le chateau & porter plus aiſément du ſecours aux électeurs de Mayence & de Trèves. Mais quelque diligence qu'il fit, il vint trop tard; & ne voyant plus de moyen de détourner les Suédois de leur entrepriſe ſur la Franconie, il ſe borna à fortifier les places frontiéres, à occuper les paſſages les plus importans, cherchant de toute maniére à rallentir la rapidité des ſuccès de Guſtave. Mayence, (d) Aſchaffenbourg, Diebourg, Steinheim, Heidelberg, Worms & Hanau comme les meilleures places des cercles du Rhin & du Mein furent pourvues de bonnes garniſons. Tilli paſſa

(a) Les Suédois avouérent qu'ils n'avoient jamais vû un ſi grand feu. Le roi y reçut un coup de mouſquet dans ſon gand qu'il tenoit à la main. *De Prades.*

(b) Ils y trouvérent une grande ſomme d'argent que l'électeur de Baviére avoit envoyée à Tilli après ſa défaite pour rétablir ſon armée. Le roi eut pour ſa part du butin tout le canon, des armes toutes neuves de quoi armer 7000 hommes, la vaiſſelle d'argent de l'évêque, ſes chevaux & la bibliotheque des Jéſuites. *De Prades.* Guſtave fit enlever cette bibliothéque en repreſaille de ce que Tilli avoit fait de celle d'Heydelberg; mais les manuſcrits furent détournés dans le tems & ont été retrouvés de nos jours ſous une voute où ils avoient été cachés. *Gœtting. Anzeige.*

(c) Tilli étoit alors du côté de Fulde où il avoit donné la chaſſe aux Heſſois. Il avoit avec lui 18000 hommes de pié & 8000 chevaux. Charles duc de Lorraine le joignit avec un corps de 12000 hommes, dans ſa marche près d'Aſchaffenbourg, comme il alloit au ſecours de chateau de Wurtzbourg.

(d) Mayence ſur le Rhin au confluent du Mein & du Rhin. Aſchaffenbourg, Steinheim & Hanau ſur le Mein, Worms ſur le Rhin, Heidelberg ſur le Necker qui tombe dans le Rhin à Manheim.

le Mein à Seeligenſtadt vèrs la fin d'octobre, entre Francfort & Aſchaffenbourg, & s'arrêta dans la Bergſtraſſe, petit païs entre le Rhin & le Mein, (*a*) frontiére du Bas-Palatinat, pour veiller ſur les Suédois & s'oppoſer à leurs progrès ſans riſque. Il laiſſa quelques compagnies d'infanterie & cent cavaliers dans Bobenhauſen (*b*) près de Francfort, qui étoit mal gardé, & prétendit qu'une petite garniſon derrière d'aſſez bons murs devoit tenir au moins quelques jours, & retarder la marche de l'ennemi.

An. 1631.

Il ſe retire dans la Bergſtraſſe.

Tandis que Guſtave-Adolphe faiſoit en perſonne la conquête de la Franconie & que Tilli travailloit à ſe refaire de ſes pertes, Gœtz & Tieffenbach ſortirent de la Siléſie avec huit-mille impériaux, dans le deſſein de ravager la Luſace.

La Luſace ravagée.

La Siléſie à l'extrémité de l'Allemagne vèrs l'orient y confine à la Pologne, elle à la Moravie au midi, la Luſace & la Bohéme au couchant & la nouvelle-marche au nord. Cette belle province appartenoit ci-devant aux polonois, mais au tems où j'écris (en 1640.) elle fait partie du royaume de Bohéme. Elle eſt riche, fertile, bien peuplée & compte parmi ſes habitans des ducs & des princes; l'Oder paſſe au milieu & l'arroſe dans toute ſa longueur.

Idée de la Siléſie.

La Luſace entre l'Elbe & l'Oder touche à la Bohéme & eſt encore réputée province de ce royaume. Elle eſt arroſée par la Sprée & la Neiſs. Les impériaux la ravageoient dans l'abſence de l'électeur qui depuis la victoire de Breitenfeld avoit repris Leipſic & étoit alors du côté de Torgau. Gœtz ayant pris par Guben avoit attaqué & pris cette place ainſi que Damme, Geiſſen & Spremberg, (*c*) toutes villes

Idée de la Luſace.

(*a*) Et le Necker, entre Darmſtadt & Mayence. Tilli avoit alors une armée de 40000 hommes, c'eſt à dire preſque du double plus forte que celle du roi; mais l'électeur de Bavière chef de la *Ligue* avoit écrit à ce général de ne point riſquer de bataille à moins qu'il ne fut moralement ſûr du ſuccès, de peur qu'une ſeconde défaite n'entrainât la perte de la Bavière, de la Souabe & des électorats du Rhin. Cette politique lioit les mains au comte de Tilli, car quel eſt le général tant habile qu'il ſoit, qui puiſſe être *moralement ſûr* de l'événement? Auſſi dit-on, que Tilli en recevant cet ordre ne put retenir ſes larmes. *Kevenhuller* pag. 1384.

(*b*) A trois milles de Francfort & deux d'Aſchaffenbourg ſur un petit ruiſſeau nommé le Gernſprint, qui ſe perd dans le Mein près d'Aſchaffenbourg.

(*c*) Spremberg dans la ſeigneurie de même nom ſur la Sprée. Geiſſen eſt apparemment Gaſſen ſur la Luppe à un mille de Sommerfeld dans la Baſſe-Saxe.

An. 1631. peu considérables. Tieffenbach pour ne se pas montrer moins actif entra dans la Haute-Lusace & mit à contribution Bautzen sur la Sprée, & logea ses troupes dans Gœrlitz sur la Neiss, qui ne fut pas épargnée.

Cependant la cour de Vienne pensoit toûjours à détacher Jean-George de l'alliance du roi de Suéde dont il faisoit la principale force. Le moyen de ramener ce prince n'étoit pas de piller ses états, & surtout la Lusace que Ferdinand venoit de lui donner en reconnoissance des sommes prêtées & des services rendus à la maison d'Autriche dans les derniéres guerres contre la Bohéme & le Dannemarc. Aussi les deux généraux eurent ordre d'évacuer les villes prises, & peu après vers la mi-novembre le colonel Paradis agent de Cadretta ambassadeur d'Espagne à Vienne fut envoyé à Dresde avec des propositions de paix & des offres capables de gagner l'électeur, s'il avoit pû l'être. Mais les obligations que ce prince avoit à Gustave étoient encore trop récentes, & d'ailleurs il se voyoit entouré des Suédois: il ne pouvoit en conscience ni en sureté entendre à la paix, si ses alliés n'y étoient compris. Ainsi la négociation fut rompue; & même l'électeur se prétant aux vues du monarque suédois, tourna ses armes contre la Bohéme, afin de faciliter par cette diversion les progrès que les Suédois faisoient dans l'empire.

Tentative pour détacher l'électeur du parti du roi.

Arnheim, général commandant les troupes saxonnes, eut ordre de son maitre de conduire l'armée en Bohéme & d'y prendre ses quartiers d'hyver. Pour assurer sa marche il détacha en avant le comte de Thurn (que les François dans leurs histoires appellent le vieux comte *de la Tour*) ayant sous lui le colonel Laurent de Hoffkirch, deux Bohémiens du nombre des bannis qui avoient tout perdu dans la derniére révolte. Ils avoient ordre d'aller jusqu'à Schlukenau (*a*) sur la frontiére de Bohéme entre l'Elbe & la Neiss. La terreur étoit si grande qu'au

Entrée des Saxons en Bohéme.

(*a*) Sur la Sprée dans le cercle de Leutmeritz à 3 milles de Bautzen.

qu'au ſeul bruit de la marche des Saxons, tout ce qui pouvoit prendre la fuite, la prit. Les uns ſe jettérent dans Budweis, (*a*) Tabor & quelques autres places de la frontiére, d'autres furent juſqu'en Autriche. Les Saxons trouvérent par conſéquent peu de réſiſtance depuis Leutmeritz juſqu'à Prague, que les impériaux avoient abandonnés à l'approche des proteſtans. Ils ne pouvoient ſeuls garder ces places ni les défendre, & ils avoient affaire à des bourgeois intimidés qui trembloient au ſeul nom d'une armée qui avoit fait tourner le dos aux vieilles bandes de Tilli. Ainſi Prague & les autres villes de la Bohéme tombérent au pouvoir des proteſtans. Ils y entrérent, & ces luthériens qu'on diſoit ſi cruels étonnérent les catholiques par leur humanité. Ils furent même ſcandaliſés de voir que des religieux qui font vœu de mourir pour la religion avoient abandonné les premiers leurs égliſes & les ames confiées à leurs ſoins, & s'étoient ſauvés avec les troupes.

An. 1631.

Priſe de Prague.

Egra, frontiére de la Bohéme & du Palatinat & la clef d'un paſſage important ſur l'Eger ouvrit ſes portes au vainqueur, ſans faire la moindre réſiſtance. Les autres villes ſituées le long de la Moldau & du Danube ſans doute auroient ſuivi cet éxemple ſi l'armée ſaxonne n'eût mis d'elle-même un terme à ſes progrès. Elle reſta dans Prague & dans les environs. Ce fut-là le *non plus ultra* des opérations d'Arnheim, quelques ſollicitations que le roi de Suéde fit auprès de l'électeur, pour qu'il ne donnât pas le tems à Walſtein de rétablir ſes affaires. Car ſuivant le plan du roi les Saxons devoient entrer en Moravie, & pouſſer juſqu'au Danube, afin de diſſiper les nouvelles levées qui comme j'ai dit ſe faiſoient dans les états de l'empereur avec une ardeur incroyable. Mais que pouvoient les inſtances de Guſtave contre les délices de Prague? (*b*) Les Saxons s'y plongérent & donnérent le

Egra ſe rend aux Saxons.

(*a*) Tabor & Budweis dans le cercle de Bechin, frontiére de l'Autriche.

(*b*) Dès que les Saxons furent maitres de Prague, ils rappellérent les éxilés du parti de Frédéric V. qui furent remis en poſſeſſion des biens fonds qu'ils avoient poſſedés dans cette grande ville & aux environs. Beaucoup de gens rentrérent dans leurs maiſons, & ſe trouvérent plus riches qu'ils n'étoient avant d'en ſortir.

Ainſi le comte de Thurn reprit ſa maiſon que l'empereur avoit donnée au comte de Michna & que ce ſeigneur avoit fort embellie, & richement meublée. C'étoit un dedommagement pour l'ancien poſſeſſeur, qui rentroit dans ſon bien. Mais cette

An. 1631. tems aux impériaux de ſe remettre en forces, & à Galas d'arriver avec une bonne armée à Pilſen, place de la Bohéme importante par ſon aſſiette & qui mettoit la frontiére en ſureté. (*a*) Le roi ſe plaignit à l'électeur & dans ſa lettre le taxa de négligence. C'étoit peut-être moins *négligence* que politique. En effet l'électeur devoit craindre de trop aggrandir un allié qui pouvoit à la fin lui faire la loi dans ſon propre païs, enfermé comme il l'étoit par les armées de Guſtave. Par cette inaction il donnoit le tems aux Autrichiens de contrebalancer la puiſſance des Suédois, & il reſtoit en état de pouvoir à de bonnes conditions accepter l'amitié de l'empereur. Au reſte cette politique étoit le fruit de l'habileté des miniſtres de la cour de Vienne, qui malgré la guerre, conſervoient des relations cachées avec les princes voiſins. Ces miniſtres jettoient dans les conſeils & dans les armées ennemies des ſemences de diviſion dont ils retiroient des fruits couteux mais utiles. Dans ces circonſtances ils ne pouvoient trop acheter l'amitié de la Saxe pour retirer l'électeur de l'alliance des Suédois, & pour ôter aux proteſtans un appui reſpectable.

Politique des Saxons & des Autrichiens.

Progrès des Suédois dans le Mecklenbourg.

Mais tandis que Guſtave pouſſoit ſes conquêtes dans l'empire, Jean-Albert duc de Mecklenbourg-Guſtraw & le maréchal Todt qui depuis cinq mois avoient tenu Roſtock bloqué venoient de l'affamer (*b*) & d'accorder libre ſortie à 3000 hommes d'infanterie &

jouiſſance ne fut pas de durée, puiſque les Saxons reperdirent Prague avec la même facilité qu'ils l'avoient conquis. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 485.

(*a*) Pilſen dans le cercle du même nom eſt à onze milles de Prague & autant d'Egra, au confluent de la Relbuza & de la Beraune, à huit milles de la frontiere du Palatinat.

(*b*) Ce n'eſt point la faim, mais la crainte d'une mine & l'impoſſibilité d'être ſecouru qui portérent le commandant de Roſtock à ſe rendre. Le général Firmond qui commandoit dans la place tenoit bon parce qu'il eſperoit que le comte de Tilli viendroit à ſon ſecours. Mais Todt lui fit dire qu'il étoit impoſſible au comte & à qui que ce fut de le dégager, attendu que les impériaux venoient d'être battus près de Leipſic. Firmond demanda la permiſſion d'écrire à la plus prochaine garniſon pour ſavoir ſi le fait étoit vrai, & au retour du courier il capitula le 16. d'octobre 1631. *Theat. Europ.* Tom, II. pag. 486. L'auteur italien devoit ajouter que les troupes qui avoient fait le ſiége de Roſtock furent ſur le champ inveſtir WISMAR. Cette ville étoit le Magazin de l'amirauté des impériaux. Walſtein y avoit fait de grands amas de poudre, de plomb, d'artillerie & de bois pour y conſtruire & armer une flotte capable de faire reſpecter le titre d'amiral de la mèr baltique, que l'empereur lui avoit donné. Cette place fut évacuée le 10. janvier 1632. Les Suédois s'en mirent en poſſeſſion pour empêcher les Eſpagnols de pénétrer dans la baltique. DAMITZ autre ville du Mecklenbourg où les impériaux ſe maintenoient encore s'étoit rendue le 13. decembre 1631. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 497. Par la priſe de ces trois places tout le païs rentra ſous la puiſſance de ſes ducs. Les troupes qui n'étoient plus néceſſaires où il n'y avoit plus d'ennemis, eurent ordre de paſſer

300 cavaliers qui compoſoient la garniſon de cette place. Bannier avec 8000 hommes nouvellement levés en Poméranie avoit quitté le Mecklenbourg & inveſti Wansleben (*a*) avec tant de viteſſe & d'habileté, que les impériaux enfermés dans la place, ſe voyant pris au dépourvû & hors d'état d'échapper, avoient accepté les conditions du vainqueur, qui furent que les ſoldats prendroient parti dans l'armée du roi, & qu'on fourniroit aux officiers les moyens de regagner le camp des catholiques. Bannier occupé du projet important de reprendre Magdebourg & les villes voiſines, marcha droit à cette place. Benninghauſen s'approcha avec cinq-mille impériaux pour contrecarrer les deſſeins du ſuédois, & engagea une affaire de cavallerie où il eut même quelqu'avantage. Mais ni une garniſon renforcée de quatorze compagnies ni de fréquentes ſorties, qui ne laiſſoient pas que d'incommoder beaucoup les Suédois dans leurs quartiers, n'empêchérent point l'intrépide Bannier de former le ſiége de Magdebourg.

An. 1631.

Bannier aſſiége Magdebourg.

Axel-Oxenſtierna grand chancélier de Suéde avoit fait lever du monde dans ce royaume & en Pruſſe pour renforcer l'armée de ſon maitre en Allemagne. Il parut au camp du roi à la tête de ſix-mille hommes d'infanterie & de huit-cent chevaux. Guſtave maitre de pluſieurs provinces depuis ſa victoire, & voyant ſon armée accrue de ce renfort, conçut des deſſeins plus élevés & proportionnés à ſes forces. Comme ſon génie travailloit toûjours d'avance, ſes réſolutions en étoient plus promtes & les choſes les plus difficiles lui devenoient aiſées. On eût dit que ſa prévoyance embraſſoit le préſent & diſpoſoit de l'avenir.

Secours qu'Oxenſtierna amène au roi.

Il ſavoit que l'électeur de Baviére faiſoit de grands efforts pour ſe remettre de ſes pertes & que Tilli par ſon ordre voloit au ſecours du Haut-Palatinat. Guſtave penſoit à déranger ces projets; mais avant tout il falloit s'aſſurer des états de Franconie qui auroient bien voulu ne pas ſe déclarer. Il s'adreſſa aux Nurembergeois & leur notifia le motif de ſon armement, leur demandant qu'ils euſſent à ſe décider

Guſtave ne veut entendre à aucune neutralité.

l'Elbe & ſe ſeconder les opérations du duc de Lunebourg dans la Baſſe-Saxe. Le maréchal Todr avoit huit à ſix-mille hommes. Voyez l'*hiſtoire de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. III. pag. 394.

(*a*) Ou Wantleben & Wantzleben a deux milles de Magdebourg du côté du païs d'Halberſtadt.

An. 1631. promptement pour ou contre, en les avertiſſant que s'ils différoient de répondre ou qu'ils cherchaſſent à colorer ce retard par de vaines raiſons, il prendroit ce délai pour une déclaration de guerre; qu'il ne vouloit abſolument entendre à aucune neutralité, & ne leur laiſſoit que deux partis à prendre, le ſien ou le parti contraire. Guſtave parloit en vainqueur à des gens qui avoient ſouſcrit aux réſolutions de l'aſſemblée de Leipſic & qui ſur l'approche des troupes impériales y avoient enſuite renoncé. La pluſpart des bourgeois de Nuremberg étoient proteſtans & occupés de l'aggrandiſſement de leur religion, ils craignoient pour leurs priviléges, ſi la maiſon d'Autriche devenoit toute puiſſante en Allemagne. Le ſenat de Nuremberg s'aſſembla, & après différentes conteſtations on trouva que le plus ſûr étoit de ſe déclarer pour le roi. Sur le champ la ville députa à Tilli pour lui alleguer la loi du plus fort qui ne laiſſe point de choix à faire. Mais cette excuſe ne l'appaiſa point. Il perdoit l'appui d'une ville importante, & dans ſa fureur il ne penſa qu'à tirer de Nuremberg la vangeance la plus complette. (*a*) S'étant porté auſſitôt ſur Rotenbourg & Ochſenfurt, (*b*) places au cœur de la Franconie, il emporta d'emblée d'autres villes qui ne pouvoient être défendues ni ſecourues à tems, & ſe préſenta devant Wertheim, place forte ſur le Mein à l'embouchure de la Tauber, qu'il crut de ſurprendre de même. Mais le roi avoit fait dire au gouverneur d'être ſur ſes gardes, & quand Tilli approcha ce gouverneur fit une vigoureuſe ſortie. En même tems des Suédois qui étoient cachés dans une forêt voiſine lui tombérent à dos, il fut repouſſé & laiſſa deux-mille des ſiens ſur la place. (*c*) Il tourne bride & marche à Nuremberg, réſolu de punir le magiſtrat de ſon man-

Nuremberg ſe déclare pour les Suédois.

(*a*) Tilli étoit dans la Bergſtraſſe, entre Darmſtadt & Mayence.

(*b*) Ochſenfurt n'eſt qu'à deux milles de Wurtzbourg ſur le Mein. Il eſt étonnant que les Suédois qui avoient garniſon dans Wurtzbourg n'ayent pas ſoutenu cet endroit. Rotenbourg eſt ſur la Tauber à ſix milles de Wurtzbourg.

(*c*) C'eſt à peu près le même ſtratagème qui avoit coûté ſix-mille hommes à Tilli devant Werben. Voyez la *Remarque Militaire* N. à la fin de l'ouvrage. Cela ne doit pas ſurprendre. Les Grès ſe ſont laiſſés tourner trois fois au même paſſage des Thermopyles, par les Perſes, les Gaulois & les Romains. *Militaires au-delà du gange*, par M. de Lo-Loos, Tom. II. pag. 194.

que de foi. Mais il y échoue comme devant Wertheim. Les habitans s'étoient munis de ce qu'il falloit pour leur défenſe, & les impériaux manquant de tout avoient encore les Suédois en flanc qui les harceloient. Tilli devant Nuremberg, ne pouvant faire que des plaintes, en fit de très-améres au magiſtrat, l'exhortant à ne pas s'écarter plus longtems de la ſoumiſſion due au chef de l'empire; mais bientôt laſſé de ces pourparlers inutiles, il prit la route du Haut-Palatinat. Il avoit confié la garde de deux villes de la ſeigneurie de Nuremberg, Lauff (*a*) & Herſpruck, à mille fantaſſins & à cent cavaliers qui devoient lui en répondre, il répandit le reſte de ſon armée dans le margraviat d'Anſpach, (*b*) le Haut-Palatinat & la Souabe.

An. 1631.

Tilli fait de vains efforts pour s'y oppoſer, & ſe retire dans le Palatinat.

Le roi crut néceſſaire de ſe rendre maître des villes du Rhin avant de ſe porter du côté du Danube, & réſolut d'en faire la conquête en perſonne. Il commença par s'aſſurer des paſſages. C'étoit autant pour n'avoir pas à craindre l'armée combinée des Eſpagnols, du duc de Lorraine & des princes eccléſiaſtiques, que pour ſe conſerver un chemin ouvert aux ſecours conſidérables que la France lui promettoit, & qu'elle lui offroit même. Une partie des troupes ſuédoiſes reſta en Franconie aux ordres du maréchal Horn. Guſtave avec le reſte de ſon armée deſcendit le long du Mein, marcha à Steinheim, & prenant avec lui huit regimens de cavallerie, il vint juſqu'à Hannau. Cette fortereſſe avoit été livrée par trahiſon (*c*) au colonel Tubal ou Haubald le 10. de novembre. Le capitaine Brandeis qui y commandoit & le comte de Hannau qui s'y faiſoit traiter de ſes bleſſures reçues à la journée de Leipſic y avoient été pris & y étoient encore comme priſonniers de guerre.

Surpriſe de Hannau.

Le roi fut reconnoitre les environs & prenant ſur la gauche, avec huit compagnies de dragons il s'empara d'Offenbach à deux petites lieues de Francfort ſur le Mein. Jugeant qu'il ne lui ſeroit pas plus

Priſe d'Offenbach.

(*a*) Ce ſont deux paſſages ſur la Pegnitz qui tombe dans la Rednitz ou Regnitz près de Nuremberg. Lauff eſt à un mille & demi & Herſpruck à trois milles de Nuremberg.

(*b*) En haine de ce que Chriſtian margrave d'Anſpach s'étoit donné au roi de Suéde.

(*c*) Voyez la *Remarque Militaire* S. à la fin de l'ouvrage.

An. 1631. difficile de réduire Francfort, ville grande, & plus connue par ſes foires que par ſa force, il marcha droit à cette place & fit requérir les habitans de s'allier avec lui. Il lui étoit alors important de s'aſſurer de cette ville & de la fidélité des habitans. Mais eux qui n'avoient point envie de ſe départir d'une neutralité toûjours utile au commerce, envoyérent deux députés au roi pour lui repréſenter le ſerment qu'ils avoient fait à l'empereur & le préjudice que la guerre alloit apporter à leur négoce. (*a*) Ils employérent ces raiſons & d'autres encore qui auroient été trouvées bonnes dans tout autre tems, mais qui furent alors ſans effet. Le roi ſavoit que Francfort qui tenoit un rang diſtingué parmi les villes libres, n'en étoit pas pour cela plus libre. Le parti catholique y prévaloit, par conſéquent l'empereur y étoit le plus fort, & quoique dans une ville neutre ce parti n'auroit pas manqué de nuire aux Suédois, s'il l'avoit pû. Ainſi leur projet de neutralité dut s'évanouir à l'approche de Guſtave, d'autant plus que pendant qu'ils verbaliſoient l'armée ſuédoiſe avançoit, & la magiſtrature de Francfort n'avoit pas achevé ſes délibérations & ſes repréſentations que déja la cavallerie étoit aux portes, & l'infanterie prête à uſer de force pour y entrer. Les députés accoururent à Offenbach où étoit Guſtave & ſe ſoumirent à la loi du vainqueur. Les portes de Francfort furent ouvertes le 17. novembre. Les bourgeois conſignérent aux Suédois le fort de Saxenhauſen bâti pour ſervir de tête de pont de l'autre côté du Mein. Ce fut le gage de leur fidélité. (*b*) Guſtave y laiſſa le colonel Vitzthum avec ſix-cent (*c*) hommes, & ſans s'ar-

Francfort ouvre ſes portes.

(*a*) Guſtave leur ôta ce ſujet de crainte, en favoriſant leur commerce. Car ſur les repréſentations que le magiſtrat lui fit quelque tems après, que les chemins n'étoient plus ſûrs, & que les étrangers craignoient de ſe mettre en route, Guſtave fit publier un Édit le 29. decmebre de cette année par lequel il ordonne aux officires de favoriſer les marchands qui voudroient aller aux foires de Francfort, & leur enjoint de punir de mort le ſoldat qui aura dérobé quelque choſe auſdits marchands ou recélé l'effet volé. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 493.

(*b*) Guſtave diſpoſa le magiſtrat & les bourgeois de Francfort à lui preter ſerment de fidelité & à ſe conformer aux réſolutions de l'aſſemblée de Leipſic, promettant de ne point donner de ſecours à ſes ennemis. Le ſuccès de cette affaire parut ſi importante à ce prince, qu'il ordonna des jeûnes & des priéres publiques dans toute ſon armée pour remercier Dieu de ce que la ville de Francfort s'étoit accommodée ſans effuſion de ſang. *Hiſt. de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 18.

(*c*) 74 compagnies d'infanterie & 45 cornettes de cavallerie qui furent encore quelque tems à la ſolde du roi. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 490.

rêter il traverſa la ville avec l'armée & pouſſa la même nuit juſqu'à Hœchſt, (a) petite place ſur le Mein, appartenante à l'électeur de Mayence. La garniſon, qui étoit de trois-cent hommes, parut vouloir tenir quelques jours & arrêter le roi, elle oſa même tirer ſur l'armée royale; mais penſant qu'elle alloit s'attirer une capitulation honteuſe & peut-être expoſer la ville au pillage, elle ſe rendit, & preſque tous les ſoldats voyant la fortune abandonner leur maitre prirent parti dans l'armée du roi. An. 1631. Priſe de Hœchſt le 20. nov.

La fortune favoriſoit Guſtave, rien ne devoit l'arrêter. Cette place priſe, le roi fit attaquer Kœnigſtein, (b) paſſage important qui domine tout le païs aux environs. Il détacha un autre corps vers Koſtheim & Fliersheim (c) le long du Mein, avec ordre de jetter un pont de ce côté-là pour que rien ne l'arrêtat dans ſes opérations. Guſtave étendoit ſes ſoins à tout, il fut voir dreſſer les batteries qui devoient réduire Fliersheim. La poſſeſſion de cette place étoit eſſentielle. Située ſur le Mein & voiſine de Mayence où le Mein tombe dans le Rhin, elle mettoit les Suédois à couvert des courſes de la garniſon de Mayence, elle leur aſſuroit toute la campagne en-deçà du Rhin, & Guſtave ayant ſes derriéres gardés pouvoit ſans rien craindre pouſſer de ce côté ſes conquêtes auſſi loin qu'il le voudroit. Le pont de batteaux étoit achevé pour paſſer l'armée & les proviſions néceſſaires. Guſtave retourna à Francfort y partageant ſon tems entre les princes du parti avec leſquels il s'entretenoit des moyens de terminer glorieuſement les entrepriſes de cette campagne; entre les miniſtres étrangers qui attendoient audience, & les malheureux qui venoient implorer ſa clémence. Il donna une attention remarquable aux priéres de quelques moines des environs qui demandoient des ſauvegardes pour leurs couvents. Il ne voulut jamais permettre qu'ils lui parlaſſent à genoux, & Progrès du roi dans le cercle du Rhin. Bonté du roi de Suéde.

(a) A cinq quarts de mille de Francfort à l'embouchure de la Nidda, qui prend ſa ſource à Laubach dans le païs de Darmſtadt. La ville eſt dans un fond & commandée. Quand on vient de Francfort il faut paſſer ce ruiſſeau avant d'entrer dans Hœchſt.

(b) A deux milles de Francfort ſur deux hauteurs.

(c) Koſtheim vis-à-vis de Mayence dans l'angle que fait le Mein en ſe jettant dans le Rhin étoit néceſſaire au roi pour aſſiéger Mayence. Fliersheim ſur le Mein à un mille de Koſtheim.

An. 1631. ne ſe couvrit que quand ces bons péres eurent mis leurs capuchons. (a) Ce qu'ils vouloient leur fut accordé, & Guſtave ajouta de magnifiques aumônes aux graces qu'ils avoient demandées. Il fut défendu aux ſoldats ſous les peines les plus rigoureuſes de faire la moidre peine à ces Péres.

Les Eſpagnols envoyent des troupes dans le Bas-Palatinat & dans les villes du Rhin.

Le roi ne s'arrêta dans Francfort que ſix jours. Il venoit de recevoir avis que divers corps d'Eſpagnols & de Flamands levés dans le Luxembourg s'approchoient à grands pas du Palatinat pour ſecourir les garniſons de Mayence, Worms, Franckenthal, Heidelberg & d'autres villes voiſines où les impériaux ſe maintenoient encore. Guſtave laiſſa ſon miniſtre Oxenſtierna négocier avec les ambaſſadeurs & courut rejoindre ſon armée. Fliersheim venoit de ſe rendre après un ſiége de huit jours. Le roi prit avec lui les troupes les plus leſtes, marcha le long du Rhin, & profitant d'un chemin peu fréquenté que ſon guide lui avoit fait connoitre, il entra dans le Rhingau, païs connu par ſes excellens vins, & ſurprit (b) à Walf un corps d'Eſpagnols & de Comtois, qui furent preſque tous paſſés au fil de l'épée. L'allarme en fut portée dans Rodesheim & Ehrenfeldt, deux places (c) un peu au-deſſous de Mayence. Les garniſons déja terraſſées par la peur ouvrirent leurs portes aux Suédois.

Eſpagnols ſurpris dans le Rhingau.

Guſtave ſortit du Rhingau & ſe préſenra devant Mayence dont il étoit ſéparé par le Rhin. Il fit tirer quelques coups en paſſant plustôt pour ſaluer la ville que pour l'attaquer; car le Rhin dans cet endroit étoit trop large & trop rapide pour le paſſer. Guſtave repaſſa le Mein & s'arrêta dans la Bergſtraſs, petit païs entre trois grandes eaux, le Rhin, le Mein & le Necker. Le Rhin n'en eſt qu'à quatre lieues, Guſtave cherchoit à le paſſer, mais les Eſpagnols prévoyant ſon deſſein avoient brulé ou coulé à fond tous les batteaux. Le roi étoit prêt à renoncer à ſon projet, quand un ſoldat allemand de ſes troupes, qui avoit lié amitié avec un

(a) Tout cela ſe faiſoit par conſidération pour le P. Joſeph Capucin que Guſtave ſavoit être le conſeil du cardinal de Richelieu, & chargé de toutes les affaires du Nord. On rapporte qu'à la priſe de Wurtzbourg voyant un Capucin qu'on avoit tué, il en témoigna ſa colére & jura que s'il connoiſſoit l'auteur de ce meurtre il lui paſſeroit ſon épée au travers du corps.

(b) Voy. la *Remarque Militaire* T. à fin de Louv.

(c) Rodesheim & Ehrenfeldt à deux milles de Walff ſont deux petits chateaux en face de Bingen ſur le Rhin.

un pécheur de Gernsheim nommé *Jean Warter*, fût trouver cet ami, & lui fit de grandes offres pour le déterminer à retirer une des barques coulées à fond. Le pêcheur ſe laiſſa gagner, & ſe joignit à un batelier du lieu; ils en retirérent pluſieurs avec leſquelles Guſtave fit paſſer deux-mille fantaſſins à l'autre bord. Le roi fit aſſurer la deſcente dans cet endroit par un bon retranchement paliſſadé d'une façon nouvelle & renforcé de gros arbres couchés en croix. (*a*) Une partie de l'armée paſſa de la même maniére & Guſtave ſe préſenta devant Oppenheim, (*b*) ville aſſiſe ſur une hauteur & fortifiée à l'ancienne, ayant un mûr garni de tours. La garniſon avoit le Rhin pour foſſé & ne ſe doutoit jamais que les Suédois le paſſeroient ſi aiſément. Elle ſe croyoit donc bien ſure, lorſqu'elle ſe vit attaquée avec un courage que l'eſpoir du butin changeoit en fureur. Les ſoldats ſuédois qui entendoient parler des richeſſes renfermées dans la place, impatiens d'en jouir, s'élançoient dans les foſſés & montoient à la brêche, bravant la mort ſur les cadavres entaſſés de leurs camarades. Les aſſiégés comptant d'être ſecourus par la garniſon de Mayence, faiſoient de leur côté tout ce qu'on peut attendre de braves gens bien commandés. Don-Philippe de Silva, eſpagnol (*c*) commandoit dans la place & exhortoit la garniſon à tenir bon. C'étoit un homme de génie & fait au metier de la guerre, mais il ne croyoit pas le roi en forces & comptoit ſur un ſecours qui ne pouvoit lui manquer. Cependant après deux jours les aſſaillans avoient détruit & renverſé les foibles défenſes des aſſiégés: & ſe jettant dans la ville l'épée à la main, ils firent main baſſe ſur tout ce qu'ils rencontrérent. Oppenheim abandonné à l'inſolence & à la barbarie du ſoldat pour comble de malheur fut réduit en cendres: une femme yvre y mit le feu. On y avoit trou-

An. 1631.

Guſtave paſſe le Rhin.

Priſe d'Oppenheim le 8. decemb.

(*a*) On voit encore le monument élevé en mémoire de ce glorieux paſſage à un quart de lieue de la ville d'Oppenheim. C'eſt un lion en marbre poſé ſur une colonne, ayant la tête couverte d'un caſque & tenant en ſa patte droite une épée nue. *Hiſt. de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 23.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* V. à la fin de l'ouvrage.

(*c*) Cet officier ne commandoit point dans Oppenheim, il étoit gouverneur de Mayence. Les hiſtoriens diſent même qu'il s'étoit vanté qu'il arrêteroit le roi de Suéde & qu'il ſeroit l'écueil où ce prince ſeroit naufrage. *M. de M.* Tom. IV. pag. 21.

An. 1631. vé des barques & toutes les choſes néceſſaires pour un pont qui fut conſtruit d'abord. L'infanterie, la cavallerie, le canon paſſérent, & Guſtave reparut devant Mayence. La ville étoit pouryue de ce qu'il falloit pour ſoûtenir un ſiége en forme, & ſa garniſon exercée de longue main à ſe défendre derriére de vieux murs munis de foibles retranchemens. Les quatre premiers jours elle ſoutint avec fermeté les attaques des Suédois, & dans ces quatre jours le roi avoit déja perdu ſix capitaines, nombre de braves ſoldats & le colonel Axel-Lill avoit eû la jambe emportée d'un boulet de canon. Mais les Suédois avoient déja gagné le pié des tours. Les aſſiégés demandérent une ſuſpenſion d'armes qui leur fut accordée, & apprenant que Guſtave avoit près de vingt-ſix-mille hommes & plus de vingt piéces de canon avec lui, ils jugérent qu'il ne falloit plus penſer qu'à traiter aux meilleures conditions, & les obtinrent meilleures même qu'on ne peut les attendre de l'humanité d'un vainqueur. Ils ſortirent le 13. décembre, avec armes & bagage au nombre de paſſé deux-mille, dont la plus grande partie prit ſervice dans l'armée du roi. (*a*) Ce prince dont la maxime étoit de traiter l'ennemi avec douceur, en retiroit cet avantage ſi précieux pour un conquérant, que les vaincus gagnés par ſes bontés faiſoient d'eux-mêmes & de bonne grace ce que la violence n'auroit peut-être pas obtenu d'eux. Auſſi faiſoit-il gloire de dire que *l'humanité dans les princes eſt la garde la plus fidéle qui veille à leur ſureté;* parce qu'il n'eſt pas naturel de haïr ceux qui nous font du bien.

Mayence ſe rend au roi.

(*b*) Il eſt vrai que la capitulation portoit que la garniſon ne ſeryiroit plus contre le roi de Suéde. Mais comme c'étoient tous Eſpagnols ils auroient pû ſervir contre les hollandais. Ainſi ce que l'auteur ajoute n'eſt point une flatterie. Le roi trouva à Mayence 80. piéces de canon, 120 quintaux de poudre, des vivres & des munitions en très-grande quantité &c. Voyez la *Remarque Militaire* X. à la fin de l'ouvrage.

LES DERNIERES CAMPAGNES ET NEGOCIATIONS DE *GUSTAVE-ADOLPHE* EN ALLEMAGNE.

LIVRE TROISIÉME.

SOMMAIRE.

Suite des progrès du roi de Suéde dans le cercle du Rhin, & dans la Franconie: priſe de Donawert: entrée des Suédois dans la Baviére: paſſage du Lech: mort de Tilli: portrait de ce vieux général: conditions auſquelles Walſtein ſe charge du commandement: ſurpriſe de Ratisbonne: l'harmonie rétablie entre les Bavarois & les Impériaux: Walſtein entre en campagne: portrait de cet homme ſingulier: la Bohéme repriſe ſur les Saxons: progrès du duc de Weimar en Souabe: la ville de Nuremberg envoye des députés à Walſtein: conduite du général à leur égard: camp des deux armées devant Nuremberg: attaque du camp de Walſtein.

LA priſe de Mayence déconcerta les Impériaux & fut un coup de foudre pour les Eſpagnols campés aux environs, qui ne trouvoient plus de digue aſſez forte pour l'oppoſer à des ſuccès ſi rapides. (*a*) Les princes eccléſiaſtiques ſe voyoient ſans appui: la confuſion régnoit dans les conſeils de Vienne An. 1632.

(*a*) Les Eſpagnols après la perte d'Oppenheim & de Mayence avoient encore Creutznach ſur la Nahe à ſix milles de Mayence, tout le Hundſruck qui eſt le païs entre le Rhin, la Nahe & la Moſelle, Trèves & Coblentz deux poſtes importans ſur la Moſelle pour entretenir la communication des Païs-Bas dans le Bas-Palatinat, & la Wetteravie païs entre la Heſſe & la Weſtphalie.

An. 1632. & de Madrid : les forces des catholiques en ſe partageant s'affoibliſſoient ; & *la Ligue* autrefois ſi redoutable aux proteſtans n'étoit plus qu'un coloſſe épuiſé dont les bras languiſſans ſe refuſoient aux beſoins du corps. Les Suédois profitérent de l'étourdiſſement où ils voyoient leur ennemi plongé. Mayence pris, il leur fut aiſé d'emporter Baccharac & les villes voiſines, qui ſe rendirent à la ſeule vue des coureurs de l'armée ſuédoiſe. Ces villes ſervirent d'exemple à Wisbaden, (*a*) Hoff, & Kœnigſtein une des meilleures places de l'électeur de Mayence ; toutes ouvrirent leurs portes au vainqueur.

Priſe de Baccharac.

Bernard de Saxe-Weimar, deſcendant de ce Jean-Frédéric à qui Charles-quint avoit ôté ſes états, venoit de paſſer au ſervice du roi avec quatre-mille hommes & le titre de meſtre de camp-général. Il étoit auſſi heureux que brave, en voici une preuve. On étoit au commencement de janvier. Weimar envoya cinq-cent cavaliers aux portes de Manheim, qui ſe dirent des impériaux pourſuivis par les Suédois, & demandoient à entrer. Chemin faiſant ils avoient appris de quelques déſerteurs l'état de la place, enſorte qu'il ne leur fut pas difficile de tromper & ſentinelles & officiers, d'en impoſer même au Gouverneur en prenant des noms connus & en donnant des indices vraiſemblables. Mais ils ne furent pas plustôt reçus dans la place qu'ils firent main baſſe ſur ceux qui gardoient les portes, & courant le ſabre à la main ſur tout ce qui ſe montroit, ils donnérent le tems à l'infanterie qui les ſuivoit de s'aſſurer de la place. Il y eut près de trois-cent eſpagnols de tués. Le gouverneur & les officiers furent priſonniers de guerre (*b*).

Surpriſe de Manheim.

La France n'avoit pû voir ſans inquiétude les Suédois en moins de deux années s'étendre des bords de la Baltique juſqu'aux rives de Rhin. La crainte qu'ils ne pénétraſſent plus avant avoit porté le miniſtre de Louis XIII. à faire entrer une armée dans l'évêché de

(*a*) Visbaden à 1½ mille de Mayence de l'autre côté du Rhin.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* Y. à la fin de l'ouvrage.

Metz. (a) Mais en même tems que Richelieu assuroit la frontiére contre les entrepriſes de Guſtave-Adolphe, le marquis de Brézé, maréchal de France & beau-frére du cardinal, revêtu du caractére d'ambaſſadeur extraordinaire eut ordre d'aller complimenter le monarque ſuédois ſur le progrès de ſes armes. L'objet de ſa négociation étoit de reſſerrer les nœuds d'amitié entre les deux couronnes & d'obtenir de Guſtave la neutralité pour la Lorraine & le païs de Trèves. (b) Il n'étoit pas de la prudence des françois d'attirer ſur la frontiére ce roi victorieux, ni de voir tranquilement ſes conquêtes s'accroitre aux dépends de quelques princes qui pouvoient acheter la protection de la France. Louis XIII. offroit de protéger la Lorraine à condition que le duc lui remettroit Moyenvic & Marſal, (c) places ſituées dans les marais de la Seille. Une autre condition fut que le duc d'Orléans ni aucun des rébelles n'auroient plus d'aſile en Lorraine, & que le duc Charles vivroit toûjours en bon allié de la France. L'électeur de Trèves achetoit l'appui des François aux dépends de ſa forteresſe d'Ehrenbreitſtein (d) ſituée à la rive droite du Rhin vis-à-vis de Coblentz An. 1632.

(a) Louis XIII. pour éloigner les Suédois de la frontiére fit propoſer à Guſtave de faire entrer l'armée françoiſe en Allemagne, ſe chargeant d'attaquer l'Alſace & d'obliger le duc de Lorraine à deſarmer. Mais Guſtave qui ne vouloit point abandonner l'Alſace à la France, répondit en riant que *difficilement les armées de deux rois s'accorderoient bien en Allemagne*, & que Louis feroit beaucoup mieux d'attaquer les eſpagnols en Catalogne ou ailleurs, que pour les autres ennemis de la France en Allmagne il en faiſoit ſon affaire. *Hiſtoire de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 10 & 42.

(b) Le traité de neutralité entre le roi de Suéde & l'électeur de Trèves fait par l'entremiſe de la France ne fut ſigné à Munich que le 20. mai 1632. La cauſe de ce retard fut que l'électeur en ſe mettant ſous la protection des François ſe croyoit diſpenſé d'accorder des logemens & des vivres aux Suédois qui paſſeroient par ſes terres. Cet article fut reglé à la ſatisfaction du roi de Suéde qui avoit beſoin de traverſer l'électorat de Trèves pour entrer dans celui de Cologne, dont l'électeur de la maiſon de Baviére étoit un des principaux arcboutans de la Ligue. *Idem* pag. 71 & 75.

(c) En conſéquence du traité de Vic ſigné le 2. Janvier 1632. par lequel le duc de Lorraine s'engageoit de plus à renoncer à toute Ligue contraire au traité fait entre les deux rois pour le rétabliſſement de la liberté en Allemagne.

Moyenvic & Marſal ſont deux places peu diſtantes l'une de l'autre & toutes deux ſur la Seille qui tombe dans la Moſelle près de Metz, à 80½ lieues de Paris & 11 de Sarlouis.

(d) L'auteur devoit dire *de tout l'électorat & de Philisbourg*, que l'électeur comme évêque de Spire conſigna à la France par le même traité du 9. Avril 1632. En reconnoiſſance de quoi Louis XIII. s'obligeoit d'aſſiſter l'électeur contre tous ceux qui le voudroient opprimer, & de faire ſortir les Eſpagnols de ſes états. Cette démarche irrita l'empereur & les Eſpagnols, & fut cauſe du malheur qui arriva depuis à ce prince: car les Eſpagnols le firent enlever dans Mayence en 1635, & il reſta priſonnier dix années de ſuite.

An. 1632. à l'embouchure de la Moſelle. Louis XIII. retourna à Paris à la fin de janvier; laiſſant le commandement de l'armée au maréchal de la Force qui avoit ſous lui le marquis de la Force ſon fils & Saint Chaumont, tous deux maréchaux de camp.

Le roi de Suéde s'arrête quelques jours à Mayence.

Le roi de Suéde ne s'étoit arrêté que peu de jours à Mayence pour y mettre ordre aux affaires les plus preſſées. Dans un conſeil qu'il tint avec ſes miniſtres & ſes généraux d'armée, le duc de Weimar, qui ne cherchoit qu'à ſe diſtinguer, étoit ainſi que pluſieurs autres de l'opinion „ qu'il falloit tomber dans les quartiers des impériaux qui „ étoient alors diſperſés; qu'il ſeroit aiſé de les détruire en détail dans „ un païs ouvert comme l'eſt l'Allemagne, & que les villes catholiques „ une fois ſans défenſe ouvriroient leurs portes au roi dans la ſeule „ crainte de s'attirer ſon indignation par une réſiſtance mal entendue; „ que ce n'étoit pas l'intérêt de S. M. d'employer les troupes à prendre „ quelques miſérables bicoques, ſi par-là on donnoit le tems à Tilli „ de ſe mettre en forces; que le meilleur allié des autrichiens eſt le „ tems: qu'ils s'étoient toûjours remis de leurs défaites, parce qu'ils „ avoient toûjours ſçu par ruſe ou autrement ſe mettre à l'abri des pre- „ miéres pourſuites; que l'empereur tout épuiſé qu'il étoit d'argent & „ d'hommes trouveroit de quoi rétablir ſes affaires avec l'or de l'Eſpa- „ pagne & le ſecours des Italiens, nation d'un zéle à toute épreuve & „ dont la maiſon d'Autriche n'avoit que trop bien ſçu profiter; que „ l'électeur de Baviére attaché par intérêt aux Autrichiens, (a) ne man- „ queroit jamais d'argent ni d'hommes, que ſon païs lui fourniroit de „ quoi réparer ſes pertes; qu'enfin le commandement de l'armée ve- „ noit d'être conféré à Walſtein; que cet homme s'étoit prodigieuſe- „ ment enrichi dans les précédentes guerres, qu'avec cela avide de „ gloire & impatient de jouer un grand rôle, il n'épargneroit rien

Ehrenbreitſtein eſt ſur un rocher: pour y arriver il n'y a qu'un ſentier qui va en ſerpentant & que l'on a bordé d'un mur. créneléé. Charles Gaſpard Van der Ley ſucceſſeur de cet électeur ſi malheureux mort en 1652, a beaucoup augmenté les fortifications de cette place.

(a) Puiſque Ferdinand l'avoit mis en poſſeſſion du Palatinat qu'il devoit s'attendre à reperdre ſi l'empereur n'étoit plus en état de tenir tête aux Suédois.

„pour faire honneur à ſa charge, & profiteroit du tems qu'il en étoit An. 1632.
„revêtu; que le roi avoit la France pour amie & que les François en
„ſe portant ſur la frontiére avoient déja tellement allarmé les troupes
„catholiques, qu'elles n'avoient rien entrepris depuis & n'entrepren-
„droient rien contre les Suédois; que c'étoit le moment d'attaquer
„& qu'il ne falloit pas donner le tems aux impériaux de ſe recon-
„noître."

Ces raiſons étoient plauſibles, c'étoit l'avis du grand nombre. Cependant le roi ne s'y rendit pas, & dit entr'autres choſes „qu'il „reſtoit à Ferdinand deux grands ſoutiens la puiſſance de ſa propre „maiſon & les forces des états catholiques jointes à celles des eccléſiaſtiques; qu'il falloit commencer par abattre un de ces deux ſoutiens ſi l'on vouloit que l'édifice de la puiſſance autrichienne s'écroulât. Il convint que l'Eſpagne, la Baviére & Walſtein avoient beaucoup d'argent; mais il prétendit qu'il falloit faire encore plus d'attention aux ſecours qui pouvoient venir de la Flandre & des électeurs catholiques, des princes eccléſiaſtiques & du Duc de Lorraine; que ce prince aimoit la guerre & qu'il ne trouveroit jamais une „plus belle occaſion d'armer; que les troupes de la Ligue n'étoient „encore qu'un ramas de nouvelles levées, mais que le courage de „leurs maitres joint à l'eſpérance d'un ſuccès heureux les feroit marcher. Surtout, dit-il, ſi ces milices voyent que nous nous éloignons, „elles prendront notre retraite pour une fuite. Mon avis eſt qu'il ne „faut pas porter le feu de la guerre ailleurs avant qu'il ne ſoit bien „étouffé ici, de peur qu'il ne ſe rallume dérriére nous: il nous en „coûteroit trop alors pour l'éteindre. Il dit que la Baſſe-Allemagne „où le peuple nait avec le goût des armes fourniroit plus de ſoldats que „n'en pouvoit donner l'Italie, dont les provinces étoient dépeuplées, „ſans parler que des Italiens la moitié périroit avant d'avoir paſſé les „montagnes; que ce peuple accoûtumé à un climat chaud & pouvant „jouir de la paix dans le plus beau païs, ne ſe preſſeroit pas de le

An. 1632. „quitter pour venir camper en plein hyver au milieu des neiges de „l'Allemagne; au lieu qu'avec de l'argent l'empereur trouveroit dans „les Païs-Bas autant de ſoldats qu'il en voudroit. Il dit qu'il con„noiſſoit les forces & la richeſſe de l'électeur de Baviére, mais qu'il „ſavoit auſſi que ce prince ne prodiguoit pas ſes tréſors & qu'il n'avoit „que de mauvaiſes troupes; que Walſtein pouvoit avoir beaucoup „d'argent, mais que c'étoit auſſi ſon ſeul mérite; qu'il ne voyoit en „lui qu'un homme ſingulier, un héros de comédie, un fou, haï des „Bavarois & mépriſé de l'Eſpagne. Quant aux François, il ajouta „qu'on auroit pû s'en promettre beaucoup d'aſſiſtance, ſi la France „n'étoit toute auſſi portée que d'autres à reculer ſes limites; que „les François n'étoient pas gens à venir déſarmer les Lorrains unique„ment pour faire plaiſir aux Suédois; que ſous le beau prétexte d'aſ„ſurer la frontiére, ils entroient dans les états des uns & des autres „tantôt comme protecteurs tantôt comme arbitres, & qu'ils penſoient „beaucoup plus à profiter des diviſions qui s'étoient élevées dans l'em„pire qu'à les faire tourner à l'avantage du parti proteſtant; que com„me les grands ne ſont amis qu'autant qu'ils trouvent leur intérêt à „l'être, la France ſe ſervoit des Suédois pour affoiblir la maiſon „d'Autriche, & qu'il étoit à craindre qu'elle ne ſe tournât contre ces „mêmes Suédois dès qu'elle les verroit trop puiſſans; (*a*) qu'il ſuffiſoit

de

(*a*) La France attentive à ſes intérêts trouvoit un grand avantage à ſe ſervir de Guſtave-Adolphe pour affoiblir la maiſon d'Autriche. Cependant pour contre-balancer les progrès de la Suéde ſans contrevenir au traité de Beerwald, elle prit ſous ſa protection les états catholiques de l'empire, qui voulurent embraſſer la neutralité. Cette politique s'eſt toûjours ſoutenue dans la guerre de trente ans, au grand regret des Suédois, comme le prouve l'inſtruction de la cour de France à ſes miniſtres à Munſter en 1646. „La ſeule conſidération, dit le comte „de Brienne dans cette inſtruction, qui a porté la „France à joindre ſes armes à celles de Suéde a été „la néceſſité abſolue qu'elle avoit de modérer la „puiſſance de la maiſon d'Autriche qui alloit s'aug„mentant chaque jour aux dépends des autres prin„ces, & qui viſoit auſſi à s'accroitre aux nôtres, & „à ſe rendre à la fin maitreſſe de tout ſi elle eût pû. „Mais aujourd'hui, (en 1646.), dans l'état où ſont „les affaires il y a raiſon de craindre dans l'Allema„gne la trop grande puiſſance du parti proteſtant, „ſoutenu comme il l'eſt de la couronne de Suéde... „de façon que ſi l'ambition démeſurée de la maiſon „d'Autriche nous a obligés de nous ſervir de tous „moyens pour lui former des obſtacles, nous ne „devons pas nous endormir lorſque nous reconnoiſ„ſons que l'application & la paſſion avec leſquelles „les proteſtans tâchent de ſe rendre redoutables ne „ſont pas moins à craindre &c." *Mémoires & Négoc. ſecret.* Tom. I. pag. 63-65.

„de Todt & de Tubal (Haubald) (*a*) pour tenir en échec Tieffen- An. 1632.
„bach & Gœtz en Siléſie; que l'électeur de Saxe entré en Bohéme
„n'auroit pas de peine à renverſer les projets de Walſtein: que Ban-
„nier obſerveroit les mouvemens des Bavarois, & qu'il ne s'agiſſoit plus
„que d'avoir ſes derriéres gardés du côté du Palatinat pour être ſûr
„d'une victoire aiſée de tout autre côté."

Chacun ſe rendit à l'opinion du roi. Mais avant tout il falloit s'aſſurer d'une retraite & couvrir le flanc de la Franconie. Guſtave chercha lui-même un terrein convenable & n'en trouva pas dont l'aſſiette fût plus heureuſe que l'angle formé par le Rhin & le Mein vis-à-vis de Mayence du côté du Palatinat. Il fit tracer en ſa préſence le plan d'une fortereſſe à ſept baſtions. Cette place eût été d'autant plus importante pour les Suédois, qu'aſſiſe au centre de l'électorat de Mayence & du Palatinat, ſur les rives du Rhin & du Mein, elle devenoit la clef de ces deux grandes eaux & auroit tenu en reſpect les peuples du Haut & du Bas-Rhin. Peut-être même qu'en aſſurant ſes conquêtes de ce côté-là, Guſtave cherchoit à ſe ménager un chemin toûjours ouvert pour les conquêtes éloignées qu'on croit qu'il méditoit. Il voulut que cette place portât ſon nom; elle fut appellée *Guſtavebourg* comme qui diroit *le fort de Guſtave.* (*b*) Mais ſes ſoldats qui ſe moquoient des catholiques l'appelloient *le fléau des prêtres*, (*c*) parce qu'étant, comme j'ai dit, en face de Mayence &

Les Suédois jettent les fondemens de Guſtavebourg.

(*a*) C'eſt ainſi que M. de M. appelle cet officier dont le nom eſt finguliérement défiguré dans les hiſtoriens. Le comte *Gualdo*, *de Prades* & le *Soldat Suédois* appellent indifféremment TUBAL l'officier qui détruiſit le magazin de Freyſtadt la nuit du 29. au 30. juillet & celui qui arriva le 18. août du côté de Steinau en Siléſie avec un petit corps de Suédois. L'auteur du *Theat. Europ.* nomme le premier TUPATEL & TUBATEL, l'autre TUBALD. Le docteur *Hart* appelle l'un DUVAL & l'autre DEWBATEL, enfin M. de M. dans ſon *hiſtoire de Guſtave-Adolphe* nomme DEWBATEL celui qui étoit au camp de Nuremberg au mois de juillet & qui défendit la citadelle de Cobourg le 3. octobre, pour le diſtinguer de celui qui étoit en Siléſie au mois d'août qu'il nomme HAUBALD. J'aurois bien voulu pouvoir rétablir auſſi ſûrement d'autres noms ſuédois ou allemands que l'auteur italien a rendu méconnoiſſables. J'y ai donné tous mes ſoins, mais quand on eſt obligé de deviner ſans ceſſe, on ne ſe flatte pas d'avoir toûjours rencontré juſte.

(*b*) Cette fortereſſe fut achevée en 1633. & dans la ſuite démolie, enſorte qu'à peine on en voit aujourd'hui quelques ruines. *Maty* Dict. géogr.

(*c*) Les ſoldats de Guſtave appelloient cette fortereſſe PFAFFENTRAUB ou PFAFFENZWANG *entraves des prêtres*; ce qui rend mieux la penſée de l'auteur que le *Caſtigo de' Preti*, fléau ou chatiment des prêtres. *Theat. Europ* Tom. II. pag. 604.

An. 1632. au centre de l'électorat, ce fort pouvoit retenir dans l'obéiſſance tous les prélats voiſins. Le roi avoit pourvû à ce qu'il falloit pour la conſtruction de cette place, il avoit auſſi laiſſé dans Mayence une garniſon ſuffiſante. On étoit au mois de janvier; mais ſans que la rigueur de la ſaiſon pût l'arrêter, il ſe mit en marche comme un autre auroit fait au printems, & arriva devant Spire. Il fit ſommer la ville. Le magiſtrat fit bien tout ce qu'il put pour garder la neutralité, mais Guſtave vouloit la place & les portes lui en furent ouvertes. Worms, Landau, & Weiſſenbourg au-delà du Rhin dans le Bas-Palatinat eurent le même ſort. Les Suédois y mirent garniſon & ſe contentérent de modiques contributions. Franckendahl & Heydelberg gardées par des Eſpagnols avoient de quoi ſe défendre, & arrêtérent les Suédois, quoiqu'attaquées avec vigueur. Guſtave qui perdoit l'eſpérance de les forcer ne voulut pas négliger devant ces places un tems qu'il pouvoit employer à parcourir des provinces qui lui étoient ouvertes, où il falloit empêcher les levées qui ſe faiſoient pour l'armée de Walſtein. Franckendahl eſt au milieu d'une belle plaine entre Spire & Worms. (*a*) Cette place fortifiée à la moderne eſt la meilleure qu'ait eû l'électeur Palatin. Les Eſpagnols en étoient maitres depuis la perte que ce prince avoit faite du royaume de Bohéme. Heidelberg eſt entre deux montagnes à la rive droite du Necker. Le palais électoral eſt ſur l'une & la citadelle ſur l'autre. L'infortuné Frédéric V. y faiſoit ſa réſidence avant ſon expulſion.

Progrès des Suédois dans le Bas-Palatinat.

La reine de Suéde arrive à Francfort.

Guſtave venoit d'apprendre la venue de la reine, il reprit la route de Francfort & fut juſqu'à Hanau, au devant d'elle. Il reçut cette princeſſe de la maniére la plus tendre, & s'arrêta quelques jours à Francfort auprès d'elle. (*b*) De retour à Mayence il y trouva l'envoyé

(*a*) A un mille de Worms. Un petit ruiſſeau traverſe la ville qui ſe perd près de Worms dans le Gieſſengraben. Elle a au midi une plaine, & des hauteurs au couchant. Ce n'eſt plus une place de défenſe.

(*b*) On voit dans le cours de cette hiſtoire que la reine *Marie-Éléonore* cherchoit toutes les occaſions de voir Guſtave-Adolphe qu'elle aimoit tendrement. Après la levée du ſiége de Nuremberg elle revint avec lui à Erfurt où le roi l'embraſſa avec un ſi grand ſerrement de cœur qu'il ne put lui dire que ces mots: *Dieu vous beniſſe*, & il partit pour

de Wolfgang-Guillaume duc de Neubourg. Ce prince craignant le voiſinage des Suédois pour ſon païs de Clèves avoit envoyé auprès du roi M. d'Udensheim gouverneur de Duſſeldorf, & le docteur Diſſel. Ils devoient profiter de l'aſſurance que Camérarius ambaſſadeur de Guſtave en Hollande avoit donnée des intentions pacifiques de Sa Majeſté Suédoiſe, offrir la médiation du duc de Neubourg à ce monarque, & le prier de laiſſer jouir leur maitre du privilége qu'à tout homme libre de reſter neutre dans une querelle où il ne veut pas entrer, ſuppliant Sa Majeſté de ne rien entreprendre contre un état où les ennemis de la Suéde ne trouveroient jamais ni aſile ni ſecours. On vit arriver auſſi les députés de quelques autres princes voiſins qui venoient pour le même ſujet. Guſtave pour toute réponſe leur dit „qu'ils s'étoient engagés à ne point aſſiſter l'empereur, que le tems „feroit voir s'ils ſavoient tenir parole." Il ne voulut ſigner de neutralité qu'avec ceux qui s'étoient détachés du parti de l'Autriche pour ſe mettre ſous la protection de la France. An. 1632.

Tandis que les Suédois portoient la guerre & leur fortune le long du Rhin & dans la Franconie, le comte de Pappenheim avoit raſſemblé les garniſons tirées de quelques villes du Weſer & du duché de Brunſwic que ni leurs murs ni leur aſſiette ne pouvoient défendre, & s'étoit fait un corps d'à peu près dix-mille hommes. Il avoit repris Barleben, (*a*) & s'étoit approché de Magdebourg dont Bannier avoit levé le ſiége, au moment d'entrer dans la place. (*b*) Le Suédois qui Mouvemens des Impériaux dans la Baſſe-Saxe.

Lutzen où il fut tué. L'Allemagne qu'elle avoit traverſée en triomphe la vit alors arroſer de ſes larmes le corps froid & ſanglant de ſon auguſte époux qu'elle reconduiſit en Suéde, où ſa douleur inconſolable immortaliſa ſes regrets. Elle mourut en 1655.

(*a*) Barleben à quatre milles de Magdebourg, & non *Garleben* comme diſent l'auteur du *Theat. Europ.* & d'autres.

(*b*) Le comte de Mansfeld enfermé dans Magdebourg avec environ 2000 hommes avoit offert d'évacuer la place ſur la fin de 1631, & de ſe retirer en Siléſie par la Saxe. Le maréchal Bannier avoit fait demander un paſſeport à l'électeur. Mais dans ces entrefaites le comte de Pappenheim s'approchant de Magdebourg avec 5000 fantaſſins & 18 eſcadrons, Mansfeld fit dire à Bannier que l'accord fait n'avoit plus lieu. Peu après deux ſoldats de Bannier ayant enlevé un pain à un païſan & voulant ſe le partager, y trouvérent une lettre qu'ils portérent au général. Elle étoit du comte de Pappenheim qui avertiſſoit Mansfeld qu'il ſeroit devant Magdebourg le 4. janvier & qu'il devoit ſe préparer à faire une ſortie avec ſes deux-mille hommes afin de mettre les Suédois entre deux feux. Ce projet détermina Bannier à lever le ſiége. Il logea d'abord ſon infanterie allemande à Schonebeck, il envoya les

An. 1632. Bannier léve le siége de Magdebourg.

qui croyoit Pappenheim beaucoup plus fort que lui s'étoit retiré en bon ordre à Calbe (*a*) du côté de l'Elbe, où il avoit pris une position avantageuse pour éviter tout engagement avec un corps qu'il pensoit être fort supérieur au sien, & pour ne pas contrevenir aux ordres de son maitre. Car ce prince ne souffroit pas que ses généraux détachés acceptassent le combat, s'ils n'étoient sûrs de la victoire. De cette maniére il obligeoit les Impériaux à partager leurs forces, il facilitoit ses conquêtes, & étoit plus en état de battre en détail une armée qu'il ne trouvoit jamais rassemblée. (*b*) Pappenheim après avoir délivré Magdebourg & fait quelques tentatives infructueuses sur le camp des Suédois à Calbe, rentra dans la ville & poussa son avantgarde jusqu'à Gommern. Ce lieu dépendant de l'archevêché aux confins de la Saxe fut mis à feu & à sang par le colonel Kleiner qui ne traita pas avec plus d'humanité Muhlingen, Schœnebeck, Saltza & les villages des environs. Il auroit étendu ses cruautés plus loin si le duc George de Lunebourg que sa religion & les succès de Gustave-Adolphe venoient d'attacher au parti de la Suéde, (*c*) ne se fut jetté sur Wolfenbuttel. Le danger où étoit cette place importante obligea Pappenheim de revenir sur ses pas. Wolfenbuttel au centre des états de Brunswic,

Anglois & les Suédois à Saltza, la cavalerie & les dragons cantonnérent dans Welslehen. Ensuite il se retira avec sa petite armée dans le camp de Calbe. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 512. M. de M. rapporte le même fait avec cette différence que selon lui le Suédois logea son armée dans les trois endroits ci-dessus avant la découverte du projet de Pappenheim. Il ne fait pas attention que ce projet n'étoit que pour délivrer Magdebourg & qu'il devient inutile sitôt qu'il suppose le siége levé, & les Suédois retirés.

(*a*) Calbe ou Kalbe à trois-milles de Magdebourg est sur la Saale, que Bannier passa & qui couvroit le front de son camp.

(*b*) L'historien *de Prades* prête à Gustave une idée de plus: il dit que c'etoit afin qu'une défaite particuliére ne le détournât pas de poursuivre ses opérations contre le gros de l'armée impériale.

(*c*) De la maniére dont l'auteur s'exprime on croiroit que le duc de Lunebourg commandoit des troupes à lui appartenantes: c'étoit celles du cercle de la Basse-Saxe dont les états lui avoient confié le commandement. La victoire de Leipsic fit tant d'impression sur les états du cercle de la Basse-Saxe qu'ils résolurent dès ce tems-là de suivre le parti de la Suéde. Il se tint à cet effet une assemblée à Hambourg, où l'on convint d'accorder au roi une grosse somme d'argent à condition qu'il prendroit la Basse-Saxe sous sa protection. Mais le roi de Dannemarc s'y opposa sous prétexte qu'il étoit mal-séant de se rendre tributaire d'un prince étranger. Les états auroient pû répondre qu'il étoit aussi mal-séant au roi de Suéde de se mettre à leurs gages. Le roi Christian qui aimoit la guerre conseilla de lever des troupes, espérant d'en avoir le commandement. On leva en effet six-mille hommes de pied & cinq-cent chevaux pour la défense commune du cercle, & George de Lunebourg-Zell, frére du duc régnant, fut chargé de les commander.

ſitué avantageuſement ſur la riviére d'Ocker, (*a*) étoit d'une néceſſité indiſpenſable pour les troupes de Pappenheim. C'étoit leur place d'armes, ils tiroient de-là leurs ſubſiſtances; & ſi cette ville par intelligence ou autrement paſſoit au pouvoir des Suédois, c'étoit pour les proteſtans un avantage dont les ſuites ne pouvoient qu'être funeſtes aux catholiques. An. 1632.

Pappenheim ſe renforça de la garniſon de Magdebourg. Cette malheureuſe ville lui auroit trop coûté à défendre, il la fit piller & démanteler, prit ſon chemin par Séehauſen & arriva à Wolfenbuttel à la fin de janvier 1632. Magdebourg étoit une place trop néceſſaire au parti du roi pour l'abandonner. Bannier y entra auſſitôt, donna ſes ſoins au rétabliſſement des fortifications, & ſe mit à la pourſuite de Pappenheim. Il courut s'emparer de Steinbruck (*b*) dans l'évêché d'Hildesheim, pour ôter aux Impériaux ce paſſage important ſur l'Ocker. Les Suédois les y attendoient & comptoient les attaquer avec avantage. Mais Pappenheim quoiqu'entouré d'ennemis (*c*) avoit pris de ſi ſages meſures dans ſa marche qu'il atteignit Beterloo ſur la Glien entre le comté de Hoya & l'évêché d'Hildesheim. Il mit à contribution les villes des riches duchés de Brunſwic & de Lunebourg entre le Weſer & l'Elbe, & comme il avoit beſoin d'une place & d'un fleuve pour aſſurer ſa retraite, il entra dans Hamelen (*d*) qui le rendoit maitre du Weſer & lui ſervoit à conſerver les villes encore attachées à l'empereur. Il ſe défendit, ſe maintint partout & eut la gloire d'arrêter avec ſa petite armée un ennemi ſupérieur, mais qui le craignoit connoiſſant les reſſources que ſon eſprit & ſon courage lui ſuggéroient au beſoin. Pappenheim abandonne Magdebourg

(*a*) Wolfenbuttel à 2 milles de Brunſwic ſur l'Ocker qui prend ſa ſource dans le païs de Wernigerode & ſe jette dans l'Aller près de Giffort.

(*b*) Steinbruck entre Hildesheim & Brunſwic à 4 milles de la derniére: elle eſt comme une iſle entourée de la Fuſe qui ſe jette dans l'Elbe près de Zell.

(*c*) Le duc Guillaume de Weimar s'étoit joint au maréchal Bannier près d'Oſterwick avec un corps de dix-mille hommes qu'il venoit de lever dans la Thuringe, enſorte que le comte de Pappenheim avoit ſeize ou dix-ſept-mille hommes contre lui.

(*d*) Hamelen dans le comté de Schaumbourg ſur le Weſer.

An. 1632.

Siége de Creutznach.

Guſtave maitre d'une grande partie du Bas-Palatinat cherchoit une place qui lui aſſurât la poſſeſſion des villes du Rhin, & qui lui facilitât la conquête de celles de la Moſelle dans l'électorat de Trèves, après qu'il auroit éloigné les Eſpagnols en leur ôtant la meilleure place qui leur reſtoit de ce côté-là. Creutznach ſur la Nahe lui parut réunir tous ces avantages; il réſolut de s'en ouvrir l'entrée. La Nahe eſt une riviére qui ſort d'un petit lac dit le *Scheidemberger-Wagh* dans le duché de Deux-Ponts, & qui tombe dans le Rhin à Binghen. L'état de la place & la force de la garniſon rendoient l'entrepriſe difficile. Mais rien ne pouvoit arrêter Guſtave dans l'éxécution d'un projet dès qu'il en voyoit la néceſſité. Il quitte Mayence le 2. de janvier, fait élever trois grandes batteries contre la ville & la foudroye de trois côtés. Les aſſiégés pour la pluſpart Eſpagnols (nation fiére, courageuſe & d'une habileté ſinguliére dans les ſiéges) ſe piquérent de répondre au canon des Suédois par un feu non moin ſoutenu. Don-Philippe de Silva s'étoit renfermé dans la place pour la défendre avec ce courage & cette intelligence qui l'avoient toûjours tiré des mains de l'ennemi. Guſtave courut riſque de la vie devant Creutznach, car en s'avançant pour animer le ſoldat, un page fut tué à ſes côtés d'un coup de mouſquet comme il préſentoit une lettre au roi. Sur quoi M. de Pauch ambaſſadeur de Hollande, témoin de cet accident, conjura le monarque de vouloir bien ne pas tant s'expoſer, le ſuppliant de penſer que le maintien de la liberté publique tenoit à ſa conſervation. Le roi répondit en riant: *Monſieur l'ambaſſadeur, on ne prend pas les villes ſur ſon fauteuil. Vous ſavez que les écoliers ferment leurs livres dès que le régent a le dos tourné, & ſans moi mes ſoldats auroient les mains dans leurs poches.* Puis prenant un ton ſerieux: *mon heure n'eſt-elle pas écrite dans le ciel, pouvons-nous changer quelque choſe aux décrets de la providence?* Le peu de ſoin que ce monarque prenoit de ſa vie, venoit comme on voit d'une erreur qui avoit trouvé place dans la tête de ce ſage roi, il croyoit une prédeſti-

Raiſons pourquoi le roi s'expoſe comme le ſimple ſoldat.

nation abſolue. Dans le moment un colonel qui s'étoit abſenté pour ſe faire raſer s'approcha du monarque & lui demanda ſes ordres: *Ah, le brave Damoiſeau*, s'écria Guſtave en le voyant, *qui met plus de tems à ſe faire le poil, que je n'en mets à prendre une ville!* En même tems il s'avance & ordonne de reſſerrer la place qui le fut auſſitôt; nouvelle preuve de ce que le roi venoit de dire. En effet quelle ne doit pas être l'ardeur qu'inſpire la préſence d'un roi qu'on voit être le premier qui affronte les dangers? Guſtave fit donner trois aſſaults furieux après leſquels la ville écraſée par plus de dix-ſept-cent bombes depuis quatorze jours que le ſiége duroit, fut trop heureuſe de ſe rendre aux conditions honorables qui avoient été accordées à la garniſon de Mayence. Ainſi fut pris Creutznach au grand étonnement de ceux qui connoiſſoient ſa force (*a*) & qui ne penſoient pas que ce fut une ville à prendre *ſans quitter la botte.* Guſtave alors chargea le maréchal Horn & Guillaume de Weimar ainé du duc Bernard d'entrer dans l'évêché de Bamberg partie de la Franconie, entre le Mein & la Bohéme, (*b*) où l'évêque eſt ſouverain. Ils avoient ordre de prendre la ville & d'arrêter les levées d'hommes & les autres préparatifs que Tilli & Aldringer faiſoient dans cet évêché. Bamberg fut pris, mais les Suédois n'en furent pas longtems maitres (*c*): Tilli les força bientôt à repaſſer le Mein & à ſe réfugier dans Schweinfurt. (*d*)

An. 1632.

Les Suédois en Franconie.

Le roi étoit dans Francfort lorſqu'il apprit la nouvelle de cet échec. Sur le champ il pourvut à la ſureté des villes du Rhin, (*e*) & prenant avec lui un grand train d'artillerie & tout ce qui étoit néceſſaire pour la marche du corps qu'il commandoit en perſonne, il s'a-

(*a*) La ville n'eſt pas forte, elle eſt dominée par le Gautzenberg & fut priſe à la premiére attaque. Mais la garniſon s'étoit retirée dans le fort, où une partie ſauta en l'air par l'effet d'une mine des Suédois, le reſte ſe rendit.

(*b*) L'auteur devoit dire entre le Mein & le margraviat de Bareuth qui confine à la Bohéme.

(*c*) Voyez la *Remarque Militaire* Z. à la fin de l'ouvrage.

(*d*) Cet échec des Suédois coûta cher au duc de Baviére qui avoit fourni des troupes à Tilli pour déloger celles du roi de l'évêché de Bamberg. Voyez plus bas la note ſur *Donawert* & *Ingolſtadt.*

(*e*) En partant pour la Franconie, Guſtave avoit laiſſé ſon grand chancelier Axel-Oxenſtierna pour commander ſur le Rhin avec des troupes ſuffiſantes. Il avoit établi ſon quartier-général a Mayence.

An. 1632. vança le long du Mein, prit par Steinheim & Aſchaffenbourg, il arriva à Schweinfurt & joignit le maréchal Horn à Geltersheim, (*a*) bien réſolu d'aller au devant de l'armée catholique & de livrer bataille à Tilli. Prenant à droite, il deſcendit vèrs Kitzing, entre Wurtzbourg & Bamberg, dont Tilli avoit fait ſa place d'armes. Ce général venoit de l'abandonner à l'approche de troupes ſupérieures aux ſiennes en nombre & en courage, & s'étoit retiré dans le Haut-Palatinat. Il comptoit que les renforts qu'il avoit jettés dans Cronach (*b*) & Forcheim, deux bonnes places de la Franconie, ſuffiroient pour arrêter l'armée ſuédoiſe juſqu'à ce qu'il eût reçu les ſecours qu'il attendoit des états de l'empereur. Avec ces ſecours il ſe croyoit en état de reparoitre en campagne & de règagner ce qu'il avoit perdu à la journée de Leipſic. Mais Tilli paroiſſoit fuir & qui fuit communément a peur. Le roi en eut plus d'ardeur à le pourſuivre, & conçut le deſſein de lui faire paſſer le Danube & de l'attaquer en raſe campagne. En conſéquence Guſtave Horn eut ordre de marcher du côté de Winsheim entre Nuremberg & Wurtzbourg & de pouſſer juſqu'à Habersdorf (*c*) & Schwobach (*d*) en Franconie. Tilli avoit fait rompre les ponts dans ſa retraite, ruïné les chemins & brulé toutes les ſubſiſtances pour donner le tems aux ſecours qu'il attendoit de Walſtein & du duc de Baviére d'arriver. Mais Guſtave que rien ne pouvoit arrêter étoit déja dans la plaine de Nuremberg le 25. fevrier, ſans que les Impériaux s'en doutaſſent.

Tilli ſe retire dans le Haut-Palatinat.

Le roi fit la revue de ſon armée qui étoit alors de cent-trente eſcadrons & de quatre-vingt-ſix compagnies ſoutenues de 28. piéces de gros canon. Il continua ſa marche en bataille & prit la route de Donawert que ſon pont ſur le Danube rendoit un poſte important, & la

Guſtave paſſe ſon armée en revue à Nuremberg.

(*a*) C'eſt un village à un demi-mille de Schweinfurt ſur un petit ruiſſeau qu'on nomme Weren.

(*b*) Cronach ſur la riviére de même nom dans l'évêché de Bamberg à 4 milles de Bareuth.

(*c*) Habersdorf ſur la Bieber entre Schwobach & Windsheim.

(*d*) Schwobach à 2 milles de Nuremberg ſur le Schwobach.

la clef de la Baviére. Cet électorat, un des plus beaux de l'Allemagne mais découvert, n'avoit abſolument que la ſeule ville d'Ingolſtadt qui pût paſſer pour une bonne place. Guſtave arriva devant Wildsbourg (*a*) dans le marquiſat d'Anſpach, & fit dire au gouverneur de lui ouvrir s'il n'aimoit mieux expoſer la garniſon à être paſſée au fil de l'épée. Comme cette place eſt ſur une hauteur de difficile accès, les menaces du roi ne firent aucun effet ſur cet officier qui étoit le jeune comte de Pappenheim. Il répondit qu'il s'y feroit enterrer, & le roi paſſa outre. Il ne vouloit pas donner le tems aux catholiques de pourvoir à la défenſe du Danube, comme Tilli l'auroit bien ſouhaité, & arriva devant Donawert au commencement de mars. (*b*) Un fort que les Impériaux venoient de conſtruire ſur une hauteur qui dominoit la ville n'étoit pas tout à fait achevé. Il fut attaqué & pris. La ville expoſée alors à tout le feu du canon & aux aſſauts des Suédois, n'avoit que de foibles remparts à oppoſer à une artillerie qui perçoit & tours & retranchemens. Dans cette extrêmité le gouverneur (c'étoit le duc Rodolphe-Maximilien de Saxe-Lawenbourg) n'eſpérant pas de ſecours, crut en avoir aſſez fait avec huit compagnies d'infanterie & quelques eſcadrons, & prit ſes meſures pour échapper avec ſa garniſon. La brêche étoit faite & les Suédois prêts à donner l'aſſaut. Le duc ſortit ſous le feu des aſſiégeans, fit rompre le pont & prit la route d'Ingolſtadt, au grand regrêt de Tilli qui voyoit la fortune lui tourner le dos partout. Les Suédois entrérent dans la ville & rétablirent le pont; la cavallerie ſous la conduite d'Hepburn paſſa le Danube & déſola le plat païs. (*c*) Ce

An. 1632.

Priſe de Donawert.

(*a*) Sur une hauteur près de Weiſſembourg aux confins de l'évêché d'Eichſtædt. Le roi marchoit avec l'armée ſur la droite, & le corps de Horn ſur la gauche. Le roi étoit à la ſource de la Retzate qui tombe dans la Rednitz, & le maréchal étoit à ſix milles plus bas près de la Rednitz.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* Aa. à la fin de l'ouvrage.

(*c*) Pour ſe vanger de l'électeur de Baviére qui venoit de joindre ſes Bavarois à l'armée de Tilli pour chaſſer les Suédois de Bamberg; ce que Guſtave regardoit comme une infraction de la neutralité que ce monarque avoit propoſée à Maximilien par l'entremiſe de la France. Voyez les conditions du traité dans *l'hiſtoire de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 58. & ſuivantes. Ce qu'il y eut de malheureux pour ce prince, c'eſt que le miniſtére de Vienne qui avoit eû connoiſſance de ce projet de neutralité, apprenant que le roi de Suéde alloit entrer en Baviére, ne fit pas tout ce qu'il auroit pû faire pour l'empêcher, ni Walſtein pour obliger les Suédois d'en ſortir.

An. 1632. coup fut d'autant plus terrible pour les Bavarois qu'ils n'étoient point accoûtumés à ſouffrir de la guerre, & que la différence de religion devoit rendre la ſituation de ces malheureux habitans encore plus dure.

Cependant ſur les nouvelles que le roi reçut de l'armée ennemie, il laiſſa le colonel Ruthwin dans Donawert pour y commander, & fut juſqu'à Druiſſe. Il logea ſon armée le long de la petite riviére de Schmutter qui ſe perd dans le Danube près de Donawert, & reſta là pour obſerver les mouvemens de Tilli qui venoit de ſe renforcer d'un gros corps de Bavarois, & qui ſe tenoit à Rain de l'autre côté du Lech, ayant mis entre les deux armées cette grande riviére qui prend ſa ſource dans le Tirol, ſépare la Baviére de la Souabe, & ſe jette dans le Danube à Donawert. Guſtave aſſembla ſes officiers. Il leur dit „le deſſein qu'il avoit de s'emparer de la Baviére, & leur fit voir „l'avantage qu'il pouvoit ſe promettre de la poſſeſſion de cet électorat; „ſoit en gagnant l'amitié de l'électeur à des conditions honnêtes, ſoit „en ruinant ſon païs pour rendre l'alliance du Bavarois inutile à l'em„pereur: ajoûtant qu'alors il lui ſeroit aiſé de pénétrer en Autriche & „d'attaquer Ferdinand au cœur de ſes provinces." Mais la difficulté étoit de paſſer le Lech en préſence de l'armée catholique qui défendoit l'autre rive. Le roi dans ce moment n'écoutant que ſon courage dit à ſes officiers, que *cette entrepriſe hardie alloit étonner l'ennemi, & qu'il falloit l'éxécuter.* (*a*) A quoi le maréchal Horn qui ne donnoit rien au hazard, répliqua „que ce ſeroit trop pour les Suédois d'avoir à la „fois contre eux un ennemi retranché, le déſavantage du terrein, une „eau rapide & rien pour la paſſer; qu'une telle entrepriſe lui paroiſſoit „hazardée, ſujette à de grandes difficultés & qu'il ſupplioit Sa Majeſté „de vouloir bien y penſer; que ſi cette expédition venoit à manquer, „c'en ſeroit aſſez pour relever le courage abattu des catholiques à qui „il ne manquoit que de ſentir leurs forces pour réſiſter aux plus grands

Conſeil que le roi tient avant de paſſer le Lech.

(*a*) Vous verrez, leur dit-il, que la choſe réuſſira, ſuivant la maxime „qu'il eſt poſſible d'exé„cuter pluſieurs deſſeins difficiles, juſtement par la „raiſon, que la pluralité des hommes les ſuppoſent „impraticables." *Hiſt. de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 485.

„efforts du parti proteſtant; qu'on étoit en païs ennemi, qu'il ne An. 1632.
„voyoit point de place de retraite; que Walſtein, qui s'étoit fortifié
„aux dépends de la Bohéme & du Haut-Palatinat, viendroit acculer
„l'armée ſuédoiſe dans quelque coin où il ne lui reſteroit d'autre parti
„que d'accepter un combat périlleux ou de ſe laiſſer détruire en détail;
„qu'il lui paroiſſoit plus convenable de remettre ce paſſage à une autre
„occaſion; qu'il falloit entrer en Moravie, & ſe jetter ſur l'armée
„que Walſtein formoit dans cette province; qu'en la détruiſant on
„abattoit la tête de ce grand corps, & que les autres membres ſe-
„roient bientôt ſans action."

Le roi s'emporta avec ſa vivacité ordinaire qui ne lui permettoit jamais de voir le danger. Il dit „qu'il ne falloit pas tant de diſcours „pour paſſer une riviére; que les impériaux étoient encore étourdis de „leur défaite; que ces renforts dont on parloit tant n'étoient compo-„ſés que de gens de la campagne plus accoûtumés à mener la charrue „qu'à manier les armes; que la fortune eſt du côté des plus hardis, „& tourne le dos aux timides; que Donawert bien gardé étoit une „retraite ſuffiſante, & qu'il ne falloit pas donner le tems de ſe refaire „à une armée qui ſous un vieux chef plein de ruſes pouvoit reprendre „ſon ancienne force & rétablir ſa gloire; que Walſtein étoit encore „loin & n'avoit raſſemblé juſqu'ici que peu de troupes, formées à la „hâte, qu'il n'y avoit donc rien à craindre de ce côté-là." Et parlant des avantages & des richeſſes que ſon armée alloit trouver dans la Baviére & en Souabe, ſon opinion fut bientôt celle du plus grand nombre.

Mais avant tout il étoit de ſon intérêt de s'aſſurer des villes ſituées entre le Lech & l'Iler. (*a*) Il donna quelques uns des meilleurs régimens à Horn qui fut juſqu'à Ulm ſur le Danube, ville libre, bien fortifiée & une des plus riches de la Souabe. (*b*) Les bourgeois preſque tous proteſtans n'attendoient pour ſe déclarer que le moment où la ſu- Ulm ſe rend aux Suédois.

(*a*) L'Iler deſcend des montagnes du Tirol & ſe jette dans le Danube à Ulm; ſon cours eſt parallele à celui du Lech, ces deux riviéres ne coulent qu'à huit milles l'une de l'autre.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* Bb. à la fin de l'ouvrage.

An. 1632. périorité des armes de la Suéde les y forceroit. Le général ſuédois avoit ordre de traiter avec le magiſtrat & de s'aſſurer des villes voiſines, ce qui ne lui fut pas difficile. Il rangea ſous l'obéiſſance du roi toutes les places le long du Danube depuis Ulm juſqu'à Donawert, (*a*) toutes ne pouvant oppoſer aux attaques d'une armée victorieuſe que de vieux murs & point de garniſons. Elles envoyoient leurs clefs & de bonnes contributions au devant du vainqueur; mais les commiſſaires Suédois avoient ordre de traiter avec douceur les habitans des villes. Ainſi, pour gagner leur affection, ces officiers leur demandoient toûjours moins qu'ils n'avoient donné aux impériaux. Par ce procédé généreux ils effacérent habilement les fauſſes impreſſions que des fanatiques laiſſoient par tout de la conduite des Suédois, & ce déſintéreſſement marqué leur gagna tous les cœurs. (*b*)

Tilli jette du ſecours dans Augsbourg.

Des progrès ſi rapides donnérent de l'inquiétude au magiſtrat d'Augsbourg qui étoit catholique. Quoique la bourgeoiſie fut nombreuſe, & qu'avec les ſoldats que la ville entretenoit elle eût pû ſe défendre en cas d'attaque, cependant l'électeur de Baviére craignit que les proteſtans, qui faiſoient le plus grand nombre, ne ſe tournaſſent du côté des Suédois. Le ſeul moyen de s'aſſûrer des habitans étoit de mettre une bonne garniſon bavaroiſe dans la ville. Maximilien négocia ſecrétement avec le magiſtrat, & fit ſi bien qu'il entra peu après dans Augsbourg deux compagnies de cavallerie & deux-mille fantaſſins, qui déſarmérent les proteſtans, & prirent poſſeſſion des portes, des places publiques & des magaſins.

Paſſage du Lech.

Cependant Guſtave avoit réſolu de paſſer le Lech malgré Tilli & toute l'armée catholique qui étoit à l'autre bord. Il fut longtems à examiner les rives de cette riviére, il la fit ſonder pour découvrir ſi

(*a*) C'étoit donc Hochſtædt, Dillingen, Lauingen, Gunſtbourg, Liebheim &c.

(*b*) Guſtave ne pouvoit ſouffrir que ſes officiers ni ſes ſoldats éxigeaſſent la moindre choſe des habitans. Il diſoit que *l'art de la guerre étoit un art libéral* & qu'il faiſoit une grande différence entre un guerrier & un marodeur, entre un héros & un croate. *Hiſt. de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 485.

elle étoit guéable & s'assurer de sa profondeur. Enfin trouvant le lieu convenable, il y fit faire un retranchement, & mit en batterie soixante & dix piéces de canon qui foudroyérent le camp ennemi sur la rive opposée. Les Impériaux opposoient le feu de leurs retranchemens au feu des Suédois, & le passage disputé avec opiniâtreté coûtoit déja bien du sang. On n'en étoit pas plus avancé du côté des Suédois, lorsque le duc Bernard de Weimar, toûjours heureux & digne d'associer son bonheur à celui de Gustave, vint dire au roi que plus bas vers Obendorf la riviére étoit guéable de l'autre côté d'une petite isle. Le roi lui ordonna de s'emparer de l'isle. Il falloit des barques pour y arriver. On les mit sur des chariots pour aller plus vite; & tandis que Gustave tentoit de son côté le passage, Weimar fit passer ses volontaires dans l'isle avec ordre au colonel Wrangel qui les commandoit de s'y retrancher en cas de besoin & de s'y maintenir jusqu'à ce que le pont de batteaux fut achevé. Le canon & l'infanterie étoient disposés de façon à prendre l'ennemi en flanc. Tilli s'apperçut de ce dessein & fit les plus grands efforts pour s'y opposer. Mais les Suédois restérent maitres du poste & le pont fut achevé, malgré le feu des Impériaux qui ne pouvoit rien faire aux travailleurs couverts par une demi-lune que les Suédois avoient eû le tems d'élever à la pointe de l'isle. An. 1632.

Tilli qui sentoit toute l'importance de ce passage & qui ne pouvoit l'empêcher autrement, s'avance à la tête des Bavarois, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, il attaque les Suédois dans la riviére & engage un combat sanglant. Gustave arrive. Sa présence ranime l'ardeur de ses soldats, ils se jettent tête baissée sur le pont, traversent l'isle, passent le gué & se précipitent à l'autre bord. Cette affaire coûta aux troupes de la *Ligue* près de deux-mille hommes. Elles y perdirent nombre de braves officiers, & Tilli son général en chef y eut la cuisse droite fracassée d'une bale de fauconneau. On le porta à Ingolstadt où il mourut trois jours après. Le comte Aldringer en fut quitte pour une blessure à la tête dont il guérit. Le combat fut rude, & Combat au passage du Lech. Mort du comte de Tilli.

An. 1632. dura ſix heures. Des officiers qui s'étoient trouvés à des affaires très-vives aſſurérent que celle-ci pouvoit être miſe au nombre des plus meurtriéres. (*a*)

La nouvelle du paſſage du Lech fut un double ſujet de douleur pour Maximilien duc de Baviére: il voyoit ſon païs ouvert & ſon défenſeur mort dans ce général dont perſonne ne connoiſſoit mieux le mérite. Tilli fut regretté de l'empereur & généralement de tous ceux qui avoient admiré dans le cours d'une longue vie la prudence, la fermeté, la vigilence & l'heureux génie de ce vieux capitaine.

Portrait de ce général.

Jean Tzerclas comte de Tilli ſortoit d'une famille peu ancienne établie dans la Flandre autrichienne. Il étoit entré fort jeune dans le ſervice où ſon exactitude, ſa patience & ſon courage l'avoient élevé par dégrés de l'état de ſimple ſoldat à l'emploi de généraliſſime de l'armée catholique: emploi qu'il remplit avec honneur, au contentement de ſes maitres, & à l'avantage de la religion pour laquelle il combattoit. Il a montré tant de ſageſſe, remporté tant de victoires, (*b*) triomphé de tant de peuples différens, qu'on peut ſans flatterie le mettre au rang des grands hommes de nos jours. (*c*) Il étoit de moyenne taille, robuſte, né pour la guerre, & conſervoit encore toute la vigueur du bon âge dans la vieilleſſe la plus avancée. Il fut fidéle à ſes maitres, & ſi ſaintement attaché à ſa religion qu'il diſoit ſouvent qu'il perdroit pluſtôt la vie qu'une occaſion de faire une bonne œuvre. Sa dévotion étoit éxemplaire: il n'entreprenoit rien que proſterné en terre, il ne ſe fût réſigné à la volonté de Dieu. On dit qu'un ſoldat dans le tumulte des armes peut remplir les devoirs de ſa religion, & il en donnoit l'éxemple. Tout ce que ce général entreprenoit avoit l'ap-

(*a*) Après le paſſage, le roi dit à ſes généraux qu'il préféroit l'ouvrage de ce jour à la journée de Leipſic. Voyez la *Remarque Militaire* Cc. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Il avoit commandé dans 32 batailles, avant la deſcente des Suédois en Allemagne, & avoit toujours été heureux.

(*c*) Guſtave-Adolphe ne penſoit pas de même; car ſi on en croit le docteur HART, ce monarque parlant des trois généraux de l'empereur diſoit que *Tilli n'étoit qu'un vieux caporal, Walſtein un roi de théatre, & le ſeul Pappenheim un ſoldat, & qu'il ne craignoit que ce balafré.* Tilli n'étoit pas ſans mérite, voyez le TABLEAU MILITAIRE.

probation du militaire, les peuples l'admiroient, & ſes ennemis même en parloient avec éloge. Le ſeul reproche qu'on lui fera toûjours, c'eſt d'avoir ordonné (*a*) de ſang froid le maſſacre des habitans de Magdebourg. Les cruautés qu'il autoriſa en cette occaſion & à la priſe de Neu-Brandebourg ſont une tache à ſa mémoire que toutes ſes vertus n'ont point effacée. Les catholiques ne purent apprendre ces barbaries, ſans frémir des malheurs que tant de ſang injuſtement répandu alloit attirer ſur le parti, & ils imputérent à ce jour de ſang les défaites qui le ſuivirent. Il lui étoit ſans doute trop dur de ſurvivre à des diſgraces continuelles. Ainſi conſacrant à Dieu tout ce qu'il avoit fait de grand dans un métier où il s'étoit élevé au premier grade, il paroit qu'il ne chercha plus qu'à mourir avec gloire; laiſſant à ſa poſtérité les princes de la maiſon de Baviére pour protecteurs, & ſa mort pour exemple. An. 1632.

A la cour de Walſtein on étoit plus gai que triſte de cette mort. Les courtiſans de ce général, meſurant leurs ſentimens ſur les paſſions de leur maitre, ſavoient que Walſtein étoit jaloux des grandes qualités de Tilli & du nombre de ſes victoires. L'ambitieux Walſtein voyoit avec dépit ce vieux général contrebalancer une gloire qu'il auroit voulu ſans partage. Il faiſoit même retomber ſur Tilli la haïne qu'il portoit à l'électeur de Baviére, ſoupçonnant ce prince d'avoir conſeillé à l'empereur de lui ôter le commandement pour le donner à ſon rival. (*b*)

L'électeur de Baviére quitte Munich.

L'électeur étoit inſtruit des reſſentimens de Walſtein. Auſſi après le paſſage du Lech & la mort de Tilli, ne ſe croyant plus en ſureté

(*a*) On le prioit de faire ceſſer le maſſacre des habitans de Magdebourg. *Encore quelques heures*, dit-il, *la ſaignée n'eſt pas aſſez grande pour affoiblir la fureur de ce peuple mutin.*

(*b*) L'électeur de Baviére fit plus, car il écrivit à l'empereur „ qu'il apprenoit que celui qui avoit été „ dépoſé de ſon généralat en 1630. aux inſtances du „ collége électoral alloit être rétabli; qu'il eſperoit „ qu'il ne le ſeroit que du conſentement du même „ collége; que le contraire arrivant, il ſe prêteroit „ aux circonſtances malheureuſes qui exigeoient de „ lui un ſi grand ſacrifice; mais qu'il demandoit en „ grace que le nouveau général épargnât la Baviére „ dans les marches & les quartiers d'hyver." On verra plus bas que les craintes de Maximilien n'étoient que trop fondées; mais qu'en perdant le mérite de céder à propos dans une affaire où l'empereur croyoit n'avoir pas beſoin de ſon avis, il fut cauſe que Walſtein lui fit depuis tout le mal poſſible. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 502.

An. 1632. dans Munich ceint d'un ſimple mur à l'ancienne, il fit tranſporter à Saltzbourg (*a*) ce qu'il avoit de plus précieux, & marcha à Ratisbonne avec les débris de ſon armée. (*b*) Son deſſein étoit de s'aſſurer de cette ville, ne pouvant ſans riſque laiſſer prendre une place au centre de ſes états. Mais comme Ratisbonne eſt une ville libre & que la plus grande partie de la garniſon étoit compoſée de luthériens, l'électeur s'attendoit que le magiſtrat refuſeroit d'ouvrir ſes portes aux Bavarois. D'ailleurs on n'eſt pas trop porté à aimer un voiſin puiſſant, & il y auroit eu plus que de l'imprudence aux habitans de recevoir dans leurs murs un ennemi de la Suéde. Le magiſtrat voulut cependant adoucir le refus & promit de reſter neutre. Mais le duc de Baviére ſavoit que ſi une fois les Suédois entroient dans Ratisbonne, ce qui leur étoit aiſé, ils empêcheroient la jonction de ſon armée avec celle de Walſtein dans le Haut-Palatinat; qu'ayant cette ville & le reſte de la Baviére leur étant ouvert, Ingolſtadt coureroit un grand riſque au milieu de tant d'ennemis. Voyant donc que ni bonnes raiſons ni promeſſes ne pouvoient lui ouvrir les portes de Ratisbonne, il eut recours à une ruſe de guerre. Il mit dans ſes intérêts un nommé d'Erbois, lieutenant-colonel Lorrain, & ſe ſervit de cet officier pour gagner l'évêque, quelques bourgeois catholiques & les habitans des environs qui s'étoient réfugiés dans la ville. Comme ces étrangers avoient ſouvent la garde des portes, on convint de profiter du tems que les bourgeois ſeroient à l'égliſe pour faire entrer les troupes de l'électeur. Le comte de Cratz, luxembourgeois, commandoit alors l'armée bavaroiſe. Il envoya dans le mois de mai cinq-cent cavaliers & deux-mille hommes d'infanterie aux portes de Ratisbonne qui furent

Surpriſe de Ratisbonne.

(*a*) Saltzbourg appartient à ſon archevêque un des plus riches prélats d'Allemagne. Cette ville eſt dans une belle plaine, arroſée par la Saltza, fortifiée à la moderne, mais dominée des deux côtés de la riviére par des rochers fort élevés. *Gualdo.*

(*b*) La retraite de l'électeur de Baviére avec ſon armée & la ſurpriſe de Ratisbonne ſont rapportées trop tôt, & doivent être placées au 22. Avril, tems ou Guſtave étoit devant Ingolſtadt. On verra même que la commodité que les Bavarois avoient de faire entrer tous les jours des troupes fraiches dans la place fut ce qui obligea le roi de lever le ſiége.

rent introduits dans la ville & forcérent le magiſtrat à recevoir la loi de l'électeur. (a) Les bourgeois en portérent d'inutiles plaintes à la cour de Vienne, on ſent bien qu'ils ne devoient pas être écoutés. An. 1632.

L'entrée des Suédois en Baviére avoit allarmé les provinces voiſines. Le duc de Neubourg craignoit le reſſentiment du roi pour avoir donné du ſecours aux catholiques, il fit alors de nouvelles inſtances pour reſter neutre & ne fut point écouté. Le roi piqué d'avoir été ſa dupe lui fit dire qu'il vouloit ſa ville de Neubourg (b) ſans délai. Spiering qui en étoit gouverneur fut obligé d'en ſortir avec ſes troupes, & les bourgeois reçurent dans leurs murs cinq-cent cavaliers Suédois aux ordres du lieutenant-colonel Landsberg. Le peuple fut déſarmé, & les armes, l'artillerie, les munitions furent délivrées aux Suédois qui les ſortirent de la ville. Guſtave s'empare de Neubourg.

Tel étoit l'état de la guerre & les mouvemens des deux partis, le roi ne penſant qu'à pourſuivre ſes avantages & les Autrichiens qu'à réparer leurs pertes, lorſque les quatre mois que Walſtein avoit demandés pour rétablir l'armée & achever les préparatifs de la campagne, expirérent. La cour de Vienne étoit trop contente des opérations de ſon général pour lui permettre de ſe retirer; mais on ſavoit d'avance qu'il vouloit être prié, & qu'il vendroit chèr ſes ſervices. Soit par pure vanité, ſoit qu'il voulût donner du relief à ſa charge, ſoit enfin par humeur, Walſtein avoit dit qu'*il ne vouloit point du commandement, & qu'il ne l'accepteroit pas, ſe trouvant aſſez honoré du tître de bon & fidéle ſujet de Sa Majeſté Impériale.*

Il fut réſolu dans le conſeil de Vienne que le prince d'Eggenberg & l'évêque de Vienne (c) iroient de nouveau trouver Walſtein pour l'engager à garder le commandement. Les Eſpagnols joignirent à cette ambaſſade un capucin nommé Chiroga, homme d'eſprit & fin politique, Walſtein revêtu d'une autorité ſans bornes.

(a) Voyez la *Remarque Militaire* Dd. à la fin de l'ouvrage.

(b) A quatre milles de Donawert ſur le Danube.

(c) Vienne ne fut érigé en Archevêché qu'en 1721. par le Pape Clement XI, & confirmé dans cette dignité en 1722. par ſon ſucceſſeur Innocent XIII.

An. 1632. qui eut ordre d'offrir au nouveau général cinquante-mille écus par mois pour l'entretien de l'armée. C'étoit comme un équivalent des troupes que la couronne d'Eſpagne avoit promis de faire venir des Païs-Bas, & qu'elle étoit forcée d'y laiſſer pour arrêter les deſſeins que les Hollandois formoient alors ſur Maſtricht. Ces offres de l'Eſpagne (*a*) & les priéres des miniſtres de l'empereur déterminérent l'ambitieux Walſtein à accepter; mais il fit ſes conditions. Ce qui auroit dû être la récompenſe de la bravoure & des fatigues du ſoldat avoit été juſqu'ici diſtribué par faveur à ceux qui ne ſervoient plus. Walſtein qui protegeoit le ſoldat pour s'en faire aimer, prétendit *avec le titre de Généraliſſime perpétuel de l'empereur & du roi d'Eſpagne en Allemagne, avoir une autorité abſolue dans l'armée, & le droit de diſpoſer à ſon gré des contributions en faveur des plus dignes, & qu'on ne pourroit faire la paix ſans lui.* Il demanda que ces articles & d'autres encore (*b*) lui fuſſent envoyés ſignés par l'empereur.

Mécontentement des Autrichiens & Eſpagnols

Le beſoin qu'on avoit à Vienne d'un bon général joint aux conſeils des amis de Walſtein, qui apparemment fondoient leur fortune ſur la ſienne, fit qu'on en paſſa par tout ce qu'il voulut. Cet excès de complaiſance dans le chef de l'empire pour un petit particulier comme étoit Walſtein, déplut aux Autrichiens & fit beaucoup de peine aux Eſpagnols, nation fiére & qui ne peut ſouffrir que ſes maitres s'aviliſſent. Ils faiſoient ſemblant d'approuver une conduite où ils ne pouvoient rien changer, mais dans le fond du cœur ils ſe moquoient de cette aveugle confiance pour un homme dont peu de tems avant on

(*a*) Qui furent accompagnées du cordon de l'ordre la Toiſon d'or, *de Pradt.*

(*b*) Ces autres articles étoient que l'empereur ni le roi ſon fils ne ſe trouveroient jamais dans l'armée, qu'il ſeroit récompenſé dans les païs héréditaires & fait ſeigneur ſuzerain des païs recouvrés dans l'empire; que toutes les terres confiſquées lui appartiendroient, qu'il donneroit les ſauf-conduits & lettres de graces, & que celles de l'empereur auroient beſoin de ſon attache pour être valables; qu'on ne feroit pas la paix ſans y comprendre ſes droits ſur le duché de Mecklenbourg, qu'on lui fourniroit les proviſions & l'argent néceſſaires pour l'entretien de l'armée, & que les païs de l'empereur lui ſeroient ouverts en cas de retraite. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 597 & 98. On lit dans le Moreri *Art.* WALSTEIN que Tilli avoit été trop dependant du conſeil de Vienne pour faire de grands coups, & que l'indépendance où Walſtein s'étoit mis fut ce qui le perdit. &c.

avoit ſoupçonné la fidélité, & ſouffroient de voir l'empereur ſoumis aux caprices de ſon ſujet. *Il faut*, diſoient-ils, *que l'Allemagne ait grande diſette d'hommes, ſi elle n'a que lui pour mener l'armée.* Sur-tout ils ne pouvoient lui pardonner d'avoir affecté de mépriſer le commandement pour ſe faire prier de le garder, & de ce qu'il avoit traité avec arrogance ceux à qui il devoit le plus de reſpect. Ils en inféroient qu'à la fin l'empereur ſeroit forcé de recevoir la loi de ſon général. Nous avons dit que les Eſpagnols n'aimoient pas Walſtein, ces griefs ne firent qu'augmenter leur animoſité contre lui. Dès qu'on ſçut en Allemagne que le commandement général avoit été rendu au duc de Friedland, cette nouvelle releva le courage abattu du peuple, qui, toûjours mal inſtruit, ſe repaît des eſpérances qui flattent le plus ſes préventions. Comme Walſtein étoit ſingulier en tout, on ne manqua pas de lui faire un mérite de ſes caprices, parce qu'en guerre la ſingularité a quelquefois de l'avantage ſur le vrai génie. Mais les plus contens étoient ſans contredit ceux des miniſtres de l'empereur aux gages de Walſtein, qui en faiſant continuer le commandement dans ſa perſonne, s'ouvroient une route ſure aux honneurs & au crédit qui devoient être le prix de leur conſeil. On doit convenir que Walſtein avoit un bonheur dont peut-être on eût trouvé peu d'exemples dans ces tems orageux. Si avec les qualités qui font le grand capitaine, avec un génie inventif, de la ſagacité dans le choix des reſſources & de la promptitude dans l'éxécution, il eût poſſedé les vertus qui ſont aujourd'hui l'appanage d'un petit nombre d'hommes célébres; s'il s'étoit connu lui-même, s'il eût été maitre de ſes paſſions, s'il eût mis de ſages bornes à ſes deſſeins & réprimé ſon orgueil, j'oſe dire que la haute fortune dont Walſtein jouiſſoit eût été le plus bel ouvrage de Ferdinand, & que les ennemis de ce général, qui ne pouvoient lui refuſer des talens, auroient applaudi à ſon élévation.

An. 1632.

Triomphe des partiſans de Walſtein.

Où la force eſt ſans effet la ruſe eſt une vertu, & ſouvent le génie ſert mieux que la puiſſance. Walſtein ne ſe ſentoit pas aſſez fort pour

Walſtein cherche à gagner l'électeur de Saxe.

An. 1632. tenir tête à une armée victorieuse, il chercha à l'affoiblir & voulut enlever à Guſtave ſon meilleur allié. Pendant la guerre avec le Dannemarc il y avoit eû entre le duc de Saxe & Walſtein une correſpondance d'amitié. L'électeur venoit de faire voir dans Prague qu'il n'avoit pas oublié les bons offices du général, en défendant qu'on touchât au magnifique palais de Walſtein ni à tout ce qui étoit à lui. Cette complaiſance avoit même été pouſſée ſi loin qu'elle parut un coup de politique plustôt qu'un trait d'amitié; on diſoit hautement que ce prince cherchoit à rendre Walſtein ſuſpect à la cour de Vienne. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'Arnheim qui commandoit l'armée Saxonne avoit appris le métier de la guerre ſous ce général, dont le génie ſembloit régner encore ſur cette armée. Il paroiſſoit auſſi que le Saxon étoit mal avec le roi depuis certaine lettre où ce monarque l'avoit taxé de *négligence* pour s'être borné à faire la conquête de la Bohéme, lorſqu'il pouvoit pénétrer en Moravie, pouſſer juſqu'au Danube, & diſſiper les levées impériales qui ſe faiſoient dans ces provinces. Walſtein ſe flattoit, s'il réuſſiſſoit à détacher l'électeur de Saxe du parti de la Suéde, que l'exemple de ce prince entraineroit les villes libres & la plus grande partie des princes proteſtans; que ce ſeroit un renfort prodigieux qui lui viendroit d'un coup de plume; tandis que Guſtave hors d'état de tenir la campagne contre tant de forces réunies, prendroit le parti de s'en retourner en Suéde. Walſtein ſe préparoit à jouer le plus beau rôle que particulier puiſſe ambitionner; il devenoit le libérateur & peut-être le ſouverain d'une partie de l'Allemagne, il voyoit à ſes pieds des ennemis puiſſans, & déja ſes libéralités lui avoient aſſuré l'affection d'une armée avec laquelle il pouvoit tout entreprendre.

Comme le moment paroiſſoit favorable pour regagner le Saxon, Walſtein mit tout en uſage pour en profiter. Pouvant reprendre Prague, il n'en fit rien; mais laiſſant l'électeur à ſes plaiſirs, il chargea ſon beau-frére, le comte Adam Terſica, d'aller faire des propo-

fitions (*a*) au maréchal Arnheim avec pouvoir de les appuyer des plus grandes promeſſes. Soit que l'électeur de Saxe voulut donner le tems à Guſtave d'achever la conquête de la Baviére & de la Souabe, ſoit qu'il ne fut pas encore en état de vendre aſſez cher ſon amitié à l'empereur, ſoit enfin que la crainte du reſſentiment des Suédois le retînt dans l'alliance, quelles qu'ayent été les vues de Jean-George, ſon conſeil fit trainer l'affaire en longueur & demanda ce qu'il ſavoit bien qu'on ne lui accorderoit pas. Walſtein ne ſe rebuta pas: il ſe fondoit ſur la crainte que les Saxons avoient d'un allié trop puiſſant. Comme ils avoient ſuſpendu l'éxécution des entrepriſes les plus aiſées, il préſuma qu'ils n'étoient pas éloignés de rompre avec la Suéde, & donna toute ſon attention à cette affaire, n'épargnant rien pour gagner Arnheim & le conſeil de l'électeur. An. 1632.

Cette négociation de Walſtein n'empêchoit pas qu'à Vienne on ne fit toûjours de grands préparatifs pour la guerre. L'empereur cherchoit même à prendre quelques corps étrangers à ſa ſolde. Il auroit fort ſouhaité de faire rompre la trêve des Polonois (*b*) avec la Suéde. Carlſtein ſon ambaſſadeur à Varſovie eût ordre d'expoſer le danger où étoit l'empire de tomber ſous le joug des Suédois, il devoit profiter de la jalouſie qu'excitoit la puiſſance de Guſtave, faire valoir le riſque que la Pologne couroit en laiſſant écraſer la maiſon d'Autriche liée d'intérêt & d'amitié avec celle de Sigiſmond, employer d'autres conſidérations encore, mais qui furent toutes inutiles. La réponſe que le miniſtre reçut ſe ſentoit de la foibleſſe d'un roi mourant & de l'impreſſion que la fortune de Guſtave avoit laiſſée en Pologne. (*c*) Bien-

(*a*) Ces propoſitions furent que les proteſtans jouiroient des biens eccléſiaſtiques; que les princes & les villes de l'empire ſeroient maintenus en leurs libertés, & qu'ils rendroient les places & les païs qu'ils avoient occupés. *De Prades.*

(*b*) J'ai dit plus haut haut que ſans la victoire de Breitenfeld qui retint les Polonois, cette trêve auroit été rompue dès ce tems-là.

(*c*) Il y avoit une autre raiſon que l'auteur ne touche pas, & qui eſt la véritable. C'eſt que la Ruſſie étoit alors en bonne intelligence avec la Suéde, & très en état de faire une puiſſante diverſion en faveur de Guſtave. On voit même que lorſqu'Uladislas roi de Pologne voulut profiter de la mort de Guſtave-Adolphe pour conquérir la Suéde ſur laquelle il avoit des droits comme iſſu de la famille de Waſa & de Jagellon, il en fut empêché par le grand duc de Moſcovic, qui lui déclara la guerre. *Mémoires de Chriſtine.* Tom. I. pag. 23.

An. 1632. tôt la mort de Sigiſmond ôta même toute eſpérance aux Impériaux d'entrainer les Polonois dans la guerre d'Allemagne.

Portrait de Sigiſmond & de ſon ſucceſſeur.

Sigiſmond mourut à Varſovie le 29. avril 1632. après un régne de quarante-cinq ans, emportant au tombeau l'amour de ſes ſujets, la vénération des étrangers & les regrets des plus grands hommes. Bon chrétien, religieux obſervateur de ſa parole, juſte, pieux & magnanime, il laiſſa pour ſucceſſeur ſon fils Uladislas, qui, en montant ſur le trône, trouva contre lui le parti de Caſimir qu'il n'eut pas de peine à diſſiper. Il avoit la protection de preſque tous les princes de l'Europe & joignoit à cet avantage le bonheur d'avoir été élevé par le roi ſon pére, qui en lui laiſſant d'habiles miniſtres lui avoit appris à s'en ſervir. Uladislas étoit déja un prince fait lorſqu'il fut appellé au trône, où par ſes vertus, magnanime, affable, généreux, juſte, il mérita de monter. Né pour la guerre il en avoit les talens: il étoit verſé dans l'hiſtoire, bon géographe, bon ingénieur. Il avoit commandé avec ſuccès en Ruſſie & dans la Valachie, réuni à la couronne de Pologne les duchés de Severin & de Smolensko, & gagné l'affection des coſaques. Enfin la nation & l'armée ſouhaitoient de l'avoir pour roi. Au mois de novembre il fut proclamé d'une voix unanime, on en remercia Dieu dans l'égliſe de St. Étienne, & ce beau jour d'Uladislas en fut un de réjouiſſance & d'acclamations pour toute la Pologne. (a)

Ménagemens de Walſtein pour les Saxons.

Cependant Walſtein mettoit tout en uſage pour réuſſir dans ſa négociation avec la Saxe; il reſta en Moravie pour ne pas donner d'ombrage aux troupes de l'électeur cantonnées en Bohéme & qui dans de bons quartiers d'hyver vivoient comme en pleine paix. On diſoit même que les Saxons reſtoient dans cette inaction pour donner le tems à Walſtein de mettre les états héréditaires de l'empereur à couvert des armes de la Suéde, qui alloit devenir trop formidable ſi jamais la négociation entamée avec le duc de Baviére & traverſée juſ-

(a) Ce qui eſt dit ici de la négociation avec les Polonois, de la mort de Sigiſmond, & de l'élection d'Uladislas eſt tiré de l'édition de 1646. & ne ſe trouve point dans celle de 1642.

qu'ici par la cour de Vienne, avoit lieu. En effet Maximilien paroiſſoit ébranlé dans ſon alliance avec l'Autriche; mais ce n'étoit pas les grandes offres de la France qui le portoient à s'accommoder avec la Suéde, c'étoit la crainte des reſſentimens de Walſtein & le chagrin de lui voir confier le commandement de l'armée catholique avec un pouvoir illimité, contre toute raiſon, puiſqu'on ne doit jamais s'abandonner à la bonne foi de celui qu'on a pu ſoupçonner d'en manquer. Cependant malgré ſes craintes Maximilien rentra dans la ligue catholique, s'unit étroitement avec l'empereur, & demanda un promt ſecours à Walſtein. Auſſitôt le corps d'Aldringer eut ordre de ſe rejoindre aux Bavarois, & Walſtein y ajouta quatre régimens, trois de cuiraſſiers (Aldobrandin, Collorédo le jeune & Maracini) avec un régiment de croates d'Iſolani. Mais ce puiſſant ſecours avoit ordre de ne pas ſe preſſer d'arriver; ſoit que le général ſe plut à voir la ruïne de la Baviére, ou qu'il craignît que les Bavarois avec ce renfort ne prétendiſſent avoir leur part d'une gloire qu'il vouloit ſe reſerver toute entiere; ſoit qu'enfin il ne ſe ſouciât pas de voir ſes troupes ſe conſumer pour d'autres, ne penſant qu'à ſoi & s'embaraſſant peu de ce qui pourroit en coûter à d'autres pourvû que ſa vanité fut ſatisfaite.

An. 1632.

Le duc de Baviére renouvelle ſon alliance avec l'empereur.

L'électeur de Baviére étoit toûjours à Ratisbonne avec ſa petite armée, impatient de ne pas voir arriver le ſecours que Walſtein lui envoyoit: il dépêchoit couriers ſur couriers pour hater ſa marche. Walſtein donnoit pour raiſon de ce retard les bonnes nouvelles qu'il attendoit de la négociation avec la Saxe, & repaiſſoit le Bavarois de belles eſpérances qui ne le conſoloient pas de la ruïne de ſon païs. A la fin il reconnut qu'Arnheim le jouoit & que toutes ſes promeſſes n'aboutiſſoient qu'à lui faire perdre du tems, tandis que le roi s'avançoit dans la Baviére. La conquête de cette province achevée, Guſtave avec une armée nombreuſe pouvoit aiſément pénétrer dans l'Autriche, où il auroit trouvé nombre de mécontens du côté de Lintz qui n'attendoient que l'appui des Suédois pour faire éclater leur révolte. Trois

An. 1632. choſes les y portoient: le gouvernement Autrichien qu'ils trouvoient trop dur, le voiſinage des villes libres dont ils étoient jaloux, & la liberté de conſcience qu'ils n'avoient pas & après laquelle ils ſoupiroient. On peut dire que la maiſon d'Autriche avoit alors deux grands ennemis chez elle, l'eſprit de révolte & l'héréſie, qui lui ont fait plus de mal que les Suédois. Walſtein ne pouvoit plus ſe diſpenſer de marcher: il falloit mettre fin aux plaintes qu'on faiſoit de ſa lenteur, entrer en Bohéme pour forcer les Saxons à la paix puiſqu'il n'avoit pû les gagner, & reprendre Prague pour paroitre favoriſer les Eſpagnols qui avoient deſſein d'en faire la réſidence du roi de Hongrie. Ils ne vouloient plus être ſous les yeux des Allemands jaloux de ce que les Eſpagnols attachés à la cour de la reine s'emparoient des meilleurs emplois. La nobleſſe allemande ſoutenoit que de tout tems le roi n'avoit eû que des nationaux auprès de ſa perſonne, & que cet ancien uſage devoit paſſer pour une loi inviolable. Walſtein partit donc de Znaïm (*a*) au mois d'Avril, & arriva à Pilſen en Bohéme au quartier du comte de Galas, italien de nation, qui venoit d'être fait meſtre de camp-général. Tous les corps répandus dans l'Autriche, la Moravie, la Siléſie, & ailleurs, eurent ordre de joindre au pluſtôt la grande armée, & en moins de vingt jours Walſtein ſe trouva à la tête de plus de trente-mille hommes.

Walſtein entre en Bohéme.

Guſtave qui connoiſſoit le prix du moment avoit conduit ſes Suédois ſous les murs d'Augsbourg au commencement d'avril, & refait au village de Lechhauſen (*b*) le pont que les Bavarois avoient brulé. Il étoit déja maitre de la place le 10. L'électeur de Baviére avoit eu plus de peine à y faire entrer deux-mille-deux-cent hommes de l'armée de la ligue. Tout ce qu'il y avoit de proteſtans, & la pluſpart l'étoient, avoient refuſé de prendre les armes contre le défenſeur de leur religion. C'étoit trop pour la garniſon catholique d'avoir tout à la fois

Augsbourg ſe rend au roi de Suéde.

(*a*) Znaïm en Moravie ſur la frontiére d'Autriche. (*b*) De l'autre côté du Lech près d'Augsbourg.

fois à défendre la place & à contenir les habitans: elle demanda à capituler dès qu'elle vit approcher l'ennemi, & obtint une sortie honnorable. An. 1632.

Augsbourg en Souabe est une ville libre batie au milieu d'une plaine qu'arrose le Sinckel, ayant le Lech à l'est & la Vertach au couchant, entre le Danube, la Baviére & le Tirol. C'est une des plus belles villes & des plus riches de l'Allemagne, grande, peuplée, commerçante, mais peu propre à soutenir un siége, n'ayant que de mauvaises fortifications à l'ancienne. Cependant son assiette & le grand nombre de ses habitans en feront toûjours une ville considérable. Gustave y fit son entrée le 14. (*a*) accompagné de l'infortuné roi de Bohéme de la maison Palatine, du duc de Holstein, du jeune margrave de Bade, de divers autres princes & ambassadeurs & d'une noblesse nombreuse qui formoient sa cour. Il prit le ferment de fidélité des habitans (*b*) & demeura quelques jours dans leur ville, qu'il employa à donner des fêtes, de grands repas, & à jouer au ballon. On s'imaginoit qu'il alloit s'oublier dans les plaisirs, on comparoit déja *les délices d'Augsbourg* aux délices de Capouë. Mais on changea bientôt de langage quand on sçut que ce repos avoit servi à ménager des desseins secrets qu'il étoit trop difficile à Gustave d'éxécuter à forces ouvertes. Dans cette inaction apparente il avoit des intelligences cachées avec un certain Fornespech (*c*) colonel dans l'armée catholique. Cet officier avoit servi sous le roi de Suéde en Prusse dans la guerre contre les Polonois, & il étoit convenu de livrer (*d*) une des portes d'Ingolstadt

(*a*) Quatre jours se passérent entre la retraite de la garnison & l'entrée du roi qui étoit resté à Lechhausen, & dans ces quatre jours la ville fit une capitulation particuliere. En conséquence les catholiques furent dépossédés de leurs emplois, & les protestans mis dans toutes les charges civiles & ecclésiastiques. Augsbourg reçut garnison suédoise & fit hommage au roi & à la couronne de Suéde, sans pourtant perdre aucun de ses priviléges que Gustave lui confirma dans la meilleure forme.

(*b*) Cette conduite donna beaucoup d'ombrage à toute l'Allemagne & fit appréhender qu'elle n'eût de dangereuses suites. Elle confirma le soupçon où l'on étoit que Gustave ambitionnoit la couronne impériale, & feroit peut-être plus de tort aux libertés germaniques que la puissante maison contre qui l'empire & la France avoient armé le roi deSuéde.

(*c*) J'ai lû ailleurs que cet officier s'appelloit *Farenbach*.

(*d*) Voyez la *Remarque Militaire* Ee. à la fin de l'ouvrage.

An. 1632. où ſon régiment étoit en garniſon. Le roi impatient de ſe voir maître d'une place dont il connoiſſoit l'importance, partit d'Augsbourg le 20. d'Avril avec une armée de quatorze-mille hommes. Il prit la route de Donawert; & feignant de paſſer le Danube pour entrer en Franconie, il tourna à droite & ſe préſenta devant Ingolſtadt. Mais le jeune Tilli, qui en étoit gouverneur, avoit ſur de violens ſoupçons fait relever les ſoldats de Forneſpech; il l'avoit mis lui & ſes officiers ſous bonne garde, & attendoit tranquillement les Suédois. Guſtave s'approcha du foſſé, commanda à quelques régimens d'y deſcendre, & fit dreſſer les échelles aux endroits où il comptoit de trouver les gens de Forneſpech. C'étoit où le gouverneur attendoit les Suédois qui tombérent dans un feu horrible de canon & de mouſqueterie. On leur tua beaucoup de braves ſoldats. Il y périt auſſi nombre d'officiers volontaires qui s'étoient des premiers jettés dans le foſſé pour avoir part à la priſe de cette importante place. Le margrave Chriſtophle de Bade-Dourlach, jeune prince aimé de toute l'armée, y fut tué d'un coup de canon comme il alloit d'un autre côté reconnoitre un fort dont il vouloit former l'attaque. (*a*) Peu s'en fallut que le roi n'y périt. Il exhortoit ſes ſoldats à tenter un nouvel aſſault, quand ſon cheval fut coupé en deux ſous lui d'un boulet de 28 livres de bale. (*b*) Le coup ſans bleſſer le roi le couvrit de ſang. (*c*) Le mépris de la vie que Guſtave montroit en toute occaſion fit que les ſiens le conjurérent de ſe ménager d'avantage. Le roi ſans s'émouvoir regardant un miniſtre qui joignoit ſes priéres à celles des troupes, lui dit „qu'un roi au milieu des armes „ne devoit plus penſer aux douceurs & à la ſureté dont il jouït au fond

Guſtave veut s'emparer d'Ingolſtadt par intelligence.

Les Suédois repouſſés avec perte.

Le roi court riſque d'être tué.

(*a*) Le roi qui aimoit à parler en public & qui parloit bien fit un très beau diſcours à l'occaſion de cette mort. Il ſe trouve dans le *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 640, & M. de M. en a donné la traduction dans ſon *hiſtoire de Guſtave-Adolphe* T. IV. pag. 227-229.

(*b*) Gualdo dit qu'on conſerve encore la peau de ce cheval dans la cathédrale d'Ingolſtadt en mémoire de cet événement. D'autres diſent qu'elle fut rembourée & placée non *dans la cathédrale* mais dans l'arſenal d'Ingolſtadt où elle eſt encore. *Hiſt. de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 227.

(*c*) Le boulet paſſa près du mollet du roi & emporta la croupe du cheval. *De Prades.* Guſtave dit froidement à ceux qui l'aidoient à ſe relever: *Apparement que la poire n'eſt pas encore mure.* M. de M Tom. IV. pag. 226.

„de ſon palais. *Qui vit pour l'honneur*, ajouta-t-il, *doit ſavoir mourir* An. 1632.
„*pour le bien public.* Il faut que le général ſoit préſent s'il veut que ſes
„ordres s'éxécutent. Que ceci, en attendant, vous apprenne que le
„boulet ne touche que celui dont le tems eſt-là."

Progrès des Suédois en Baviére.

Guſtave ne s'arrêta que quelques jours devant Ingolſtadt dont le ſiége l'auroit trop arrêté. (*a*) Il laiſſa quelques régiments devant la place pour en faire le blocus, & détacha le colonel Schlamersdorf pour s'emparer de Landsberg (*b*) & des villes voiſines. Guſtave avec le reſte de l'armée tira vèrs Landshout ſur l'Iſer, qui n'étant point en état de défenſe ſe rendit aux premiers coups de canon. Après Landshout il prit Mosbourg au confluent de l'Amber & de l'Iſer dans l'évêché de Freyſingen, & parut devant Munich, capitale de l'électorat & la réſidence de Maximilien. Cette ville eſt grande & belle, mais n'étoit pas aſſez forte pour ſoutenir un ſiége. Le magiſtrat envoya au-devant du roi douze des principaux de la bourgeoiſie, comme députés chargés d'implorer la clémence du monarque Suédois & de lui demander une

Reddition de Munich le 7. mai.

(*a*) Guſtave étoit encore devant Ingolſtadt, lorſqu'on vit arriver des ambaſſadeurs du roi de Dannemarc qui offroient la médiation de leur maître pour terminer les différends entre la maiſon d'Autriche & la couronne de Suéde. Cette démarche ſe faiſoit à la ſollicitation de l'empereur qui n'avoit pu porter Chriſtian à déclarer la guerre à la Suéde. Le roi leur répondit „que pour obtenir une paix durable „il étoit néceſſaire que les proteſtans agiſſent de con„cert & uniſſent leurs forces enſemble, afin d'avoir „quelque choſe de plus efficace que du papier & des „ſceaux." Les ambaſſadeurs s'en retournérent avec cette réponſe, & il n'en fut plus parlé.

St. Etienne réſident de France à Munich vint auſſi trouver le roi & lui fit de nouvelles propoſitions de neutralité au nom de l'électeur de Baviére qui craignoit pour Ingolſtadt & pour ſon païs. Le miniſtre françois faiſant l'office de médiateur aſſura que *l'électeur n'avoit pas de plus forte inclination que de vivre en paix avec la Suéde.* Le monarque qui ſe ſouvenoit des quinze jours que cette négociation lui avoit déja fait perdre, & de la lettre interceptée du duc de Baviére au comte de Pappenheim dans laquelle on trouva pour cent-mille écus de lettres de change deſtinées aux beſoins de l'armée de la Ligue, & qui avoit enfin ſur le cœur le petit avantage que Tilli aidé des Bavarois venoit de remporter ſur le maréchal Horn à Bamberg, répondit qu'il ne ſe fioit plus au duc. „Il porte, dit-il, un pourpoint double, „bleu & rouge, qu'il tourne comme il veut avec la „croix de Bourgogne deſſus rouge & blanche, & „mêle ainſi les couleurs comme il lui plait; mais je „ne ſerai plus ſa dupe, je le connois en dedans & „en dehors." Cependant comme St. Etienne inſiſtoit ſur des conditions & prioit le roi d'en faire. *Eh bien*, dit Guſtave, *que l'électeur caſſe ſes troupes ſans leur permettre de ſervir contre moi, qu'il reſtitue à mes alliés ce qui leur appartient, & qu'il m'accorde le paſſage par Ingolſtadt. A ces conditions je ſuis ſon ami; mais ſi demain 21. d'avril il ne les a pas acceptées & ſignées, je ſuis ſon ennemi, & ſon païs eſt ruiné.* Le réſident de France fut porter ces conditions au duc de Baviére qui étoit alors du côté de Munich, & ce prince auſſitôt longeant le Danube, fut ſe mettre ſous le canon de Ratisbonne pour être à portée de ſe joindre à l'armée de Walſtein &c. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 641. *M. de M.* Tom. IV. pag. 233-242.

(*b*) Landsberg ſur le Lech à cinq milles d'Augsbourg.

An. 1632. ſuſpenſion d'armes. Mais Guſtave refuſa de les entendre, & dit qu'il vouloit la ville à diſcrétion: qu'il devoit cette ſatisfaction aux Magdebourgeois, & venoit vanger les cruautés que les Bavarois commandés par Tilli avoient exercées dans Magdebourg, ſes habitans égorgés & leurs maiſons réduites en cendre. Les Bavarois étoient accuſés d'y avoir eû le plus de part, & le roi, diſoit-on, vouloit pour expier ces horreurs qu'on mît le feu à Munich. Mais il ne menaçoit que pour pardonner & faire aimer ſa clémence & ſon humanité. Il cherchoit à adoucir la ſituation de ces pauvres gens, en leur rendant plus ſupportables les malheurs de la guerre, auſquels le ſort des armes venoit de les aſſujettir: parce qu'il eſt ſûr qu'un moindre mal conſole quand il ſauve d'un plus grand qui paroiſſoit inévitable. Cependant les bourgeois qui entendent crier qu'on va mettre le feu à leur ville ſortent en foule, ſe jettent aux pieds du monarque, & demandent grace, comme innocens des excès que les ſoldats peuvent avoir commis, proteſtant qu'ils ne s'étoient point mêlés de la guerre & que leur commerce les occupoit tout entiers. Guſtave pour qui la guerre étoit un nouveau moyen de faire éclater ſa juſtice & ſa bienfaiſance, ne tint pas longtems contre les pleurs & les cris de tant de malheureux: il leur dit qu'ils n'avoient rien à craindre, & révoqua l'ordre. Auſſitôt l'armée entra dans la ville & fut bien traitée. Les douze-mille livres peſant d'argent que Munich paya de contribution furent ſur le champ portées à la monnoie & converties en eſpéces.

Quantité de moines vinrent ſe jetter aux pieds du monarque, & lui demander aſile contre les fureurs des hérétiques dont ils craignoient le reſſentiment, comme s'étant le plus élevés contre eux. (*a*) Guſtave les reçut avec une bonté qu'ils n'attendoient pas. Les capucins ſur-

(*a*) M. d'Arckenholtz dans ſes *mémoires concernant la reine Chriſtine* dit dans une note Tom. I. pag. 4 qu'en Baviére on faiſoit des imprécations horribles contre Guſtave-Adolphe, juſqu'à dire dans les priéres publiques: *Defende nos, ô Deus, ab hoſte hereditario Diabolo Suedo.* Il ajoute qu'on faiſoit paſſer ce héros pour l'Ante-Chriſt, & qu'on diſoit qu'il avoit une épée enchantée, dont l'auteur a eû la complaiſance de faire graver la figure dans ſon ouvrage page 211. Cela eſt bien différent de ce que le Pape Urbain VIII, au rapport de *Vittorio Siri*, dit en apprenant la mort de Guſtave que c'étoit

tout furent bien contens de leur miſſion. Le roi leur fit diſtribuer de riches aumones & donna de grands éloges à leur ordre & à la ſainteté de leurs mœurs. Un de ces péres ayant oſé dire au roi qu'il le voyoit dans l'erreur, & qu'il le conjuroit de rentrer ſous l'obéiſſance de Rome que ſes prédéceſſeurs avoient tous reconnue pour leur mére ſpirituelle, le roi loin de s'en offenſer parut touché de l'exhortation, & y applaudit. Mais ayant jetté la vue ſur d'autres religieux qui étoient dans la ſalle, il ne put s'empêcher de dire à ce capucin, „mon pére, „ſi l'abus que Rome a fait de la religion ne ſcandaliſoit le monde chré„tien, & ſi je ne ſavois pas que beaucoup de ceux qui s'enferment „dans les cloîtres le font, non pour le bien de leur ame, mais pour „pécher avec plus de tranquilité, j'approuverois fort ce genre de vie. „Mais vous avez tant de moines, je ne parle pas des bons, qui au lieu „de vaquer à leurs offices s'inſinuent par tout à la faveur d'un habit „reſpecté qui leur ouvre l'entrée aux honneurs & au crédit. On les „voit ſe promener dans les places publiques pour ſavoir tout ce qui ſe „paſſe. Ils ne penſent qu'à enrichir leurs couvents, & ſous prétexte „d'honnorer la religion, ils courent ſans ſcrupule dépouiller la veuve „& ruïner l'orphelin. Ceux qui gouvernent un prince foible n'en pro„fitent pas pour faire le bien de l'état, mais pour aggrandir l'enceinte „des cloîtres & donner plus d'entrée à leurs égliſes. Les campagnes ſe „dépeuplent & les princes perdent de bons ſujets. Vos cloitres ſont „l'aſile des poltrons qui ſe mettent ſous la ſauve-garde de la cloche du „couvent pour ne pas aller à la guerre. Ils renferment auſſi des hom„mes qui feroient de bons ſoldats, mais qui ſe voyant affublés d'un „froc qu'ils ne peuvent plus quitter, donnent tout leur tems aux let„tres. C'eſt un grand tort que vous faites à vos princes qui ſeront

An. 1632.

le héros le plus accompli & le plus grand roi. Sur quoi un des cardinaux ayant répondu „que l'égliſe „catholique avoit pourtant été perſécutée par lui en „Allemagne, & qu'on n'ignoroit pas que Rome „avoit été priſe & ſaccagée par les Goths il y „avoit mille ans." *Il eſt vrai*, répliqua le S. Pére, *mais il n'y a guéres plus de cent ans que les Eſpagnols ont traité Rome plus en barbares que les Goths ne l'avoient fait.*

An. 1632. „bientôt réduits à faire endoſſer la cuiraſſe au prélats pour avoir des „généraux dans leurs armées." (*a*)

Guſtave apprit l'arrivée de Walſtein à Pilſen à la tête d'une armée de plus de trente-mille hommes, pourvue de bons officiers & fournie du néceſſaire. Il en fut étonné: le parti proteſtant n'avoit pas crû les Autrichiens en état de mettre tant de troupes ſur pié en ſi peu de tems. Les magiſtrats de Nuremberg en furent le plus allarmés: ils s'étoient attiré la colére de l'empereur en ſe déclarant pour les Suédois, & les Nurembergeois étoient trop riches pour que les ſoldats de l'armée catholique ne cherchaſſent pas à leur faire payer chèr cette infidelité. Mais ils crurent détourner l'orage qui les menaçoit, en faiſant des ſoumiſſions à Walſtein. Ils l'envoyérent complimenter ſur ce qu'il avoit repris le commandement; & en le reconnoiſſant pour généraliſſime des armées impériale & royale, les députés devoient lui expoſer les raiſons qui avoient porté la ville à ſe donner aux Suédois.

Nuremberg envoye des députés à Walſtein.

Les quatre députés choiſis pour cette ambaſſade arrivérent à Pilſen au commencement de mai. Ils furent reçus comme ils devoient l'être d'un homme ſingulier en tout. Walſtein voulut qu'on leur fît autant d'honneur qu'aux ambaſſadeurs des premiéres puiſſances de l'Allemagne. Ils furent défraiés aux dépends de la ville, & traités avec toutes les diſtinctions qu'on accorde aux miniſtres publics. Après ſix jours d'attente, ils furent admis à préſenter leur lettre de créance & à expoſer le ſujet de leur miſſion. Walſtein s'étant avancé au devant de la lettre, affectant la plus grande politeſſe, la prit des mains des députés, & ſans achever de la lire il dit qu'il étoit ſuffiſamment inſtruit de l'objet de leur ambaſſade, que s'il l'avoit pû il ſeroit venu porter lui-même ſa réponſe à meſſieurs de Nuremberg, pour voir s'ils agiſſent auſſi bien qu'ils écrivent; & là-deſſus congédiant les députés, il leur

(*a*) J'ai ſuivi l'édition de Veniſe de 1640. qui eſt l'originale. Ce que je remarque pour ceux qui n'auroient que l'édition de 1642, où ce morceau ne ſe trouve point, quoique le titre porte: appreſſo la Copia ſtampata in Venetia, *conforme à La copie imprimée à Veniſe;* ce qui prouve que cette omiſſion & pluſieurs autres ont été faites à l'inſçû de l'auteur.

dit qu'ils pouvoient partir. Ceux-ci étonnés d'un congé ſi promt le furent bien plus à leur retour de voir les attentions redoubler. Le bruit de cette réception ſe répandit dans l'armée & vint juſqu'à Vienne, où on s'en amuſa beaucoup. An. 1632.

Cependant Walſtein ne renonçoit pas encore à l'eſpérance de regagner l'électeur de Saxe. Le colonel Sparr, ami intime d'Arnheim, alla trouver ce général avec ordre de lui compter cinquante-mille écus & même plus, s'il levoit les difficultés qui arrêtoient la négociation & s'il vouloit donner les mains à la paix propoſée. Walſtein ne pouvoit trop offrir pour un accommodement qui l'eût laiſſé maitre d'oppoſer aux Suédois tout ce que l'empereur avoit de troupes en Allemagne. Mais la négociation trainoit toûjours. Enfin laſſé d'attendre une concluſion qui n'arrivoit pas, Walſtein réſolut de marcher à Prague. Son armée qu'il paſſa en revue à Raconitz (*a*), entre Pilſen & Prague, ſe trouvoit forte de deux-cent-quatorze eſcadrons & de cent-vingt compagnies avec quarante-quatre piéces de canon & deux-mille chariots. Walſtein marche à Prague.

Comme Walſtein étoit un homme difficile & ſingulier il déclara de quelle maniére il vouloit être obéi, & preſcrivit à un chacun ſes devoirs. Entr'autres ordonnances il régla que l'armée d'orenavant porteroit des écharpes rouges, & défendit toute autre couleur ſous peine de la vie; car chez lui les plus legéres omiſſions étoient des crimes capitaux. A cette occaſion je ne dois pas oublier qu'un capitaine d'artillerie avoit une très-belle écharpe en broderie d'or, & pour montrer ſa ſoumiſſion aux ordres du général il ſe l'arracha & la foula aux pieds. Walſtein en fut inſtruit, il en témoigna ſa ſatisfaction à l'officier, & peu après il l'éleva au grade de colonel & le diſtingua toûjours dans la ſuite. Comme il avoit pour principe de mettre l'obéiſſance du ſoldat & de l'officier à l'épreuve par les ordres les plus extraordinaires, il défendit, ſous peine d'encourir ſa diſgrace, à la ca-

(*a*) Raconitz à ſix milles de Prague dans le cercle de Raconitz.

An. 1632. vallerie depuis le ſoldat juſqu'au colonel d'être jamais ſans bottes ni éperons, aux officiers d'infanterie d'en porter, à chacun de parler haut chez lui & aux environs, ne voulant pas entendre plus de bruit qu'à l'égliſe dans le tems que le peuple y eſt dans un profond recueillement. Ce commandement fut ſi bien gardé de toute l'armée que même les principaux officiers avoient les molettes de leurs éperons attachées avec de petits rubans, pour faire leur cour au général. Walſtein donnoit de tels ordres, diſoit-on, pour augmenter la crainte qu'il vouloit qu'on lui portât; car ſon ambition ne ſe bornoit pas comme celle de nos princes à ſe faire reſpecter, il vouloit une obéiſſance aveugle.

Walſtein entre dans Prague.

Walſtein n'eut pas plustôt donné ſes ordres aux troupes qu'il ſe mit en marche. Il arriva devant Prague le 4. mai, & la même nuit la cavallerie inveſtit la ville. Le comte de Galas eut ordre de battre la place du côté du mont St. Laurent, tandis que le marquis de Grana, de la maiſon de Gonzague, feroit ſon attaque du côté des capucins. A la pointe du jour Galas fit jouer huit piéces de canon contre la muraille, elle étoit foible, la brêche fut faite en peu d'heures. On penſoit déja à fixer le tems de l'aſſault, quand des ſoldats du régiment du comte Bertaut-Walſtein, neveu du général, ſans attendre l'ordre & impatiens de montrer leur courage & d'obtenir le prix de la valeur, montérent d'eux-mêmes à la brêche. Ils s'étoient armés de réſolution, comptant avoir plus d'obſtacles à vaincre qu'ils n'en trouvérent en effet. Leur perte fut peu conſidérable, parceque les Saxons, ne pouvant tenir ferme derriére de méchans murs, s'étoient jettés dans ce qu'on appelle à Prague le *Chateau Royal* (*a*) qui commande le petit-côté de la ville. Le marquis de Grana ne fut pas moins heureux dans ſon attaque; en ſorte que les Saxons perdant tout eſpoir de défenſe demandérent à capituler. (*b*)

Le

(*a*) Sur le Ratſchin *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 651.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* Ff. à la fin de l'ouvrage.

Le marquis de Grana chargé de dreſſer les articles de la capitulation avoit réduit les Saxons à ſe contenter de ſortir la vie ſauve; mais ſoit que Walſtein voulût piquer l'électeur de généroſité, eſpérant par-là le porter à s'accommoder avec l'empereur; ſoit qu'il ne cherchât ſimplement qu'à reconnoître l'attention que le duc de Saxe avoit eû de mettre ſon palais à l'abri du pillage, il fit rendre aux ſoldats les armes & y ajouta le bagage ou pour mieux dire le butin qu'ils avoient fait dans Prague & qui pouvoit bien monter à cent-mille écus. Les Saxons au nombre de quatre-mille furent eſcortés juſqu'à Leutmeritz où étoit le gros de leur armée. Les Impériaux entrérent dans Prague comme des furieux, & ſaccagérent tout le petit-côté, quoiqu'il n'y eût que des catholiques. La ville-neuve & la vieille-ville peuplées de luthériens & de juifs, mais ſéparées du petit-côté par la Moldau, eurent le tems de capituler, & ſe rachetérent du pillage par une bonne ſomme d'argent. An. 1632. Généroſité de Walſtein.

Prague capitale de la Bohéme eſt une grande & belle ville qui ſe partage en trois quartiers, dont deux ſont de l'autre côté de la Moldau, le vieux Prague & la ville-neuve; la partie en deçà qui eſt le petit-côté, eſt adoſſée au mont St. Laurent. Prague avant la guerre étoit fort peuplé & abondoit en étrangers qui s'y étoient établis dans le tems que quelques empereurs en faiſoient leur réſidence. Cette place au reſte ne peut ſe défendre contre une armée qu'autant qu'il y en a une ſous ſes murs qui la couvre. Walſtein s'y arrêta quelques jours qu'il employa à projetter les opérations dont le tems de l'éxécution approchoit: il y reprit auſſi la négociation avec la Saxe. Deſcription de Prague.

La priſe de Prague & de quelques autres villes de la Bohéme enlevées aux Saxons donnoit de la joye à la cour de Vienne & à tous les bons Autrichiens, mais ſans comparaiſon beaucoup moins qu'à Walſtein qui regardoit cet avantage comme un acheminement au traité qu'il brûloit de conclure avec l'électeur.

Arnheim étoit toûjours à Leutmeritz, ville de Bohéme ſur l'Elbe aux frontiéres de la Saxe, & obſervoit les mouvemens des Impériaux. Les Saxons à Leutmeritz.

An. 1632. Walſtein le fit exhorter à donner enfin les mains à l'accord tant de fois propoſé, & il accompagna ces ſollicitations de nouvelles offres, qui toutes perſuaſives qu'elles étoient ne produiſirent aucun effet. Le traité au lieu d'avancer parut même s'éloigner du but deſiré. Ce fut alors que Walſtein ſe repentit mais trop tard des ménagemens qu'il avoit eû pour les Saxons. Pour regagner le tems perdu il réſolut d'uſer tout à la fois de force & de ſurpriſe contre eux. Ils avoient encore Egra ſur l'Eger, & Elnbogen à l'extrémité de la Bohéme (*a*). Holck, ſergent-major-général de bataille, y fut envoyé vers la mi-mai avec quelques troupes. Les deux places étoient ſans munitions & ſans défenſe, il s'en empara aiſément. Walſtein avec le gros de l'armée marche droit à Leutmeritz, comptant d'y ſurprendre les troupes ſaxonnes; il trouve le poſte abandonné, (*b*) paſſe l'Elbe & s'arrête près de Melnick (*c*) ſur la même eau, ville ceinte d'un bon mur. Il ſe fit là quelques eſcarmouches entre les croates & la cavallerie d'Arnheim, au déſavantage de celle-ci.

Priſe d'Egra & d'Elnbogen.

Nouvelles propoſitions faites à la Saxe.

C'en fut aſſez pour porter Walſtein à faire de nouvelles propoſitions au duc de Saxe & à tenter un accommodement d'où dépendoit la ruine du parti du roi; parce qu'une fois ſûr de la Saxe, il rappelloit les troupes qui gardoient la Bohéme, & joignant ſon armée à celle de l'électeur, il pouvoit être aſſez fort pour chaſſer les Suédois de l'Allemagne. Il voyoit déja le moment que les princes de l'empire alliés de Guſtave, & qui n'avoient manqué de parole à l'empereur que par rai-

(*a*) Elnbogen ſur l'Eger dans le cercle de Satz à quatre milles d'Egra.

(*b*) L'auteur ne s'étend pas aſſez ſur cette ſurpriſe manquée. Voici le projet: Walſtein avoit deſſein d'enlever l'armée Saxonne campée à Leutmeritz, & ſous pretexte de renouveller les propoſitions d'accommodement avec Arnheim qui commandoit l'armée, il la fit reconnoître par quelques-uns de ſes principaux officiers déguiſés en trompettes. Mais Arnheim averti que quelques régimens des Impériaux s'avançoient vers Brix & vers Auſſig, il jugea que Walſtein cherchoit à le couper de la Saxe. Loin de lui témoigner de la défiance il lui écrivit qu'il avoit ordre & pouvoir de traiter, lui fit de nouvelles demandes & lui envoya divers couriers pour en convenir. En attendant il fit paſſer les montagnes à ſon bagage, paſſa lui-même de nuit avec ſon canon ſur le pont de Leutmeritz qu'il rompit auſſitôt, & ſe retira à Pirna où il fit faire un pont de batteaux ſur l'Elbe, & attendit l'électeur de Saxe & Bannier qui le devoient joindre avec 10000 hommes. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 651 & 52.

(*c*) A quatre milles & demie de Leutmeritz au confluent de l'Elbe & de la Moldau.

ſon d'intérêt, ſeroient valoir la même raiſon en abandonnant la Suéde pour rentrer dans le parti le plus ſûr. Il étoit donc de la plus grande importance pour Walſtein que cette négociation avec la Saxe réuſſît à quelque prix que ce fût. Le colonel comte de Sparr eut ordre de retourner auprès du maréchal Arnheim & de faire tout au monde pour le gagner. Ses propoſitions pleines d'artifice & appuiées de très riches préſens auroient peut-être ébloui le Saxon dans tout autre tems. Mais le roi de Suéde avoit appris les progrès de Walſtein en Bohéme & ſavoit qu'il ne viſoit pas moins qu'à s'emparer de toute la Saxe, dont il diſoit qu'il alloit abandonner le pillage à ſes ſoldats. Guſtave craignoit que ſi Jean-George avoit toute l'armée autrichienne ſur les bras, ce ne lui fût un prétexte pour faire ſa paix avec l'empereur; & ſortant au plus vîte de la Baviére, il prit la route de Nuremberg, (a) bien réſolu de prendre les Impériaux en flanc & à dos quand il les verroit occupés dans la Miſnie & en Saxe. An. 1632. Le roi prend la route de Nuremberg.

Le roi paſſa à Donawert le 8. de Juin avec huit-mille hommes de cavallerie & quatorze-mille fantaſſins, ſoixante piéces de canon & un bagage fourni abondamment du néceſſaire. Le corps aux ordres de Bannier qui avoit repris & quitté Magdebourg, étoit venu ſe rejoindre à l'armée du roi. Guſtave le laiſſa en Souabe pour obſerver les mouvemens des Bavarois ſur la frontiére & les empêcher de ſe joindre aux nouvelles levées qui ſe faiſoient dans le Tirol. Le duc de Weimar fut envoyé du côté de Lindau pour ſurprendre cette place importante. Elle eſt ſituée ſur le lac de Conſtance, aux confins de la Suiſſe & du Tirol, & bâtie dans une preſqu'isle qui ne tient au continent que par une langue de terre aſſez étroite. Cette place eſt entourée d'eau, & fortifiée à la moderne; elle pouvoit paſſer alors pour une des plus Bannier reſte en Souabe. Le duc de Weimar marche à Lindau.

(a) C'étoit auſſi pour être à portée d'empêcher la jonction des Bavarois avec l'armée de Walſtein & pour couvrir Nuremberg dont ce général avoit auſſi promis le pillage à ſon armée. Par cet éxemple de ſévérité il vouloit jetter la terreur dans les villes du parti proteſtant & s'en ouvrir les portes. La conſéquence naturelle, c'eſt qu'on abandonneroit le roi quand on verroit qu'il y avoit ſi peu de ſureté à ſe mettre ſous ſa protection.

An. 1632. fortes places de l'Allemagne, ſans parler qu'étant à l'extrémité de la Souabe, aux confins du Tirol, de la Suiſſe & des Griſons, & dominant le lac, elle ſervoit de rempart à la frontiére & de clef au paſſage par où les Allemands & les Italiens s'entre-ſecouroient dans le Milanès & en Allemagne. La priſe de Lindau étoit poſſible ſi le projet en fût reſté caché. Déja deux-mille hommes d'infanterie ſuédoiſe, ayant des grapins aux pieds, montoient avec peine une montagne très eſcarpée & comptoient de ſurprendre la place, mais les Impériaux qui les attendoient les reçurent à bout portant. Les Suédois furent repouſſés, un grand nombre y périt, & la retraite ne fut pas moins coûteuſe. Il fallut paſſer ſur le ventre à la garniſon de Bregentz, ainſi qu'à quantité de gens de la Souabe qui réfugiés dans cette ville s'étoient mis en devoir de couper le paſſage aux Suédois. (*a*) Le duc de Weimar au déſeſpoir d'avoir manqué ſon coup à Lindau fut s'en dédommager ſur Memmingen, une des bonnes villes de la Souabe arroſée par un bras de l'Iſer. (*b*) Dès que la garniſon vit les Suédois élever des batteries contre la place, elle capitula, obtint libre ſortie avec armes & bagage, & les habitans furent maintenus dans le libre éxercice de la religion catholique. La priſe de cette place peu importante par elle-même étoit alors d'un grand avantage aux Suédois. Ils ôtoient aux Impériaux un païs propre à refaire leur armée, & ce tort qu'ils faiſoient à leur ennemi étoit déja un gain pour eux. Mais en ſe maintenant en Souabe, ils coupoient ces mêmes Impériaux du païs de Wurtemberg, dont le duc ne demandoit que leur éloignement pour prendre le parti de la Suéde; ce qui facilitoit beaucoup l'entrepriſe que Guſtave méditoit ſur l'Alſace, frontiére de ce duché.

Fauſſe tentative ſur Lindau.

Priſe de Memmingen.

Walſtein ſe porte du côté du Palatinat.

Walſtein apprenant la marche du roi n'oſa pas s'enfoncer dans la Saxe, de peur de n'en pouvoir ſortir ſans faire une retraite qui auroit eû l'air d'une fuite, ou d'y voir ſon armée détruite par la faim & par

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Gg. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Ce bras de l'Iſer ſur lequel eſt Memmingen eſt l'Ach qui traverſe la ville.

un combat dont tout le désavantage eût été de son côté. Il repassa l'Elbe ayant l'Eger à sa droite, & prit le chemin d'Egra pour se joindre au duc de Baviére. Il vouloit de concert avec les Bavarois protéger le Haut-Palatinat, couvrir la Bohéme & fondre sur le roi avec des forces réunies, tandis que les Suédois étoient alors dispersés dans toute l'Allemagne, & que Don Balthasar de Marradas resté à Leutmeritz avec huit-mille hommes tenoit les Saxons en échec. An. 1632.

Pendant que ces mouvemens se faisoient dans la Haute-Allemagne le landgrave de Hesse voulut s'opposer aux progrès de Pappenheim dans la Basse-Saxe. Mais ce général le rencontra non loin de Wolfenbuttel, tomba sur son armée, & l'obligea à prendre sa retraite sous le canon de Gœttingen sur la Leine. Pappenheim que rien n'arrêtoit fit des courses jusqu'à Northeim (*a*) dans le comté de Hohenstein. Il se rendit maitre de la citadelle & tailla la garnison en piéces. Goslar (*b*) & les villes des environs, craignant le même sort, demandérent aux Suédois des garnisons qui les missent à couvert de ce dangereux ennemi. Pappenheim n'écoutoit que la gloire des armes & l'intérêt de son maitre; avec une petite armée il tenoit toute la campagne entre l'Elbe & le Weser, dans un tems où ce païs étoit de la plus grande importance aux deux partis. Ce païs appartenoit en partie à des princes ecclésiastiques qui ne pouvant se soutenir d'eux-mêmes & venant à manquer d'appui du côté des catholiques, seroient tombés tous ensemble au pouvoir des protestans. Ainsi Pappenheim en les protégeant ne conservoit pas seulement de riches alliés à son maitre, mais il lui assuroit un païs d'où l'ennemi auroit tiré de nouvelles forces, & retenoit dans l'obéissance de l'empereur les états protestans voisins que la seule crainte empêchoit de se jetter dans le parti du roi. Il empêchoit surtout le landgrave de pénétrer dans ces belles provinces, d'y recruter son armée, & de subjuguer les puissances ecclésiastiques de cette par- Progrès de Pappenheim dans la Basse-Saxe.

(*a*) A quatre milles de Gœttingen sur le Rauhm qui se jette dans la Leine près de Northeim. On nomme cette contrée la principauté d'Oberwald.

(*b*) Sur un ruisseau qu'on nomme Athugt qui tombe dans l'Ocker près de Goslar.

An. 1632. tie de l'Allemagne ou de les forcer de ſouſcrire à des conditions ruïneuſes pour le parti catholique. Enfin Pappenheim ſauvoit les états de l'empereur & ceux de ſes alliés, où le landgrave homme de tête & bon ſoldat n'attendoit pour porter ſes armes qu'une victoire qui lui ſoumît toute la Weſtphalie.

Priſe de Buxtehude.

Le maréchal Todt qui avoit levé (*a*) dans ces environs un corps d'armée pour le ſervice du roi l'employoit à faire le ſiége de Buxtehude. Cette ville eſt ſur l'Eſte près de Hambourg aux confins des duchés de Bremen & de Lunebourg. Elle eſſuia douze jours durant (*b*) le feu de deux batteries, enfin la garniſon qui étoit impériale demanda les honneurs de la guerre & les obtint; mais la meilleure partie de ces troupes, ſe rangeant du côté de la fortune, prit ſervice dans l'armée du maréchal.

Les Bavarois ſe joignent aux Impériaux.

Dans ces entrefaites on apprit la nouvelle au camp d'Aldringer que le roi de Suéde s'approchoit du Haut-Palatinat & qu'il marchoit à Nuremberg. Aldringer eut ordre de quitter Ratisbonne & de ſe rendre à la grande armée avec les Bavarois qu'il commandoit. Il couroit trop de riſque, à reſter plus longtems dans ces quartiers. Les Suédois entrant dans le Palatinat pouvoient couper les Bavarois de l'armée de Walſtein, & maitres alors de la campagne, ils mettoient Nuremberg à couvert de l'entrepriſe que les catholiques méditoient ſur cette ville. Guſtave pouvoit même ruiner toute l'armée impériale, tandis que les Bavarois ſeroient chez eux de l'autre côté du Danube, faute de trouver à vivre de ce côté-ci. Il étoit même à craindre que les Suédois ne ſe fuſſent déja emparés des paſſages. Aldringer hâta ſa marche, & prit par Neuſtadt, Amberg & Vaidem (*c*) toutes villes du Haut-Palatinat au deſſous de Ratisbonne.

(*a*) Ce corps étoit de neuf à dix-mille hommes, & venoit du Mecklenbourg, où il n'étoit plus néceſſaire depuis que les Imperiaux avoient perdu Roſtock, Wismar & Damitz, les trois ſeules places du duché où ils s'étoient maintenus juſqu'à la fin de l'année 1631.

(*b*) Buxtehude ne tint que deux jours du 2 au 4 mars. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 617.

(*c*) Ou *Vzida*, ſur la Nab à ſix milles d'Egra. Voyez la *Remarque Militaire* Hh. à la fin de l'ouvrage.

Le roi arrive à Nuremberg & y apprend qu'Aldringer eſt à Vaidem, & que Walſtein marche pour favoriſer la jonction des deux armées. Il étoit de l'intérêt de Guſtave de l'empêcher pour retenir les Impériaux en Bohéme & laiſſer les Bavarois ſe morfondre de l'autre côté du Danube. Comme il étoit maitre des paſſages juſqu'à Nuremberg, il pouvoit en tirer tous les ſecours néceſſaires; avantage que n'avoient ni Walſtein ni l'électeur de Baviére, qui étoient obligés l'un d'épuiſer la Bohéme, l'autre d'achever de ruïner ſon païs pour faire ſubſiſter les troupes. Guſtave auroit pris le poſte qu'il vouloit pour être à la fois à portée de faire échouer les deſſeins des Impériaux, & de prêter la main aux opérations de ſes généraux répandus dans les provinces voiſines. Dans ce deſſein le monarque Suédois ſe mit à la tête de ſa cavallerie & s'avança juſqu'à Sultzbach qui appartient à un comte palatin de ce nom. De là il détache quelques régimens qui pouſſent juſqu'à Vaidem. Mais Aldringer avoit eu vent de cette marche des Suédois, & pliant bagage la même nuit il avoit pris la route d'Egra, & trouvé en chemin la cavallerie que Walſtein envoyoit à ſon ſecours, averti des deſſeins du roi. Ce fut même ce renfort qui fit manquer l'entrepriſe en retardant la marche des Suédois, obligés d'avancer avec beaucoup de circonſpection pour ne pas tomber dans quelque embuſcade de cette cavallerie des Impériaux. Elle pouvoit toûjours ſe replier ſur l'armée, au lieu que le roi riſquoit beaucoup s'il étoit repouſſé. Il y eut cependant quelques eſcadrons ſuédois qui firent le coup de ſabre avec les croates, mais au déſavantage des premiers, & Guſtave s'en retourna à Nuremberg. (*a*)

An. 1632.

Tentatives du roi pour empêcher cette jonction.

Le 18. de juin à la pointe du jour Walſtein ſortit d'Egra & ſe rendit à Luditz (*b*) pour y recevoir l'électeur de Baviére qui venoit de Ratisbonne. L'entrevue fut aſſez amicale du moins en apparence. Il

Entrevue de l'électeur de Baviére avec Walſtein.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Li. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) A huit milles d'Egra dans le cercle de Saxe ſur le ruiſſeau dit Schalatka qui ſe jette dans la Beraun.

An. 1632. dut en coûter beaucoup au fier Wâlſtein pour diſſimuler la haine qu'il portoit au Bavarois dont il avoit juré la ruïne.

Guſtave ſous le canon de Nuremberg.

Guſtave après d'inutiles tentatives pour empêcher la jonction du corps d'Aldringer avec l'armée impériale s'étoit retiré, comme j'ai dit, ſous le canon de Nuremberg, ville libre, très-riche & qui pouvoit fournir au roi les vivres & les munitions dont ſon armée avoit beſoin.

Deſcription de cette ville.

Elle eſt au centre de l'Allemagne entre la Franconie, le Palatinat & la Souabe, coupée en deux par la Pegnitz qui paſſe ſous un grand nombre de ponts, & aſſiſe dans un terrein fertile où comme au ſein de l'abondance elle a tout ce qu'il faut pour les beſoins de la vie. Les choſes de luxe même & de pur agrement s'y trouvent pouſſées à un point d'élégance & de perfection qu'on ne voit dans aucune autre ville d'Allemagne. Elle eſt très-peuplée & ſon pourtour eſt de huit milles d'Italie. Son enceinte eſt formée d'un double mur avec des foſſés à l'ancienne. Le gouvernement y eſt ariſtocratique, & le ſénat compoſé de vingt-ſix patriciens tirés des meilleures familles.

Vues du roi en ſe retirant ſous Nuremberg.

Le roi avoit choiſi cette place de retraite pour éviter d'en venir aux mains avec des troupes fraîches & nombreuſes. Les habitans y trouvoient auſſi leur avantage: Guſtave couvroit leur ville, & les mettoit à l'abri des cruautés des Impériaux. Peut-être vouloient-ils donner dans Nuremberg un nouvel éxemple du ſac de Magdebourg afin d'effraïer les autres villes du parti, trop heureuſes alors d'aller au devant du joug pour rendre leur ſoumiſſon agréable, & qui ſeroient devenues ennemis jurés des Suédois. Car les amitiés entre les princes, entre les républiques ſurtout, ſont intéreſſées & ne ſubſiſtent qu'autant que dure le beſoin qui les rend néceſſaires. Peut-être auſſi que l'intention du roi étoit de laiſſer cette belle armée de Walſtein ſe conſumer dans un païs ruïné & de plus dépeuplé par un mal contagieux qu'on appelloit *la maladie hongroiſe*, qui commençoit déja à ſe faire ſentir dans l'armée impériale; tandis que les Suédois tirant ſans peine leurs ſubſiſtances & tout leur néceſſaire de Nuremberg ſeroient encore à

portée

portée de seconder le duc de Weimar dans son entreprise sur la Souabe & le Tirol, pouvoient soutenir Gustave-Horn en Alsace & prêter la main à d'autres corps occupés ailleurs, qui tous devoient obliger Walstein, pour s'opposer à leurs progrès, ou de détacher de la grande armée & de s'affoiblir par conséquent, ou de s'éloigner de Nuremberg, s'il ne vouloit pas laisser les provinces de l'empereur exposées aux courses des Suédois. An. 1632.

Le roi avoit choisi lui-même l'assiette de son camp, & l'armée travailloit aux retranchemens avec ardeur. Il étoit à penser que Gustave garderoit longtems une position où il trouvoit réunis tous les avantages qu'on cherche à la guerre, la sureté, les subsistances & la commodité. On vit bientôt après que ce qu'il en avoit fait n'étoit qu'une sage précaution, pour ne pas s'exposer à perdre en un jour les conquêtes de plusieurs mois. D'autant plus qu'il n'avoit pû se persuader tout ce qu'on lui disoit des immenses préparatifs de Walstein, & qu'il rioit quand on lui parloit de quarante-mille hommes que ce général vouloit avoir au printems. A présent qu'il les voyoit assemblés contre lui, il avouoit qu'il n'y avoit que la maison d'Autriche & Walstein qui pussent lui faire voir ce qu'il n'auroit jamais crû possible. Gustave retranché devant Nuremberg.

Walstein & le Bavarois qui avoient joint leurs forces pensoient aux moyens d'attirer Gustave à un combat désavantageux, lorsqu'ils apprirent que le monarque étoit devant Nuremberg retranché & comme enterré dans son camp. Ils prirent cette précaution pour un aveu de sa foiblesse, & se flattèrent qu'avec une armée nombreuse comme la leur ils pourroient aisément entourer les Suédois, leur couper les secours qui leur venoient de la Franconie, de la Souabe & de la Saxe, affamer le roi dans son camp, & en fourageant le plat païs ruïner la cavallerie qui faisoit la principale force de Gustave. En conséquence de ce projet ils marchent droit à Nuremberg. L'armée combinée L'armée combinée marche à Nuremberg.

An. 1632. des Impériaux & des Bavarois étoit forte de trois-cent-quatorze eſcadrons & de deux-cent-dix compagnies, (a) avec quatre-vingt piéces de canon & quatre-mille chariots. Le duc de Baviére & Aldringer menoient l'avantgarde, Galas avoit le corps de bataille, & Walſtein conduiſoit l'arriére-garde. Les croates & les dragons avoient ordre de dévaſter les campagnes dans la marche. Dés que les alliés furent à la portée de l'artillerie de Guſtave, il les ſalua de ſix-cent coups de canon, & ſes braves Suédois firent pluſieurs ſorties mais toûjours à leur déſavantage. La cavallerie impériale en cette occaſion fit ſi bien qu'à la fin les Suédois n'oſoient preſque plus ſortir de leurs retranchemens, & les alliés eurent tout le tems de ſe préparer à leur tour un camp ſûr & commode pour la cavallerie & l'infanterie.

Coup tiré ſur Walſtein. Je ne dois pas omettre que comme l'armée marchoit de Neumarck à Freyſtadt, Walſtein étant dans ſon caroſſe à l'arriére-garde & traverſant le bois qui eſt entre ces deux villes, on dit qu'on tira ſur lui un coup de fuſil & que la bale traverſa ſa voiture ſans le bleſſer. On eſt ſurpris, ſi le fait eſt vrai, qu'on n'ait fait alors aucune perquiſition pour en découvrir l'auteur. Tout ce qu'on en ſçait vient du comte Terſica qui avoit eû part au danger, & de ceux qui ſuivoient le caroſſe du général. Ils prétendirent que le coup partoit de gens qui en vouloient à ce grand homme dont la vie, ſelon eux, étoit un écueil funeſte aux projets des ambitieux. D'autres moins aveuglés du mérite de ce général penſoient que le coup pouvoit être venu des propres

(a) Le roi n'avoit que 18000 hommes contre cette armée combinée qui étoit de plus de 60000 combattans. Mais les Nurembergeois touchés des peines que le roi ſe donnoit & du danger auquel il s'expoſoit pour eux, firent un dénombrement de tout ce qui pouvoit porter les armes, & trouvérent dans leur ville trente-mille hommes en état de ſervir. On en tira vingt-quatre compagnies d'élite, ayant chacune ſur ſon drapeau une lettre de l'alphabet, & tous les jours huit compagnies montoient la garde dans la ville ou faiſoient ſervice avec les Suédois. Nuremberg ouvrit ſes magaſins, le pain ne manqua point à l'armée du roi tant que le blocus dura, & les chevaux mangérent de l'herbe au défaut d'avoine & de paille. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 655.

gens de Walſtein qui feignoient de s'attaquer pour s'amuſer dans la marche, & l'on citoit l'exemple de quelques ſoldats qui avoient été tués de cette manière. Voilà ſans doute le vrai de cette hiſtoire. Mais Walſtein n'étoit pas faché qu'on crut à Vienne qu'on avoit attenté à ſa vie, voulant ſe rendre par-là plus recommandable & réhauſſer le mérite de ſes ſervices auprès de Ferdinand. D'autres diſoient que c'étoit Walſtein qui avoit fait courir ce bruit pour découvrir ce qu'on penſoit de lui dans l'armée; car il vouloit ſavoir ſi les troupes lui étoient attachées, & des bruits de cette nature entroient dans ſa politique. An. 1632.

Tandis que la cavallerie ſuédoiſe faiſoit de fréquentes ſorties pour reconnoitre les travaux des Impériaux, & que ceux-ci ſe retranchoient, leur cavallerie & ſurtout les Hongrois portoient le brigandage & la déſolation dans les villages voiſins, où ils ne trouvoient plus perſonne. Au bruit de l'approche des Impériaux tous les païſans avoient pris la fuite. Allersberg bourg qui eſt près de Freyſtadt, Hillpolſtein, Roſtal, Carlsberg, enfin les environs de Nuremberg furent abimés par ces pillars, mais le roi en fit promte juſtice. Deux-mille cavaliers Suédois ſe mirent à leur pourſuite, en ſabrérent plus de deux-cent, & tout ce qui fut amené au camp fut pendu ſans pitié comme voleurs de grand chemin. Des deux parts on uſoit de repréſailles, on ſe dreſſoit des embuches, on ſurprenoit les quartiers avancés. Les croates faiſoient merveille dans la petite guerre: Walſtein s'en ſervoit à toute heure pour allarmer le camp du roi & haraſſer ſa cavallerie. Guſtave ne trouva qu'un moyen de ſe débaraſſer de ces viſites incommodes, ce fut de renforcer les gardes avancées & d'y envoyer de bons piquets de cavallerie entremélés de dragons & de mouſquetaires. Ceux-ci avoient ordre de ſe tenir cachés & d'attendre les croates juſqu'à la portée de leurs mouſquets qui, tirant plus loin que les carabines, perçoient ces coureurs legérement vêtus, ſans qu'ils puſſent ſe défen- Les croates ſaccagent les environs de Nuremberg.

An. 1632. dre: en même tems la cavallerie qui s'étoit ouverte pour donner paſſage au feu de la mouſqueterie, devoit les envelopper (*a*). Le roi n'eut pas fait cette manœuvre deux fois que le camp fut tranquile.

Origine des dragons. Ces dragons ou mouſquetaires à cheval étoient tous gens choiſis, robuſtes & d'une valeur reconnue. Leur fonction étoit de ſoutenir la cavallerie, & quand l'occaſion s'en préſentoit, ils mettoient pied à terre dans un poſte avantageux, & faiſoient feu ſur l'ennemi. S'ils n'étoient pas les plus forts, ils remontoient à cheval & regagnoient l'armée. Ils ſervoient d'eſcorte aux convois, formoient une embuſcade à la hâte, battoient l'eſtrade, montoient à l'aſſaut, enfin il n'y a point à la guerre de ſervices que cette troupe ne rendit. Ces dragons étoient armés de mouſquets ordinaires, dont la mêche étoit tournée ſur un petit bois qu'ils fichoient à la tétiére de leurs chevaux. Leur épée étoit courte, & à l'arçon de la ſelle pendoit une petite hache qui ſervoit à couper le bois, à abattre des paliſſades, &c. Ces troupes ſont de nouvelle création, elles ont été levées dans les derniéres guerres de Bohéme & d'Allemagne où la guerre ſe fait ordinairement en plaine. D'autres prétendent que celui qui forma les premiers dragons fut le comte Erneſt mis au ban de l'empire pour avoir porté les armes contre l'empereur: obligé de vivre comme un homme qui n'a ni feu ni lieu, errant de côté & d'autre avec ſa petite armée, il avoit mis, dit-on, ſon infanterie à cheval pour courir plus vîte.

Magaſin de Freyſtadt détruit par les Suédois. Cependant les Impériaux continuoient leurs courſes dans le plat païs autour de Nuremberg & avoient des dépôts de vivres dans toutes les villes voiſines. Guſtave ordonna à Tubal (Dewbatel) (*b*) de s'emparer

(*a*) C'eſt la même manœuvre que le roi avoit employée avec ſuccès à la journée de Leipſic contre les croates à cheval plus connus actuellement ſous le nom de Huſſards.

(*b*) On a vu plus haut dans une note comment le nom de cet officier eſt défiguré dans la pluſpart des hiſtoriens.

de Freyſtadt où étoit le grand magaſin de Walſtein; & la nuit du An. 1632.
29. au 30. juillet la ville fut priſe par le moyen des petards & des échelles. Mais comme le Suédois ne pouvoit ni garder cette place ni emporter le magaſin, il y mit le feu. Walſtein n'avoit pas cru ce coup poſſible. Sur le champ le ſergent de bataille Sparr fut détaché avec quelques régimens de cuiraſſiers, de dragons & de croates pour couper la retraite aux Suédois & leur reprendre le butin qu'ils avoient fait. Le projet pouvoit réuſſir. Sparr avoit déja mis en fuite les coureurs de Dewbatel & en tenoit une partie, quand le roi apprit des fuyards ce qui ſe paſſoit. Il ſe met à la tête d'une partie de ſa cavallerie & marche en diligence du côté de Burgthan. Guſtave dégagea ſes braves Suédois, & chargea les troupes de Sparr avec tant d'avantage qu'elle furent entiérement défaites. Le comte Sparr, un lieutenant-colonel du régiment de Terſica, quatre capitaines & plus de cent ſoldats furent pris. Le roi de Suéde ne perdit que ſoixante hommes. Mais le colonel Rieſs y fut tué ainſi que M. de Boye gentilhomme de la chambre & le page Gratzenſtein qui reçut le coup à deux pas de la perſonne du roi (*a*).

Iſolani, qui avoit ſi ſouvent donné l'allarme au camp du roi avec ſes Hongrois, les avoit mis en ſi grande réputation qu'on les appelloit *le fléau des Suédois*. Lui pour ſa perſonne s'étoit fait une aſſez belle fortune des préſens magnifiques dont Walſtein avoit payé ſon heureuſe témérité; car le général étoit pluſtôt prodigue que généreux quand il falloit reconnoître une belle action. Mais depuis que Guſtave eût imaginé de recevoir les croates à la portée du mouſquet, Iſolani ne faiſoit plus rien. Déſeſpéré de la défaite de ſes Hongrois à Allersberg & dans l'affaire de Sparr, il monte à cheval & court à la tête de mille croates attaquer quelques eſcadrons Suédois, taille en piéces trois-cent des ennemis & apporte à Walſtein deux étendars. Le ſoldat qu'on récom-

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Kk. à la fin de l'ouvrage.

An. 1632. penſe en fait mieux, & l'officier, s'il eſt diſtingué, en eſt plus attaché à ſes devoirs. Or il eſt d'uſage chez les Allemands que l'officier qui a fait une belle action ſe préſente devant le général qui le retient à dîner. C'étoit le comte de Michna commiſſaire général de l'armée qui tenoit table pour Walſtein. Iſolani y vint, & après le dîner s'étant mis à jouer, il avoit perdu les quatre-mille écus & un beau cheval que ſon général venoit de lui donner, lorſqu'il trouva devant lui deux-mille ducats. Se doutant bien que c'étoit une nouvelle libéralité du général qui vouloit lui faire oublier ſa perte, il courut à l'appartement de Walſtein pour le remercier. Walſtein parla à deſſein d'un convoi ennemi qui venoit de Wurtzbourg. Iſolani, ſans rien dire, ſort, monte à cheval avec ſes croates, atteint le convoi & après un combat très-vif où l'avantage reſta de ſon côté, ayant ſabré près de deux-cent Suédois, bleſſé & pris un plus grand nombre, il reparut au camp avec trois étendars de l'ennemi, & ſuivi du convoi qui fit grand plaiſir, parceque la diſette commençoit à ſe faire ſentir dans le camp (*a*).

Généroſité de Walſtein envers Iſolani.

Je reléve cette action généreuſe de Walſtein pour que ſi les princes liſoient jamais mon ouvrage ils appriſſent par cet exemple d'Iſolani ce que peut la libéralité ſur le cœur du ſoldat, & afin qu'en général on ſache que cet homme, taxé de folie par des gens qui prennent l'extraordinaire pour un égarement d'eſprit, avoit des qualités qui approchent de l'héroïſme.

Portrait de Walſtein.

Jamais perſonne n'a peut-être mieux connu le cœur humain. Je vais rapporter ici quelques traits de ſa vie, car je ne fais pas ſon hiſtoire. Il puniſſoit avec rigueur & récompenſoit avec pro-

(*a*) Les vivres devinrent ſi rares dans le camp, de ſept à ſix ou ſept milles à la ronde; ce qui donna Walſtein, qu'il fallut diminuer la ration de pain, & lieu à une infinité d'eſcarmouches, & ce fut à quoi le reſte à proportion, enſorte que celui qui ſe vanta paſſa tout le tems que Guſtave fut autour de Nuremberg juſqu'à l'arrivée de ſes renforts. *Hiſt. de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. p. 300.

fusion: les présens qu'il donnoit passoient toujours mille écus, & rarement il infligeoit des peines, mais elles alloient à la mort. Il dédaignoit d'exciter à bien faire par de petites récompenses, & disoit que *les services du soldat sont toujours proportionnés au prix qu'il en retire; que c'est la mesure de l'estime qu'on fait de lui; qu'à la guerre qui pense avoir des services à bon marché est servi comme il paye.* Comme chez lui la récompense étoit magnifique, chacun s'efforçoit d'en mériter. Il mesuroit toujours ses bienfaits à sa qualité & jamais à la condition de ceux qui les recevoient; témoin sa générosité envers un astrologue. Walstein avoit un grand foible pour l'astrologie judiciaire & ne faisoit rien sans consulter les planetes; n'hésitant jamais de s'engager dans une affaire si les aspects lui étoient favorables, & n'entreprenant rien quand la figure lui paroissoit contraire à ses vues. Cette superstition alloit même si loin qu'il n'employoit que ceux qui étoient nés sous une heureuse constellation. On lui dit qu'à Vienne il y avoit un Génois nommé *Jean Baptiste Seni* qui enseignoit l'astrologie, & que cet homme étoit renommé par des prédictions que l'événement avoit justifiées. Il ordonna aussitôt à Jean Péroni son confident d'aller trouver le mathématicien & de l'attirer à son service. Péroni fit la commission, & accorda à vingt-cinq écus par mois. Walstein en fit de grands reproches à son confident, se croyant déshonoré qu'un homme qui s'étoit fait un nom fût à lui à si bas prix: *Gardez*, lui dit-il, *votre lézine italienne pour quand vous serez dans votre païs avec vos égaux; elle peut-être bonne dans la maison d'un Péroni, elle ne convient pas chez moi.* Et ajoutant qu'il ne pouvoit voir les talents mal récompensés: *j'aurois honte*, dit-il, *d'avoir à mes gages un homme qui pût penser qu'il est payé au-dessous de sa valeur.* Il vouloit être extraordinaire en tout. Seni reçut quatre-cent écus pour son voyage qui n'étoit que de dix-milles d'Allemagne, il eut deux-mille écus par an payés d'avance, un carosse à six chevaux & des

An. 1634.

An. 1634. domeſtiques entretenus. (a) Walſtein ſe plaiſoit à enrichir le mérite. De ſimples ſoldats pour une belle action étoient faits capitaines avec un revenu convenable à leur nouveau rang. Walſtein s'attachoit ceux qui lui devoient leur élévation, & cette fortune de quelques-uns étoit un encouragement qui portoit toute l'armée à la mériter; en ſorte qu'un chacun à l'envi cherchoit à gagner les bonnes graces du général par une ſage conduite & par de la valeur, jamais par de lâches flatteries. Ces moyens honteux qui rentent & ſubjuguent le plus grand nombre étoient inconnus à ſa cour. En récompenſant le mérite où il le trouvoit, ſans égard aux conditions, il humilioit ceux qui n'étoient grands que par leur naiſſance, & s'aſſuroit l'affection du roturier. Parcequ'en faiſant tomber les graces ſur les nobles uniquement on découtage ceux qui ne le ſont pas, il tenoit ſes plus proches parens ou alliés dans la même dépendance; & à cette occaſion il diſoit que *la vertu militaire n'eſt ni dans une barbe bien faite & dans les cheveux bien arrangés, ni dans les titres & les diſtinctions qu'on accorde à la naiſſance; que les ſeuls titres d'un bon ſoldat ſont le courage & la main prompte, parcequ'a les balles ne reſpectent pas la nobleſſe ni un habit chamarré.* Il déteſtoit cette politeſſe convulſive ſi fort en uſage dans les cours; & quand il voyoit des gens

lui

(a) Sa dépenſe étoit incroyable. Il faiſoit ſervir ſur ſa table 100 plats à chaque repas, & n'y paroiſſoit jamais. Il avoit 50 gardes toûjours dans ſon antichambre, 12 autres qui faiſoient continuellement la ronde autour du lieu où il étoit, afin d'empêcher le bruit qu'il ne pouvoit ſouffrir, un grand nombre d'eſtafiers, 50 pages nobles qui apprenoient leurs exércices chez lui, quantité de gentilshommes ſervans, quatre maitres de ſa chambre qui admettoient à l'audience ceux qui lui vouloient parler, ſix chevaliers & ſix barons près de ſa perſonne pour recevoir ſes commandemens, un ſeigneur de marque pour ſon premier maitre d'hotel, 50 caroſſes attelés chacun de 6. chevaux, 50 fourgons quand il marchoit par la campagne, 50 hommes qui menoient chacun un dierd de prix en main, un palais à Prague bâti avec une magnificence royale ſur la place de cent maiſons qu'il avoit fait abattre, un autre dans la ville de Gidzin qu'il avoit aggrandie & où il avoit fondé une chartreuſe & un collége de Jéſuites, un ſuperbe chateau à Sagan, un autre à Znaim. Et pour faire face à tant de dépenſe il avoit 500000 écus d'Allemagne de rentes, outre 120000 écus de penſion comme *généraliſſime*, & trois millions à la banque de Veniſe. *De Prades.* Walſtein étoit fils d'un pauvre gentilhomme de Boheme & avoit commencé par être page du marquis de Burgow, fils de l'archiduc Ferdinand d'Inſpruck. Cet homme qui avoit prodigué des ſommes immenſes pour ſe faire des amis, périt de la main de deux écoſſois dont il avoit fait la fortune; & fut aſſaſſiné dans Egra le 13. de février 1634.

lui faire de profondes révérences & s'incliner jusqu'à terre: *voilà* An. 1632.
disoit-il, *des messieurs qu'il faut envoyer à Rome, où l'on reste une demi-heure à la porte d'un monsignor, le chapeau à la main, & où l'on s'enrhume pour savoir à qui passera le dernier.* Il ne pouvoit souffrir que des officiers nouveau-venus vinssent l'ennüier des assurances de leur zéle. A la fin il ne les admettoit plus à l'audience, & leur faisoit dire que *le courage & la fidélité dont il attendoit d'eux des marques étoient le plus beau compliment qu'ils pussent lui faire; qu'ils eussent à servir & à donner des preuves de leur mérite, qu'alors leur visite lui seroit agréable.* Il y avoit cependant des officiers chargés de faire les honneurs aux étrangers de distinction; Walstein n'avoit pris qu'un soin sur lui, c'étoit de récompenser. Il se communiquoit rarement; il savoit combien la familiarité nuit au respect. Elle étoit surtout à craindre chez lui dans la foule de ceux qui ambitionnoient de tenir à sa personne pour avoir quelque part à son affection. Il étoit persuadé que comme un maitre perd toûjours aux yeux de son domestique de l'éclat que lui donne une charge éminente & de l'obéissance qu'elle éxige, de même le général qu'on voit journellement, on s'accoûtume à le regarder comme un ami qui conseille & non comme un chef qui ordonne. Comme il punissoit la moindre faute & qu'il étoit inéxorable, on l'appelloit *le cruel.* Il étoit le premier à en rire & disoit *qu'il avoit trouvé le moyen de ne faire de mal à personne, parceque celui qui voit punir sévérement la moindre faute craint un plus rude chatiment pour une grande & ne la fait pas.* Il fit pendre un de ses valets de chambre pour l'avoir réveillé contre son ordre: un cavalier fut chassé de l'armée avec ignominie pour avoir paru sans bottes: d'autres pour s'être laissé prendre furent punis & renvoyés comme des lâches. En un mot chez lui la peine passoit de beaucoup la faute. Mais cette sévérité qui passera dans l'esprit de bien des gens pour une tirannie, n'en étoit

An 1632. pas une. Il y a plus d'art qu'on ne penſe à ſavoir par l'exemple qu'on fait d'un mauvais ſujet avertir les autres de quitter l'armée, & forcer les poltrons d'être braves. Alors c'eſt l'horreur du ſupplice qui fait affronter la mort; une crainte bannit l'autre. Enfin ſi Walſtein étoit dur, tant de rigueur fut tempérée par les bienfaits qu'il répandoit à pleines mains, auſſi prompt à récompenſer qu'à punir (a).

(a) L'hiſtorien *de Prades*, dit que Walſtein étoit grand, vigoureux, maigre, ayant l'œuil vif & plus petit que grand, le viſage rond, le tein olivatre, les cheveux roux & fort courts, qu'il parloit peu & fort rudement, & ne rioit preſque jamais.

LES DERNIERES CAMPAGNES ET NEGOCIATIONS DE *GUSTAVE-ADOLPHE* EN ALLEMAGNE.

LIVRE QUATRIÉME.

SOMMAIRE.

Le duc de Weimar quitte la Souabe & pénétre dans le Tirol: il eſt rappellé & rejoind la grande armée devant Nuremberg: le duc de Lorraine entouré des François promet de déſarmer: il ſe lie ſecrétement avec l'Eſpagne & ſoûtient le duc d'Orléans contre le roi ſon frére: défaite du corps de Montécuculi envoyé pour couvrir l'Alſace: le duc de Wurtemberg ſe déclare pour la Suéde: entrée du maréchal Horn en Alſace: Impériaux dans la Luſace: retraite du duc d'Orléans: les François prennent poſſeſſion de Trèves: Pappenheim ne peut empécher les Hollandois de prendre Maſtricht: ſuccès du duc George de Lunebourg dans les états de Brunſwick: les Suédois & les Impériaux ſont toûjours campés à la vuë de Nuremberg: attaque des retranchemens de Walſtein: le roi de Suéde s'éloigne: Walſtein ſe met en marche: le maréchal Horn entre en Baviére: l'électeur court défendre ſon païs: révolte des païſans dans la Haute-Autriche: arrivée du roi à Erfurt: il eſt réſolu d'attaquer Walſtein qui ne s'y réfuſe pas: bataille de Lutzen & mort de Guſtave-Adolphe: portrait du comte de Pappenheim: Walſtein rentre en Bohéme: portrait du roi de Suéde.

LEs deux armées étoient toûjours dans leurs camps devant Nuremberg, cherchant à ſe faire tout le mal poſſible pour forcer l'une ou l'autre à s'éloigner. Walſtein patientoit, parce qu'il eſpéroit rétablir ſon armée aux dépens de cette ville opulente; & Guſtave comptoit que l'armée catho- An. 1632.

An. 1632. lique décamperoit la premiére faute de vivres. Tandis que des deux côtés on ſe battoit pour un convoi ou pour un fourage (*a*), le duc Bernard de Weimar étoit en Souabe. Après avoir échoué devant Lindau, il avoit pouſſé ſes courſes juſqu'aux portes d'Uberlingen & de Cell, deux villes ſituées à l'occident du lac de Conſtance. S'il avoit pû s'emparer de Lindau, cette place lui auroit aſſuré la poſſeſſion du lac & l'entrée dans la Rhétie. De-là, s'il vouloit, il entroit en Italie parce que les Griſons, proteſtans pour la pluſpart & qui n'étoient pas amis de l'Autriche, auroient vu avec plaiſir une expédition qui leur faiſoit eſpérer de recouvrer la Walteline. Mais ce projet n'ayant pas réuſſi, Weimar en conçut un plus hardi encore, qui fut de ſe rendre maitre du Tirol. Il pouvoit s'en flatter parce que c'eſt toûjours les choſes auſquelles on ne s'attend pas qui réuſſiſſent. Les difficultés étoient grandes mais elles n'étoient pas inſurmontables, & ſi Weimar parvenoit à ſon but il ſe trouvoit tout d'un coup aux bords de l'Italie, où il eût pénétré ſans peine avec une armée de Suédois à qui il ſembloit que rien ne devoit réſiſter. Car à la guerre c'eſt moins la force que la réputation qui ſoumet les provinces. Le duc Bernard maitre du Tirol deſcendoit l'Inn qui ſort des montagnes de la Rhétie & qui

(*a*) Dans le tems que Walſtein tenoit Guſtave comme bloqué autour de Nuremberg, les partiſans de la maiſon d'Autriche publioient par tout que le roi de Suéde n'avoit plus d'autre parti à prendre que de mettre bas les armes, s'il ne vouloit mourir de faim. Le roi pour aller au devant de tous ces faux bruits, écrivit à Louis XIII. „qu'il n'étoit pas „ſi mal à ſon aiſe que l'ennemi s'efforçoit de le faire „accroire; qu'au contraire il avoit ſuffiſamment de „troupes à lui oppoſer, & que le courage de ſes „gens ne les abandonneroit qu'avec la vie. Nous „nous évertuons tous les jours dans le champ de „Mars, & nous faiſons aſſés comprendre à Walſtein „ce que des gens vaillans & capables peuvent faire, „ſurtout lorſqu'ils ſe battent pour une cauſe auſſi „belle que la liberté publique, & qu'ils défendent „des princes & des nations qui gémiſſent ſous la ty„rannie & la perſécution."

Dans le même tems il écrivoit au chancelier Oxenſtierna de le venir joindre „vous ne devez pas, „lui diſoit-il, conſidérer votre maitre dans une „ſituation qui vous faſſe ſuppoſer que vous courez „grand riſque à venir ici ou que mes affaires ſont „déſeſpérées. Approchez tranquilement, n'appré„hendez rien, je puis regarder l'ennemi en face en„core bien du tems."

Il mandoit aux autres chefs des corps diſperſés de ſes troupes „de ſe rendre auſſi près de Nurem„berg pour le ſeconder; & de tenir les différentes „routes qu'il leur indiquoit. Mais, ajoutoit-il, „meſſieurs, votre roi & maitre, abſent comme il „eſt, ne peut diriger ſes diſciples militaires qu'en „termes généraux: il arrive ſouvent des accidens „que toute prévoyance humaine ne peut déterminer: „ſaiſiſſez ces moments, profitez des occaſions favo„rables qui ſe préſentent & s'échappent en un mo„ment. Je vous donne carte blanche, & plein pou„voir d'agir avec cette diſcrétion qui eſt digne de „moi & de vous-mêmes." *Hiſt. de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 486-88.

porte batteaux depuis Inſpruck juſqu'à Paſſaw où elle tombe dans le Danube. Il entroit dans l'archevêché de Saltzbourg, païs riche & fertile, ayant l'Autriche à l'orient, la Baviére & le Tirol à l'occident, l'Inn au nord & la Stirie au midi. Les fortifications de Saltzbourg n'étoient que commencées. Weimar s'en fût rendu maitre aiſément & ſeroit venu juſqu'à Paſſaw, qui par ſon aſſiette étoit un poſte important. Le chemin de la Haute-Autriche lui étoit ouvert juſqu'à Lintz ſur le Danube. Il y auroit trouvé nombre de mécontens qui ſe ſeroient joints à lui. L'Autriche n'ayant point ſouffert de la guerre, les troupes de Weimar y auroient fait un butin immenſe, & porté le fer & le feu juſqu'aux portes de Vienne. Enfin ſi Weimar eut pû éxécuter ſon entrepriſe, telle que cet habile général l'avoit conçue, l'armée catholique campée devant Nuremberg eût été coupée des ſubſiſtances & munitions qu'elle tiroit de l'Autriche & de la Baviére. An. 1632.

Le duc de Weimar s'approche du Tirol.

En conſéquence de ce projet Bernard de Weimar avec les huit-mille hommes qui lui reſtoient, marche à Memmingen, la prend, force Kempten & vole à Fuefſen qu'il vouloit ſurprendre. Cette place fortifiée à l'ancienne avec de ſimples tours & un mauvais foſſé, eſt ſur le Lech à l'extrémité de la Souabe & du Tirol, au débouché des montagnes qui ſéparent ces deux provinces. Elle étoit néceſſaire au deſſein du duc Bernard, qui ſe préparoit à l'attaquer. Mais la garniſon n'attendit pas que les Suédois fuſſent à la portée du canon. Au premier bruit de leur approche les ſoldats profitant de l'occaſion, qui eſt la ſeule reſſource de l'opprimé, ſe ſoulevérent contre le gouverneur, ſe jettérent ſur lui, le garottérent & l'amenérent en cet état devant le duc, en lui rendant la ville; pouſſés à bout, diſoient-ils, par l'avarice & la dureté de cet officier qui ne l'étant que de nom, s'approprioit une bonne partie de la païe des ſoldats, & faiſoit punir ceux qui oſoient s'en plaindre.

Le duc de Weimar eſt rappellé.

Weimar alloit entrer dans le Tirol lorſque des ordres réitérés l'obligérent de renoncer à ce projet pour ſe rendre en toute diligence au camp de Nuremberg avec le corps qu'il commandoit. L'officier doit

An. 1632. obéir au chef, ſans éxaminer s'il ſeroit quelquefois plus utile de ne le pas faire. Weimar fut rappellé dans un moment où tout ſembloit concourir à l'éxécution de ſon plan. Il ſuffiſoit de tenter l'entrepriſe pour qu'elle réuſſît: les gorges des montagnes n'étoient gardées que par des païſans faciles à intimider. Tout étoit dans la conſternation, & déja Leopold archiduc d'Inſpruck, frappé de la perte de Fueſſen rendue par trahiſon, ne voyoit plus autour de lui que des poltrons & des traitres. Il étoit prêt à s'embarquer ſur l'Inn avec ſes meilleurs effets pour ſe retirer en Autriche ou dans l'archevêché de Saltzbourg. Mais le rappel du duc délivra le Tirol d'un fléau que ſes habitans n'auroient ſans doute évité que par la fuite. Weimar prit par Fueſſen & Kempten, & rejoignit la grande armée du côté de Nuremberg. (*a*)

Le duc de Lorraine aſſemble ſon conſeil.

Tandis que Guſtave raſſembloit ſes forces pour attaquer Walſtein, Charles duc de Lorraine étoit entouré des François qui vouloient qu'il licentiât ſon armée, afin d'ôter un allié à l'empereur & d'empêcher le duc de rien entreprendre contre la France. Pour ce prince qui aimoit la guerre c'étoit un grand chagrin de ſe voir les mains liées, & il craignoit que ſon conſeil ne fût porté à la paix. Cependant le cas étoit embaraſſant, il aſſembla ſes miniſtres, & voulut ſavoir leur avis. „Les uns, comme il l'avoit prévu, lui firent ſentir qu'il ſe perdroit „s'il attendoit ſon ſalut des alliés, & lui conſeillérent d'éviter la guerre; „les eſpérances fondées ſur les ſecours des grandes puiſſances étant peu „ſolides & ſouvent funeſtes. Ils lui firent voir le peu de troupes (*b*) „& de fortereſſes qu'il pouvoit oppoſer à une armée royale; que „Nancy & la Motte étoient les ſeules, qui ne ſe défendroient même „qu'avec les ſecours de l'Autriche, & que ces ſecours ne pouvoient „venir que de la Flandre, de la Franche-Comté ou de l'Allemagne; „que les Allemands étoient actuellement occupés à défendre leurs pro„pres états; que l'armée de Flandre faiſoit tête aux Hollandois & gar-

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Oo. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) A peu près vingt-mille hommes, dit le comte *Gualdo*, & tous païſans plus accoûtumés à manger leur ſouppe au coin du feu & à mener la charrue qu'à manier des armes.

„doit la frontiére du côté de la France; que la Franche-Comté qui An. 1632.
„n'eſt qu'un petit état avoit beſoin pour donner du ſecours à la Lor-
„raine, d'en recevoir elle-même d'Italie, d'Allemagne ou des Suiſſes;
„que d'ailleurs en ouvrant la porte aux Autrichiens c'étoit attirer la
„guerre en Lorraine & ſe donner des chaînes; qu'il ne falloit ni rom-
„pre avec la France qui pouvoit écraſer les Lorrains, ni s'abandonner
„aux promeſſes d'une autre puiſſance qui ne demeureroit amie qu'autant
„qu'elle y trouveroit ſon intérêt; qu'un duc de Lorraine ne devoit
„connoître d'autre ennemi que celui qui voudroit s'emparer de ſon
„païs, & craindre tous ceux qui lui mettroient les armes à la main;
„que les plus forts ont mille moyens de s'arrondir aux dépens du foi-
„ble, & dépouillent l'ami comme l'ennemi; qu'ils conſeilloient à Son
„Alteſſe de fermer l'oreille aux conſeils des Eſpagnols, qu'ils la con-
„juroient de reſter chez elle tranquille, & de ne pas riſquer de perdre
„par la guerre ce que la guerre ne pouvoit que difficilement lui con-
„ſerver."

Ce conſeil étoit ſage, le duc auroit dû le ſuivre; mais la plus grande partie de ſes miniſtres étoit vendue à l'Eſpagne. Ils ſoutinrent „que tout ce que la France en faiſoit étoit pour intimider les Lorrains „& leur ôter l'appui de l'Autriche, qu'il ne falloit pas donner dans ce „piége." Ils firent beaucoup valoir le traité ſecret fait entre l'Eſpagne, le duc d'Orléans & quelques ſeigneurs françois. Ils voyoient déja le tems où la France plongée dans de nouveaux troubles civils, ne pourroit plus empêcher la Lorraine de s'aggrandir aux dépens de cette puiſſante monarchie. „Si la paix eſt utile quand il eſt dangereux de „faire la guerre, la paix, diſoient-ils, eſt tout auſſi nuiſible quand „l'inaction attire la ruïne de l'état. Il s'agit de s'aſſurer la poſſeſſion „tranquile de la Lorraine, & cela ne ſe pourra pas tant qu'on permet-„tra aux voiſins de s'aggrandir: un prince doit s'attendre à être bien-„tôt traité en vaſſal, s'il n'eſt même dépouillé, dès qu'il ſe laiſſe en-„dormir dans les bras du plus fort. Ils ſoutinrent que la France déja

Conſeillers du duc vendus à l'Eſpagne.

On eſt bien ſûr d'être écouté quand on eſt de l'avis du maître.

An. 1632. „ſi puiſſante n'en étoit pas moins attentive à s'accroître, & qu'elle „n'oublioit pas ſes prétentions ſur la Lorraine; qu'elle regardoit ce „riche état comme un fleuron qui manquoit à ſa couronne; que c'étoit „le moment d'affoiblir un ennemi dangereux, & qu'il valoit mieux „tenter une guerre hazardée que de reſter dans une inaction ruineuſe; „qu'on ne pouvoit autrement défendre la Lorraine des entrepriſes des „François qu'en ſe jettant dans les bras des Eſpagnols, & qu'on de„voit s'eſtimer heureux d'avoir encore cet abri contre les inſultes du „plus fort; qu'enfermée entre les armées ſuédoiſe & françoiſe la Lor„raine étoit perdue ſans l'Eſpagne, qu'il étoit donc de l'intérêt de cet „état que l'Alſace fût conſervée & la Franche-Comté tranquille, la „Flandre en force & la France en diviſions; que Louis XIII. étoit „peu aimé de ſes ſujets, & que n'ayant point d'enfans le duc ſon frére „& l'héritier de ſa couronne avoit un grand parti dans le royaume, „qu'il falloit favoriſer les entrepriſes de ce jeune prince, & qu'il valoit „beaucoup mieux embraſſer les intérêts de l'Autriche que de trembler „à la vue des François & leur ceder lâchement ce qu'on pouvoit con„ſerver par un refus courageux."

Le duc de Lorraine fait ſemblant de déſarmer.

Ces raiſonnemens étoient bien du goût de Charles porté d'affection pour l'empereur qu'il avoit même ſervi comme volontaire dans la guerre contre le Palatin, du vivant du duc Antoine ſon oncle. Mais il craignoit de voir ſes états à la merci des François, s'il leur donnoit le prétexte d'y entrer. On eut recours à la ruſe; on amuſa Louis par de vaines ſoumiſſions. Le duc lui fit de grandes promeſſes & n'oublia rien pour arrêter l'effet des menaces du monarque, ſe promettant bien de faire éclater ſes deſſeins contre la France dès qu'il en auroit l'occaſion.

Guerre civile en France.

Quelques François dévoués à l'Eſpagne mettoient tout en œuvre pour ſuſciter des troubles dans le royaume & ſervoient bien la maiſon d'Autriche.

Caractére du François.

Le François eſt vif, entreprenant, inquiet. La paix lui paroit un état trop tranquile, il veut être occupé, & tout ce qui eſt nouveau plait à ſa legéreté. Que le projet ſoit ſenſé ou chimérique il

s'y

s'y livre avec la même ardeur, parce que la prudence n'eſt pas toûjours ſon guide. Ceux qui avoient porté la reine-mére à quitter la cour & à ſe donner aux Eſpagnols, n'étoient pas ſans inquiétude. Ils ſentoient qu'après avoir joué un rôle hors du royaume, ils alloient rentrer dans la claſſe des êtres inutiles, ſi *Monſieur* faiſoit ſa paix avec le roi. Dans cette crainte ils ne ceſſoient d'aigrir ce jeune prince contre le Cardinal, dont l'autorité ſi utile à la France ne paroiſſoit qu'une uſurpation aux yeux des partiſans de la reine. Sous prétexte que cette autorité ſans bornes confiée à un ſujet eût mieux convenu dans les mains d'un frére du roi, ils flattoient l'ambition du prince & le retenoient en Lorraine. An. 1632.

Mais ces lâches corrupteurs de la jeuneſſe de Gaſton n'étoient que les inſtrumens de la politique des Eſpagnols. Ceux-ci excitoient des troubles en France pour détruire une union qui faiſoit ſa force & dont ils étoient jaloux. Ils vouloient par une guerre civile obliger Louis à rappeller les troupes qu'il avoit ſur la frontiére d'Allemagne, & comptoient renverſer les projets de Richelieu. Il leur paroiſſoit que ce miniſtre n'avoit appellé les Suédois ſi près de la frontiére que pour allarmer les catholiques, & les obliger d'acheter la protection de la France contre les inſultes des proteſtans. Ils prévoyoient que les François ſans tirer l'épée alloient trouver le moyen de s'emparer d'importantes places, & auroient encore le mérite de travailler pour la religion en protégeant les princes eccléſiaſtiques. Les Eſpagnols étoient trop affoiblis pour prendre ces mêmes états ſous leur protection, & le conſeil de Vienne, ſi attentif à rompre des deſſeins qui tendoient viſiblement à l'aggrandiſſement de la France, n'avoit alors que des paroles à donner. Les promeſſes ne lui coûtoient rien; il en fit qui raſſurérent les timides, augmentérent l'animoſité des mécontens, & ébranlérent l'affection des plus fidéles ſujets du roi. Les ducs de Montmorency, d'Elbeuf & de Rouannès, les évêques d'Uſez, de Béſiers & de Nimes, & d'autres grands ſeigneurs du royaume ſe laiſſérent gagner. Politique de l'Eſpagne.

An. 1632. A en juger par ces commencemens, l'entrepriſe pouvoit réüſſir; mais pour donner de la conſiſtance à la révolte, il falloit l'appuyer d'une armée. Or le parti Autrichien ne pouvoit ſeconder ouvertement les rebelles, & devoit craindre de ſe faire un nouvel ennemi dans un tems où ſes forces ſuffiſoient à peine pour faire tête aux Suédois en Allemagne, & pour arrêter les progrès des Hollandois dans les Païs-Bas. D'un autre côté ſi les Eſpagnols par la crainte d'un ennemi puiſſant manquoient cette occaſion de l'affoiblir, il y avoit autant de riſque pour eux à le laiſſer ſur la frontiére. Le cas étoit embaraſſant, on laiſſa faire quelque choſe au tems & à la fortune: les Eſpagnols s'étoient toûjours bien trouvés de cette politique. De vieux miniſtres qui joignoient à la prudence eſpagnole tout le raffinement de la ſubtilité italienne, peſérent mûrement les avantages & les inconvéniens; ils dirent qu'il falloit favoriſer indirectement le parti du duc d'Orléans, pour détourner l'orage qui menaçoit la frontiére, & pour gagner du tems ſans s'engager à rien.

Le duc d'Orléans ſe met à la tête des mécontens.

Le duc d'Orléans n'avoit que peu de troupes, (a) on ne pouvoit s'en promettre de grands avantages. Mais les eſpérances d'un prince héritier de la couronne ſuffiſoient pour que les ennemis du cardinal fiſſent cauſe commune avec lui. Ce prince s'étoit refroidi pour une entrepriſe qui ne portoit encore que ſur des promeſſes. Ses confidens ſe ſervirent du pouvoir que l'exemple a ſur l'eſprit des grands; ils l'aſſurérent que le feû des guerres civiles n'étoit point éteint & qu'il ſe rallumeroit avec plus de force quand les mécontens verroient à leur tête le frére unique du roi. Déja le duc de Montmorency promettoit de le recevoir & de le ſervir dans ſon gouvernement de Languedoc. Ces promeſſes jointes aux ſécours qu'il attendoit des Eſpagnols le déterminérent à ſe mettre en marche; il le fit même trop-tôt, tant il étoit flatté de faire la guerre au cardinal. Il prit avec lui le comte de Moret, les ducs de Rouannès & d'Elbeuf, & Puilaurent ſon favori;

(a) 2000 hommes de cavalleria de toutes nations.

il quitta Nancy, traverſa la Bourgogne & arriva en Languedoc où il trouva Montmorency occupé à lui former une armée. *Monſieur* s'étoit fait ſuivre de deux mille cavaliers, qui étoient un ramas de toutes nations levés & armés à ſes dépens. (a) Mais ce peu de monde & les mécontens qui devoient, diſoit-on, venir en foule s'enrôler ſous les drapeaux du prince, ſuffiſoient pour donner de l'inquiétude à Louis & l'obliger de porter ſes forces du côté où la révolte éclateroit. C'étoit poſitivement ce que les Eſpagnols demandoient pour n'être pas contraints de ſortir de Philisbourg que l'électeur de Trèves venoit de conſigner à la France avec d'autres places. Déja même l'armée royale étoit du côté de Deux-Ponts ſous les ordres du maréchal de La Force, prête à entrer dans Philisbourg, & il n'y avoit que des troubles dans le royaume qui puſſent forcer cette armée d'abandonner la frontiére pour courir s'oppoſer aux entrepriſes des rebelles. Les Impériaux y trouvoient auſſi leur avantage, qui étoit d'éloigner des troupes qu'ils voyoient trop près de l'Alſace. Mais l'événement ne répondit pas tout à fait à l'attente des ennemis de la France. An. 1632.

Louis averti de la marche de ſon frére alla droit en Lorraine, força le duc à déſarmer, (b) mit des garniſons dans ſes meilleures places & envoya les maréchaux de Schomberg & de La Force en Languedoc. Les ſages meſures que le cardinal avoit priſes & qui furent ſuivies, la diviſion qui ſe mit dans le parti de *Monſieur*, & la haine que Schomberg portoit au duc de Montmorency ſauvérent la France. Schomberg pourſuivit les rebelles, les atteignit à Caſtelnaudarri & les défit. Le comte de Moret fut tué, (c) le parti diſſipé, & Montmo- Le duc de Lorraine obligé de déſarmer.

(a) La dot de la princeſſe Marguerite, qui étoit de cent-mille piſtoles de Lorraine, avoit été employée à lever des troupes. *Mémoires du duc d'Orléans.*

(b) En vertu du traité fait à Liverdun le 26. juin 1632, par lequel les villes & châteaux de Jametz & Stenay devoient reſter en dépôt entre les mains des François pour quatre ans & le comté de Clermont en Argonne être cédé au roi en pleine propriété de ſouveraineté. Le cardinal de Lorraine reſta en ôtage juſqu'à l'exécution du traité.

(c) Le comte de Moret étoit fils de Henri IV. Il ne fut pas tué comme le dit l'auteur, mais ſe retira de la bataille & ſe fit capucin ſous le nom de frére *Jean-Baptiſte*. Il vecut 59 ans dans une retraite que toutes les offres de Louis XIII ne purent lui faire quitter, & mourut dans un hermitage près de l'abbaye d'Aniéres en 1691. à l'âge de plus de 80 ans. *Vie du Pere Joſeph.*

An. 1632. son roi. Il auroit dû savoir que la conduite du souverain n'est pas toûjours la même, & que l'expérience & les lumiéres du ministre portent quelquefois le maître à changer de maximes. (a)

Réflexions sur cette mort.

La mort d'un homme qui avoit hérité de ses ancêtres le courage, les premiéres charges du royaume & de grands biens, & qui jouissoit de tous ces avantages à la fleur de l'âge, est une preuve effraïante des revers de la fortune. Elle montre combien le chemin des grandeurs est glissant & l'ambition chimérique. Cet exemple intimida les plus remuans. Quelqu'envie qu'ils eussent de s'élever, ils sentirent qu'il en coûtoit trop à se révolter. Ce coup d'autorité épouvanta la nation, le peuple fut détrompé & la noblesse plus retenue. Chacun pensa à obéir au souverain, & on ne s'attacha plus à la fortune des particuliers.

Montecuculi envoyé au secours de l'Alsace.

Je reviens aux affaires d'Allemagne. Le comte Ernest de Montecuculi fait général de l'artillerie impériale eut ordre de rassembler les troupes qu'il avoit aux environs de Lindau & de Constance, & de se porter au secours de l'Alsace pour veiller à la garde de cette province & sauver Brisac. Cette place à la rive droite du Rhin entre Basle & Strasbourg est bâtie sur une éminence au milieu d'une plaine avec un pont fortifié à la moderne. Sa force la rendoit presque imprenable; elle protégeoit les environs, & étoit le dépôt des levées qui se faisoient alors en Franche-Comté & en Lorraine par les soins du marquis Bentivoglio & des colonels Merci, Fiston, Haraucour, Bombaillon & autres officiers Lorrains & Francomtois, que Walstein avoit chargés de cette commission. Comme il importoit en particulier à l'archiduc Leopold que l'Alsace fût conservée, cette province lui appartenant, il ne se contenta pas de confier le soin des fortifications de Brisac au colonel Ascagne Albertini qui en étoit gouverneur; il demanda divers

(a) Le duc de Montmorency avoit toûjours pris le parti du cardinal contre la reine-mére & demandoit pour récompense la citadelle de Montpellier, qui lui fut refusée. D'un autre côté la duchesse sa femme le sollicitoit à prendre le parti de la reine, l'assurant qu'il ne lui arriveroit pas plus de mal qu'au duc d'Epernon qui avoit tiré cette princesse du château de Blois, où les Luines la tenoient captive, & qui l'avoit ramenée en triomphe à Versailles. *Mémoires du duc d'Orléans.*

officiers, le comte GUALDO (*a*) entr'autres, qui furent chargés d'examiner toutes les places, de pourvoir à leurs besoins, & de prêter la main aux opérations de Montecuculi, qui étoit alors à Colmar, où ces officiers partis du camp de Nuremberg furent de trouver en toute diligence. An. 1632.

L'électeur de Trèves se met sous la protection de la France.

L'électeur de Trèves avoit mis son païs sous la protection de la France en dépit du chapitre qui prétendoit rester attaché au chef de l'empire. Les François en conséquence étoient entrés dans Ehrenbreitstein sous la conduite du marquis d'Effiat. L'électeur qui cherchoit à les mettre en possession de cette place, avoit pris le tems que la garnison espagnole étoit allée occuper certains passages qui devoient arrêter les Suédois. Le maréchal Horn avoit aussi remis aux François Coblentz sur la rive gauche du Rhin à l'embouchure de la Moselle, Trærbach sur la Moselle même & autres places de l'électorat; ce qui obligea les Espagnols logés aux environs de se retirer dans le Luxembourg.

Invasion des Impériaux dans le duché de Wurtemberg.

Depuis que l'armée françoise s'étoit éloignée, il n'y avoit plus sur la frontière d'Alsace que cinq-cent cavaliers suédois & huit-cent fantassins. Les autres étoient allés joindre l'armée du roi devant Nuremberg. On vint en avertir Montecuculi & Ossa commissaire impérial pour la province d'Alsace. L'argent manquoit, & les troupes commençoient à se débander, parce qu'on ne pouvoit ni les païer ni leur permettre de se païer aux dépens du païs, comme elles étoient accoûtumées de faire chez l'ennemi. D'ailleurs on savoit que le duc de Wurtemberg penchoit pour le parti de la Suéde, mais qu'avec deux régimens d'infanterie, qu'il ne soudoioit, dit-on, que pour les donner au roi, il n'étoit pas en état de lever le masque ni d'empêcher les Impériaux de s'assûrer des places de son duché. Pour Montecuculi & Ossa c'étoit le moment de tenter quelque chose du côté de la Souabe &

(*a*) Ce comte *Gualdo* est l'auteur des *Mémoires* stein comme volontaire & s'attacha, depuis au duc que je traduis. Il servoit alors dans l'armée de Wal- Bernard de Weimar. *Voyez la Préface.*

An. 1632. de ramaſſer dequoi païer leurs gens. Ainſi tirant les meilleures troupes des garniſons de Colmar & de Briſac, ils convinrent d'entrer d'abord dans le païs de Dourlach, pour ramener à l'obéiſſance de l'empereur le margrave de ce nom, qui comme proteſtant s'étoit attaché au parti du roi. Montecuculi & Oſſa ſe voyoient à la tête de quinze-cent fantaſſins tous gens choiſis, ils avoient treize-cent cavaliers, deux compagnies de dragons, deux piéces de canon, & d'excellens officiers, entr'autres Guillaume margrave de Bade gouverneur de la province & les colonels Haraucour, Montreci, Fiſton & Bombaillon. L'armée ſe mit en marche. Comme on approchoit de Dourlach qui n'étoit pas une ville de défenſe, on vit arriver les députés de la bourgeoiſie, qui ſuppliérent le comte de Montecuculi de ne pas faire entrer ſes troupes dans la ville, promettant de faire donner à l'armée tout ce qui lui ſeroit néceſſaire; ajoutant que pour lui il pouvoit y venir ſuivi de ſes domeſtiques, que les habitans le verroient avec plaiſir. Mais le comte répondit qu'il y coucheroit avec l'armée, & il y entra ſans qu'il fut fait le moindre tort aux habitans. De-là il fut à Brettheim, (*a*) ville entourée d'un ſimple mur & gardée par quatre-cent ſoldats qu'il prit à diſcrétion.

Le duc de Wurtemberg raſſemble ſes troupes.

Montecuculi alloit continuer ſa marche lorſqu'on vint lui dire que le duc de Wurtemberg s'avançoit avec ſix-mille fantaſſins & huit-cent chevaux. Le comte GUALDO eut ordre d'aller reconnoître & trouva que c'étoit tous miliciens dont on auroit bon marché. Cependant le général mit ſon monde en bataille, & s'avança dans la plaine; réſolu de les attendre. Les Wurtembergeois avoient plus d'infanterie, mais peu de cavallerie, & tous gens hors d'état de tenir devant de vieilles troupes diſciplinées & agueries. C'étoit tous païſans, qui avoient pris les armes par obéiſſance & non par goût; des malheureux arrachés

(*a*) Brettheim ou Bretten, comme *Gualdo* & le nomme *Siri* dans l'appellent pag. 389, eſt à deux milles de Philisbourg ſur un ruiſſeau dit Saltza qui tombe dans le Rhin près de Philisbourg frontiére du païs de Dourlach.

chés à leurs familles sont toûjours de mauvais soldats. (a) Aussi filérent-ils le long du bois, & furent assez sages pour ne le pas quitter. An. 1632.

Montecuculi vouloit poursuivre ses avantages. Il y étoit excité par les lettres qu'il recevoit & par les rapports des espions qui l'assuroient qu'il pouvoit avancer en toute sureté, & qu'il ne trouveroit dans le païs que les miliciens dont j'ai parlé. Il se mit donc en marche le lendemain matin avec la cavallerie & les dragons, & se présenta devant Knitlingen ville frontiére appartenante au duc de Wurtemberg, foible d'assiette & mal fortifiée. Le général la fit sommer, mais ses sots habitans qui se croyoient bien forts dans leurs murs contre de la cavallerie qui n'avoit avec elle ni infanterie ni canons, ou qui comptoient peut-être sur un secours peu éloigné, répondirent fiérement que *les Impériaux étoient les maitres d'entrer dans la ville s'ils le pouvoient.* Aussitôt la cavallerie legére & les dragons mirent pied à terre. Au premier assaut les bourgeois tinrent mal ce qu'ils avoient promis; ils abandonnérent leurs postes, & le firent même avec tant de confusion qu'ils oubliérent de fermer la poterne. Quatre soldats s'y jettent aussitôt qui abaissent le pont-levis, & la cavallerie entre. Dans ce premier moment tout ce qui tomba sous la main du soldat fut massacré. Ensuite pour se vanger de ce qu'ils ne trouvoient rien à piller, parce que les habitans avoient envoyé leurs meilleurs effets à Heilbrun, ils mirent le feu aux quatre coins de la ville. Les maisons n'étoient que de bois, comme dans la pluspart des villes d'Allemagne, & en moins de six heures tout fut réduit en cendre: éxemple terrible mais nécessaire contre des bourgeois insolents qui ne sachant ce que c'est que de faire la guerre, osent insulter de braves gens & les défier d'entrer dans leurs murs, lorsqu'ils n'ont ni l'adresse ni le courage de s'y défendre. C'est s'exposer de gaité de cœur à perdre tout à la fois la patrie, l'honneur, le bien & la vie.

Prise & sac de Knitlingen.

(a) Gustave-Adolphe préféroit les soldats étrangers à ceux qu'on forçoit dans le païs, par la raison que l'étranger s'enrôloit de bonne volonté, & *que le chien mené de force à la chasse ne chasse pas bien.* M. de M. Tom. IV. pág. 479.

An. 1632.

Le rhingrave surprend Montecuculi près de Wiseloch.

L'état-major se tenoit éloigné pour ne pas entendre les cris de ces malheureux, lorsque les coureurs de l'armée rapportérent que le colonel de Metternich gouverneur d'Heydelberg, le comte de Bronchorst & le colonel Bollinger avec huit-cent fantassins marchant sur Wiseloch pour s'en emparer, s'étoient laissé envelopper dans un bois par le rhingrave qui pouvoit avoir cinq-cent chevaux. Ils faisoient dire qu'ils alloient se rendre s'ils n'étoient promtement secourus, mais qu'il étoit aisé de les dégager, & qu'on trouveroit renfermés dans Wiseloch les meilleurs effets de toute la contrée. Montecuculi n'étoit point d'avis qu'on s'engageât si avant, mais Ossa dit qu'il n'y avoit rien à craindre. Comme c'étoit un vieux militaire & qui connoissoit le païs, son sentiment prévalut. L'appât du gain peut faire oublier les difficultés, mais ne les léve pas. Cependant pour plus de sureté, Montecuculi marchant à Wiseloch ne prit avec lui que de la cavallerie qui pouvoit faire retraite plus aisément, & le colonel de Bombaillon conduisit l'avantgarde, tandis que l'infanterie & le canon devoient filer du côté de Philisbourg. Le rhingrave averti de l'approche de la cavallerie ennemie aussitôt quitte le bois & dresse une embuscade aux Impériaux sur le chemin de Wiseloch. Pour mieux les attirer dans le piége, il fait prendre les devans à deux compagnies de cavallerie qui avoient ordre de fuir devant l'ennemi jusqu'à-ce qu'elles l'eussent attiré dans l'endroit où le rhingrave les vouloit avoir. C'étoit une grande plaine bordée de bois & qui n'avoit d'entrée qu'une gorge assez étroite. Dès que Bombaillon vit les deux compagnies qui escortoient à dessein quelques chariots de bagage, il crut que c'étoit les cinq-cent hommes dont on lui avoit parlé, & les fit charger le sabre à la main. Mais comme ils fuyoient & qu'il les poursuivoit, il tomba dans l'embuscade (*a*) où son ardeur lui coûta la vie. Il y périt avec le chevalier de Treilli colonel Lorrain & nombre des siens. Le reste prit la fuite, & tout ce qu'on put atteindre fut massacré. Il ne se

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* LI. à la fin de l'ouvrage.

sauva que ceux qui reſtérent cachés dans le bois, & qui gagnérent Philisbourg à la faveur de la nuit. Montecuculi affligé de la défaite de ſa cavallerie fit repaſſer le Rhin au reſte de ſa troupe & s'en retourna dans ſes anciens quartiers à Colmar & à Briſac pour tâcher de conſerver les fortereſſes d'une province qui paroiſſoit déja comme perdue. An. 1632.

Le duc de Wurtemberg ſe déclare pour la Suéde.

Cependant le bruit de l'invaſion de Montecuculi tira le duc de Wurtemberg de ſon aſſoupiſſement ou plustôt de l'état d'indéciſion où il avoit été juſqu'alors. Ce prince qui avoit toûjours paru ſourd aux propoſitions de Guſtave réſolut de mettre une armée ſur pié, & prit pour raiſon de cet armement les hoſtilités faites chez lui, ſes villes brûlées & la vangeance qu'il en devoit tirer. Mais une guerre ne doit pas être entrepriſe à la legére. Quoique le duc y fût excité par ceux de ſes miniſtres partiſans de Guſtave, & que lui-même brûlant de ſe déclarer s'avenglât ſur les ſuites dangereuſes d'une pareille démarche; cependant comme il falloit avoir quelqu'un ſur qui pût retomber la faute d'une entrepriſe mal concertée, il manda ſes miniſtres, & leur expoſa l'inſulte qu'il venoit d'eſſuïer de la part des miniſtres de l'empereur. Il ſe plaignit amérement de ces miniſtres „dont la politique paroiſſoit „être de s'emparer du bien d'autrui & d'oublier les ſervices rendus." Il dit „qu'ils ne penſoient qu'à leurs intérêts & ſe faiſoient un mérite de„vant Dieu d'opprimer les proteſtans; qu'abuſant d'une malheureuſe „maxime rejettée des catholiques même, *qu'il n'y a point de parole „donnée aux hérétiques qu'on ne puiſſe éluder pour le bien de la reli-„gion*, ſous ce prétexte l'ami n'étoit pas plus en ſureté que l'ennemi „avec des gens dont le but caché étoit de tout envahir; que le clergé „romain étoit trop flatté de la conſidération dont il jouïſſoit dans les „états catholiques, pour n'être pas ennemi irréconciliable de quiconque „oſoit ne pas avoir pour lui les mêmes égards; que l'intérêt avoit „toûjours rendu les gens d'égliſe dangereux; qu'on n'en voyoit que „trop la preuve dans *l'édit* que l'empereur avoit publié depuis quelques „années en faveur des eccléſiaſtiques, prétendant qu'on leur *reſtituât*

An. 1632. „des biens dont les princes protestans étoient en possession depuis plus „de cent années, & qui formoient actuellement une bonne partie de „leurs revenus; que le but de cette démarche étoit d'écraser les „protestans & d'abolir la religion évangélique dans l'empire." Il dit „qu'il étoit tems de s'assurer de l'amitié de ceux dont le ressentiment pour lui étoit également à craindre, qu'il valoit mieux „suivre hardiment la fortune de Gustave les armes à la main, que „de souffrir que des amis prétendus l'affrontassent au sein d'une paix „mal assurée."

Le duc avoit déja pris son parti; mais il n'étoit pas fâché d'entendre ses ministres sur une affaire si importante. Ceux qui avoient encore la mémoire récente des malheurs arrivés aux ennemis de l'Autriche dans la précédente guerre „prioient le duc de pardonner à l'erreur „d'une troupe de gens de guerre mal instruits du droit public, & lui „représentoient que pour quelques excès commis par des pillards il „seroit triste de commencer une guerre qui coûteroit beaucoup au païs „& pouvoit entraîner sa ruïne; qu'il étoit toûjours avantageux de „dissimuler une injure quand la vangeance peut en attirer de nouvelles; que le duché de Wurtemberg se trouvoit enclavé entre l'Alsace „& la Souabe; que ces deux provinces fourmilloient d'Impériaux; „qu'il n'y avoit dans tout le duché que douze-mille hommes en état „de porter les armes, tous gens qui n'étoient ni éxercés ni aguerris, „& dont les bras nourrissoient le païs: que les meilleures places qu'on „pouvoit opposer aux troupes catholiques, comme Schorndorf, (*a*) „Heilbrun (*b*) & le château d'Hohentweil, étoient de peu de résistance; & que le duc feroit beaucoup mieux de rester attaché à l'empereur, en suivant l'éxemple de celui de ses prédécesseurs qui s'étoit acquis le glorieux titre de *Protecteur de l'empire*, (*c*) plustôt que de „s'engager dans une nouvelle alliance qui pouvoit le faire accu-

(*a*) Schorndorf sur le Rems.
(*b*) Heilbrun sur le Necker.
(*c*) C'est le duc *Eberhard III.* surnommé *Barbe-grise* qui reçut le titre de *Landvogt* ou gouverneur des 24 villes libres de Souabe par une concession de l'empereur Charles IV.

„ser de rébellion." Le duc ne se rendit point à ces raisons. Il fit porter ce qu'il avoit de plus précieux dans son château d'Hohentweil (*a*) & se déclara pour la Suéde. An. 1632.

Le maréchal Horn étoit du côté de Francfort sur le Mein lorsqu'il apprit la démarche hardie que le jeune duc de Wurtemberg venoit de faire. Il rassembla à la hâte dix-mille hommes tirés des garnisons du Bas-Palatinat & de la Franconie, & trainant avec lui dix piéces de canon il s'avança en Alsace. C'étoit autant pour profiter d'une conquête qui devenoit aisée, que pour être à portée de prêter la main au duc & d'appuïer une déclaration qui facilitoit beaucoup les opérations des Suédois; car ils ne pouvoient se maintenir longtems en Alsace s'ils ne tiroient du païs de Wurtemberg des hommes, des munitions & les vivres. Horn entre en Alsace.

L'approche du corps de Horn donna occasion à la ville de Strasbourg de se déclarer. Les habitans avoient gardé la neutralité, mais l'esprit de protestantisme & la crainte de passer avec le reste de l'empire sous le joug autrichien, leur faisoient prendre un vif intérêt aux succès de Gustave en Souabe. Ils couvrirent cette affection du prétexte „qu'étant entourés & enfermés par les Suédois, ce seroit une témérité „de ne pas donner de bonne grace ce qui ne se pouvoit conserver que „difficilement; que les armées de Sa Majesté Impériale étoient trop „éloignées, & que sans leur secours ils ne pouvoient resister à plus „forts qu'eux; qu'enfin ils étoient libres, & que la liberté consiste à „se donner à ceux qu'on craint; protestant d'un autre côté que les „troupes impériales trouveroient un sûr asile chez eux dès qu'elles se„roient les plus près de leur ville." Strasbourg ouvrit ses portes aux Suédois & prêta la main aux entrepriſes du général Horn. D'Allhausen que le roi de Suéde avoit envoyé pour négocier cette alliance s'en retourna très content de sa mission. Strasbourg ouvre ses portes aux Suédois.

(*a*) Hohentweil à 4 milles de Constance est un château sur un rocher presque inaccessible au milieu d'une plaine, ayant le lac de Cell à l'orient qui fait partie du lac de Constance, le Rhin & la Suisse au midi & le duché de Wurtemberg au couchant & au nord.

An. 1632.

Description de Strasbourg.

Strasbourg (*a*) capitale de l'Alſace au cœur de la province eſt bâtie dans une belle plaine ſpacieuſe & fertile, à peu de diſtance du Rhin. Son pont bien fortifié eſt le ſeul qui ſoit ſur le Rhin depuis Strasbourg juſqu'au bord de l'océan où ce fleuve ſe perd. L'aſſiette de cette place & la force de ſes ouvrages en font une des meilleures fortereſſes de l'Allemagne, & le commerce de cette ville libre fait la richeſſe de ſes nombreux habitans.

Les Impériaux étoient campés de l'autre côté du Rhin. (*b*) Horn en profita pour ſe rendre maitre de toutes les villes que les catholiques avoient abandonnées. Il s'approcha d'abord d'Offenbourg, ville fortifiée à l'ancienne à quatre lieues de Strasbourg, frontiére du Wurtemberg. Elle ſoutint trois aſſauts des Suédois, c'étoit beaucoup pour une chétive place; la garniſon ſe rendit à diſcrétion.

Progrès des Autrichiens en Luſace.

Tandis que les Impériaux avoient du deſſous en Alſace, le comte de Schaumbourg en Siléſie & Don Balthaſar de Marradas en Bohéme reçurent ordre de Walſtein d'entrer dans la Luſace. (*c*) Ils devoient profiter du tems qu'il tenoit le roi de Süéde en échec devant Nuremberg, & gagner du terrein ſur l'électeur de Saxe. En conſéquence Zittau & Guben ſur la Neiſſe & quelques autres places ſans défenſe furent attaquées & enlevées ſans peine. Mais au bruit de cette invaſion l'électeur raſſembla ſon armée, marcha au ſecours de ſon païs & regagna bientôt ce qu'il avoit perdu. Les Impériaux après quelques jours de réſiſtance quittérent Guben, rendirent Zittau, & ſe retirérent. Les Saxons pouſſant leurs avantages enlevérent aux Impériaux Freyberg ſur la Polsnitz, (*d*) Sagan près du Bober & Glogau ſur l'Oder,

(*a*) Strasbourg près du Rhin eſt arroſé par l'Ill, qui tombe dans le Rhin à un demi-mille de cette ville & prend ſa ſource dans le Sundgau. Ses ouvrages ſont fort augmentés depuis 1681. que cette place a paſſé ſous la domination françoiſe. La partie qui eſt de l'autre côté du Rhin & qui s'appelle le fort de Kehl du nom d'un village qui n'eſt pas loin de-là, retourna à l'empire par le traité de Raſtadt en 1714.

(*b*) C'eſt à dire la rive droite du Rhin, qu'ils avoient paſſée ſur le pont de Philisbourg, d'où ils s'étoient retirés en diligence vers la Haute-Alſace du côté de Colmar & de Briſac, abandonnant la rive gauche du fleuve aux Suédois, où eſt Offenbourg à 2 milles du fort de Kehl ſur le Kintzig.

(*c*) Cette province eſt entre l'Oder & l'Elbe & a pour bornes au nord le Brandebourg & la Bohéme au midi.

(*d*) Il faut que ce ſoit Freybourg dans la ſeigneurie de Schweidnita à un mille & demi de cette ville.

trois des premiéres villes de Siléſie, dont les garniſons ſe jettérent dans le fort de Steinau entre Glogau & Breslau. Arnheim les pourſuivit, & les aſſiégea dans Steinau. La valeur des aſſiégés ſuppléa quelque tems à la foibleſſe des remparts, mais Arnheim les preſſant ils ſe rendirent. Dans le même tems Lignitz au confluent de la Katzbach & du Schwartz-Waſſer ouvroit ſes portes à Kalckſtein colonel Saxon. An. 1632.

Dans ces entrefaites Marradas s'étant fait joindre par Schaumbourg, Mansfeld & Schafgotſch, & par le peu de troupes qui étoient reſtées en Bohéme il ſe voyoit à la tête de quatorze-mille hommes qui trainoient avec eux 12 piéces de canon. Il crut ces forces ſuffiſantes pour arrêter les progrès des Saxons, (*a*) & reprit le chemin de Steinau. Les douze piéces de canon furent pointées contre ce fort avec menace de faire paſſer les aſſiégés au fil de l'épée s'ils ne ſe rendoient, & la garniſon intimidée ſe rendit au trentiéme coup de canon. Ce ſuccès enhardit les Impériaux; ils crurent avoir auſſi bon marché de Glogau, ſans parler qu'en reprenant cette ville ils rétabliſſoient leur réputation altérée par tant d'échecs & qu'ils faiſoient leur cour à Walſtein à qui cette place appartenoit comme duc de Glogau. Mais leur projet fut dérangé par l'arrivée de Tubal (Haubald) colonel ſuédois qui courut ſe retrancher devant la place avec un corps de Suédois & de Brandebourgeois. Il y eut des deux côtés de vives eſcarmouches. Les Impériaux contents d'avoir jetté un ſecours dans le fort, (*b*) laiſſérent Steinau repris par les Impériaux.

(*a*) L'armée ſaxonne n'étoit alors que de douze-mille hommes, en quoi M. de M. ſe trompe dans ſon *hiſtoire de Guſtave-Adolphe* quand il dit T. IV. p. 331. „que l'électeur attendit le colonel ſuédois „Haubald avec ſon régiment, quelque infanterie „ſuédoiſe & quelques troupes brandebourgeoiſes; „& que ce renfort étant arrivé Arnimb ſe mit en „marche vers la Siléſie." Gualdo dit poſitivement que les Saxons s'étoient avancés juſqu'à Lignitz avant l'arrivée du renfort. Ce qui eſt conforme au journal qu'on trouve dans le *Theat. Europ.* T. II. pag. 669. On y lit que le général Arnheim fut juſqu'à Goldberg, mais qu'apprenant que les Impériaux étoient à Lemberg & ſentant ſa foibleſſe il ſe retira dans le côté de Glogau pour y attendre les Suédois & les Brandebourgeois qui étoient en marche. Il ajoute que ce ſecours fut de onze compagnies de cavallerie, & douze de dragons & de quatre régimens d'infanterie. L'hiſtorien *de Prades* fait monter le nombre des Brandebourgeois à 6000 hommes commandés par le général de Borgsdorf.

(*a*) Il eſt à croire que ce fort étoit de l'autre côté de l'Oder, parce que les Suédois & les Saxons étoient de ce côté-ci de Glogau. La pluſpart des hiſtoriens ne diſent rien de cette ſeconde expédition des Impériaux contre Glogau, mais elle ſe trouve rapportée dans le *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 669. avec cette différence qu'il y eſt dit que les Impériaux abandonnérent le fort avec perte de 450 hommes.

An. 1631. Glogau aux ennemis & ſe retirérent du côté de Breslau capitale de la Siléſie, ville libre & riche par le grand commerce qu'elle fait avec la Pologne. Mais ſongeant que le magiſtrat & la plus grande partie des bourgeois étoient proteſtans, & craignant quelque ſurpriſe de la part de Haubald qui faiſoit éclairer leur marche par ſes Suédois, ils tournérent leurs pas du côté de Neiſs, place munie de bons murs & dont les nouveaux ouvrages quoiqu'imparfaits ſuffiſoient pour attendre la diverſion que Walſtein leur avoit promiſe.

Les Impériaux dans le Voigtland & dans la Saxe.

En effet Holck ſergent-major-général à la tête de ſept-mille hommes entra dans le Voigtland & dans la Saxe avec ordre de les ravager. Walſtein par ces moyens violens comptoit forcer l'électeur de Saxe à demander la paix ou plustôt à l'accepter à de moindres conditions que celles qui lui avoient été offertes ſi ſouvent, & que Jean-George avoit toûjours dédaignées. (*a*) Holck prit Annaberg, Adorf, Oelſnitz, Oedran, Plauen. (*b*) Tout y fut livré au pillage, & les habitans abandonnés aux cruautés des troupes hongroiſes. Les croates avoient imaginé un nouveau genre de torture pour tirer juſqu'au dernier ſoû des malheureux Saxons. Ils dépouilloient hommes & femmes ſans diſtinction, & dans cet état ils les faiſoient déchirer par des chiens affamés qu'ils trainoient avec eux pour cet infame uſage. Ces brigands déſolérent de la même façon Tſchoppa, Chemnitz, Gotha, & auroient étendu plus loin leurs barbaries, ſi l'électeur, venant de recevoir un renfort de quelques régimens ſuédois & ſe trouvant maitre encore de toutes ſes fortereſſes, n'eût forcé ces cruels ennemis à fuir devant lui

&

(*a*) Ce ne fut que trois ans après qu'enfin l'électeur de Saxe ſe détacha de l'alliance des Suédois par le traité qu'il fit à Prague avec l'empereur le 10. mai 1635. Aux conditions que l'éxercice de la religion proteſtante ſeroit libre dans l'empire, excepté dans les païs héréditaires de la maiſon d'Autriche; que le différend au ſujet de la religion ſeroit réglé par les voies de la juſtice, qu'il diſpoſeroit de trois places dans l'archevêché de Magdebourg; qu'un prince de Saxe en ſeroit adminiſtrateur; que l'empire contribueroit les ſommes néceſſaires pour ſatisfaire les Suédois s'ils vouloient accepter la paix; que l'empereur ſeroit ſeul obligé de contraindre ceux qui refuſeroient d'y entrer, & que les princes catholiques & proteſtans ſeroient rétablis dans leurs biens. *De Prades.*

(*b*) Adorf, Oelſnitz & Plauen ſur l'Elſter dans le Voigtland: Annaberg & Oedran dans l'Ertzgeburge ainſi que Tſchoppa & Chemnitz. Gotha eſt dans la Thuringe.

& à ſe réfugier en Bohéme. Il avoit d'autant moins de peine à les chaſſer, que Walſtein étoit ſur le point de quitter ſon camp de Nuremberg, & que prévoyant la bataille il raſſembloit déja toutes ſes forces; & Holck avoit ordre de le venir joindre avec ſes troupes. (a) An. 1632.

La mort du duc de Montmorency, le châtiment des rebelles, & la réconciliation des deux fréres avoient renverſé les projets de fortune & d'aggrandiſſement que la politique eſpagnole élevoit ſur les ruïnes de la France. L'union qui fait la force d'un état avoit remis les armes à la main des François pour rétablir la liberté en Allemagne, & déja la cour de Vienne craignoit le reſſentiment de Louis. Mais celle d'Eſpagne dont la politique eſt inépuiſable crut avoir trouvé un nouveau moyen de reporter la guerre civile en France, & de rendre l'alliance de cette couronne inutile au deſſein de Guſtave-Adolphe. Il faut ſavoir que pendant le ſéjour que *Monſieur* avoit fait en Lorraine, Puilaurent, favori de ce prince, étoit devenu éperdument amoureux de la princeſſe de Pfaltzbourg ſœur du duc Charles. Il y avoit eû même entre la princeſſe & lui une correſpondance ſecrete, qui continuoit toûjours & le confirmoit de plus en plus dans l'idée que cette princeſſe approuvoit le deſſein qu'il avoit conçu de mériter ſa main. Mais la mort du duc de Montmorency avoit renverſé toutes les eſpérances de Puilaurent. Obſervé comme il l'étoit par les émiſſaires du cardinal & haï de Louis XIII, il voyoit bien qu'il ne joueroit jamais en France un rôle aſſez diſtingué pour oſer aſpirer à l'honneur d'épouſer la belle-ſœur de ſon maitre. Pour être quelque choſe il falloit être hors du royaume. Son amour & l'intérêt de l'Eſpagne l'y appelloient, l'inquiétude naturelle de *Monſieur* favoriſa ſes deſſeins. Abuſant de la confiance aveugle que ce maitre trop facile avoit en lui, il fit voir au duc d'Orléans „ que le cardinal l'avoit trompé, que ſi la réconciliation eût été ſincére „ de la part du roi, il ſeroit à la cour & non pas à Orléans; mais qu'il Le duc d'Orléans ſort de France.

(a) Ce récit de l'expédition de Holck en Saxe ne ſe trouve point dans l'édition de 1642. & a été traduit ſur celle faite à Veniſe en 1645.

An. 1632. „dépendoit de lui de faire à l'avenir de meilleures conditions.“ Comme *Monſieur* paroiſſoit troublé de la mort du duc de Montmorency, Puilaurent lui dit *que le prince le plus clément ne pardonne jamais à quiconque a pris les armes contre lui.* Le prince applaudit au zéle du favori, le prit avec lui & paſſa en Lorraine.

Puilaurent eſpéroit y rendre de ſi grands ſervices au duc Charles, qu'il ne lui refuſeroit pas ſa ſœur. En conſéquence il négocia & termina l'affaire du mariage de *Monſieur* avec la princeſſe Marguerite. Les Eſpagnols y donnérent les mains, comme on penſe, avec joye. C'étoit un lien ſacré qui alloit fixer l'inconſtance du duc d'Orléans, rendre l'intérêt des deux maiſons commun, brouiller les deux fréres pour jamais, & obliger le Lorrain de ſe donner aux Eſpagnols, qui comptoient alors diſpoſer des places frontiéres pour pénétrer en France & faire ſervir la Lorraine de rempart à l'Alſace & au Palatinat.

Louis XIII. n'avoit point d'enfans & peu d'eſpérance d'en avoir. *Monſieur* étoit l'héritier préſomptif de la couronne, & le conſeil d'Eſpagne viſoit à s'aſſurer de ſa perſonne. Il eſpéroit par là retirer plus aiſément de ſes mains les acquiſitions que Louis XIII. pourroit faire. Les Eſpagnols ſe flattoient même qu'en mettant ce prince à la tête d'une armée, le François qui a tant de reſpect & d'attachement pour le ſang de ſes rois, n'oſeroit jamais prendre les armes contre un duc d'Orléans qui pouvoit s'en vanger. Il fut donc réſolu qu'on ne laiſſeroit point *Monſieur* en Lorraine où il étoit trop près de la France & à portée de faire ſa paix avec le roi qui n'oublioit rien pour l'attirer dans le royaume. Le duc de Lorraine entra aiſément dans les vues de l'Eſpagne. Il ſuffiſoit de lui faire peur de Louis XIII, & on lui dit „que tant que *Monſieur* reſteroit en Lorraine, ce ſeroit un prétexte „pour Louis d'entrer dans ſon duché, & d'y mettre tout à feu & à „ſang; que ſeul il étoit trop foible pour faire tête aux François & que „les armées de l'empereur étoient occupées ailleurs; qu'il falloit voir „ce que Walſtein feroit, qu'en attendant le plus ſûr étoit que le duc

„d'Orléans se retirât en Flandre." *Monsieur* fut aussi de cet avis parce que c'étoit celui de ses conseillers & qu'il ne voyoit pas le piége qu'on lui tendoit. Il se laissa conduire à Bruxelles où il fut comme un ôtage dans les mains des Espagnols qui avoient résolu de l'envoyer dans le Languedoc, où s'il ne réussissoit pas, il étoit décidé qu'on le retiendroit en Espagne pour lui ôter tout moyen de rentrer en France. (*a*) An. 1631.

Les François prennent possession de Trèves.

Malgré toutes ces menées de l'Espagne l'armée françoise prit possession de la ville de Trèves. Le comte de la Suze eût ordre de forcer le chapitre à reconnoître l'électeur pour son souverain. En conséquence il passa la Moselle & se présenta devant la place. La garnison fit d'abord quelque résistance; mais se voyant coupée du comte d'Isembourg mestre de camp de l'armée espagnole, elle demanda libre sortie & l'obtint. Les Impériaux auroient pu soutenir cette garnison; mais il n'étoit pas de leur intérêt alors de rompre ouvertement avec la France, ainsi Trèves ouvrit ses portes aux François. Cette ville est sur la Moselle entre le Barrois qui fait partie du duché de Lorraine, le duché de Luxembourg & le Haut-Palatinat. Ce n'est pas une ville forte, car elle n'a qu'un simple mur pour enceinte. Elle n'est pas belle non plus, étant trop étroite & mal bâtie; mais elle est ancienne, fort connue dans l'histoire & a donné son nom à l'électorat.

Siége de Maestricht.

Un autre sujet d'inquiétude plus grand encore pour les Espagnols étoit Mastricht assiégé par les Hollandois, le prince d'Orange à leur tête. Cette place traversée par la Meuse (*b*) & très-forte, entre le païs de Liége & le duché de Limbourg, servoit aux Allemands de clef pour entrer dans les provinces de la république. Mastricht étoit aux abois, & les Espagnols trop foibles pour forcer seuls les retran-

(*a*) *Monsieur* ne revint en France qu'en 1634, & laissa la princesse sa femme à Bruxelles. Quoique le mariage eût été déclaré valide par l'archevêque de Malines & la faculté de Louvain, & confirmé par le Pape; malgré toutes ces formalités le cardinal soutint qu'il étoit nul. Il fut fait défense au duc d'Orléans de continuer la pension qu'il faisoit à la princesse pour sa subsistance, & elle fut obligée d'en demander une à l'Espagne. Ce ne fut que la veille de sa mort que le roi consentit au mariage de son frére. *Vie du P. Joseph & Mémoires du duc d'Orléans.*

(*b*) La Meuse prend sa source à l'extrémité de la Lorraine du côté de la France & par un cours assez long se perd dans le lac de Dordrecht capitale de la Hollande. *Gualdo.*

An. 1632. chemens dont les Hollandois avoient entouré la place. Ils penſérent au comte de Pappenheim qui étoit alors en Weſtphalie avec un corps conſidérable, & crurent qu'ils ſeroient aſſez forts pour faire lever le ſiége ſi ce corps d'Impériaux ſe joignoit à eux. Pour l'avoir ils s'adreſſérent à l'empereur & à Walſtein qui diſpoſoit de toute l'armée. Ils s'engagérent à ſeconder les Allemands, & le roi d'Eſpagne pour encourager Pappenheim lui promit la toiſon d'or & cent-mille écus, s'il délivroit la ville.

Marche de Pappenheim pour délivrer Maſtricht.

Pappenheim prit le chemin le plus court par Dortmundt dans la comté de la Marck & touchoit déja à l'électorat de Cologne. Le prince d'Orange averti de l'approche d'un nouvel ennemi, faiſoit travailler jour & nuit à fortifier l'enveloppe du camp, par des redoutes, un double retranchement & tout ce qu'on put imaginer de plus fort, ne penſant qu'à rendre la valeur & l'adreſſe de Pappenheim inutiles. Les états généraux de leur côté requéroient l'électeur de Cologne d'obſerver la neutralité qu'il avoit jurée, & de n'accorder aux Impériaux ni paſſage ni aſſiſtance. Mais ces repréſentations furent inutiles. L'électeur répondit qu'il n'étoit pas le plus fort, & Pappenheim paſſa le Rhin. Il fit rafraichir ſes troupes dans l'électorat, prit ſa route par le païs de Juliers, & arrivé à Urmont entre Maſeick & Maſtricht il fit jetter un pont ſur la Meuſe pour communiquer avec les Eſpagnols qui campoient à l'autre bord. Le prince d'Orange étoit réſolu d'emporter la place à tout prix. Il avoit rappellé à lui les huit-mille hommes du comte Guillaume & pourvû ſon camp de tout en abondance, il ne négligea rien pour faire échouer cette entrepriſe de Pappenheim.

Attaques des quartiers des aſſiégeans.

L'attaque commença le 17. d'août par une ſortie ſur le quartier des Anglois. Les aſſiégés forcérent les gardes. Il y eut nombre de ſoldats & d'officiers de tués. Un comte d'Oxfort & un Villiams y périrent avec le marquis de Caſtres officier françois & d'autres. Mais les Anglois furent ſecourus & les Eſpagnols repouſſés. Pappenheim & ſes Allemands ne furent pas plus heureux contre le quartier du comte de

Stirum défendu par de larges foſſés ſoutenus de redoutes dont le canon plongeoit ſur le cimetiére du village d'Amby. On s'y battit pendant trois heures avec un ſuccès égal. Les Hollandois remportérent la victoire, & la dûrent au prince d'Orange qui accourut avec les ducs de Bouillon & de Candale, les marquis de Gévres & de St. Luc, & avec quantité d'officiers & de volontaires. (*a*) Pappenheim ſe retira au déſeſpoir de ſa défaite, s'en prenant moins à la fortune qu'aux Eſpagnols qu'il accuſoit de ne l'avoir pas ſecondé, comme ils en étoient convenus. Les Impériaux perdirent douze-cent hommes de leurs meilleures troupes & pluſieurs officiers de marque, entr'autres Lindlau lieutenant-colonel de Pappenheim. Les colonels Comargo & Palandt furent du nombre des bleſſés. An. 1632.

Ce dernier coup ébranla la conſtance des aſſiégés qui hors d'état d'être ſecourus & manquant de tout ſe rendirent par capitulation le 22. d'août. Les Eſpagnols & en général le parti catholique en perdant Maſtricht ſe trouva privé d'une place dont la ſituation avantageuſe rendoit la perte plus ſenſible. Maſtricht ſe rend aux Hollandois.

Pour venir au ſecours de cette ville Pappenheim avoit dégarni la Weſtphalie. Ainſi le duc George de Lunebourg, Baudis & Læhauſen, généraux ſuédois, eurent le tems de parcourir cette province & de prendre Duderſtadt & Eimbecke, (*b*) places importantes dans le duché de Brunſwic. Pappenheim qui venoit de fortifier Duderſtadt y avoit laiſſé douze-cent fantaſſins & quatre-cent cavaliers pour la défendre. La tranchée fut ouverte le 9. de juillet & le ſiége dura juſqu'au 24. que la garniſon prête à ſe révolter força le gouverneur à ſe rendre. Les Suédois n'auroient pas eû la place ſitôt, ſans une ſortie malheureuſe où les aſſiégés perdirent leurs meilleures troupes. Le colonel Holtz qui commandoit dans Eimbecke voyant ſes plus braves ſol- Progrès des Suédois en Weſtphalie.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Mm. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Eimbecke ſur l'Ilme qui ſe perd dans la Leine près de cette ville. La ſeigneurie s'appelle Grubenhagen & eſt une dépendance du païs d'Hanovre.

Duderſtadt dans la Thuringe ſur la Reume à 3 milles de Gottingen.

An. 1632. dats tués ſuivit l'éxemple du gouverneur de Duderſtadt & capitula. Des conquêtes qui coûtoient ſi peu aux Suédois les encouragérent à attaquer Wolfenbuttel ſur l'Ocker dans le duché de Brunſwic, place forte & pourvue de tout ce qu'il falloit pour ſa défenſe. Ils prirent le camp avantageux de Runingen & poſtérent de gros détachemens aux environs pour éloigner les Impériaux afin de pouſſer le ſiége avec plus de ſureté. (a) Mais ces projets furent bientôt renverſés par le retour de Pappenheim. Le duc de Lunebourg fut obligé d'abandonner toutes ſes conquêtes & perdit même en partie deux de ſes régimens qui furent ſurpris dans leurs quartiers.

Baudis s'étoit ſéparé de l'armée du duc George avec à peu près quatre-mille fantaſſins & dix-huit-cent chevaux pour empêcher le comte de Gronsfeld de ſecourir Wolfenbuttel. Il s'étoit jetté ſur Paderborn que le colonel Weſtphal défendoit à la tête d'une garniſon de quinze-cent hommes & deux-cent cavaliers. Baudis comptoit ſurprendre cette place, mais il ne fut pas plus heureux que le duc George: le retour de Pappenheim l'obligea de lever le ſiége de Paderborn.

Suite de l'hiſtoire du camp de Nuremberg.

Cependant Guſtave & Walſtein étoient toûjours en face l'un de l'autre devant Nuremberg ſans pouvoir ſe porter de coup important. La diſette des ſubſiſtances pour hommes & chevaux devenoit plus grande de jour en jour, & chacun de ſon côté ſentant ſa foibleſſe craignoit de quitter ſon camp le premier. Tous deux s'étoient renforcés aux dépens de quelques places peu importantes dont ils avoient rappellé les garniſons, lorſque les deux Weimar, Oxenſtierna & Bannier amenérent au roi douze-mille hommes tirés de la Souabe, de la Franconie & d'autres provinces de l'Allemagne. (a) Walſtein avoit auſſi donné ordre à Montecuculi de ſe rendre au camp avec le corps qu'il commandoit en Alſace. Il ne ſavoit rien encore ni de la perte faite à Wiſe-

(a) Voyez la *Remarque Militaire* Nn. à la fin de l'ouvrage.

(b) Ce renfort étoit de 50000 hommes *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 658; & le roi voulant attaquer Walſtein dans ſes retranchemens étoit à la tête de 70000 hommes. *Idem* pag. 659. La marche de ces différents corps eſt rapportée dans la *Remarque Militaire* Oo à la fin de l'ouvrage.

loch, ni de la déclaration du duc de Wurtemberg, ni de l'arrivée du maréchal Horn, il ne s'y étoit pas même attendu. Montecuculi pour obéir se mit en marche, mais il dépêcha plusieurs couriers au généralissime pour lui apprendre que le corps qu'il lui avoit confié se trouvoit réduit à deux-mille hommes d'infanterie & quinze-cent chevaux, & qu'il lui paroissoit dangereux de s'éloigner d'une province où l'armée ennemie grossissoit de jour en jour. Il eut même l'attention de ne pas précipiter sa marche, & la réponse du généralissime fut qu'il ne devoit point quitter Brisach. An. 1632.

Attaque infructueuse du camp de Walstein.

Gustave avec un renfort de douze-mille hommes se crut en état de forcer Walstein dans ses retranchemens, & marcha à lui en ordre de bataille. (*a*) Il comptoit beaucoup sur deux soldats qu'il avoit envoyés dans l'armée impériale, l'un se disoit sellier, l'autre vivandier. Au moment de l'attaque ils devoient mettre le feu aux poudres & allumer le quartier de Walstein. Mais le vivandier s'avisa de prendre un gobelet d'argent dans la sommellerie du général Cronenberg. Il fut arrêté, & la peur lui fit déclarer ce qu'on ne lui demandoit pas. Il raconta tout le projet, & nomma son complice. Walstein averti se tint sur ses gardes. Gustave se porta d'abord aux retranchemens d'Aldringer, ensuite il attaqua les Bavarois; & se voyant repoussé par tout il fit planter son canon sur une hauteur voisine d'un petit bois. Son but étoit d'obliger les Impériaux de sortir de leurs retranchemens, pour les combattre avec plus d'avantage. En moins de six heures il envoya aux ennemis plus de 600 volées de canon. (*b*) Mais Walstein se contenta de faire retirer les troupes derriére les retranchemens & fit mettre les femmes & les enfans dans un fond, entre les quartiers d'Aldringer & de Galas, où ils étoient à l'abri des boulets qui passoient au-dessus & ne faisoient aucun mal. Gustave vit un endroit plus élevé qui dominoit le camp des ennemis, il y courut avec ses officiers; mais Galas

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Pp. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Cela seroit peu de chose pour des canoniers qui tiroient plus vite que l'infanterie, & pour une armée qui pouvoit avoir quatre-vingt bouches à feu. Voyez le *Tableau Militaire* à l'article Artillerie.

An. 1632. l'avoit déja fait occuper par deux régimens d'infanterie qui s'y étoient retranchés. Après quelques tentatives inutiles pour les forcer, le monarque Suédois reprit l'attaque près du petit bois. Les Impériaux que la préſence de Walſtein animoit firent tête aux Suédois partout. L'action fut vive & coûta chèr aux deux partis. On ſe battit trois jours depuis le vendredi 4. de ſeptembre juſqu'au dimanche, & la nuit comme le jour. Enſorte qu'à voir dans l'obſcurité le feu du canon & de la mouſquéterie des deux armées ſe réunir dans la mélée, on eût dit un volcan qui vomiſſoit des torrens de flammes & de fumée. La perte fut grande de part & d'autre, mais plus forte du côté des Suédois qui laiſſérent ſur la place près de mille ſoldats & d'excellens officiers, entr'autres le colonel Bœtius & les lieutenants-colonels Scepter & Mackin. Le maréchal Bannier, les comtes d'Erbach, de Caſtel, d'Eberſtein & le jeune comte de Thurn furent bleſſés. Torſtenſon général de l'artillerie & pluſieurs autres officiers de marque furent priſonniers. Un domeſtique fut emporté d'un boulet à quelques pas du roi & le duc de Weimar eut un cheval tué ſous lui. Les Autrichiens ne perdirent guéres que 400 ſoldats, mais beaucoup d'officiers, entr'autres les colonels Mario Caraffa & le jeune comte de Fugger. (a) Après l'action, Walſtein toûjours généreux & magnifique renvoya ſans rançon les officiers ſuédois & chargea Reiſchel, qu'il ſavoit que Guſtave aimoit beaucoup, de dire de ſa part au roi: *qu'il le reconnoiſſoit pour le plus grand capitaine, & que déſeſpérant de le vaincre, il*

(a) Ce qui ſuit eſt tiré de l'édition de 1645. & ne ſe trouve point dans l'édition de 1642. Au reſte ce même fait eſt rapporté dans le *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 656. dont l'auteur n'étoit rien moins qu'admirateur du mérite de Walſtein. Seulement il place ce fait peu de jours avant la ſurpriſe du magaſin de Freyſtadt, & dit que Walſtein renvoya d'abord ſans rançon le colonel Tubatel & les officiers ſuédois qui avoient été pris à Freyſtadt, & fit la même choſe depuis pour un capitaine de cavallerie que le généraliſſime fit dîner avec lui, il le gratifia d'un très-beau cheval & le renvoya à Guſtave ſans rançon. Peut-être que ce capitaine qui n'eſt pas nommé s'appelloit Reiſchel, qu'il ne faut pas confondre avec le colonel Rieſs qui fut tué à l'affaire de Freyſtadt. Walſtein fit chaque fois des propoſitions de paix au roi, mais comme elles ne tendoient pas au bien général, dit le *Theat. Europ.*, le monarque eut la générosité de n'y pas répondre, & peu de jours après le même Tubatel ou Dewbatel détruiſit le grand magaſin de Walſtein à Freyſtadt.

il ſeroit content s'il pouvoit avoir la gloire de le réconcilier avec l'empereur. An. 1632.

Le roi, après ce projet échoué, manquant de tout, ne pouvoit plus ſe ſoutenir dans ſon camp. On tint conſeil le 15. ſeptembre. La ſeule choſe qui l'arrêtoit encore, c'étoit la crainte qu'en s'éloignant de Nuremberg il ne laiſſât les habitans expoſés au reſſentiment de Walſtein & des catholiques en général. Mais le danger n'étoit pas moins grand d'épuiſer le peu de vivres qui reſtoient dans la ville; c'étoit mettre ſes nombreux habitans dans la dure néceſſité de ſe donner à Walſtein, qui de ſon côté n'oublioit rien pour ſe faire un parti dans Nuremberg. Guſtave entre dans la ville, fait aſſembler les magiſtrats & leur dit qu'*il eſt obligé de les quitter, mais qu'il leur laiſſera de bonnes troupes pour les garder; & qu'il vient les remercier & prendre congé des habitans.* Le ſénat touché juſqu'aux larmes de n'avoir plus de quoi fournir aux beſoins de ſes braves défenſeurs, (*a*) aſſura Guſtave d'une fidélité inviolable, & Nuremberg retentit des vœux que les habitans formoient pour le bonheur de ſes armes. Le roi laiſſa dans la ville deux-mille fantaſſins (*b*) pour renforcer la garniſon; il ſe trouvoit encore à la tête de vingt-ſix-mille hommes, & les mena du côté de Bamberg pour s'y refaire de leurs fatigues. (*c*)

Guſtave réſolu de quitter les environs de Nuremberg.

Walſtein n'étoit guéres mieux en vivres & en fourages. S'il s'amuſoit à vouloir prendre Nuremberg, il riſquoit de ruïner ſon armée déja fatiguée, & donnoit le tems à Guſtave de faire des con-

Walſtein quitte auſſi ſon camp.

(*a*) Comme les environs de Nuremberg étoient ruïnés par les troupes à plus de cinq milles à la ronde, & que les païſans s'étoient tous refugiés ſous les murs de la ville, il en périt un grand nombre de miſere. Cette diſette affreuſe gagna les habitans, & y cauſa une maladie contagieuſe qui ſe communiqua aux hôpitaux. Le roi y perdit 19060 hommes; ſomme totale il périt dans Nuremberg & ſous ſes murs 29406 perſonnes, ſans les malheureux & les ſoldats tués dont la ville n'eut pas de connoiſſance. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 736.

(*b*) *Et trois-cent chevaux*, dit le *Theat. Europ.* pag. 735 qui ajoute que le colonel de Kniphauſen reſta pour commander les troupes du roi, & Schlammersdorf pour commander celles de la ville. Le chancelier Oxenſtierna y reſta auſſi avec la chancellerie de guerre.

(*c*) Guſtave ſortit de ſon camp de Furth, paſſa la Rednitz à la vue des poſtes avancés des Impériaux qui ſe repliérent ſur le camp, & le roi alla ce même jour juſqu'à Neuſtadt ſur l'Aiſch, à quatre milles de Nuremberg.

An. 1632. le deſſein que Walſtein avoit de s'emparer de Cobourg pour être plus à portée de prêter la main à Holck qui étoit déja dans la Miſnie, & à Galas qui ſans doute y étoit auſſi. Guſtave vit la néceſſité de ſauver la Saxe pour ſe conſerver un allié qui pouvoit lui échapper. Il donna des troupes au duc de Weimar qui forma un camp d'obſervation du côté de Sendelbach près de Nuremberg, avec ordre de ne pas perdre de vuë Walſtein, & d'avertir le roi de l'approche de Pappenheim qui revenoit à grandes journées pour tomber auſſi ſur les malheureux Saxons. Guſtave laiſſa cinq-mille hommes d'infanterie & deux-mille chevaux au duc Chriſtian Palatin de Birckenfeld pour garder la frontiére de Souabe du côté de la Baviére. Avec le reſte de ſon armée qui étoit de ſept-mille chevaux & de dix-mille fantaſſins le monarque retourna devant Nuremberg & vangea cette ville de l'inſolence de la garniſon de Lauf qu'il remit à la diſcrétion des Nurembergeois. Il vouloit traiter de

il s'enſuivroit que Guſtave ne quitta point la Franconie, & ce ſeroit laiſſer ignorer un des beaux traits de l'hiſtoire de Guſtave-Adolphe que de paſſer ſous ſilence ſon expédition en Baviére. Ce qui a trompé l'auteur c'eſt que le roi fut deux fois à Nuremberg. Il y alla d'abord après le départ de Walſtein & repaſſa par cette ville après la repriſe de Rain. Le roi étoit à Windsheim près de Neuſtadt ſur l'Aiſch le 18. ſeptembre, lorſqu'il apprit que Walſtein & les Bavarois avoient pris leur camp entre Nuremberg & Forchheim, & qu'une partie des Bavarois s'approchoit du Danube. Le roi fit de gros détachemens, comme l'auteur italien le dit, & avec le reſte de l'armée il s'approcha de Nuremberg. Il parcourut le terrain où Walſtein avoit campé, vit le champ de bataille, & prit la toute d'Anſpach d'où il fut à Dunckelſpiel où il reſta juſqu'au 24. ſeptembre. Là il apprit que les Bavarois faiſoient mine de vouloir lui enlever Rain qui étoit un poſte important ſur le Lech pour conſerver la communication entre Nuremberg & Augsbourg. Il marcha à Nordlingen, paſſa le Danube à Donawert, & logea ſon armée du côté d'Augsbourg. Dans ces entrefaites les Bavarois étoient entrés dans Rain par la lâcheté du colonel Mitſchefal à qui Guſtave fit enſuite couper la tête, parce qu'il avoit ſçu que le roi étoit en marche pour le dégager. Bref le roi rentra dans Rain le 1. d'octobre après un ſiége de ſix jours. De-là il ſe porta devant Ingolſtadt & avoit déja fait amener tout ce qui étoit néceſſaire pour aſſiéger cette place. Mais il n'en eut pas le tems, & quitta la Baviére pour voler au ſecours de la Saxe. Le 8. il revint à Rain & pourvut à la ſureté de Donawert & d'Augsbourg. Le 11. il partit de Nordlingen & reparut pour la ſeconde fois ſous les murs de Nuremberg. Ce fut alors que le roi avec les Suédois qu'il avoit laiſſés dans cette ville ſous les ordres du colonel de Knipphauſen, prit Lauf & fit différens coups de main aux dépens des Bavarois, en attendant que les régimens qui l'avoient ſuivi en Baviére fuſſent arrivés à Dunckelſpiel. L'armée prit par Dunckelſpiel, Rotenbourg, Kitzingen & Schweinfurt où le roi rejoignit ſes troupes, & s'approcha de la forêt de Thuringe où ſe fit la jonction avec le corps d'obſervation du duc Bernard de Weimar. L'armée marchant nuit & jour arriva à Arnſtadt le 24. octobre. Elle y ſéjourna deux jours & entra dans Erfurt le 27, n'ayant pû empêcher le comte de Pappenheim d'atteindre, Buttſtadt & Freybourg en Saxe, de paſſer la Saale à Merſebourg, & d'être à Leipſic le 26. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 738 à 746.

même Lichtenau, (a) place voiſine de Nuremberg & de Forchheim, mais ſon aſſiette avantageuſe & le peu de tems qui reſtoit au roi ne lui permirent pas de la prendre en perſonne. Il chargea de ce ſoin le colonel Sperreuter à qui il laiſſa trois-mille hommes. Il s'affoibliſſoit, mais il falloit faire ce ſacrifice pour impoſer ſilence au parti que les Impériaux avoient dans Nuremberg, & raſſurer ceux des bourgeois qui étoient attachés à la Suéde. An. 1632.

Sans perte de tems Guſtave prit la route d'Erfurt pour entrer dans cette capitale de la Thuringe avant Pappenheim qui vouloit avoir part à la bataille. Elle étoit inévitable vû la quantité de troupes qui ſe trouvoient entaſſées dans un païs ſans vivres & ſans fourages. Le comte de Gronsfeld reſta dans l'évêché d'Hildesheim avec ſept-mille hommes pour faire le ſiége de *Neubourg*, (b) forte place ſur l'Aller, & Pappenheim courut à Erfurt. On ne peut aſſez louer l'activité de ce général (c) mais s'il couroit les Suédois voloient, ſentant de quelle importance il étoit pour eux d'arriver les premiers. Ils firent une diligence incroyable & des marches tout extraordinaires. Guſtave pour ménager ſes troupes les avoit partagées en deux

Guſtave prend la route d'Erfurt.

Pappenheim y court.

(a) Quoique dans le païs d'Anſpach, elle appartient à la ſeigneurie de Nuremberg. Elle eſt bâtie dans une iſle formée par la Retzat qui en rend l'accès difficile.

(b) Je ne trouve point de ville de ce nom ſur l'Aller. L'auteur a peut-être voulu parler de *Nienbrugge* ſur l'Ocker qui ſe jette dans l'Aller au-deſſous de Brunſwic.

(c) Voici la marche de ce général telle qu'elle ſe trouve rapportée dans les mémoires du temps. N'ayant pû délivrer Maſtricht il paſſa le Rhin & s'arrêta d'abord à Soeſt en Weſtphalie, d'où il marcha à Paderborn. Baudis ſe retirant à Hœxter ſur le Weſer parce qu'il n'avoit que 5000 hommes, les entours de bons retranchemens. Le comte de Gronsfeld qui commandoit une diviſion de l'armée de Pappenheim voulut s'emparer de Brackel, mais Baudis l'obligea de ſe retirer avec perte. Pappenheim rappella à lui Gronsfeld & Merode, & ſe voyant à la tête de 12000 hommes il réſolut d'enlever les 5000 hommes de Baudis à Hœxter. Il marcha de Paderborn, & Gronsfeld eut ordre de paſſer le Weſer à Polle pour tourner le camp des Suédois. Mais Baudis en eut vent & ſe retira ſous le canon de Munden. Le 24. ſeptembre Gronsfeld fut envoyé pour dégager ſa garniſon de Wolfenbuttel aſſiégée par le duc de Lunebourg, qui fut obligé de ſe retirer ſous le canon de Brunſwic. Pappenheim continuant ſa marche ſe préſenta devant Hildesheim le 26. & prit la ville en trois jours. Il envoya des partis juſqu'à Hornbourg, mit de bonnes garniſons dans les villes du Weſer, chargea Gronsfeld de veiller à la conſervation de ces places, prit par le païs d'Eichſeld, Muhlhauſen, Langenſaltza, pouſſa ſa cavallerie juſqu'à Arnſtadt & envoya ſon infanterie à Sachſenbourg & Heldrungen ſur la route de Naumbourg. Paſſant devant Erfurt il taxa la ville à une forte contribution, mais qu'il ne jugea pas à propos d'attendre quand il ſçut que le roi approchoit. Sans perte de tems il traverſa la *Kupfer-Straſſe* près de Budſtædt, paſſa la Saale à Merſebourg & fit ſa jonction avec le duc de Friedland. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 741-43.

An. 1632. corps, l'un avoit pris les devans & ſe repoſoit quand l'autre étoit en marche.

Guſtave arrive à Erfurt & aſſemble un conſeil de guerre.

Le roi étoit dans Erfurt où l'armée ſe repoſa deux jours, lorſqu'il apprit que Walſtein aſſiégeant Cobourg avoit déja la ville & bombardoit la citadelle. (*a*) Cobourg, comme je l'ai dit, devoit aſſurer les mouvemens de Walſtein & ceux de Pappenheim qui marchoit pour rejoindre la grande armée, tandis que Holck & Galas s'enfonçoient dans la Saxe & la pilloient tout à leur aiſe. Le corps ſous les ordres du duc Bernard arriva. Guſtave fit aſſembler les généraux & voulut que chacun dît librement ſa penſée ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Les uns prétendirent „ qu'il falloit reſter maitres d'éviter un combat „ déſavantageux, que les Impériaux étoient en forces (*b*) & ne cher- „ choient qu'à mériter les riches diſtinctions dont Walſtein ſe piquoit „ d'honorer la valeur; que l'ennemi étoit en poſſeſſion des meilleurs „ poſtes & aſſuré d'une retraite, tandis que les Suédois dans un païs „ dévaſté par l'ennemi étoient à tous momens menacés de mourir de „ faim, & ne pourroient jamais ramaſſer aſſez de vivres pour ſe ſou- „ tenir dans un camp oppoſé à celui de Walſtein qui tireroit de la „ Bohéme & d'ailleurs tout ce qui lui ſeroit néceſſaire; qu'en guerre le „ meilleur parti eſt toûjours de s'aſſurer de ce qu'on tient & de main- „ tenir ſes forces; que le grand art n'eſt pas d'acquérir mais de ſavoir „ conſerver ce qu'on a gagné; que des démarches dont on n'a pas pû „ prévoir toutes les conſéquences paſſent enſuite pour hazardées, qu'en- „ fin on ne doit jamais riſquer le tout pour la partie, & qu'une ſeule „ bataille perdue, c'en étoit fait de la gloire & de toutes les conquêtes

(*a*) Guſtave n'arrivant à Erfurt que le 27. octobre devoit ſavoir depuis longtems que Walſtein avoit pris la ville de Cobourg le 27. ſeptembre, & qu'ayant échoué devant la citadelle le 3. octobre par la valeur & l'intelligence du colonel Dewbatel qui rendit l'aſſaut inutile, le généraliſſime avoit levé le ſiége & pris le parti d'entrer en Saxe; que ſon avantgarde avoit atteint Plawen le 10, qu'il avoit aſſiégé Leipſic le 18, pris la ville le 22. & le Pleiſſenbourg le 23, & que la jonction de Pappenheim s'étoit faite avec le duc de Friedland entre Leipſic & Merſebourg. *Idem.*

(*b*) Walſtein depuis ſa jonction avec Pappenheim, Holck & Galas, avoit 40000 hommes, & le roi 20000 en ſortant d'Erfurt. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 748. Mais le comte de Gualdo donne 27000 hommes au Suédois & rapporte une diſpoſition faite en conſéquence

„des Suédois & de la ſureté des alliés: que peuples conquis, alliés, An. 1632.
„ſoldat même, tout ſeroit perdu; qu'il falloit bien plustôt laiſſer l'en-
„nemi ſe conſumer par le froid & la diſette, lui couper les vivres, le
„harceler, le fatiguer ſans ceſſe, & laiſſer faire au tems ce qu'il n'étoit
„pas à propos d'attendre de la ſeule valeur des troupes; qu'il ſuffiſoit
„du terrain qu'on avoit enlevé aux Impériaux pour les mettre dans la
„néceſſité de tirer leurs ſubſiſtances des païs héréditaires; qu'à la fin
„ils ſeroient forcés de s'y retirer, d'y entraîner la guerre, de s'y
„conſumer; qu'il ne falloit attaquer que quand on ſeroit ſûr de
„vaincre.

Réponſe du roi à ceux qui ſont pour la défenſive.

Le Roi ſentoit toute la force de ce raiſonnement; mais tant de prudence pouvoit auſſi paſſer pour un aveu de ſa foibleſſe, & Guſtave fit voir „qu'il ne pouvoit marquer de la crainte ſans déchoir aux yeux „des Impériaux de la réputation qui ſoutenoit ſes armes, que s'il n'a-„voit pas l'avantage du nombre, il avoit la valeur du ſoldat & le mérite „de l'officier pour lui." Il ajouta „que les provinces conquiſes étoient „épuiſées, qu'il étoit tems de chercher des contrées plus riches, & „que le ſoldat en feroit la conquête avec joye; que les armes ſeules „pouvoient aſſurer ce qu'il avoit acquis par les armes, qu'il falloit s'en „ſervir & tenter une entrepriſe hardie que la fortune favoriſeroit. Eh „pourquoi, dit-il, par de vains fantômes effaroucher de braves ſol-„dats que leur courage a ſoutenus juſqu'ici? Malgré les ſuccès des Im-„périaux, l'avantage n'eſt-il pas encore de notre côté, & convient-il „au vainqueur de fuir devant des troupes qu'il a défaites? Je conviens, „dit Guſtave, qu'on ne doit jamais riſquer le tout pour la partie; mais „cette raiſon n'eſt bonne que pour ceux qui touchent au moment de „leur ruïne, à qui il ne reſte pour toute reſſource qu'une armée rétablie „à grand' peine, & dont la perte entraîneroit celle de l'état; & c'eſt „juſtement pourquoi l'on doit préſenter la bataille à ceux qu'une ſeule „défaite met hors d'état de ſe relever, & riſquer le combat quand on „n'a qu'une victoire à craindre." Il ajouta „qu'il ne pouvoit ſans dan-

An. 1632. „ger ni ſans honte abandonner un allié qui s'étoit engagé dans la guerre „ſur l'aſſurance d'être ſecouru; que rien ne nuiroit tant à ſes affaires „qu'un manque de parole dans un moment où toute l'Allemagne avoit „les yeux ſur lui; que l'électeur de Saxe étoit un ami très-bon à con„ſerver; que tarder à le ſecourir c'étoit le perdre, & qu'on n'auroit „rien à reprocher à ce prince, ſi trompé par ſon allié il ſe jettoit entre „les bras de l'ennemi pour ſauver ſes états; qu'il falloit donc avancer, „obſerver les mouvemens de Walſtein, & ne pas refuſer la bataille „s'il en falloit une pour conſerver la Saxe, ou ſauver la Miſnie en faiſant „une diverſion en Bohéme."

Le roi quitte Erfurt & marche en ordre de bataille.

Ce ſentiment fut applaudi & le roi ſortit d'Erfurt. Comme les habitans couroient en foule pour le voir & que par reſpect ils ſe jettoient à genoux devant lui, cette eſpece de culte qu'ils rendoient à ſa grande réputation lui fit de la peine. Il ne put s'empêcher de dire: *qu'il appréhendoit que Dieu pour le punir d'avoir rendu ce peuple idolâtre, ne fît trop voir qu'il étoit mortel.* (*a*) Ces belles paroles dans la bouche de ce prince luthérien font l'éloge de ſon eſprit & de ſon cœur. Il paſſa ſon armée en revuë qui ſe trouva forte de vingt-ſept-mille hommes, (*b*) ſeize-mille fantaſſins & onze-mille chevaux. L'avant-garde aux ordres du duc Bernard de Weimar étoit de quatre-mille cavaliers Allemands & Finlandois, de mille dragons & de ſix-mille fantaſſins, diſtribués en ſix gros bataillons. Le corps de bataille que commandoit le maréchal de Kniphauſen étoit également de 6000 hommes d'infanterie en trois corps & de quatre-mille chevaux en huit gros eſcadrons. Le roi menoit l'arriéregarde compoſée de mille cuiraſſiers d'élite, de mille dragons & de quatre-mille fantaſſins partagés en gros bataillons & eſcadrons comme ceux de l'avantgarde du corps de bataille

(*a*) Landshut en Baviére s'étant rendu à diſcrétion, les habitans vinrent lui préſenter leurs clefs à genoux. *Levez-vous*, leur dit le roi, *votre devoir eſt d'adorer Dieu & non pas un homme mortel comme je ſuis. Hiſt. de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 486.

(*b*) J'ai dit ailleurs d'après le *Theat. Europ.* que Guſtave n'avoit que vingt-mille hommes effectifs.

bataille, & les eſcadrons de la réſerve ayant chacun cinq piéces de campagne qui couvroient leur front. An. 1632.

Walſtein avoit levé le ſiége du château de Cobourg, pris Leipſic, & occupé tout le terrein depuis cette ville juſqu'à Merſebourg & Weiſſenfels ſur la Saale. Guſtave courut s'emparer de Naumbourg ſur la même riviére un peu au-deſſus de Weiſſenfels & plus près d'Erfurt. Naumbourg le rapprochoit des Saxons qui étoient alors aux environs de Torgau ſur l'Elbe avec douze-mille fantaſſins & quatre-mille chevaux, occupés à s'oppoſer aux deſſeins de Walſtein. Celui-ci venoit d'être renforcé des neuf-mille hommes de Pappenheim, & la jonction de ces deux généraux maitres des meilleurs poſtes empêchoit les Saxons de ſe joindre à l'armée du roi. Poſition de Walſtein en Saxe.

Le monarque ſuédois attendoit le moment d'attaquer avec avantage, lorſqu'on vint lui dire que Walſtein avoit abandonné Weiſſenfels, & reſſerroit ſes quartiers autour de Lutzen à deux lieues de Leipſic, & que Pappenheim prenoit le chemin de Halle ſur la Saale afin de couper le paſſage au duc de Lunebourg qui marchoit à grandes journées pour ſe joindre aux Saxons & venir renforcer la grande armée. Guſtave ne voulut point attendre ce ſecours qui étoit encore éloigné, & réſolut de profiter de l'abſence de Pappenheim & des meilleures troupes pour tomber ſur le camp de Walſtein. Il ſe mit en marche & fit prendre les devants à ſes braves Finlandois. Raiſons qu'a le roi d'attaquer.

Walſtein qui pénétroit les vuës du roi vit qu'il alloit être attaqué. Mais ſon aſtrologue qu'il ne manquoit jamais de conſulter quand il avoit quelque doute, le raſſura en lui faiſant voir que dans tout ce mois le roi de Suéde avoit les ſignes contre lui. Walſtein en fut frappé; car imitant les Romains du moins dans leurs ſuperſtitions, il croyoit aux préſages, & régloit ſes actions ſur les aſpects qu'il étudioit avec une complaiſance ridicule. Pour voir ſi les aſtres accuſoient vrai, il convint ſecrétement avec Pappenheim de ne point attaquer & de laiſſer le roi courir à ſon malheur; mais il fut dit que celui ſur qui il avanceroit. Bonne précaution de Walſtein.

An. 1632. le premier en donneroit avis à l'autre par trois coups de canon. Pour plus de ſureté ils devoient s'envoyer des couriers & ſe communiquer les mouvemens de l'ennemi; en ſorte que ſi le roi ſe portoit ſur Lutzen pour attaquer Walſtein, Pappenheim viendroit à ſon ſecours, tandis qu'on amuſeroit les Suédois pour donner le tems au ſoutien d'arriver.

Le roi, qui ne ſavoit rien de cette convention, hâta ſa marche & ſe trouva bientôt à la vue du camp des Impériaux dans la plaine de Lutzen. Walſtein donne auſſitôt ſon ſignal d'avertiſſement & dépêche des gens de confiance vers Pappenheim pour le rappeller. Mais craignant que le roi ne commençât l'attaque dès le lendemain matin avant que Pappenheim pût arriver, il profita d'un foſſé qui traverſoit la campagne, & employa toute la nuit à le faire déblayer & à l'élargir. Ce foſſé qui couvroit le front du camp fut garni de mouſqueterie & de canons. Walſtein en étoit plus fort, mais les Suédois le voyant retranché en furent plus hardis à l'attaquer. Il y eut à cette occaſion divers chocs de cavallerie. La perte fut aſſez égale; mais les Suédois reſtérent maitres du terrain, parce que Walſtein ne voulut pas quitter ſon foſſé que Pappenheim ne fût arrivé.

Autre précaution de Walſtein.

Le roi paſſe la nuit au bivouac. Le roi paſſa la nuit au bivouac, expoſé comme le ſimple ſoldat à la rigueur de la ſaiſon, (*a*) quoique ſes officiers le priaſſent de prendre quelque repos. Il vouloit que le chef donnât l'exemple afin que les fatigues paruſſent moins grandes au ſoldat, & parce que c'eſt prendre ſoin des troupes & témoigner qu'on les aime que de veiller avec elles. Il dit qu'*il dédaignoit d'avoir ſes aiſes quand il en voyoit tant d'autres ſouffrir.* Il étoit perſuadé que les conquêtes doivent s'acheter aux dépens du ſommeil, que la vigilance eſt mére des ſuccès. Ayant fait approcher ſes principaux officiers d'un petit feu qui tempéroit un peu le froid de la nuit, il leur parla d'un ton de confiance capable de leur en inſpirer, & leur annonça qu'il alloit attaquer Walſtein.

(*a*) C'étoit la nuit du 5 au 6 de novembre.

Quelques-uns crurent devoir avertir le roi „ qu'il ſeroit à propos „ d'attendre l'arrivée de l'électeur de Saxe, du duc de Lunebourg & „ des autres généraux détachés. Ils diſent qu'ils ne pouvoient être loin „ & que ce renfort conſidérable mettroit en état d'agir avec plus de „ liberté. Ils repréſentérent que les Suédois n'avoient pour eux ni „ l'avantage du nombre ni celui du terrein, & que c'étoit trop riſquer „ que de s'expoſer à perdre en un jour tout le fruit d'une campagne „ glorieuſe; que Walſtein commandoit des troupes animées du ſouve- „ nir de leurs anciennes victoires & qui preſſées par la néceſſité ou ef- „ frayées du châtiment feroient les derniers efforts pour s'en tirer avec „ gloire; que la fortune eſt inconſtante & preſque toûjours favorable „ aux coups déſeſpérés; que d'ailleurs Pappenheim n'étoit pas ſi éloigné „ qu'il ne pût arriver à tems; que ſi ce n'étoit pas au commencement „ de la bataille, ce ſeroit ſur la fin de la melée où ſes troupes fraiches „ tomberoient ſur les Suédois fatigués du combat; que c'étoient tous „ vieux ſoldats braves & qui avoient conſervé toute l'ardeur de la jeu- „ neſſe; que Sa Majeſté devoit penſer mûrement à ce qu'elle alloit „ faire, qu'attaquer ſans les Saxons c'étoit combattre avec des forces „ trop inégales." Ces raiſons pouvoient être fondées, mais le roi vou- loit profiter du moment où Pappenheim étoit abſent & Walſtein, privé de ſes meilleures troupes. Les plus ſages quelquefois préſument trop d'eux-mêmes, l'eſpérance les aveugle. Guſtave ſoutint „ que „ Pappenheim étoit trop éloigné pour joindre à tems, & que Walſtein „ ne pouvoit avoir que trente-mille hommes; que l'ennemi avoit laiſſé „ échapper l'occaſion, qu'il falloit s'en ſaiſir & attaquer les Impériaux „ avant que le nombre les rendît plus entreprenans; que Walſtein battu, „ il ſeroit aiſé de mettre Pappenheim hors de combat; qu'attendre les „ Saxons & les troupes du duc de Lunebourg, c'étoit perdre du tems, „ & découvrir ſa foibleſſe; que d'ailleurs on ne pouvoit ſe renfor- „ cer de ces puiſſans alliés ſans donner auſſi le loiſir à Pappenheim & „ à d'autres corps de joindre la grande armée, & que la propor-

An. 1632.

Il tient conſeil avec ſes généraux.

An. 1632. „tion ſeroit toûjours la même; qu'en guerre le moment fait tout, „que l'ennemi n'eſt jamais plus foible que quand on peut l'étonner, „qu'il paroiſſoit bien que Walſtein l'étoit à le voir ſe retrancher ſi „puiſſamment; que lui-même ouvriroit le chemin à ceux qui en „craindroient le danger, qu'on ne doit pas différer quand le retarde„ment eſt nuiſible, que le ſoldat ne demandoit qu'à combattre, & „qu'il ne ſeroit plus tems d'attaquer quand les Impériaux ſe ſeroient „raſſurés."

Ce diſcours étoit celui d'un roi qui avoit eû raiſon ſi ſouvent qu'aucun de ſes généraux n'oſa répliquer. Tous applaudirent à ſa réſolution ou par la complaiſance que les ſujets ont d'ordinaire pour leur roi, ou par la honte qu'on eut de diſſuader une entrepriſe périlleuſe, & perſonne ne ſe crut plus prudent que ſon maître. Chaque officier général fut retrouver ſes enſeignes, ranger les bataillons & inſpirer aux troupes la confiance dont Guſtave étoit animé. Le monarque déploya ſon armée dans la plaine de Lutzen.

Deſcription du terrein.

Cette plaine du midi au nord peut avoir une lieue de long. Elle a ſon côté nord-oueſt bordé de quelques bouquets de bois & Churſitz au nord. Ce village ſitué entre de rians côteaux eſt un ſéjour agréable plustôt qu'un lieu de défenſe. Entre ces côteaux au nord-eſt le terrein s'abaiſſe ſous une pente douce & paroit faire limite entre Churſitz & Lutzen. Lutzen borne la plaine à l'orient. De-là juſqu'au midi le terrein s'éléve inſenſiblement & forme comme un rempart à ce côté ſud-eſt. Il redeſcend du ſud au couchant d'où l'on voit la plaine dans toute ſon étendue. A une lieue en face de Lutzen eſt un ruiſſeau qui borde le ſentier depuis les côteaux juſqu'à Churſitz. De ce même point le plus occidental ſi l'on ſe tourne vers l'orient & qu'on jette les yeux ſur le terrein, on voit un foſſé preſque comblé qui traverſe la plaine dans ſa largeur, & qui aboutit à une maiſon iſolée, à quelque diſtance de quatre moulins à vent placés ſur la hauteur.

An. 1632.

Ordre de bataille des Suédois.

Le roi n'ayant que quelques domeſtiques à ſa ſuite & pour toute armure un ſimple buffle, (a) montoit un cheval gris pommelé & conduiſoit l'aile droite de l'avantgarde qui étoit de trois-mille cavaliers Goths & Finlandois. Ils étoient partagés en ſix eſcadrons & commandés par les colonels Wansleben, Ruthwin & Vitzthum. Cinq pelotrons (*maniche*) de mouſquetaires étoient diſtribués entre ces eſcadrons pour tirer ſur la cavallerie ennemie avant qu'elle fût à la portée du piſtolet. Ces cuiraſſiers étoient tous aguerris, bien montés & armés de piſtolets & de larges ſabres dont les lames courbées en forme de faulx brilloient dans leurs mains. Ce n'eſt point une fiction quand je dis que le ſoleil donnant ſur ces corps tout-couverts d'acier en rendoit l'aſpect éblouiſſant & formidable. Venoient enſuite quatre gros bataillons d'infanterie allemande & ſuédoiſe, aſſez eſpacés entre eux pour que ceux qui étoient derriére puſſent y trouver place ſans confuſion. C'étoient les deux brigades noire & jaune, ainſi nommées de la couleur de leurs caſaques, qui marchoient ſous vingt-huit enſeignes aux armes de Suéde; auſquelles le roi avoit joint les brigades bleue & verte formées de dix-huit compagnies des régimens de Winckel & Relingen & de celui de Bernard de Weimar mené par ſon lieutenant Wildenſtein. A la tête de cette infanterie étoit le comte Nicolas Brahe de Wiſingsbourg (b) qui marchoit quatre pas en avant la pique à la main ſous vingt-ſix enſeignes de différentes couleurs & chargées de deviſes ſinguliéres.

Aux corps de bataille étoient quatre autres bataillons étendus ſur un large front & diſpoſés derriére les premiers de façon à pouvoir ſans confuſion remplir l'intervalle d'un flanc à l'autre. C'étoient trente-quatre compagnies d'infanterie des régimens de Stechnitz, Brandtſtein,

(a) Ne pouvant ſupporter une cuiraſſe à cauſe d'une bale qui lui étoit reſtée dans l'épaule & qui lui cauſoit de grandes douleurs quand il étoit armé. *Hiſt. de Guſtave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 409.

(b) Qui étoit colonel de la *brigade jaune*. Il y a dans l'Italien *le comte de Weiſſenbourg officier allemand*. C'eſt une faute dans laquelle d'autres ſont tombés. *Voyez* CHEMNITZ *hiſtoire des guerres des Suédois en Allemagne* pag. 464.

An. 1632. Lœwenſtein, Steinbach & Anhalt, les colonels à leur tête marchant la pique à la main & vétus tous de maniére à être reconnus du ſoldat dans la mêlée.

A l'aile gauche étoient trois-mille hommes de cavallerie allemande diviſés en ſix eſcadrons comme ceux de la droite. Ils avoient des cuiraſſes, des piſtolets, de bonnes épées & des maſſues de fer qui d'un côté avoient un marteau & de l'autre un crochet pour tirer à bas le cavalier ennemi par ſes habits ou par les boucles de ſon armure. Ces trois-mille cavaliers étoient commandés par le duc Bernard de Weimar qui marchoit à leur tête, ſuivi d'une foule de gentilshommes volontaires empreſſés à apprendre le métier de la guerre ſous ce grand capitaine. Cinq pelottons de mouſquetaires flanquoient ces eſcadrons, & y étoient mêlés à même intention qu'à l'aile droite. C'eſt là qu'étoient les vingt-deux eſcadrons de la garde royale, & les régimens de Karberg, Churlander, (*a*) Wrangel, Wishauſen (Dieſenhauſen) & Courville.

L'artillerie étoit diſtribuée ſur le front de la premiére ligne: vingt-ſix piéces de gros canon devant l'infanterie, & vingt piéces de campagne devant chaque aile chargées à cartouche.

L'arriére-garde commandée par le maréchal de Kniphauſen étoit de cinquante-deux compagnies d'infanterie partagées en huit gros bataillons, quatre de forme quarrée & quatre étendus ſur un large front, compoſés des régimens étrangers de Mitzlaff, Geisdorf, Thurn ou la Tour, Heſſe, Kniphauſen, Hoffkirch & Guillaume de Weimar. Ces huit bataillons étoient ſoutenus de dix eſcadrons de cavallerie. Les cinq du flanc droit conduits par les colonels Oemens, Booſſe ou Booſen, Iſeler & Agafelt ou Degenfelt, commandés par le lieutenant-général baron de Hoffkirch, étoient entremêlés de mouſquetaires. Les régimens de Beckermann, Bulacher, Goldſtein, Platen

(*a*) CHURLANDER & WRANGEL dont l'auteur fait deux régimens, ſont les Courlandois de Wrangel ou *Wrangels-Churlænder*. La même faute ſe trouve répétée dans le récit de la bataille.

& du lieutenant de Guillaume de Weimar formoient les cinq eſcadrons du flanc gauche, précédés de leurs colonels qui marchoient accompagnés de gentilshommes volontaires tous bien montés & bien armés. An. 1632.

L'armée rangée, Guſtave appella ſes généraux, leur donna encore quelques ordres, & fit chanter un cantique par toute l'armée pour attirer la bénédiction de Dieu ſur ſes armes. (a) Il ſe fit amener un cheval blanc, monta deſſus, & fit deux fois le tour de l'armée repaſſant dans les rangs pour voir ſes ſoldats & en être vû. Il les regardoit tous avec bonté; de la voix & du geſte il les animoit à bien faire, & leur rappelloit „qu'ils s'étoient toûjours conduits en braves gens, „qu'ils ſurmonteroient aiſément un ennemi qui trembloit à leur approche puiſqu'il ſe retranchoit, qu'ils alloient s'enrichir de ſes dépouilles „& ſe couvrir de gloire." *Encore une victoire*, leur diſoit-il, *& tout eſt gagné!* A ces paroles il s'éleva un cri d'applaudiſſement dans toute l'armée. Cependant comme ſi l'on ſe fût douté du malheur qui alloit arriver, il y en eut qui criérent: *Sire! ne penſez qu'à vous conſerver, & laiſſez-nous faire.* Le roi écartant toute idée triſte leur dit en riant: *mes amis, nous avons déja eû quelques bons plats, voici le meilleur, tombez deſſus*, (b) Auſſitôt Guſtave ordonna que le bagage fut mis en ſureté, & fit retirer les femmes & les enfans qui étoient encore entre les lignes. Alors il deſcendit de ſon cheval blanc pour en prendre un noir, & dans le même inſtant l'armée ſe mit en mouvement; marchant à l'ennemi au bruit d'une muſique guerriére, dont les ſons per-

(a) Ce cantique que le roi avoit compoſé lui-même en allemand commençoit ainſi: *Verzage nicht du Hauflein klein, ob ſchon die Feinde willens ſeyn dich gantzlich zu zerſtahren.* C'eſt à dire: *Chere petite troupe, ne crains point, quoique tes nombreux ennemis ayent juré ta ruïne* &c. M. de M. Tom. IV. pag. 407.

(b) Guſtave peut avoir tenu ce propos qui eſt dans le génie du ſoldat, mais *Chemnitz* miniſtre de ce prince, & le comte de *Khevenhuller* conſeiller privé de l'empereur qui s'étoit trouvé à la bataille de Lutzen le font parler en héros chrétien, & diſent qu'ayant donné le mot de ralliement qui fut comme à la bataille de Leipſic, GOTT MIT VNS, *Dieu avec nous*, il cria à ſes ſoldats: *Nun wollen wir daran, das walte der liebe Gott.... Jeſu, Jeſu, Jeſu! hilf mir heut ſtreiten, zu deines heiligen Namens Ehre.* Ce que M. de M. a rendu ainſi: *Charge, charge à la garde de Dieu. Jeſus, Jeſus, Jeſus aide-moi aujourd'hui à combattre pour la gloire de ton ſaint nom.* Hiſt. de Guſtave-Adolphe Tom. IV. pag. 410.

An. 1632. çans mêlés aux acclamations des ſoldats portoient la confiance & l'allegreſſe dans tous les cœurs.

Dès que Walſtein ſçut que le roi avançoit ſur lui il ne douta pas que ce ne fût pour l'attaquer. Mais le généraliſſime qui ne manquoit pas d'activité, avoit pris ſes précautions de bonne heure. Pappenheim averti revenoit à grands pas. Walſtein avoit ſupputé le tems qu'il falloit pour ſa marche & trouvé qu'il viendroit à propos pour le ſeconder. Cependant il étoit encore indécis s'il engageroit une action avec les Suédois ou s'il n'auroit pas plus d'avantage à ſe mettre ſous le canon de Leipſic & à laiſſer l'ennemi ſe conſumer par la faim. Mais le plus grand nombre fit la réflexion qu'en ſe retirant l'armée auroit l'ennemi à ſes trouſſes dès la pointe du jour, & cet avis l'emporta. L'armée étoit déjà en bataille, lorſque l'avant-garde des Suédois s'avança avec l'artillerie de campagne à la hauteur du premier poſte des Impériaux qui étoit au-deſſus de Lutzen vers le Sud près des moulins dont j'ai parlé en décrivant le terrein.

Ordre de bataille des Impériaux.

Iſolani à l'aile gauche commandoit un gros de vingt-huit eſcadrons de croates & de hongrois, tous montés ſur de petits chevaux très-vites à la courſe. Derriere ceux-ci étoient trois eſcadrons de cuiraſſiers de Cronenberg, Gœtz, Deffurt, Terſica & Bredau.

Le corps de bataille étoit ſur trois lignes. La premiére formée d'un gros bataillon de vingt-cinq compagnies d'infanterie des régimens de Bertaut-Walſtein, Chieſa, Colloredo & duc Savelli, ayant ſept piéces de gros canon en front. La ſeconde ligne étoit de trente-deux compagnies d'infanterie partagées en deux bataillons des régimens de Galas, Grana, Holck, Gueis ou Geyſa, Contées, Prainer ou Breuner & d'autres. A leur droite étoient vingt-quatre eſcadrons de cuiraſſiers du comte Octave Piccolomini, du marquis Gonzague, de Strozzi & Coromino, les colonels à leur tête. Ils avoient entre eux pluſieurs pelottons (*maniche*) de mouſquetaires. Près de ceux-ci deux autres gros eſcadrons de Geronimo Colloredo, Reichen-

chemberg, Sparr, Schaumbourg & Officutz barroient le chemin de Lutzen au-deſſus des moulins. A leur droite étoit un gros bataillon de ſeize compagnies des nouvelles levées de Dohna, Montecuculi & Terſica, que ſoutenoient quinze eſcadrons de croates & de dragons de Forgatz. An. 1632.

L'arriére-garde ou troiſiéme ligne ayant également la forme d'un gros bataillon étoit de vingt-deux compagnies d'infanterie des régimens de Maximilien Walſtein neveu du général, Contrés, Fugger & Henri-Saxe-de Lauenbourg. A ſa gauche étoient trente eſcadrons de cuiraſſiers conduits par les colonels Maracini & Haraucour, flanqués de dix eſcadrons de croates & de hongrois.

L'artillerie ſoutenue par de bonne infanterie défendoit le foſſé, & dix-ſept piéces étoient plantées ſur la hauteur près des moulins.

Galas menoit l'avant-garde de la droite, dont Cronenberg & Deffurt ſergents-majors généraux conduiſoient la gauche. Officutz étoit à la tête de toute l'infanterie, & Walſtein au centre accompagné des princes de Toſcane, fréres du grand-duc, de Renaud & Borſo d'Eſte, du comte de Michna commiſſaire général de l'armée, & de tous les gentilshommes & officiers de ſa ſuite. Schaumbourg commandoit l'aile gauche du corps de bataille, & Rinoch, Haraucour & Deodati quartier-maitre général menoient l'arriére-garde.

Dès que l'armée fut rangée, Walſtein fit approcher de ſon caroſſe les généraux à qui il donna ſes derniers ordres. Il voulut qu'on dit la meſſe dans le camp avant d'attaquer. Le généraliſſime ſe fit enſuite mener le long des lignes, parlant aux troupes avec dignité & exhortant le ſoldat au mépris de la mort par l'eſpoir des récompenſes, des honneurs & des emplois. Auſſitôt que l'ennemi parut, il monta à cheval & attendit fiérement l'attaque des Suédois.

Au point du jour la cavallerie des deux armées ſe harceloit déja, & de part & d'autre le canon foudroyoit les eſcadrons de l'avant-garde. Le feu de l'artillerie de Walſtein portoit ſur le flanc des Suédois, mais Bataille de Lutzen.

An. 1632. la cavallerie impériale étant ſur la hauteur & plus expoſée à la violence des boulets perdoit des rangs entiers. L'affaire devint bientôt générale. L'infanterie ſuédoiſe étoit déja au bord du foſſé. Le roi ordonna aux régimens des gardes de le franchir, & ſe mit en devoir de les ſoutenir avec quatre eſcadrons de l'aile droite. Les bataillons ſuédois s'ouvrent auſſitôt pour donner paſſage au feu des piéces chargées à cartouche qu'ils avoient avec eux, & ſuivent le coup pour s'élancer à l'autre bord. Mais Walſtein leur avoit oppoſé quatre bataillons ſoutenus de cavallerie que toute l'impétuoſité ſuédoiſe ne put ébranler. Le combat avoit déja duré une demi-heure. L'acharnement étoit égal des deux côtés. Les Suédois avoient contre eux la groſſe artillerie qui les coupoit en deux, la mouſqueterie qui les tuoit à bout portant, les piques qui les culbutoient ſur le revers du foſſé. Ils ſe rebutérent & commençoient à lâcher le pied. Guſtave étoit derriére avec ſa cavallerie, prêt à foncer ſur l'ennemi dès que ſon infanterie auroit paſſé le foſſé. Tout étoit perdu ſi cette infanterie ſe débandoit. Il court aux régimens d'Anhalt & de Thurn, ſaute de cheval & arrachant la pique à un fantaſſin: *ſoldats*, dit-il, en leur montrant le chemin, & en ſe mettant à leur tête, *qu'avez-vous donc fait de votre valeur? quoi, vous qui avez paſſé des riviéres, eſcaladé tant de murailles, triomphé de tant d'obſtacles, un malheureux foſſé de terre vous arrête?* A ce reproche ſi ſenſible tous lui crient de ſe retirer & de les laiſſer faire, ils retournent ſur leurs pas & ſe précipitent à l'autre bord. Mais les Impériaux animés par la préſence de leur général furent auſſi ardens à repouſſer les Suédois dans le foſſé, que ceux-ci l'étoient à enfoncer les rangs ennemis; en ſorte qu'à la fin croiſant les piques & luttant les uns contre les autres, les piques ſe briſérent; ils tirérent leurs épées, & le carnage devint horrible. On n'entendoit plus que les cris des bleſſés & de ceux qui s'animoient à vanger la mort de leurs compagnons étendus à leurs pieds. Déja les morts entaſſés ſéparoient les combattans. Enfin les régimens de Winckel & de Stechnitz prennent pied

à l'autre bord, les derniers rangs ſe jettent dans les vuides des premiers, les Suédois pouſſent un cri de victoire, & le retranchement eſt à eux. Mais ce fut plustôt un malheur qu'un avantage pour cette brave infanterie qui avoit devant elle toute l'armée de Walſtein. La cavallerie ſuédoiſe n'ayant pû franchir le foſſé, celle des Impériaux revint à la charge & entoura ces fantaſſins qui formérent un bataillon quarré, préſentant à l'ennemi quatre murs hériſſés de piques & de mouſquets. Il fallut toute la ſupériorité du nombre pour les entamer. A la fin ne pouvant plus réſiſter au choc des cuiraſſiers qui les chargeoient en tout ſens, leurs rangs furent enfoncés, les bleſſés foulés aux pieds des chevaux & ceux qui ſe défendoient encore taillés en piéces. Il eſt vrai que cette défaite fut un nouveau ſujet de gloire pour eux. On voyoit des ſoldats mourants plonger encore leurs épées dans le ventre des chevaux dont ils étoient foulés; action qui prouve que le courage ne meurt qu'avec l'homme, & que ce qu'on nous dit des frayeurs de la mort n'eſt point connu du ſoldat. La cavallerie ſuédoiſe paſſa, mais trop tard pour ces malheureux bataillons. Le roi recommença le combat avec de nouvelle infanterie. Les Impériaux accoururent avec la même furie: ce ne fut plus un combat mais une boucherie. Les ſoldats étoient trop près pour ſe ſervir du mouſquet, ils ſe renverſoient à grands coups de piques & d'épées. An. 1632.

Tandis qu'on ſe battoit avec cette fureur du côté du roi, le combat s'étoit engagé à l'aile gauche où commandoit le duc Bernard de Weimar. Les régimens de Lœwenſtein, Steinbach & Brandſtein étoient aux mains avec ceux de Fugger, Holck, Grana & Prainer, Galas à leur tête. On s'y battoit avec le même acharnement qu'à l'aile droite. L'infanterie ſuédoiſe vouloit emporter la maiſon du meunier, & culbuter l'infanterie qui défendoit le foſſé ſous le canon des moulins. Il eſt vrai que ce canon ne faiſoit pas autant d'effet que celui des Suédois placé vis à vis ſur la hauteur & qui plongeoit ſur les Impériaux. Mais en revanche la mouſqueterie ne perdoit pas un coup, & avoit l'avan-

An. 1632. tage du retranchement contre des troupes découvertes. Le duc de Weimar voyant l'impoſſibilité d'attaquer ce poſte de front laiſſa les régiments de Karberg, Churlander & Dieſenhauſen pour ſoutenir l'infanterie, & ſe mettant à la tête des cuiraſſiers de Courville & de Wrangel & du régiment de Wildenſtein infanterie, il paſſa entre les moulins & Lutzen, & tomba ſur le flanc des Impériaux.

Aux deux ailes la victoire commençoit à pencher pour les Suédois, lorſqu'on vint dire au roi que les troupes de Pappenheim étoient aux mains avec les piquets de la gauche de l'arriére-garde. Guſtave étonné de cette marche qu'il n'avoit pas cru poſſible & fâché qu'on eut perdu tant de tems pour emporter un miſérable foſſé, vole à l'arriére-garde. Il connoiſſoit déja la maniére d'attaquer de Pappenheim; mais impatient d'aller voir ſes diſpoſitions, quoique put lui dire le lieutenant-général Baron d'Hoffkirch pour l'exhorter à ne pas s'expoſer, offrant d'aller reconnoître, Guſtave ne voulut s'en fier qu'à lui-même. Il laiſſa même ſon régiment des gardes à cheval à quelque diſtance derriére lui, & s'avança ſelon ſa coûtume n'ayant avec lui que quelques domeſtiques. Wallſtein venoit de détacher un corps de cavallerie pour opérer la jonction avec Pappenheim, & un eſcadron des cuiraſſiers de Picolomini battoit l'eſtrade. Malheureuſement le roi tomba dans cet eſcadron que commandoit un italien nommé *Martellini*. D'un premier coup de piſtolet Guſtave fut bleſſé au bras, & d'une autre bale qu'il reçut dans le dos au deſſous de l'épaule droite, il fut renverſé de ſon cheval & tomba mort.

Le roi eſt tué.

Telle fut la fin de ce grand roi. On ne peut rien dire de plus ſur cette mort; on ne ſauroit pas même ces circonſtances, ſi on ne les tenoit d'un jeune page qui ſuivoit le monarque & qui eut le bonheur d'échapper. Car pour les deux écuyers qu'il avoit avec lui, on les trouva morts à ſes côtés. On peut ajouter que la cavallerie que le roi avoit laiſſée loin derriére lui pour n'être pas vû, ne put s'appercevoir du danger où il étoit, ni le ſecourir.

On vint dire au duc de Weimar que le roi étoit tué. Le bruit de cette mort auroit pu décourager les troupes. Le duc eut la fermeté de diſſimuler cette accablante nouvelle, & pour la détruire il permit que le corps du roi reſtât ſur le champ de bataille. Il dit aux ſoldats que leur cher maître vivoit, mais qu'il étoit ſi fort engagé avec l'ennemi qu'il falloit un grand combat pour le délivrer. A ces paroles les troupes s'enflammérent d'une nouvelle ardeur & les officiers ſe précipitant à la tête de leurs corps vouloient mourir les premiers pour ſauver leur roi. Le duc laiſſa à Ruthwin & au comte de Brahe l'attaque du poſte des moulins; & prenant avec lui les gardes bleues, il courut faire tête à Pappenheim. Les autres généraux ſe portérent contre les troupes de Walſtein avec la même ardeur attaquant en déſeſperés, & ſi la valeur fut égale, la perte ne le fut pas du côté des Impériaux. An. 1632.

Déja Pappenheim à la tête de ſon avantgarde étoit aux mains avec l'infanterie de l'arriére-garde commandée par le maréchal de Kniphauſen; mais aux premiéres décharges d'artillerie il eut la hanche fracaſſée d'une bale de fauconneau. On le porta dans ſa voiture où il mourut peu d'heures après comme on le menoit à Halle. Cette mort fut auſſi funeſte aux Impériaux que celle du roi auroit pû l'être aux Suédois: par événement elle fut cauſe qu'ils perdirent la bataille, comme on va le voir. Walſtein avoit envoyé un capitaine piémontois à Rinoch pour lui annoncer que Guſtave étoit tué, & qu'il devoit donner avec la cavallerie de la réſerve & profiter de la conſternation où la mort du roi venoit de jetter les Suédois, car cette mort n'avoit pû reſter cachée. Queſtionné ſur l'état de la bataille, l'officier dit ingénuement au major-général que Pappenheim étoit bleſſé à mort & la bataille perdue. Ce mot quoique dit à Rinoch paſſa de rang en rang. Le ſoldat ſe ſentit découragé. Rinoch même héſita s'il donneroit pour ne pas expoſer de braves gens ſans néceſſité, & ce tems qu'il perdit ſauva les Suédois. L'armée catholique découragée par cette inaction Mort de Pappenheim.

An. 1632. de Rinoch s'ébranla & laiſſa gagner du terrein ſur elle à la cavallerie ſuédoiſe, qui revint ſi ſouvent heurter les gros eſcadrons ennemis qu'enfin elle les fit plier, les renverſa & les mit en fuite.

Walſtein voyant que ſes gens ſe ſauvoient du côté de Lutzen y fit mettre le feu pour arrêter ces lâches & empêcher l'ennemi de le tourner. Il fit tout ce qu'il put pour ramener ces fuïards, & ſe mit à leur tête. Mais ni ſes menaces ni ſes grandes promeſſes ne purent diſſiper la conſternation où les avoit jettés ce cri général: *Pappenheim eſt tué, la bataille eſt perdue.* Le jeune Piccolomini avoit déja laſſé quatre chevaux & couvroit le cinquiéme de ſon ſang. On lui conſeilloit de ſe retirer, il répondit que *ſon ſang tomboit ſur ſes premiers lauriers, & qu'il devoit faire ſes preuves.* Par cette fermeté il contint ſa troupe, & rallia quelques ſoldats débandés, enfin il montra dans ce moment de confuſion tant d'habileté & de ſang froid, qu'on pouvoit dire de lui que c'eſt alors que tout paroît déſeſpéré qu'on reconnoît celui qui eſt né pour commander. En s'expoſant au choc des eſcadrons ennemis, en ſoutenant ce choc ſans plier, il donna le tems à Walſtein & à Galas de raſſembler quelques eſcadrons diſperſés & de faire tête aux Suédois qui vangeoient en déſeſpérés la mort de leur roi. Il y auroit encore eû bien du ſang répandu ſans un brouillard qui ſépara les combattans. Les Suédois craignirent s'ils avançoient, de tomber dans quelque embuſcade. Walſtein de ſon côté avoit perdu ſes meilleurs officiers, tués, bleſſés ou entraînés dans la déroute; Pappenheim que l'armée adoroit n'étoit plus là pour animer les troupes, & Walſtein qui n'étoit que craint eût expoſé ſon autorité ſans fruit. Ainſi chacun garda le poſte qu'il occupoit, & les deux partis reprirent enſuite leurs anciens quartiers.

Telle fut la fin de cette célébre journée du $\frac{6}{16}$. novembre ſans qu'on put dire de quel côté étoit l'avantage. Les Suédois reſtérent le jour ſuivant ſur le champ de bataille, mais ils avoient perdu leur roi & Walſtein regardoit la mort de ce héros comme une très-grande vic-

toire. C'en étoit une en effet pour le parti autrichien: Guſtave emporta au tombeau la fortune des Suédois. Dès qu'il fut mort, on vit les ſoldats moins obéiſſans & le déſordre s'enſuivre: les chefs déſunis diſputer entre eux pour le rang: chacun avoir ſon opinion & vouloir qu'elle prévalut: la méſintelligence ſe gliſſer dans les conſeils; & ſi la néceſſité ramenoit les eſprits à un projet, l'envie en affoibliſſoit l'éxécution: (*a*) Enfin les princes proteſtans penſérent à leurs intérêts & abandonnérent ceux du parti. An. 1632.

On eſtime que cette bataille coûta la vie à près de dix-mille hommes. On n'a jamais bien ſçu au juſte quel parti a fait la plus grande perte. Tout ce qu'on peut aſſurer c'eſt qu'il périt dans cette journée quantité d'officiers de mérite, & beaucoup moururent de leurs bleſſures. Les Autrichiens regretérent entr'autres Bertaut-Walſtein parent du général & Chieſa deux colonels de grande eſpérance, mais ils regretérent ſurtout le brave comte de Pappenheim dont la perte étoit irréparable. On doit auſſi compter l'abbé de Fulde (*b*) parmi les perſonnes de marque à qui cette ſanglante journée coûta la vie. Morts & bleſſés des deux partis.

Les Suédois comptoient au nombre de leurs morts le ſergent-général de bataille Uſslar, le comte de Lœwenſtein & les colonels Winckel & Brandſtein; & parmi les bleſſés le duc Bernard de Weimar, un prince d'Anhalt, un comte de Nilis & beaucoup d'autres.

Je dois dire à la gloire de la nation italienne, que de tous les officiers Impériaux les Italiens & quelques Allemands furent ceux qui montrérent le plus de valeur & d'habileté. On rendit ſurtout juſtice à l'intrépidité des princes de Toſcane dont l'aîné eut un cheval tué ſous

(*a*) C'eſt trop dire. Rien ne tomba dans la confuſion tant que le grand chancelier Oxenſtierna eut la direction des affaires: la gloire des armes ſuédoiſes acquit un nouvel éclat ſous Bernard de Weimar, Bannier, Torſtenſon & Kœnigsmarck, tous choiſis & formés par ce grand roi qui poſſédoit ſupérieurement l'art de connoître les hommes. *Hiſt. de Guſtave-Adolphe* par M. de M. T. IV. p. 424. Voyez auſſi le *Diſcours ſur la bataille de Lutzen*, que LA MOTHE LE VAYER écrivit en 1633.

(*b*) Ce prélat qui ſe nommoit *Jean Bernard Schenck de Schweinsberg*, ſe trouvoit à l'armée impériale parce que les proteſtans l'avoient chaſſé de ſon abbaye, & fut tué en courant à cheval ayant un crucifix à la main qu'il montroit aux Impériaux. *M. de M.* Tom. IV. pag. 495.

An. 1632. lui. Les princes d'Eſte ne furent pas moins expoſés, ſe couvrirent de gloire & n'eurent aucun mal.

La bataille commença avec le jour & ne finit qu'une heure avant le coucher du ſoleil. (a) Le plus fort de l'action fut à midi. Les Impériaux laiſſérent quelques piéces de gros canon ſur la place faute de chevaux pour les enlever. Les deux armées conſervérent leur bagage, mais celui des Impériaux fut fort endommagé par le feu qui prit aux poudres. (Mais cet accident qui cauſa la mort à bien du monde, fut moins funeſte aux Impériaux que le boulet qui frappa le comte de Pappenheim). (b) Sa mort fut ſurtout ſenſible aux princes eccléſiaſtiques du cercle de Weſtphalie dont il avoit protégé les états avec tant de ſuccès.

Portrait du comte de Pappenheim

GODEFROI-HENRI comte de PAPPENHEIM étoit d'une famille noble de la Souabe. Il reçut l'éducation qu'on donne à la jeune nobleſſe qui ſe deſtine aux armes, & monta par degré à la charge de colonel-général des armées de l'empereur. Il avoit donné les premiéres preuves de ſa valeur en défendant contre les François le fort de la Riva dans la Valteline, & s'y étoit fait une réputation qui ne s'eſt jamais démentie. Après avoir longtems ſervi en Allemagne avec diſtinction, il ſe montra digne de commander & fut pourvû de la charge de lieutenant-général de l'armée catholique. Dans ce poſte il répondit parfaitement à l'eſpérance qu'on avoit conçue de ſes grands talens & de ſes vertus. Il fut courageux dans les occaſions les plus périlleuſes, ferme dans les revèrs, politique dans ſes deſſeins, hardi dans ſes réſolutions, ſage au conſeil & modeſte dans la victoire; ſevére dans le commandement & aimable dans la vie privée. Son viſage couvert de cica-

(a) Le 16. de novembre le ſoleil ſe leve à 7 h. 46 m. & ſe couche à 4 h. 14 m. & la longueur du jour eſt de 8 h. 28 m. Mais on ne doit pas juger de la durée de cette bataille par la longueur du jour, puiſque le brouillard ne ſe diſſipa qu'entre 11 heures & midi, & ſépara les combattans avant la nuit.

(b) Ce qui eſt en parenthéſe a été ajouté pour amener le portrait du comte de Pappenheim que l'auteur italien a mis après celui du roi de Suéde dans le cours de l'hiſtoire, mais qui auroit été déplacé à la fin d'un ouvrage, où les derniers regards du lecteur doivent ſe fixer ſur le héros qui en eſt l'objet.

cicatrices & défiguré même n'en étoit que plus reſpectable. Le ſoldat le vénéroit & l'aimoit, preuve qu'il fut brave, généreux & humain. Il jouiſſoit de l'eſtime de ſes ennemis, ce qui fait l'éloge de ſes grandes qualités. An. 1632.

En effet l'Allemagne n'a peut-être point eu d'officier qui eût dans le génie autant de reſſource pour tendre des piéges à l'ennemi, autant de fineſſe pour l'y attirer, autant de patience pour l'y attendre & autant de courage pour l'y combattre. Il n'entreprenoit rien qu'il n'eût peſé toutes les conſéquences. Auſſi ne trouvoit-il jamais de difficulté qui l'arrêtât, le remède étoit toûjours à côté du danger. Avec tant de zéle pour la cauſe qu'il ſervoit & tant de mérite, perſonne n'a moins penſé que lui à ſa fortune. Avide de ſe faire un grand nom, il auroit cru ne pas l'acheter trop cher en le payant de tout ſon bien. Auſſi quand on lui conſeilloit d'être moins libéral de l'argent qui lui revenoit des contributions, il répondoit que *le titre d'avoir bien mérité de ſon prince n'étoit pas dans ſa bourſe.* „Les ſoldats, diſoit-il, ne ſont „point attachés à un général intéreſſé, parce qu'ils perdroient trop à „le conſerver. Le plus beau titre d'un homme en place, ajoûtoit-il, „ſeroit d'être mort inſolvable." Enfin il n'a manqué à ſa grande ame que d'animer le corps d'un GUSTAVE-ADOLPHE, & l'on eût vû briller dans tout leur jour la prudence, la valeur & l'humanité qui ſont les vertus d'un grand roi.

Weimar prend le commandement de l'armée ſuédoiſe.

Après la bataille les généraux ſuédois accablés de la mort de Guſtave & voyant que l'armée avoit beſoin de repos, vouloient ſe retirer à Weiſſenfels. Dans le premier moment tous ne penſoient qu'à donner des larmes à la mort de leur roi. Le ſeul duc de Weimar prenant une réſolution plus digne d'un général du grand Guſtave, propoſa de pourſuivre Walſtein, en profitant de la conſternation où le jettoient la mort & la déroute des ſiens. Il dit „qu'il falloit harceler les Impé„riaux avant qu'ils puſſent recevoir les ſecours qu'ils attendoient pour „reparoître en campagne. L'occaſion eſt favorable, les ſoldats ſont

An. 1632. „furieux de la mort du roi, ils n'attendent que l'ordre de pourſuivre „l'ennemi pour en tirer vangeance. La victoire coûte la vie à Guſtave, „ne négligeons pas du moins d'en tirer un avantage que nous devons „au bien public, à l'armée, à nous-mêmes: qui a aimé le roi vivant „ne peut l'abandonner mort. Que tardez-vous, dit-il aux autres gé„néraux, n'entendez-vous pas les ſoldats autour de cette tente qui „vous demandent à grands cris à voir le corps de leur roi?" Cet empreſſement du ſoldat détermina les généraux à pourſuivre les Impériaux, avec d'autant plus de raiſon qu'on apprit que le duc de Lunebourg venoit d'arriver à Haſendorf d'où il n'avoit plus que quatre heures de marche pour être à Lutzen.

Le duc Bernard de Weimar d'une voix unanime fut proclamé général en chef des armées de Guſtave: il en étoit digne par l'amour que le ſoldat lui portoit, par ſon courage & par ſa naiſſance. La même nuit le baron d'Hoffkirch fut détaché avec une partie de la cavallerie pour chercher le corps du roi. L'armée pendant ce tems-là ſe refaiſoit de ſes fatigues avec les vivres & le vin qui s'étoient trouvés en abondance dans Weiſſenfels, & le matin les Suédois reparurent rangés en bataille dans la même plaine où le corps du roi s'étoit retrouvé à la pointe du jour. On avoit eû beaucoup de peine à le reconnoître dans la foule des morts. Il étoit nud, meurtri par les pieds des chevaux & couvert de ſang. Il paſſa dans un caroſſe fermé au milieu des cris & des gémiſſements de l'armée; & fut conduit par Naumbourg, Wittemberg & Wolgaſt à Stockholm. Les Suédois trouvérent les canons que les Impériaux avoient abandonnés faute de chevaux pour les traîner, encore leur fallut-il avant de s'en rendre maîtres repouſſer les croates qui venoient les rechercher. Hoffkirch avec Taube, Lœſer & Pfort, colonels ſaxons qui s'étoient joints aux Suédois près de Grimma, s'avancérent du côté de Leipſic. Walſtein étoit dans cette ville où il avoit donné ordre à Holck de raſſembler les fuïards, & de le venir joindre avec les régimens qui n'avoient pas été de

Le corps du roi trouvé parmi les morts.

la bataille. Apprenant l'approche d'Hoffkirch, il assembla son conseil, incertain s'il maintiendroit le poste qu'il occupoit ou s'il prendroit le parti de la retraite; mais fuir devant des gens qu'on disoit avoir battus, c'étoit se donner un démenti. Ceux qui prétendirent sauver l'honneur des armes impériales soutinrent que Leipsic étoit une retraite sure, en cas que l'armée ne pût garder la plaine. Ils dirent qu'il falloit y attendre Holck & les troupes dispersées dans les environs; que ce renfort les mettroit en parité avec les Suédois & en état de décider la victoire. Walstein approuva fort cette résolution, mais quand on vint à examiner ce que Leipsic pouvoit fournir de vivres, il se trouva qu'il n'y avoit pas seulement de quoi nourrir l'armée deux jours. Sans parler que la bourgeoisie étoit du parti contraire. D'ailleurs l'armée saxonne pouvoit fermer les passages de la Bohéme; & les Suédois au désespoir de la mort de leur roi, ne cherchoient qu'à s'en venger sur les débris de l'armée impériale. Il y auroit eû de la témérité à attaquer des furieux, il étoit plus sage d'attendre les suites de cette mort. Les troupes d'ailleurs étoient fatiguées & manquoient de tout, avec cela découragées par quelques officiers qui donnoient l'exemple d'une lâcheté dont ils ne tardérent pas à recevoir la punition dans Prague. Toutes ces considérations déterminérent Walstein à se retirer en Bohéme. Il fit d'abord la revue de son armée, la mit en ordre de bataille, & prit la route de Borna sur la Pleiss. Il marchoit à l'arriére-garde conduite par de simples colonels, faute d'officiers généraux qui étoient ou blessés ou tués. Les escadrons qui ne s'étoient point trouvés à la bataille vinrent le joindre à Borna. Walstein exhorta les habitans à rester fidéles à l'empereur, & passa en Bohéme pour y prendre ses quartiers d'hiver, & se refaire de ses pertes qui n'étoient que trop compensées par la mort de Gustave-Adolphe. An. 1632.

La nouvelle de sa mort fut reçue bien différemment. Ceux qui ne savoient pas qu'un roi peut être tué dans un jour de bataille traitoient ce bruit de chimére. D'autres accoûtumés à voir ce héros Portrait de Gustave-Adolphe.

An. 1632. commander à la fortune, ne pouvoient ſe faire une idée du grand Guſtave trouvé confondu parmi les morts. D'autres enfin prétendoient que ce bruit avoit été ſemé à deſſein pour éxercer les politiques; que le roi étoit paſſé ſecrétement en Suéde, & que ne le voyant plus on le diſoit mort. Les alliés de Guſtave qui ſavoient mieux ce qui en étoit ne pouvoient aſſez le pleurer. Je ne trouve point d'expreſſion qui peigne l'abbattement, la conſternation & les regrets des proteſtans. Princes & ſujets, tous fondoient en larmes. A la campagne & dans les villes, ſoldats, bourgeois, païſans, s'attroupoient pour déplorer leur commune perte, & n'en avoient pas la force. On les voyoit courir de côté & d'autre comme des brebis égarées, ou plutôt comme des inſenſés redemandant au ciel à grands cris leur prince & leur libérateur. Car leur affliction venoit de ce qu'ils regardoient Guſtave comme le ſoutien de leur liberté. Auſſi quand on vint apporter cette triſte nouvelle en Saxe, l'électeur JEAN-GEORGE en parut plus touché qu'aucun autre prince d'Allemagne, & s'écria les larmes aux yeux: *C'en eſt donc fait de notre chére liberté, ſon vaillant défenſeur n'eſt plus!* En France, en Angleterre, en Hollande, on le pleura comme on auroit fait le pére de l'état. On fit pour lui des priéres publiques. Les catholiques même qui pouvoient ſe réjouir de cette mort, marchoient les yeux baiſſés & reſpectoient une ſi juſte douleur; tant les vertus de ce grand prince & ſon affabilité lui avoient gagné l'affection des ſiens, des étrangers & de ſes ennemis même. Jamais roi ne fut plus eſtimé, plus aimé, ni plus regretté. Toute l'Europe fut curieuſe d'avoir ſon portrait. En Allemagne il n'y avoit point de maiſon où l'on ne le trouvât; on le montroit avec vénération, & les étrangers en achetoient des copies à tout prix qu'ils s'empreſſoient de porter dans leur païs. Guſtave avoit la taille haute, droite & bien proportionnée, de l'embonpoint ſans être lourd, quelque choſe de ſi majeſtueux dans ſon port & de ſi doux dans ſes yeux, qu'on ne pouvoit le regarder ſans ſe ſentir pénétré de reſpect, d'admira-

tion & d'amour. Il avoit le front élevé, le teint blanc & vermeil, les traits réguliers, la barbe & les cheveux d'un blond doré (*a*), l'œil grand & la vue courte. Il n'avoit pas encore trente-huit ans accomplis, & s'étoit endurci au travail par l'exercice continuel de la guerre où dès sa premiére jeuneſſe il avoit ſervi ſous le roi ſon pére (*b*). Dès ſon enfance il aima les armes & l'on s'appercut de bonne heure qu'il cherchoit la gloire, & feroit parler de lui. Il étoit prudent dans ſes actions, éloquent dans ſes diſcours, ſéduiſant même par ſon affabilité; grand dans ſes projets, fertile en reſſources, ferme dans les difficultés, vaillant dans les combats, intrépide dans le péril, vigilant quand il falloit l'être. Enfin Guſtave étoit tout, faiſoit tout & le faiſoit bien. Jamais général d'armée ne s'eſt vû ſervir avec plus de zéle & plus d'amour. Auſſi qui le ſervoit bien n'étoit jamais oublié: les belles actions étoient écrites chez lui en caractéres ineffaçables. Il étoit gai dans ſes propos, familier, de facile accès, & ſe faiſoit un plaiſir d'aller au-devant de ceux qui avoient à lui parler, demandant à un chacun avec bonté qui il étoit, & ce qu'il vouloit. Les gentilshommes de ſa cour entroient librement dans ſa chambre. Tout officier ſans diſtinction de rang étoit admis à ſa table: Guſtave diſoit que *la bonne chere eſt le tourment des indiſcrets & le filet où ſe prennent les bons cœurs*, pour dire que c'eſt à table où l'on apprend le mieux à démêler les caractéres & où ſe font les meilleures amitiés. Il étoit ennemi des cérémonies & trop grand pour avoir beſoin de flatteurs; tout ce qui ſentoit l'apprêt lui déplaiſoit. Quand quelqu'un ne connoiſſant pas encore l'humeur du roi l'abordoit avec de grandes révérences: *Mon ami*, lui diſoit Guſtave, *garde tout cela pour les femmes de la reine. Je ſuis ici pour commander & pour* An. 1632.

(*a*) C'eſt pourquoi, dit l'auteur italien, on l'appelloit le roi jaune, *il Re giallo*.

(*b*) Charles IX. élu roi de Suéde en 1604 & qui mourut en 1611. Ce prince étoit le ſeul fils qui reſtoit du roi Guſtave I. plus connu ſous le nom de *Guſtave-Vaſa*. Comme il avoit rendu de grands ſervices à la Suéde par ſa valeur & par ſa prudence, les états du royaume confirmérent la couronne à ſes héritiers ſans en excepter les femmes, à l'excluſion d'Uladiſlas fils de Sigiſmond roi de Pologne & petit fils de Jean III. frére aîné de Charles.

An. 1632. *combattre, je n'y ſuis pas pour faire le maître de danſe.* Il étoit ſévére aux ſoldats licencieux, attentif aux beſoins des peuples ſoumis. On lui conſeilloit à la priſe d'une ville catholique de charger les habitans d'impôts & d'ôter d'anciens priviléges. *La ville eſt à moi,* répondit-il, *elle n'eſt plus à mes ennemis. Je ſuis venu pour détacher les fers de la liberté opprimée, dois-je donc lui donner de nouvelles chaînes? Que ces gens vivent à leur fantaiſie, il n'y a rien à changer aux loix d'un peuple qui obſerve ce que ſa religion lui preſcrit: toute innovation eſt odieuſe* (a). Il étoit auſſi favorable aux catholiques qu'aux proteſtans. *Comme enfans du même Dieu,* diſoit-il, *ils doivent être également protégés, & qui eſt fidéle à ſon prince a la bonne religion. Ce n'eſt pas aux grands de la terre à faire les convertiſſeurs, c'eſt l'affaire des miſſionnaires.* En ſorte que les catholiques des provinces conquiſes ne faiſoient que changer de maître, & les proteſtans lui devant leur liberté, les uns & les autres chériſſoient le moment où ils étoient tombés en ſa puiſſance. Conquérant philoſophe il avoit accoûtumé ſes troupes à braver les dangers, en ne les employant jamais qu'à des conquêtes périlleuſes. Il ne trouvoit qu'une entrepriſe hardie qui fût digne d'occuper ſon courage; & le prier de prendre ſoin de ſa vie, c'étoit lui déplaire. Il lui paroiſſoit contradictoire qu'un prince qui fait la guerre en perſonne craignît la mort. *Les précautions qu'on prend contre elle ſont les conſeils d'une ame timide, & heureux qui meurt en faiſant ſon devoir:* c'étoit ſa réponſe ordinaire. Il comparoit la mort à ces volontaires qui à la fin ſe mettent aux gages du parti dont ils ſe ſont fait le plus craindre. Ses vues en prenant les armes étoient grandes, & s'accrurent encore depuis la journée de Leipſic. Il ne ſe ſeroit peut-être pas borné à l'empire d'Allemagne qu'il ambitionnoit. Je ſai pour certain que les Turcs (b) commençoient à redouter ſa fortune & ſa

(a) L'italien dit: *Stringono troppo il piede ſovente le ſcarpe nuove*, c'eſt à dire: *Il y a peu de ſoulierz neufs qui ne bleſſent.*

(b) Le comte Gualdo dit que Paul Strasbourg, ambaſſadeur de Guſtave à la Porte, logea chez lui à ſon retour de Conſtantinople, & qu'il lui dit

valeur. Lui ſeul trouvoit ſes ſuccès trop bornés. Admirateur des anciens *il ne concevoit pas*, diſoit-il, *comment ils avoient pû faire de ſi grandes choſes en comparaiſon de ce qu'il lui en coûtoit pour faire ſi peu.* Quand on lui objectoit que les armes & la façon de faire la guerre avoient changé avec la nouvelle maniére de fortifier les places. *Ah! ce n'eſt pas tant les armes qui ont changé*, diſoit-il, *que les hommes.* Il prétendoit que tout ce qu'Alexandre, Annibal & Céſar ont fait, on le feroit encore, ſi l'on avoit le courage d'Alexandre, l'habileté d'Annibal & la hardieſſe de Céſar. An. 1632.

En deux ans il prit ſur les Impériaux deux-cent-quatre-vingt-ſeize places fortes & autres. Il remporta ſur eux de grands avantages; mais la victoire de Breitenfeld mit le comble à la gloire du héros ſuédois. Il y triompha du plus brave, du plus heureux capitaine de ſon tems, & d'une armée toute compoſée de vieilles troupes qui ſe croyoient invincibles. (*a*) La ſeule tache qui ait obſcurci l'éclat des vertus de ce grand homme aux yeux des catholiques, c'eſt qu'il ſoit mort ſectateur de Luther. Car ſi, à l'exemple de ſes ancêtres, GUSTAVE-ADOLPHE eût voulu reconnoître l'autorité du St. Siége & s'y ſoumettre, tous auroient auſſi rendu plus de juſtice à ſes grandes qualités, & de meilleures plumes que la mienne auroient fait paſſer à l'immortalité ſes exploits & ſes vertus.

La mort de ce héros qui fut un coup ſenſible pour le parti proteſtant, pouvoit conſoler les Impériaux de la perte de la bataille. Cette mort fit ſurtout plaiſir aux gens d'égliſe. Quelque intérêt qu'on prenne à la fortune d'un conquérant qu'on voit camper en premiére ligne, expoſé comme le ſimple ſoldat, l'intérêt perſonnel parle toûjours le dernier, ſurtout chez des gens allarmés des ſuccès étonnans de ce monarque qu'ils n'admiroient qu'avec inquiétude. Ils commen-

que les Turcs n'avoient pas vû ſans inquiétude les progrès rapides des Suédois. D'où l'auteur conclud qu'après la conquête de l'Allemagne, Guſtave-Adolphe auroit ſubjugué l'Italie, ſoumis d'autres états & peut-être fini par chaſſer le Turc de l'Europe. *Page 302. édition de 1642.*

(*a*) Ce qui ſuit juſqu'à l'*à tinea* eſt tiré de l'édition de 1646.

An. 1632. çoient à craindre pour leur repos, & trembloient de voir leurs riches maisons exposées au pillage & changées en déserts. Enfin quand ils n'auroient eû que la certitude de contribuer chérement au soutien de la maison d'Autriche, c'en étoit assez pour effacer en eux l'idée des vertus du grand Gustave, & pour exciter la joie indécente qu'ils firent éclater à sa mort. On ne voyoit partout que feux de joie, que festins & concerts. Quelques protestans indignés de cette joie barbare s'en plaignirent. D'autres plus sensés appréciant ces vaines réjouissances dirent que c'étoit un hommage rendu à la terreur des armes du suédois, & un dernier triomphe que GUSTAVE-ADOLPHE remportoit sur ses ennemis.

DIS-

DISSERTATION

OU LE TRADUCTEUR EXAMINE CERTAINES PREUVES D'OU L'ON A PRÉTENDU CONCLURE QUE

GUSTAVE-ADOLPHE

EST MORT ASSASSINÉ.

COMME on a déja disserté & qu'on n'a rien prouvé sur la manière dont Gustave-Adolphe perdit la vie, je ne pousserai pas plus loin les conjectures qui ont été faites sur ce triste événement. Les sentimens sont partagés. Le baron de *Puffendorf* qui avoit le titre d'historiographe de Suéde, doit être mis à la tête de ceux qui prétendent qu'il y eut un complot formé contre la vie du roi de Suéde, & qu'il est mort assassiné. Cet auteur est même le seul de son tems qui ait soutenu que le prince François-Albert de Saxe-Lauenbourg fut celui qui tua Gustave-Adolphe. D'autres avoient seulement soupçonné que ce prince pouvoit bien être le meurtrier. M. de M. (auteur d'une *histoire* de Gustave-Adolphe qui a paru en 1764.) a mis à la fin de l'ouvrage une Dissertation dans laquelle il rassemble tous les indices qu'il a pu trouver. Ces indices le portent enfin à conclure que le prince de Saxe-Lauenbourg fut celui qui tua ou fit tuer le roi de Suéde, *pour faire sa cour à l'em-*

pereur ou par complaiſance pour Walſtein, trop perſuadé, dit M. de M. Tom. IV. pag. 477 & 78. *qu'il ne vaincroit jamais le roi de Suéde, pour ne pas être bien-aiſe de ſe défaire d'un ſi redoutable ennemi.* Quoiqu'il n'y ait rien qui faſſe ſoupçonner un complot ni dans la lettre que le grand-chancelier Oxenſtierna écrivit au ſénat de Suéde le 14. novembre, huit jours après la bataille de Lutzen, ni dans celle qu'Adler-Salvius chancelier de la cour & miniſtre de Suéde en Baſſe-Saxe écrivit de Hambourg au même ſénat le 25. novembre V. S. cependant toute la Suéde croit qu'on attenta aux jours de Guſtave-Adolphe. Ceux qui ſont de l'opinion contraire & qui diſent que le monarque Suédois fut tué accidentellement (ainſi que l'aſſurent le comte *Gualdo*, *l'auteur du Théatre de l'Europe*, l'hiſtorien *de Prades* & d'autres) prétendent que Guſtave fut tué parce qu'il s'étoit mis ſouvent dans le cas de l'être, & qu'il n'en faut pas chercher d'autre raiſon. On convient de part & d'autre qu'il eſt impoſſible de décider cette queſtion: je ne devrois donc pas m'y arrêter. Mais puiſque l'opinion que le roi de Suéde eſt mort aſſaſſiné, eſt celle qui a prévalu, je me propoſe d'examiner quelques-unes des preuves qui ont fait juger à un hiſtorien de nos jours qu'il y eut un complot formé contre la vie de ce grand roi, & que ce fut l'empereur Ferdinand qui le fit aſſaſſiner.

Si l'éxamen que j'entreprends ne méne pas à découvrir la vérité qu'on cherche, il ſervira du moins à détruire des imputations odieuſes qu'on a voulu donner pour des preuves. Il fera voir que ce n'eſt pas ſur des ſuppoſitions qu'un écrivain du dix-huitiéme ſiécle devoit ſe permettre de voir l'auteur de la mort de Guſtave-Adolphe dans un ſouverain; que ce ſouverain pouvoit être en guerre avec la Suéde ſans être un aſſaſſin; & que ſur des conjectures qui ne ſont pas des preuves, il eſt de la dernière indécence d'en accuſer la religion qu'il profeſſoit.

La premiére queſtion que j'ai à faire eſt celle-ci: Eſt-il bien vrai qu'*à la nouvelle de la mort de Guſtave-Adolphe, l'empereur, l'électeur*

de *Baviére & le roi d'Eſpagne firent chanter le Te Deum à Vienne, à Ratisbonne, à Bruxelles & à Madrid?* Je commence par dire que ſi même ce *Te Deum* avoit été chanté, il ne prouveroit pas que le ſouverain qui auroit remercié Dieu publiquement de la mort de ſon ennemi, feroit celui qui l'auroit fait aſſaſſiner. Je croirois même qu'il eſt plus naturel de ne pas montrer ſa joie après le coup pour en mieux cacher l'auteur. Mais ce *Te Deum* prouveroit que Guſtave étoit craint ou haï des princes catholiques. Or on n'a malheureuſement que trop éprouvé dans les guerres de religion que tous les excès du fanatiſme prennent bientôt la place de l'eſprit de charité, que cette même religion inſpire & qu'on ne ſent plus dès qu'on a la fureur de s'exterminer pour elle. Le fanatiſme peut enfin tout entreprendre auſſitôt que le ſouverain a le malheur d'en être infecté lui-même, & qu'il ne rougit pas d'en donner l'exemple au pied des autels. C'eſt ſans doute par cette raiſon que M. de M. a compté ce *Te Deum* chanté à Vienne & le canon qu'on y tira au nombre des indices qu'il raſſemble pour en conclure „ que le canon qu'on tira à la nouvelle de la mort du roi de Suéde & „ toutes les réjouïſſances qu'on fit à Madrid, à Vienne & à Bruxelles, „ prouvent qu'on regardoit la mort de ce prince comme un très-grand „ avantage; que Walſtein n'étoit pas fort ſcrupuleux; que Ferdinand II. „ ne l'étoit pas plus que Ferdinand I. qui fit tuer un cardinal, & que „ faire périr un roi hérétique eſt un bien moindre cas de conſcience, &c." (*Idem* pag. 475 & 476.) En conſéquence, M. de M. s'efforce de montrer que ce ne pouvoit pas être pour le gain de la bataille que ce *Te Deum* fut chanté, *puiſqu'il y auroit* (dit-il page 437.) *de l'extravagance à le diſputer aux Suédois.* Je ne reléve pas la foibleſſe de ce raiſonnement, elle ſaute aux yeux. Mais M. de M. veut qu'on ait tiré le canon à Vienne en réjouïſſance de la mort de Guſtave-Adolphe. C'eſt ſon but, comme le mien eſt de prouver à M. de M. qu'il s'eſt trompé. Des ſuppoſitions ſont ſes preuves; les miennes ſe fondent ſur des autorités.

Le chevalier de Folard dit dans ſon *traité de la Colonne* „que les „Impériaux *voulant faire croire qu'ils avoient gagné la bataille*, quoi„qu'ils portaſſent les marques d'avoir été bien battus, *firent chanter le* „*Te Deum* à Vienne, à Bruxelles & à Madrid."

Le comte Gualdo qui reproche aux catholiques *la joie indécente* qu'ils firent éclater à la mort du roi de Suéde, fait parler les officiers de l'armée de Walſtein comme des gens qui prétendoient bien avoir gagné la bataille; preuve qu'on avoit tiré le canon & qu'on diſoit la bataille gagnée à l'armée de Montecuculi où le comte étoit alors. Il ajoûte qu'un brouillard épais ſépara les combattans, que les deux armées reſtérent ſous les armes toute la nuit, & que les Impériaux avant leur retraite envoyérent le lendemain matin des croates pour ramener quelques piéces de canon qui étoient reſtées ſur le champ de bataille.

Enfin l'auteur de l'hiſtoire de l'Empire (an. 1632.) aſſure que *les Impériaux ſauvérent les trophées gagnés pendant la bataille, & qu'ils eurent ſoixante enſeignes des Suédois.* Je demande ſi ce n'étoit pas aſſez de ces trophées pour en impoſer aux catholiques & pour chanter un *Te Deum*, qui faiſoit croire la bataille gagnée pour eux? Eſt-ce donc la premiere fois que deux armées ſe ſont attribué la victoire? & pourquoi ſubſtituer l'atrocité du plus noir fanatiſme à une ſupercherie toute politique, qui ne faiſoit de mal à perſonne, qui conſoloit le pauvre peuple & qui l'encourageoit à contribuer avec joie aux fraix d'une guerre devenue néceſſaire? N'étoit-il pas plus naturel de penſer que les proteſtans, qui avoient auſſi leur doſe de fanatiſme, entendant les acclamations de cette feinte réjoüiſſance, prirent de là occaſion de dire que les catholiques remercioient Dieu de la mort de Guſtave-Adolphe? On pardonne ces calomnies à des gens que la douleur rend injuſtes. Mais que doit-on penſer de quelqu'un qui de ſang froid & de gaité de cœur vient après cent-trente années & plus accréditer des reproches ſi peu fondés?

Je conviens avec le comte GUALDO, avec M. de M. & avec qui on voudra, que la multitude par haine ou par crainte fit éclater *une joie indécente* à la nouvelle de la mort de Guſtave-Adolphe. Mais cette joie dont GUALDO donne de très-bonnes raiſons, prouve poſitivement contre l'opinion de M. de M. Elle prouve que ce *Te Deum* fut chanté pour une bataille qu'on croyoit gagnée, & que cette grande nouvelle jointe à celle de la mort d'un roi que des fanatiques faiſoient paſſer pour le plus terrible ennemi de la religion catholique, devoit rendre le peuple comme furieux, & c'eſt ce qui arriva. Mais qu'eſt-ce que cela prouve contre Walſtein, contre Ferdinand II. & contre la religion catholique? car c'eſt là où M. de M. en veut venir. Le peuple ne ſeroit pas peuple s'il ſe conduiſoit comme les honnêtes gens. Par tout il eſt le même. Les Pariſiens, qui ſurement ne ſont pas méchants, allumérent de grands feux & brulérent le prince d'Orange en effigie, ſur un bruit qui s'étoit répandu que ce prince venoit d'être tué au combat de la Boyne. Les Jacobites crioient ſans doute que c'étoit en punition de ce qu'il avoit détrôné ſon beau-pére. En falloit-il davantage pour tranſporter de joie une populace qui aimoit le roi Jacques parce qu'elle le voyoit aller à la meſſe, & qui haïſſoit le prince d'Orange qui n'y alloit pas. Voilà comme le petit peuple penſe & agit. Mais vit-on Louis XIV. approuver cette démence, y prendre part ou l'ordonner? Cependant on pouſſa l'extravagance juſqu'à tirer le canon de la baſtille. Qu'un Hollandois eût traverſé Paris dans ce moment-là, n'auroit-il pas cru pouvoir certifier au prince d'Orange que le roi de France venoit de faire tirer le canon en réjouïſſance de ſa mort? Cependant ce Hollandois auroit dit une fauſſeté, comme les proteſtans en dirent une quand ils accuſérent l'empereur & le roi d'Eſpagne de faire tirer le canon en réjouïſſance de la mort de Guſtave-Adolphe. Si ce Hollandois eût fait arrêter ſa voiture & qu'il eût demandé ce que c'étoit, des gens ſenſés lui auroient dit qu'on tiroit le canon pour la mort du prince d'Orange, *non par ordre du roi, mais*

par le zéle inconſidéré d'un commandant ſubalterne. C'eſt M. de Voltaire qui rend cette juſtice au roi de France dans ſon *ſiécle de Louis XIV.* (Tom. I. pag. 268. édit. de Berlin) & c'eſt ainſi que doit écrire tout hiſtorien qui ne ſe paſſionne que pour la vérité. S'il voit la multitude s'abandonner à une joie inſolente & barbare, il n'aigrit pas ſes lecteurs contre le peuple toûjours extrême dans ſes goûts, ni contre la religion qu'il profeſſe. En homme équitable il ſe fait un devoir de marquer la différence qu'on doit toûjours faire de la joie effrénée d'une populace qui croit voir ſon ſalut dans la mort de ſon ennemi, aux réjouïſſances que les ſouverains autoriſent. Il ſe garde bien ſur-tout de confondre les objets, parce que la vérité doit toûjours être le flambeau qui guide l'hiſtorien, & que dès qu'il s'en écarte, ce n'eſt plus une hiſtoire ou une diſſertation qu'il écrit, mais une ſatire. S'il trouve dans ceux qui ont écrit avant lui qu'on chanta le *Te Deum* à Vienne après la bataille de Lutzen, il éxamine ſi les Impériaux n'avoient pas de fortes raiſons de chercher à faire croire la bataille gagnée pour eux. Il n'en trouve que trop; d'où il conclut que ce fut une fraude pieuſe pour tirer de nouveaux ſecours du parti catholique, parce que c'étoit lui en grande partie qui fourniſſoit l'argent & les hommes dont l'empereur avoit beſoin contre les Suédois. Il ne ſuppoſera pas que la haine fit chanter ce *Te Deum;* & bien moins ira-t-il inférer de cette ſuppoſition, „que Guſtave-Adolphe eſt mort aſſaſſiné, & que „le coup eſt parti des cabinets de Vienne & de Madrid, *parce qu'il y a eu des conjurations pareilles formées à Madrid, à Vienne & à Bruxelles.* (*Idem* pag. 476.) On ne conçoit pas comment ſur des conjectures qui ne ſont pas même des indices, & encore moins des preuves, M. de M. peut former ſes concluſions, trancher le mot, & dire que *Ferdinand II. n'étoit pas plus ſcrupuleux que Ferdinand I. qui fit aſſaſſiner un cardinal de la ſainte égliſe, tuteur d'un jeune roi, dont cet empereur vouloit envahir le royaume; & que faire périr un roi au milieu d'une bataille, & un roi hérétique, eſt un bien moindre cas de*

conſcience. (*Idem* pag. 476.) Je voudrois que M. de M., qui tout d'un coup d'hiſtorien s'érige en caſuiſte, nous eût dit dans quelle école de théologie on oſe enſeigner de pareilles maximes. Ce ſeroit rendre un ſervice à l'humanité & à la religion, que de mettre les profeſſeurs de cette école aux petites-maiſons. Il faut qu'apparemment M. de M. ait pris les dangereuſes maximes de quelque cerveau brûlé pour la régle de conduite des catholiques. Peut-être auſſi qu'il a lû l'hiſtoire eccléſiaſtique où il aura trouvé quelque choſe d'approchant. Mais il devoit rendre à ſes lecteurs aſſez de juſtice pour croire qu'il s'en trouveroit qui ont auſſi lû l'hiſtoire eccléſiaſtique, & qui ſavent très-bien que ce qui n'eſt ſouvent que le tableau des égaremens de l'eſprit humain n'eſt pas ce qui fait loi chez les catholiques. Mais ce qui doit encore plus étonner, c'eſt de voir M. de M. tirer ces conſéquences hardies, après l'aveu qu'il a fait trois pages plus haut, qu'ayant examiné le rapport des deux ſeules perſonnes qui diſent l'un avoir vû comment le roi de Suéde fut tué & l'autre le ſavoir du ſcélérat qui fit le coup, il eſt obligé de convenir que *ces deux rapports ſont abſolument oppoſés.* (pag. 471.) Il en conclut qu'*il eſt impoſſible de décider ſur un rapport uniforme de deux témoins, ſi Guſtave-Adolphe a péri fatalement ou par un bras apoſté. D'où il ſuit naturellement qu'on ne ſauroit établir par qui il a été tué.* (*Idem* pag. 473.) Une ſi ſage concluſion devoit faire tomber la plume des mains de M. de M. Il eſt vrai qu'alors il n'eût dit que ce que tant de gens ſenſés avoient dit ou penſé avant lui; & qu'on auroit pu lui reprocher que ſa diſſertation ne prouvant rien ne paroiſſoit miſe au bout du livre que pour faire quelques feuilles de plus. C'eſt donc par prudence que M. de M. a continué d'écrire. Or il eſt difficile de trouver une bonne raiſon de parler encore quand il n'y a plus rien à dire. Cependant il falloit entrer en matiére. Ainſi M. de M. ſuppoſe qu'*il y aura des gens qui voudront à quelque prix que ce ſoit juger ſur des indices.* Voilà une tranſition malheureuſe, car ce début feroit ſuppoſer que M. de M., ſe perſuadant qu'*il faut juger à*

quelque prix que ce ſoit, jugera ſans preuves. Mais qu'importe qu'on proméne ſes lecteurs de ſuppoſitions en conjectures, de fauſſes inductions en ſarcaſmes, il ſuffit qu'on paroiſſe avoir jugé; qu'importe qu'il ſoit indigne d'un galant homme de prêter les principes d'une politique ſanguinaire à une religion qu'on affecte de ne pas connoître, pour déprimer avec plus d'aſſurance ceux qu'on s'étoit propoſé de ne jamais louer; qu'importe enfin que ce même Ferdinand que M. de M. accuſe d'avoir remercié Dieu publiquement de la mort de Guſtave-Adolphe, l'ait pleuré; qu'importe, dis-je, que ce fait admis par l'hiſtorien démente les prétendues démonſtrations de joie que le même dans ſa diſſertation compte parmi *les indices très-forts* ſur leſquels il juge: il avoit beſoin de ces *démonſtrations de joie* pour faire croire qu'un prince catholique ſe joue de la vie d'un roi qui ne penſe pas comme lui, le fait aſſaſſiner, & pouſſe le fanatiſme au point de chanter le *Te Deum* après le coup. Mais il eſt inutile de faire voir l'odieux de ces imputations, elles ſont fondées ſur un fait dont j'ai démontré la fauſſeté.

Je paſſe à l'éxamen d'un autre point d'hiſtoire dont M. de M. prétend tirer un nouvel indice que c'eſt Ferdinand qui fut l'auteur de la mort du roi de Suéde. Comme ce ſecond fait eſt lié au premier, ayant détruit l'un, il me ſera plus aiſé d'apprécier l'autre, & de montrer que la déciſion de M. de M. eſt hazardée, pour ne rien dire de plus.

Juſqu'ici nous avons vû l'auteur tant de fois cité faire un crime à l'empereur d'avoir chanté le *Te Deum* & fait tirer le canon à la mort de Guſtave-Adolphe. Nous allons voir à préſent le même auteur faire un crime au même Ferdinand d'avoir pleuré la mort de ce grand roi. Qu'on ne croye pas du moins que je juge le travail de M. de M. comme il juge l'empereur Ferdinand, *ſur des indices!* Non, mes concluſions ſont fondées en preuves, & c'eſt lui qui me les fournit.

A la

A la page 422. du Tome IV. il admet dans le cours de l'hiſtoire que *l'empereur Ferdinand dont Guſtave avoit ébranlé le trône... obſerva plus de gravité & de décence* (que la cour de Madrid) *& qu'il verſa des larmes en apprenant la mort d'un ennemi ſi digne de l'eſtime de tous les ſiécles.* Comme c'eſt le comte de Khevenhuller miniſtre de Ferdinand qui rapporte ce fait dans ſes *Annales*, il n'étoit pas poſſible à M. de M. de le paſſer ſous ſilence ni de le révoquer en doute. Mais que fait-il? Il rapproche ſur le champ deux faits dont les circonſtances ſont toutes différentes, & décide que *ces larmes n'ont rien qui étonne quand on ſçait que cet empereur pleura la mort tragique de Walſtein, quoiqu'il s'en reconnût l'auteur dans le manifeſte qu'il publia ſur cet horrible aſſaſſinat.* (Idem pag. 422. dans la note.) Eh quoi, parce-qu'on perſuade à Ferdinand que ſon généraliſſime le trahit & eſt prêt à faire révolter l'armée; que ce prince qui ſent combien on eſt malheureux de ſe voir abandonné d'un homme en qui on avoit mis toute ſa confiance & qu'on a comblé de biens, ſigne en pleurant l'ordre de faire aſſaſſiner ce ſujet ingrat, dont il croit ne pouvoir pas ſe défaire autrement, il en faudra conclure que ce même prince eſt coupable d'un régicide, parce qu'il verſe des larmes en apprenant la mort d'un ennemi qu'il eſtimoit, & qu'il avoit toûjours compté de déſarmer par les offres de paix avantageuſes qu'il ne ceſſoit de lui faire? Sur ce pied-là les anciens doivent paroître de bien bonnes gens à M. de M. de trouver que le moment où Alexandre pleura la fin malheureuſe de Darius fut le plus beau moment de la vie du Macédonien, ou plustôt Alexandre doit lui paroître bien heureux qu'il ne ſe ſoit pas trouvé de ſon tems un homme *voulant juger à quelque prix que ce ſoit*, qui ait avancé qu'Alexandre fut celui qui arma la main du traitre Beſſus, parce que s'il pleura Darius aſſaſſiné il pleura auſſi Clytus qu'il venoit de tuer. Mais pour rendre la comparaiſon plus ſenſible entre Alexandre & Ferdinand, plaçons pour un moment le roi de Macédoine dans la ſituation où ſe trouvoit l'empereur après la mort de Guſtave-Adolphe.

Suppoſons que celui qui pleura Darius vaincu l'eût également pleuré s'il fût mort vainqueur des Macédoniens. Quel eſt donc le lecteur impartial qui trouvant ce trait ſublime de ſenſibilité dans la vie d'Alexandre, ne diroit pas que ces larmes le rendent beaucoup plus grand dans l'hiſtoire du cœur humain que le gain d'une bataille qui tient ſouvent à peu de choſe? Pourquoi donc ne pas rendre la même juſtice à Ferdinand, & nous faire penſer que les pleurs de cet empereur pouvoient bien être l'expreſſion d'une ame foible qui gémit en ſecret d'un aſſaſſinat commis par ſon ordre? Les anciens n'ont jamais ſouillé leurs écrits de pareilles imputations; pourquoi donc les modernes ſe permettent-ils ces indécences? La raiſon en eſt ſimple. Les anciens ne connoiſſoient ni ces haines de ſecte ni ces petites vuës d'intérêt qui font qu'on inſulte au chef d'un parti pour vendre plus cher à l'autre ſon encre & ſa colére. Un moderne croit pouvoir ſe fonder ſur le rapport qu'il imagine entre deux hommes, Guſtave-Adolphe & Walſtein, qui ne ſe reſſembloient qu'en ce qu'ils ſont morts tous deux & que tous deux ont été pleurés. Là-deſſus le moderne décide: que *ces larmes n'ont rien qui étonne* &c. Un ancien auroit conclu tout différemment. Ayant à nous repréſenter Alexandre pleurant Darius mort ſur les corps entaſſés des Macédoniens vaincus, il nous eût dit: ces larmes ſont d'un ennemi généreux qui détourne la vue des avantages qu'une mort inattendue lui procure: il nous eût dit qu'Alexandre dans ce beau moment oublioit ſon trône ébranlé par la valeur de ſon plus redoutable ennemi, pour ne ſentir que la perte d'un grand homme. Il n'auroit ſurement pas voulu s'autoriſer d'une maxime de droit, qui dit: que *celui-là doit être préſumé auteur d'un crime, qui en a tiré le fruit*, pour faire croire qu'Alexandre pouvoit avoir ordonné la mort de celui qu'il pleuroit. Pourquoi donc M. de M. oſe-t-il (pag. 475.) s'autoriſer de cette maxime de droit, & *préſumer* „ que Ferdinand fut l'auteur de l'aſſaſſinat de Guſtave-Adol-„phe, lorſque perſonne ne peut dire s'il fut aſſaſſiné. (pag. 473.)

Pour tâcher même de tourner cette *préſomption* en certitude pourquoi nous dit-il que Ferdinand pleura Wallſtein? (*Idem* pag. 422.) Aucun ancien n'a dit, en parlant de l'aſſaſſinat de Darius, qu'Alexandre pleura depuis Clytus après l'avoir poignardé. Pourquoi ne l'a-t-il pas dit? C'eſt que le paralléle lui paroiſſant trop peu réfléchi il auroit craint de l'alléguer en preuve, de peur qu'on ne crût qu'il cherchoit à faire un crime d'une vertu, & qu'on ne prît l'hiſtorien d'un héros pour un faiſeur de libelle. Quinte-Curce ou Arrien aimoit mieux s'attacher uniquement au rôle d'hiſtorien qui eſt d'inſtruire les hommes en leur préſentant des modéles à ſuivre. A cet égard M. de M. étoit mieux partagé que Quinte-Curce & Arrien. Il avoit à nous tracer le tableau des vertus militaires & civiles d'un héros qui eut toutes les grandes qualités d'Alexandre & qui n'eut aucun de ſes défauts. *Cette ame héroïque douée de tant de vertus morales & chrétiennes* (dit M. de M. pag. 423.) ne pouvoit rien perdre de ſa ſupériorité. Ainſi loin d'empoiſonner les larmes d'un ſouverain aſſez grand, aſſez généreux pour regretter ſon vainqueur, M. de M. devoit recueillir ces précieuſes larmes. Il devoit en faire honneur à l'humanité comme un moyen de la faire aimer aux hommes, & les conſoler par l'idée que ceux qui gouvernent ſont auſſi ceux qui nous donnent ſouvent l'exemple des plus grandes vertus.

Au reſte je déclare que je ne connois point le *M. de M. Profeſſeur* &c. qui a compoſé l'hiſtoire de Guſtave-Adolphe ſur les mémoires du ſavant M. d'Arckenholtz &c; que mon intention n'eſt point de l'offenſer perſonnellement; que j'ai même lû ſon livre avec fruit, & que j'en ai profité dans les notes qu'on trouve au bas des pages de ma traduction; que je ne confonds pas l'HISTOIRE où il y a des choſes bien vues & bien dites, avec la DISSERTATION; que je plains de tout mon cœur M. de M. de s'être mis en tête *de juger à quelque prix que ce ſoit*, parce que cela l'a mis dans la néceſſité de *juger ſur des indices*, & de donner des ſuppoſitions pour des *indices*, dont il a tiré des con-

séquences qui déshonorent son ouvrage. C'est l'amour de la vérité seul qui m'a fait prendre la plume pour montrer l'esprit de partialité qui régne dans les jugemens de l'auteur. Ainsi pour éviter qu'on ne me fasse le même reproche, je me suis abstenu de répondre à des sarcasmes qu'on n'auroit pas dû trouver dans un ouvrage historique. Enfin M. de M. pouvoit m'épargner la peine d'écrire & à mes lecteurs celle de lire une dissertation. Il devoit, avant d'entreprendre de nous donner une histoire de Gustave-Adolphe, faire passer dans son cœur l'esprit de tolérance dont ce grand-homme ne s'est jamais départi. Voulant se servir de l'exemple de Gustave pour corriger quelques-uns de ses lecteurs d'un défaut qu'il leur reproche & que Gustave-Adolphe n'eut jamais, il ne falloit pas commencer par leur prêter des crimes, pour faire briller d'avantage les heureuses qualités du modéle qu'il avoit à leur proposer. En un mot voulant corriger ceux à qui il reproche l'intolérance & le fanatisme, il devoit leur donner l'exemple du contraire, suivant ce beau précepte d'Horace:

Pleure donc le premier si tu veux que je pleure.

- - - - Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi.

TA-

TABLEAU MILITAIRE
DES IMPÉRIAUX ET DES SUÉDOIS
DANS LES DERNIÉRES CAMPAGNES
DE
GUSTAVE-ADOLPHE
EN ALLEMAGNE.
PAR UN OFFICIER PRUSSIEN.

Traduit de l'Allemand.

TABLEAU MILITAIRE
DES IMPÉRIAUX ET DES SUÉDOIS.

INTRODUCTION.

Introduction.

Le docteur Hart, auteur d'une hiſtoire de Gustave-Adolphe en Anglois, a vû la néceſſité de donner des éclairciſſemens ſur la partie militaire de l'ouvrage qu'il avoit entrepris. Dans cette vue il a compoſé la diſſertation qui ſe trouve à la tête du ſecond volume de ſon hiſtoire. Elle peut ſervir à donner quelque teinture de la maniere de faire la guerre des Impériaux & des Suédois au tems de Guſtave-Adolphe. Peut-être même qu'un lecteur qui n'eſt pas du métier ſeroit fâché que l'auteur fût entré dans de plus grands détails. Mais un militaire qui lit la vie de Gustave-Adolphe, ſait que c'eſt l'hiſtoire d'un roi créateur d'une diſcipline & d'une tactique dont les modernes ont tiré tant d'avantage. Il eſt avide de prendre des leçons d'un ſi grand maitre. Il veut ſavoir exactement quels étoient ſes principes dans les différentes parties de l'art militaire. Il s'attend à les trouver raſſemblés & approfondis dans la diſſertation d'un auteur qui paroit avoir ſuivi ſon héros pas à pas; & quelle eſt ſa ſurpriſe de ne trouver dans l'ouvrage du docteur anglois que des détails ſuperficiels! détails même qui le jettent dans des doutes, & qui arrêtent ſa lecture ſans la rendre plus inſtructive. Je ſuis ſûr, par exemple, que pluſieurs de nos militaires à qui le docteur *Hart* n'expli-

que pas comment les mouſquetaires impériaux éxerçoient, ne concevront pas que ces mouſquetaires ayent pû faire feu ſur dix de hauteur, comme il le dit. Cela ſeul prouve qu'il eſt néceſſaire d'entrer dans les détails & qu'on ne doit rien omettre dans l'expoſition d'une théorie où une choſe tient à l'autre; il faut tout dire ou le fil des idées eſt rompu.

Au reſte ce n'eſt pas ſeulement l'homme du métier, qui doit ſavoir en quoi GUSTAVE-ADOLPHE fut ſupérieur aux généraux de Ferdinand, & pourquoi ſes troupes étoient meilleures que celles des Impériaux. La connoiſſance du militaire, tel qu'il étoit alors dans les deux armées, eſt également néceſſaire au politique pour bien juger des événemens. Il ſera plus en état de les apprécier s'il en connoit mieux les cauſes; & ces cauſes, il les trouvera ou dans les moyens qui étoient en uſage alors ou dans la maniére de s'en ſervir. Je crois donc que c'eſt rendre ſervice en général à tout lecteur qui veut s'inſtruire, de tracer un TABLEAU MILITAIRE des Impériaux & des Suédois, & de montrer ce qu'ils étoient dans les trois derniéres campagnes que GUSTAVE-ADOLPHE fit en Allemagne.

Je conviens d'abord qu'il eſt impoſſible de dire ce que le militaire étoit au moment de la venuë de GUSTAVE en Allemagne. Je ne ferois là-deſſus que des conjectures; je jetterois mon lecteur dans une infinité de doutes dont je ne pourrois le tirer qu'en faiſant des ſuppoſitions qui ne le ſatisferoient pas. La raiſon de cette incertitude vient de ce que les Impériaux & les Suédois faiſoient la guerre depuis dix ans, & qu'il n'y a point d'année où le militaire dans les deux armées n'ait éprouvé des changemens que les hiſtoriens ont négligé de rapporter. Je ne fixerai donc pas l'époque du ſyſtème que j'entreprends d'écrire. Je ne ferai pas même un ſyſtème auſſi étendu qu'il pourroit l'être. Ce ne ſera ſi l'on veut qu'une ébauche, mais où les principaux traits ſeront cependant aſſez marqués pour que les militaires qui veulent connoître cette partie de l'hiſtoire de GUSTAVE-ADOLPHE, y trouvent l'inſtruction qu'ils cherchent.

Les

Les sources où j'ai puisé sont les historiens de GUSTAVE-ADOLPHE, les tacticiens contemporains & les mémoires que des officiers suédois ont bien voulu me communiquer. Quant à l'éxécution, j'ai suivi l'ordre systématique comme celui où le développement des principes est plus marqué. Je laisse le politique & le moraliste raisonner sur les événemens, je ne touche qu'à la partie militaire & je parle à l'homme du métier. Mon but est de faire voir le point où l'on étoit parvenu des deux côtés au tems de GUSTAVE-ADOLPHE dans la Formation des troupes, la Tactique, la Fortification & l'Artillerie.

§. I. *De la maniére de lever les troupes chez les Impériaux.*

Levées des troupes impériales.

Quoique les armées de Ferdinand eussent beaucoup perdu par une guerre de dix années, il s'y trouvoit encore plus d'indigénes que dans l'armée suédoise. Les Impériaux avoient la Silésie, l'Autriche, la Moravie, la Stirie & la Carinthie d'où ils tiroient des hommes. Une partie de leur cavallerie venoit de la Hongrie & de la Croatie (*a*). Ils avoient aussi levé huit-mille Wallons (*b*) dont quatre régimens éxistoient encore dans l'armée de Tilli au passage du Lech. Les riches contribuérent volontairement aux fraix des levées; les autres furent forcés d'y concourir par des taxes dont aucune profession ne fut éxemte (*c*). On donnoit à un fantassin jusqu'à vingt-cinq écus d'Allemagne d'engagement (*d*). Walstein fit même des avances aux officiers pour hâter les levées & les rendre plus nombreuses. *Schildknecht* qui avoit servi d'ingénieur à Gustave-Adolphe rapporte dans son *traité de la Fortification* un moyen nouveau que les enrôleurs de Walstein avoient imaginé pour faire des soldats. „Ils entroient, dit-il, chez les „particuliers & mettoient sur une table de l'argent & une corde: on „n'avoit que le choix ou de prendre parti ou de se faire pendre." (*e*) Le but de Walstein étoit d'amasser des hommes, & avant d'ouvrir la campagne il comptoit renvoyer tout ce qui ne seroit pas en état de servir (*f*). Ainsi il mit en usage tous les moyens qu'il trouva propres à faciliter les

(*a*) Gualdo p. 90.
(*b*) M. de M. T. II. p. 83. Hart dans sa dissertation p. 27. & dans l'histoire. T. II. p. 268. trad. allèm. du Prof. Bœhm.
(*c*) Puffendorf l. 3. §. 52. Gualdo p. 87.
(*d*) *Id.* p. 91.
(*e*) Schildknechts Festungs-Bau l. 3. p. 197.
(*f*) Gualdo p. 92.

levées qu'il projettoit. Il choisit Znaïm pour rendez-vous général: il fit publier une amnistie en faveur des déserteurs qui retourneroient à leur drapeau dans un tems marqué: il rappella les officiers retirés du service, & n'épargna rien pour les engager à reprendre leurs emplois, parce qu'il les trouvoit plus propres à former les recrues. (a) Il n'est donc pas surprenant que Walstein en peu de tems ait pu mettre sur pied une grande armée. Mais cette multitude d'hommes pris de force & levés sans choix lui eut été de peu d'avantage sans la discipline très-sévére qu'il établit en même tems dans son armée. (b)

(a) Guido p. 89.

(b) Guido p. 151, 167, 170.

Levées des troupes suédoises.

§. II. *Maniére de lever les troupes chez les Suédois.*

Gustave-Adolphe eut à soutenir des guerres continuelles depuis 1611 qu'il monta sur le trône jusqu'en 1629, que la trève de six ans fut signée entre les deux couronnes de Suéde & de Pologne. La plus grande partie des troupes que le roi avoit opposées au Dannemarc, à la Russie & finalement aux Polonois avoient été levées en Suéde, de sorte que le royaume se trouvoit épuisé d'hommes. A la fin Gustave fut réduit à se servir d'étrangers. Quand il entra en Allemagne l'année 1630, il n'avoit avec lui que deux régimens de Westgoths & Smalandois qui faisoient toute la cavallerie nationnale, & quatre régimens d'infanterie suédoise. (c) Ces régimens étoient l'élite de son armée & furent le modéle d'après lequel il forma les étrangers qui vinrent se ranger sous ses drapeaux. Après la trève signée avec les Polonois, Gustave ne renvoya point les étrangers qui l'avoient suivi dans la guerre de Pologne. Il prit même à sa solde les troupes que la république de Pologne, le roi de Dannemarc, l'électeur de Brandebourg & la ville de Dantzig licencioient alors, & il en fit des régimens. (d) Il fit aussi lever trois régimens en Hollande, cinq en Angleterre & d'autres dans quelques villes anséatiques d'Allemagne. (e)

(c) Puffendorfl. 2. §. 27.

(d) Guido p. 7.

(e) Puffendorfl. 2. §. 27.

L'armée du roi fut à peine débarquée qu'elle eut quelques petits succès. Dès ce moment Gustave eut des soldats tant qu'il voulut.

Ceux de l'ennemi venoient en foule ſe ranger du parti de la fortune; car les déſertions étoient fréquentes chez les Impériaux, par la raiſon qu'il y avoit alors peu de diſcipline dans leurs armées. Nous voyons auſſi que beaucoup de garniſons après la capitulation prirent parti dans l'armée ſuédoiſe, comme à Hanau (*a*) &c. Les priſonniers de guerre firent la même choſe fort ſouvent. De cette façon le roi ne manquoit jamais de troupes. La reine même s'occupa du ſoin de lever des ſoldats, on la vit venir à Hanau en 1632 & amener ſix-mille hommes à Guſtave. (*b*) Le monarque ſuédois pouvoit ſe promettre les plus grands avantages des troupes dont ſes armées étoient compoſées. La bonne diſcipline & la fortune qui favoriſa conſtamment toutes ſes entrepriſes, étoient un lien qui lui aſſujettit par la ſuite ceux qui n'étoient venu ſe donner à lui que par intérêt. D'ailleurs aucun de ſes ſoldats n'avoit été pris de force. C'étoient la pluſpart gens libres qui devoient ſe trouver très-heureux de ſervir un roi qui les païoit bien. Auſſi prirent-ils inſenſiblement l'eſprit des corps ſuédois qui leur dondoient l'exemple de la bravoure & du zéle. Ils ſe formérent d'après eux, & de mercénaires qu'ils étoient d'abord ils devinrent ſoldats affectionnés qui combattoient en citoyens.

(*a*) Remarque Militaire S.

(*b*) Gualdo p. 62 & 122.

§. III. *Alliés dans les deux armées.*

Alliés dans les deux armées.

On chercha des deux côtés à ſe fortifier par des Alliances qui puſſent procurer des ſecours d'hommes & d'argent. C'eſt ainſi que Ferdinand II. eut pour alliés l'Eſpagne, l'électeur de Baviére, le duc de Lorraine & quelques princes & villes de l'Empire. Le Lorrain envoya dix-ſept-mille hommes à l'armée de Tilli (*c*). Mais il retira ſes troupes peu après. L'électeur de Baviére avoit ſur pied vingt-cinq-mille hommes. Avant la bataille de Leipſic (qu'on doit pluſtôt nommer bataille de Breitenfeld) Aldringer eut ordre de ſe joindre à l'armée de Tilli avec huit-mille Bavarois, mais il arriva trop tard (*d*). Le même ſe joignit à l'armée de Walſtein près d'Egra avec

(*c*) Hart. T. II. p. 5.

(*d*) Sold. Suédois p. 79 & 96.

cent-trente-quatre eſcadrons & cinquante-huit compagnies d'infanterie (a).

(a) Sold. Suédois p. 345.

Les Suédois avoient pour alliés la France, l'Angleterre, la Hollande, la Saxe, le Brandebourg & la Heſſe. A la fin les principaux états de l'empire ſe rangérent du parti de Guſtave-Adolphe & lui fournirent des troupes & de l'argent. Avant la bataille de Breitenfeld l'électeur de Saxe ſe joignit à l'armée du roi & l'augmenta de ſeize-mille hommes (b). Le landgrave de Heſſe envoya quelques régimens au grand camp de Nuremberg (c). Le général des Impériaux pouvoit diſpoſer de plus de troupes auxiliaires que le roi de Suéde, parce que les Saxons d'abord après la victoire de Breitenfeld entrérent en Bohéme, & furent contraints dans la ſuite de défendre l'entrée de leur propre païs aux Impériaux ou de les en chaſſer. On peut même ajoûter que la néceſſité de ne pas perdre de vue la Saxe dérangea ſouvent les projets de Guſtave, & qu'en général les Saxons ne lui firent pas autant de bien comme alliés qu'ils auroient pû lui faire de mal ſi l'électeur ſe fût déclaré contre les Suédois.

(b) Gualdo p. 71

(c) M. de M. T. IV. p. 349.

Force des deux armées.

§. IV. *Force des deux armées.*

Puffendorf dit qu'en 1630 les Impériaux avoient ſoixante-mille hommes ſur pied dans le tems que Guſtave-Adolphe fit ſa deſcente en Poméranie (d) avec quinze-mille ſoldats. Peu après le Suédois reçut un renfort de cinq-mille hommes; enſorte que Guſtave avoit vingt-mille hommes effectifs en déclarant la guerre à Ferdinand (e). Si l'on veut ſavoir à préſent de combien ſon armée s'eſt accrue dans la ſuite & le tems de ſa plus grande force, il faut prendre l'époque du grand camp de Nuremberg, où tout ce qu'il y avoit de Suédois répandus en Allemagne eurent ordre de joindre la grande armée. Guſtave ſe vit alors à la tête de ſoixante & dix-mille combattans (f). Veut-on ſavoir la plus grande force des Impériaux? D'abord la grande armée de Walſtein jointe aux Bavarois faiſoit ſoixante-mille hom-

(d) Puffendorf l. 1. §. 56.

(e) Sold. Suédois p. 10.

(f) M. de M. T. IV. p. 352.

mes (*a*). Le comte de Fugger eut ordre de joindre avec ſon corps qui étoit de ſix à ſept-mille hommes (*b*). Celui du comte de Pappenheim avec lequel il entreprit de faire lever le ſiége de Maſtricht étoit de douze-mille fantaſſins & de trois-mille chevaux (*c*). Si on ajoûte cinq-mille hommes de chaque côté pour les garniſons, on aura pour total de l'armée ſuédoiſe au mois d'août 1632 ſoixante & quinze-mille combattans, & quatre-vingt-onze-mille hommes ſi on y comprend les Saxons. Le total des Impériaux ſera de ſoixante & douze-mille hommes y compris les Bavarois, & de quatre-vingt-ſept-mille en comptant le corps de Pappenheim. Notez que ces grandes armées vivoient aux dépens de l'Allemagne.

(*a*) Gualdo p. 162.
(*b*) M. de M. p. 353.
(*c*) Hart T. II. p. 429.

D'après ce calcul on voit que l'armée ſuédoiſe qui ne faiſoit au mois de juillet 1630 qu'un tiers de celle des Impériaux, fut en deux années de tems preſque d'un tiers plus forte, & quatre fois plus qu'elle n'avoit été en entrant en Allemagne. Au lieu que dans tout ce tems-là les armées de Ferdinand s'accrurent à peine d'un tiers au delà de ce qu'elles étoient au commencement de la guerre.

§. V. *Des troupes qui compoſoient les deux armées.*

Troupes dans les deux armées.

Comme on avoit depuis peu aboli l'uſage des lances (*d*), la cavallerie impériale conſiſtoit alors en cuiraſſiers, carabiniers, dragons & croates. Ces trois derniers étoient compris ſous le nom de *chevaux-legers* (*e*) & les cuiraſſiers formoient la *cavallerie peſante* ou cavallerie proprement dite.

(*d*) P. Daniel Milice françoiſe Tom. II. Wallenhauſen Krieges-Kunſt zu Pferde p. 5. Mémoires de Montecuculi p. 209. Amſt. 1756.
(*e*) Montecuculi p. 17.

Les Suédois n'avoient que des cuiraſſiers & des dragons. Leurs *cuiraſſiers* n'étoient pas même auſſi peſamment armés que ceux de l'empereur. Communément les dragons Impériaux ſervoient à pied. Ce n'étoit qu'une infanterie qu'on mettoit à cheval pour ſuivre plus aiſément la cavallerie. De là vient qu'on trouve dans le même tems des *piquiers* à cheval (*f*). Chez les Suédois au contraire les dragons combattoient le plus ſouvent à cheval, quoiqu'ils miſſent pied à terre

(*f*) Wallenhauſen K. K. zu Pferde p. 21

au beſoin. Ils compoſoient la cavallerie legére de Guſtave-Adolphe. Quand le docteur *Hart* attribue à ce monarque la formation des dragons (*a*), il ne faut entendre par ce mot de *formation* que le nouvel emploi qu'il en ſçut faire, & les changemens qu'il introduiſit dans cette troupe. Car les Italiens s'en ſervoient depuis longtems ſous le nom d'arquebuſiers à cheval (*b*). Les François les prirent des Piémontois dans la guerre d'Italie en 1611, & ce furent eux qui leur donnérent le nom de *Dragons* pour les diſtinguer des chevaux-legers (*c*).

(*a*) Hart dans ſa diſſert. p. 9.

(*b*) George Baſta traité de la cavallerie 1614.

(*c*) P. Daniel Milice françoiſe T. II.

La multitude de croates qui ſe trouvoient dans l'armée des Impériaux donnoit à ceux-ci une ſupériorité marquée dans tous les cas où il falloit de la célérité. Ils battoient l'eſtrade, attaquoient & fatiguoient les poſtes avancés de l'ennemi. Dans un jour de bataille c'étoient eux qui commençoient l'attaque; ils cherchoient à entourer la cavallerie pour la charger en tout ſens. Le roi jugea digne de ſon attention d'imaginer une manœuvre propre à repouſſer les inſultes de ces troupes legéres (*d*).

(*d*) Gualdo p. 163. Hart T. II. p. 363.

L'infanterie des deux armées étoit compoſée de piquiers & de mouſquetaires: ceux-ci avoient un mouſquet pour armes, & les premiers étoient cuiraſſés & armés de piques.

Etat-major.

§. VI. *Des officiers généraux & de ce qui compoſoit l'état-major dans les deux armées.*

Il y avoit plus de grades dans l'armée impériale que dans celle du roi. Le généraliſſime avoit ſon lieutenant-général qu'il prenoit parmi les généraux. Il y avoit des grands-maîtres de l'artillerie, des généraux d'infanterie, des généraux de cavallerie, des quartiers-maîtres généraux & des ſergents-majors de bataille. Ces derniers commandoient les colonels & avoient le rang qu'a un général-major de nos jours (*e*). Pour gagner l'affection des principaux officiers de l'armée, Walſtein en reprenant le commandement créa d'abord quatre grands-maîtres de l'artillerie & huit ſergents-majors de bataille (*f*).

(*e*) Gualdo p. 91. Hart diſſertation p. 20.

(*f*) Gualdo p. 91. Hart T. II. p. 62.

Il n'y avoit pas un ſi grand nombre d'officiers généraux dans l'armée ſuédoiſe. Le généraliſſime avoit ſon lieutenant-général. Après lui venoient le maréchal de camp & le général de l'artillerie, enfin le colonel qui commandoit ou un régiment ou une brigade ou un corps détaché.

Outre ces officiers de marque il y avoit dans les deux armées des perſonnes de marque qui faiſoient également partie de l'état-major, mais qui ne paroiſſoient pas dans un jour de bataille. La caiſſe militaire, les vivres & la juſtice étoient de leur département. Ces officiers avoient leurs ſubordonnés dans chaque régiment. Ainſi chez les Impériaux il y avoit des conſeillers de guerre, des inſpecteurs (*Muſter-Herren*) qui tenoient liſte des troupes; des commiſſaires, des tréſoriers (*Pfennig-Meiſter*), un grand-prevôt qui adminiſtroit la juſtice, un intendant-général des vivres; des héraults chargés de publier les ordonnances & autres volontés du généraliſſime, des ſecretaires, des quartiers-maîtres, des *Brand-Meiſter* ou commiſſaires chargés de lever les contributions, de les encaiſſer & d'en tenir compte; enfin des médecins & des chirurgiens (*a*).

(*a*) Frombergers Kayſerliches Krieges Recht. An 1571. l. 2.

Quoiqu'on ne trouve pas un ſi grand nombre d'employés dans l'armée ſuédoiſe, cependant beaucoup de charges que je viens de rapporter y étoient connues ſous d'autres noms. Le roi avoit de plus dans ſon armée un conſiſtoire eccléſiaſtique, dont ſon grand-aumônier étoit le chef qui avoit l'inſpection ſur tous les miniſtres de régimens (*b*) leſquels lui étoient ſubordonnés.

(*b*) Hart diſſertation p. 3.

§. VII. *De la force des régimens, compagnies & eſcadrons avec le nombre de leurs officiers chez les Impériaux.*

Force des régimens, compagnies & eſcadrons chez les Impériaux.

Les hiſtoriens qui ont écrit la vie de Guſtave-Adolphe n'ont rien dit de poſitif de la force des régimens dans les deux armées, ſans doute parce que les compagnies ainſi que les eſcadrons éprouvoient des augmentations & diminutions journaliéres. On ne peut

donc juger de leur force que par eſtimation & en prenant le pied commun.

L'ordonnance de l'empereur Charles V. porte qu'un régiment de cavallerie ſera toûjours de cinq eſcadrons, & chaque eſcadron de deux-cent-quarante chevaux, ſçavoir: ſoixante lances, cent-vingt cavaliers avec demi-cuiraſſes & ſoixante carabiniers legérement armés (*a*). *Fronsberger* qui écrivoit au tems de Maximilien dit qu'un régiment de cavallerie n'étoit que de quatre eſcadrons de deux-cent-cinquante maîtres, le régiment faiſant mille chevaux (*b*). Au tems de *Wallenhauſen*, qui eſt le tems où Guſtave vint en Allemagne, les différentes eſpéces de cavallerie furent ſéparées & diſtribuées par compagnies. Une compagnie de cuiraſſiers fut de cent maitres: celle de carabiniers de ſoixante à ſoixante-quatre hommes, & les compagnies de dragons devinrent auſſi fortes que celles d'infanterie (*c*).

(*a*) Montecuculi p. 12 & 30.

(*b*) Fronsberger Krieges-Recht l. 1.

(*c*) Wallenhauſen Krieges-Kunſt zu Pferde p. 30.

Si on veut actuellement juger de la force des régimens de cavallerie des Impériaux ſur ce que les hiſtoriens contemporains en ont dit, il faut d'abord remarquer qu'en 1631 Tilli avoit près de Leipſic dix-ſept régimens de cavallerie. Or en évaluant la force de ces régimens d'après *Gualdo*, qui dit que le comte avoit treize-mille chevaux, ils couvroit ſept-cent-cinquante à huit-cent chevaux par régiment (*d*). Et en ſuppoſant que ces régimens fuſſent partagés en cinq eſcadrons conformément à l'ordonnance de Charles V, on auroit cent-cinquante chevaux par eſcadron; ce qui eſt conforme à ce que *Montecuculi* nous dit de la force des régimens impériaux de ſon tems (*e*). J'ai donc cru devoir ſuivre ce pied dans la diſtribution de la cavallerie impériale pour l'ordre de bataille de Breitenfeld.

(*d*) Gualdo p. 78 & 79. Puffendorf l. 3 §. 29.

(*e*) Montecuculi p. 31.

Walſtein publia une liſte des troupes qu'il avoit dans ſon camp de Nuremberg. Les eſcadrons n'y ſont portés qu'à cent hommes (*f*); ce qui approche du nombre que *Wallenhauſen* aſſigne à chaque eſcadron de cuiraſſiers. Peut-être que Walſtein voulut en cela imiter le roi de Suéde qui ne combattoit qu'avec de petits eſcadrons. Sa cavallerie,

(*f*) Hart T. II. p. 344.

lerie, ſuivant *Gualdo* (*a*), étoit nombreuſe. Il avoit à Lutzen cent-ſoixante & dix eſcadrons, chacun de cent chevaux, faiſant dix-ſept-mille chevaux, & c'eſt ce pied que j'ai ſuivi dans l'ordre de bataille de Lutzen.

(*a*) Gualdo p. 217.

Le chef d'un régiment de cavallerie chez les Impériaux étoit ou général ou colonel, qui avoit ſous lui un lieutenant-colonel. Dans chaque eſcadron il y avoit trois officiers & quatre bas-officiers, ſavoir: un capitaine, un lieutenant, & le cornette qui portoit l'étendart dans l'action, un ſergent qui poſoit les gardes d'après l'ordre du colonel, un fourrier & deux caporaux (*b*).

(*b*) Fronsberger K. R. l. 1.

L'infanterie étoit partagée en compagnies qui avoient chacune leur drapeau. L'ordonnance de Charles V. porte que chaque compagnie d'infanterie ſera de quatre-cent hommes ſous une ſeule enſeigne: c'eſt à dire, cent piques, cinquante tant eſpadons qu'halebardes que les Allemands appelloient *kurtze Wehren*, deux-cent arquebuſes à croc & cinquante ſurnuméraires pour remplir les vuides. L'arquebuſe à croc étoit plus courte & d'un plus grand calibre que le mouſquet (*c*). Suivant l'ancienne ordonnance il devoit y avoir plus de piques que d'arquebuſes. On voit même que dans les guerres contre le Turc le nombre des piques fut porté aux deux tiers de la compagnie, n'y laiſſant qu'un tiers d'arquebuſes (*d*). Mais ce pied changea ſous les empereurs Maximilien II. & Rodolphe II. où une compagnie fut de trois-cent hommes, moitié piquiers, & moitié mouſquetaires (*e*). Je trouve même que dans la liſte publiée par Walſtein au camp devant Nuremberg les compagnies d'infanterie ſont portées à trois-cent hommes (*f*). Ainſi rien ne m'empêche d'admettre ce pied depuis 1630 juſqu'en 1632.

(*c*) *Id.* l. 1. p. 43. Montecuculi p. 12.

(*d*) Schildknechts Feſtungs-Bau l. 3. p. 208.

(*e*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 27 & 569. An. 1630.

(*f*) Hart T. II. p. 344.

Les officiers de ces compagnies étoient le capitaine, le lieutenant & l'enſeigne; les bas-officiers étoient le premier ſergent, un guide ou guidon (Fuhrer), un maréchal des logis & un capitaine des armes. Il y avoit autant de chefs de file que de files dans une compagnie (*g*). Le ſon étoit compoſé de deux tambours & de deux fifres.

(*g*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 27.

Chaque compagnie avoit auſſi ſon chapelain & ſon chirurgien (*a*).

(*a*) Fronsberger K. R. l. 1.

Le docteur *Hart* prétend dans ſa diſſertation que les Impériaux n'avoient point de chirurgiens alors & qu'il n'en avoient pas même encore dans leurs armées l'année 1718. (*b*) Mais *Fronsberger* qui vivoit avant la guerre de trente ans, & *Wallenhauſen* contemporain de Guſtave-Adolphe diſent que non ſeulement chaque compagnie avoit ſon chirurgien, mais qu'il y avoit dans l'armée un chirurgien général auquel les chirurgiens de compagnie étoient ſubordonnés (*c*). Ce qui a pu tromper le docteur anglois, c'eſt qu'il a vu le comte de Tilli après la perte de la bataille de Breitenfeld obligé de ſe faire panſer à Halle par un chirurgien de la ville. La raiſon en eſt que les chirurgiens de l'armée étoient au bagage, & ne paroiſſoient point dans la bataille (*d*).

(*b*) Diſſertation de Hart p. 8.

(*c*) Fronsberger l. 1. p. 135. l. 3. p. 67.

(*d*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 27.

Un régiment d'infanterie des Impériaux étoit de dix compagnies ou drapeaux, & le pied complet étoit de trois-mille hommes. Il y avoit outre les officiers ci-deſſus nommés un colonel & un lieutenant-colonel, un ſecretaire, un aumônier, un prevôt & ſes ſatellites.

Les hiſtoriens qui ont écrit de la guerre tricennale, comme *Chemnitz*, *Gualdo*, *M. de M.* & d'autres, conviennent que du tems de Guſtave-Adolphe les régimens impériaux ne furent jamais ſur le pied complet. A la bataille de Breitenfeld ils étoient à peine de quinze-cent hommes. Ceux de Walſtein qui avoient beaucoup ſouffert ne pouvoient guéres être plus forts (*e*). Mais ce qui prouve qu'ils n'étoient pas ſi conſidérablement affoiblis ou que le pied en étoit plus fort, c'eſt qu'en les comptant ſur le pied des premiers, on trouve que les quatre-vingt-ſix compagnies de Walſtein devoient être au moins de deux-cent hommes chacune. En voici la preuve: Walſtein avoit quarante-mille hommes. Il en faut retrancher ſeize-mille-neuf-cent pour la cavallerie, reſtent vingt-trois-mille hommes pour l'infanterie, dont il faut encore retrancher les mouſquetaires détachés. Ainſi par tout ce que je viens de dire je me ſuis cru autoriſé à compter les com-

(*e*) Hart T. II. p. 525.

pagnies d'infanterie des Impériaux à la bataille de Breitenfeld sur le pied de cent-cinquante hommes & à les porter à deux-cent hommes à Lutzen. On pourroit croire que l'expérience apprit aux Impériaux à réduire les régimens dans la suite. Car du tems de Montecuculi (a) ceux d'infanterie n'étoient plus que de quinze-cent hommes. Les régimens flamands qui servoient dans l'armée du prince d'Orange ne faisoient que mille combattans, & plusieurs souverains ne tardérent pas à faire la même réduction.

(a) Pag. 30.

§. VIII. *De la force des régimens, compagnies & escadrons avec le nombre de leurs officiers chez les Suédois.*

Force des régimens &c. chez les Suédois.

Les régimens Suédois étoient moins forts que ceux des Impériaux, & il y avoit aussi moins d'hommes par compagnie. Un escadron étoit composé de deux divisions, chacune de trente-trois cavaliers (b). En voici la preuve. A la bataille près de Leipsic le roi avoit cent-trente-escadrons, lesquels, en y comprenant quatre-cent cavaliers détachés, faisoient neuf-mille chevaux. Or le pied commun indique soixante-six chevaux par escadron; ce qui s'accorde avec ce que je viens de dire (c). Les escadrons Saxons peuvent être comptés sur le pied de quatre-vingt-quatre cavaliers, si on veut admettre avec *Gualdo* que l'électeur avoit dans son armée quatre-mille hommes de cavallerie (d).

(b) M. de M. T. II. p. 310.

(c) *Id.* T. III. p. 299. Pufendorf l. 3. §. 27.

(d) Gualdo p. 73. M. de M. T. III. p. 299.

Dans les ordres de bataille rapportés par *Chemnitz*, *Hart*, *M. de M.* & d'autres le nombre des escadrons est porté depuis quatre jusqu'à douze. Il paroit qu'à Lutzen les régimens suédois étoient moins forts qu'à Breitenfeld. Les historiens ne disent pas combien le roi avoit d'escadrons à Lutzen. On ne pourroit fixer leur nombre que d'après la proportion suivante. On sçait qu'à Breitenfeld Gustave a eû *quinze* (e) ou dix-sept (f) régimens de cavallerie. Ces régimens faisoient neuf-mille chevaux. Mais à la bataille de Lutzen il avoit vingt-quatre régimens de cavallerie faisant onze-mille chevaux. D'où il résulte que les régimens & escadrons suédois doivent avoir été moins

(e) Chemnitz p. 210.

(f) Th. Eur. T. II. p. 433.

forts à Lutzen qu'à Breitenfeld. Or ſuivant cette proportion chaque eſcadron pouvoit être de cinquante-huit chevaux ou environ.

Chaque régiment de cavallerie avoit ſon colonel & un lieutenant-colonel pour commander dans ſon abſence. Chaque eſcadron avoit ſon capitaine, un lieutenant & un cornette. Les bas-officiers étoient le ſergent & quelques caporaux. Le ſon étoit compoſé de deux ou trois trompettes.

Les compagnies d'infanterie ſuédoiſe étoient dans la même proportion, toûjours plus foibles que celles des Impériaux. En ſuppoſant le pied complet une compagnie étoit de cent-quarante-quatre hommes, y compris dix-huit chefs de file & ſix caporaux qui étoient tirés des ſoldats & qui rangeoient avec eux (*a*). Chaque compagnie avoit trois tambours. Le capitaine étoit obligé de tenir ſa compagnie ſur le pied complet & de remplacer les déſerteurs ou ceux qui mouroient de maladie. Le roi en dédommageoit le capitaine par les paſſe-volants. C'eſt à dire, que le capitaine recevoit la paye pour onze hommes, & n'en avoit réellement que dix, ou cent-quarante-quatre hommes lorſque le roi lui en payoit cent-cinquante-huit (*b*). La fonction du lieutenant étoit d'éxercer la compagnie, de monter la garde & de châtier les ſoldats. L'enſeigne portoit le drapeau, & pour inſpirer aux ſoldats plus d'attachement au drapeau & à celui qui le portoit, jamais l'enſeigne n'étoit chargé de punir la troupe. Il avoit au-contraire le droit d'interceder pour le coupable. Le ſergent qui étoit le premier bas-officier aidoit le lieutenant à éxercer la compagnie, il montoit la garde, faiſoit la ronde & la patrouille. Le maréchal des logis & le capitaine des armes avoient les emplois qu'ils ont encore. Le cinquiéme ſergent étoit le guide ou guidon (*Fuhrer*), ainſi appellé parce qu'il portoit le drapeau dans les marches. Hors de là il avoit le ſoin des malades de la compagnie.

(*a*) Schildknecht l. 3. c. 13.

(*b*) *Id.* l. 3. c. 14.

Suivant *Schildknecht* un régiment d'infanterie complet étoit de huit compagnies, chacune de cent-quarante-quatre hommes, fai-

sant en tout onze-cent-cinquante-deux hommes (*a*). On trouve aussi dans le plan du lord *Rea* qu'un régiment de mille-huit hommes est partagé en huit compagnies (*b*). On peut donc compter huit compagnies par régiment. Mais il paroît que dans les régimens étrangers on passoit ce nombre, puisqu'on trouve à la bataille de Breitenfeld des régimens de douze compagnies (*c*). Le nombre de ces compagnies changea même lorsque le roi divisa son armée en brigades.

(*a*) Schildknecht l. 3. c. 13.

(*b*) M. de M. T. II. p. 377.

(*c*) *Id.* T. III. p. 296.

Le lord *Rea* & l'ingénieur *Schildknecht* assignent à l'infanterie suédoise celui-ci deux tiers de mousquetaires & un tiers de piques, le premier trois septiémes de piques & quatre septiémes de mousquetaires. La différence est peu considérable.

En consultant les historiens sur la force des régimens d'infanterie, on trouve qu'au mois de décembre 1630 Gustave-Adolphe avoit douze régimens devant Greiffenhagen, qui selon M. de M. faisoient douze-mille hommes (*d*) de pied.

(*d*) *Id.* T. II. p. 425. Pufendorf l. 2. §. 38. De Prades p. 52.

A la bataille près de Leipsic le roi avoit treize-mille hommes d'infanterie, son ordre de bataille étoit de quatre-vingt-quatre compagnies (*e*), & il y avoit deux-mille-neuf-cent-soixante & dix mousquetaires détachés. D'où il s'ensuit que les régimens suédois étoient encore sur le même pied qu'ils avoient été devant Greiffenhagen. Mais *Gualdo* dit que le roi avoit à Lutzen cent-trente-deux compagnies au corps de bataille & au moins dix-huit compagnies de mousquetaires distribuées entre les escadrons, & que toute son infanterie faisoit alors seize-mille hommes. Ceci prouveroit que les régimens étoient fort diminués de ce qu'ils avoient été à Breitenfeld & devant Greiffenhagen. Car en prenant le pied commun une compagnie qui étoit de cent-vingt hommes à Breitenfeld se trouve réduite à cent-neuf hommes à Lutzen.

(*e*) Th. Eur. Lottich, Pufendorf l. 3 §. 27.

Un régiment d'infanterie suédoise avoit son colonel, un lieutenant-colonel, un sergent-major, un quartier-maître qui rangeoit

entre le major & le capitaine, cinq capitaines, deux capitaines-lieutenants, ſix lieutenants, huit enſeignes & quarante bas-officiers. Dans l'état, que les Allemands appellent *Unterſtab*, étoient compris le ſecretaire & ſes quatre écrivains qui faiſoient les liſtes du régiment, deux aumôniers & quatre chirurgiens (*a*), un tambour-major, huit vivandiers, & le prevôt avec ſes archers.

(*a*) Hart diſſertation p. 8.

Proportion entre la cavallerie & l'infanterie.

§. IX. *Proportion entre la cavallerie & l'infanterie dans les deux armées.*

Tilli avoit à Breitenfeld dix-ſept régimens de cavallerie & dix-huit d'infanterie. J'ai dit §. VI. que ſa cavallerie faiſoit treize-mille chevaux & l'infanterie vingt-quatre ou ſelon d'autres vingt-ſept-mille hommes. A cette même bataille de Breitenfeld Guſtave avoit neuf-mille cavaliers & treize-mille fantaſſins. J'ai dit au même §. VI. que la cavallerie de Wallſtein étoit de ſeize-mille-neuf-cent chevaux & ſon infanterie de vingt-trois-mille hommes (*b*).

(*b*) Gualdo p. 217.

Ainſi chez les Impériaux il y avoit en 1631 une fois plus d'infanterie que de cavallerie; & dans l'armée ſuédoiſe la cavallerie faiſoit les trois quarts de l'infanterie. Malgré ce grand nombre de chevaux, la cavallerie impériale étoit d'un bon quart plus forte que celle des Suédois & l'infanterie le double de celle de Guſtave-Adolphe, ſi on ne compte pas les Saxons.

A Lutzen l'année 1632 la cavallerie des deux armées faiſoit les trois-quarts de l'infanterie. Mais la cavallerie impériale étoit d'un bon quart plus forte que celle des Suédois, & l'infanterie presque d'un tiers ſupérieure à celle du roi.

De la paye.

§. X. *De la paye & de l'étape pour la ſubſiſtance des troupes dans les deux armées.*

La paye des Impériaux étoit plus forte que celle des Suédois; mais on faiſoit des retenues aux troupes, & elles n'étoient pas payées auſſi exactement que celles du roi de Suéde.

Un colonel qui commandoit mille chevaux des Impériaux avoit par mois . . . . . Fl. 400
Un capitaine . . . . . — 125
Un lieutenant . . . . . — 40
Un cornette . . . . . — 30
L'empereur payoit par mois pour chaque cuiraſſier & la nourriture de ſon cheval (*a*) . . . . . — 24

(*a*) Fronsberger l. 1. p. 49.

Ainſi un régiment de cavallerie coûtoit à l'empereur par mois dix-neuf-mille-cinq-cent-huit florins d'empire, le florin faiſant 15 batzen ou 25 ſtuver de Brabant (*b*) ou 16 bons gros; ce qui reviendroit à trois-mille cinq écus & huit bons gros argent de Brandebourg.

(*b*) *Id.* l. 11. p. 21.

Fronsberger dit que de ſon tems l'entretien d'un régiment d'infanterie porté à quatre-mille hommes, revenoit à trente-ſept-mille-huit-cent-vingt-quatre florins par mois (*c*). *Wallenhauſen* qui eſt plus moderne ne compte par mois pour l'entretien d'un régiment allemand de trois-mille hommes que vingt-ſept-mille florins (*d*).

(*c*) *Id.* l. 11. p. 20.

(*d*) Krieges-Kunſt zu Fuſs p. 17.

Il eſt bon d'obſerver que depuis Maximilien II. juſqu'à Ferdinand II. la paye du colonel fut portée de 400 florins à 835 (*e*). Ainſi

(*e*) Fronsberger l. 2. p. 20.

Le colonel avoit par mois . . . . . Fl. 835
Le capitaine . . . . . — 180
Le lieutenant . . . . . — 50
L'enſeigne . . . . . — 45
Le mouſquetaire . . . . . — 6
Le piquier ou double paye . . . . . — 9
Un ſergent . . . . . — 11
Un caporal . . . . . — 10

Suivant le docteur *Hart* un colonel ſuédois lors de l'entrée de Guſtave en Allemagne avoit deux-mille écus par an, un lieutenant-colonel mille, un capitaine ſept-cent écus, le lieutenant trente écus par mois, & le ſimple ſoldat vingt & un bons gros par ſemaine. La paye ſe donnoit trois fois par mois le 11, le 21, & le dernier du

mois. Dans certaines occaſions le roi voulant encourager les troupes leur faiſoit diſtribuer un tiers & quelque-fois deux de la ſolde du mois (*a*).

(*a*) Hart diſſertation p. 16.

De l'étape.

De l'étape.

Pour la diſtribution de l'étape il y avoit chez les Impériaux un *étapier* ou commiſſaire des vivres par régiment, qui étoit tenu de fournir les vivres & le fourage néceſſaires. Chaque ſoldat avoit par jour deux livres de pain & une livre de viande. On comptoit par jour pour la nourriture d'un cheval ſix livres d'avoine ou quatre livres d'orge ou de ſeigle, & dix livres de foin. On y ajoûtoit trois fagots de paille par ſemaine (*b*).

(*b*) Montecuculi p. 55.

Quand les vivandiers apportoient les denrées au camp, le prevôt du régiment y mettoit le taux & les ſoldats les payoient ſur ce pied (*c*).

(*c*) Fronsberger l. 1. p. 85.

Il eſt à croire que le même ordre s'obſervoit à l'armée ſuédoiſe. On y donnoit le pain aux ſoldats, mais ils le payoient de leur ſolde. Cependant le docteur *Hart* dit qu'il reſtoit encore à chaque ſoldat trois bons gros par jour. Ainſi quand j'ai dit qu'il recevoit vingt & un gros par ſemaine, j'ai entendu ce qui lui reſtoit ſon pain payé.

La conduite des équipages à l'armée de l'empereur ſe faiſoit par entrepriſe. Il y avoit des *Wagenmeiſter* qui fourniſſoient les chevaux & qui avoient l'inſpection ſur les valets de l'armée (*d*). Le bagage étoit très-conſidérable alors. Chaque cavalier outre ſon cheval de ſervice avoit un bidet ou cheval pour le fourage, qu'on appelloit *petie*. Un goujat conduiſoit ce cheval à la ſuite de l'eſcadron (*e*). Dans l'armée de l'empereur on paſſoit à chaque compagnie quatre chariots pour le bagage & un pour les vivres (*f*). *Montecuculi* ajoûte qu'on permettoit aux fantaſſins en campagne de mener avec eux des femmes & des bêtes de charge (*g*). Mais pour tenir ces femmes en ordre il y avoit un vieux ſoldat par compagnie qui les ſurveilloit & qu'on appelloit le *Rumor-Meiſter* ou maître du bruit (*h*).

(*d*) *Id.* l. 2. p. 19.

(*e*) Wallenhauſen K. K. zu Pferde p. 28. Montecuculi p. 59.

(*f*) *Id.*

(*g*) Montecuculi p. 59.

(*h*) Fronsberger l. 1. p. 39 à 40.

Les

Les Suédois avoient moins de bagage que les Impériaux, & on trouve dans leurs reglemens militaires quelques articles de police qui ont été adoptés par d'autres puiſſances (*a*). On voit encore une ordonnance de Charles-Guſtave qui regle la marche des chariots (*b*).

(*a*) Montecuculi p. 59.

(*b*) Hoyers Brandenburgiſches Krieges-Recht.

§. XI. *De l'habillement des troupes dans les deux armées.*

Habillement des troupes.

L'habillement des troupes allemandes étoit tel qu'on repréſente l'habillement ſuiſſe. C'eſt à dire, que les ſoldats portoient de grandes culottes, & l'habit n'étoit qu'une petite camiſole juſte au corps avec des manches fort larges. Il paroît qu'on ne connoiſſoit pas encore l'uſage des manteaux, car il n'en eſt fait mention pour la premiére fois que ſous Ferdinand III. Ainſi ils ſont poſtérieurs à l'année 1637 (*c*).

(*c*) Hoyers Brandenburgiſches Krieges-Recht. Kaiſers Ferdinandi III Art. Brief.

La forme des chapeaux étoit celle d'un cone tronqué ayant pour baſe de petits bords rabattus, comme ſont encore les chapeaux des matelots hollandois.

La cavallerie avoit des bottes fort larges terminées par de grandes genouilléres rabattues (*d*) que quelques-uns faiſoient border d'une frange d'or ou d'argent.

(*d*) Hart diſſertation p. 30.

Les officiers avoient à leur chapeau un bouquet de plumes de différentes couleurs. Ils ſe diſtinguoient auſſi par une chaîne d'or & par l'écharpe qu'ils portoient en bandouliére. Le docteur *Hart* dit que la couleur de cette écharpe étoit indifférente. Je ne diſpute pas que la couleur en ſoi ne fût indifférente, mais elle étoit la même dans toute l'armée. *Gualdo* dit expreſſément que Walſtein en fit un article de la diſcipline militaire qu'il introduiſit en reprenant le commandement, & qu'il ordonna à toute l'armée de porter des écharpes rouges (*e*).

(*e*) Gualdo p. 151.

Les ſoldats ſuédois avoient des caſaques fort larges doublées de peliſſe en hyver (*f*). Ces juſtaucorps étoient de couleurs différentes, dont le nom paſſoit au régiment. Ainſi le régiment de Damitz étoit appellé *la brigade blanche &c.* Les officiers de cavallerie portoient un-

(*f*) *Id.* p. 31.

collet de buffle. Le roi en avoit un de peau d'élan ſelon *Hart* (*a*) ou de buffle ſuivant *Gualdo* (*b*).

(*a*) Diſſertat. de Hart p. 8.
(*b*) Gualdo p. 74.

Armes de la cavallerie impériale.

§. XII. *Des armes défenſives & offenſives de la cavallerie impériale.*

Comme le roi de Suéde avoit des principes différents de ceux que les généraux de Ferdinand ſuivoient, il eſt naturel que cette différence ſe retrouve auſſi dans les armes dont ſa cavallerie ſe ſervoit. Je vais décrire les armes défenſives & offenſives des deux armées, il ſera plus aiſé de juger quelles étoient les meilleures.

Cuiraſſier armé de pied en cap.

Wallenhauſen nous a conſervé la figure d'un cuiraſſier de l'empereur armé de pied en cap tel qu'il étoit encore l'année 1634. Cette figure ſe voit dans ſon *Art de la Guerre pour la Cavallerie.* Par la deſcription que l'auteur y donne de l'armure d'un cuiraſſier impérial, on peut juger qu'il devoit être comme affaiſſé ſous le poids de ſes armes, & le cheval très-chargé.

La ſelle étoit à deux arçons comme le ſont encore celles de la cavallerie, mais les arçons étoient plus élevés. Le cuir de la ſelle débordoit les deux arçons, & faiſoit l'effet de la houſſe. La bride étoit couverte d'un fer battu, qui ſe plioit à volonté par le moyen des charnieres qu'on y avoit ménagées. Le mors étoit ce qu'il eſt encore, excepté que les branches étoient exceſſivement longues. Le cuiraſſier avoit la tête emboitée dans un heaume ou ſalade à l'épreuve du coup de ſabre & d'une bale morte. La viſiére qui tenoit aux deux côtés du caſque étoit mouvante, enſorte que dès que le cavalier ne combattoit plus, il relevoit cette viſiére qui repoſoit alors ſur le ſommet du heaume. Le cavalier pour préſerver ſon cou de la bale ou de l'arme blanche, paſſoit la tête dans un *gorgerin* ou collier de fer, dont les larges rebords lui couvroient les épaules. Il étoit cuiraſſé devant & derriére, & la cuiraſſe qu'il avoit ſur la poitrine étoit à l'épreuve de la bale. Il avoit ſes bras dans des *braſſards* dont les jointures étoient recouvertes

par des lames de fer. Ses mains étoient cachées dans des *gantelets* de fer à l'extérieur avec des charniéres aux jointures néceſſaires. L'intérieur du gantelet & le dedans de la main étoient de peau.

Au défaut de la cuiraſſe qui couvroit l'homme par devant il y avoit au deſſus de la ceinture quelques crochets, auſquels il attachoit le tablier qu'on nommoit *taſſette*, qui couvroit l'arçon & deſcendoit ſur la cuiſſe du cavalier. Il avoit de larges culottes de peau dont la partie ſupérieure depuis la hanche juſqu'au deſſus du genou étoit couverte de lames de fer poſées l'une ſur l'autre à peu près comme des écailles de poiſſon. Ces deux plaſtrons qu'on nommoit *cuiſſarts* tenoient à deux crochets au défaut de la cuiraſſe, & étoient outre cela attachés à la cuiſſe avec des courroies qu'on lioit au deſſus du genou. Le deſſus de la jambe étoit couvert d'une plaque de fer qu'on nommoit *devant de gréves*. Elle étoit attachée au deſſus de la cheville du pied & bouclée au deſſus du genou. Le cavalier paſſoit alors ſa jambe dans une botte fort large à cet effet, & où il y avoit d'immenſes éperons attachés. L'épée du cuiraſſier que *Wallenhauſen* nomme *Pedarme* (peut être par corruption pour épée d'arme) étoit droite & pointue pour frapper d'eſtoc comme de taille. La lame ne plioit pas, & à la garde il y avoit une branche ouverte pour préſerver la main du cavalier. L'épée pendoit au ceinturon qui étoit ordinairement fort riche. Ce ceinturon étoit accroché à la cuiraſſe par derriere, & devant il tenoit à la ceinture par une courroie (*a*). Le cuiraſſier avoit à l'arçon de ſa ſelle deux piſtolets fort longs. Le canon étoit de deux pieds & la bale de vingt à la livre (*b*) ou de ſeize ſelon *Wallenhauſen* qui dit que chaque bale peſoit deux lots.

(*a*) Wallenhauſen K. K. zu Pferde p. 18

(*b*) Schildknecht l. 2. p. 161.

Ce piſtolet avoit une platine *allemande* (das teutſche Schloſs) *c'eſt* à dire, qu'il étoit à rouet avec un chien dans lequel il y avoit une pierre viſſée. Quand on vouloit tirer on abatoit le chien qui repoſoit alors ſur le baſſinet, on bandoit le reſſort en tournant le rouet avec une clef de fer faite exprès, on touchoit la détente, alors la roue

tournant contre la pierre en faiſoit ſortir des étincelles qui allumoient la poudre du baſſinet, & le coup partoit. D'abord on fut obligé d'ouvrir le baſſinet; ce qui faiſoit perdre du tems. Mais dans la ſuite on trouva le moyen de faire qu'il s'ouvrît de lui-même en abaiſſant le chien deſſus (*a*). La clef de fer pour monter le rouet pendoit au fourreau droit du piſtolet, ainſi qu'une bourſe de cuir dans laquelle étoient les bales, & au deſſous pendoit la giberne.

(*a*) Montecuculi p. 14.

Cette armure complette des cuiraſſiers impériaux eſt celle que preſcrit l'ordonnance de Maximilien II. Mais au tems où Montecuculi écrivoit, on avoit ſans doute retranché beaucoup de piéces de cette armure & vû la néceſſité de ſoulager le cavalier. Car cet auteur parlant des cuiraſſiers dit: „ils ſont armés aujourd'hui de demi-cuiraſſes „qui ont le devant & le derriére; de bourguignotes compoſées de plu„ſieurs lames de fer attachées enſemble par derriére & aux côtés pour „couvrir le col & les oreilles; & de gantelets qui couvrent la main „juſqu'au coude." (*b*) Il ne parle, comme on voit, ni des *taſſettes*, ni des *cuiſſars*, ni des *gréves*, preuve qu'on ne s'en ſervoit plus.

(*b*) *Id.* p. 15.

Armure du carabinier.

Les carabiniers faiſoient uſage de l'arme à feu plus ſouvent que de l'arme blanche. Ils étoient à la cavallerie ce que les mouſquetaires étoient aux piquiers de l'infanterie. Leur armure conſiſtoit dans un bonnet de fer & une demi-cuiraſſe ou plaſtron qui s'attachoit derriére le dos avec deux fortes courroies paſſées en ſautoir.

Leurs armes offenſives étoient une carabine, une paire de piſtolets & une épée. Le canon de la carabine avoit trois pieds de long & tiroit une bale de deux lots. Le carabinier portoit une bandouliére en écharpe de l'épaule gauche à la hanche droite, & à cette bandouliére pendoit un crochet auquel la carabine étoit attachée. A cette fin il y avoit au fuſt de la carabine une verge de fer en forme d'anſe applatie dans laquelle entroit le crochet de la bandouliére. Cette carabine ainſi que les piſtolets, étoient à rouet; invention connue en Allemagne depuis l'année 1586 au rapport d'un italien nommé *Luigi*

Collado, que l'on trouve cité dans la *Milice françoiſe du P. Daniel* (*a*). Le carabinier avoit auſſi du côté droit une *giberne* ou poche de cuir qui contenoit douze cartouches déja chargées, & ſix autres étoient dans une autre bourſe de cuir attachée au pommeau de la ſelle. La clef pour monter le rouet pendoit à la giberne; enſorte que le carabinier avoit ſous la main tout ce qui lui étoit néceſſaire pour charger, bander ſon arme à feu, tirer & recharger. (*a*) Tom. I.

Dragons.

Les dragons différoient des carabiniers, en ce qu'ils n'avoient aucune arme défenſive, & étoient armés comme l'infanterie. On ne voit pas qu'ils ayent eû des piſtolets à leur ſelle. *Gualdo* dit qu'à l'arçon ils avoient une hache (*b*). Montecuculi y ajoute une pelle (*c*). Les croates n'avoient également aucunes armes défenſives, les offenſives conſiſtoient en une carabine & un large cimeterre (*d*). (*b*) Gualdo p. 164. (*c*) Montecuculi p. 15. (*d*) *Id.* p. 208.

§. XIII. *Des armes défenſives & offenſives de la cavallerie ſuédoiſe.*

Armes de la cavallerie ſuédoiſe.

L'armure d'un cuiraſſier de Guſtave-Adolphe n'étoit pas à beaucoup près auſſi peſante que celle des cuiraſſiers impériaux. Le ſuédois n'avoit qu'une demie cuiraſſe à l'épreuve du mouſquet, & un bonnet de fer pour parer le coup de ſabre. Il paroît auſſi que ſa carabine étoit plus courte. Le but du roi de Suéde en retranchant ce qu'il y avoit de *ſuperflu* dans l'armure de la cavallerie impériale, étoit de rendre la ſienne plus leſte & plus propre à éxécuter les mouvemens qu'il avoit imaginés; tandis que les Impériaux comme affaiſſés ſous le poids de leurs armes ne formoient que de lourdes maſſes qui pouvoient à peine ſe mouvoir. M. le comte de *Turpin* parlant de l'armure de pied en cap que le maréchal de Saxe (*e*) propoſoit de rendre à la cavallerie, dit „ qu'un cavalier ainſi armé de toutes piéces doit être très-embaraſſé de „ ſes armes s'il eſt renverſé de deſſus ſon cheval & qu'il ne pourra ſe „ relever que difficilement. J'ai voulu, ajoute-t-il, faire l'expérience „ de ce que j'avance. J'ai mis une armure de pied en cap qui étoit „ juſte à ma taille & qui, étant debout, ne me génoit point & avec la- (*e*) *Riveries* Ch. 3. Art. 2.

„quelle j'ai marché longtems avec assez d'aisance. Je me suis mis à „genou avec beaucoup de difficulté. Ensuite je me suis assis par terre „& me suis couché. Mais lorsque j'ai voulu me relever, cela ne m'a „pas été possible, & il a fallu me désarmer dans la position où j'étois (*a*). Voilà qui prouve bien la supériorité des armes défensives de la cavallerie suédoise.

(*a*) Commentaires sur Montecuculi. Paris 1769. T. I. p. 94.

Je passe aux armes offensives qui étoient l'épée & les pistolets (*b*). Le comte *Gualdo* donne à la cavallerie allemande de Gustave-Adolphe, outre les pistolets & l'épée, une masse d'armes qui avoit d'un côté un marteau & de l'autre un crochet pour enlever les Impériaux de dessus leurs chevaux en les arrêtant par les boucles de la cuirasse (*c*). C'étoit anciennement l'arme offensive des cavaliers Goths (*d*). Ce qui fait croire que si Gustave en avoit banni l'usage dans ses troupes, c'est qu'il en connoissoit le peu d'utilité. Ainsi quoique pareille arme offensive se trouve encore dans son armée l'année 1632, il faut la regarder comme peu essentielle, & croire que la cavallerie allemande comme la suédoise se servoit communément de l'arme blanche.

(*b*) Puffendorf l. 4. §. 65.

(*c*) Gualdo p. 214. De Prades p. 205.

(*d*) Fronsberger l. 3. p. 165.

Les dragons qui faisoient la seule cavallerie legére des Suédois n'avoient point d'armes défensives. *Gualdo* dit qu'ils étoient armés comme l'infanterie d'un mousquet qu'on tiroit avec une mêche allumée, laquelle étoit autour d'un petit bois attaché à la têtiére du cheval. Ils portoient à la ceinture un cimeterre, & à l'arçon de la selle pendoit une hache qui leur servoit à couper du bois & les palissades quand ils montoient à l'assaut (*e*).

(*e*) Gualdo p. 164.

Armes de l'infanterie impériale.

§. XIV. *Des armes de l'infanterie chez les Impériaux.*

Il n'y avoit que les piquiers dans l'infanterie qui eussent la demi-cuirasse. Elle étoit à l'épreuve du mousquet & tenoit au corps du soldat par des épaulettes dans lesquelles il passoit les bras, & par une courroie bouclée à la ceinture. Au bas de cette cuirasse étoient accrochées les *tassettes* ou le tablier de fer qui couvroit le ventre du piquier.

Il avoit au cou le *gorgerin* comme la cavallerie & le *pot en tête* qui étoit attaché ſous le menton pour le préſerver du coup de ſabre. L'arme principale du piquier pour l'attaque étoit la *pique*, qui étoit ordinairement de bois de frêne. La flêche quelquefois à deux tranchants & large d'un bon pouce ſe terminoit en langue de carpe. Quelquefois c'étoit un carrelet; & ce fer tenoit à la pique par deux lames qui avoient au moins cinq paumes de long. Le gros bout de la pique étoit garni d'un fer battu qui ſe terminoit en pointe (*a*). La longueur de la pique étoit de quinze, ſeize juſqu'à dix-huit pieds (*b*). Le piquier avoit auſſi pour arme offenſive une aſſez longue épée qu'il portoit du côté gauche, elle étoit paſſée dans un ceinturon que le ſoldat bouclioit autour du corps. C'étoit auſſi l'uſage chez les piquiers ou doubles-payes, avant le tems dont je parle, que la quatriéme partie s'armât d'eſpadons & de halebardes. Celles-ci différoient des piques en ce que la flêche étoit plus large, plus longue, & que les ailes ſe terminoient en demi-lune. Au-deſſous des ailes on attachoit une groſſe houpe d'or ou de ſoye, c'étoit la marque diſtinctive de l'officier. La halebarde étoit de moitié moins longue que la pique, & le fer du gros bout étoit auſſi plus long, plus fort & très-pointu.

(*a*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs 1630. p. 36.

(*b*) Montecuculi p. 14. & 24.

Les mouſquetaires faiſoient dans l'infanterie le ſervice des arquebuſiers à croc qu'on avoit réformés depuis quelque tems. *L'arquebuſe*, dont ils prenoient leur nom, tiroit un gros plomb, le canon n'avoit que trois paumes de longueur, cette arme étoit tout auſſi peſante que le mouſquet & ne portoit pas ſi loin (*c*). La ſeule arme défenſive du mouſquetaire étoit le *pot en tête* à l'épreuve du coup de ſabre. Ses armes offenſives étoient le mouſquet & l'épée. Le mouſquet tiroit une bale de huit à dix à la livre. Toute ſa longueur y compris le fuſt étoit de cinq pieds du rhin, & la longueur du canon trois pieds & demi. On mettoit le feu à l'amorce avec une mêche allumée qui étoit viſſée dans le ſerpentin. Ainſi quand on vouloit tirer, on découvroit le baſſinet, on touchoit la détente & alors le ſerpentin avec la mêche

(*c*) Fronsberger l. 2. p. 50

allumée s'abaiſſoit ſur le baſſinet, mettoit le feu à l'amorce & le coup partoit. La portée du mouſquet étoit de trois-cent pas ordinaires ou ſoixante verges rhinlandiques (*a*). Le fourniment du mouſquetaire étoit une bandouliére large de trois à quatre pouces qu'il portoit en écharpe de l'épaule gauche à la hanche droite. Comme cette bandouliére n'eſt plus en uſage je l'ai fait graver pour en donner une idée plus juſte. A cette bandouliére pendent onze étuis de bois ou de fer blanc A recouverts de peau & fermés par un couvercle B. Chaque étui contient une charge, dix de ces étuis ſont pleins, & dans le onziéme eſt la poudre préparée pour l'amorce. A cette même bandouliére pend auſſi la giberne C remplie de poudre, & une bourſe de peau D où ſont renfermées les bales. On paſſoit autour de cette bandouliére trois ou quatre bouts de mêche E longs de 6 ou 7 paumes. Mais lorſqu'il pleuvoit ou qu'on faiſoit une marche de nuit, le bout de la mêche allumée étoit paſſé dans un tuyau de fer blanc percé pour donner de l'air à la mêche. A cette même bandouliére pendoit le chapeau du ſoldat quand il étoit dans l'action & qu'il avoit le pot en tête.

(*a*) Montecuculi p. 24.

Fig. I.

Le mouſquet avoit ſa *fourchette* qui étoit un bâton de quatre pieds de long. Un des bouts étoit armé d'une longue pointe de fer qu'on fichoit en terre, & l'autre bout étoit garni de deux fourchons de fer. Il y avoit un trou au bâton dans lequel on paſſoit un cuir en forme de cordon que le ſoldat tenoit à la main, laiſſant traîner la fourchette lorſqu'il marchoit. Quand il vouloit faire feu, il appuyoit ſon mouſquet ſur cette fourchette & ajuſtoit ſon coup.

Le ſabre n'avoit que trois pieds tout au plus, étoit large & ſe terminoit en ligne courbe. Le ſoldat le portoit comme un couteau de chaſſe, en ligne droite. Ce ſabre étoit tenu par une large courroie qui pouvoit ſervir tout à la fois de ceinture & de baudrier (*b*).

(*b*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 27. & 28.

§. XV.

§. XV. *Des armes de l'infanterie chez les Suédois.*

Armes de l'infanterie ſuédoiſe.

Je n'ai trouvé nulle-part que les piquiers ſuédois ayent eû des cuiraſſes, mais toute l'infanterie avoit le pot en tête. Ce n'eſt pas que je veuille inférer de-là que la cuiraſſe fût une armure inutile au piquier dans l'attaque. J'ai dit que la pique chez les Impériaux avoit juſqu'à 18 pieds de long. Guſtave la racourcit, & en fit une pertuiſanne de onze pieds, dont la lame avec ſa hampe avoit deux pieds de long, & en bas quatre pouces & demi (*a*) de large. Cette deſcription de la pertuiſanne ſuédoiſe s'accorde avec celle qu'on trouve dans le traité de la colonne du chevalier *Folard*. Le docteur *Hart* ajoûte que le roi de Suéde rejetta *la fourchette des lances* (*b*). C'eſt aſſurément une faute d'impreſſion. L'auteur a voulu parler de la fourchette du mouſquet, je m'en rapporte à ce qu'il dit dans un autre endroit. D'ailleurs je ne ſache pas qu'aucune nation ait jamais poſé la lance ſur une fourchette, elle eût par-là trop perdu de ſa force & de ſon jeu. Guſtave ôta la fourchette aux mouſquetaires malgré ſes officiers qui s'oppoſoient à cette réforme „tant on revient difficilement „des uſages chez toutes les nations, ſoit amour propre, ſoit pareſſe „ou ſtupidité." (*c*) Guſtave proſcrivit auſſi cette bandouliére dont j'ai donné la deſcription, & en ſa place il introduiſit le *Fourniment* qui contenoit un nombre ſuffiſant de cartouches pour que le ſoldat ne fût point arrêté dans l'action & que ſon feu ne perdît point de ſa vivacité (*d*). Le docteur Hart dit auſſi que le roi perfectionna la platine des mouſquets (*e*). Il auroit dû dire en quoi cette platine fut perfectionnée. Ce changement eſt d'autant plus difficile à découvrir que *Gualdo* parlant des dragons ſuédois dit qu'ils ſe ſervoient encore de méches pour mettre le feu à l'amorce (*f*). Ce qui eſt encore plus vraiſemblable des mouſquetaires. Peut-être que l'amélioration conſiſtoit dans ce reſſort qui découvroit le baſſinet, en même tems que le ſerpentin avec la méche allumée donnoit ſur l'amorce, ainſi que je l'ai expliqué plus haut en parlant de la platine des piſtolets. Il eſt à

(*a*) Hart T. I. p. 631.

(*b*) *Id.* p. 65.

(*c*) Réveries du maréchal de Saxe Chap. 3. Art. 2.

(*d*) Hart T. I. p. 628.

(*e*) *Id.* p. 65.

(*f*) Gualdo p. 164.

croire que Guſtave ôtant la fourchette à ſon infanterie lui donna des mouſquets plus legers, puiſque cette fourchette n'avoit été imaginée qu'au défaut de bras aſſez forts pour ſoutenir ces mouſquets en joue.

Exercice de la cavallerie.

§. XVI. *De l'éxercice de la cavallerie dans les deux armées.*

Chaque eſpéce de cavallerie avoit ſon éxercice. Le cuiraſſier qui étoit éxercé à l'eſtoc ou à la pointe devoit courir le bras tendu, la pointe de l'épée en avant, & toucher un but qui pour cet effet étoit attaché à différentes hauteurs. Le plus haut but étoit de niveau avec la gorge d'un cavalier aſſis ſur la ſelle. Le ſuivant répondoit au poitrail du cheval, & le plus bas étoit à deux pieds de terre afin que le cavalier s'accoutumât à percer le fantaſſin du premier rang qui avoit un genou en terre. On lui apprenoit à détourner ſon cheval ſur la gauche, à enfiler la viſiére du cavalier ou à percer le poitrail du cheval. Il étoit également éxercé à faire le coup de piſtolet aux mêmes buts pour apprendre à tuer l'homme ou le cheval. Cependant il ne devoit lâcher ſon coup que quand il étoit aſſez près pour voir le blanc des yeux de ſon adverſaire (*a*). Le cuiraſſier ne commençoit à pouſſer ſon cheval en carriére qu'à ſoixante pas de l'ennemi (*b*).

(*a*) Wallenhauſen K. K. zuPferdep. 19.

(*b*) Baſta, traité de la cavallerie.

Le carabinier devoit tirer à cheval, il étoit même obligé de faire feu en pleine carriére, & de tirer en tout ſens (*c*) de droite & de gauche, en face & derriére lui. Ainſi lorſqu'il avoit tiré ſa carabine en face, il avançoit quelques pas ſur la gauche & tiroit le piſtolet de la droite; il ſe portoit alors ſur la droite & tiroit le piſtolet de la gauche (*d*). Les dragons & les mouſquetaires avoient le même éxercice. Cependant on apprenoit auſſi aux dragons à tirer à cheval (*e*) & on leur montroit ſurtout comment ils devoient attacher leurs chevaux l'un à l'autre en jettant la bride de l'un ſur le cou de l'autre, lorſqu'ils devoient mettre pied à terre.

(*c*) Wallenhauſen K. K. zuPferdep. 20.

(*d*) Schildknecht l. 3. p. 168.

(*e*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 22.

Comme les cuiraſſiers ſuédois avoient des armes plus legéres, leur éxercice étoit auſſi plus ſimple & plus promt que celui des cuiraſſiers

de l'empereur. Ils attaquoient ſerrés, & dès qu'ils avoient fait feu du piſtolet, ils mettoient le ſabre à la main & chargeoient (*a*). En parlant des manœuvres de la cavallerie dans les deux armées, je ferai voir combien cette maniére des Suédois étoit préférable à celle des Impériaux. Les dragons ſuédois dèvoient auſſi ſavoir mieux tirer à cheval que ceux de l'empereur, puiſque dans un jour d'action ils rangeoient avec la cavallerie & faiſoient le ſervice des carabiniers.

(*a*) Pufendorf l. 4. §. 65.

§. XVII. *Du maniement des armes dans l'infanterie des deux armées.*

Maniement des armes.

La maniere d'éxercer l'infanterie allemande étoit longue & minutieuſe. Quand les piquiers ſe repoſoient ſur la pique ils la tenoient de la main droite, & quand ils marchoient ils l'avoient ſur l'épaule droite; ce qui ſe faiſoit en trois tems. On leur apprenoit à préſenter la pique en avant contre l'infanterie en tout ſens. Ce qui ſe faiſoit en la tenant horizontalement. Au lieu que contre la cavallerie ils l'allongeoient de biais de bas en haut, portoient le pied gauche en avant, tenoient la pique de la main gauche, la baiſſoient, en tenoient le bout appuié contre le pied droit, & avoient l'épée nue dans la main droite. Quelquefois ils portoient *la pique trainante*, ce qui ſe faiſoit en la tenant au-deſſous du fer. C'étoit afin que l'ennemi ne put pas reconnoître où ils étoient. On avoit vingt & un commandemens dans le maniement de la pique.

On ne trouve nulle part quel étoit l'éxercice des piquiers ſuédois, ce qui fait croire qu'ils avoient le même éxercice, parce que tous les mouvemens en étoient néceſſaires. Les hauts & bas-officiers avoient un maniement particulier pour la halebarde qu'ils portoient de différentes maniéres. Lorſqu'ils étoient en ligne, ils ſe repoſoient deſſus & la tenoient de la main droite. Les bas-officiers montoient la garde la halebarde ſur l'épaule. Dans les convois funébres hauts & bas-officiers la portoient renverſée ſous le bras droit (*b*).

(*b*) Wallenhauſen K. K. zu Fuß p. 85.

Le maniement des armes pour l'infanterie chez les Impériaux étoit ſurchargé de commandemens. Il falloit quatre-vingt-dix-neuf tems pour que le ſoldat tirât & rechargeât (*a*). Le ſoldat trainoit la fourchette de la main gauche, il tenoit la mêche allumée entre les trois derniers doigts de la même main, il devoit voir ſi la mêche du ſerpentin touchoit au baſſinet, porter de la main gauche la fourchette ſous le mouſquet, diriger le mouſquet avec le pouce de la main droite, & avec les quatre derniers doigts couvrir le baſſinet auſſi longtems qu'il viſoit. Auſſitôt qu'il avoit tiré & mis une nouvelle amorce dans le baſſinet, il le fermoit, verſoit la charge dans le canon, y faiſoit couler la bale, & bourroit. On recommandoit au ſoldat de viſer aux jambes de l'infanterie, ou au poitrail du cheval. Quand le mouſquetaire étoit en faction en tems de guerre il devoit tenir toûjours le mouſquet appuié ſur la fourchette, & il ſe mettoit dans cette attitude dès qu'il voyoit l'officier s'approcher de ſon poſte.

(*a*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 32.

Le maniement du mouſquet chez les Suédois étoit beaucoup moins compoſé, par une ſuite des retranchemens & améliorations que Guſtave-Adolphe avoit introduits dans les armes à feu. J'en ai parlé plus haut; par le retranchement de la fourchette les mouſquetaires ſuédois gagnoient pluſieurs tems & étoient auſſi plus leſtes dans les marches. Ils n'éprouvoient pas l'incommodité d'avoir pendu au bras gauche un bâton ferré de quatre pieds de long, qui devoit embaraſſer le ſoldat dans les marches ou lorſqu'il chargeoit. Les Suédois n'avoient pas beſoin non plus d'ouvrir le baſſinet qui s'ouvroit de lui-même en lâchant la détente; ce qui étoit une grande commodité pour eux. Car on vient de voir que le mouſquetaire de l'empereur avoit quatre doigts de la main droite occupés à couvrir le baſſinet & qu'il ne pouvoit ſoutenir ſon mouſquet qu'avec le pouce; ce qui devoit l'empêcher de le tenir ferme & de viſer juſte. Un autre avantage étoit d'avoir des charges toutes faites dans des cartouches. Il eſt même étonnant qu'on n'ait pas penſé plustôt à en faire uſage pour le mouſquet, d'autant plus

que les carabiniers impériaux s'en ſervoient. On devroit croire que les Suédois qui perfectionnérent la platine du mouſquet, lui avoient approprié celle du piſtolet, en ſubſtituant le chien armé d'une pierre au ſerpentin qui n'avoit qu'une méche. Cependant on ne peut rien dire de poſitif là-deſſus.

§. XVIII. *De la hauteur des files de cavallerie & d'infanterie dans les deux armées & de leur front.*

Hauteur des files & grandeur du front.

Avant de faire manœuvrer les troupes il eſt bon d'établir un principe d'autant plus néceſſaire qu'il ſervira à donner les dimenſions éxactes des deux ordres de bataille qui ſont la partie la plus intéreſſante de l'hiſtoire militaire de Guſtave-Adolphe. Le principe que je cherche à établir eſt la meſure éxacte du front qu'occupoient le cavalier & le fantaſſin. La ſeconde queſtion eſt liée à la premiére, c'eſt de trouver au juſte ſur combien de hauteur on a combattu dans les deux armées.

Au tems de la venue de Guſtave-Adolphe en Allemagne la cavallerie impériale combattoit ſur une ſi grande hauteur, que ce n'eſt pas ſans me faire violence que j'ai conſervé cette faute. Mais c'en ſeroit une plus grande ſi je m'écartois en cela du rapport unanime de tous les Hiſtoriens & Tacticiens de ce tems-là. *Wallenhauſen* qui écrivoit en 1634 un *Art militaire pour la cavallerie* & qui paroit avoir ſuivi le pied des Impériaux, ne veut pas que les CUIRASSIERS combattent ſur moins de cinq de hauteur ni ſur plus de dix (*a*). Mais les CHEVAUX-LEGERS qui attaquent l'ennemi avec des armes à feu ne doivent être, dit-il, que ſur quatre ou ſix de hauteur, & jamais au delà (*b*). Le chevalier *Folard* aſſure que la cavallerie de Walſtein combattoit ſur huit de hauteur (*c*). Il eſt aiſé de concilier ces deux tacticiens. On admettra avec *Folard* que les cuiraſſiers impériaux combattoient ſur huit de hauteur & on rangera la cavallerie legére ſur quatre ou cinq chevaux de hauteur. Ainſi ceux que *Gualdo* nomme cuiraſſiers dans les ordres de bataille, je les placerai ſur huit; & les cavaliers

(*a*) Wallenhauſen Krieges-Kunſt zu Pferde p. 40.

(*b*) *Id.* p. 28.

(*c*) Traité de la Colonne p. 142. traduction allem.

qu'il ne dit pas être cuiraſſiers, je les rangerai ſur cinq de hauteur. De cette maniére il ſera aiſé de trouver l'eſpace qu'ils occupoient.

Quant à la cavallerie de Tilli il n'y a aucun doute là-deſſus, je la ferai combattre ſur l'ancien pied. Je ferai la même choſe pour l'infanterie, parce que je ne trouve aucun écrivain de ce tems-là qui diſe le contraire, & que d'ailleurs Tilli n'avoit pas le génie qu'il faut pour oſer s'écarter de la voie battue. C'eſt auſſi pourquoi dans l'ordre de bataille de Breitenfeld on trouvera les cuiraſſiers rangés ſur dix & les chevaux-legers ſur ſix de hauteur.

J'aurois bien voulu pouvoir placer la cavallerie ſuédoiſe ſur trois de hauteur, mais je me vois contraint de m'écarter de la régle, entrainé par le témoignage du docteur *Hart* qui dit poſitivement que Guſtave fit combattre ſa cavallerie ſur quatre de hauteur (*a*).

(*a*) Hart T. II. p. 522.

Quant à la maniére dont les Impériaux rangeoient l'infanterie, la voici: Les files étoient de dix hommes, comme on le voit dans plus d'un endroit de *Wallenhauſen* (*b*). Cependant l'ancienne façon étoit de former un bataillon quarré à centre plein. C'eſt auſſi celle que j'ai ſuivie dans le plan de la bataille de Breitenfeld. *Hart* dit auſſi que Walſtein ne combattit jamais que ſur dix de hauteur (*c*). Il faut croire qu'il ne parle ici que de la hauteur des compagnies. Ainſi pour me conformer au rapport du même *Hart* & du plus grand nombre, j'ai été obligé de faire combattre l'infanterie de Walſtein à Lutzen ſur quarante-cinq de hauteur. Quant à l'infanterie ſuédoiſe, il eſt ſûr qu'elle n'étoit qu'à ſix hommes de hauteur, tous les hiſtoriens ſont d'accord là-deſſus (*d*).

(*b*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs. Plan. VII. VIII. IX. X. XVI.

(*c*) Hart T. II. p. 522.

(*d*) Hart T. II. p. 522. Puffendorf l. 4. §. 65. Schildknecht l. 3. p. 142.

Au tems dont je parle, on ſerroit les files de trois maniéres: ou l'on ſerroit les rangs & les files: ou l'on ne ſerroit que les files, & les rangs reſtoient ouverts: ou les rangs étoient ſerrés & les files ouvertes; ce qui avoit lieu pour la cavallerie comme pour l'infanterie (*e*).

(*e*) Wallenhauſen K. K. zu Pferde p. 32. Schildknecht l. 3. p. 173 & 180.

Mon objet n'eſt pas de déterminer les différentes diſtances qu'on faiſoit prendre aux ſoldats qu'on éxerçoit. Je ne dois parler que de

l'eſpace qu'occupoient le cavalier & le fantaſſin dans l'action. Or en n'admettant que le moindre eſpace, tel qu'on le trouve aſſigné dans tous les Tacticiens d'alors, cet eſpace paroît encore exceſſif en comparaiſon de celui qu'occupent les troupes de nos jours, ſurtout l'infanterie. Dans les deux ordres de bataille j'ai ſuivi *Schildknecht* qui aſſigne au fantaſſin deux pieds de front ſur deux pieds de hauteur; au cavalier trois pieds de front ſur dix de hauteur, & c'eſt ſelon lui le moindre eſpace ou la diſtance la plus ſerrée (*a*). *Montecuculi* regarde comme la diſtance la plus ſerrée trois pieds de front & autant de hauteur pour le fantaſſin, & quatre de front ſur huit de hauteur (*b*) pour le cavalier. Ce qui paroît encore plus étonnant quand on voit que *Wallenhauſen*, qui écrivoit vingt ans avant *Montecuculi* & qui ſuit l'ancien pied allemand, aſſigne un moindre eſpace au fantaſſin (*c*). Comme cet eſpace n'excéde guéres celui admis par *Schildknecht*, & que ce dernier étant contemporain & ingénieur de Guſtave-Adolphe paroît avoir pris le pied ſuédois pour baſe de ſa tactique, c'étoit une raiſon de plus pour moi de préférer ſa proportion à toute autre dans le terrein que j'aſſigne aux troupes tant à pied qu'à cheval.

(*a*) Schildknecht l. 3. p. 168 & 180.

(*b*) Montecuculi p. 23.

(*c*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 48.

§. XIX. *De l'arrangement & de l'éxercice de la cavallerie & de l'infanterie par compagnies chez les Impériaux.*

Arrangement & éxercice par compagnies chez les Impériaux.

Quand la cavallerie éxerçoit par compagnie, le cornette étoit au milieu de la premiére ligne & portoit l'étendart. Les deux autres officiers, le capitaine & le lieutenant ſe tenoient devant le front, & les bas-officiers derriére l'eſcadron. La cavallerie ſe ſerroit ou s'ouvroit, les intervalles changeoient, c'eſt à dire, étoient plus ou moins grands ſuivant le deſſein qu'on avoit. On faiſoit faire des converſions à la cavallerie comme à l'infanterie, j'en parlerai plus bas. Les évolutions que *Wallenhauſen* décrit dans le plus grand détail n'entrent pas poſitivement dans mon plan. Je me bornerai à décrire les manœuvres que la cavallerie legére faiſoit en tirant ſur l'ennemi. Cette connoiſſance eſt

néceſſaire pour entendre quelques endroits de *Gualdo* & des autres hiſtoriens de Guſtave-Adolphe, qui parlent de ces manœuvres comme de
Fig. II. choſes connues. Ce que je dirai ſervira en général à répandre plus de jour ſur la maniére de charger en uſage dans ces tems-là. A B C D ſoient un eſcadron de carabiniers qui doivent courir ſur l'ennemi & faire feu en même tems. Soit A B le premier rang ou le front. Ce premier rang avance en ligne droite de A B en E F à 30 pas de l'ennemi. Là il fait halte un moment, met en joue au deſſus de l'oreille gauche du cheval & tire la carabine. Il la laiſſe retomber, prend le piſtolet de la droite, caracole à gauche de E en G & de F en H dix pas en avant, fait le coup de piſtolet ſur la droite, le remet dans le foureau, fait un ſecond caracol ſur la droite de G en I & de H en K, en ſorte qu'il n'eſt plus qu'à dix pas de l'ennemi, en même tems il ſaiſit le piſtolet de la gauche & tire ſur la gauche. Dès que ce premier rang avoit ainſi fait tout ſon feu, il ſe ſéparoit au milieu L M; l'aile droite M K galoppoit à droite & L I à gauche, le long du front de M en N & de L en T. Alors la droite M K défiloit de N en O & la gauche L I de T en V & les deux moitiés ſe reformoient en ligne S P derriére l'eſcadron en faiſant un caracol à la ſuite l'un de l'autre. M K occupoit la partie de la ligne P Q, & L I l'autre partie S R. Alors ils rechargeoient leurs armes. Ce premier rang ayant achevé de tirer de la ligne I K, le ſecond rang X Y ſe portoit ſur E F, & dès que I K s'étoit retiré, le ſecond rang faiſoit la même manœuvre que le premier, & les autres de même juſqu'à ce qu'à la fin P S redevenoit le premier rang. Mais ſi le carabinier ne tiroit que ſa carabine, alors le premier rang A B s'arrêtoit en E F, faiſoit feu, & auſſitôt ſe replioit derriére l'eſcadron comme je viens de le dire de I K qui ſe retire en S P (*a*).

(*a*) Schildknecht lib. 3. p. 168.

Les cuiraſſiers chargeoient ſerrés à rangs ouverts, & ſi le premier rang n'avoit pas enfoncé l'ennemi, il faiſoit une décharge de ſes piſtolets, & défiloit de droite & de gauche pour faire place au choc & au feu

feu du ſecond rang; en attendant le premier ſe reformoit derriére l'eſcadron comme je l'ai dit des carabiniers (*a*).

(*a*) Schildknecht L. 3. p. 169.

Des officiers de cavallerie, qui liront cette manœuvre que je viens de décrire de l'ancienne cavallerie allemande, ſeront ſans doute étonnés comment un ſeul rang de cavallerie pouvoit s'avancer à dix pas de l'ennemi, ſans qu'il fût culebuté & haché par la cavallerie ennemie. Cette manœuvre pouvoit ſans doute avoir cet inconvénient & d'autres encore. On lit par exemple qu'en l'année 1554 les Impériaux à la bataille de Renti éprouvérent un inconvénient qui fut une ſuite naturelle de la manœuvre en queſtion. Dans la deſcription de cette bataille (*b*) il eſt dit, que „le duc de Guiſe ramaſſa toute ſa cavallerie „pour réſiſter au comte de *Vulenſtut* qui s'approchoit de lui avec ſes „deux-mille Reiters. Il eſſuia les décharges des premiers rangs en „avançant toûjours, & contraignit ainſi ce gros eſcadron à reculer „inſenſiblement, d'où il arriva que ceux qui avoient tiré leurs piſtolets „firent le caracol à leur ordinaire, & cherchérent à ſe mettre au dos „de l'eſcadron pour recharger leurs piſtolets. Ils trouvérent rempli le „terrein que leur général avoit laiſſé vuide pour ce ſujet, parce que „l'eſcadron de leurs hommes d'armes en reculant l'avoient occupé; & „comme ils n'oſoient ni demeurer à découvert ni recharger en pleine „campagne, de peur d'être ſurpris en cet état, ils entreprirent de ſe „couler entre l'eſcadron de leurs hommes d'armes & les troupes fla„mandes, en ſuppoſant que celles-ci feroient une démarche en arriére „pour leur donner paſſage. Mais au lieu de cela elles ſe renverſérent „ſur les Allemands du maréchal de Gueldre... La lenteur du conné„table de Montmorenci empêcha la priſe de l'empereur & l'entiére „ruïne de ſon armée dont cette manœuvre étoit la cauſe." Montecuculi attribue la perte de la bataille de Lutzen à cette même manœuvre de la cavallerie de Walſtein, *qui ſe retire ſi vîte*, dit-il, *que cela a l'air d'une fuite, ôte le courage aux autres ou bien les heurte & ſe renverſe ſur eux* (*c*). Cependant on voit que la cavallerie chargeoit en-

(*b*) Victoires mémorables des François T. I. p. 273. Paris 1754.

(*c*) Montecuculi p. 34.

core de la même maniére l'année 1670, trente-huit ans après la funeſte expérience que Walſtein en fit à Lutzen (*a*). Ce qui prouve combien on reſte attaché aux mauvais uſages, comme on eſt quelquefois trop promt à quitter les bons.

(a) Art de la guerre du maréchal de Puiſégur.

Quand l'infanterie allemande éxerçoit par compagnies, la compagnie étoit diviſée en trois pelotons, chacun de dix hommes de hauteur. Les pelotons de la droite & de la gauche étoient de mouſquetaires, & celui des piquiers faiſoit le milieu. Le capitaine ſe plaçoit à la tête des mouſquetaires de la droite, l'enſeigne menoit les piquiers, & le lieutenant étoit devant les mouſquetaires de la gauche. Les bas-officiers étoient placés au dos de la compagnie (*b*). Quand la compagnie éxerçoit, les ſoldats étoient à files & à rangs ouverts. Ils apprenoient à tourner ſur leur centre en tous ſens, ce qui ſe faiſoit par des mouvemens trop longs à détailler ici & qui d'ailleurs n'entrent pas dans mon plan. *Wallenhauſen* en décrit quarante-huit différens. Je ne ferai ici que la deſcription d'une manœuvre pour donner une idée de la multiplicité des mouvemens dont l'éxercice étoit alors chargé. Soit A B le front d'une compagnie d'infanterie qui doit faire un quart de converſion à droite:

(b) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 42.

Fig. III.

1° On doubloit les rangs, ce qui ſe faiſoit ainſi: la moitié de la compagnie F C D E ſe gliſſoit dans les intervalles de la premiére partie B A H G; c'eſt à dire, que la file F E défiloit le long de B G & ainſi des autres qui paſſoient chacune entre ſes files collatérales.

2° Les files faiſoient un à droite, excepté la premiére file A H de l'aile droite qui reſtoit en place.

3° Les autres files marchoient à celle-ci, ſe ſerroient à elle, & toute la compagnie faiſoit front.

4° Alors on ſerroit les rangs en avant & on faiſoit le quart de converſion comme il ſe fait de nos jours (*c*).

(c) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 46.

Les tacticiens allemands de ce tems-là rapportent différentes maniéres dont l'infanterie chargeoit, entre leſquelles il y en a beaucoup

qui n'ont exiſté que dans leur imagination. Les plus ordinaires étoient les ſuivantes:

Le premier rang de mouſquetaires A I avançoit en L K & faiſoit feu. M L faiſoit un à droite & M K un à gauche, & tous deux défiloient ſur L W & K N où ces deux parties ſe rejoignant, formoient le rang N W au dos de la diviſion, & rechargeoient. Le ſecond rang avançoit, faiſoit feu & ſe retiroit de la même maniére, & ainſi des autres juſqu'à ce que le rang N W ſe retrouvât en A I & redevînt le premier rang. C'eſt ainſi qu'on chargeoit quand le front étoit ſerré. Mais lorſque les files étoient ouvertes, le premier rang B P* avançoit en Q R, & ſitôt qu'il avoit tiré il faiſoit un demi-tour à gauche & chaque mouſquetaire marchoit entre les files. Ainſi le ſoldat Q marchoit le long de la ligne Q S juſqu'en S, celui T alloit ſe placer en V & ainſi des autres qui faiſoient alors volte-face, formoient le rang S W, & rechargeoient &c. Fig. III. *3me diviſion.

§. XX. *De l'arrangement & de l'éxercice de la cavallerie & de l'infanterie par compagnies chez les Suédois.*

Arrangement & éxercice par compagn. chez les Suédois.

Les défauts qui ſe trouvoient dans l'éxercice trop compliqué de la cavallerie & de l'infanterie allemande n'avoient point échappé au génie pénétrant de Guſtave-Adolphe. D'abord il proſcrivit de ſon armée la maniere de charger des cavaliers impériaux qui mettoient leur plus grande force dans les décharges qu'ils faiſoient en caracolant, comme je l'ai expliqué plus haut. Au contraire dans les principes de Guſtave la cavallerie devoit tirer ſa plus grande force de l'arme blanche. Il ne regardoit le piſtolet que comme une arme propre à faciliter l'attaque; maxime diamétralement oppoſée à celle des Impériaux. Auſſi la principale manœuvre des cavaliers ſuédois conſiſtoit à charger en carriére. Ils faiſoient feu quand ils arrivoient à la portée du piſtolet, & auſſitôt mettoient le ſabre à la main (*a*). Le feu des piſtolets facilitoit la charge qui avoit alors ſon plein effet, parce qu'il cauſoit par-ci par-

(*a*) Puffendorf l. 4. §. 65.

là des vuides dans l'eſcadron ennemi qui n'ayant pas le tems de ſe ſerrer étoit plus aiſément rompu. Un autre avantage qu'avoient les cavaliers ſuédois, c'eſt que formant de plus petits eſcadrons ils pouvoient auſſi ſe mouvoir avec plus de célérité. L'eſcadron ſuédois étoit partagé en deux diviſions, chacune de 32 ou 33 chevaux; ainſi l'eſcadron avoit 13 cavaliers de front ſur 4 de hauteur.

L'exercice de l'infanterie ſuédoiſe étoit auſſi moins compoſé que celui des Impériaux. Une compagnie ſuédoiſe rangée ſur ſix de hauteur n'avoit pas beſoin de doubler ſes rangs pour faire un quart de converſion. Au reſte, quant aux mouvemens & aux évolutions indiſpenſables, il eſt à croire qu'ils étoient les mêmes dans les deux armées. Les compagnies ſuédoiſes formoient auſſi trois diviſions chacune, les piquiers avoient le milieu & les mouſquetaires étoient aux ailes comme chez les Impériaux (*a*). Mais le capitaine étoit à la tête des piquiers & avoit devant lui l'enſeigne qui portoit le drapeau. Le lieutenant conduiſoit la premiere diviſion des mouſquetaires, & le premier ſergent ou *Feldwebel* menoit la diviſion de la gauche.

(*a*) Schildknecht l. 3. p. 163.

Une compagnie faiſoit pluſieurs eſcouades de 24 hommes chacune, laquelle avoit ſon chef qui étoit un bas-officier où l'officier ne pouvoit pas être. Les autres bas-officiers étoient au dos de la compagnie. On trouve dans le plan du lord *Rea* un petit intervalle entre chaque eſcouade de mouſquetaires qui ne ſe voit pas entre les eſcouades des piquiers (*b*). Le docteur *Hart* dit que Guſtave-Adolphe faiſoit charger l'infanterie par pelotons (*c*). Mais il n'explique pas comment ſe faiſoit cette charge. On ne pourroit s'en faire qu'une idée fauſſe en voulant comparer le feu de cette infanterie au nôtre. Tout un peloton de mouſquetaires ſuédois ne pouvoit pas faire feu à la fois, puiſque les gens étoient ſur ſix de hauteur. On ſçait auſſi que quatre ans après la mort de Guſtave-Adolphe l'infanterie ſuédoiſe faiſoit encore feu par rang (*d*). Ce feu par rang, quoiqu'il ſe fit comme chez les Impériaux, étoit cependant plus vif; car à en juger par l'eſpace

(*b*) M. de M. T. II. p. 377.

(*c*) Hart diſſertation p. 9. & T. II. p. 281.

(*d*) Puffendorf l. 8. §. 58.

que les mouſquetaires des deux armées avoient à parcourir pour recharger au dos de la compagnie, les Suédois devoient tirer trois fois plus vîte que les Impériaux. En voici la preuve: ſuivant le plan du lord *Rea* il y avoit entre chaque eſcouade de mouſquetaires un intervalle B. Quand donc le rang A B avoit fait feu il ſe ſéparoit en deux; Fig. XI. deux hommes faiſoient un à droite & marchoient en B E, & deux en A D par la gauche, & ſe formoient en D E où ils rechargeoient. Au lieu que chez les Impériaux où le front A B étoit au moins de dix hommes ſur autant de hauteur, les mouſquetaires avoient un plus grand eſpace à parcourir que les Suédois qui n'étoient que ſur ſix de hauteur; par conſéquent le dernier rang étoit plus longtems à revenir au premier pour tirer, & les premiers rangs ne paſſoient pas auſſi ſouvent au dernier pour recharger, comme cela ſe pouvoit faire dans les petits pelotons ſuédois. Peut-être que le roi de Suéde avoit réglé ſon feu par rang, dans le même ordre qui s'obſerve de nos jours quand on charge par pelotons; peut-être qu'il faiſoit tirer d'abord le premier rang des pelotons A B & H. En attendant le premier rang des deux pelotons F & G apprêtoit les armes; & dans le moment que le ſecond rang de la droite & de la gauche prenoit la place du premier en A B & H, le premier rang du milieu F & G faiſoit feu, & les autres apprêtoient leurs armes pour tirer dès que le ſecond rang des pelotons F & G auroit pris la place du premier &c.

§. XXI. *De l'arrangement des régimens de cavallerie & d'infanterie dans les deux ordres de bataille de Tilli & de Walſtein.* Arrangement des troupes impériales.

Lottich, *M. de M.* & d'autres hiſtoriens de Guſtave-Adolphe diſent qu'à Breitenfeld Tilli rangea ſa cavallerie par régimens. *Gualdo* dit au contraire qu'il en fit de gros eſcadrons, dont quelques-uns étoient de mille chevaux. Il devoit y avoir entre ces *gros eſcadrons* aſſez d'eſpace pour que ceux de la ſeconde ligne puſſent paſſer à la pre-

miére. Les compagnies dont ces gros de cavallerie étoient formés, avoient pareillement des intervalles de quatre pieds qui les ſéparoient (*a*). L'arrangement des régimens de la ſeconde ligne placés vis à vis des intervalles de la premiére étoit l'ordonnance uſitée dans les armées allemandes. J'ai comparé différents ordres de bataille qui ſe trouvent dans les auteurs qui écrivoient au tems de Guſtave-Adolphe ou qui ont écrit avant lui, & je les ai trouvés d'accord ſur ce point. *Baſta*, *Fronsberger*, *Herman*, *Hugo*, *Meltius*, *Wallenhauſen* & *Schildknecht* ſeroient mes garants, ſi d'ailleurs la néceſſité de cette ordonnance n'en étoit pas la meilleure preuve.

(*a*) Schildknecht l. 3. p. 407.

Gualdo dit que neuf régimens de cavallerie formoient ſix gros eſcadrons, faiſant quarante-cinq compagnies. J'ai donc rangé les cuiraſſiers ſur dix de hauteur, & la cavallerie legere ſur ſix. J'ai laiſſé les intervalles dont j'ai parlé plus haut, & j'ai ſuivi cette ordonnance dans le plan de la bataille de Breitenfeld.

Tilli diſtribua ſon infanterie par bataillons de ſeize-cent à deux-mille hommes, ainſi que le dit *Gualdo* que j'ai ſuivi de préférence, qui place dix-mille fantaſſins en ſix gros bataillons. Il ajoute que le corps de bataille étoit formé des Tiers (*Terzi*) du duc de Savelli &c. (*b*) *Gualdo* emprunte ce mot de *Tiers* d'un ordre de bataille des Allemands qui rangeoient anciennement le corps de bataille en trois bataillons quarrés à centre plein qu'on nommoit *Terzien* (*c*). L'auteur italien ſe ſert de ce terme, parce qu'il eſt à croire que Tilli qui avoit plus de routine que de génie employa cette vieille ordonnance en formant de ſes régimens d'infanterie des bataillons quarrés à l'imitation des *Terzien* qui devoient lui être fort connus, puiſqu'on s'en ſervoit toûjours contre les Turcs & que le comte de Tilli avoit fait les campagnes de Hongrie. Quoique cette ordonnance eût de grands défauts, comme en avoient alors toutes les parties de l'art militaire, l'uſage pouvoit autoriſer Tilli à s'en ſervir au tems dont je parle, où cette ordonnance avoit encore des partiſans. Comme elle

(*b*) Gualdo p. 79.

(*c*) Hart diſſertation p. 8.

entre dans l'ordre de bataille de Breitenfeld, je vais l'examiner dans ſes détails.

Selon le reglement de Charles V. dont on ne s'étoit pas encore beaucoup écarté en 1571 ſous Maximilien, quand on vouloit ranger un régiment d'infanterie de quatre-mille hommes compoſé de quinze-cent arquebuſiers & de deux-mille-cinq-cent piquiers, on prenoit la racine quarrée de la ſomme des piquiers, & on en formoit le côté du quarré à centre plein A B C D dont le front & la hauteur étoient chacun de cinquante hommes. Cela fait, on prenoit mille-trente-ſix arquebuſiers dont on faiſoit quatre troupes E F G H qu'on appelloit *les Manches*, & qu'on mettoit à côté des piquiers. Ces manches avoient ſept hommes de front ſur trente-ſept de hauteur. Des quatre-cent-ſoixante-quatre mouſquetaires reſtans I L K M, on en rangeoit quatre-cent-ſeize autour du bataillon quarré à deux de hauteur, & les quarante-huit reſtans étoient placés devant le front I K & formoient un troiſiéme rang d'arquebuſiers. Le colonel étoit à la tête du régiment & le lieutenant-colonel à la queue (*a*). On ne penſa à perfectionner cette ordonnance & à rendre ces bataillons moins lourds que lorſqu'on imagina d'étendre le front des *manches* d'arquebuſiers, afin d'oppoſer un plus grand feu à l'ennemi. Et voici comme on s'y prit. De ces arquebuſiers on forma également un quarré plein; car on croyoit encore qu'on ne pouvoit ranger les troupes ſans extraction de la racine quarrée. Les piquiers furent entourés de mouſquetaires comme je viens de l'expliquer, & en 1630 on nommoit cette nouvelle ordonnance *ranger les régimens ſur le pied hongrois* (*b*). *Wallenhauſen* eſt celui chez qui on la trouve, & comme il eſt contemporain de Guſtave-Adolphe, j'ai crû devoir ſuivre le même pied hongrois dans l'arrangement de l'infanterie des Impériaux à Breitenfeld. Dans la ſuite les tacticiens étendirent ſi fort les ailes des mouſquetaires, que ceux-ci ſe trouvérent trop éloignés des piquiers, & hors d'état de leur prêter du ſoûtien. La cavallerie attaquant ces piquiers les ren-

Fig. IV.

(*a*) Fronsberger l. 3. p. 132.

(*b*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 63. & 64.

verſoit ſans peine. Ce fut donc pour parer à cet inconvénient qu'on ſe vit obligé du tems de *Montecuculi* de réduire les *manches* des mouſquetaires (*a*) à vingt hommes de front.

(*a*) Montecuculi p. 32.

La cavallerie de Walſtein à Lutzen combattoit par gros de quinze juſqu'à trente eſcadrons. Quant aux intervalles qui ſéparoient ces *gros de cavallerie* & ceux des eſcadrons dont ils étoient compoſés, j'ai ſuivi la même proportion que dans l'ordre de bataille de Tilli, excepté que pour me conformer à ce que j'ai dit §. XVIII. j'ai placé les cuiraſſiers ſur huit de hauteur & la cavallerie legére ſur cinq. Et je n'ai pas eû beſoin d'admettre de ſi grands intervalles entre les gros de cavallerie, parce que le plus grand nombre combattoit ſur une ligne.

L'infanterie de Walſtein combattit à Lutzen par brigades, les plus foibles étant de ſeize & les plus fortes de vingt-ſix compagnies. Le plus grand nombre des écrivains donnent à ces brigades une hauteur de quarante-quatre hommes (*b*). Le chevalier *Folard* nomme même cette ordonnance *un Jupiter immobile avec ſes ſatellites.* Il entend par *ſatellites* les petits pelotons de cinquante mouſquetaires que Walſtein mit aux quatre coins de ſon grand quarré plein (*c*). Cela n'empêche pas qu'on ne trouve toûjours étrange que Walſtein proſcrivant une ordonnance uſitée dans l'armée depuis plus de ſoixante années, l'ait remplacé par une autre plus défectueuſe encore. Car en entourant ſes piquiers de dix rangs de mouſquetaires, par-là il rendit inutiles les piques qui n'étoient plus aſſez longues pour dépaſſer dix rangs de mouſquetaires. Le chevalier *Folard* qui fait cette obſervation page 144. montre que cette faute eſſentielle de Walſtein entraina la perte de toute ſon infanterie. Si on demande à préſent comment il étoit poſſible que ces mouſquetaires puſſent charger, je répondrai qu'il faut ſuppoſer de deux choſes l'une, ou que les files étoient ouvertes, ou que les compagnies étoient ſéparées par des intervalles où les ſoldats qui avoient tiré paſſoient pour ſe ranger derriére la compagnie & recharger: ainſi que je l'ai dit §. XIX.

(*b*) Hart T. II. p. 522.

(*c*) Traité de la colonne p. 142. Hart T. II. p. 525.

Je

Je donnerai aux brigades de Walſtein la même force que *Gualdo* leur aſſigne. Quant à la forme de ces brigades, j'ai ſuivi le deſſein qu'on en trouve dans *Hart*, *Folard*, *Danckartz* &c. La premiére brigade eſt de vingt-cinq compagnies, moitié piquiers & moitié mouſquetaires, ſuivant ce que j'ai dit §. VII. Chaque compagnie eſt de deux-cent hommes, cent piquiers & cent mouſquetaires. Chaque centurie eſt à dix de hauteur ſur dix de front. Walſtein plaça vingt-cinq de ces quarrés ſur cinq de front, & forma ſon grand quarré A qu'il entoura de vingt-cinq compagnies de mouſquetaires C B D E, qui avoient également dix hommes de front ſur dix de hauteur. Cent mouſquetaires lui reſtoient qu'il plaça aux quatre coins de ce quarré plein & dont il fit les quatre petits quarrés F G H I chacun de vingt-cinq hommes. *Folard* & *Hart* les font du double en ajoutant vingt-cinq hommes à chaque quarré. Cette différence ne mérite pas que je m'y arrête, parce que cinquante hommes ne pouvoient pas rendre un plus grand ſervice que vingt-cinq placés où ils étoient. Fig. V.

On fait l'honneur à ces brigades de Walſtein de les appeller *Brigades eſpagnoles*. Mais pour l'effet on ne les comparera ſurement pas aux brigades eſpagnoles qui firent une ſi belle défenſe à la bataille de Fontaine-Françoiſe l'année 1595 (*a*) & à celle de Rocroy en 1643 (*b*).

(*a*) Victoires mémorables des François T. I. p. 405.

(*b*) *Id.* T. II. p. 86.

§. XXII. *De la diſtribution de la cavallerie & de l'infanterie de Guſtave-Adolphe.*

Tactique de Guſtave.

La cavallerie ſuédoiſe étoit rangée par troupes de trois à quatre eſcadrons, & chaque eſcadron étoit ſéparé par de petits intervalles. Mais entre chaque troupe de cavallerie Guſtave avoit laiſſé un eſpace aſſez grand pour contenir cent-quatre-vingt mouſquetaires d'élite (*c*), & le roi en retira cet avantage, que ſa cavallerie put réſiſter à celle des Impériaux, quoique celle-ci fût plus nombreuſe & mieux montée (*d*).

(*c*) Gualdo p. 74.

(*d*) Hart diſſertation p. 9.

Le roi de Suéde pouvoit plutôt compter ſur ſon infanterie: auſſi avoit-il mis tous ſes ſoins à la perfectionner, & on peut dire que c'eſt où ſes principes de tactique paroiſſent dans leur plus beau jour. Pour faire mieux connoître les maximes qui faiſoient la baſe de ſon nouveau ſiſtème de tactique, je rapporterai ici par extrait la traduction d'une lettre latine de quelqu'un qui voulant donner une idée de l'armée du roi de Suéde, écrivoit „qu'il avoit trouvé l'armée ſuédoiſe comme une „fortereſſe en état de bien recevoir l'ennemi de quelque côté qu'on vint „l'attaquer; que non ſeulement le monarque tiroit le plus grand parti „de ſon artillerie, mais que chaque mouſquetaire ne perdoit pas un „coup: ce qui ne ſe peut faire, dit-il, dans un gros bataillon quarré „où il n'y a que deux ou trois rangs tout au plus qui font feu, les au„tres étant en pure perte. Sans parler qu'une telle ordonnance eſt ai„ſément enfoncée, & miſe en déſordre. Mais c'eſt ce qui n'eſt point „à craindre dans l'ordonnance ſuédoiſe. Car avant que la cavallerie „ennemie ſe ſoit miſe en mouvement pour charger les mouſquetaires, „ceux-ci peuvent être couverts par les piquiers & par la cavallerie des „deux flancs qui fait l'effet de deux forts baſtions. De plus ces mouſ„quetaires ont derriére eux pluſieurs ſoutiens ſur leſquels ils peuvent „ſe replier. Il faut que la cavallerie ennemie les enfonce avant qu'elle „puiſſe culbuter l'arriére-garde. Comme ce qui fait la force d'une „bataille, eſt que toutes les parties ſoient liées entr'elles & ſe ſoutien„nent mutuellement, je ne vois pas comment une telle ordonnance „pourroit être renverſée, à moins que ce ne fût par une ſurpriſe qui „ne donneroit pas le tems à l'armée de ſe ranger." (*a*) Ce précieux fragment contient en quelque façon tout ce qu'un eſprit juſte pouvoit découvrir de plus ſubtil & de plus vrai dans la tactique de Guſtave-Adolphe. Tels ſont en effet les principes que ce grand homme ſuivit en rangeant ſon infanterie dans un ordre nouveau. J'emprunterai du lord *Rea* les détails que je vais donner ici; on ne peut guéres ſuivre de meilleur guide, il étoit militaire & ſervoit dans l'armée de

(*a*) Hart T.II. *p.* 525. *dans la note.*

Guſtave. Ce lord rapporte trois maniéres dont le roi rangeoit ſon infanterie.

La premiére qu'il appelle la *double brigade* étoit compoſée de deux régimens qu'il compte ſur le pied de deux-mille-ſeize hommes; c'eſt à dire, huit-cent-ſoixante-quatre piquiers & onze-cent-cinquante-deux mouſquetaires à ſix de hauteur. A eſt une diviſion de piquiers de deux- Fig. VI.
cent-ſeize hommes. Derriére cette cette diviſion eſt un peloton B dë quatre-vingt-ſeize mouſquetaires à ſix de hauteur. Chaque eſcouade de quatre files eſt ſéparée par un intervalle de quatre pieds. Les diviſions de piquiers A D F ſont ſerrées. Mais dans la diviſion K il y a un intervalle de trois en trois files. Chacune de ces quatre diviſions de piquiers A D F K eſt de deux-cent-ſeize hommes. Mais les diviſions de mouſquetaires ne ſont pas toutes de même force. B eſt de quatre-vingt-ſeize hommes. C de cent-quatre-vingt-douze. E eſt comme B. G comme C. H eſt de deux-cent quatre-vingt-huit hommes. Les diviſions I & L ſont chacune de cent-quarante-quatre mouſquetaires. On ne dit pas que Guſtave ſe ſoit ſervi de cette brigade en Allemagne.

Son infanterie à Breitenfeld étoit partagée en brigades qu'on appelloit *demi-brigades*. Le lord *Rea* dit qu'elles étoient de douze- Fig. VII.
cent-vingt-quatre hommes chacune. Les diviſions ſont les mêmes que dans la brigade fig. VI. Il n'y a de retranché que les diviſions H I K L. Suivant l'hiſtorien *Lottich* chaque brigade à Breitenfeld étoit de douze compagnies, qui ſuppoſées complettes auroient fait d'après ce que j'ai dit §. VIII. quatorze-cent-quarante hommes, au lieu de douze-cent-vingt-quatre, & qui par conſéquent donneroient un pied plus fort que celui établi par le lord *Rea*.

La troiſiéme maniere de Guſtave, ſuivant cet officier, étoit de former la brigade de quatre diviſions ou de cinq-cent-quatre hommes. On l'appelloit *quart de brigade*. Cette brigade approche beaucoup de la Fig. VIII.
célébre colonne de Guſtave-Adolphe. Selon *Rea* la diviſion A eſt de deux-cent-ſeize piquiers, & les diviſions B C D E ſont chacune de

ſoixante & douze mouſquetaires. C'eſt d'après cette brigade que le chevalier de *Folard* a formé la colonne dont il attribue l'invention au
Fig. IX. monarque ſuédois. A eſt une diviſion de piquiers, & B C D E ſont quatre diviſions de mouſquetaires.

Dans la premiére brigade fig. VI. les officiers & bas-officiers étoient ainſi placés: les deux colonels devant le front de la diviſion A: les deux lieutenants-colonels devant les piquiers D & F; les deux majors devant la diviſion K; & les deux quartiers-maitres devant les mouſquetaires H. Les capitaines devant les diviſions de piquiers de leurs compagnies, où l'enſeigne ſe tenoit auſſi avec le drapeau. Les lieutenants avoient leur poſte aſſigné devant les diviſions de mouſquetaires de leurs compagnies. Enfin il y avoit un ſergent devant l'eſcouade où l'officier n'étoit pas. Au dos de chaque diviſion de piquiers il y avoit huit caporaux. Derriére K il n'y en avoit que quatre; mais il y en avoit douze derriére la diviſion H.

A l'occaſion des demi-brigades dont j'ai dit que le roi s'eſt ſervi à Breitenfeld, je ne crois pas inutile de remarquer pour ceux qui n'ont vû le plan de cette bataille que dans l'hiſtoire de Guſtave-Adolphe par M. de M., que les renvois qu'on y trouve ſont fautifs, & qu'on ne pourroit ſe faire qu'une très-fauſſe idée de cette demie brigade en ſuivant les chiffres d'indication. Il faut corriger ces chiffres d'après les
Fig. VIII. renvois qu'on trouve dans *Lottich* & dans *le Théatre de l'Europe.* La troiſiéme eſpéce de brigade eſt celle dont Guſtave s'eſt ſervi à Lutzen, excepté pourtant que les brigades y étoient beaucoup plus fortes que celle décrite par le lord *Rea.* Car toute l'infanterie du roi ne formoit que huit brigades, qui ſont éxactement exprimées dans le plan qu'on trouve de cette bataille dans le même *Théatre de l'Europe.*

Quoique la colonne ait quelque reſſemblance avec cette troiſiéme brigade, elle eſt cependant bien différente. La fig. X. repréſente la colonne formée de cette brigade telle qu'on la voit dans le plan de Lutzen rapporté par l'auteur du *Théatre de l'Europe.* A marque les

divisions des piquiers & B celles des mousquetaires. Or si on en retranche les mousquetaires entremêlés dans la cavallerie des deux ailes, en prenant le pied commun il restera pour chaque brigade à peu près dix-huit-cent hommes. C'est donc par une faute du copiste que le chevalier de *Folard*, dans son *Traité de la Colonne*, paroit compter quinze à dix-huit-cent hommes par colonne. Le docteur *Hart* fait une autre faute, en ce qu'il ne met pas de différence entre les brigades du roi à Breitenfeld & celles qu'il avoit à Lutzen. Il ne connoit que l'ordonnance du lord *Rea* fig. VII. (*a*) Cependant il soupçonne que le roi pourroit bien avoir suivi une autre ordonnance à Lutzen. L'historien anglois pouvoit s'en convaincre en jettant la vuë sur la plûpart des plans qu'on trouve de cette célébre bataille dans les historiens de la guerre de trente ans. Cependant aucun d'eux n'a dit de combien étoit la colonne dont il est ici question. Le comte *Gualdo* est le seul qui nous tire d'incertitude à cet égard. Son ordre de bataille est très-clair. Les brigades de la premiére ligne sont toutes de vingt & celles de la seconde ligne de treize compagnies.

(*a*) Hart T. II. p. 515.

Les quatre colonnes de la premiére ligne étant deux de douze compagnies & deux de onze, j'ai cru pouvoir mettre celles de la seconde comme plus foibles à huit compagnies. Or ces compagnies étant tout au plus de cent-huit hommes §. VIII. il s'enfuit que les brigades de la premiére ligne faisoient chacune deux-mille-cent-soixante hommes & celles de la seconde ligne quatorze-cent-quatre hommes; que deux colonnes de la premiére ligne étoient de treize-cent hommes & deux de douze-cent-dix hommes; les deux plus fortes soutenues par huit compagnies, & les deux plus foibles par neuf. Mais je n'ai pas crû devoir marquer cette différence dans le plan de la bataille de Lutzen: j'ai porté chaque colonne de la premiére ligne à douze compagnies que j'ai fait soutenir par huit autres. Cela ne change rien à l'ordonnance & rend la distribution plus commode.

Dans la ſeconde ligne les quatre colonnes étoient chacune de huit-cent-ſoixante-quatre hommes ſoutenus par cinq-cent-quarante.

On ne trouve point quelle étoit la hauteur de ces colonnes. C'eſt ce qui fait que dans la forme que je leur ai donnée, j'ai tâché de me rapprocher autant que je l'ai pû du quart de brigade du lord *Rea*, parce qu'il a le plus de reſſemblance avec la colonne. Ainſi dans une colonne de douze compagnies de piquiers, chaque compagnie ſur le pied de quarante-huit hommes, j'ai placé quatre de ces compagnies ſur ſix de hauteur; ce qui me donne pour A B un front de trente-deux piquiers, & ce qui approche fort de la fig. VIII. où le front eſt de trente-ſix piquiers. Je place derriére ces quatre premiéres compagnies les huit autres de piquiers, qui forment un quarré à centre plein A B C D de dix-huit de hauteur. Par cet arrangement la colonne peut ſe déployer en douze diviſions ou moins, ſelon que le cas l'éxigera. Je place de même les quatre diviſions de mouſquetaires du lord *Rea* B C D E fig. VIII. en E I K F, en donnant D F pour front aux diviſions K & F, comme C E aux diviſions I & E. Chaque diviſion eſt de trois compagnies de mouſquetaires, chacune de ſoixante hommes à dix de front ſur ſix de hauteur; ainſi chaque diviſion me donne un front de trente hommes. De plus les diviſions étant rangées par compagnies, on aura trois pelotons par diviſion, ou douze pour les quatre diviſions. Ici celles I & K paroiſſent jointes à la colonne & rempliſſent l'intervalle entre les diviſions C E & D F, parce que je les repréſente enfonçant l'ennemi. Mais quand la colonne n'étoit point en mouvement, alors les diviſions occupoient le terrein F H & E G, & prolongeant les flancs de la colonne, faiſoient un feu plus étendu. Des vingt compagnies dont j'ai dit que chaque brigade étoit formée, les huit reſtantes étoient placées en ligne droite de M en G & de H en L derriére la colonne A E F B quatre compagnies ſur la droite & quatre ſur la gauche, les piquiers occupant le milieu & les mouſquetaires placés aux ailes. Ces huit diviſions de piques &

Fig. VIII.

Fig. XII.

Fig. XII.

huit de mouſquetaires préſentent un front de cent-quarante-quatre hommes ſur ſix de hauteur.

Dans une colonne de la ſeconde ligne chaque brigade, ſelon *Gualdo*, étoit de treize compagnies. Ainſi dans le plan j'ai formé chaque colonne de huit compagnies que j'ai fait ſoutenir par cinq autres placées derriére elles en ligne droite. Par-là chaque colonne ſe trouve avoir quatre compagnies de front ſur deux de hauteur, ou trente-deux hommes de front ſur douze de hauteur.

§. XXIII. *Des deux ordres de bataille des Impériaux comparés avec les diſpoſitions de Guſtave-Adolphe.* Diſpoſitions compaſées.

Dans l'ancienne ordonnance allemande, comme je l'ai dit plus haut, on combattoit ſur pluſieurs lignes, en laiſſant de grands intervalles entre les bataillons de la premiére qui étoient ſoutenus par ceux de la ſeconde en forme d'échiquier. A peu près quatre-vingt-dix ans avant Guſtave-Adolphe, les Allemands s'étoient ſervi de cette ordonnance contre les François à Ceriſoles l'année 1544 (*a*). *Fronsberger* nous a conſervé le plan de cette bataille. Mais ce qui étonne, c'eſt que les Impériaux après quatre-vingt-dix ans au lieu de perfectionner cette vieille ordonnance ayent négligé même de ſe ſervir de ce qu'il y avoit de bon. A Ceriſoles, par éxemple, la cavallerie allemande étoit entremêlée d'infanterie, & ces deux troupes ſe ſoutenoient mutuellement. On ne trouve rien de tel dans l'ordre de bataille de *Tilli* à Breitenfeld, & celui de Walſtein à Lutzen n'eſt qu'une mauvaiſe imitation de cette ancienne ordonnance. Au reſte tous les plans que j'ai vûs de la bataille de Breitenfeld repréſentent les Impériaux ſur une ſeule ligne. C'eſt une erreur qui vient, je crois, de ce que la plûpart des plans que nous avons ont été faits par des Suédois, qui ne furent à portée de juger de la poſition des Impériaux que pendant l'action. Il eſt à croire que Tilli voulant tourner les Saxons, fit avancer ſa ſeconde ligne dans les intervalles de la premiére pour s'étendre

(*a*) Fronsberger l. 3. p. 138.

davantage, & que les Suédois qui virent l'armée impériale dans cette poſition crurent que Tilli n'avoit formé qu'une ligne. Mais *Gualdo* nous donne le véritable ordre de bataille des Impériaux. Il dit que Tilli avoit deux lignes & une réſerve; & cela eſt conforme à l'ancienne ordonnance allemande dont je viens de parler. La cavallerie étoit aux deux ailes & les cuiraſſiers ſoutenoient les chevaux legers. Dans ce tems-là on appelloit la premiere ligne *avant-garde*, la ſeconde *bataille*, & la troiſiéme *réſerve* ou *arriére-garde* (*a*) car c'étoit la même choſe alors.

(*a*) Schildknecht l. 3. p. 214.

En ſuppoſant que l'armée de Tilli eût combattu ſur une ſeule ligne, l'ordre de bataille rapporté par *de Prades* dans ſon hiſtoire de Guſtave-Adolphe page 87. ſeroit ſans contredit le plus ingénieux & le meilleur de tous ceux qu'ont imaginé les auteurs qui prétendent que Tilli rangea ſon armée ſur une ſeule ligne.

De Prades partage l'armée impériale en trois corps, & place de la cavallerie aux deux ailes de chaque corps. Celui de la droite ſous les ordres du comte de Furſtenberg forme quatre grandes brigades compoſées de onze régimens d'infanterie, ayant cinq régimens de croates à ſon aile droite & cinq-mille chevaux à l'aile gauche, vingt piéces de campagne en front & ſeize groſſes piéces aux ailes.

Le ſecond corps repréſentant le corps de bataille commandé par Tilli en perſonne eſt ſur la hauteur, & formé de huit régimens d'infanterie en quatre brigades ſur une même ligne. A ſon aile droite ſont deux-mille chevaux & autant à l'aile gauche.

Enfin le troiſiéme qui eſt le corps de la gauche eſt placé de façon qu'il a derriére lui les villages de Breitenfeld, Lindenthal, grand & petit Wetteritz & un bois. Il eſt de quatre brigades formées de huit régimens d'infanterie, ayant deux-mille chevaux à ſon aile droite & autant à l'aile gauche.

On trouve pluſieurs éxemples de cette ordonnance chez les Anciens, ſurtout quand leurs armées étoient compoſées d'auxiliaires. Cependant il faut obſerver dans la plûpart de ces éxemples que toute

la

la cavallerie eſt aux ailes, mais ſéparée par des intervalles; en ſorte que chaque nation combattoit ſéparément. Il en étoit de même de l'infanterie, placée au centre, où chaque nation combattoit à ſa maniére.

Près de trois ſiécles avant Tilli, Edouard III. roi d'Angleterre diſtribua ſon armée en trois corps à la bataille de Crécy en 1346, & remporta une victoire mémorable ſur les troupes de (*a*) Philippe de Valois. L'ordonnance de l'anglois reſſemble beaucoup à celle que *de Prades* prête à Tilli. Mais que cet hiſtorien l'ait imaginée ou priſe d'ailleurs, il eſt certain que de toutes les ordonnances ſur une ſeule ligne c'eſt encore celle qui auroit pu faire le plus d'honneur aux Impériaux. Car ces trois corps ſéparés ſont comme trois armées que l'ennemi a contre lui. S'il range ſes troupes comme on le fait ordinairement, il eſt vraiſemblable qu'un de ces corps entremêlé de cavallerie & d'infanterie aura d'abord l'avantage. Il eſt vrai qu'il ne le pouſſera pas loin, parce que la réſerve de l'ennemi l'arrêtera. Un corps qui combat ſur une ſeule ligne manque de ſoutien, & par conſéquent ne peut pas maintenir ſon attaque. Mais ſi on ſuppoſe que Tilli fût reſté un peu en arriére avec le centre, formant comme une ſeconde ligne, & qu'il eût laiſſé le combat s'engager aux deux aîles: dans cette ſuppoſition il ménageoit ſes forces, & attendoit le moment déciſif pour ſe jetter du côté où la victoire étoit en balance; & par un coup de force il obligeoit l'ennemi déja ébranlé à prendre la fuite. Tilli fit quelque choſe d'approchant à l'aile droite contre les Saxons. Mais dans la ſuppoſition qu'il eût tiré ce parti de ſon ordre de bataille, il évitoit par-là pluſieurs des inconvéniens qui ſe rencontrent dans l'ordonnance de toute armée qui combat ſur une ſeule ligne. Enfin ſi cet ordre de bataille rapporté par *de Prades* n'eſt pas le véritable ni le modéle que j'ai ſuivi, il faut du moins convenir que cette ordonnance n'eſt pas ſans mérite, & je crois avoir fait plaiſir aux connoiſſeurs d'en parler dans ce Tableau Militaire.

(*a*) P. Daniel Milice françoiſe T. I.

Les principes de Tilli dans la tactique de l'artillerie ſont les mêmes que nous ſuivons encore, ſans qu'on puiſſe dire qu'on ait plus travaillé de ſon tems qu'on ne l'a fait du nôtre à découvrir des principes qui ſervent de régles ſures & invariables dans cette partie de l'art militaire, où l'on marche encore en tâtonnant. Tilli avoit rangé ſa groſſe artillerie ſur la hauteur dominante, que je regarde ici comme le corps de la place, en comparant le terrein à une fortereſſe qu'il faut défendre. Les piéces de moindre calibre appartiennent aux dehors & au chemin couvert; ainſi vingt-huit piéces de campagne défendoient le pied de l'ordre de bataille de Tilli & raſoient le terrein, tandis que ſeize piéces de plus gros calibre placées aux deux ailes ſecondoient les petites piéces par un feu croiſé. Qu'on me permette à cette occaſion de remarquer que le peu de progrès qu'on a fait juſqu'ici dans la tactique de l'artillerie, vient de ce qu'on a négligé d'établir des principes dont il n'y a point d'officier d'artillerie qui ne porte le germe en ſoi, s'il ſçait ſon métier. Par éxemple, ne trouveroit-on pas de quoi bâtir la théorie de cette tactique,

1° Dans la nature même des machines à feu & dans leur effet?

2° Dans les lignes de la fortification, qui ſerviroient à régler les lignes de direction?

3° Dans cette même théorie qui détermine l'effet du coup en raiſon de la diſtance de l'horizon, & qui d'après la nature de la piéce enſeigne le terrein qu'il faut choiſir?

4° Enfin dans la tactique des troupes qui doit être la baſe de celle de l'artillerie?

On voit donc que celui qui veut écrire cette théorie doit commencer par étudier les différentes manœuvres de la cavallerie & de l'infanterie. Car chaque manœuvre fournit un nouvel emplacement & un nouvel éxemple tant pour l'attaque que pour la défenſe. Mais pourquoi ne pourroit-on pas déterminer la place que doit occuper le canon dans ces fortifications mobiles, comme on le fait dans l'attaque

ou dans la défence des places? Je ſuis perſuadé qu'on y parviendroit. Si on ne l'a pas fait encore, je crois qu'en voici la raiſon. Ordinairement c'eſt le général en chef qui place l'artillerie comme il juge que ſes manœuvres l'éxigent. Il eſt en poſſeſſion de ce droit depuis que les généraux d'artillerie n'ont plus de commandement en chef. Mais il arrive de-là que l'officier d'artillerie borné à faire jouer le canon avec le plus d'effet poſſible, paſſe ſa vie à étudier la théorie du feu & n'eſt jamais qu'un habile artilleur, ſans ſe douter que l'étude de la tactique lui ſoit néceſſaire. D'un autre côté il eſt aſſez rare de voir un général d'armée qui réuniſſe les deux parties. Cependant pour trouver des principes d'après leſquels on puiſſe dans tous les cas donnés aſſigner la manœuvre d'artillerie analogue à celle des troupes qui ſera propoſée, on voit clairement que celui qui voudra chercher ces principes, ne trouvera rien s'il n'eſt à la fois artilleur & tacticien. Voilà donc pourquoi nous n'avons pas encore la théorie que je propoſe, quoique les matériaux ne manquent pas. Il y a dans la tactique de l'artillerie des principes généralement reçus. Qu'on liſe la deſcription du paſſage d'une riviere ou d'un défilé, on verra que l'artillerie y eſt placée de même. Qu'on analyſe cette méthode & qu'on cherche les raiſons de cette reſſemblance, ce ſera toûjours un pas de fait vers la vérité. Je n'en dirai pas d'avantage pour ne pas répéter ici l'éxemple que je donne d'une ſemblable analyſe en parlant du *Paſſage du Lech* dans la *Remarque Militaire* Cc.

Je reviens à mon ſujet. Le ſiſtème que Walſtein a ſuivi dans ſon ordre de bataille à Lutzen paroît au premier coup d'œuil avoir quelque avantage ſur le ſiſtéme de Tilli à Breitenfeld. Les principes en étoient juſtes, mais l'application défectueuſe. Le foſſé du grand chemin que Walſtein avoit en front pouvoit devenir un obſtacle inſurmontable aux Suédois, ſi un Philopœmen eût eû à le défendre. La colonne de Guſtave auroit pû éprouver le ſort de la phalange de Machanidas à Mantinée (*a*). Le général grec eſt impatient de la voir ſe jetter dans

(*a*) Rollin, hiſtoire ancienne T. VIII.

le foſſé; avec quelle ardeur ne le voit-on pas de l'autre côté du foſſé préparer la ruïne de cette phalange? Il n'eſt point tranquile ſpectateur du paſſage comme Walſtein qui ſe contente d'oppoſer à ſon ennemi des maſſes immobiles.

Le général des Impériaux eut la penſée de mêler de l'infanterie parmi ſa cavallerie, à l'imitation de Guſtave-Adolphe; mais que dans l'éxécution il reſte au-deſſous de ſon modéle! Dans ſon ordonnance une maſſe quarrée préſentant à l'ennemi un front de quarante mouſquetaires devoit ſoûtenir toute une aile de cavallerie. Tout au plus trente de chaque côté pouvoient tirer de front & par le flanc. Or comment le feu de trente mouſquetaires auroit-il pû protéger un front de cinquante ſix eſcadrons? Ajoutez que les pelotons qu'il avoit entremêlés dans cette cavallerie de l'aile gauche ſur dix de hauteur avoient le même inconvénient, & ne pouvoient lui fournir que trente feux. Cependant cette ordonnance, toute défectueuſe qu'elle eſt, fit beaucoup de peine au duc Bernard de Weimar (*a*).

(*a*) Gualdo p. 220.

L'ordonnance des brigades de Walſtein priſe dans ſa totalité n'étoit point mal imaginée. Les brigades étoient placées *en ſimple croix* comme dit *Folard* (*b*), ou comme d'autres l'appellent *en croix fermée* (*c*). Cette forme a donné à Guſtave-Adolphe la premiére idée de l'ordonnance de ſes brigades qui eſt devenue ſi célébre après lui. Je trouve même qu'il y a déja beaucoup de cette *croix fermée* dans la brigade fig. VI. (*d*) Tous deux ont la même ordonnance en vue, mais dans l'éxécution quelle différence! Walſtein ne paroît que l'apprentif d'un grand maître. En général ce qui ſe trouve de neuf dans l'ordre de bataille de Lutzen eſt ſi fort gâté dans l'application, que cet ordre eſt par cette raiſon même fort au deſſous de celui de Tilli à Breitenfeld.

(*b*) Dans ſon Traité de la Colonne pag. 142.

(*c*) Doctrine militaire de la Fontaine pag. 325. A. 1671.

(*d*) Folard Traité de la Colonne pag. 119.

J'ai déja dit comment Walſtein rendit ſes piquiers inutiles par les mouſquetaires dont il les entoura, & que cette faute entraina la perte de toute ſon infanterie. Dans la maniére de placer ſon artillerie je ne

trouve rien que de très-ordinaire. Comme Guſtave attaquoit en colonne, Walſtein crut ne pouvoir mieux faire que de lui oppoſer de lourdes maſſes qu'il croyoit impénétrables. Guſtave avoit entremêlé ſa cavallerie de quelques pelotons de mouſquetaires, pour tirer ſur la cavallerie ennemie avant qu'elle fût à la portée du piſtolet (*a*). Si Walſtein vouloit imiter cette ordonnance, il devoit donc commencer comme Guſtave-Adolphe par ſimplifier les parties pour rendre le tout plus mobile.

(*a*) Gualdo p. 74.

Pour bien juger de l'ordonnance ſuédoiſe, il faut ſe rappeller les principes établis §. XXII. Si les colonnes du roi de Suéde A B F E & N O Q P ſont à conſidérer dans la défenſe comme des baſtions & ſon armée comme une fortification mouvante, on doit comparer ces mêmes colonnes à de redoutables beliers dans l'attaque. L'ennemi ne pouvoit prendre la poſition R S pour attaquer la courtine H V ſans s'expoſer à voir ſon front & ſes flancs détruits par le feu meurtrier T des mouſquetaires qu'il n'appercevoit guére que lorſqu'il étoit à bout portant. La tête A B & N O pouvoit être également défendue par le feu des flancs. Dans l'attaque auſſitôt que la tête avoit enfoncé l'ennemi, la colonne s'ouvroit, la partie B D tomboit ſur le flanc droit de l'ennemi, & A C attaquoit le flanc gauche. En même tems les diviſions de mouſquetaires I & K paſſoient dans l'intervalle & alloient ſe poſter en Z & Y où elles couvroient les flancs de la colonne & pouvoient prendre l'ennemi à revers. Il étoit difficile de réſiſter à la violence de cette manœuvre. Fig. XII.

Un autre avantage, que l'armée fût en marche ou ſur le champ de bataille, Guſtave formoit ſes colonnes avec la même facilité, parce que les mouvemens en étoient ſimples. Les compagnies partagées en trois diviſions étoient rangées en A B. Les piquiers dans la diviſion du milieu depuis 1 juſqu'à 12 & les mouſquetaires depuis 13 juſqu'à 24. Lors donc qu'on vouloit former la colonne, on formoit d'abord la brigade. Ce qui ſe faiſoit ainſi: l'officier commandoit: *Prenez* Fig. XIII.

garde à vous, à droite & à gauche, formez la brigade. A ce commandement les diviſions de piquiers des compagnies 1. 2. 3. 4. 5. 6. faiſoient *un à gauche* & leurs mouſquetaires 13. 14. 15. 16. 17. 18. faiſoient *un à droite.* En même tems les diviſions de piquiers des compagnies 7. 8. 9. 10. 11. 12. faiſoient *un à droite* & les mouſquetaires 19. 20. 21. 22. 23. 24. *un à gauche.* Alors l'officier commandoit *marche,* & les piquiers faiſoient un pas de côté, paſſoient devant les mouſquetaires & alloient occuper le milieu de la ligne C D tandis que les mouſquetaires ſuivant la direction qu'ils avoient priſe venoient ſe ranger ſur les ailes de la même ligne C D. L'officier commandoit alors *halte, remettez-vous,* & la brigade étoit formée. Cela fait il commandoit: *prenez garde à vous, mouſquetaires à droite & à gauche formez la Colonne.* Alors les compagnies de mouſquetaires de l'aile droite depuis 13 juſqu'à 18 faiſoient *un à gauche,* & ceux de l'aile gauche de 24 à 19 *un à droite.* Au commandement *marche* les diviſions de piquiers 5. 6. 7. 8. avançoient lentement, marchoient à peu près ſoixante & dix pas, s'arrêtoient & formoient la tête de la Colonne. Dès que le dernier rang de ces quatre diviſions avoient dépaſſé les diviſions 3. 4. & 9. 10. celles-ci ſe mettoient en marche, & après elles les derniéres diviſions 1. 2. & 11. 12. Tout en marchant les diviſions de piquiers 3. 4. & 9. 10. faiſoient le pas oblique ſur la ligne E & alloient ſe mettre derriére les diviſions 5. 6. 7. 8. Les autres quatre 1. 2. & 11. 12. faiſoient la même choſe en ſuivant la ligne F. Alors les mouſquetaires, chaque diviſion ſuivant la direction qu'elle avoit priſe, ſe joignoient à la Colonne; c'eſt à dire, que les diviſions 16. 17. 18. marchoient à la gauche des diviſions 13. 14. 15. & les diviſions 19. 20. 21. à la droite des diviſions 22. 23. 24. Ils joignoient les piquiers & alors l'officier commandoit *halte, remettez-vous,* ce qui n'avoit lieu que pour les mouſquetaires, qui faiſoient face alors ſur les deux flancs de la Colonne, & la Colonne ſe trouvoit formée. Je n'entre pas dans le détail des mou-

vemens & des évolutions dont cette Colonne étoit alors ſuſceptible, ce ſeroit la matiére d'une diſſertation. Mon but a été ſimplement de faire voir la formation de cette Colonne.

A préſent qu'on ſe donne la peine de comparer cette maniére ſimple & aiſée de faire mouvoir l'infanterie avec la méthode longue & minutieuſe de Walſtein dans la formation de ſon grand quarré à centre plein, & on ſera convaincu du mérite & de la ſupériorité de l'ordonnance ſuédoiſe ſur l'allemande. Car pour former cette ordonnance allemande ſurtout celle de Tilli il falloit ranger les compagnies les unes ſur trois & les autres ſur quatre rangs; & quand un pareil bataillon étoit en déſordre, il étoit impoſſible de le rallier (*a*).

(*a*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 56.

Je n'ai pû parler juſqu'ici que des avantages de quelques parties de l'ordre de bataille de Guſtave. Qu'on jette un coup d'œuil ſur le tout, on y voit régner la plus grande harmonie. Guſtave ne s'écarte jamais de ſa maxime établie §. XXII. Sa cavallerie n'eſt point ſoutenue par de gros bataillons, mais entremêlée de pelotons de mouſquetaires qui formoient devant la cavallerie un feu croiſé. Ces mouſquetaires étoient à leur tour ſoutenus par ceux de la ſeconde ligne qui étoit rangée dans le même ordre que la premiére. Ainſi cette infanterie n'avoit pas à craindre le ſort malheureux qu'éprouva celle de Pompée à Pharſale (*b*).

(*b*) Ceſar, de la guerre civile l. 3. ch. 93.

Guſtave ne ſe contentoit pas de mettre de la cavallerie ſur les ailes; on voit qu'à Lutzen il avoit auſſi placé un gros de cavallerie au centre de ſa bataille, ſuivant en cela ſon grand principe que le maréchal de Puyſegur a emprunté du monarque ſuédois, quand il dit qu'*une armée eſt une fortification mouvante dont il faut que toutes les parties ſe flanquent, ſe ſoutiennent & ſe communiquent aiſément* (*c*).

(*c*) Art de la guerre du maréchal de Puyſegur T. I. p. 145 & 157.

Quant aux autres avantages que l'ordonnance ſuédoiſe avoit ſur celle des généraux de l'empereur, je me reſerve à en parler dans le *Diſcours ſur les batailles de Breitenfeld & de Lutzen.* Il ſe trouve placé à la fin de l'ouvrage; j'y renvoie le lecteur qui ſera convaincu de la

réalité de ces avantages quand il verra que ces deux victoires en ont été les ſuites néceſſaires.

Guſtave avoit fait entrer dans la tactique de ſon artillerie des principes qui étoient à lui, & qui ſont beaucoup d'honneur à ſon génie. Il facilitoit l'impulſion de ſa colonne par le feu de cinq piéces de campagne trainées derriére la colonne ou entre ſes diviſions. L'ennemi ne les appercevoit que dans le moment où les cinq bouches à feu chargées à cartouche rompoient ſes rangs, & avant qu'il ſe fût remis, il ſe voyoit ſerré de près par les piquiers de la tête. Quel éxemple pour l'officier d'artillerie qui ne fait jamais mieux que lorſqu'il peut maſquer ſon feu! Guſtave n'avoit pas ſeulement du canon dans ſon infanterie. Nous le voyons auſſi faire marcher de l'artillerie à la ſuite de la cavallerie en ſuivant la même maxime que dans la colonne. A Breitenfeld les cuiraſſiers impériaux avançoient ſur la cavallerie ſuédoiſe, comptant la renverſer du premier choc comme ils avoient fait des Saxons. Mais cette cavallerie s'ouvrit, & l'artillerie placée derriére elle & chargée à cartouche envoya une grêle de bales dans les eſcadrons impériaux qui les mit en déſordre (*a*). Les cavaliers ſuédois profitérent de ce moment de confuſion pour les charger & les culbuter. J'ai vu dans la derniére guerre de Siléſie un général de cavallerie officier d'un mérite diſtingué faire cette même manœuvre contre la cavallerie autrichienne avec le plus grand ſuccès. Mais je m'apperçois que les bornes que je me ſuis preſcrites ne me permettent pas de m'étendre ſur les avantages qu'on peut retirer de cette manœuvre de l'artillerie. Je paſſe aux marches.

(*a*) Gualdo p. 80.

Des marches.

§. XXIV. *Des marches.*

Il eſt inconteſtable que l'art de la guerre s'eſt perfectionné dans quelques parties, qui ſont mieux connues de nos jours qu'elles ne l'étoient au tems de Guſtave-Adolphe. De ce nombre eſt l'art de faire mouvoir les troupes avec célérité. Le maréchal de Puyſegur qui donne

des

des régles ſi juſtes & ſi ſûres pour mettre une armée en mouvement, a répandu un grand jour ſur cette partie du métier. La méthode qu'il enſeigne pour faire marcher une armée ſur différentes colonnes contribue beaucoup à la célérité de cette marche. Mais elle ſuppoſe une connoiſſance éxacte du terrein, & c'eſt en quoi les modernes ont encore un grand avantage ſur les anciens. Cependant malgré qu'ils n'euſſent pas les mêmes ſecours que nous, ils connoiſſoient déja l'utilité des marches en colonnes. Les Péloponéſiens marchérent ſur trois colonnes aux environs de Statée, les Anactoriens formoient la premiére colonne de la droite, les Cariens la ſeconde, & les Péloponéſiens étoient à la troiſiéme qui avoit pris ſur la gauche (*a*). Agis marcha ſur trois colonnes à Mantinée (*b*). Au même endroit Philopœmen livre bataille à Machanidas & marche ſur trois colonnes (*c*). Alexandre voulant attaquer les Sogdiens fait marcher ſes troupes ſur cinq colonnes (*d*). Enfin parmi ces marches on doit compter celle de Céſar contre Arioviſte, qui ſe fit ſur trois lignes en colonne (*e*). Voilà bien des éxemples qui ont précédé les tems dont je parle. Cependant les hiſtoriens contemporains de Guſtave-Adolphe, qui rapportent les expéditions des deux partis en Allemagne, ne diſent point que les Impériaux ayent marché en colonnes. L'ordonnance de Guſtave étoit plus propre à la formation de ces colonnes, & cependant on n'a que peu d'éxemples que ſon armée ſoit ſortie en colonnes pour paſſer d'un camp dans un autre. Car je ne parle pas de la marche des corps détachés, ni des précautions qu'ils avoient à prendre pour ſe joindre à la grande armée. J'en dirai quelque choſe dans les *Remarques Militaires* autant que le récit de *Gualdo* m'en fournira l'occaſion.

(*a*) Thucidide l. 2.
(*b*) *Id.* l. 5.
(*c*) Rollin, hiſt. ancienne T. VIII.
(*d*) Arrien l. 4. c. 16.
(*e*) Céſar, de la guerre contre les Gaulois l. 1. c. 49.

Je reviens à ce que j'ai dit plus haut que pour faire arriver une armée par différens chemins connus au point indiqué, la premiére choſe néceſſaire eſt la connoiſſance du terrein. Or on voit par différens traits de l'hiſtoire de Guſtave-Adolphe que les progrès qu'on avoit faits de ſon tems dans la géographie étoient encore bien bornés. Le docteur

Hart dit entr'autres que le duc Guillaume de Weimar étant arrivé en Souabe avec le corps qu'il commandoit, les troupes ſe croyoient déja aux portes de Rome. L'ingénieur *Schildknecht* rapporte ce qui lui eſt arrivé avec Guſtave-Adolphe. Il dit „ que le monarque ſuédois étant „ au camp de Beerwalde avoit projetté de s'emparer d'un défilé pour „ ſurprendre les Impériaux dans leur camp. Mais que comme il ne ſe „ fioit jamais aux cartes gravées, & qu'il étoit impoſſible d'aller recon- „ noître le terrein puiſque l'ennemi l'occupoit, cet ingénieur en fit le „ plan d'après le rapport des habitans & le préſenta au roi qui dirigea „ ſa marche en conſéquence. Mais l'armée avant d'arriver au défilé ſe „ trouva tout d'un coup vis à vis d'un marais qui n'étoit pas marqué „ dans le plan de l'ingénieur. Ce marais pouvoit être défendu par l'en- „ nemi & coûter beaucoup de monde aux Suédois. Le roi rebrouſſa „ chemin & traita fort mal le pauvre *Schildknecht* qui aſſura à S. M. que „ le plan avoit été fait ſur le rapport d'un vieux gentilhomme & d'un „ eccléſiaſtique du lieu. *Eh bien*, dit le roi en plaiſantant, *ſuivez ces „ braves gens, & faites-vous montrer ce marais pour n'en pas tromper „ d'autres* (a)."

(a) Schildknecht lib. 3. p. 202.

Je trouve deux exemples, que Guſtave fit marcher ſes troupes en colonnes. Le premier eſt à la bataille de Breitenfeld où ſon armée marcha ſur deux colonnes, l'une dirigeant ſa marche vers Podelwitz & l'autre vers Schelkau. Celle-ci étoit formée des Saxons & paſſa le défilé de Podelwitz à la vue des Impériaux (*b*). M. de M. dans ſon hiſtoire de Guſtave-Adolphe donne l'éxemple d'une marche de l'armée ſuédoiſe ſur trois colonnes de Furth à Lauff (*c*). Comme cette marche du roi eſt la ſeule bien connue, je vais m'y arrêter & en donner l'analyſe, ce ſera mettre le lecteur en état de juger à quel point cette partie de la tactique avoit été travaillée & perfectionnée à l'école de Guſtave-Adolphe. Voici le paſſage de l'auteur: „ Le 8. Juin 1632 „ le roi prit ſon camp à Furth. Le 11. l'armée défila vers Nuremberg, „ devant la porte de Lauff, en trois colonnes. L'une conſiſtoit en dix

(b) Chemnitz p. 209.

(c) M. de M. T. IV. p. 290.

„régimens d'infanterie avec quarante piéces de canon. La ſeconde „étoit de trente eſcadrons; enfin la troiſiéme qui défila devant la porte „de l'hôpital, dite *Spitzelthor*, étoit compoſée de tout le bagage de „l'armée, des chariots de vivres & de munitions, de quarante eſca„drons, d'un corps de quatre-mille hommes d'infanterie & de trente „piéces de canon de tout calibre. Le même jour l'armée vint camper „à Lauff, &c. (*a*) Walſtein avoit paſſé le défilé de Caden & dirigé ſa „marche vers le Haut-Palatinat (*b*)." D'abord je remarque que M. de M. entend par le défilé de Caden celui près d'Egra. Sans quoi on pourroit s'y tromper & croire que Walſtein paſſant ce défilé près de Caden qui eſt à dix milles derriére Egra auroit fait un détour de vingt milles d'Allemagne pour entrer dans le Haut-Palatinat. Je viens à l'éxamen de la marche en queſtion. Le roi ſe portant de Furth à Lauff pouvoit encore ſuppoſer les Impériaux à dix milles de lui du côté de Neuſtadt dans le Haut-Palatinat. Or ſi on jette les yeux ſur une carte de Franconie, on verra que Furth eſt au nord-oueſt de Nuremberg au confluent de la Pegnitz & de la Regnitz; que la Pegnitz traverſe Nuremberg & la diviſe en deux villes; & que Lauff eſt ſur cette riviére à l'orient de Nuremberg, à un mille & demi de cette ville. La porte de Lauff eſt au nord de la ville & celle de l'hôpital au midi. Le roi venoit du côté d'Anſpach lorſqu'il fit cette marche vers Furth & prit ſon camp entre la Regnitz & la Pegnitz, ayant Nuremberg en front. Dans cette poſition le roi pouvoit faire défiler les deux premiéres colonnes ſur la droite & la troiſiéme ſur la gauche. Les deux premiéres pouvoient paſſer la Pegnitz au deſſus & au deſſous de Doſs, laiſſant Nuremberg ſur la droite. Il ſe peut auſſi que la ſeconde défila par le fauxbourg, par conſéquent devant la porte de Lauff. La premiére colonne laiſſant le Thumberg ſur la droite, paſſa le bois de Sebaldi & marcha par Rickersdorf & Strengenberge pour ſe rendre au camp de Lauff. La ſeconde colonne toute de cavallerie laiſſant le Thumberg ſur la gauche prit la route d'Erlaſtagen, & longeant la Pegnitz,

(*a*) M. de M. T. IV. p. 290. & 91.
(*b*) *Id.* p. 288.

laiſſa ſur la gauche les villages de Bergnersdorf, Rickersdorf & Strengeberge. Comme cette colonne toute de cavallerie devoit arriver au camp de Lauff avant la premiére toute d'infanterie, elle ſe fera poſtée entre Lauff & Ste. Cunegonde, d'où elle aura détaché des patrouilles le long du défilé de Heichlingen juſqu'à Kihnhoff & Dehnberg pour aſſurer la marche de la premiére colonne qui ſera entrée dans le camp entre Kihnhoff & Lauff, appuyant ſa droite à Lauff, ayant ſa gauche allignée au village de Kihnhoff & ſon front défendu par ce même défilé de Heichlingen. La troiſiéme colonne où étoit le bagage longeoit la rive gauche de la Pegnitz & défiloit entre la Pegnitz & le bois de St. Laurent qu'elle laiſſoit à droite; elle pourſuivoit ſa marche par Lauffamholtz, Mittelbach & Rotenbach, paſſoit la Pegnitz à Lauff & entroit dans le camp. Guſtave avoit compoſé ſa premiére colonne d'infanterie, parce que le terrein qu'elle avoit à parcourir lui convenoit beaucoup mieux qu'à la cavallerie; car depuis Nuremberg juſqu'à Lauff elle avoit des bois à traverſer. La ſeconde colonne au contraire qui étoit de cavallerie longeoit la Pegnitz. Non ſeulement la route étoit bonne, mais en cas que la troiſiéme colonne de l'autre côté de la riviére fût attaquée, cette cavallerie pouvoit traverſer la Pegnitz & lui porter du ſecours; ce qui ne ſe feroit pas fait auſſi aiſément ſi cette ſeconde colonne eût été d'infanterie. D'ailleurs Guſtave ne pouvoit guére être attaqué que par de la cavallerie, parce que la grande armée de Walſtein étoit à dix milles de là. Je ſçai que dans une marche en colonnes on doit ſurtout avoir âttention qu'elles ne ſoient pas ſéparées par une riviére ou par un défilé, ſurtout quand l'ennemi eſt à portée. Mais ici Guſtave n'avoit rien à craindre. Enfin je n'ai pas prétendu dire que Guſtave-Adolphe fût parvenu dans la partie des marches à ce point de perfection où l'on eſt arrivé de nos jours. J'ai ſeulement voulu montrer que ce grand homme avoit là-deſſus des connoiſſances fort juſtes qui ne demandoient qu'à être perfectionnées. Si l'on me demandoit à préſent de combien les modernes ſont plus avancés que

ne l'étoit Guſtave qui en ſavoit déja plus qu'aucun de ſes contemporains dans cette partie, je répondrois qu'il n'y a qu'à comparer cette marche de Furth à Lauff ſur trois colonnes avec la théorie du maréchal de Puyſegur & avec les plans gravés de la derniére guerre, & qu'alors on aura le coup d'eſſai d'un homme de génie mis à côté de ce qu'on peut voir de plus parfait dans ce genre.

§. XXV. *Du campement dans les deux armées.*

Campement.

Chez les Impériaux la figure des camps tenoit de celle des corps qui formoient des maſſes quarrées. On campoit par régiment & l'on comptoit pour quatre hommes quatre pas de front ſur huit pieds de profondeur (*a*). L'eſpace qu'occupoit un régiment avoit 248 pas ordinaires de long ſur 200 pas de profondeur. Dans cet eſpace il y avoit trois rues, chacune de douze pas de large, paralléles au front du camp & qui partageoient le régiment en quatre diviſions. Les piquiers formoient celles du milieu & les mouſquetaires celles de la tête & de la queue. Derriére le régiment étoit la tente du colonel au dos de ſa compagnie; les autres capitaines campoient de même. Les lieutenants campoient dans la rue du milieu chacun dans ſa compagnie, & les enſeignes étoient devant le front. Chaque compagnie étoit ſéparée par une rue de huit pas de largeur ſur toute la profondeur du régiment. Derriére le capitaine étoient les tentes des vivandiers. Les gardes du camp ſe raſſembloient près de la tente du colonel dans un emplacement qui ne ſervoit qu'à cela (*b*). Au tems de Montecuculi on étoit encore fort attaché à la forme quarrée. Il recommande que les quartiers particuliers ſoient quarrés à angles droits (*c*). J'obſerve à ce ſujet que la place qu'il aſſigne à chaque compagnie n'eſt pas ſuffiſante. Ordinairement la cavallerie étoit logée derriére l'infanterie; enſorte que les quartiers de la cavallerie étoient comme enfermés dans ceux de l'infanterie. On trouve que les Suédois ont fait la même choſe quand ils y ont été forcés par le terrein. On en voit la preuve dans le plan du fameux

(*a*) Schildknecht l. 3. p. 138.

(*b*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 70.

(*c*) Montecuculi p. 99.

camp de Werben, que *Merian* nous a conſervé dans *le Théatre de l'Europe*. Mais Guſtave étoit dans un terrein où il ne pouvoit pas s'étendre. On doit auſſi convenir que les généraux de l'empereur n'étoient pas ſi attachés à cette mauvaiſe ordonnance qu'ils ne s'en ſoient écartés pour mieux profiter du terrein. Ce ſeroit leur faire tort que de penſer qu'ils ayent négligé cet avantage. Tilli ne tira-t-il pas le plus grand parti du terrein quand il prit ſon camp au bord du Lech? Le gros de ſon armée campoit ſur une hauteur à pente douce. Un bois bien défendu couvroit ſon aile droite & il avoit la riviére en front. Vis-à-vis du gué dont Guſtave profita en effet, Tilli avoit placé de l'infanterie qui étoit ſoutenue du gros de l'armée, &c. Le lecteur trouvera ce camp dans la *Remarque Militaire* Cc, où je parle du paſſage du Lech. Le camp de Walſtein près de Nuremberg prouve auſſi que ce général ſavoit profiter du terrein. La Rednitz couvroit ſon front; ſon aile gauche étoit appuyée à un défilé & à une hauteur, & ſa droite défendue par un autre défilé. La défenſe de ce point d'appui de la gauche étoit ſi bien entendue & le choix du local ſi bon, que Guſtave ne put jamais l'emporter, quoiqu'il fût à la tête d'une armée de ſoixante & dix-mille hommes; tous gens accoutumés à vaincre ſous les yeux d'un chef intrépide, & qui cependant furent obligés de faire retraite après une perte conſidérable (*a*). Le docteur *Hart* fait un crime à Walſtein d'avoir trop étendu le front de ſon camp (*b*). Il en juge apparemment d'après l'ordonnance d'alors. Car de nos jours une armée comme celle de Walſtein occuperoit aiſément un terrein de cette étendue, ſans avoir beſoin de trop s'étendre. Mais ce reproche que l'hiſtorien Anglois fait à ce général tourne à ſa gloire. Car ſuppoſé même qu'il eût occupé trop de terrein, il auroit par cette faute augmenté la difficulté de s'y maintenir; & puiſqu'il l'a ſi bien défendu malgré la violence des attaques du roi, on doit reconnoître qu'une ſi belle défenſe fait preuve que Walſtein ne manquoit pas de génie. Il en faut & ſouvent beaucoup pour ne rien perdre contre une armée ſupérieure.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Pp.

(*b*) Hart T. II. p. 352.

La campagne de 1762 en offre un bel exemple. On y vit un général en chef défendre une étendue de ſix milles d'Allemagne avec à peine trente-mille hommes, & tirer un ſi grand parti du local, que l'ennemi, qui étoit fort ſupérieur en force, tenta à différentes repriſes de pénétrer par les gorges des défilés, & fut toûjours repouſſé avec perte.

Manière de camper des Suédois.

Voyons la maniére de camper du roi de Suéde. J'ai déja dit que le terrein trop reſſerré du camp de Werben avoit obligé Guſtave de camper à la maniére allemande. Car ſi l'on veut ſe donner la peine de comparer le plan de ce camp avec ceux de Nuremberg & de Furth qui ſe trouvent dans le *Théatre de l'Europe*, on verra que l'armée ſuédoiſe campoit à Nuremberg ſur une ligne & à Furth ſur deux lignes. On verra auſſi que les quartiers de chaque régiment y avoient plus de front que de profondeur. *Schildknecht* compte pour un régiment ſuédois de huit compagnies de 144 hommes chacune, trois-mille pieds de front ſur quatre-cent-quarante-huit pieds de profondeur, & pour un régiment de cavallerie de trois eſcadrons, chacun de ſoixante & dix chevaux, deux-cent-quarante pieds de front ſur une profondeur de deux-cent-cinquante pieds (*a*).

(*a*) Schildknecht l. 3. p. 143 & 145.

Quant à la connoiſſance du terrein pour y aſſeoir un camp, Guſtave-Adolphe a fait voir qu'il la poſſédoit ſupérieurement. J'en parle dans les *Remarques Militaires* ſur Werben, Nuremberg & Herzogen-Aurach; j'y renvoye le lecteur pour ne pas donner trop d'étendue à cet article. Je ne dirai plus qu'un mot. Guſtave avoit ſurtout un grand avantage ſur les généraux de ſon tems; perſonne n'a ſçu mieux s'aider du local & fortifier la nature. C'eſt ainſi que nous le voyons à Werben profiter des digues qu'on y avoit élevées pour arrêter le débordement de l'Elbe & ſe faire de ces digues des retranchemens inattaquables.

Retranchement.

§. XXVI. *De la maniére de ſe retrancher dans les deux armées.*

Ces deux armées qui ne ſe reſſembloient en rien différoient auſſi dans la maniére de ſe retrancher. Cette différence paroîtra mieux par

la comparaiſon que je vais faire des deux camps de Nuremberg. J'ai donné une deſcription éxacte de ces camps dans les *Remarques Militaires* Kk & Pp, en parlant de l'expédition de Freyſtadt & de l'attaque du camp de Walſtein près de Nuremberg. Si on veut bien commencer par les lire, on entendra mieux ce qui me reſte à dire ici. Le docteur *Hart* eſt celui qui entre dans le plus de détails. En parlant des retranchemens de Walſtein (*a*), il dit qu'ils étoient compoſés d'un foſſé défendu de diſtance en diſtance par des abbatis, des chariots de bagage & force gabions. Mais il trouve le foſſé trop étroit & en fait un crime à Walſtein. Cependant le terrein ſur lequel ce général avoit aſſis ſon camp ſe trouvoit fortifié par la nature, ainſi il étoit inutile de l'entourer d'un large foſſé. Un homme du métier n'auroit pas fait ce reproche à Walſtein. La Rednitz valoit mieux que tous les foſſés qu'il auroit pû mettre en front de ſon camp, & les ravins prêtoient une nouvelle force aux parapets. Le terrein étoit pierreux en quelques endroits, & c'eſt là ſans doute que le général fit placer les gabions. Quoique des chariots de bagage ne paroiſſent pas être d'une grande défenſe, ils pouvoient cependant ſervir d'épaulement & empêcher l'ennemi de prendre le retranchement à revers; outre cela ils tenoient lieu de chevaux de friſe. C'eſt donc un mérite à Walſtein d'avoir fait ſervir à la défenſe de ſon camp une choſe néceſſaire aux beſoins de l'armée. Walſtein avoit auſſi penſé dans la conſtruction de ſes retranchemens à ne pas ſe priver d'un avantage conſidérable qui étoit de conſerver de libres ſorties à ſa cavallerie. On voit même qu'elle en profita très-ſouvent, & avec le plus grand ſuccès. Une fois entr'autres que quelque infanterie ſuédoiſe s'étoit avancée le long de la Rednitz; Walſtein voyant les officiers tués & les ſoldats en déſordre, il lâcha contre eux de la cavallerie qui en auroit eû bon marché, ſi Guſtave prévoyant cette attaque ne l'eût rendue inutile.

(*a*) Hart T. II. p. 352.

D'ordinaire c'étoient ou des redans ou des lignes droites défendues par des demi-lunes ſaillantes qui formoient les retranchemens des Impériaux.

Je

Je paſſe à ceux des Suédois. Qu'on ſe rappelle les principes de Guſtave-Adolphe dans ſa tactique, on verra que ce ſont les mêmes qu'il a ſuivis dans la conſtruction de ſes retranchemens. On y retrouve les défenſes mutuelles qui ſont la force de ſon ordonnance. On ne voit pas que Guſtave ait fait uſage des lignes continues, ſans doute parce qu'il en connoiſſoit la foibleſſe, & qu'elles ont le même défaut qu'une armée qui combattroit ſur une ſeule ligne & qui eſt ſans reſſource dès qu'elle eſt enfoncée. La ligne forcée dans un endroit, cette perte entraine naturellement celle de toute la ligne. Mais la maniére de Guſtave étoit de couper ces lignes par des redoutes fermées (*a*). Son retranchement en devenoit plus fort, en ce que ces redoutes étoient comme autant de baſtions, à qui les lignes ſervoient de courtines. Chaque redoute étoit un fort que l'ennemi devoit emporter d'aſſaut, s'il vouloit s'emparer du retranchement. Or ces redoutes étoient garnies de bonne infanterie. Il n'y en avoit pas derriére les lignes, cela n'étoit pas néceſſaire, parce que le feu des forts défendoit ces lignes, comme deux baſtions défendent une courtine. Les troupes qui étoient forcées dans un endroit du retranchement, ſe replioient ſous le feu de deux autres redoutes & y trouvoient un nouveau point d'appui. On voit que Guſtave n'enfermoit point ſa cavallerie dans les retranchemens. Auſſi voit-on à l'affaire de Werben (*b*) cette cavallerie tomber ſur les troupes de Tilli, lorſque c'étoit lui qui croyoit ſurprendre les Suédois.

(*a*) Sold. Suédois p. 547.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* N.

Le plan qu'on trouve du camp de Nuremberg dans le *Théatre de l'Europe* prouve que Guſtave avoit bien perfectionné la maniére de ſe retrancher. On voit devant la porte de l'hôpital dite *Spitzelthor* une ligne de redoutes quarrées placées à quelque diſtance les unes des autres & qui ſe défendent mutuellement. Cette idée fait infiniment d'honneur au génie de Guſtave, un retranchement de cette nature eſt très-avantageux. Je renvoye le lecteur à ce que j'en ai dit dans la *Remarque Militaire* (*c*) ſur l'attaque des lignes du maréchal Horn à Bam-

(*c*) Voyez la *Remarque Militaire* Z.

berg, où l'on trouvera cette maxime de Guſtave-Adolphe miſe en pratique.

Artillerie.

§. XXVII. *De l'artillerie dans les deux armées.*

On peut dire que de nos jours on a des connoiſſances ſur l'artillerie qu'on n'avoit point au tems de Guſtave-Adolphe. L'empereur Charles V. fut, le premier qui penſa à perfectionner l'artillerie. Voulant faire le ſiége de Tunis il fit fondre à Malaga des piéces de quarante-cinq livres de bale d'une compoſition & d'une proportion nouvelles qui furent trouvées ſi bonnes qu'on ne tarda pas à en faire de ſemblables dans toute l'Eſpagne & dans les Païs-Bas (*a*). „Dans „les anciens arſenaux, dit *Montecuculi*, il y a un cahos d'artillerie „ſans ordre, ſans diſtinction, & ſans proportion. A peine peut-on „trouver aſſez de noms pour les diſtinguer, en ſorte qu'il n'y a point „de ſerpent, de bête, ou d'oiſeau, dont on n'ait donné les noms à quel„que piéce &c." (*b*) Les piéces de campagne qu'on appelloit *Noth-Schlangen* ou couleuvrines portoient 15 livres de bale. Le canon avoit huit pieds & demi de long, il peſoit depuis vingt-deux juſqu'à trente quintaux, & il falloit dix chevaux pour le trainer, trois pour trainer les boulets & deux pour la poudre.

(*a*) P. Daniel Milice françoiſe T. II.

(*b*) Montecuculi p. 45.

Le *Falcaune* ou fauconneau tiroit depuis ſix juſqu'à huit livres de bale, il avoit huit pieds de long & peſoit depuis treize juſqu'à vingt quintaux. Il falloit ſix juſqu'à huit chevaux pour le trainer, un pour trainer les boulets & un pour la poudre.

Le *Falconet* ou petit fauconneau tiroit deux livres de bale, peſoit dix quintaux, avoit cinq pieds & demi de long, & étoit trainé par quatre chevaux. Un ſeul trainoit les boulets & la poudre (*c*). Le poids de la charge de poudre de ces différentes piéces étoit pour l'ordinaire la moitié de celui du boulet. La culaſſe avoit un boulet d'épaiſſeur. La charge ordinaire étoit renfermée dans une cartouche, & de près on tiroit à mitraille. (C'eſt ainſi qu'on appelloit un cilindre rempli

(*c*) Fronsberger l. 2. p. 13. & 28. Rivii Buchſenmeiſterey, Baſel 1582.

de cloux, de fer coupé en dez & de bales dont on chargeoit les canons) (*a*).

(*a*) Fronsberger. l. 2. p. 178.

Le moindre calibre des piéces de batterie étoit de 24 livres de bale. En marche ces piéces n'étoient plus ſur l'affut, mais portées ſur un chariot à madriers. Cependant au défaut de ce chariot on faiſoit deux nouveaux étriers dans l'affut entre les anciens & l'entretoiſe de mire, & on faiſoit ſortir les tourillons des premiers étriers pour les mettre dans les nouveaux. Par-là tout le poids de la piéce portoit également ſur les deux eſſieux (*b*).

(*b*) *Id.* l. a. p. 178.

Les prépoſés & autres gens appartenans au train ou employés au ſervice de l'artillerie impériale, étoient d'abord le maître d'artillerie ou *Obriſter Zeugmeiſter* qui avoit cent florins d'appointement par mois. Enſuite venoient les capitaines & lieutenants d'artillerie, ſuivant la force du train. Un aumônier, un écrivain & un chirurgien.

Le chef des pionniers ou *Schantz-Meiſter* étoit payé ſur le pied d'un capitaine d'infanterie à quarante florins par mois. Son office étoit de commander aux *Schantz-Bauren* ou travailleurs. Il y avoit au moins quatre-cent de ces travailleurs attachés au train ayant drapeau, officiers & tambours.

Il y avoit de plus pour le ſervice de l'artillerie des maîtres tireurs ou *Buchſen-Meiſter*, ayant ſous eux les canoniers qu'on nommoit *Schneller*. Une couleuvrine qui tiroit quinze livres de bale occupoit deux de ces maîtres tireurs & dix *Schneller*. Un fauconneau de ſix livres de bale avoit un maître & ſix *Schneller*: un petit fauconneau de deux livres de bale un maître & deux *Schneller* (*c*).

(*c*) *Id.* l. a. p. 14.

On avoit des garde-poudres qu'on nommoit *Pulver-Huter*.

De plus, tous les artiſans & ouvriers de l'armée ainſi que les *Wagen & Geſchirr-Meiſter* ou maîtres des charrois & attelages faiſoient partie du train & le ſuivoient.

Quant à l'entretien des chevaux employés au ſervice de l'artillerie, cette partie ſe faiſoit par entrepriſe. Le grand-maître des charrois de

toute l'armée (*Ober-Wagen-Meiſter*) recevoit un tant par mois pour chaque cheval, moyennant quoi il étoit tenu d'avoir toûjours ſon nombre complet; on ne lui bonifioit que les chevaux tués par l'ennemi: ainſi tout ce qui crevoit dans les marches ou autrement étoit ſur ſon compte.

Quant à la force du train des Impériaux au tems dont je parle, leur artillerie n'a jamais paſſé quatre-vingt piéces de canon. C'étoit ce que Tilli avoit à Breitenfeld. Walſtein en ſe mettant à la tête de la nouvelle armée qu'il venoit de former avoit quarante-quatre bouches à feu, & après ſa jonction avec les Bavarois, il pouvoit avoir quatre-vingt piéces de canon.

Je paſſe aux Suédois. Généralement on trouve que les Suédois eurent plus d'artillerie que les Impériaux, & qu'elle fut auſſi mieux conſtruite & mieux ſervie. Le docteur *Hart* dit que Guſtave-Adolphe fut le premier qui d'après des expériences réitérées trouva que trop de longueur dans un canon diminuoit de ſon effet (*a*). Il rapporte à ce ſujet différentes épreuves que ce monarque fit devant ſes officiers (*b*), mais qui prouvent ſeulement que Guſtave profita habilement des découvertes qu'on avoit faites avant lui. En général l'hiſtorien anglois juſtement prévenu de l'idée, que l'heureux génie de Guſtave-Adolphe s'eſt fraié une route nouvelle dans l'art militaire, croit pouvoir lui faire honneur de tout ce qui lui paroît nouveau. C'eſt ainſi qu'il attribue à ce même prince l'origine des Dragons. De telles aſſertions peuvent être ſouffertes dans un panégyrique, mais ſont des erreurs dans une hiſtoire militaire. On ſait que l'année 1572 un ſeigneur *de Linar* fit fondre du canon dans une proportion nouvelle, & qu'il prouva qu'une piéce longue de douze pieds tiroit auſſi loin que d'autres du même calibre qui avoient treize juſqu'à dix-ſept pieds de long (*c*). Qu'on ouvre l'*Artillerie de Rivius* (*d*) imprimée à Basle en 1582, on y trouvera une théorie très-éxacte de la longueur des piéces, & les mêmes principes qu'on ſuit encore pour déterminer la juſte longueur qu'une

(*a*) Diſſertation p. 9.

(*b*) Hart T. II. p. 325.

(*c*) Erard de Barleduc, fortification. An. 1620.

(*d*) Rivii geometriſche Buchſenmeiſterey.

piéce doit avoir pour faire le plus grand effet. On y prouve que dans une piéce trop longue ou trop courte le boulet perd de ſa force.

Le moindre calibre des piéces de batterie des Suédois étoit de vingt-quatre livres de bale, comme chez les Impériaux. Mais il falloit vingt juſqu'à vingt-cinq chevaux pour les trainer. Les piéces de campagne de huit juſqu'à douze livres de bale étoient trainées par huit ou dix chevaux (*a*).

(*a*) M. de M. T. IV. p. 290.

On ne doit pas oublier de mettre au nombre des piéces de campagne les fameux canons de *cuir bouilli* & les piéces de quatre livres de bale. On croit que le baron *Melchior de Wurmbrand* eſt l'inventeur des canons de cuir, & que cet officier qui avoit quitté l'empereur pour s'attacher au roi de Suéde fit uſage de ces piéces pour la premiére fois au ſiége de Wormdit (*b*). Voici la maniére de les conſtruire. Le calibre étoit d'une, de deux, de trois juſqu'à quatre livres de bale. L'ame du canon étoit faite d'un cilindre de cuivre qui avoit l'épaiſſeur de $\frac{1}{24}$ du diamétre du boulet. La longueur du cilindre A B étoit de ſeize de ces diamétres. F A G D E, ou la culaſſe & le bouton, étoient viſſés dans le cilindre qui pris ſéparément avoit quinze diamétres de ſon boulet. Extérieurement il étoit renforcé par des cercles de fer H placés de diſtance en diſtance ſur toute la longueur de la piéce, mais qui ſe touchoient aux deux extrémités F A D E & B C; c'eſt à dire, à la culaſſe & à la bouche du canon. Aux premier & dernier renforts on comptoit huit cercles, trois à la volée & autant au bourelet qui ſe touchoient. Les tourillons tenoient à un de ces cercles qui étoit plus fort que les autres. Par-deſſus ces cercles ſur toute la longueur du canon étoit un entourage de corde recouvert de pluſieurs couches de maſtic. Par-deſſus cet enduit on faiſoit un nouvel entourage de corde recouvert d'un nouvel enduit, & l'on continuoit ainſi juſqu'à ce que la culaſſe eût acquis l'épaiſſeur d'un boulet pris dans ſon diametre, & la bouche du canon $\frac{1}{24}$ de ce diamétre, comme on voit fig. XV. Des cordes formoient les moulures. La lumiére K étoit de cuivre & on la

(*b*) *Id.* T. II. p. 23.

Fig. XIV.

viſſoit dans la culaſſe au point F. Cela fait, on couvroit le canon d'un cuir bouilli, & il avoit alors la forme repréſentée fig. XV. La charge de poudre pour pareille piéce n'étoit que le quart ou le tiers du poids d'un boulet, & la piéce n'étoit jamais chargée qu'à mitraille (*a*). Ce canon étoit ſur un affut ſi leger, que le tout pouvoit être aiſément trainé par deux hommes (*b*). Car à juger de ſon poids d'après les proportions que je viens de décrire, une piéce de trois livres de bale & longue de 3 pieds 8½ pouces meſure rhinlandique ne pouvoit pas peſer plus de 90 livres. Cependant nous ne voyons pas que les Suédois ayent fait longtems uſage de ces piéces. Ils ne s'en ſervirent que trois ans depuis 1628 juſqu'en 1631 (*c*). Le plus grand mérite de ces canons étoit de pouvoir être tranſportés aiſément dans un jour de bataille, du reſte ils avoient l'inconvénient de s'échauffer trop-tôt; en ſorte qu'après dix ou douze coups il falloit les laiſſer refroidir. C'eſt ce qui engagea Guſtave à ſubſtituer à ces canons une ſorte de piéces de campagne plus durables & qui furent trouvées ſi commodes qu'on en fit uſage depuis dans preſque toutes les armées. Les François s'en ſont ſervis juſqu'en 1756 ſous le nom de *piéces ſuédoiſes* (*d*). Le canon peſoit 625 livres & avoit quatre pieds de long. La charge de poudre qu'on lui donnoit étoit le tiers du poids du boulet qui peſoit quatre livres. La poudre étoit renfermée dans une cartouche & le boulet attaché avec des fils de fer au plateau de la cartouche. Ces piéces étoient ſi bien ſervies qu'un bon canonier faiſoit trois décharges avant que le mouſquetaire pût tirer deux coups (*e*). La chambre de quelques-unes de ces piéces étoit conique, le fond d'un demi-diamétre & ſon entrée de tout le diamétre du boulet.

(*a*) Buchneri Theoria & praxis artilleriæ. Nuremberg 1685. l. 1. p. 29.

(*b*) M. de M. T. II. p. 23. Hart T. II. p. p. 159.

(*c*) Schildknecht l. 3. p. 189. Buchner p. 29.

(*d*) Commentaires du comte de Turpin ſur Montecuculi T. I. p. 284.

(*e*) Schildknecht l. 3. p. 190.

Le roi avoit un autre avantage ſur les Impériaux, c'eſt que la conſtruction & l'entretien de ſon artillerie lui coûtoit beaucoup moins: il tiroit de la Suéde tout le cuivre & le fer dont il avoit beſoin, & c'eſt auſſi la raiſon pourquoi ſon artillerie étoit plus nombreuſe que celle de ſon ennemi. Nous le voyons devant Francfort-ſur-l'Oder

avec un train de deux-cent piéces de canon, grandes & petites (*a*). A la bataille de Breitenfeld il en avoit cent, y compris l'artillerie des Saxons (*b*). Au camp de Nuremberg le roi avoit trois-cent piéces de canon, en comptant ceux que les habitans lui prêtérent (*c*). Enfin *Gualdo* dit que Guſtave avoit cent piéces de canon à Lutzen (*d*).

(*a*) Sold. Suédois p. 30.
(*b*) Gualdo p. 73 & 75.
(*c*) Hart T. II. p. 348.
(*d*) Gualdo p. 209. 215.

§. XXVIII. *De la Fortification au tems de Guſtave-Adolphe.*

Fortification.

Cette partie de la Science militaire ſe perfectionnoit alors en Allemagne où l'on commença à préférer la méthode flamande à l'ancienne maniére des Italiens. On voit par la conſtruction d'Ulm qui fut achevée en 1626, qu'on ſuivoit déja une meilleure proportion dans les lignes du corps de la place, qui fut entouré d'une fauſſe braie & eut peu de dehors.

Les Suédois avoient une proportion qui leur étoit propre dans la conſtruction de leurs fortereſſes. J'ai éxaminé très-ſouvent les reſtes d'un rempart que Guſtave fit élever autour d'une ancienne ville près de Berlin. Les flancs en ſont fort longs, & ne ſont pas perpendiculaires à la courtine, mais font avec elle un angle obtus; & pour mieux défendre les faces, il y a de longs ſeconds flancs dans la courtine. Cette maniére eſt exactement la même qu'on trouve dans le plan de la fortereſſe de Dunebourg (*e*), où en voulant prolonger la défenſe des flancs on a trop écourté les faces & trop reſſerré la gorge des baſtions. Le foſſé devant les faces du rempart en devoit être mal défendu; car ces ſeconds flancs rendoient l'angle du baſtion trop aigu; & par-là le foſſé qui étoit parallele à la ligne de défenſe devoit être coupé par une troiſiéme ligne parallele à la courtine.

(*e*) Voyez l'hiſt. de Charles-Guſtave par Puffendorf.

La plûpart des villes d'Allemagne au tems de la venue des Suédois étoient entourées d'un gros mur garni de tours qui avançoient & débordoient la muraille. Cette maniére n'avoit pas été imaginée pour réſiſter au feu de la groſſe artillerie. Alors tout ce qu'on ſavoit faire de mieux, c'étoit d'élever à la hâte des enveloppes de terre pour fortifier ces vieux

murs. On uſoit de cette précaution ſurtout aux portes des villes, parce que dans cette ancienne maniére c'étoit l'endroit où l'ennemi pouſſoit ſon attaque avec le plus de ſuccès (*a*).

(*a*) Voy. la priſe de Francfort *Remarque Militaire* G.

Attaque & défenſe des places.

§. XXIX. *De l'attaque & de la défenſe des places.*

La maniére d'attaquer répondoit à celle de fortifier. On trouvoit ordinairement autour de ces places qu'on ne peut pas appeller fortes des reſtes de fauxbourgs, à la faveur desquels on approchoit les batteries le plus près qu'on pouvoit de la muraille qu'on battoit en brêche. On perçoit l'enveloppe de terre ou on l'emportoit de force, & la brêche étoit bientôt faite, ſoit par les batteries, ſoit par l'effet d'une mine. Quelquefois auſſi on ſe contentoit d'attacher le petard à la porte de ces vieilles bicoques, on la faiſoit ſauter, & ſes défenſeurs ſe rendoient à diſcrétion. Dans le paſſage du foſſé on n'uſoit point des précautions qui ſont devenues indiſpenſables dans l'attaque des places modernes: on paſſoit ce foſſé ſur des radeaux ou à gué quand il n'étoit pas profond. On trouvera raſſemblé dans les *Remarques Militaires* ce que j'ai trouvé de plus curieux ſur le maniére d'attaquer & de défendre ces anciennes places.

L'auteur italien ne m'a pas donné occaſion de déploier dans un ſiége en forme les grandes connoiſſances que Guſtave avoit acquiſes dans cette partie de la Science militaire. Pour les mettre dans tout leur jour je remonte au tems où ce monarque faiſoit la guerre en Livonie, & je vais le repréſenter faiſant le ſiége de Riga en 1621. Ce ſiége eſt tout à la fois l'éxemple d'une ſavante attaque & d'une défenſe très-belle pour ce tems-là.

On ſait que Riga capitale de la Livonie n'eſt pas éloignée de l'embouchure de la Duna & qu'elle eſt ſituée à l'orient de ce fleuve. Ce que j'obſerve pour relever une faute qui eſt échappée à l'auteur de la nouvelle hiſtoire de Guſtave-Adolphe. Dans la deſcription qu'il donne du camp du roi, il dit que ce monarque avoit le fleuve à l'orient (*b*).

(*b*) M. de M. T. I. p. 231.

Il

Il devoit dire qu'il assit son camp à l'orient de ce fleuve ou qu'il avoit ce fleuve à l'occident. De ce côté la place étoit entourée d'un bon rempart, il y avoit de bonnes demi-lunes devant les courtines, & les dehors étoient bordés d'un fossé plein d'eau. De l'autre côté de la Duna, à l'occident de la ville, étoit un fort gardé par un détachement de la garnison. Le roi fit tracer une circonvallation autour de la place & mit son armée en quatre corps. Il n'oublia pas de faire élever de fortes batteries des deux côtés de la ville sur les rives de la Duna, & qui en rasant le fleuve coupoient toute communication des assiégés avec la garnison du fort. Sigismond roi de Pologne envoya Christophe Radzivil au secours de Riga avec quatre-mille chevaux & dix-mille fantassins (*a*), ou mille selon le docteur *Hart* (*b*): ce qui est plus vrai-semblable, parce que les Polonois avoient beaucoup plus de cavallerie que d'infanterie, & que la république alors en guerre avec le Turc, ne pouvoit détacher que peu de troupes contre les Suédois. Le général polonois n'osant pas attaquer les lignes du roi, passa la Duna & se mit sous le canon du fort. Les assiégés tentérent à différentes repriſes de passer le fleuve pour faire entrer ce renfort. Mais les deux batteries que j'ai dit que le roi fit élever au bord du fleuve les en empêcha. Ce n'est pas qu'avec du gros canon le débarquement du secours n'eût été possible, mais Radzivil n'en avoit point. Le fort eût favorisé le passage, & quoique le fleuve soit fort large à cet endroit-là, le gros canon auroit porté au-delà. Car on lit que les Suédois envoyérent de leurs boulets dans le camp des Polonois (*c*). Enfin les Polonois se retirérent & Gustave s'empara du fort. Les tranchées furent poussées jusqu'au pied du glacis. Les assiégés occupoient une lunette que M. de M. appelle improprement *une demi-lune de sable* (*d*). Il ne faut pas s'y tromper, ce n'étoit qu'une lunette construite pour la défense du chemin couvert, qu'il faut bien distinguer de la demi-lune de sable où les Suédois furent repoussés. Au reste les assiégés ne prétendoient pas défendre cette lunette, ils ne cherchoient qu'à enfiler la sape des Suédois de ce côté-là; leur

(*a*) M. de M. T. I. p. 236.
(*b*) Hart T. I. p. 83.
(*c*) *Id.*
(*d*) M. de M. T. I. p. 238.

retraite en abandonnant cette lunette fut une ruſe de guerre. Car les troupes du roi ne s'y furent pas plutôt logées qu'une mine ſauta qui leur tua une centaine d'hommes. Mais cette perte ne les découragea pas. Ils ſe jettérent dans l'entonnoir de la mine qui leur ſervit de logement, & le roi ſe trouvant maître du chemin couvert par le moyen de cette lunette, il fit ſur le champ travailler au paſſage du foſſé. Pour cet effet il fit conſtruire un pont ſur des tonneaux qu'on arrêtoit à des pieux par des cables, depuis la contreſcarpe juſqu'aux débris de la brêche. Au-deſſus il y avoit une eſpéce de couvert formé d'un blindage de planches & de faſcines pour garantir les troupes des coups de mouſquets tirés d'enhaut. Mais comme les volontaires commandés pour l'aſſaut défiloient ſur ce pont avec trop d'empreſſement, il rompit ſous leurs pieds, & ce qui ſe ſoutenoit encore fut auſſitôt détruit par les batteries des flancs qui n'étoient pas démontées encore. Le roi voyant cela fit élargir la brêche à coups de canon; les débris tombérent dans le foſſé, qui en fut comblé en partie. Guſtave y fit jetter le plus de terre & de faſcines qu'on put, & cela devint le fondement d'une gallerie plus ſolide. En même tems le roi fit attaquer la demi-lune de ſable qui étoit devant une des courtines, mais ſes ſoldats furent repouſſés comme j'ai dit. Cet échec ne faiſoit rien au travail de la gallerie qui étoit protégé par le feu de la groſſe artillerie. Les Dalécarliens accoûtumés à travailler dans les mines aggrandirent la brêche, creuſérent des mines ſous les baſtions & cherchérent à éventer celles des aſſiégés. Dès que la gallerie & les mines furent achevées, les troupes conduites à la tête de la tranchée furent commandées pour l'aſſaut. Il devoit ſe donner d'abord après que les mines auroient fait leur effet. Mais le roi qui aimoit beaucoup mieux ſe conſerver cette place dans ſon entier que de n'avoir que des ruïnes à réparer à grands frais, fit pour la derniére fois ſommer la garniſon qui ſe rendit enfin après un mois de la plus belle défenſe (*a*).

(*a*) M. de M. T. I. p. 248.

Si l'on veut ſe donner la peine de comparer ce ſiége avec ce que j'ai dit dans *les Remarques* ſur l'attaque & la défenſe de Magdebourg (*b*),

(*b*) *Remarques Militaires* F & K.

on ſera ſans doute étonné que la ville de Riga ayant été aſſiégée & priſe pluſieurs années auparavant, ceux qui ont attaqué & défendu Magdebourg n'ayent employé aucune des excellentes maximes pratiquées dans un ſiége, où Guſtave-Adolphe déploya la force de ſon génie ſoutenu du plus grand courage.

Il étoit naturel que des généraux chargés de prendre ou de défendre des villes, au ſortir d'une ſi bonne école, miſſent en uſage les maximes du grand homme qui étoit à la fois leur guide & leur roi. C'eſt ainſi qu'on voit le maréchal Horn conduire le ſiége de Benfeld en digne éléve de Guſtave-Adolphe. La place étoit bien fortifiée, & défendue par un commandant homme de tête. Cet officier ſe nommoit *Bulach* qu'il ne faut pas confondre avec un colonel du même nom qui ſervoit dans l'armée du roi de Suéde à la bataille de Lutzen.

On trouve un journal du ſiége de Benfeld dans *le Théatre de l'Europe* (*a*). C'eſt un morceau très-intéreſſant. J'en tirerai ce qui entre dans le plan que je me ſuis propoſé en compoſant ce Tableau militaire, qui a été de marquer le point où l'on étoit parvenu des deux côtés; laiſſant juger au lecteur de quel côté eſt la ſupériorité. La défenſe de Benfeld fait beaucoup d'honneur à ſon brave commandant. *Bulach* n'avoit que trois compagnies d'infanterie faiſant huit-cent hommes & deux eſcadrons montant à cent-quarante chevaux. Je ſuis étonné que les hiſtoriens parlent ſi peu de ce ſiége. Sans doute que faute d'entendre cette partie ils n'ont pas vû ce qu'il y avoit dans cet événement de remarquable & de rare tant pour l'attaque que pour la défenſe. La conduite du commandant eſt une ſuite d'inſtructions, & je n'héſite pas à mettre cet homme infatigable à côté des meilleurs ingénieurs dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de ce ſiécle. Benfeld eſt un ancien pentagone conſtruit à l'italienne. Ses remparts étoient revêtus, & il y avoit un cavalier élevé dans la gorge du baſtion attaqué. Au levant de la ville étoit une chauſſée & ſur cette chauſſée un fort à quatre baſtions qu'on appelloit le *Zoll-Schantz*. Il y avoit derriére la chauſſée une double te-

(*a*) Th. Eur. T. II. p. 757. à 760.

naille placée au pied du corps de la place, & au couchant de Benfeld on avoit mis un ravelin devant la courtine. Dès que le brave *Bulach* ſe vit aſſiégé en forme, il chicanna l'ennemi par de nouvelles défenſes qu'il ajoûta aux anciennes. C'eſt ainſi qu'il fit paliſſader ſon foſſé quoiqu'il fût plein d'eau; précaution qui lui fait honneur: elle prouve qu'il connoiſſoit le mal qu'on pouvoit lui faire, & prévoyoit que Horn ne négligeroit rien pour faire mettre le foſſé à ſec, comme en effet cela arriva. Il faut croire que les paliſſades étoient attachées le long d'une poutre dont les deux extrémités à mortaiſe ſe trouvoient agencées ſur des pilotis à tenon. Le commandant fit différentes ſorties; il fit élever une redoute de l'autre côté de l'Ill qui paſſe près de Benfeld, afin de retarder les travaux des aſſiégeans. Cette redoute, la riviére & un bois voiſin lui ſervirent à faire entrer dans ſa place un renfort de deux compagnies d'infanterie. Le gouverneur de Briſac envoya des détachemens pour porter l'allarme dans le camp de l'aſſiégeant, & pour attirer ſon attention du côté de la circonvallation. Le commandant de Benfeld profita de ce moment pour tomber ſur les travaux des Suédois & les combla.

Les Suédois couronnérent le glacis, & furent au chemin couvert par la ſape. On ne voit pas que *Bulach* ait diſputé le chemin couvert aux aſſiégeans. Mais cette faute étoit celle du ſiécle plustôt que celle du commandant, comme je l'ai dit dans la *Remarque Militaire* K. C'eſt en quoi nous ſommes plus avancés qu'on ne l'étoit alors. Mais le commandant mit tous ſes ſoins à empêcher le paſſage du foſſé, autant que le permettoit la conſtruction du corps de la place. Il fit percer le ſecond flanc de la courtine & y plaça une batterie raſante pour détruire la gallerie de l'ennemi dont il ruïna une partie. Il fit pluſieurs de ces batteries & tenta différentes choſes juſqu'à ce que la ſupériorité du feu des Suédois fit enfin taire le ſien. Car il ne pouvoit placer à la fois que deux piéces de canon dans ce ſecond flanc à cauſe que les embraſures en étoient trop obliques. Au lieu que les Suédois avoient toute la con-

treſcarpe à leur diſpoſition où ils pouvoient placer autant de piéces qu'ils vouloient, dont le feu ſoutenu dut bientôt étouffer celui de cette foible batterie. Les Suédois avancérent leur gallerie à la faveur de leurs canons, ils ruïnérent la paliſſade du foſſé, & pouſſérent leurs travaux juſqu'au pied du baſtion. Ils eurent bientôt percé le revêtiſſement & préparé tout ce qui étoit néceſſaire à la conſtruction d'une mine. Mais le commandant ne perdit pas courage, il fit élever à la hâte un retranchement dans l'angle du baſtion, il lâcha ſes mineurs pour éventer les travaux des Suédois, découvrir leur gallerie & la détruire. Quand on compare les moyens de défenſe de M. de Bulach avec ceux qui étoient ordinaires alors, on eſt obligé de convenir qu'un commandant qui ſavoit ce qu'on pouvoit ſavoir de ſon tems en ſavoit déja beaucoup, & que ſi l'on voit tant de places ſi mal défendues, c'eſt moins au ſiécle qu'il faut s'en prendre qu'à la pareſſe des commandans qui ne ſavoient pas mettre en uſage les reſſources que l'art leur fourniſſoit, ou qui les regardoient comme impraticables parce qu'ils n'avoient ni le courage, ni la volonté de s'en ſervir.

Le commandant de Benfeld ne jugea pas à propos d'attendre l'effet de la mine, & capitula après avoir défendu ſa place depuis le 8. ſeptembre juſqu'au 29. octobre; la capitulation fut auſſi honorable qu'il étoit poſſible, & les conditions qu'il obtint tout auſſi avantageuſes que s'il ſe fût rendu au bout de huit jours. Si j'avois eu l'occaſion de parler de ce ſiége dans les *Remarques Militaires*, j'aurois répondu d'avance à la queſtion qui ſe préſente naturellement à l'eſprit & que ſans doute on me fera, ſavoir: ſi le commandant ne pouvoit point attendre l'effet de la mine, & s'il eſt bien vrai qu'il ait fait en cette occaſion tout ce qu'il pouvoit faire? Dans ma réponſe je me ſerois fondé ſur l'éxamen que *j'aurois fait* de l'aſſiette du retranchement élevé par les ſoins du commandant, de l'utilité qu'il auroit pû retirer du cavallier élevé dans la gorge du baſtion attaqué ſi l'ennemi s'étoit logé dans la brêche, & de la retraite qu'il auroit pû faire dans un vieux château qui étoit derriére

ce cavalier. Mais cet éxamen ſeroit déplacé dans un Tableau militaire, où je ne dois pas donner des leçons à l'homme du métier, mais ſimplement lui montrer le point où l'on étoit parvenu dans la défenſe des places au tems de Guſtave-Adolphe.

Il reſte à ſe former une idée de l'attaque en jettant un coup d'œuil rapide ſur les moyens d'attaque que le général ſuédois mit en uſage. A chaque pas que fait Horn, on voit l'éleve profiter des maximes de ſon maître, qui ſont les mêmes que celles que je viens de faire obſerver dans la deſcription du ſiége de Riga. Les deux ſiéges ont même des circonſtances qui ſe reſſemblent. Horn devoit non ſeulement ſe précautionner contre les ſorties des aſſiégés, mais il avoit à repouſſer les attaques des détachements de la garniſon de Briſac, & dut faire face au ſecours qui vint de Seleſtadt. Il commença donc par ſe couvrir d'une bonne circonvallation. Après quoi il diſtribua ſa petite armée dans trois quartiers qu'il fit bien retrancher & qui communiquoient entre eux à la faveur de la circonvallation, comme c'étoit l'uſage alors (*a*). Sa gallerie pour le paſſage du foſſé étoit faite poſitivement ſur le modele de celle que Guſtave-Adolphe fit conſtruire devant Riga. Il mit à la conſtruire depuis le 26. de ſeptembre juſqu'au 25. d'octobre. Il eſt vrai que la nature du terrein favoriſoit ſon travail. Car à une petite lieue de Benfeld du côté du midi il put détourner le cours de la riviére qui fourniſſoit d'eau les foſſés de la place. Il barra ſon ancien lit par une bonne chauſſée; ce qui fit que l'eau ſe trouvant arrêtée déborda de l'autre côté & inonda le terrein par où j'ai dit qu'un renfort de deux compagnies étoit entré dans la place précédemment. Cette inondation tenoit en même tems lieu de ligne à ce côté du camp des aſſiégeans. Quoique les aſſiégés euſſent découvert le mineur, cela n'empêcha pas les Suédois de continuer leurs travaux. Ils ſont même les premiers à boucher une partie de leur ancienne gallerie & pouſſent à droite & à gauche deux rameaux, auſquels ils travailloient encore le 29. d'octobre à midi, lorſque le commandant demanda à capituler. La ſaignée

(*a*) *Remarque Militaire* M^m.

de la riviére pour en détourner l'eau, l'inondation qui s'enſuivit d'un côté de la ville & le deſſéchement du foſſé de l'autre, le combat ſouterrein qui ſe fit dans la gallerie du mineur, la fermeté des Suédois à pouſſer les travaux ſont autant de faits qui caractériſent leur maniére d'attaquer.

Les paralléles qui ſervent de communication aux tranchées n'étoient point encore connues. On ne connoiſſoit que les tranchées conduites en zig-zag pour empêcher qu'elles ne fuſſent enfilées par le canon de la place. Aux extrémités de ces zig-zag il y avoit ordinairement des redoutes paliſſadées & fraiſées, qui ſervoient à défendre les tranchées contre les ſorties.

On avoit trois ſortes de batteries dans les ſiéges, celles à mortiers, les batteries à faire brêche ou *ruïnantes*, & celles qui démontoient les batteries de la place. Les batteries à faire brêche étoient élevées ſur la crête du glacis, & conſtruites avec des gabions & des ſacs à terre. On connoiſſoit déja l'uſage des *portiéres* qui mettent le canonier à couvert du coup de fuſil.

L'invention des mines qui eſt de l'année 1487 fut miſe en uſage pour la premiére fois en Italie (*a*). Les Impériaux devoient en connoître l'utilité dans l'attaque comme dans la défenſe. Les Turcs leur en avoient fait éprouver de triſtes effets au ſiége de Vienne en 1529 (*b*). Même au tems du comte de *Montecuculi* on avoit pouſſé la connoiſſance des mines aſſez loin; car ce général donne des idées fort juſtes de leur effet, dans ſes *Mémoires* (*c*). Cependant je ne trouve pas que les Impériaux en ayent fait uſage au tems de Guſtave-Adolphe. Du moins aucun hiſtorien n'en parle.

(*a*) Folard T. II. p. 330. de la traduct. allemande. P. Daniel, milice françoiſe T. I.

(*b*) Schildknecht l. 3. p. 90.

(*c*) Montecuculi p. 133.

§. XXX. *De la diſcipline militaire.*

Dans le paralléle que j'ai donné des deux maniéres de faire la guerre des Impériaux & des Suédois, le génie de Guſtave-Adolphe a paru digne d'admiration & ſa conduite militaire ſupérieure à celle des

deux généraux que Ferdinand lui oppoſa; mais ce ſeroit oublier un des beaux traits de l'hiſtoire militaire de Guſtave, ſi je ne diſois pas que la diſcipline qu'il établit dans ſes armées fut la premiére cauſe de ſes plus grands ſuccès. La plus ſévére ſubordination animoit ce grand corps, & Guſtave en dirigeoit tous les mouvemens au but qu'il ſe propoſoit, n'ayant jamais à craindre de ſe voir arrêté par le brigandage du ſoldat ou l'inconduite des chefs. Ce grand corps ne ſavoit qu'obéir, & marchoit avec confiance partout où ſon roi le conduiſoit. Le plus grand avantage pour les Suédois fut ſans doute de combattre ſous les yeux d'un maître chez qui les récompenſes comme les châtimens étoient toûjours en proportion du mérite, & qui avoit pour principe d'aller au-devant de la mort, penſant qu'elle n'eſt dangereuſe que pour ceux qui la craignent (*a*). Pouvoit-on ne pas braver les dangers quand on voyoit un grand roi, prodigue de ſa vie, donner aux ſiens l'éxemple de la valeur & de l'intrépidité? Dans une armée où l'on ſert ſous les yeux du Maître, chacun cherche à ſurpaſſer ſon compagnon d'arme en courage, en obéiſſance; & une telle armée eſt l'école militaire de l'Europe.

(*a*) Gualdo p. 230.

RE-

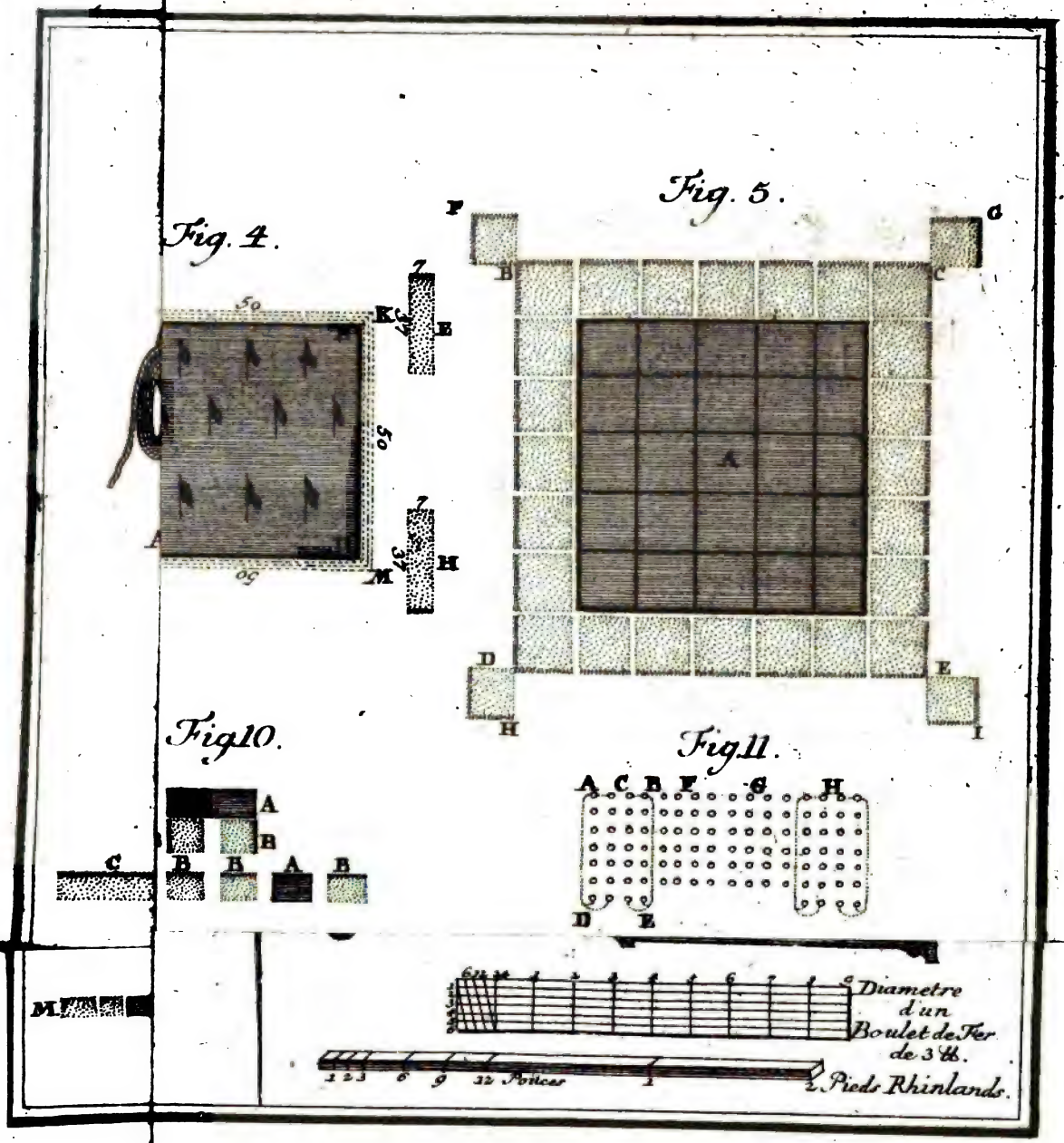


Fig. 4.
Fig. 5.
Fig10.
Fig11.
Diametre d'un Boulet de Fer de 3 ℔.
Pieds Rhinlands.
Pouces

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

REMARQUES MILITAIRES

SUR

LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS

DES DERNIÉRES CAMPAGNES

DE

GUSTAVE-ADOLPHE

EN ALLEMAGNE.

PAR UN OFFICIER PRUSSIEN.

Traduit de l'Allemand.

REMARQUES MILITAIRES.

Page 31. (A). *Priſe de Greiffenhagen.*

LA deſcription que le comte GUALDO fait du ſiége de cette ville eſt celle dont les détails font le plus d'honneur aux Suédois & aux Impériaux; c'eſt auſſi la plus inſtructive pour un militaire. Mais voici quelques circonſtances qui manquent au récit de l'auteur italien, & qui répandront plus de jour ſur l'hiſtoire de ce ſiége.

Les Impériaux avoient conſtruit un pont ſur l'Oder pour conſerver la communication avec le gros de l'armée qui étoit à Gartz de l'autre côté du fleuve. Ils l'avoient défendu par une tête de pont du côté de Gartz & y avoient mis du canon. Le roi fit remonter l'Oder à douze batteaux plats dans leſquels il avoit fait embarquer ſon artillerie.

Greiffenhagen étoit fortifiée à l'ancienne; c'eſt à dire, qu'elle n'avoit pour toute défenſe qu'un ſimple mur flanqué de tours & un foſſé peu profond. Les Impériaux pour renforcer ce mur avoient conſtruit quelques rédans, qui étoient le retranchement le plus en uſage alors.

Les Suédois firent leur premiére attaque au *Zoll-Hauſs* (la douane) où les Impériaux avoient élevé un retranchement qui devoit leur ſervir de poſte d'avertiſſement, mais qu'ils abandonnérent à l'approche de l'ennemi. Le parapet dont parle GUALDO ruïné par le feu de 26 piéces de canon ne pouvoit être mieux réparé qu'il le fut par les ſoins du commandant: des poutres miſes en travers bouchoient les vui-

des que le canon avoit faits dans les paliſſades. Ces poutres ſervoient en même tems de revêtement au parapet, & les ſacs à terre dont elles étoient chargées bouchoient les brêches. L'épaulement élevé à la hâte derriére la muraille fait également honneur au courage & à l'intelligence de Don Fernand de Capoue. C'eſt un modéle à ſuivre dans la défenſe des places fortifiées à l'ancienne, comme ſont encore la plûpart des petites villes d'Allemagne. Même dans ſa retraite il n'a rien omis de ce qui eſt du devoir d'un bon commandant. Les circonſtances de cette retraite, telles que GUALDO les rapporte, ſont bonnes à ſuivre en pareil cas. Cette belle retraite ſe fit ſur le pont dont nous avons parlé. Les Impériaux à la faveur de la nuit dérobérent leur retraite que couvroient les canons de la tête du pont. Le brave Don Fernand de Capoue menoit l'arriére-garde, & ce fut là qu'il reçut les deux coups dont il mourut dans Stettin, avec la gloire d'avoir tenu dans une mauvaiſe place ayant 2600 hommes de garniſon ou 3000 tout au plus, contre le grand Guſtave, qui à la tête de douze-mille fantaſſins & de 6000 chevaux fut obligé d'ouvrir la tranchée & d'employer quatre-vingt piéces de canon pour emporter cette bicoque. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 261.

Page 42. (B). *Reddition de Demmin.*

Ou l'hiſtorien militaire ne doit pas écrire ou il doit rapporter avec la même impartialité les fautes comme les belles actions. GUALDO n'eſt pas aſſez inſtructif dans ce qu'il dit de la reddition de Demmin & reſte fort au-deſſous de ce qu'il eſt ailleurs. Il s'écarte même des régles du métier, en cherchant à pallier l'inconduite du gouverneur de Demmin. Son devoir étoit non comme avocat du duc de Savelli mais comme hiſtorien d'expoſer fidélement les cauſes de la perte de Demmin. C'eût été honorer le vrai mérite, parce que l'ignorance ou le peu de fermeté de Savelli miſe en paralléle avec la bravoure & l'intelligence de Don Fernand de Capoue qui avoit ſi bien défendu Greif-

senhagen, auroit fait trouver ce dernier encore plus digne d'éloge. M. de M. (auteur d'une histoire de Gustave-Adolphe) a puisé dans de meilleures sources. Aucun historien n'a mieux relevé les fautes du duc de Savelli (*a*). Son récit va me fournir des matériaux pour le Tableau militaire du siége & de la prise de Demmin.

(*a*) M. de M. T. III. p. 12-15.

Cette ville de la Poméranie-Brandebourgeoise aux frontières du Mecklenbourg sur la Péene, est baignée au midi par la Tollensée qui tombe dans la Péene, & au couchant par la Triebel; en sorte qu'elle est entourée d'eau. La Tollensée l'arrose au midi, la Triebel au couchant, & la Péene au nord qui forme un coude à cet endroit-là. Les deux rives de cette riviére sont outre cela bordées de marais qui ont dans quelques endroits plus de mille pas de largeur, & il y a une chaussée qui régne depuis la ville jusqu'à une Ferme appellée le *Meyerkrebs*. Dans ces marais sur le chemin de Stralsund les Impériaux avoient une redoute quarrée, dans laquelle étoit une tour à l'épreuve du canon, & pour venir de la ville à ce fort, on étoit obligé de passer deux ponts. De plus il étoit protégé par le canon de la place, & huit compagnies du régiment de Holck le gardoient. Au couchant sur la route du Holstein la hauteur entre la Triebel & la Péene pouvant nuire à la place étoit défendue par une grande demi-lune. Au midi à peu près à mille pas de la ville est une hauteur dite le *Nonnenberg* qui commande de petites collines, lesquelles aboutissent au chemin qui méne à Neu-Brandebourg. A l'orient du Nonnenberg il y a un ruisseau qui fait aller des moulins & qui se perd dans la Tollensée. Ses bords sont marécageux. On ne le peut passer que sur des ponts & chaussées, tant en remontant du côté des moulins à papier & *Buschmuhle* qu'en descendant du côté de la ville & des moulins à farine. Au-delà est un vieux château appellé *Schweineburg*. Du côté d'Anclam au levant entre la *Tollensée* & la Péene il y a des hauteurs, & celles où se trouvent des moulins sont entourées par deux ruisseaux qui joignent la Péene à la *Tollensée*. Voilà pour les environs. Quant à la place elle avoit une

double enveloppe. La premiére étoit un mur à l'ancienne flanqué de tours de distance en distance, & la seconde étoit un rempart de terre séparé de la muraille par un fossé. Ce rempart avoit des bastions à la moderne, un glacis & un fossé plein d'eau. Tilli en confiant cette place au duc de Savelli lui avoit donné dix-huit compagnies de vieilles troupes. La place étoit pourvue de vivres & de munitions pour plus de trois semaines. Les ordres de Tilli portoient que le commandant tiendroit au moins quinze jours, & que s'il étoit obligé de capituler il se retireroit à Rostock avec sa garnison.

Le roi de Suéde venoit de Loïtz qui n'est pas tout à fait à deux milles de Demmin. C'étoit le 12. de février, il faisoit très-froid. Le duc de Savelli, que *Puffendorf* (a) représente faisant tuer les chevaux des habitans de la campagne pour en vendre le cuir à l'écorcheur, étoit-il homme à encourager sa garnison, à recompenser la bravoure du soldat, à répandre l'argent à propos? Au contraire ce devoit être un grand appât pour lui qu'une capitulation qui mettoit ses richesses en sureté; & voilà celui à qui Tilli avoit confié la défense de Demmin! Ce qui prouve bien que le plus habile peut se tromper dans le choix d'un commandant. Il n'avoit pas seulement songé à faire casser la glace du fossé, ce qui auroit dû être son premier soin dans cette saison. Le roi avoit conduit à ce siége 16000 hommes & une artillerie à proportion. Il avoit pris son quartier dans le Schweineburg, & *M. de M.* dit qu'il fit attaquer la place de trois côtés. Les colonels Todt & Knyphausen attaquérent la redoute quarrée qui étoit dans le marais sur le chemin de Stralsund. Les huit compagnies qui gardoient ce fort firent une mauvaise défense & se retirérent dans la tour. Les Suédois passérent le marais qui étoit glacé & furent bientôt maîtres du fort. La tour les arrêta d'avantage. Le roi de Suéde fit son attaque au Nonnenberg. On fut obligé de construire les batteries avec des gabions, la terre étoit trop gelée, il ne fut pas possible de l'entamer. *De Prades* pag. 58. C'étoient ces batteries qui tiroient sur la ville, & qui

(a) Puffendorf l. 3. §. 5.

devoient ſans doute incommoder les aſſiégés. Il étoit poſſible que de cette hauteur le canon du roi enfilât quelques lignes de la fortification. Mais ce feu ne pouvoit pas faire des brêches bien conſidérables parce que le Nonnenberg eſt à plus de mille pas de la ville, & que le boulet pour arriver au corps de la place devoit percer l'enveloppe de terre qui l'entouroit. On ne préſume pas que les aſſiégés ayent penſé à faire des traverſes & des bonnets pour les oppoſer au feu de ces batteries. Que peut-on attendre de gens qui n'avoient pas ſeulement caſſé la glace de leur foſſé? Pendant ce tems-là le colonel Teuffel s'étoit emparé de la grande demi-lune ſituée près du chemin qui méne dans le Holſtein; & le même jour qui fut le troiſiéme & le dernier de ce ſiége, les Suédois avoient réuſſi à miner la groſſe tour qui étoit dans ce fort ou du moins à le faire croire aux huit compagnies qui y étoient renfermées, & qui dans la crainte de ſauter en l'air ſe rendirent à diſcrétion. La perte du fort, dit GUALDO, ôta au commandant l'eſpérance de conſerver la place. Mais n'avoit-il pas encore entre elle & l'aſſiégeant un marais, deux ponts, une aſſez longue chauſſée, un glacis, un foſſé rempli d'eau, un rempart, un autre foſſé & le mur de la place? Du côté du Holſtein il venoit de perdre la demi-lune; mais n'avoit-il pas encore le rempart, deux foſſés & un mur qui lui tenoit lieu du plus fort retranchement? Cependant avec tous ces avantages il capitula le lendemain matin. Si GUALDO vouloit entreprendre de juſtifier ſon compatriote, ce ne devoit être qu'après avoir dit ce que le duc auroit pu faire, & encore falloit-il que cette juſtification fût fondée en raiſon. Où eſt le commandant qui à la priére de ſes ſoldats ira rendre une place après un ſiége de trois jours, quand cette place eſt fournie de tout ce qu'il faut pour la défendre trois ſemaines, & que le ſort d'une campagne en dépend? Ce n'étoit pas les maiſons des habitans que Tilli avoit recommandé de ſauver, mais la place. Il eſt donc tout auſſi ridicule d'entendre dire à cet hiſtorien que *les cris des bourgeois étonnés de la ruïne de leurs maiſons portérent le duc à capituler.* Enfin la perte du

fort ne devoit pas entraîner celle de la place, & il ne faut qu'être médiocrement instruit pour voir par la situation de ce fort, que le commandant de Demmin n'avoit nulle envie de se défendre. GUALDO qui cherche à excuser le duc de Savelli charge mal à propos le comte de Tilli, l'accusant d'avoir voulu perdre cet officier *parce qu'il ne l'aimoit pas.* Eût-il été son ami, le général ne pouvoit lui pardonner la perte de Demmin, ou la honte de cette mauvaise défense seroit retombée sur lui. La punition ne fut pas même proportionnée à la faute: le duc en fut quitte pour renoncer à un métier qu'il faisoit mal. GUALDO dit même qu'il fut employé depuis dans des négociations importantes.

Il paroît que les trois batteries dont l'historien parle sont les trois attaques que *M. de M.* a si bien décrites. Il paroît aussi que Gustave n'a point attaqué Demmin du côté d'Anclam ni de Loïtz, quoique ce monarque fut venu par-là, & que les cartes modernes représentent cet endroit comme beaucoup plus commode pour y élever des batteries. Une par exemple qui eût été placée sur la hauteur où sont les moulins à vent auroit fait plus d'effet que celle du *Nonnenberg*, & une autre sur la Tollensée eût fait avec la premiére un feu croisé. C'est même un endroit moins marécageux que le reste.

Page 42. (C). *Neu-Brandebourg qu'il reprit, &c.*

Il seroit à souhaiter qu'on eût des détails de la défense de cette petite ville où le colonel de Knyphausen commandoit avec 2000 hommes tant de son régiment que de Maccaï, écossais. *Puffendorf* l. 3. §. 8. *Soldat Suédois* pag. 26.

Neu-Brandebourg est dans le duché de Mecklenbourg-Strélitz sur le lac de Toll dit la *Tollensée*, où la riviére de ce nom prend sa source. Du côté de Strélitz d'où venoit Tilli il y a un petit ruisseau qui descend de Stargard & tombe ici dans le lac de Toll. Les bords de ce ruisseau ne sont point marécageux, mais ils sont escarpés. La ville a une plaine à l'orient & de grands marais au couchant entrecoupés de ruisseaux, qu'il

qu'il faut paſſer ſur une chauſſée d'un quart de mille. A un quart de mille au nord eſt un bras de la Tollenſée dont le bord du côté de la ville eſt marécageux, l'autre eſt eſcarpé & boiſé. C'eſt dans ce poſte que le colonel ſuédois avec ſes 2000 hommes attendit Tilli qui avoit toute ſon armée avec lui. L'hiſtorien auroit dû obſerver que le roi avoit envoyé ordre à ce brave officier de ſe retirer & de ſauver la garniſon, mais que l'ordre fut intercepté. Knyphauſen étoit ſans canon, & Tilli en trainoit vingt cinq avec lui. Malgré des forces ſi peu proportionnées, il attendit l'aſſaut. Il n'y eut que 60 hommes & le commandant d'épargnés, le reſte fut paſſé au fil de l'épée. Si le colonel ſuédois eût ſçu la volonté de ſon maître il nous auroit donné ſans doute un nouvel éxemple d'une retraite ingénieuſe, en ſauvant ſa garniſon, quoique la place fût inveſtie.

Ces ſortes d'entrepriſes ſont toûjours difficiles à éxécuter, mais le courage aidé du génie triomphe des plus grands obſtacles. Eupolpidas n'avoit pas deux-mille hommes lorſqu'il fit retraite avec ſes gens à la face de l'ennemi (*a*). Notre ſiécle compte au rang de ces belles retraites celle de Thungen en 1705, où Péri, maréchal de camp, eut la gloire de ſauver ſa garniſon à la vuë des Impériaux (*b*). Je ne parle pas de la célébre retraite du maréchal de Bellisle. Une armée dans une *place* n'eſt point une garniſon, & elle a des reſſources pour en ſortir qu'un commandant n'a pas.

(*a*) Thucidide l. 3.

(*b*) Polybe de Folard l. 1. a. 3. §. 5.

Page 43. (D). *Priſe de Feldberg.*

C'eſt actuellement un bailliage du même duché à deux milles & demi de Neu-Strelitz aux frontiéres de l'Uckermarck, ayant à l'orient le lac qu'on nomme *Drætſche*, & un grand bois au couchant. Il y *avoit* dans ce bourg 150 Suédois, qui crurent devoir attendre que Tilli vînt les forcer. Il ne faut imiter un tel éxemple de bravoure que lorſqu'il en peut réſulter un avantage pour la cauſe qu'on ſert, & ne jamais ſacrifier une garniſon quelque petite qu'elle ſoit pour faire mon-

tre de valeur. Cette réſiſtance des Suédois ne fut qu'une témérité malheureuſe. Une retraite dérobée n'auroit pas déshonoré le commandant, elle eût été plus profitable pour le roi. L'aſſiette du lieu favoriſoit ce projet. Le détachement pouvoit gagner la Poméranie à la faveur des bois qui auroient caché ſa marche de jour, le lac même auroit aidé à la retraite. On ne ſauroit trop recommander à l'officier qui aime ſon métier de ſe ménager de bonne heure les moyens de faire pareille retraite. Mais pour cet effet il doit étudier ſon terrein afin d'en tirer au beſoin tout le parti poſſible; il doit s'attacher des gens qui connoiſſent les entours de la place, & s'aſſurer de leur fidélité; ces gens-là le ſerviront bien dans l'éxécution de ſon projet.

Page 43. (E). *Reddition de Colberg.*

Cette place eſt devenue célébre dans l'hiſtoire par la bonne conduite de ſes commandans, & n'a manqué juſqu'ici que par le défaut de vivres. C'eſt la raiſon pourquoi les Suédois s'en emparérent alors & pourquoi les Ruſſes s'en ſont rendus maîtres vers la fin de l'année 1761. Guſtave, juſte eſtimateur du mérite, accorda au commandant les honneurs de la guerre, & le loüa beaucoup de ce qu'il avoit ſoutenu un blocus de cinq mois. Son vrai nom méritoit d'être conſervé: *Puffendorf* le nomme *François de Meurs*, & *M. de M.* l'appelle *Julian*. Je vai pour un moment perdre de vue l'hiſtorien de Guſtave-Adolphe. Qu'on me pardonne cette digreſſion, je la dois à la mémoire du commandant qui a défendu Colberg de nos jours, du brave colonel de HEYDEN. Dans le paralléle que je vai faire de la conduite de ces deux commandans la ſupériorité eſt toute du côté du Pruſſien: ſupériorité de travaux, de reſſources & de gloire. L'Autrichien a eſſuyé un blocus; le Pruſſien a réſiſté à un ſiége, à un bombardement & à un blocus. Toute une armée a tiré ſes ſubſiſtances des magaſins du commandant Pruſſien; l'Autrichien n'a nourri que ſa gar-

niſon. Le colonel de Heyden n'avoit qu'un bataillon qui n'étoit pas tout à fait de ſix-cent hommes, & avec cette poignée de monde il ſçut arrêter en 1759. le général de Palmbach qui avoit déja pouſſé ſes tranchées juſqu'au glacis; François de Meurs avec quinze-cent fantaſſins & ſix eſcadrons qui devoient l'incommoder beaucoup, n'eut que les ſuites d'un blocus à craindre. Ses inquiétudes ne durérent que cinq mois; celles du Pruſſien ont duré quatre années, dans leſquelles il fut à différentes repriſes bombardé, aſſiégé, bloqué enfin. Le commandant Pruſſien devoit tout à la fois donner ſes ſoins à la défenſe des ouvrages & veiller à la conſervation de la ville, parce que l'un & l'autre étoient à ſon maître; l'Autrichien n'avoit à penſer qu'aux ouvrages. Les Impériaux tentérent de le dégager avec un corps de deux-mille-cinq-cent fantaſſins & de vingt-trois eſcadrons, mais ils furent repouſſés par le maréchal Horn; les Pruſſiens ſous les ordres des généraux Werner & Tadden furent plus heureux, car avec une fois moins de monde ils firent retirer les Ruſſes. Enfin l'un & l'autre commandant qui n'avoient pû être pris de force ſe rendirent faute de vivres, & tous deux ont joui de la reconnoiſſance publique & de l'eſtime de leurs ennemis.

Page 44. (F). *A une lieue de la place &c.*

Il faut ſavoir que les Magdebourgeois avoient conſtruit plus de vingt tant forts que redoutes aux environs de leur ville; mais on ne parle que des ſuivantes. La redoute la plus éloignée étoit à un mille de la ville à l'extrémité d'un bois dit le *Creutzholtz*, au bord de l'Elbe du côté de Brandebourg, à l'endroit qu'on appelle *Creutzhorſt*.

Sur la même rive à l'extrémité du bois mais du côté de la ville près du village de Preſter étoit la ſeconde redoute à un demi-mille en deçà de la premiére, & ſoutenue par le *Zoll-Schantz*. Ce fort pouvoit paſſer pour un des meilleurs ouvrages du dehors. Il étoit dans une isle que forme un bras de l'Elbe, & devant le fort il y avoit en-

core la tour nommée le *Cracau* placée à l'entrée de la chauſſée qui méne de Magdebourg à Clauſs.

De l'autre côté de l'Elbe près du village de Buko à un quart de mille de la ville étoit le fort de *Buko*, & non loin de-là en ſe rapprochant de la place on en trouvoit un autre près de *Rothenhorn*.

Le comte GUALDO fait un crime au commandant du Creutzhorſt de s'être rendu, & dit que cet officier manquoit de capacité. *Le Soldat Suédois* le taxe même de lâcheté. Je crois devoir éxaminer le fait, parce qu'il renferme une maxime peu uſitée dans la défenſe des places, & qui cependant contribue beaucoup à leur ſureté; il s'agit de la conſtruction & de la défenſe des redoutes avancées.

Celles près de Magdebourg ſervoient tout à la fois à la défenſe de la ville & au ſoutien de la garniſon. Nous trouvons dès le commencement du ſiége un éxemple remarquable de l'avantage que les aſſiégés retirérent d'une redoute avancée; & cet éxemple mérite d'être rapporté, il fait honneur à la conduite des Magdebourgeois. Ils manquoient de différentes choſes, & de bois ſurtout. La garniſon pour s'en procurer fit une ſortie générale peu avant que Tilli marchât dans le Mecklenbourg pour y attirer Guſtave à un combat déſavantageux que le Suédois n'accepta pas. Les Magdebourgeois firent cette ſortie au couchant de l'Elbe, & s'avancérent à deux milles de la ville juſqu'au village de Schœnebeck qui confine à la comté de Barby. Dans cet endroit il y a un bac pour paſſer à Gommern qui eſt de l'autre côté de l'Elbe. C'eſt là qu'à la faveur de leur ſortie ils tracérent un fort qu'ils élevérent à la hâte, revêtiſſant les parapets de faſcinage: ils y laiſſérent une petite garniſon avec quatre piéces de canon. Tilli qui ſentoit l'importance de ce poſte, détacha à ſon retour ſix-cent fantaſſins & quelque cavallerie pour s'en emparer. Mais la petite garniſon tint bon, le ſecours arriva, & les Impériaux ſe retirérent. Ainſi les Magdebourgeois continuérent de profiter de la ſituation avantageuſe de ce nouveau poſte, & tiroient par-là de Barby & de Gommern

tout ce qui leur étoit néceſſaire, ſurtout le bois. Ce fut auſſi à la faveur de ce poſte qu'ils purent dans l'abſence de Tilli pouſſer leurs courſes juſqu'à Aſchersleben; ce qu'ils firent trois à quatre ſemaines de ſuite. (a) Cette expédition conduite avec tant de prudence & d'habileté devroit ſe trouver écrite dans le journal de tous les commandans.

(a) M. de M. T. III. p. 108.

Les forts & redoutes avancés peuvent donc retarder beaucoup les approches de l'aſſiégeant. Ceux devant Magdebourg étoient conſtruits & placés avec intelligence, il ne leur a manqué que d'être mieux ſoutenus. Une très-petite partie de la garniſon qu'on auroit fait manœuvrer entre ces forts eût couvert la retraite de leurs gens, & empêché les Impériaux de les entamer. Il falloit faire occuper le *Creutzholtz* qui en ſuivant les bords de l'Elbe venoit preſque aboutir à la ville, & le faire de la maniére la moins coûteuſe. Il falloit auſſi donner du ſoutien à la redoute du *Creutzhorſt*, & ne pas l'expoſer à être coupée de la ville. Ce n'étoit pas le *Preſter* qui pouvoit l'empêcher, puiſque ce fort étoit à un demi-mille en deçà. Celui de *Buko* au-delà de l'Elbe pouvoit plustôt couvrir la retraite de la garniſon du *Creutzhorſt*, en cas que cette retraite ſe fit le long de l'Elbe, mais c'étoit toûjours un foible ſoûtien. Tilli ſçut profiter de ce défaut de défenſe, & marcha droit à Béchau. Ce village étoit près du bois mais un peu de côté, entre la redoute de *Creutzhorſt* & le fort de *Preſter*. Tilli entra dans le bois, ſe logea entre les deux poſtes & les coupa. On doit donc s'étonner que GUALDO accuſe d'ignorance le commandant du Creutzhorſt pour avoir rendu ce poſte à l'ennemi. C'étoit moins ſa faute que celle du commandant de Magdebourg, qui auroit dû faire ſoûtenir cette redoute. Ce qui étonne d'avantage, c'eſt que l'hiſtorien n'ait pas fait attention qu'il le juſtifioit quelques lignes plus bas, en diſant que l'on fit paſſer la garniſon du *Preſter* dans le *Zoll-Schantz* quoique ce fort fût très-près de la ville, qu'il eût de bonne infanterie pour le défendre, & qu'il fût ſoûtenu par le *Cracau*. C'eſt bien ce qui prouve

que ſi on avoit pû retirer la garniſon du *Creutzhorſt*, on ne l'auroit pas laiſſé prendre.

J'ai dit que les redoutes qu'on place en avant pour la défenſe des villes de guerre doivent avoir communication entre elles, & ſe ſoûtenir. Si par éxemple on eût conſtruit une redoute au bord du lac qui entoure *Bechau*, il auroit fallu que les Impériaux s'emparaſſent de cette redoute avant de pouvoir attaquer celle du *Creutzhorſt*. Un abattis eût ſervi de communication entre ces redoutes, & pouvoit en même tems couvrir la retraite des deux garniſons. Il falloit que ſa droite fût appuyée à l'Elbe & allignée au moulin à vent qui étoit ſur la hauteur de *Buko*. Il y auroit eû là une bonne batterie pour couvrir cette droite. La garniſon des redoutes forcée à faire retraite l'eût faite à la faveur de cet abattis, derriére lequel elle auroit pû ſe former, tenir ferme & ſe ſauver enfin, en mettant le feu à l'abattis. On auroit pû de cette maniére ſoûtenir les redoutes juſqu'à la tour de *Cracau*, & faire la même choſe pour *Buko* de l'autre côté de l'Elbe. Cette précaution eût mis les Magdebourgeois en état de chicaner l'ennemi, & ils n'auroient ni perdu tant de monde, ni abandonné leurs forts ſans réſiſtance. Mais il faut que l'application qu'on fera de cette maxime ſoit jointe aux avantages du terrein pour en tirer le plus grand parti.

Les anciens connoiſſoient parfaitement l'utilité des communications. Nous voyons les Athéniens dans la guerre du Peloponnéſe faire ſoûtenir le poſte du port de Niſée par la garniſon de Mégare, & aſſurer la communication du port avec la ville par un bon mur, afin que Niſée ne fût pas coupée de Mégare (*a*). La guerre des montagnes eſt la meilleure école pour apprendre à placer ces forts, qui en ſe prêtant une défenſe mutuelle empêchent qu'ils ne ſoient aiſément coupés. On pourroit citer comme modéles en ce genre Feneſtrelle & Brunette dans les montagnes de la Savoye, & les retranchemens conſtruits & défendus par les Autrichiens dans la derniére guerre d'Italie. Un modéle de ces redoutes dans un terrein coupé ſont les forts devant Berg-

(*a*) Thucidide l. 1.

opzom. *Ter-Tholen* qui eſt un fort à trois quarts de mille de la place y communique par ceux de *Maſſelhoch*, *T'molegad*, *Naſſau*, *Fort du Nord* & *Fort du Sud*. De l'autre côté de la place le fort *St. Rover* à un demi-mille y communique par trois autres forts dont l'emplacement favorable prouve tout ce qu'on peut faire du terrein quand on peut en profiter. On ſçait combien ces forts ont incommodé les François dans le dernier ſiége qu'ils ont fait de cette place en 1748. Un autre éxemple c'eſt la redoute devant Namur ſoûtenue par les forts *Ganſe*, *Ste. Barbe*, *Haute-Hanneff* &c, dont il y en a de ſitués à un quart de mille de la place.

Ce que GUALDO dit en terminant ſon récit de la priſe des forts des Magdebourgeois, juſtifie le capitaine Bœſte qui commandoit dans le Creutzhorſt. Le *Soldat Suédois* qui l'accuſe de lâcheté p. 29. ajoûte que le lieutenant ſauva l'honneur du capitaine en ſe jettant dans une maiſon avec vingt-quatre hommes, & qu'il y fit une ſi belle défenſe que la priſe de cette maiſon coûta plus de cent hommes aux Impériaux. Il ne fait pas attention qu'ils pouvoient plutôt perdre cent hommes que les aſſiégés n'en pouvoient perdre vingt-quatre qui auroient été mieux employés à défendre la brêche & ſacrifiés plus utilement alors, qu'ils ne le furent dans une miſérable maiſon à une lieue de la ville.

La maniére dont Tilli attaqua ces fores eſt bonne à ſuivre, en ſe logeant entre les poſtes qu'on veut couper, quand ils ſont trop éloignés pour ſe ſoûtenir. Mais je crois avoir fait voir les moyens de défenſe que les Magdebourgeois auroient pû oppoſer à cette attaque.

Page 46. (G). *Priſe de Francfort-ſur-l'Oder.*

FRANCFORT eſt un lieu qui ne peut ſe défendre que d'un côté, car des autres il eſt dominé. Situé au couchant de l'Oder, il a un pont ſur ce fleuve à l'orient qui eſt défendu par un fort. De ce côté Francfort eſt fortifié par la Nature, on n'y peut arriver que par deux chauſſées dont l'une eſt le chemin de Croſſen & l'autre la route de Lands-

berg ſur la Warthe. Il a trois fauxbourgs. Celui de *Dam* ſur la rive orientale de l'Oder entre les deux chauſſées dont nous venons de parler, & deux autres qui tiennent à la ville au couchant du fleuve, le fauxbourg de *Lébus* au nord de la ville entre l'Oder & des côteaux plantés de vignes, & au midi le fauxbourg de *Guben* qui conduit à la chartreuſe. Au couchant de la ville il y a quelques maiſons iſolées & des vignobles. Près de la porte de Guben eſt un cémetiére, & preſque vis-à-vis en eſt un autre non loin d'une briqueterie ſur le chemin de Roſengarten. Les vignobles qui bordent la ville au couchant la dominent, auſſi les Impériaux avoient placé des retranchemens ſur ces hauteurs. Tout ce qu'on ſçait de l'ancienne fortification de Francfort, c'eſt qu'il y avoit une tenaille devant chaque porte, & que la place étoit entourée d'un large foſſé plein d'eau, & d'un rempart qui à ce qu'il paroit n'avoit point de baſtions; & ce rempart étoit ſéparé de la muraille par un autre foſſé. Il paroit auſſi par le récit de *Gualdo* qu'il y avoit un terre-plein adoſſé à cette muraille bâtie à l'ancienne & flanquée de tours. Les Impériaux avoient dans cette place 6000, d'autres diſent 8000 hommes. Schaumbourg & Tieffenbach deux généraux de l'empereur s'y étoient enfermés pour la défendre. Le roi de Suéde avoit 10000 fantaſſins & 100 eſcadrons avec 200 piéces de canon *tant gros que petits*, dit le *Soldat Suédois* pag. 30. Il fit attaquer par trois endroits. Les hiſtoriens ne nous apprennent pas ce que les Impériaux firent des redoutes qu'ils avoient dans les vignes, ils ne parlent que des ouvrages devant les portes, & qui furent mal défendus. On ne conçoit pas que des généraux s'enferment dans une mauvaiſe place qui pouvoit à peine leur ſervir de dernier retranchement pour paſſer l'Oder en cas de défaite, & que 8000 hommes de vieilles troupes ſe laiſſent aſſiéger par 10000. Ils devoient garnir les hauteurs autour de la ville de redoutes à angles ſaillans & rentrans dans une périphérie de cinq-mille pas, & ils n'auroient pas été dans le cas de les abandonner à l'approche des Suédois. Ils auroient dû conſtruire des

retran-

retranchemens depuis les vignes jusqu'à l'Oder; couvrir ceux du fauxbourg de *Guben* par une bonne redoute construite sur la hauteur près du chemin de *Tschitzschenau*, & défendre ceux de *Lébus* par une redoute placée sur une hauteur voisine de celle où étoit la justice. Ils pouvoient aussi profiter du défilé proche d'un moulin appellé le *Rodenmuhle*. Gustave auroit perdu bien du monde & du tems avant d'emporter ces ouvrages, les Impériaux ayant 6000 hommes pour les défendre. Enfin obligés d'abandonner ces hauteurs, ils se seroient retirés dans la ville. Leur retraite pouvoit se faire dans le plus grand ordre; & c'étoit le moment d'allumer les fauxbourgs, comme le seul moyen de retenir encore les Suédois, qui auroient été quelques jours devant ces débris fumans avant de pouvoir pénétrer jusqu'à la ville. Ce n'étoit pas sur deux misérables tenailles qu'il falloit établir la défense de cette place, surtout étant dominées. Pourquoi n'avoir pas élevé de fortes batteries au-delà de l'Oder, au *Sand-Fleck* ou dans le *petit Werder*? Elles auroient flanqué les approches des Suédois dans le fauxbourg de Guben, & soutenu la tenaille qui défendoit cette porte. Celle de Lébus eût pû être également protégée par une batterie élevée dans le marché au bois, de l'autre côté de l'Oder. On n'avoit rien à craindre pour ces deux batteries, étant protégées par le fort du pont, & le roi n'auroit eû que le côté de la briqueterie pour faire son attaque. Les détails de ce siége dans *Gualdo* sont peu intéressans. Il s'étend sur la défense du second fossé, & dit que le roi ne pouvant forcer cette seconde porte de front à cause du nombre de *pierriers* qui la défendoient, fit tirer de biais contre le mur qui formoit l'entrée de cette porte, & qui soutenoit le terre-plein du rempart. Apparemment que c'étoit une tour qui avançoit & débordoit la muraille, comme cela se voit encore en Allemagne aux portes des anciennes villes. L'auteur ajoûte que tandis que les Impériaux étoient occupés à la défense du fossé, un lieutenant & cinquante volontaires passérent par une ouverture faite au mur & montérent au rempart. Tous les historiens con-

viennent du ſervice rendu. Mais l'auteur du *Théatre de l'Europe* & d'autres diſent que cet officier qui ſe nommoit *André Aner* natif de Pégau conçut le deſſein d'eſcalader le mur, & que de lui-même s'étant aſſocié quelques volontaires, gens de réſolution comme lui, il monta le premier avec une hardieſſe étonnante; que le roi qui ne penſoit pas à donner l'aſſaut ce ſoir-là, ne voulut cependant pas abandonner ces braves gens & fit apporter des échelles où les plus hardis montérent & furent ſe joindre aux premiers; que l'ennemi fit des efforts incroyables pour les repouſſer, & qu'on ſe battit des deux côtés en déſeſpérés, mais que les Suédois reſtérent maîtres du rempart, pénétrérent dans la ville & coururent ouvrir la porte de Guben pour faire entrer l'armée (*a*). C'eſt peut-être de cette maniére que la ſeconde porte dont parle GUALDO fut priſe de revers, n'ayant pû être forcée de front. Mais que Francfort ait été pris par l'heureuſe témérité d'André Aner ou par une brêche faite au mur de la porte, ce fait eſt trop peu inſtructif pour s'y arrêter.

(*a*) Th. Eur. T. II. p. 349.

Page 48. (H). *Priſe de Landsberg.*

On remarque ſeulement que le roi de Suéde attaqua Landsberg du côté le plus fort; qu'il avoit une chauſſée & des marais à paſſer d'un demi-mille, & que ce fut un païſan qui lui fit voir l'endroit où il pouvoit approcher de la ville à une demi-portée de canon.

Page 48. (I). *Le roi entra dans Brandebourg &c.*

GUALDO ſe trompe aſſurément lorſqu'il fait marcher Guſtave de Francfort à Brandebourg, lui fait perdre douze jours devant cette place & faire une marche de vingt-quatre milles pour venir de Landsberg à Cœpenick. Guſtave connoiſſoit mieux le prix du tems, lui ſurtout qui vouloit ſecourir Magdebourg & qui n'avoit pas un moment à perdre. Si on en croit GUALDO, le roi pour aller à Brandebourg auroit dû jetter un pont ſur la Sprée non loin de Furſtenwalde, & paſſer près de Berlin & de Potsdam pour aller dans Brandebourg *faire l'entrée* dont

parle l'auteur italien. Voilà donc ſeize milles pour aller, & huit pour revenir à Cœpenick, où ſe fit l'entrevue du roi avec l'électeur. Il y a plus d'apparence que Guſtave après la priſe de Landsberg envoya un détachement pour ſommer le commandant de Brandebourg de rendre la place; ce qu'il faiſoit pour cauſer en même tems de l'inquiétude à Tilli qui preſſoit le ſiége de Magdebourg.

Page 55. (K). *Siége de Magdebourg.*

Ce ſiége eſt peu intéreſſant pour un homme du métier. L'attaque ni la défenſe n'ont rien d'inſtructif. Il eſt vrai que ſi l'on fait attention à la ſituation où ſe trouvoient l'adminiſtrateur & le baron de Falckenberg, on leur rendra la juſtice de croire qu'ils n'ont pas été les maîtres de faire tout ce qu'ils auroient voulu. La diviſion régnoit parmi les habitans, le magiſtrat & la bourgeoiſie avoient tout pouvoir; on prétend même qu'une partie du magiſtrat s'entendoit avec l'ennemi. Il n'y avoit que deux-mille ſoldats dans la place, le reſte de la garniſon étoit compoſé de bourgeois, qui n'étoient ni faits aux fatigues d'un ſiége ni accoûtumés à la ſubordination. Il n'étoit pas même permis à Falckenberg de les placer dans les endroits trop expoſés. Le gouverneur fit abandonner les fauxbourgs & retira ſa garniſon dans la ville. Cette conduite n'eſt pas répréhenſible vû la foibleſſe de la garniſon. Mais il paroit qu'on abandonna le chemin couvert: du moins aucun hiſtorien ne dit qu'on l'ait défendu. Ce ſeroit une grande faute qui auroit précipité la perte de la place; car Pappenheim eût été fort embarraſſé ſi on lui avoit diſputé le logement ſur la contreſcarpe. On fit des ſorties & on ruïna quelques ouvrages des aſſiégeans mais qui furent rétablis peu après. En général le défaut des ingénieurs du ſiécle paſſé, c'étoit de ne pas donner aſſez de ſoin à la défenſe des dehors. Je ne trouve dans ce ſiége aucun éxemple de coupure dans les baſtions, point de mines qui pouvoient arrêter l'ennemi, point de contre-approches, point de préparatifs pour empêcher la deſcente du foſſé. Il paroit que

toute la défenſe repoſoit ſur le corps de la place qui fut perdu dès qu'une trentaine de ſoldats eurent eſcaladé le rempart. Il n'y a rien dans les attaques des Impériaux qui ne ſoit très-ordinaire. Tout ce qu'on pourroit dire, c'eſt qu'ils ont attaqué la place par ſon côté foible qui étoit les deux baſtions du côté de l'Elbe mal défendus, & que le foſſé de la ville-neuve n'étoit pas auſſi profond que celui du *Sudenbourg*. Le comte de Pappenheim ouvrit la tranchée dans les fauxbourgs du Sudenbourg & de la ville-neuve, à la faveur de quelques maiſons qui étoient reſtées de l'embraſement des deux fauxbourgs. Il en retira cet avantage, qu'il put ouvrir ſes tranchées non loin du glacis, & il fut cependant 23 jours avant d'arriver au pied du glacis, quoique la diſtance fût tout au plus de 300 pas. Les approches étoient même faites avec trop peu de précaution puiſqu'une tour près de la porte dite *Hohe-Thor* enfiloit les tranchées. Il paroit auſſi qu'on n'y ſçut remédier autrement qu'en démoliſſant cette tour à coups de canon. La profondeur de l'eau dans les foſſés rendit le paſſage difficile; la même quantité d'eau partout eût ſans doute empêché l'aſſaut. Tilli étoit indécis s'il le feroit donner. Il voulut même aſſembler ſon conſeil une heure avant, mais le peu de profondeur du foſſé de la ville-neuve joint aux intelligences que Pappenheim avoit dans la place fut ce qui l'y détermina. L'aſſaut ſe fit à quatre endroits à la fois. Pappenheim avec trois régimens attaqua le baſtion de la ville-neuve du côté de l'Elbe: le duc Adolphe de Holſtein attaqua l'ouvrage à corne devant le *Kreket-Thor*, à la droite de Pappenheim, en même tems que le comte de Mansfeld attaquoit le baſtion de Heydeck de l'autre côté de la ville, & que Tilli faiſoit la fauſſe attaque de la coupûre que les Magdebourgeois avoient faite dans le *Marſch*, entre le pont & l'Elbe, où eſt à préſent la citadelle. Pappenheim monta le premier dans la place & facilita les autres attaques.

Page 61. (L). *Priſe de Gripswalde ou Greifswalde.*

Cette ville à 5 milles de Stralſund fait face à l'isle de Rugen & communique à la mer baltique par une anſe où il n'entre cependant que

des bateaux. Au nord & au couchant la ville eſt bordée de marais coupés par un petit ruiſſeau qu'on nomme *Ruckgraben*. Il tombe près de la ville dans l'anſe dont nous avons parlé. Au midi eſt le chemin qui méne à Anclam entre des hauteurs leſquelles confinent à un grand bois à l'orient. Cette place avoit un rempart de vingt-quatre pieds d'épaiſſeur, flanqué de bons baſtions & muni d'un double foſſé plein d'eau avec une contreſcarpe bien paliſſadée & fraiſée. Cependant *Puffendorf* (*a*) & d'autres repréſentent la priſe de Gripswalde comme l'ouvrage de quelques jours, & ne ſoupçonnent pas même qu'il y ait eû de tranchée ouverte & de brêche faite. C'eſt en quoi GUALDO paroit plus croyable quand il dit que *les Suédois déja dans le foſſé ſe préparoient à donner l'aſſaut*. Concevroit-on qu'une place qui s'étoit défendue ſi longtems ſe fût rendue pour avoir perdu ſon commandant, ſans attendre l'ouverture de la tranchée? Le *Soldat Suédois* (*b*) dit que le nouveau commandant s'étoit diſpoſé à faire une bonne défenſe, ce qui met le récit de GUALDO hors de doute. C'eſt même la premiere fois que cet hiſtorien fait mention de *galleries* & de *traverſes* pour la deſcente du foſſé. Comme cette entrepriſe eſt toûjours très-pénible, on en devroit conclure que ce ſiége fit plus de peine aux Suédois que tout autre qu'ils euſſent encore fait, & que le gouverneur ſe défendit juſqu'à l'extrémité.

(*a*) Puffendorf l. 3. §. 18.

(*b*) Soldat Suédois p. 47.

Page 62. (M). *De Berlin à Bourg & de Bourg à Brandebourg.*

D'autres auteurs font marcher le roi différemment. Ils diſent que Guſtave ayant fortifié Brandebourg, en avoit fait le rendez-vous de ſon armée; qu'à ſon retour de Poméranie paſſant par Berlin il fut à Brandebourg, & qu'ayant pris avec lui ſix-mille cuiraſſiers, mille dragons & deux-mille fantaſſins il emporta Bourg à 6 milles de Brandebourg & à 3 de Magdebourg; que deſcendant l'Elbe il fut au cloître Jericho & prit Tangermunde, laiſſant Brandebourg ſur la droite. Mais ſelon GUALDO, allant de Berlin à Bourg & revenant

à Brandebourg pour y chercher du monde, il auroit fait un détour de six milles, ce qui feroit croire que la premiére marche est la véritable. *Soldat Suédois* pag. 53. *M. de M.* T. III. p. 206.

Page 62 & 66. (N). *Premier & second camps de Werben.*

GUALDO a fait une faute, en parlant du camp de Gustave-Adolphe à Werben, qui lui est commune avec presque tous les historiens de la vie de ce monarque. Il place d'abord le camp entre l'Elbe & la Havel, il parle ensuite comme supposant le camp du roi entre l'Elbe & Werben, & dit enfin que Gustave y assit son camp; ce qui fait une très grande différence. Le *Théatre de l'Europe* (a), le *Soldat Suédois*, *de Prades* & d'autres ne sont pas plus éxacts. Enfin de toutes les descriptions que j'ai lues; je ne trouve que celle de *Puffendorf* (b) qui s'accorde avec les traces qu'on voit encore de ce fameux camp. Il n'y a point d'habitant de Werben qui ne montre encore avec une complaisance mêlée d'admiration la place où Tilli attaquant les Suédois fut repoussé & l'endroit où campoit l'armée du roi de Suéde. Des plans de ce tems-là confirment leur récit. Ainsi on peut dire sans crainte de se tromper que GUALDO étoit mal informé. D'autant plus qu'en rétablissant ce camp dans sa vraie place, entre Werben & l'Elbe, il sera plus aisé d'expliquer les détails que ce même historien nous a conservés de l'attaque & de la défense de ce camp.

(a) Th. Eur. T. II. p. 416. Soldat Suédois p. 54. De Prades p. 75.

(b) Puffendorf l. 3. §. 19.

Werben est à un quart de mille tout au plus de l'Elbe, & sa situation est telle que GUALDO la décrit. Mais entre ce fleuve & la ville il y a des prairies où l'on avoit élevé de fortes digues pour arrêter le débordement des eaux. Gustave arrive dans une saison où les prairies étoient à sec, & prend son camp derriére ces digues, qui lui servirent de retranchement. A quelque distance en avant le roi avoit profité d'une saignée qui lui tint lieu de fossé sec & qu'il fit garnir de mousqueterie. Ce fossé avoit son aile droite allignée à Werben & sa gauche appuyée à l'Elbe ayant devant elle un petit bois appellé le *Thiergarten*

qui s'étendoit juſqu'à l'Elbe. Dans cette diſpoſition Guſtave avoit le dos & ſes deux flancs appuyés à l'Elbe, & ſon front couvert par les digues & la ville. Elle conſerve encore quelque choſe de ſes anciennes fortifications: elle a un mur, un foſſé plein d'eau, & de diſtance en diſtance on y voit les reſtes d'un vieux rempart. Le camp ſervoit comme de tête de pont à celui que Guſtave avoit fait jetter ſur l'Elbe, & qui étoit également bien défendu à l'autre bord. Car les Suédois profitérent habilement de l'angle que fait la Havel en ſe jettant dans l'Elbe, & conſtruiſirent ſur le terrein de la Priegnitz un fort qui raſoit les deux eaux. On le trouve dans quelques cartes déſigné ſous le nom de *Schantz*. Enfin pour plus de ſureté Havelberg ſur la Havel de l'autre côté de l'Elbe à l'orient étoit gardé par des Suédois. Mais j'aurai occaſion plus bas de faire voir par le récit même de GUALDO, qu'il faut que le camp de Guſtave ait été au couchant de l'Elbe.

Le Suédois étoit dans ce camp ſi bien retranché quand il apprit que Tilli venoit de prendre le ſien près de Wolmerſtædt ſur l'Ohra, à 2 milles de Magdebourg & entre 5 & 6 milles de Stendel. Tilli avec des troupes haraſſées d'une longue marche avoit pouſſé ſon avant-garde juſqu'aux villages de Burgſtall & d'Angern. En rappellant ici la ſituation de ces deux villages on jugera mieux de la manœuvre du roi de Suéde.

Burgſtall eſt à 2 milles de Wolmerſtædt & 2½ de Tangermunde. Au midi eſt un ruiſſeau qui fait marcher un moulin & ſe perd dans la Tanger à un demi-mille plus bas: ſes bords ſont marécageux. Du côté de Tangermunde il y a une ſuite de hauteurs, & derriére elles près du village eſt un bois. Quand on va de Wolmerſtædt à Stendel on laiſſe Burgſtall à un quart de mille ſur la gauche. Deux régimens de cavallerie impériale, *Pappenheim* & *Montecuculi*, y étoient alors en quartier.

Angern eſt à un bon demi-mille derriére Burgſtall mais plus du côté de l'Elbe. Pour aller de Wolmerſtædt à Stendel on paſſe tout

à côté, & on trouve des hauteurs à peu de distance du village. Deux autres régimens de cavallerie y cantonnoient, *Holck* & *Coronini*.

Mais entre Burgstall & Angern est un troisiéme village que quelques-uns nomment *Rheindorf* & d'autres *Benndorf*. Il est à l'extrémité d'un marais, & quand on vient de Wolmerstædt on traverse le village en passant la Tanger près d'un moulin. C'étoit le quartier du régiment de *Bernstein*.

Le rendez-vous de la cavallerie suédoise fut à Arnebourg à 4 milles de Werben & à 2 milles de Tangermunde, du même côté de l'Elbe. Gustave partit d'Arnebourg, marcha à Tangermunde & poussa jusqu'à Belgen ou Belgau ou Beldingen, qui est sur la route de Tangermunde à Gardeleben, à un mille de Tangermunde, & autant de Burgstall qui étoit le quartier le plus avancé de l'avant-garde des Impériaux. Le roi fit halte à Belgen & envoya un parti reconnoître, qui ramena quelques maraudeurs. Le roi apprit d'eux la position des quartiers de Tilli, en conséquence sa disposition pour l'attaque fut telle.

Il fit de sa cavallerie trois corps, se mit à la tête du plus foible, & donna la conduite des deux autres au rhingrave Otton-Louis & au général Baudis. Celui-ci ayant l'aile droite avoit l'attaque du village de Burgstall; le rhingrave à l'aile gauche devoit attaquer Angern, & le roi s'étoit chargé de passer près de Benndorf, de couper la communication, & de se jetter sur le flanc d'un des deux. Gustave ne savoit pas que Benndorf fût occupé par le régiment de Bernstein, & qu'il trouveroit cette cavallerie en bataille à l'entrée du village. Il n'avoit avec lui que 400 chevaux, mais il n'hésita pas à charger la cavallerie ennemie, la culbuta & la mit en fuite. Baudis défit plus aisément encore les régimens qui étoient dans Burgstall; mais le rhingrave trouva plus de résistance à Angern parce qu'il n'eut pas l'avantage de surprendre les Impériaux, il fut obligé de les combattre; cependant il en sabra beaucoup, délogea le reste, & le projet de Gustave réussit parfaitement. (*a*)

(*a*) M. de M. T. III. p. 226 230.

J'ai

J'ai cru néceſſaire de détailler cette manœuvre, parce qu'elle renferme une regle excellente pour attaquer les quartiers ennemis, que c'eſt un grand capitaine qui la donne, & qu'elle eſt fondée ſur les principes de la tactique la plus ſcrupuleuſe. Le grand point de cette manœuvre étoit de couper la communication des quartiers, c'eſt pourquoi Guſtave n'avoit voulu s'en remettre de l'éxécution qu'à lui-même.

Guſtave content de cet avantage, dit GUALDO, *vint aſſeoir ſon camp entre Belgen & Stendel, entre l'Elbe & la Bieſe.* L'ennemi étoit à Wolmerſtædt, ainſi le roi avoit devant lui Belgen & entre-deux des marais que traverſe un bras de la Tanger. Devant ſon aile gauche étoit un bois, & derriére lui la ville de Stendel. GUALDO place ce camp *entre l'Elbe & la Bieſe*, il devoit dire, ayant l'Ucht à ſa droite & l'Elbe à gauche, parce que l'Ucht étoit entre le camp du roi & la Bieſe, qui toutes deux vont ſe perdre dans l'Aland près d'Oſterbourg. Au reſte ce n'étoit qu'un camp d'obſervation. Guſtave l'abandonna à l'approche de Tilli, & rentra dans ſon ancien camp de Werben. Si GUALDO ne le dit pas, il le ſuppoſe; puiſque d'abord après la priſe de cette place il dit que Tilli déploya ſon armée à la vuë de Guſtave qui ne jugea pas à propos de ſortir de ſon camp de Werben. Ce récit de GUALDO prouve même que le roi étoit au couchant de l'Elbe. Car ſi le fleuve eût ſéparé les deux armées, comme il le dit plus haut, n'y auroit-il pas eu de la ſimplicité à Tilli de prétendre que Guſtave défilât ſur ſon pont de l'Elbe à la vuë des Impériaux pour venir chercher ſa défaite du côté de Werben? Nous trouvons encore que Tilli en ſe retirant de Werben fut pourſuivi par les Suédois. Or ſi les Impériaux après la priſe de Werben avoient eû toute la rive gauche du fleuve à leur diſpoſition, comment n'auroient-ils pas commencé par détruire le pont des Suédois pour les renfermer dans l'angle où GUALDO ſuppoſe qu'ils étoient campés? Car le feu du fort *Schantz* ne pouvoit pas en impoſer aux batteries des Impériaux. Quand on voudroit donc adopter la poſition du camp de Guſtave ſur la foi de GUALDO, on voit qu'il

ſeroit très-difficile pour ne pas dire impoſſible de ſe retrouver dans les détails que cet hiſtorien nous en donne; & l'on perdroit le modéle d'un camp bien pris & bien fortifié. (a)

(a) Puffendorf l. 3. §. 19.

Le ſtratagême que GUALDO imagine pour ſauver la garniſon de Werben ne ſe trouve nulle part, & fait peu d'honneur aux Suédois; car de quelque côté qu'il place l'armée, dès qu'il laiſſe ſubſiſter le pont, le roi étoit à portée de couvrir la retraite de cette garniſon, ſans avoir beſoin de mettre des femmes en faction pour tirer ſes gens de Werben, à la vuë de toute l'armée ſuédoiſe. Les Suédois ſe ſervirent d'un ſtratagême, tous les auteurs en conviennent; mais ce ſtratagême (tel que *Puffendorf*, le *Soldat Suédois* & *de Prades* le décrivent) eſt digne d'avoir été imaginé par Guſtave, & n'étoit pas pour ſauver cette garniſon. Tilli avoit envoyé des gens à Werben, ou gagné quelques habitans du lieu qui devoient encloüer le canon des Suédois & mettre le feu à la ville. Tilli auroit alors attaqué la place, & ſe flattoit de l'emporter. Mais le roi eut avis de cette trahiſon, il fit arrêter les coupables, & par leur dépoſition il ſçut l'heure que Tilli avoit donnée pour faire le coup. Guſtave fit tout préparer pour le bien recevoir, il fit mettre trois gros corps de cavallerie en embuſcade près de la ville, & à l'heure marquée par Tilli il fit allumer de grands feux dans Werben. Tilli crut que c'étoit la ville qui brûloit, & n'héſita pas à s'avancer. Il fut encore mieux entretenu dans ſon erreur par le ſilence de la groſſe artillerie qui ne ſe fit point entendre à ſon approche. Il ne douta pas que ſon projet n'eût réuſſi. Mais ce ſilence étoit l'effet de l'ordre que Guſtave avoit donné, qu'on ne fit tirer que l'infanterie pour attirer l'ennemi à l'endroit où il vouloit l'avoir. En attendant on pointoit le canon, & ſitôt que Tilli fit mine de forcer les premiéres barriéres de l'enceinte il fut ſalué d'une décharge de toute l'artillerie qui le terraſſa, ainſi que de la mouſqueterie qui occupoit le foſſé. En même tems la cavallerie embuſquée hors de la ville fonça ſur l'ennemi déja en déſordre, & ſa déroute fut totale. Tilli, dit-on, perdit ſix-mille hommes. On

ajoûte que c'en étoit fait de toute ſon armée ſans les ſages meſures qu'il prit pour arrêter la pourſuite des Suédois. On montre encore un petit bois de chêne à deux-mille pas de Werben entre les chemins de Séehauſen & d'Oſterbourg, & on dit que c'eſt où la cavallerie ſuédoiſe fit le plus de mal aux Impériaux.

Page 73. (O). *Entre Duben & Lindenhein.*

Ainſi l'armée avoit déja paſſé la Mulde, car elle étoit auparavant entre Duben & Bitterfeld. Les Saxons étant au flanc gauche avoient leur aile gauche allignée à Duben, ville ſur la Mulde à 4 milles de Leipſic ſur le chemin de Wittemberg, & leur droite allignée au village de Lindenhein à un mille de Duben. Le roi avoit ſon aile gauche appuiée à ce même village & l'aile droite allignée à la petite ville de Dœlitſch à 5 quarts de mille de Lindenhein & deux milles & demi de Leipſic. Les Saxons avoient leur front vers l'orient, le roi avoit le ſien tourné au midi.

Page 95. (P). *Le duc de Savelli envoyé à Rome.*

Son éxemple prouve qu'on peut être habile négociateur & n'être pas grand capitaine. Le duc de Savelli pouvoit avoir dans le cabinet un mérite diſtingué qui fit oublier les fautes du commandant de Demmin. En le condannant je n'ai jugé que le militaire. Je n'ai pas prétendu lui diſputer les grandes qualités qu'il peut avoir eû d'ailleurs, & je ſouhaite que *Puffendorf* ſe ſoit trompé dans le portrait qu'il en a fait. De Prades dit pour l'excuſer qu'*il avoit un ordre ſecret de l'empereur de ne point expoſer ſes ſoldats.* On peut douter de l'éxiſtence d'un pareil ordre, parce que ſi l'empereur l'avoit donné il ne l'auroit pas fait à l'inſçu de ſon généraliſſime. Un grand ſeigneur peut avoir un favori qu'il cherche à conſerver, mais il ne dérange pas les projets de ſon général, il ne déshonore pas ſes armes, il ne nuit pas à ſes intérêts de gaîté de cœur. Cependant c'eſt dire tout cela que d'avancer, comme

fait l'hiſtorien *de Prades*, qu'il y avoit un ordre ſecret de rendre une place que Tilli avoit beſoin de conſerver.

Page 100. (Q). *Reddition de Kœnigshofen.*

Cette forteresſe a la figure d'un rectangle. Les baſtions aux quatre angles ſont défendus par des baſtions plats conſtruits ſur les côtés du poligone. Un foſſé plein d'eau fait le tour de la place avec un chemin couvert & un glacis. On l'a très-bien fortifiée depuis: on a placé au-devant d'une courtine un ouvrage à corne, & devant les trois autres de bonnes demi-lunes dont deux ſont encore défendues par des lunettes de chaque côté. Le chemin couvert a de bonnes traverſes, & devant le glacis on a élevé deux fortes redoutes en forme de demi-lunes qui ont également leur chemin couvert avec traverſes & glacis. Un petit ruiſſeau qui tombe dans la Miltz fournit l'eau néceſſaire aux foſſés de la place.

Page 101. (R). *Priſe de Wurtzbourg.*

Cette ville eſt actuellement fortifiée & le Mein la coupe en deux. La partie occidentale du côté du fort eſt nouvelle, & poſtérieure à Gualdo. La ville eſt dans un fond, & le fort ſur un rocher qui domine toute la contrée. C'eſt au pied de ce rocher vers le nord que la nouvelle ville eſt bâtie. Tant la ville que les hauteurs ſont fortifiées. Celles-ci & les ravins ſont défendus par des redoutes. Le château a la figure d'un rectangle. Le plus long côté du poligone extérieur peut avoir 700 pas de long, le petit côté au levant 400 pas, celui au couchant 300. La courtine de celui-ci eſt défendue par un petit ravelin. Les longs côtés ont chacun trois baſtions. Les autres défenſes conſiſtent en un foſſé ſec, un chemin couvert & un glacis. A ſix-cent pas du fort eſt un pont ſur le Mein à ſix arches aſſez large pour que ſoixante hommes y marchent de front. Guſtave vouloit attaquer le fort de ce côté-là, mais le canon de la place ne lui permettant pas de ſe ſervir

du pont, il fut obligé de faire paſſer les ſoldats de nuit dans des bateaux pour ouvrir la tranchée au pied du fort qui fut pris d'aſſaut après quatre jours de ſiége.

Page 109. (S). *Surpriſe de Hanau.*

HANAU au confluent du Mein & du Kintzing eſt partagé en deux villes, la vieille & la nouvelle. La vieille ville eſt au levant, & la nouvelle au couchant, ſéparées par un foſſé. L'ancien Hanau eſt plus petit que le nouveau, & ſa fortification eſt irréguliére. Les deux angles ſaillans au couchant ne ſont défendus que par les baſtions voiſins. Un ouvrage à corne au midi protége le pont qui eſt ſur le Mein. Au nord il y a une eſplanade aſſez vaſte ſur laquelle eſt un petit ravelin, & au devant de cette eſplanade on a conſtruit quelques redoutes qui commandent le paſſage du Kintzing. Du côté de la ville-neuve il y a des ouvrages en fer à cheval ſéparés du corps de la place par un foſſé, avec communications à la ville. La vieille-ville ſert de citadelle à la nouvelle. Celle-ci n'a point de baſtions, mais une enveloppe faite de contregardes qui ſe touchent à angles ſaillans & rentrans. Devant deux de ces angles rentrans il y a deux lunettes, & au midi ſur le chemin de Dettinghen un petit ouvrage à corne avec ſon chemin couvert & ſon glacis. GUALDO n'entre dans aucun détail ſur la ſurpriſe de cette place importante, mais on la trouve décrite dans l'ouvrage de *M. de M.* (*a*) Elle mérite d'être rapportée par extrait comme un exemple mémorable.

(*a*) M. de M. T. III. p. 373-378.

Le colonel Haubald partit de Wirtzbourg avec ſix compagnies de cavallerie & quelques centaines de dragons. Il avoit dix milles à faire juſqu'à Hanau, ſans compter les détours, & il arriva devant cette place le lendemain matin entre cinq & ſix heures, comme il faiſoit encore nuit, n'ayant mis à cette marche que 24 heures. A la faveur de l'obſcurité ſes dragons ayant mis pied à terre ſe gliſſérent dans le foſſé qui ſépare les deux villes ſous le canon de la citadelle, & grimpérent

au rempart, ou comme d'autres disent, ils attachérent un pétard à la porte, la firent sauter, entrérent dans la vieille-ville, massacrérent ceux qui en gardoient la porte, & l'ouvrirent au colonel qui y entra avec ses six escadrons. Tout ce qui se présenta d'Impériaux fut sabré. Dès que Haubald se vit maître de la place il fit fermer la porte du côté de la ville-neuve, afin qu'une garnison ne pût pas venir au secours de l'autre; alors il fit signifier aux Impériaux de la vieille-ville qu'ils eussent à venir se ranger sur le rempart, sans armes, s'ils vouloient sauver leur vie; & aux bourgeois de se tenir renfermés chez eux. En attendant, le capitaine *Brandeis* qui commandoit dans la place, faisoit tout son possible pour contenir la bourgeoisie de la ville-neuve, qui croit que le Suédois étoit là & qu'il falloit se rendre. Il assuroit que ce ne pouvoit pas être des Suédois, que c'étoit un renfort qui arrivoit d'Aschaffenbourg, que les Suédois étant à Wurtzbourg ne pouvoient pas venir en si peu de tems, mais le jour parut & ne fit que trop voir que c'étoient les Suédois. Cependant *Brandeis* avoit envoyé un exprès à Steinheim pour demander du secours, & cherchoit à amuser le colonel suédois par des propositions. Mais Haubald lui fit dire qu'il eût à se rendre sur le champ ou qu'il alloit faire tourner le canon de la vieille-ville contre la nouvelle; ce qu'il fit en effet, ayant préparé tout ce qu'il falloit pour un assaut. Alors le commandant dit qu'il étoit prêt à capituler si le comte de Hanau ne s'y opposoit pas. Il étoit dans la vieille-ville & blessé. Les Suédois l'apportérent sur le rempart & delà il cria à Brandeis de faire comme il voudroit, que pour lui étant prisonnier dans la propre ville il n'avoit rien à lui prescrire là-dessus. Le commandant voyant qu'il n'y avoit plus moyen de reculer demanda à sortir avec tous les honneurs de la guerre. Haubald ne lui accorda que la sortie avec armes & bagage; mais comme la garnison défiloit il dit à haute voix qu'il étoit permis à qui vouloit de prendre service. Là-dessus toute la garnison, à une vingtaine d'hommes près, courut se ranger sous les drapeaux suédois.

La surprise de Hanau fait beaucoup d'honneur à cet officier. C'étoit un homme de tête assurément, car il n'a rien fait qu'on ne recommande en pareil cas, & il a presque fait tout ce qu'on peut faire.

La promtitude est d'abord essentielle dans les coups de main, & Haubald a fait plus de dix milles en vingt-quatre heures.

Le tems qu'il choisit étoit aussi le plus convenable, car il partit de Wurtzbourg à 5 heures du matin. C'étoit au mois de novembre, ainsi il a pu passer le Mein avant le jour.

Sans doute qu'au jour il aura quitté la grande route pour prendre une voie détournée. Chemin faisant il se sera jetté dans un bois, où il aura fait halte jusqu'à l'approche de la nuit. Ensorte que l'obscurité cachant sa marche, il se sera trouvé aux portes de Hanau avant qu'on ait pû voir qu'il y étoit. Ce n'est point encore le moment de parler de cette marche, elle se trouvera décrite plus bas, d'après le terrain.

Son attaque prouve qu'il connoissoit la place, car il ne pouvoit mieux faire que de glisser ses dragons dans le fossé qui sépare les deux villes. C'est ordinairement l'endroit foible que celui où se fait la jonction des fossés de la ville & de la citadelle.

Le colonel suédois prend aussi le chemin le plus sûr qui étoit d'attaquer la vieille-ville, parce qu'elle servoit de citadelle à la ville-neuve, & qu'ayant l'une il étoit sûr de l'autre.

C'étoit encore un trait d'habileté de faire gravir le rempart du côté de la ville-neuve: ce côté devoit être moins gardé là qu'ailleurs, parce que ce n'est pas du côté de la ville qu'on attend l'ennemi.

Il n'a rien oublié dans la capitulation de tout ce qui pouvoit être utile & honorable à son souverain.

Sa conduite dans la vieille-ville après s'en être rendu maître est d'un homme de génie, il commence par couper la communication des deux villes.

Sa façon d'agir avec la garnison est d'un galant homme, il la contient & l'épargne.

On voit que pour de telles expéditions il faut plus que ſavoir faire l'exercice, & qu'avec toutes les qualités qui font le bon officier, il faut avoir été à l'école d'un grand capitaine pour voir des projets bien concertés, & pour apprendre à les éxécuter.

Cet éxemple-ci prouve encore l'emploi qu'on doit faire des dragons comme étant plus propres à une ſurpriſe que l'infanterie, parce qu'avec eux on gagne de viteſſe, ce qui eſt eſſentiel dans le coup de main.

On doit auſſi remarquer que de pareilles ſurpriſes ne ſont pas communes. Ordinairement c'eſt la trahiſon ou des intelligences qu'on a dans une place qui en ouvrent les portes; mais dans celle-ci la rapidité de la marche jointe à l'intelligence de celui qui la dirigeoit, a tout fait. Pareille ſurpriſe eſt bonne à tenter toutes les fois que la grande armée ſera trop éloignée pour craindre d'être coupée, & qu'on n'aura point de poſtes de l'ennemi à paſſer, ou qu'on pourra les éviter par un détour. Guſtave avoit obſervé ces deux choſes dans la ſurpriſe en queſtion. Carl Tilli étoit ſur la frontiére de la Souabe avec la grande armée à 13 milles de Hanau de l'autre côté du Mein. Il eſt vrai qu'Aſchaffenbourg ſur le Mein à 4 milles de Hanau & Seeligſtadt à un mille & demi du côté de Wurtzbourg étoient occupées par les Impériaux, mais ils ne dérangeoient rien à la marche du colonel ſuédois, parce qu'il pouvoit les éviter. Il paſſoit le Mein à *Lengfeld* à deux milles de Wurtzbourg & il pouvoit y être avant le jour. Il laiſſoit le chemin d'Aſchaffenbourg ſur la gauche & marchoit ſur *Winden*. Il pouvoit le faire ſans être vû à la faveur des hauteurs du bois de *Spiſſart* entre Wurtzbourg & Aſchaffenbourg qui cachoient ſa marche. De Winden il deſcendoit le chemin de *Rothebuche* qui eſt dans un fond bordé de bois, & longeoit le ruiſſeau dit *Haffelohr* qui prend ſa ſource près de Lohr ſur le Mein à 4 milles de Wurtzbourg. Il évitoit cependant de trop s'approcher de Rothebuche qu'il laiſſoit ſur la gauche, afin que ſa marche ne fût pas connue de la garniſon d'Aſchaffenbourg dont il n'étoit qu'à deux milles & demi. Prenant la grande

route

route d'Aſchaffenbourg à Lohr, il arrivoit à *Meil* & ſe trouvoit à mi-chemin de Rothebuche à Lohr. Il ſe jettoit dans le bois comme s'il vouloit aller à Neuhutte, mais venu entre *Heilbruck* & *Neuhutte* il devoit faire halte dans le bois, à quelque diſtance du chemin qui va de Mittelberg à Ober. Il pouvoit y être à deux heures d'après-midi, il faiſoit repaître juſqu'à la nuit & marchoit ſans s'arrêter juſqu'à *Altzenau* qui eſt encore à un bon mille de Hanau. Là il trouvoit un bois qui continue juſqu'à un petit demi-mille de Hanau. Au ſortir de ce bois il ſe portoit ſur la droite, longeoit le *Kintzing*, & en ſuivant ce ruiſſeau il ſe trouvoit au bord du foſſé où ſes dragons ſont deſcendus. Il eſt ſûr qu'en reglant ainſi ſa marche il tiroit tout le parti poſſible du terrein, & il eſt à croire qu'il l'a fait à en juger par l'événement.

GUALDO dit que cette place fut priſe par trahiſon. Il eſt le ſeul qui le diſe, à moins qu'il ne prenne pour une trahiſon le refus que le comte de Hanau avoit fait de recevoir dans ſa ville plus de trois compagnies des Impériaux (*a*).

(*a*) Sold. Suédois pag. 143. Puffendorfl. 3 §. 36. M. de M. T. III. p. 373 à 78.

Page 112. (T). *Eſpagnols ſurpris à Walff ou Walloff.*

Il y a haut & bas Walloff: le bas ſur le Rhin; le haut ſur un petit ruiſſeau qui prend ſa ſource dans la comté de Katzen-Ellenbogen. Ces deux villages peu éloignés l'un de l'autre ſont dans un fond. Il paroît que le guide dont le roi s'eſt ſi bien trouvé dans cette occaſion conduiſit l'armée par des hauteurs qui ſont près du Trompeterberg à un demi-mille de Wisbaden, & continuent juſqu'à Jœrgborn qui confine au vallon qui mene à Walloff. En ſuivant ces hauteurs on trouve un bois qui s'étend juſqu'à Lorich au bord du Rhin vis-à-vis de Bacharach. Le roi en longeant ce bois a pu s'approcher à un demi-mille de Walloff ſans être vû, & en venant par ce château, dit le *Scharfenſtein*, il prenoit les deux Walloffs à dos, & ſe trouvoit en même tems maître des hauteurs qui dominent ces deux villages. Au lieu qu'en ſuivant la route ordinaire de Wisbaden à Walloff il auroit eû un défilé

assez considérable à passer en face de l'ennemi, avant de pouvoir attaquer.

Page 113. (V). *Gustave devant Oppenheim.*

GUALDO ne nomme point l'endroit où les Suédois ont passé le Rhin. La plûpart disent que le passage se fit entre Stochstadt & Gernsheim (*a*). Le local le favorisoit: du côté d'Oppenheim le Rhin fait une échappée qu'on nomme le vieux Rhin, assez étroite à sa naissance mais qui va en s'élargissant vers le couchant en forme de fer à cheval, car ce petit bras ne retombe pas dans le Rhin mais se perd près du village d'Eiche. Ainsi l'endroit où les Suédois prirent terre peut être consideré comme une presque isle boisée. Des historiens prétendent que les Espagnols s'opposérent au passage. Ce ne pouvoit être qu'un détachement de la garnison d'Oppenheim. Les Suédois en prenant poste dans ce lieu ne purent s'y fortifier plus promtement qu'en faisant un abattis. C'est l'explication la plus naturelle qu'on puisse donner de ces *arbres croisés* dont parle GUALDO comme d'une invention nouvelle. Car c'est une regle en fait d'abattis de couper les arbres de façon qu'ils tombent en croix & présentent leur couronne à l'ennemi. Il est bon aussi d'observer de ne couper ces arbres qu'aux trois quarts du côté opposé à l'ennemi afin qu'en se rompant d'eux-mêmes entrainés par leur propre poids ils restent encore attachés par l'écorce à la souche. L'endroit que Gustave choisit pour faire prendre terre à l'armée est tel qu'il pouvoit le désirer. Car les Suédois une fois maîtres des villages d'Eiche & de Hamm qui sont sur cette peninsule ils pouvoient se servir de ce bras du Rhin comme d'un retranchement; & ils avoient leur sortie libre. Mais j'aurai occasion de traiter cette matiére plus bas, en parlant du passage du Lech, & cet éxemple-ci entrera dans les régles que je compte proposer à ce sujet (*b*).

(*a*) De Prades 105. M. de M. T. IV. p. 23 &c.

(*b*) Voy. la Remarque Cc.

Oppenheim à deux milles & demi de Mayence n'étoit plus une place importante dès que Gustave avoit passé le Rhin, & qu'il étoit

maître de cette rive. Cette ville eſt bâtie ſur le penchant d'une colline qui s'étend le long du Rhin de Dinheim à Nierſtein & eſt dominée par une hauteur. Celle-ci commence à 1200 pas d'Oppenheim & continue juſqu'à Guntersblum où il y a beaucoup de vignes. La ville a un château de peu d'importance.

Page 114. (X). *Priſe de Mayence.*

En conſidérant ſon aſſiette & ſes fortifications actuelles, on ne concevra pas ſans doute que cette place n'ait tenu que quatre jours; mais il faut ſavoir que c'eſt l'électeur *Lothaire-François* de la maiſon de *Schœnborn* mort en 1729 qui l'a miſe dans l'état de défenſe où elle eſt. On voit parce qu'en dit GUALDO que toute la force de Mayence conſiſtoit alors en un mur à l'ancienne avec un foible retranchement. Actuellement cette place a quatorze baſtions, une citadelle & des dehors. Elle eſt ſur la rive occidentale du Rhin vis-à-vis l'embouchure du Mein. Elle eſt bien ſituée, bâtie ſur une hauteur & n'eſt point dominée. Au nord il y a des marais traverſés par deux petits ruiſſeaux, dont l'un vient du village de Findheim & l'autre de Marienborn autre village à trois quarts de mille de Mayence. De ce côté-là on paſſe le marais ſur une chauſſée qui aboutit à la ville. Le ruiſſeau qui vient de Marienborn & de Hechtsheim au midi de la place forme un défilé juſqu'à Mayence qui eſt barré par le canon des ouvrages avancés. Car on a pouſſé les dehors juſqu'au village de Zahlbach, dont le chemin forme une trouée qui peut couper l'ennemi au paſſage du défilé & lui en chicaner la ſortie.

Page 116. (Y). *Surpriſe de Manheim.*

Cette place à l'embouchure du Necker & du Rhin étoit alors dans un aſſez bon état de défenſe, elle avoit une citadelle au midi, un ouvrage à corne devant ſon pont ſur le Rhin, & un autre au levant ſur un petit ruiſſeau qui tombe dans le Necker & qu'on paſſe près d'une

briqueterie. Hors de la ville au nord on traverſe le Necker ſur un pont qui peut être protégé du canon des remparts. La ville fut brulée en 1689 & miſe en état de défenſe en 1720 par les ſoins de l'électeur Charles-Philippe qui l'a fait fortifier à la Cœhorn.

(a) Puffendorf l. 3. §. 42.

GUALDO & *Puffendorf* (*a*) rapportent la maniére dont cette ville fut priſe, elle eſt remarquable. C'eſt le premier éxemple qu'on trouve dans GUALDO d'une ſurpriſe où la ruſe ait tout fait. Car celle de Hanau fut comme j'ai dit l'effet d'une marche rapide & bien concertée. *Puffendorf* dit que le capitaine Marval qui avoit commandé dans la place, fut arrêté à ſon arrivée à Heidelberg, qu'on lui fit ſon procès, & qu'il eut la tête tranchée. Un bonheur ſans doute pour le duc de Weimar fut d'avoir trouvé un commandant ſi facile. Une réflexion que Gualdo fait ſur cette ſurpriſe trouvera plutôt place ici que dans le corps de l'ouvrage. Il dit qu'*un commandant ſans expérience doit avoir pour maxime* de toûjours croire poſſible *ce qui ne lui paroit pas vraiſemblable, & de dormir les yeux ouverts.* On voit chez les anciens avec quelle circonſpection un commandant ouvroit ſa place de nuit. Qu'on liſe le chapitre XXVIII. du commentaire d'*Æneas le Tacticien*, le plus ancien qui ait écrit ſur l'art militaire depuis Homére, on verra que quand on avoit à craindre l'ennemi, on tenoit ſes portes fermées même de jour, & qu'on ne laiſſoit qu'un guichet ouvert. Il raconte à ce ſujet une ſurpriſe qui montre qu'un commandant doit pouſſer l'attention juſqu'à empêcher que qui que ce ſoit pendant la nuit n'approche des murs de la ville, quand ce ſeroient ſes propres gens qui ſe diroient pourſuivis de l'ennemi, & qui demanderoient à ſe réfugier ſous les murs de la place. Voici l'éxemple qu'il en donne. Il dit qu'un certain Iphitiades avoit fait remplir quelques chariots de matiéres combuſtibles, & les avoit fait mener à la porte de Paros. Ceux qui les conduiſoient ſe dirent des fuiards pourſuivis. Ils avoient ordre d'attendre l'heure de l'ouverture; d'arrêter les voitures ſous la porte & d'y mettre le feu. Ce qu'ils firent; & pendant que les habitans cou-

roient en foule pour éteindre le feu, Iphitiades escalada la place d'un autre côté.

Le plus sûr pour un commandant c'est de ne point ouvrir sa place pendant la nuit. Supposez donc qu'il y eût un détachement hors de la ville qui demandât à entrer, il faudroit le faire rester au pied du glacis. Alors la moitié des soldats chargés de la garde des barriéres & des dehors de cette porte restera toute la nuit sous les armes, & les canoniers seront à leurs canons mèche allumée. Mais s'il étoit nécessaire que le détachement entrât, on feroit passer l'officier sous le guichet & il sera mené au commandant. Celui-ci l'interrogera, s'informera exactement de la force de la troupe qu'il conduit, & s'il juge nécessaire de la faire entrer dans la place, il usera des précautions suivantes. Il fera ouvrir le guichet & la troupe défilera dans le chemin couvert. Si c'est de la cavallerie, elle mettra pied à terre & ménera les chevaux par la bride. Si le commandant ne veut pas la laisser dans le chemin couvert il fera refermer le guichet sur elle, lever les ponts & fermer toutes les portes. On baissera alors le pont qui sert en même tems de guichet à la porte du ravelin & le détachement passera dans le ravelin. On lévera le pont derriére lui, on baissera celui qui sert de fermeture au rempart, & on y fera entrer le détachement en observant les mêmes précautions qu'à la sortie du ravelin. Bien entendu que tant les gardes que les piquets devant qui la troupe défile feront sous les armes, & les canoniers aux canons mèche allumée. Si c'est un détachement de la garnison qui revient, le commandant aura donné le mot d'avance à l'officier en partant. Ainsi en arrivant de nuit à la barriére un officier viendra annoncer le retour du détachement au commandant; mais quoique celui-ci le reconnoisse, il usera des précautions recommandées plus haut. La raison en est que le service ne se fait bien qu'autant que le devoir passe en habitude. Ainsi le major de la place sortira & ira compter les files pour s'assurer du nombre & voir si c'est bien le détachement qu'on attendoit. *Frontin* rapporte l'exemple d'un com-

mandant qui ſe laiſſa tromper par une ruſe encore plus adroite que celle du duc de Weimar. Il dit dans ſes *Stratagêmes* (a) que les Arcadiens, aſſiégeant un château des Meſſéniens, firent faire des armures toutes ſemblables à celles de l'ennemi, qu'ils s'en couvrirent & qu'à l'heure où ils ſavoient que les aſſiégés attendoient un ſecours, ils ſe préſentérent à la porte & furent introduits comme amis; mais que ſe voyant dans la place, ils maſſacrérent la garniſon & s'emparérent du château. La même heure où les aſſiégés attendoient un ſecours & les mêmes armures pouvoient jetter le commandant dans l'erreur, ſurtout ſi c'étoit de nuit. Or pour éviter pareille ſurpriſe, ſi le ſecours arrive de jour, l'officier de la troupe entrera dans la place, & viendra notifier ſon arrivée au commandant qui fera tenir les barriéres fermées juſqu'à ce qu'il ſoit tems de faire entrer. Si c'eſt la nuit le commandant n'y ſera pas trompé, parce que l'officier aura le mot du jour. C'eſt une précaution très-loüable que prend le général en chef qui eſt dans le cas d'envoyer des détachemens de ſon armée dans les places voiſines, de donner d'avance le mot pour tous les jours du mois. Mais ſi le commandant d'une ville aſſiégée ſe trouvoit dans le cas du Meſſénien & qu'il dût lui arriver un ſecours de nuit, il auroit encore d'autres meſures à prendre, ſurtout s'il lui importoit que ce ſecours entrât ſans que l'ennemi s'en apperçût. Il eſt à croire que l'officier du détachement aura une lettre de l'officier général & que le chiffre en ſera connu au commandant. Cependant comme il peut y être trompé il uſera des précautions ci-deſſus. Outre cela toute la garniſon ſera ſous les armes, chacun à ſon poſte, & le commandant ne laiſſera entrer qu'une compagnie à la fois, qui ſera ſur le champ diſtribuée dans le quartier qui lui eſt préparé; de cette façon il ſera bien difficile qu'on le ſurprenne.

(a) Stratagêmes l. 3. c. 2. §. 4.

Page 127. (Z). *Les Suédois maîtres de Bamberg.*

Ce n'eſt point une place de défenſe. La Rednitz fait trois coudes dans la ville, qu'on paſſe ſur trois ponts quand on vient de Bareuth.

Au nord-eſt ſur la route de Culmbach eſt un bois à douze-cent pas de la place, & un autre au ſud à la même diſtance. Du côté de Wurtzbourg au ſud-oueſt Bamberg eſt dominé par des hauteurs ſur leſquelles ſont bâtis le couvent dit Mœnchsberg & le fort d'Altenbourg dont il ne reſte plus qu'une vieille tour. GUALDO ne s'étend pas aſſez ſur l'expédition du maréchal Horn & du duc de Weimar dans le païs de Bamberg. *M. de M.* (*a*) entre dans plus de détails & ſupplée à ce que GUALDO ne dit pas. Horn venoit de Hœchſt. C'eſt le côté qui domine. Meſſieurs du chapitre trouvérent que ce qu'on pouvoit faire de mieux étoit de ſe rendre. Mais comme on s'occupoit à dreſſer la capitulation, cinq-cent miliciens venus de Cronach ſe gliſſérent dans la ville, & quoique la capitulation fût ſignée qui portoit que la ville ſeroit livrée aux Suédois le lendemain à deux heures après-midi, les bourgeois, ſans avoir égard à cette parole donnée, prirent les armes, montérent du canon ſur la tour, & firent grand feu ſur les Suédois. Ceux-ci forcés d'uſer de violence à leur tour, firent attacher le petard à la porte, & prirent Bamberg d'aſſaut. Les bourgeois voyant les troupes ſuédoiſes dans la place vouloient encore ſe défendre à l'hôtel de ville, mais les cinq-cent miliciens avoient pris le large. Les habitans qui ſe voyoient ſeuls furent triſtement s'enfermer dans leurs maiſons, & s'attendoient à la pointe du jour à éprouver le ſort des Magdebourgeois. Le maréchal Horn ſe contenta de faire piller les maiſons des principaux habitans, lorſqu'il pouvoit réduire la ville en cendres. „Mais, dit l'hiſtorien, il vouloit montrer par cet acte „de modération qu'il étoit le lieutenant d'un héros généreux & „humain."

(*a*) M. de M. T. IV. p. 98 à 102.

Le maréchal ayant pris poſſeſſion de Bamberg, l'évêque appella Tilli au ſecours de ſa ville, & peu après le généraliſſime ſe fit voir à Forchheim avec une armée de vingt-mille hommes & vingt-deux piéces de canon. Quoique le Suédois n'eût pas des forces à comparer à celles des Impériaux, il réſolut de tenir ferme dans Bamberg & de

s'y retrancher. Il assigna à chaque régiment la place qu'il devoit fortifier, & il restoit encore un bout de retranchement à élever lorsqu'on apperçut l'avant-garde de Tilli qui défiloit par le bois près d'Ammerstædt au-dessous de Bamberg au midi. Aussitôt le maréchal ordonne à un régiment de cavallerie d'aller couvrir l'endroit qui restoit à fermer. Le colonel comprit mal, & crut qu'il devoit charger les Impériaux. Il y courut & fut repoussé comme il devoit l'être, parce que l'ennemi avoit la supériorité du nombre & l'avantage d'un bois qui masquoit ses forces. Le colonel crut pouvoir faire retraite dans la trouée qu'il auroit dû couvrir; mais l'ennemi qui le serroit de près y entra aussitôt que lui, chassa du retranchement les travailleurs & la garnison, & poussa les Suédois jusqu'au-delà du pont de la Rednitz. Tout ce que put faire le maréchal fut d'obliger les Impériaux à repasser le pont qu'il fit rompre derrière eux. Le retranchement commencé fut abandonné. Hornit son artillerie sur des bateaux & fit défiler le bagage. Il couvroit la retraite avec le régiment de Baudis & tous les dragons. Il s'en fut d'abord à Eltman, il y passa le Mein, & prit son camp sur l'autre rive.

Le maréchal avoit résolu d'attendre Tilli derrière ses lignes. Le projet étoit digne d'un chef des braves troupes de Gustave-Adolphe. Mais il est à croire que si ce général eût vécu de nos jours, connoissant l'usage & la construction des redoutes, il les auroit substituées aux lignes qui si elles sont forcées dans un endroit sont aussitôt perdues, qui demandent d'ailleurs beaucoup plus de monde pour les garder & rendent la cavallerie presque inutile. Dans cette supposition je crois qu'une bonne redoute élevée près du couvent d'Heiligengraben à l'extrémité sud de la ville, où le maréchal eût fait placer 300 hommes & quelques piéces de canon, auroit protégé sa cavallerie qui pouvoit alors pousser ses piquets jusqu'à Stralendorf, Ammerstædt, Gessfeld & Mœckendorf. Les postes de Gessfeld & Mœckendorf auroient été soutenus par des compagnies franches retranchées derriére un abattis dans le bois de Gessfeld. L'ennemi les délogeant de là elle avoient le bois

voisin

voiſin où elles ſe jettoient, elles ſe replioient ſur la ferme dite Séehoff, & rentroient dans la ville. Deux autres redoutes devoient ſoutenir celle d'Heiligengraben, l'une appuyée à la Regnitz & l'autre plus reculée faiſant le milieu des deux, en tréfle. Le maréchal pouvoit en faire élever deux autres ſur la gauche, c'étoient autant de retraites ſûres pour ſa cavallerie. Celle au couvent d'Heiligengraben devoit être minée ou reſter ouverte du côté de la ville, afin que ſi l'ennemi vouloit s'y loger, il en fût empêché par le feu des redoutes correſpondantes. La cavallerie devoit être à portée de couvrir la retraite de la garniſon de la redoute d'Heiligengraben. On auroit pû retirer de la même maniére toutes les garniſons des redoutes, & leur faire paſſer les trois coudes de la riviére.

Le côté de Bareuth ſe trouvant ainſi gardé avec une partie de ſes forces, le maréchal portoit le reſte de l'autre côté de la Rednitz qui eſt le côté dominant de Bamberg. Il faiſoit élever une redoute ſur le penchant de la hauteur où ſont les ruïnes du fort *Altenbourg*. Cette redoute eût protégé toutes celles de la droite, depuis Heiligengraben juſqu'à la Rednitz, & une autre ſur le penchant du Mœnchsberg auroit ſoûtenu les redoutes élevées devant la ville à l'aile gauche. Toutes ces hauteurs ainſi fortifiées depuis le Mœnchsberg juſqu'à Altenbourg auroient arrêté les Impériaux, & pouvoient ſe ſoûtenir plus longtems que le côté de Bareuth. En général ce côté que le maréchal avoit choiſi pour s'y retrancher n'étoit pas le plus favorable.

Je dois remarquer à l'occaſion de la retraite du maréchal Horn, qu'elle n'a pu ſe faire, ainſi que le dit *M. de M.* de Kitzingen à Eltman. Car Bamberg eſt à ſix milles de Kitzingen & n'eſt qu'à un mille d'Eltman. Les hiſtoriens ne diſent pas ſi Tilli fit quelques tentatives pour arrêter l'artillerie que Horn avoit embarquée ſur le Mein, il faut croire qu'il n'en eut pas connoiſſance.

Page 129. (Aa). *Prise de Donawert.*

Donawert est au confluent de la Vernitz & du Danube. La Vernitz qui prend sa source dans les montagnes d'Anspach coule au midi de Donawert, & le Danube au levant. Ces deux eaux à leur point de jonction font un angle au midi. Dans cet angle est une petite isle formée par la Vernitz, où il y a un ouvrage qui protége le pont sur le Danube, & qui est comme la clef de ce grand passage. Le Schellenberg sur lequel les Impériaux avoient élevé une redoute est au levant près du fleuve & s'étend jusqu'au bois qui est vers le nord. Au couchant on trouve la justice de Donawert sur une éminence, la Vernitz en baigne le pied. Mais cette éminence est dominée par le Schellenberg. Ensorte que les Impériaux perdant la redoute qu'ils avoient sur le Schellenberg, & celui-ci dominant les autres défenses, il falloit nécessairement que la place se rendît. Il ne restoit au gouverneur que le parti de la retraite pour sauver sa garnison. Le roi de Suéde fit tout ce qu'on pouvoit faire pour lui rendre cette retraite difficile. Il détacha le colonel Hepburn avec ordre de se poster de l'autre côté de la Vernitz dans l'angle dont j'ai parlé. Hepburn y courut avec ses braves Suédois. Mais les Impériaux étoient si bien secondés par le feu de l'ouvrage que j'ai dit qui couvroit le pont, qu'il fut impossible aux premiers de les couper. Le gouverneur avoit eû la précaution de laisser quelques soldats dans la place qui tiroient à bout portant sur les Suédois, & il avoit fait combler de fumier la porte par où il étoit sorti.

Page 131. (Bb) *Ulm ouvre ses portes aux Suédois.*

C'étoit un grand bonheur pour eux d'avoir pû entrer dans Ulm sans coup férir. Car non seulement l'assiette en est forte, mais on sçait aussi qu'au tems où les Suédois y furent reçus les fortifications étoient dans l'état de défense où elles sont encore. On y travailla depuis 1605 jusqu'en 1626. Ulm a onze bastions, une fausse-braie, un fossé plein d'eau, cinq ravelins & une tête de pont à l'entrée de

celui qui eſt ſur le Danube. A cet endroit-là le fleuve forme une isle où l'on a conſtruit quelques ouvrages, & baigne les murs de la place au levant & au midi. De ce même côté du pont eſt un marais qui a trois quarts de mille de diamétre, & qui s'étend juſqu'à l'endroit où l'Iler ſe jette dans le Danube. On paſſe ce marais qu'on nomme l'*Ulmer-Red* ſur trois chauſſées qui ſe réuniſſent & viennent aboutir à la tête du pont. De l'autre côté du Danube au couchant de la ville un ruiſſeau fournit l'eau aux foſſés de la place. On le nomme *Blau*, parce qu'il vient de Blaubeuren. Ulm eſt dans la plaine. Les hauteurs de Gellingen & d'Ohrenſtein ſont au couchant & au nord à plus de douze-cent pas de la place.

Page 134. (Cc). *Paſſage du Lech.*

Ce ſont deux grandes leçons dans l'hiſtoire militaire de Guſtave-Adolphe que les paſſages du Rhin & du Lech. Dans la Remarque (V) je me ſuis borné à décrire le terrein où le roi fit paſſer le Rhin à ſes troupes. Actuellement je vais parler du paſſage même en le comparant avec le paſſage du Lech. J'ai cru devoir rapprocher les circonſtances de ces deux célébres événemens, & les faire ſervir de preuve à ce que la théorie enſeigne ſur cette partie de l'art militaire. Mais comme je n'ai eû d'autre but dans ces remarques que de rendre la lecture de GUALDO utile aux militaires, ce ſeroit m'écarter de ce but que de vouloir répéter ici ce que le chevalier de *Folard* dit du paſſage des fleuves & riviéres dans ſes Commentaires Tom. IV. & V. J'y renvoye le lecteur, me bornant à donner ici l'analyſe des paſſages du Rhin & du Lech, & à faire voir la conformité des diſpoſitions & des manœuvres de Guſtave avec les maximes que la théorie nous enſeigne & que nous ſuivons encore.

Le terrein ſur la rive oppoſée mérite l'attention du général autant que la conduite du paſſage même. Auſſi l'hiſtoire nous dit que Guſtave-Adolphe ſe fit paſſer à l'autre bord du Rhin, & qu'il reconnut le ter-

(a) M. de M. T. IV. p. 22.

rein au péril de ſa vie (*a*). Ce terrein étoit plus favorable au débarquement que celui qu'avoit choiſi Xénotus pour paſſer le Tigre, quoique le chevalier de *Folard* en faſſe un grand éloge (*b*). Guſtave avoit une grande barque qui tranſportoit trois-cent hommes à la fois (*c*). Cette circonſtance eſt remarquable. C'eſt toûjours un avantage que le bateau ſoit grand, mais il faut s'il eſt poſſible qu'il ſoit aſſez large pour qu'on n'ait pas beſoin de rompre les pelotons. Les troupes débarquées en ſeront plutôt formées.

(*b*) Polybe liv. V.

(*c*) Soldat Suéd. p. 156.

Le paſſage des grands fleuves entrepris de vive force en face d'une armée eſt toûjours incertain. Prenez tous ceux qui ont réuſſi, vous verrez que par de fauſſes attaques on a toûjours cherché à détourner l'attention de l'ennemi de l'endroit où s'eſt fait la véritable, qu'un gros détachement ſe portant plus haut ou plus bas a contraint l'ennemi de partager ſes forces, & que le gros de l'armée profitant de cet affoibliſſement a tenté le paſſage & a réuſſi. C'eſt ce qui arriva au paſſage du Tigre par Xénotus, à celui du Rhône par Annibal, de l'Hydaſpe par Alexandre, du Pô par le prince Eugène &c. Si le monarque ſuédois ne fit pas uſage de ce que j'admets ici comme une regle générale; c'eſt que Guſtave n'avoit point d'armée vis-à-vis de lui, & que deux-mille Suédois retranchés à l'autre bord du Rhin ſuffiſoient pour repouſſer le détachement de la garniſon d'Oppenheim qui voulut s'oppoſer au débarquement.

Cette circonſtance de la garniſon d'Oppenheim me fait penſer à une nouvelle difficulté qui peut ſe rencontrer dans le paſſage d'un fleuve, lorſqu'il y a des places fortes de l'autre côté. Les garniſons peuvent former une chaîne de patrouilles & de piquets poſtés le long du fleuve. Par cette chaîne le gros de l'armée peut être inſtruit des moindres démarches de l'ennemi. Le commandant de la place la plus proche averti du débarquement enverra auſſitôt un détachement qui chicanera cette tête. Dans ces entrefaites l'armée arrivera & culbutera aiſément ces premières troupes, parce qu'il eſt aſſez diffi-

cile qu'un débarquement de cette nature puiſſe ſe faire en grand nombre.

Une regle du chevalier de *Folard* qui me paroit infaillible pour empêcher le paſſage d'un fleuve, eſt celle qu'il donne T. V. p. 314. lorſqu'il dit que le chef d'une armée campée vis-à-vis de celle qui veut tenter le paſſage, ne doit pas donner ſa plus grande attention au lieu où il campe; mais que c'eſt au-deſſus & au-deſſous qu'il doit avoir des ſurveillans alertes & des corps à portée de s'oppoſer au débarquement.

Il y a un éxemple récent du danger que la tête court quand elle n'eſt pas promtement ſoutenue & qu'elle vient à être attaquée. C'eſt la défaite des Turcs au paſſage du Nieſter l'année 1769. J'ai dit ce que je croyois néceſſaire ſur le paſſage du Rhin, je m'arrêterai davantage à celui du Lech qui me paroit un éxemple bien hardi & bien heureux du paſſage d'une riviére.

Le LECH n'a pas la largeur du Rhin, mais il eſt très-difficile de le paſſer. Cette riviére prend ſa ſource dans les montagnes des Griſons, & d'ordinaire dans la ſaiſon où Guſtave la paſſa, elle eſt extrémement rapide. C'eſt moins une riviére qu'un torrent impétueux & profond, groſſi par la fonte des neiges & par les pluies. Ce que GUALDO rapporte de ce paſſage eſt très-bien vû. Cependant il n'a pas tout dit. Il manque à ſon récit une deſcription éxacte du terrein, pour le rendre plus inſtructif; je vais y ſuppléer.

A l'endroit où Guſtave paſſa le Lech ſelon *Hart*, & où GUALDO dit que le monarque tenta de le paſſer, la riviére a de largeur cinquante pas ordinaires. La rive que les Suédois occupoient étoit de onze pieds plus haute que la rive oppoſée. Celle du côté des Impériaux avoit un bout de terrein aſſez ferme qui aboutiſſoit ſous une pente douce à un marais où l'on entroit dans la vaſe juſqu'au genou. Il paroit que la droite de ce marais étoit impraticable, mais qu'à la gauche où le terrein va en montant il y avoit une chauſſée plantée de ſaules. Dès qu'on avoit traverſé le marais, ce qui ne devoit pas être long vû ſon peu

d'étendue, le terrein recommençoit à s'élever par degrés juſqu'aux retranchements du camp des Impériaux qui étoit ſur la hauteur dans cet ordre. A mi-chemin de la colline, dont le pied étoit garni de quelques bouquets de bois, il y avoit un retranchement occupé par deux corps d'infanterie qui faiſoient face à l'armée ſuédoiſe. Plus haut étoit un petit ruiſſeau qui couloit en demi-cercle, dont l'arc portoit du côté des Suédois. La groſſe artillerie étoit placée dans cet arc & battoit la rive oppoſée. Plus haut il y avoit un bois qui s'élevoit juſqu'au ſommet de la hauteur. On avoit éclairci les broſſailles de diſtance en diſtance & coupé beaucoup d'arbres dont on avoit fait des abattis le long du front du camp & aux ailes. Tilli avoit placé en premiére ligne ſix gros bataillons faiſant huit-mille hommes. Le reſte de l'infanterie étoit diſtribué avec beaucoup d'intelligence. La cavallerie étoit derriére rangée aux deux ailes comme celle des Suédois & à l'abri du canon. Le comte de Tilli voyant les préparatifs du roi & le lieu que le monarque avoit choiſi pour tenter le paſſage, crut qu'il l'empêcheroit par le feu croiſé de deux batteries qu'il fit élever en face de l'attaque du roi.

Avant tout Guſtave fit reconnoître les bords de la riviére, dit GUALDO. Il ajoûte que le monarque la fit ſonder pour s'aſſurer de ſa profondeur & chercher ſi on ne découvriroit pas un gué. C'eſt par où l'on doit commencer. On porte enſuite ſon attention ſur le terrein du côté de l'ennemi, puiſque c'eſt-là qu'il faut prendre terre. Or ſuivant la deſcription que je viens de faire du terrein le roi doit avoir choiſi un endroit qui étoit beaucoup plus bas de l'autre côté qu'il n'étoit du ſien. Circonſtance remarquable.

Derriére le bord le plus élevé d'une riviére ou d'un fleuve il y a communément des ravins. La cavallerie du roi pouvoit y être à couvert & cacher ſes mouvemens. Un autre avantage pour les Suédois, c'eſt qu'occupant le bord dominant, ils étoient plus élevés & en découvroient mieux ce qui ſe paſſoit vis-à-vis. Le bord du côté des

Impériaux quoique plus bas ne laiſſoit pas d'avoir une certaine élévation. On dit que ces bords élevés ne ſont point avantageux pour y prendre pied, vû la peine qu'il en coûte pour faire un chemin à l'artillerie. On ne fait pas ſans doute attention que cet inconvénient eſt bien racheté par l'avantage que les volontaires en retirent. C'eſt leur premier retranchement dès qu'ils ont pris terre. Ils ſe poſtent derriére les ravins, & font feu ſur tout ce qui ſe préſente, ſans que la cavallerie puiſſe les entamer. Dans cette poſition ils protégent les travailleurs, & ſont protégés à leur tour par le canon de la rive oppoſée.

Le roi n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit aſſurer le paſſage. Il avoit choiſi un endroit où le Lech forme un rentrant. C'eſt une maxime dont il ne faut jamais s'écarter, rien n'étant plus propre à diſpoſer l'artillerie & la mouſqueterie. Soixante & douze piéces de canon bordoient cet arc & faiſoient un feu croiſé dont l'effet devoit ſe faire ſentir de l'autre côté de la riviére. Les mouſquetaires étoient rangés derriére un parapet élevé en demi-cercle autour de la courbure de ce rentrant.

Ceux qui prétendent que le paſſage ſe fit à cet endroit-là diſent que Guſtave fit allumer quantité de bois & de paille mouillée; & qu'à la faveur de la fumée fort épaiſſe qui en ſortoit, il fit paſſer du monde qui prit poſte de l'autre côté, & qui travailla au pont ſur lequel l'armée paſſa fort heureuſement. Il faut prendre garde qu'il ſeroit dangereux d'imiter un pareil ſtratagême, & qu'il eſt à craindre qu'on ne ſe faſſe par-là plus de mal qu'à l'ennemi. C'eſt un but qu'on lui préſente pour tirer plus juſte, ſans parler des autres inconvénients.

Gualdo différe dans ſon récit de tous les hiſtoriens qui de ma connoiſſance ont décrit ce fameux paſſage. Il parle d'une isle que le duc de Weimar eut le bonheur de découvrir & qu'il fit occuper par des volontaires. Il ajoûte que c'eſt là où l'on fit le pont qui porta l'armée à l'autre bord. Cette isle telle que le comte la décrit étoit en effet très-favorable au projet de Guſtave. Car c'eſt une maxime inconteſ-

table que l'endroit du fleuve où il y a une isle doit être choisi de préférence pour le passer, puisque dans cette isle on éléve des retranchemens qui favorisent le passage, devenu même plus facile en ce que les troupes n'ont qu'un bras de riviére à passer au lieu de toute la largeur qu'il leur faudroit traverser sans cela. Un autre avantage que Gustave en retiroit dans ce cas-ci, c'est qu'il forçoit Tilli à dégarnir ses retranchemens pour jetter ses forces du côté de l'isle, où il étoit toûjours moins dangereux de tenter le passage, qu'en face du camp où les Suédois auroient essuyé tout le feu des retranchemens, ainsi que les autres historiens le prétendent. Mais il est possible de concilier leur rapport avec celui du comte GUALDO; cette expédition en devient même la source d'une nouvelle instruction. Le *Soldat Suédois*, le docteur *Hart* & *M. de M.* disent que Gustave passa le Lech en face du camp de Tilli, & GUALDO dit qu'il le passa au-dessous du camp des Impériaux. Pour les mettre d'accord je dirai que le passage s'est fait aux deux endroits à la fois. Il n'y a rien dans cette supposition contre les regles du métier. L'action est toûjours très-glorieuse pour les Suédois, & j'ose dire qu'on en voit mieux la raison pourquoi Tilli quitta des retranchemens que toute la valeur des Suédois auroit eû beaucoup de peine à forcer, d'après la description que je viens d'en donner.

Il faut aussi remarquer que tandis que l'infanterie suédoise étoit aux mains avec les Impériaux, le roi fit passer sa cavallerie au-dessus & au-dessous de la riviére. C'est une maxime reçue de profiter de tous les gués. Aucun des historiens que j'ai vus ne cite l'ordre de la marche des Suédois dans ce passage. Mais comme la méthode de Gustave étoit d'entremêler l'infanterie avec la cavallerie, il est à croire que cela s'est fait ici, & que chaque cavalier a passé ayant un fantassin en croupe. Le chevalier de *Folard* a pour maxime dans le passage des riviéres guéables de mêler l'infanterie avec la cavallerie. Cette méthode me paroit très-bonne; mais je crois qu'on pourroit la rendre encore meilleure, en formant de cette infanterie des quarrés qui prenant terre

terre ſur la rive ennemie, laiſſeroit un intervalle entre les quarrés pour placer la cavallerie: ces deux troupes ſe prêteroient un ſoutien mutuel. Quoiqu'on ait beaucoup écrit ſur cette partie de l'Art militaire, il s'en faut de beaucoup qu'on ait épuiſé le ſujet. Il y a encore bien des vuides à remplir dans cette théorie.

Après avoir rapporté la poſition de Tilli, il conviendroit de rapporter auſſi les moyens de défenſe qu'il employa pour s'oppoſer au paſſage. Mais je dois me borner à ne parler ici que de l'attaque, parce que mon but dans ces *Remarques Militaires* eſt ſimplement de ſuivre les plus belles manœuvres de Guſtave-Adolphe, & de les éclairer quand je trouve que le récit de GUALDO a beſoin d'être commenté pour être entendu & lû avec fruit. D'ailleurs la deſcription que j'ai faite du camp de Tilli ſuffit à l'homme du métier pour voir les moyens de défenſe qu'il peut avoir oppoſés aux attaques des Suédois, & en général pour connoître tout le mal qu'un retranchement bien entendu peut cauſer à l'ennemi. Je terminerois donc ici ma remarque ſur le paſſage des fleuves & riviéres, ſi je n'avois une obſervation à faire que je ne trouverois peut-être pas à placer ailleurs.

La fortification eſt le fondement de la connoiſſance du terrein tant pour l'attaque que pour la défenſe. Ce principe me paroit inconteſtable. Il pourroit être la ſource d'une inſtruction militaire toute différente de celle qu'on reçoit dans les écoles. On y paſſe des années à copier les différens ſyſtemes, dont on ne retient que le nom des ouvrages, & l'on ne ſe doute pas qu'il y ait une application à faire des maximes de la fortification à la défenſe du terrein. Il ne ſeroit cependant pas difficile aux maîtres de conduire leurs éleves d'une ſcience à l'autre. Car ſi la fortification enſeigne à défendre le terrein avec des maſſes immobiles qu'on nomme parapets, ne pourroit-on pas également faire conſidérer une armée comme un retranchement mobile, dont les lignes & les angles ſe changent à volonté. C'eſt ſurtout la fortification irréguliére qui pourroit faciliter cette application. Voyez

les positions prises par les plus grands généraux, il n'y en a aucune qui ne soit conforme aux maximes de la fortification. L'avantage qu'on retire des terreins dominans, la défense des défilés, la réunion des feux croisans & rasans sont autant de principes de la fortification appliqués au terrein. Comme c'est le passage des fleuves & rivières qui a donné lieu à cette Remarque, je le prendrai pour exemple. Voici donc ce que je dirois à mon éleve si j'étois chargé de l'instruire dans cette partie trop négligée de la science militaire. „Les maximes de l'attaque & de la défense des places sont les mêmes qu'on suit dans le passage d'une rivière & dans les obstacles qu'on fait naître pour l'empêcher. Ainsi figurez-vous que le fleuve ou la rivière qu'on veut passer „est un fossé. Que feriez-vous pour empêcher le passage du fossé si „vous étiez l'assiégé? Vous ruïneriez la gallerie de l'assiégeant par un „feu rasant: vous feriez monter votre grosse artillerie sur les bastions „pour démonter les batteries destinées à protéger le passage: vous „feriez une coupure dans la gorge du bastion près duquel l'ennemi „veut tenter le passage, & vous y attendriez l'assaut: vos bombes & „feux d'artifice écraseroient la gallerie, & si vous aviez des écluses „dans le fossé vous feriez monter l'eau pour tâcher d'emporter les travaux de l'assiégeant: vous feriez de petites sorties contre la tête de „la gallerie pour en chasser les travailleurs &c. Voyons à présent quelles sont les précautions à prendre dans le passage d'une rivière pour „nous assurer que ce sont les mêmes dont on use pour passer un fossé. „Voyez-vous l'ennemi passer le fossé en face d'un angle rentrant? „Non, c'est toûjours aux saillants qu'il s'attaque. Pour défendre la „gallerie il éléve des batteries, il cherche à ruïner les lignes qui donnent sur le fossé & à démonter le canon des assiégés. Enfin sa gallerie „lui sert de pont pour donner l'assaut au rempart, & quand il a emporté l'ouvrage il s'y retranche. Eh bien, dirois-je à mon éleve, ce „sont ces mêmes régles qu'on suit dans le passage des fleuves & rivières." Je lui ferois voir combien il est plus avantageux d'appliquer ces

régles au terrein qui n'eſt jamais auſſi borné qu'une forteresſe. Mais je m'apperçois que pour mettre le rapport de la Fortification à la Tactique dans tout ſon jour & pour expliquer l'un par l'autre, il faudroit non pas une Remarque mais une diſſertation. Je finis en diſant qu'un tel ouvrage ſeroit bien néceſſaire. Il eſt tems de bannir de l'étude militaire un pédantiſme qui en retarde les progrès, qui étouffe le génie en le renfermant dans le cercle étroit de l'imitation, & qui ne fait que de ſtériles arpenteurs de la plûpart de nos ingénieurs.

Page 137. (Dd) *Surpriſe de Ratisbonne.*

Cette ville éprouva dans cette occaſion le ſort de beaucoup d'autres anciennes & modernes. De tout tems il y a eu des traîtres, & comme je l'ai dit en parlant de la ſurpriſe de Hanau, il eſt rare de trouver une ſurpriſe où la trahiſon n'ait point eû de part. Ici je ne vois que le tems qu'on choiſit pour ſurprendre Ratisbonne qui ſoit remarquable. On prit l'heure que les bourgeois étoient à l'égliſe. C'eſt donc une bonne précaution que celle de tenir les portes d'une forteresſe fermées pendant l'office divin. Comme les habitans étoient dans les égliſes & ſans armes, il fut aiſé aux Bavarois de les y enfermer & de les y tenir juſqu'à ce que le magiſtrat eût conſenti à ce qu'ils demandoient. Cette ſurpriſe eſt la troiſiéme dont GUALDO fait mention, & la ſeule où la trahiſon ait tout fait.

Ratisbonne eut le deſtin de Platée dans la guerre du Péloponneſe. Trois-cent Thébains furent introduits dans la ville par un certain Nauclidas & ceux de ſon parti qui paroiſſoient avoir mis la plûpart des habitans dans leurs intérêts. Pour plus de ſureté les Thébains étant entrés dans Platée établirent des corps de garde dans les places publiques. On voit que les Bavarois firent la même choſe dans Ratisbonne. Au reſte je ne rapporte ce trait de l'hiſtoire ancienne que parce que la ſuite fait voir de quelle maniére on pourroit au beſoin ſe défaire de l'ennemi qui ſe ſeroit gliſſé dans la place. Les Platéens affectoient de paroître

fort contens de voir les Thébains dans leurs murs. Mais voyant qu'ils n'avoient à faire qu'à trois-cent hommes, ces bourgeois déterminés se renfermérent chez eux, & enfonçant les murs mitoyens, ils passérent dans les maisons les uns des autres sans être vus, communiquérent ensemble, & lorsqu'ils se crurent assez forts, ils sortirent armés & fondirent sur les trois-cent Thébains. Les femmes & ceux qui n'avoient pas trouvé de quoi s'armer montérent sur les toits, & en firent tomber les débris sur l'ennemi. De cette façon les Thébains furent conduits jusqu'à la porte qui malheureusement pour eux se trouva fermée. Il y eut là un nouveau combat dont il ne se sauva des Thébains que ceux qui furent assez hardis pour se jetter par dessus le mur de la ville, au risque de se casser bras & jambes (*a*).

(*a*) Thucidide l. 2. ch. 1.

Page 145. (Ee). *Surprise d'Ingolstadt manquée.*

Cette circonstance que GUALDO rapporte du colonel Fornespech qui devoit introduire les Suédois dans la place, ne se trouve point dans les historiens de Gustave-Adolphe que j'ai sous les yeux. Ils disent simplement que l'électeur de Baviére avoit son armée de l'autre côté du Danube, & que le roi de Suéde fit ouvrir la tranchée devant Ingolstadt; mais que toutes ses attaques furent inutiles, parce que l'armée bavaroise faisoit passer tous les jours des troupes fraîches dans la place. On sçait combien il est difficile d'enlever des redoutes soutenues par une armée, à plus forte raison une place de guerre. La trahison doit en ouvrir les portes, ou il faut y renoncer. C'est donc en quoi le récit de GUALDO est plus instructif que celui de *Puffendorf* (*b*), de *Hart* & de *M. de M.* puisqu'il fait voir que Gustave n'avoit pas négligé ce dernier moyen. Mais il auroit dû ajoûter que c'étoit à la vue d'une armée que le monarque suédois attaqua Ingolstadt.

(*b*) Puffendorf l. 4. §. 16. Hart T. II. p. 259. M. de M. T. IV. p. 225.

Page 152. (Ff). *Prise de Prague par les Impériaux.*

Il me paroit nécessaire de donner une description éxacte de l'assiette de cette place & de ses fortifications. Le récit du comte *Gualdo*

en deviendra plus intéressant, & comme Prague est à peu de chose près ce qu'il étoit alors, il sera plus aisé de comparer les siéges mémorables que cette ville a essuyés de nos jours avec celui que l'historien décrivoit il y a cent-trente ans. Ce sera en même tems une occasion de dire quelque chose que je crois nouveau sur l'utilité & l'emploi du feu à ricochet.

PRAGUE est bâti sur les deux rives de la Moldau attachées l'une à l'autre par un pont de pierres qui a 500 pas de long. La partie au couchant de cette riviére s'appelle le petit Prague ou le petit-côté; l'autre qui est la grande moitié est au levant & comprend trois quartiers, l'ancienne ville, la ville neuve & le quartier des Juifs.

Le petit Prague a dix-neuf bastions, & le plus grand côté de son poligone extérieur a quatre-vingt verges. Une fausse-braie borde le corps de la place au nord-oueſt jusqu'à la Moldau, mais au couchant & au midi il n'y a qu'un simple rempart. En venant du grand Prague dès qu'on a passé le pont on va toûjours en montant jusqu'au Ratzin, & de-là on redescend jusqu'à la porte dite *Strohæver-Thor*; on trouve à droite le couvent des capucins, sur la gauche quelques maisons isolées & au midi des vignobles qui s'étendent jusqu'à la Moldau. Ce côté de Prague est mal fortifié & dominé par le *Weissenberg* ou montagne blanche autrement dite le mont S. Laurent, qui s'étend jusqu'au bois dit le *Stern* ou l'étoile. Au couchant est une autre hauteur également dominée par le Weissenberg, sur laquelle du côté de la ville est la ferme dite le *Rothehauss*. Au dessous dans le vallon entre ces deux hauteurs on voit le couvent de Ste Marguerite, derriére le Rothehauss est le village de Velleslavin dans un fond & en deçà une prairie d'où sort un ruisseau qui passe à Thenitz à mille pas de la ville, & va se perdre dans la Moldau près de Kayserſmuhle, au nord. Du nord au levant la Moldau fait un coude, c'est à dire, qu'elle parcourt en droite ligne l'espace d'un demi-mille vers l'orient, fait un quart de mille vers le midi, & tourne au couchant où elle parcourt un autre

demi-mille en ligne droite, puis traverse la ville. De Kayserstuhle jusques-là cette riviére est parsemée de petites isles, & au midi du petit Prague il y a des hauteurs près du village de Schinickow, qui sont également dominées par le mont St. Laurent ou Weissenberg.

La grande partie de Prague est plus méridionale. Elle est ceinte d'un rempart à dix bastions. Le plus grand côté de son poligone extérieur entre la porte de l'hôpital & celle de la ville-neuve à l'orient a plus de cent verges. Son aile gauche est appuyée à la Moldau & sa droite au Wischerad qui sert comme de citadelle à ce côté de la ville au midi. Le Wischerad est sur une roche fort élevée qui a le pied dans la Moldau. Cette roche commence près du pont & continue le long de cette riviére jusqu'au bout de la ville-neuve où elle a sa plus grande hauteur. Le Wischerad est défendu par cinq bastions. Son rempart au couchant a des redans, & devant la courtine au midi on a placé un ouvrage à corne pour s'assurer de la hauteur voisine qui est le chemin de Vienne. Au levant, sur tout le front du rempart de la ville, on ne voit que montagnes & côteaux plantés de vignes, qui dominent le corps de la place. La plus grande hauteur & en même tems la plus proche de la Moldau est la montagne de Ziska ou le *Ziskaberg* qui commence à quatre cent pas de la ville. Un ruisseau coule au pied qui prend son cours vers le nord & se perd dans la Moldau. Cette hauteur continue vers l'orient jusqu'aux invalides qui sont bâtis dans un fond non loin de la Moldau. Cette riviére tient lieu de défense à la ville au couchant & au nord. De plus au nord en face de la campagne on a élevé depuis un épaulement pour empêcher qu'on ne voye de dehors ce qui se fait dans la place. Tous les ouvrages en général sont revêtus; les fossés sont secs, mais fort profonds en quelques endroits. Prague n'a point de dehors, excepté la petite ville qui a un ravelin du côté de la riviére. Il n'y a même de chemin couvert que par intervalles.

On voit par cette description que le mont St. Laurent d'où l'historien dit que le comte de Galas battoit Prague est le Weissenberg;

que c'étoit l'endroit foible de la place, & que l'attaque du marquis de Grana s'étant faite du côté des capucins étoit à la gauche de celle de Galas; que le marquis peut avoir établi ſes batteries ſur la hauteur du Rothehauſs à cinq-cent pas de la place, & que le petit Prague faiſant face à Rackonitz d'où venoit l'armée de Walſtein fut le ſeul attaqué, puiſque *Gualdo* dit que la garniſon du grand côté ne fit aucune réſiſtance & ſe rendit dès qu'elle vit les Impériaux maîtres de l'autre moitié de la ville.

L'endroit du petit Prague que le comte de Galas attaqua eſt le même où SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE ordonna au lieutenant-général comte Truchſes d'ouvrir la tranchée au mois de ſeptembre de l'année 1744, lorſque les Pruſſiens faiſoient en même tems le ſiége des deux villes. Il y avoit dans la place 24 bataillons de troupes réglées & 800 croates, faiſant à peu près douze-mille hommes. Les aſſiégés avoient élevé une redoute ſur le Ziskaberg, mais qui fut emportée d'aſſaut. Alors le maréchal de Schwerin eût ordre d'ouvrir la tranchée ſur une hauteur à la gauche du Ziskaberg, & de diriger le front de ſon attaque ſur les deux baſtions de St. Nicolas & de St. Pierre, non loin de la porte dite *Neu-Thor*. En même tems le comte Truchſes attaquoit le petit Prague. Sa Majeſté portant ſur les batteries du maréchal un coup d'œuil promt & juſte vit la néceſſité de ſeconder cette attaque par une autre dont Elle prit la conduite, parce qu'Elle en connoiſſoit l'importance. Le feu à ricochet de cette troiſiéme attaque fut peut-être ce qui fit rendre la ville; tant il eſt vrai que c'eſt la place qu'on aſſigne à la batterie ſur le prolongement de la courtine qui décide de ſon effet; avantage qui n'eſt pas commun, & qui par cette raiſon mérite que j'entre dans quelques détails.

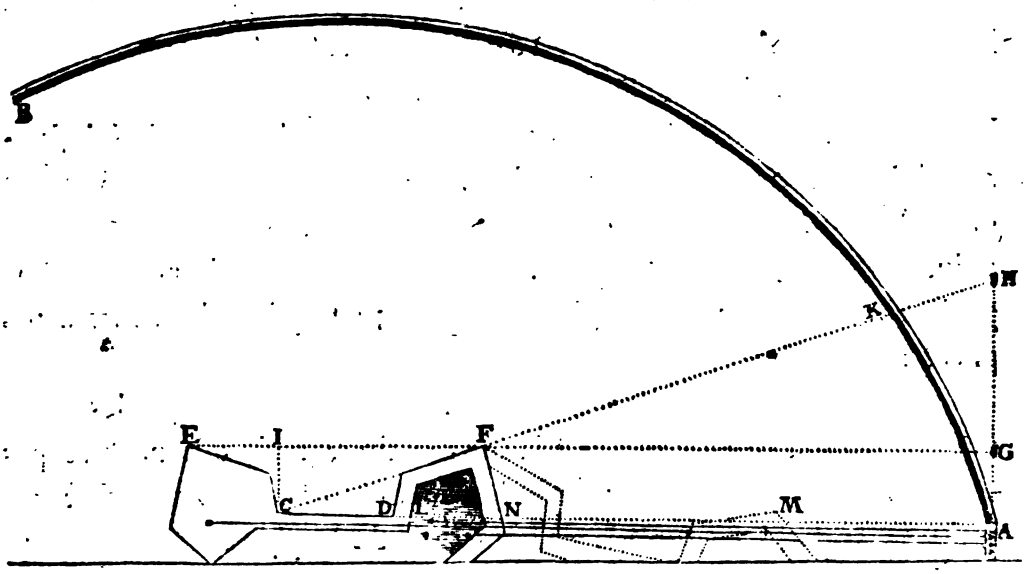
Sa Majeſté fit élever une grande batterie à ricochet au nord de la ville de l'autre côté de la riviére à la gauche de Buben. Son emplacement ne pouvoit être mieux pris, car cette batterie étoit ſur le prolongement de quatre courtines & devoit faire le plus grand effet.

D'abord elle coupoit la communication des baſtions aux aſſiégés & les obligeoit de s'y tenir cachés. Bientôt même cet aſile n'en fut plus un, parce que Sa Majeſté fit pouſſer ſon attaque vers la droite du village & battre les baſtions à revers. Cette idée toute ſimple qu'elle paroit, eſt ſublime & mériteroit qu'un Vauban l'eût approfondie. Je me borne à préſenter ici une théorie ſuccincte du feu à ricochet & à donner une méthode géométrique pour trouver le prolongement de la courtine ſans tâtonner. A la rigueur on pourroit s'en paſſer: Sa Majeſté foudroyoit les courtines de Prague ſans calcul. Mais ſi c'eſt le privilége du génie d'appercevoir d'un coup d'œuil ce que la théorie ne découvre qu'à pas lents, celle-ci n'en eſt pas moins néceſſaire pour faire des régles ſûres de ce que l'expérience enſeigne & pour mettre en principe ce qui dans ſon origine n'étoit qu'une conjecture ingénieuſe. Je lis le *Traité de l'attaque* du maréchal de Vauban & je trouve qu'il recommande de faire attention à l'emplacement des batteries à ricochet; je vois qu'il conſeille de les placer ſur le prolongement de la courtine & qu'il en fait l'application dans le *ſixiéme exemple* qu'il donne de la maniére d'attaquer une place. Mais je ne vois nulle part que cet illuſtre auteur ait dit dans quel cas ni de quelle maniére une courtine peut être battue à ricochet. C'eſt l'objet de la courte analyſe que je me ſuis propoſé de faire. Voici d'abord quelques propoſitions ſur l'emplacement des batteries à ricochet & ſur le ricochet même, qui ſont ſi évidentes qu'elles n'ont pas beſoin de preuves.

1. Toute batterie à ricochet doit être placée ſur le prolongement de la ligne qu'on veut battre:
2. Le meilleur ricochet eſt celui dont la courbe effleure la crête du parapet le plus proche ſur la ligne prolongée de l'ouvrage qu'on veut battre:
3. Plus la courbe eſt applatie & plus le boulet fait de bonds:
4. Plus la ligne eſt longue & plus le boulet a de jeu:

On

On ſçait auſſi que toute ligne de la fortification qui fait un angle ſaillant peut être prolongée, comme ſont les faces de tous les ouvrages & les flancs en ligne droite. Mais le prolongement de la courtine eſt plus difficile à trouver, parce que ſes deux extrémités ſont cachées par les baſtions qui ont un même profil que la courtine. Voici une méthode pour trouver ce prolongement.



Soit A B la paralléle & C D la courtine qu'on veut battre à ricochet, prolongez le côté du poligone E F juſqu'au point G hors de la paralléle A B, & vous aurez E G ou le prolongement du côté du poligone extérieur paralléle à la courtine C D. Elevant alors une perpendiculaire au point G & la prolongeant juſqu'à ce que H & la pointe du baſtion F & l'angle de la courtine C faſſent une ligne droite, vous aurez le prolongement de la ligne de défenſe fichante C F. J'aſſigne à cette ligne C F 72 verges, c'eſt peut-être trop, mais ce n'eſt pas un mal, parce qu'il vaut mieux que la batterie ſoit au-deſſous du prolongement de la courtine qu'au-deſſus, & que le contraire arriveroit ſi la ligne de défenſe étoit trop courte. L'ingénieur ſçait la

distance de ses paralléles F K & F G, & s'il ajoûte K H à F K il aura F H. Il n'a qu'à soustraire le □ F G du □ F H, extraire la racine quarrée du reste & il trouvera G H sans le mesurer. Il ne lui faudra plus que I C ou la distance entre la courtine C D & le côté du poligone extérieur E F. Car ayant une fois cette distance I C & la portant sur la perpendiculaire G H prolongée de G en A, le point A & la courtine C D seront sur la même ligne. *Voy. la figure.* Or pour trouver I C il donnera à C F 72 verges ou 360 pas ordinaires & dira:

F H : C F = G H : I C.

Et comme F H, C F & G H sont connus, la regle de trois lui donnera I C. Il portera ce nombre de pas sur la ligne prolongée G H de G en A, & le point A en droite ligne avec la courtine C D sera le point du prolongement demandé. Mais pour être sûr du point A l'ingénieur doit savoir au juste la longueur C F; ce qui ne lui coûtera pas plus à mesurer que F K.

Cette methode sert à trouver le prolongement de toutes les courtines de quelque nature que soit la fortification, mais elle ne leve pas les difficultés qui naissent du ricochet même dont la nature n'est pas toûjours compatible avec la construction de la place. Aussi souvent que les lignes de la fortification seront entre elles dans la même proportion que celles de l'hexagone du maréchal de Vauban représenté dans la figure ci-dessus, & que le bastion D F N sera plein, il n'y aura pas de difficulté à pointer le canon qui effleurant la crête du parapet au point N, bondira sur la courtine C D & en nettoyera toute la longueur jusqu'au terre-plein du bastion E.

Mais le bastion F pourroit être vuide en L, & pour lors le boulet venant à bondir sur le terre-plein derriére le parapet N pourroit tomber dans le vuide L & son effet être incertain. Ce ne seroit là qu'un moindre inconvénient. Un autre bastion M pourroit couper le prolongement N A de la courtine C D, son profil pourroit être d'égale hauteur avec celui du bastion F & le point N être caché par la pointe

du baſtion M & pour lors il ſeroit impoſſible de le trouver du premier coup. Ce cas n'eſt pas rare, il a lieu dans le poligone à vingt côtés égaux de M. de Vauban où l'angle de la périphérie eſt au-deſſus de 166° 28′. Ce cas eſt encore moins rare dans d'autres ſiſtêmes où les flancs du rempart ſont plus allongés, & il eſt très-commun dans l'attaque des places irréguliéres. L'embarras eſt alors pour l'artilleur qui doit ricocheter une courtine ſans connoître le point N qui eſt la ſeconde qualité requiſe pour que le ricochet faſſe ſon effet. Il aura trouvé ſon prolongement par la méthode que je viens de donner, mais la difficulté gît dans l'élévation qu'il doit donner au canon pour rencontrer le point N qu'il ne voit pas. Il ſera obligé de donner aſſez d'élévation au canon pour que le boulet paſſe au-deſſus du parapet du baſtion M, & qu'en tombant il effleure la crête du parapet N. Mais cela ne ſe pourra faire qu'en tâtonnant, & pour s'en aſſurer on placera quelqu'un dans la tranchée qui conduira le boulet à l'œuil. Il y aura des coups de perdus, on doit s'y attendre, par la raiſon que le but auquel on viſe n'eſt point en vue, & par d'autres inconvéniens connus de l'artilleur qui donnent lieu à l'inégalité du coup. Ce n'eſt pas que la théorie ne puiſſe déterminer par le calcul le point d'élévation & la charge néceſſaire dans ce cas-ci pour que le boulet paſſant au-deſſus du baſtion M, touche le parapet au point N & faſſe l'effet déſiré. On peut connoître la diſtance du point N au point M, l'élévation du baſtion M & la hauteur du terre-plein N. L'officier d'artillerie ſçait auſſi de combien ſa batterie eſt éloignée du point M. Cependant quelque éxacte que ſoit la théorie, ſes réſultats ne ſont pas toûjours d'accord avec l'effet, ou parce qu'elle eſt trop éxacte ou parce que la pratique qui tient à trop de choſes ne l'eſt pas aſſez. Il ſera donc néceſſaire de faire ſuivre le boulet des yeux, comme il eſt dit plus haut.

Une autre difficulté qui ſe rencontre dans l'emplacement de la batterie deſtinée à ricocheter une courtine, c'eſt lorſque l'angle du poligone dans le front de l'attaque ſe trouve être plus grand que celui

du nonagone ou poligone à neuf côtés égaux; il faut alors trop étendre la paralléle de l'attaque pour y faire entrer le prolongement de la courtine. Mais quand on a deux attaques, la difficulté dont je parle n'a plus lieu, parce qu'alors on fait entrer le prolongement de la courtine de la premiére attaque dans les tranchées de la ſeconde.

Quand la place attaquée a des baſtions *à moineaux* ou conſtruits ſur une ligne droite, on peut enfiler deux, trois courtines & d'avantage, & le ricochet eſt dans toute ſa perfection, parce que *plus la ligne eſt longue & plus le boulet a de jeu.* 4e propoſition.

Un autre avantage pour la batterie à ricochet, c'eſt que la place qu'on veut battre ſoit le long d'une riviére, que les deux ailes de la fortification y ſoient appuyées, & qu'il n'y ait point d'ouvrage au-delà qui ſoit auſſi élevé que le corps de la place. La raiſon en eſt que l'angle que fait alors la riviére avec l'aile de la fortification n'étant pas fort obtus, on n'a pas beſoin de trop s'étendre pour chercher le prolongement de la courtine. M. de Vauban dans ſon traité de l'attaque des places met les batteries à ricochet ſur le prolongement de la courtine d'un héxagone régulier, & donne pour éxemple le cas le plus aiſé ou qui a le moins de difficultés. Mais je ne vois pas qu'il ait fait uſage de cette maxime dans les deux éxemples qu'il donne de l'attaque d'une place aſſiſe ſur une riviére. *Planches XXII. & XXIII.* Quoiqu'il lui eût été facile de placer ſa batterie de l'autre côté de la riviére ſur le prolongement de la courtine. On a ſouvent négligé cet avantage. Par éxemple au ſiége de Maſtricht en 1748 on auroit pû élever une batterie à ricochet au poſte que le maréchal de Saxe commandoit, & la placer dans la ſeconde paralléle, ſeulement à 150 pas plus à droite que celle qui y étoit déja. Par là on eût raſé la courtine de l'aile gauche à l'aile droite ſur une longueur de 300 toiſes, puiſque le maréchal de Lœwendahl raſoit la même courtine de l'autre côté de la Meuſe où étoit ſon attaque. Rien n'auroit tenu contre la violence de ce feu oppoſé, & c'eſt ce qui me fait croire que le maréchal doit avoir eû des

raiſons que j'ignore qui ne lui auront pas permis de profiter de cet avantage; elles n'étoient pas apparemment de nature à être indiquées dans le plan du ſiége.

Comme c'eſt à l'occaſion de la batterie à ricochet que Sa Majeſté fit élever devant Prague que j'ai parlé de l'utilité de ce feu & d'un moyen ſûr & facile de trouver l'emplacement de la batterie ſur la ligne de la courtine, il reſte à faire voir que tous les avantages du ricochet ſe trouvoient réunis dans cette attaque que le Roi projetta & dirigea.

La batterie étoit ſur le prolongement de quatre courtines, les baſtions de ce côté de Prague ſe trouvant ſur une ligne droite. L'enfilade y étoit de 2000 pas, & le boulet y bondiſſoit en pleine liberté depuis la porte de l'hôpital, *Spittel-Thor*, juſqu'à la porte aux chevaux, *Roſs-Thor*. J'ai dit que la meilleure maniére étoit de placer les batteries à ricochet ſur le bord d'une riviére, quand les ouvrages y ſont appuyés. Sa Majeſté ſaiſit cet avantage & fit ce qu'on auroit ſouhaité que M. de Vauban n'eût pas négligé dans les deux exemples cités. Je conclus que cette troiſiéme attaque auroit pu décider du ſort de Prague. Mais il y a dans cette batterie un autre avantage qui lui eſt particulier placée où elle étoit. Les aſſiégés avoient élevé une digue pour arrêter l'eau dans le foſſé qui ſervoit de défenſe à ce côté. Cette batterie établie à Buben perça la digue & fit écouler l'eau. Ces ſeuls coups ſuffiſoient pour forcer la garniſon à ſe rendre: avantage qui réuni à tant d'autres prouve la ſupériorité du coup d'œuil ſur la plus ſublime théorie.

Page 156. (Gg). *Fauſſe tentative ſur Lindau.*

La deſcription que GUALDO fait de Lindau en Souabe eſt fort juſte, mais ne s'accorde point avec ce qu'il dit de l'entrepriſe du duc de Weimar ſur cette place. Son récit convient mieux à la ville de Brégentz pour le local; car d'ailleurs Brégentz fut priſe & Lindau ne le fut pas. Cette ville eſt bâtie ſur le lac de Conſtance; il n'y a qu'un chemin pour y arriver qui eſt une langue de terre qui s'avance dans le

lac. Il eſt poſſible qu'à l'entrée de cette chauſſée il y ait eu jadis une hauteur ſi eſcarpée qu'il falloit la monter avec des grapins, quoiqu'on ne trouve rien de ſemblable dans les cartes modernes. On ne comprend pas non plus comment les Suédois ſe trouvérent tout d'un coup au milieu de la garniſon, comme le dit GUALDO, à moins que cette garniſon n'ait été embuſquée hors de la place. Mais c'eſt trop s'arrêter à des ſuppoſitions. Il eſt plus ſimple de penſer que l'hiſtorien avoit entendu parler de l'expédition du duc de Weimar ſur Lindau & de la ſituation de Bregentz au pied d'une haute montagne, & qu'il a confondu ces deux choſes. En effet Brégentz ſur le lac de Conſtance à deux milles de Lindau eſt bâtie entre deux montagnes, & ſur celle qui eſt derriére la ville près du village de Merenhau on voit encore les ruines d'un vieux château. C'eſt apparemment-là qu'étoit le fort défendu par le régiment du comte de Hohen-Ems, que les Suédois firent priſonnier à la priſe du fort.

Page 158. (Hh). *Neuſtadt, Amberg & Vaidem.*

Si GUALDO a voulu parler de Neuſtadt dans le Haut-Palatinat il devoit dire que l'armée bavaroiſe marcha par Amberg, Vaidem & Neuſtadt, qui eſt d'un mille plus près d'Egra que Vaidem. Il ne peut point avoir voulu parler de Neuſtadt en Baviére, ou il auroit dit pourquoi l'armée qui étoit à Ratisbonne, & qui pouvoit y paſſer le Danube & n'avoit pas de tems à perdre, auroit été paſſer ce fleuve à Neuſtadt, cinq milles plus haut. Ainſi il faut s'en tenir à cette leçon, *Amberg, Vaidem & Neuſtadt.*

Page 159. (Ii). *Guſtave ne peut empêcher la jonction des Bavarois avec l'armée de Walſtein.*

Puffendorf décrit ainſi la marche du monarque ſuédois. Il dit qu'il vint par Furth, Nuremberg, Lauff & Herſpruck; que de-là il détacha ſa cavallerie pour prendre poſte à la hauteur de Vaidem, &

couper les Bavarois; mais que ceux-ci en étoient partis la veille. Il ajoûte que la marche du roi fut retardée parce qu'il avoit deux rivières la Viltz & la Nab à passer; que les Bavarois gagnant de viteſſe arrivérent à Turſchenreuth qui n'eſt qu'à 3 milles d'Egra où ils avoient communication avec l'armée des Impériaux, & que le roi voyant ſon projet échoué reprit la route de Nuremberg. On voit par cette entrepriſe manquée quelles précautions, quelle célérité & quelle connoiſſance du local ſont néceſſaires pour empêcher la jonction de deux armées, & que l'éxécution d'un plan qui tient à tant de choſes peut manquer au plus grand général. Malgré les obſtacles que Guſtave rencontra dans ſa marche, à diſtance égale, les Suédois l'auroient emporté de beaucoup ſur les Bavarois. Ceux-ci n'avoient que treize milles de Ratisbonne à Vaidem par Amberg, au lieu que le roi venant de Donawert & paſſant par Nuremberg avoit vingt-ſept milles à faire juſqu'à Vaidem, & cependant, ſuivant GUALDO, les Bavarois étoient encore dans cette ville que du haut des tours on voyoit déja l'avant-garde de la cavallerie ſuédoiſe. Mais il auroit fallu ſurprendre les Bavarois après les avoir atteints, & c'eſt la raiſon pourquoi ce projet trop compliqué ne réuſſit pas. La jonction qui ſe fit peu après du corps du duc de Weimar avec l'armée de Guſtave eſt plus ſurprenante. Cette jonction s'opéroit à deux milles du camp de Walſtein, & ce général ne fit aucun mouvement pour l'empêcher.

Page 165. (Kk). *Priſe du magaſin de Freyſtadt.*

Il eſt néceſſaire d'établir la poſition des deux camps près de Nuremberg, on en verra mieux ce qui fit réuſſir l'expédition des Suédois ſur Freyſtadt. GUALDO n'en dit pas aſſez, & le récit des autres hiſtoriens ne s'accorde pas toûjours avec le terrein.

CAMP DES SUEDOIS.

Le roi avoit établi ſon camp autour de Nuremberg, le pourtour en étoit d'un bon mille d'Allemagne. Il avoit profité du terrein & fait

occuper les hauteurs. Les lignes étoient défendues par des ouvrages en forme de baſtions, & par des redoutes là où il n'y avoit pas de baſtions. A toutes les entrées on avoit élevé des demi-lunes; d'autres protégeoient les poſtes avancés. Le foſſé qui régnoit autour du retranchement avoit partout 12 pieds de large ſur 8 de profondeur. La Pegnitz qui traverſe la ville coupoit ce camp en deux parties à peu près égales qui communiquoient enſemble par des ponts jettés ſur cette riviére. On voit encore aujourd'hui quelque choſe du retranchement. Les lignes entre les fauxbourgs de Gaſtenhoff & de Wehr ſont de ce tems-là. Le foſſé éxiſte, mais le tems en a comblé la plus grande partie. Les redoutes dites Berenſchantz & Sternſchantz ſont encore dans leur entier. Le roi y avoit appuyé ſes lignes. La *Sternſchantz* eſt au nord de la Pegnitz & la *Berenſchantz* au midi de cette riviére quand on va de Nuremberg à Furth. Ces redoutes ſont entourées d'un foſſé de vingt-ſix pieds de large, ce qui prouve que Guſtave avoit fait ces redoutes plus fortes que n'étoit le profil de ſes lignes, & ce qui ſert de preuve à ce que j'ai dit dans le *Tableau Militaire* des maximes que ce prince ſuivoit dans la conſtruction de ſes retranchemens; maximes qui remédient à l'inconvénient des lignes continues. La ville de Nuremberg qui ſe trouvoit au centre de ce retranchement eſt entourée d'un rempart baſtioné. Le foſſé a quarante pieds de profondeur ſur ſoixante de large, & eſt revêtu de pierres de taille.

Camp des Impériaux.

Walſtein venoit de Neumarckt qui eſt dans le Haut-Palatinat, à quatre milles & demi de Nuremberg. Il avoit paſſé la Rednitz près de Schwobach à deux milles au-deſſous de Nuremberg. Le roi avoit auſſi paſſé cette riviére avec ſa cavallerie pour obſerver la marche des Impériaux & avoit fait halte derriére la Biber qui ſe jette dans la Rednitz à un demi-mille de Furth. La cavallerie ſuédoiſe étoit rangée devant Cadolzbourg ſur une hauteur à un demi-mille de la Biber.

Wal-

Walſtein paſſa la Rednitz & établit ſon camp de façon qu'il avoit cette riviére en front, ſa droite allignée à Stein, & ſa gauche appuyée à la Biber. On paſſe la Rednitz à Stein ſur un pont de pierres, & à cet endroit-là les bords de la riviére ſont fort eſcarpés. Sitôt qu'on a paſſé ce pont quand on vient de Nuremberg on trouve un ruiſſeau qui tombe dans la Rednitz à la droite de Stein. Ce ruiſſeau deſcend d'Unterbuche, traverſe d'étroites prairies, & ſépare la hauteur où Walſtein avoit ſon aile droite de celles qui ſont ſur le chemin de Nuremberg à Gutzberg; de ſorte qu'en venant de Stein ces hauteurs ſont ſur la gauche & celle où campoit l'aile droite des Impériaux ſur la droite. Celle-ci n'eſt point eſcarpée du côté du ruiſſeau, & celles qui ſont ſur la gauche du ruiſſeau ſont auſſi hautes, ſi elles ne le ſont pas d'avantage. Depuis la hauteur où les Impériaux avoient leur aile droite juſques vers la Biber qui étoit le point d'appui de leur aile gauche, le terrein va en montant & forme ce qu'on nomme l'*Alter-Berg*. La Rednitz qui couvroit le front de Walſtein n'eſt point guéable depuis Stein juſqu'à la Biber. Dans cet eſpace les hauteurs qui longent la Rednitz, ſont des roches eſcarpées & le lit de la Rednitz eſt marécageux. La Biber qui couvroit l'aile gauche de Walſtein eſt une eau peu large & guéable en différens endroits, qui paſſe à travers d'étroites prairies & dont les bords ſont peu élevés. De l'autre côté de la Biber étoit placé le corps des Bavarois ſur la hauteur que les nouvelles cartes déſignent ſous le nom d'*Alter-Veſte* ou vieux château, & que les hiſtoriens de la guerre de trente ans nomment le *Burgſtall* ou *Burgſtall von der alten Veſte* (*a*), nom qui n'eſt plus connu dans cette contrée. La hauteur ſur laquelle eſt l'*Alter-Veſte* ou vieux château domine celle de l'*Alter-Berg* ou du vieux mont, & ſont à une portée de canon l'une de l'autre. On trouve même encore les ruïnes de ce vieux château, qui ſont quelques pans de murailles de pierres de taille de huit à douze pieds de haut. Mais aujourd'hui à cent-cinquante pas de ces ruïnes du côté de Brunamberg on voit une maiſon maſſive appartenante à un forêtier de

(*a*) Th. Eur. T. II. p. 559

la cour d'Anſpach. Toute la hauteur eſt boiſée, & eſt fort eſcarpée du côté de Tohmbach. Derriére ce village il y a une autre hauteur mais qui eſt dominée par celle du vieux château. Celle-ci n'eſt acceſſible que depuis Weyhershoff juſqu'à Brunamberg, & même dans cet eſpace l'accès & l'attaque ſont rendus difficiles par les étangs qui ſont du côté de Weyhershoff & par les marais & les ſources dont le terrein abonde dans cette contrée. A peu près à cinq-cent pas derriére Tohmbach il y a un petit bois de ſapin. Mais comme il paroit n'avoir que quarante ans, ce ne peut pas être celui près de la Rednitz dans lequel Guſtave avoit placé mille mouſquetaires lorſqu'il attaqua le camp de Walſtein. La Rednitz n'eſt point guéable depuis la Biber juſqu'à Furth. Seulement dans la ſéchereſſe on la paſſe à cheval à l'endroit qu'on appelle Fallhauſs & près de Furth. Walſtein avoit entouré ſon camp d'un retranchement, & fortifié ce retranchement de quantité d'abattis en obſervant d'en faire juſqu'à trois l'un derriére l'autre ſur le penchant des hauteurs. Dans quelques endroits ſes chariots de bagage couvroient le dos du retranchement, & le camp étoit entouré d'un foſſé & de parapets comme celui du roi de Suéde.

Le camp étoit le poſte principal d'où Walſtein avoit envoyé des détachemens dans le plat païs pour couper plus ſurement les convois ſuédois. Dans ce deſſein il avoit fait occuper Cronach dans le païs de Bamberg entre Bareuth & Cobourg, Forchheim à quatre milles de Nuremberg, Wilsbourg à ſept milles du côté du Danube, Amberg, Neumarckt, Freyſtadt & d'autres villes du Palatinat.

Pour bien entendre l'expédition des Suédois ſur Freyſtadt il faut ſavoir que cette ville n'eſt qu'à cinq milles de Nuremberg, & qu'elle étoit à ſix milles du camp de Walſtein par Schwobach. Le général Sparr avoit été détaché pour couper la retraite aux Suédois qui revenoient de Freyſtadt. Il devoit longer le Schwartzbach que les Suédois avoient à paſſer pour retourner au camp. Son but étoit d'aller en toute diligence ſe poſter à Burgthan qui étoit le chemin de Freyſtadt à

Nuremberg ſur une hauteur près du Schwartzbach. Il avoit auſſi loin du camp à Burgthan que les Suédois avoient de Freyſtadt, enſorte qu'il pouvoit les rencontrer. Sa marche étoit d'accord avec ſon projet, & il auroit ſurement réuſſi, s'il n'eût pas été prévenu. Mais Guſtave fut lui-même occuper ce poſte de Burgthan pour couvrir la retraite du général Dewbatel, & en ſuppoſant qu'il fut parti de ſon camp en même tems que Sparr étoit parti du camp des Impériaux, le monarque ſuédois devoit arriver le premier, parce que de Nuremberg il n'y avoit que deux milles & que Sparr avoit deux milles & demie à faire.

Page 186. (Ll). *Impériaux ſurpris &c.*

WISELOCH eſt à trois milles de Manheim ſur le ruiſſeau dit *Angelbach* qui ſe perd dans le Rhin près de Manheim. La ville eſt dans un fond, & depuis Wiſeloch juſqu'à Altbeyerſtall eſt un défilé dont le débouché ſur la gauche touche à un bois. A l'autre bord de l'Angelbach du côté de Philisbourg il y a auſſi des hauteurs couvertes de bois. Ce païs ſemble fait pour les embuſcades. Cette expédition du rhingrave eſt rapportée différemment. *Puffendorf* & *de Prades* diſent que le maréchal Horn y étoit en perſonne, au lieu que ſuivant GUALDO ce général étoit encore en Franconie avec ſa petite armée dont les 500 chevaux du rhingrave & 800 fantaſſins commandés par le colonel Sclavaliski n'étoient qu'un détachement. Au reſte ces ſurpriſes ſont fréquentes dans l'hiſtoire militaire des anciens, elles ont eû lieu quelquefois par une fuite ſimulée, qui attiroit les aſſiégés hors de leurs murs. Alors un corps d'aſſiégeans embuſqué non loin de la porte ſe jettoit dans la place, & s'en rendoit maître (*a*).

(*a*) Frontin l. 3. c. 10.

Page 197. (*Mm*). *Pappenheim échoue devant Maſtricht.*

Pour ſe faire une idée juſte de l'attaque du comte de Pappenheim au quartier du comte de Stirum devant Maſtricht, il faut ſavoir comment le prince d'Orange avoit diſtribué ſes quartiers autour de cette place. Il avoit 250 compagnies & 60 eſcadrons. Ruremonde &

Venlo deux villes priſes aux Eſpagnols avoient garniſon hollandoiſe. Venlo eſt à dix milles au-deſſous de Maſtricht, & Ruremonde à ſix. Venlo, Ruremonde & Maſtricht ſont toutes trois ſur la Meuſe. Un ruiſſeau qu'on nomme le Jær paſſe ſous les murs du fort de ce nom, entre dans la ville & s'y jette dans la Meuſe. Ce que nous allons dire de la poſition du camp du prince d'Orange eſt tiré en partie de l'ouvrage d'un Ingénieur contemporain. „Ce prince, dit-il, avoit pris „ſon quartier ſur le Dœsberg du côté du Brabant près du chemin de „Bruxelles. Il avoit dix-huit régimens tant François que Flamans, „Anglois & Ecoſſois. Son poſte étoit entouré d'un bon retranchement „& ſon flanc gauche protégé par un fort bâti ſur une hauteur voi„ſine près du chemin de Tongres. A cinq-cent-quarante verges de „ce poſte ſur la droite étoit celui du comte Henri de Naſſau. A cinq„cent verges de celui-ci ſur la droite juſqu'à la Meuſe étoit le poſte „du colonel Pinſen avec les Friſons, qui occupoit le mont St. Pierre „près du village de Lichtenberg. Entre la ville & le mont St. Pierre, „ou entre le Jær & la Meuſe, il y avoit une inondation au pied de la „hauteur du Lichtenberg. Le prince d'Orange fit jetter un pont ſur „la Meuſe au midi de Maſtricht non loin de Lichtenberg, & un autre „au nord de cette ville près du poſte de la Smeermaas qui fut aſſigné „au comte de Brederode. Ainſi les avenues du côté du Brabant „étoient fermées par ces quatre poſtes. De l'autre côté de la Meuſe „vis-à-vis du poſte du comte de Brederode étoit celui du comte de „Stirum avec 18 eſcadrons & 15 compagnies à Wyck, petite partie „de la ville qui regarde le païs de Limbourg actuellement fortifiée, „& qui ſert de tête de pont à Maſtricht. De ce même côté de la „Meuſe vis-à-vis le quartier du colonel Pinſen étoit celui du prince „Maurice de Naſſau. Le pourtour de chaque retranchement étoit de „1450 verges, & les deux formoient un demi-cercle dont la Meuſe „faiſoit le diamétre. Les villages de Haren, Ammy, Leumel, Scha„ren & Heugem étoient renfermés dans ce demi-cercle. Le marquis

„de Leyde commandoit dans Maſtricht & avoit une garniſon de „2500 hommes d'infanterie & une ſeule compagnie de cavalletie." (a)

(a) Schildknechts Feſtungs-Bau T. III. c. 13.

Le comte de Pappenheim venoit de Dortmund, ville libre dans la comté de la Marck à neuf milles de Cologne, & il avoit établi un pont de communication à Urmont vis-à-vis de Stochem. GUALDO obſerve que les Eſpagnols étoient de l'autre côté de la Meuſe; peu auparavant il dit qu'ils avoient tenté de paſſer la Meuſe au même endroit où Pappenheim fit jetter un pont; ce qui prouveroit que les Eſpagnols n'avoient point encore paſſé cette riviére. Au reſte quoique le courage déſeſperé des aſſiégeans ait rendu inutiles les diſpoſitions du comte de Pappenheim pour l'attaque des quartiers du prince d'Orange, elles n'en ſont pas moins une preuve de l'habileté de ce général & lui font infiniment d'honneur. On les trouve dans l'hiſtorien *Hart* (b); on peut les comparer avec le récit de GUALDO.

(b) Hart T. II. p. 432.

Page 198. (Nn). *Camp de Runingen ſur l'Ocker à un demi-mille de Brunswic.*

C'étoit un terrein tel que le duc de Lunebourg pouvoit le déſirer pour y aſſeoir ſon camp. Le *Soldat Suédois* (c) dit que les Brunswicois avoient fait une eſpéce de circonvallation autour de leur ville pour ſe mettre à couvert des ſorties de la garniſon de Wolfenbuttel, & qu'elle commençoit à Runingen. Peut-être que le Landwehr qu'on trouve encore autour de Brunswic eſt un reſte de cet ancien retranchement. C'eſt un foſſé qui au beſoin coupe les avenuës de cette ville. Il commence à la droite d'un marais que traverſe un bras de la Schunter, & continue par Runingen, le village de Broitzen, la ferme dite Raſſtour & le village d'Oelper. Là il eſt interrompu par des marais & par l'Ocker, mais il reprend à l'autre bord de la riviére & va ſe terminer au marais de la Schunter. Mgr. le prince Xavier de Saxe faiſant le ſiége de Brunswic en 1761 ſçut tirer grand parti de ce Landwehr. S. A. R. avoit pris ſon camp entre le bras de la Schunter & l'Ocker;

(c) Sold. Suédois p. 386.

ſes flancs étoient appuyés à deux petits bois le Maſtbruch & le Siechenholtz. M. de Klotzen commandoit le poſte de Broitzen; les autres avênues du Landwehr étoient gardées par de la cavallerie & de l'infanterie. Mais la nuit du 13 au 14 d'octobre S. A. S. Mgr. le prince Frédéric de Brunswic attaqua le village & le poſte d'Oelpern avec ſix bataillons, força le retranchement, en délogea l'aſſiégeant après une vigoureuſe réſiſtance, & fit entrer les ſix bataillons dans Brunswic. Ce qui détermina le prince de Saxe à lever le ſiége.

Page 198: (Oo). *Le duc de Weimar & le maréchal Bannier aménent au roi douze-mille hommes.*

L'hiſtorien ſe trompe en diſant que le renfort que le roi reçut alors par la réunion de différens corps détachés n'étoit que de douze-mille hommes. L'auteur du *Théatre de l'Europe* (a) eſt en cela plus croyable quand il dit que tous ces corps réunis en formoient un de cinquante-mille hommes. L'hiſtorien auroit auſſi dû s'étendre davantage ſur la réunion de ces différens corps, & faire voir que ce fut le réſultat d'une marche des plus combinées. Le paſſage de la Rednitz à peu de diſtance du camp de Walſtein méritoit auſſi d'être remarqué. Je crois devoir ſuppléer à cet oubli en faveur des militaires qui ne ſont pas à portée de conſulter les auteurs que j'ai ſous les yeux. D'abord il faut ſavoir que ces cinquante-mille hommes venoient des deux extrémités de l'Allemagne. Le chancelier Oxenſtierna commandoit un petit corps dans les environs de Mayence, Fréves & Cologne, par conſéquent de l'autre côté du Rhin, lorſque l'ordre vint de joindre la grande armée. Il devoit chemin faiſant prendre avec lui quelques troupes du landgrave de Heſſe, en profitant de l'abſence de Pappenheim qui étoit alors devant Maſtricht. Un corps dans le païs de Magdebourg formé des débris de celui d'Hamilton s'étoit joint près de Halle à quelques compagnies d'infanterie & de cavallerie ſuédoiſe. Un autre corps venoit des environs d'Augsbourg, conduit par le général Bannier, &

(a) Th. Eur. T. II. p. 658.

celui du duc Bernard de Weimar étoit près du lac de Conſtance. Le chancelier Oxenſtierna prit ſa marche par Francfort ſur le Mein, Aſchaffenbourg & Wurtzbourg, & fit halte près de Kitzingen où ſe fit ſa jonction avec les Heſſois, à neuf milles de Nuremberg. Le duc Guillaume de Weimar à la tête de ſes gardes & de quelques troupes tirées de la Souabe eut orde d'aller au-devant du corps qui venoit de Halle & s'avança juſqu'à Zeitz à 5½ milles de Leipſic où il rencontra ce corps. Sept régimens Saxons, cinq d'infanterie & deux de cavallerie ſe joignirent à lui près de Hoffkirch. Le duc revint par la forêt de Thuringe & arriva à Kitzingen le 6. d'Août. Le général Bannier qui venoit d'Augsbourg paſſa le Danube à Donawert, & laiſſant Nuremberg à droite, il s'avança ſur Winsheim dans le païs d'Anſpach à ſix milles de Nuremberg, comptant d'aller au-devant du chancelier qu'il ſuppoſoit être du côté de Wurtzbourg ou de Kitzingen. Mais le roi l'avoit prévenu, & trouvant que Winsheim faiſoit un meilleur point de réunion pour ces différens corps il y avoit envoyé le duc Bernard de Weimar avec des troupes afin d'opérer cette réunion, qui ſe fit en effet à Winsheim entre le duc Guillaume, Oxenſtierna & Bannier. Le roi avoit fait ſes diſpoſitions en cas que l'ennemi voulût tenter quelque choſe d'un côté ou de l'autre. Si c'étoit du côté de Winsheim, les généraux combinés devoient ſe poſter avantageuſement & donner le tems d'arriver au roi qui avoit réſolu de ne pas perdre de vue l'ennemi. Si lui venoit à être attaqué c'étoit à eux à faire face, & alors ce puiſſant renfort devoit prendre à dos les Impériaux qui de quelque façon qu'ils fiſſent leur attaque devoient toûjours ſe trouver entre deux feux. Le roi uſa encore d'une précaution qui fut de déloger les Impériaux de Herzogaurach ſur l'Aurach à 3 milles de Nuremberg, & de faire occuper ce poſte, où ces différens corps réunis à Winsheim vinrent camper ayant l'Aurach & ſes deux rives en front, la ville au flanc gauche, le droit appuyé au défilé de Wildenbach, & un grand bois ſur les derriéres. Le monarque ſuédois s'avança juſqu'à

Pruck qui eſt ſur la Regnitz à deux milles de Nuremberg & autant du camp de Walſtein. Là Guſtave eut la ſatisfaction de voir ces cinquante-mille hommes paſſer la riviére ſans que dans une ſi longue marche l'ennemi leur eût enlevé un ſeul homme. Et tel fut l'effet des ſages meſures de ce Prince qu'en un mois de tems il raſſembla ces troupes détachées & diſperſées même depuis le pied des Alpes juſqu'à la mer baltique (*a*).

(*a*) Puffendorf l. 4. §. 41. Hart T. II. p. 378. M. de M. T. IV. p. 349.

Page 199. (Pp). *Attaque du camp de Walſtein.*

La deſcription que j'ai faite des deux camps à l'occaſion de la priſe du magaſin de Freyſtadt peut ſervir à répandre plus de jour ſur cette attaque. C'eſt un des principaux événemens de l'hiſtoire de Guſtave-Adolphe, il eſt néceſſaire de rapporter quelques détails qui ont échappé à l'auteur italien. Le roi de Suéde avoit fait élever trois batteries ſur la rive droite de la Rednitz du même côté que Nuremberg, & foudroyoit le camp des Impériaux à l'autre rive. Il faut que ces batteries ayent été placées entre Furth & Nuremberg. Il eſt même à croire qu'elles ont été ſur la hauteur derriére Gerbersdorff. Car cette hauteur domine celle de l'autre côté de la Rednitz où Walſtein avoit ſon aile droite. La hauteur de Gerbersdorf ſe perd inſenſiblement du côté de Steinbach & Nuremberg. Depuis-là le terrein de Furth à Nuremberg eſt aſſez uni, excepté les petits bois qu'on rencontre près de Muggenhoff & Ebritzhoff. Guſtave-Adolphe voyant que Walſtein ne changeoit rien à ſa poſition, deſcendit avec ſon armée juſqu'à Furth qui eſt au confluent de la Rednitz & de la Pegnitz. Furth étoit un des poſtes avancés des Impériaux. Guſtave les en fit déloger & paſſa la Rednitz. Ce poſte de Walſtein ſe replia ſur celui de Burgſtall à l'aile gauche, que le général Aldringer fit ſoûtenir par ſes Bavarois. Le roi qui voyoit que ce poſte de Burgſtall faiſoit la principale force du camp de Walſtein, parce qu'il dominoit une partie de l'aile gauche poſtée ſur la hauteur dite *Alterberg*, le fit attaquer vivement,

ſe

ſe flattant de l'emporter. Mais le terrein l'obligeoit de ſe reſſerrer & ne lui permettoit pas d'attaquer ſur un aſſez grand front. Car cette attaque doit s'être faite entre Brunamberg & Weyhershoff où le terrein eſt fort coupé par des étangs & des ſources, ainſi que je l'ai dit dans la *Remarque* Kk *ſur la ſurpriſe de Freyſtadt.* Cinq-cent mouſquetaires formoient la tête de cette attaque. Ils étoient ſoutenus par quelques bataillons d'infanterie. Ces mouſquetaires devoient tirer ſans diſcontinuer. La cavallerie des deux armées ne fit rien excepté qu'un régiment de cuiraſſiers de l'empereur ſabra quelques mouſquetaires de l'aile gauche des Suédois. Le roi en avoit placé mille dans un petit bois près de la Rednitz, qu'il ne faut pas confondre avec le bois de ſapin dont j'ai parlé dans la *Remarque Militaire* Kk. Le colonel Roſtein qui les commandoit fut tué en attaquant, & ſa troupe miſe en déſordre. Les cuiraſſiers impériaux profitérent de cette circonſtance pour tomber ſur ces mouſquetaires le ſabre à la main, mais ils furent repouſſés par les Finlandois que commandoit le colonel Stœllhandke. Dans ces entrefaites le duc Bernard de Weimar ſe rendit maître d'une hauteur d'où il pouvoit canonner l'ennemi tant ſur le Burgſtal que dans le camp. Mais comme il avoit plu, la pente ſe trouva ſi gliſſante qu'il ne fut pas poſſible d'y monter du canon. On dit que le roi ne fut pas fâché de ce contretems parce qu'il ne trouvoit pas l'endroit favorable pour l'attaque. Il y auroit eu beſoin de toute ſon infanterie, ſa cavallerie ainſi que l'artillerie ſeroient reſtées à découvert. La nuit mit fin à ce rude combat, & Guſtave ſe détermina à faire retraite à la pointe du jour. Il fit d'abord retirer ſon infanterie, & la rangea dans la plaine au pied de la hauteur. Sans doute que l'aile gauche étoit appuyée à la Rednitz & l'armée rangée dans l'allignement des villages de Trombach, & haut & bas Furberg. Les bataillons qui ſervoient de ſoutien aux cinq-cent mouſquetaires de la tête, reſtérent toute la nuit à leur poſte. A la pointe du jour le roi fit retraite & ſe mit à la tête de ces braves mouſquetaires qui formoient l'arriére-garde. Il fit repaſſer

la Rednitz à ſon armée, & prit ſon camp entre cette riviére & la Pegnitz, ſe rapprochant des Impériaux plus qu'il n'avoit fait dans ſon camp de Nuremberg (*a*). Mais ſi on en croit le *Théatre de l'Europe* (*b*) le roi ne fit paſſer la Rednitz qu'à quelques régimens de l'aile gauche qui prirent leur camp aux environs de Furt entre la Pegnitz & la Rednitz. Leur aile gauche étoit appuyée à Furt & à la Pegnitz; la droite avoit pour points d'appui une gorge où coule le *Zenn*, & le village de Matzendorf ou Atzendorf; le dos du camp étoit défendu & couvert par la Rednitz. Ce camp étoit coupé en deux parties aſſez égales par un autre ruiſſeau dit le *Fahrenbach*. Mais dans le plan qu'on trouve de ce camp dans le *Théatre de l'Europe*, il s'eſt gliſſé une erreur: on y confond la Rednitz avec la Pegnitz. Cette faute ne doit pas faire croire que l'ingénieur ſe ſoit également trompé dans la poſition du camp. Il y auroit de l'injuſtice à lui refuſer la confiance qu'on doit à tout contemporain. D'ailleurs en rectifiant l'erreur, en plaçant les noms des deux riviéres où ils doivent être, le plan même montre que Guſtave avoit aſſis ſon camp entre la Rednitz & la Pegnitz, qui eſt la poſition que tous les hiſtoriens lui donnent.

(*a*) Puffendorf l. 4. §. 42. Hart T. II. p. 384.

(*b*) Th. Eur. T. II. p. 660.

DIS-

DISCOURS

D'UN OFFICIER PRUSSIEN

SUR LES BATAILLES

DE BREITENFELD ET DE LUTZEN,

AVEC LES PLANS LEVÉS SUR LE TERREIN PAR L'AUTEUR DU DISCOURS.

Traduit de l'Allemand.

DISCOURS

SUR LES BATAILLES

DE BREITENFELD ET DE LUTZEN.

Je regarde ces deux batailles comme les deux événemens les plus remarquables de l'hiſtoire de Guſtave-Adolphe. Je ne parle pas des grands avantages qui en réſultérent pour le parti ſuédois. Je conſidére ces deux grandes journées ſous un point de vue purement militaire, & à cet égard je ne crois pas qu'on puiſſe être trop éxact dans les détails, ni en trop avoir. Chaque circonſtance bien avérée & miſe à ſa place eſt comme un nouveau jour qui répand plus de clarté ſur le tout. Il ne reſte alors qu'à rapprocher ces détails & qu'à les aſſembler avec intelligence, pour qu'il en réſulte une relation plus pleine & plus inſtructive que toutes celles qu'on avoit juſqu'ici des batailles de Breitenfeld & de Lutzen.

Je ne fais point un crime au comte *Gualdo* d'avoir paſſé legérement ſur l'hiſtoire de ces deux grandes journées comme ſur d'autres événemens de la guerre du roi de Suéde en Allemagne. Au contraire je lui tiens un compte infini de quelques détails qui ne ſe trouvent point ailleurs & qu'il pouvoit omettre dans une hiſtoire univerſelle. Son plan n'étoit point de rapporter tout ce qui s'eſt fait alors, mais de conſidérer les choſes en grand, & de préſenter un tableau rapide & raiſonné des principaux événemens dont les acteurs pour la plûpart vi-

voient encore. Attentif à leur assigner la place que chacun méritoit d'occuper dans le tableau, il ne devoit pas arrêter leur vue sur des détails, qui après tout leur étoient mieux connus qu'ils ne pouvoient l'être à l'auteur. Actuellement nous pensons tout différemment. Cet intérêt que *Gualdo* prenoit à tel officier dont il a conservé le nom avec soin, ne nous touche plus. Nous ne sommes curieux que des choses qui ont été faites & peu nous importe par qui, pourvû que nous sachions comment elles ont été faites. La trop courte apparition que Gustave fit en Allemagne & les succès étonnans qu'il eut en moins de trois années nous rendent attentifs aux moyens qu'il mit en usage. Dans cette vue il n'y a si petit détail qui ne trouve sa place & qui ne fasse plaisir à l'homme du métier. C'est donc ce qui a donné lieu aux REMARQUES MILITAIRES, où je me suis attaché à rapporter des circonstances essentielles que l'auteur italien avoit passées sous silence. C'est le même objet que j'ai en vuë dans ce DISCOURS SUR LES BATAILLES DE BREITENFELD ET DE LUTZEN. J'ai pour cet effet rassemblé ce que j'ai pû découvrir là-dessus de plus certain. Mais afin de rendre mon travail plus utile encore, j'y joinds deux plans dont je garantis l'exactitude.

BATAILLE DE BREITENFELD PRÈS DE LEIPSIC.

Le gén. Tilli marche à Leipsic.

(a) Gualdo p. 68.
(b) M. de M. T. III. p. 282.
(c) Id. p. 282 & 288.

Le lecteur sait que Tilli venoit de Halle (*a*) & qu'il prit la route de Leipsic. Il marcha par Skeuditz où il arriva le 2. septembre (*b*). Skeuditz à deux milles & demi de Halle est à un mille & demi de Leipsic. Le même jour (*c*) il prit son camp A B à Eutriz. Son aile droite étoit appuyée à Eutriz & la gauche allignée au village de Mœkern. Ce village est dans un fond. Mais Eutriz à une petite heure de chemin de Leipsic est sur une hauteur, la plus dominante qui soit dans toute la contrée. De-là on découvre les villages de Lindenthal, Breitenfeld, Gœpschelwitz, Seehausen, Podelwitz jusqu'au ruisseau dit le Lober dont je parlerai bientôt plus en détail. De Skeuditz jusqu'à

Camp de Tilli à Eutriz.

Leipſic on marche toûjours dans un fond au pied d'une chaîne de collines qui s'étendent le long de l'Elſter; & quand on vient de Skeuditz, il faut longer cette riviére ſur la droite. J'ai dit que Mœkern eſt dans un fond. Ce fond qui ſépare des autres hauteurs celle ſur laquelle Tilli avoit aſſis ſon camp, eſt en même tems le chemin qui conduit à cette hauteur. Le terrein que Tilli choiſit pour y aſſeoir ſon camp étoit bien pris: les ailes & les derriéres de ſa poſition étoient aſſurés. Car dès qu'on ſuppoſe Eutriz occupé par les Impériaux, la Parde étoit un excellent point d'appui pour l'aile droite; comme en faiſant occuper Mœkern, l'Elſter couvroit l'aile gauche; tandis que Leipſic & la Pleiſſe aſſuroient les derriéres du camp. Tilli étoit maître des hauteurs dominantes; il avoit devant lui un champ de bataille commandé, l'ennemi ne pouvoit l'attaquer ſans ſe rompre, & tous les paſſages par où il auroit cherché à déboucher pouvoient être enfilés par l'artillerie des Impériaux. Non content des avantages du terrein Tilli (*a*) avoit couvert le front du camp de quelques flêches & demi-lunes, que trois batteries (*b*) défendoient.

(*a*) Puffendorf l. 3. §. 28. De Prades p. 86.

(*b*) Chemnitz p. 205. Th. Eur. T. II. p. 432. Soldat Suédois p. 68.

Siége de Leipſic.

Il ne fut pas plutôt entré dans ce camp qu'il envoya ſommer Leipſic d'ouvrir ſes portes. Le magiſtrat ne crut pas devoir ſe rendre à cette ſommation, & ſe mit en devoir de ſoûtenir un ſiége en forme. En conſéquence il fit allumer le fauxbourg dit de Halle qui étoit le côté que les Impériaux devoient attaquer, en venant d'Eutriz. Ce côté n'eſt à préſent que foiblement défendu par les deux baſtions de Halle & de Ranſtædt revêtus de mauvaiſes briques & qui n'ont que de petits flancs retirés. Le baſtion de Halle eſt encore le mieux défendu en ce qu'il a une enveloppe ſéparée par un foſſé marécageux. Mais comme ces baſtions ſont éloignés l'un de l'autre de plus de quatre-vingt-dix verges, ils ne pouvoient guéres ſe ſoûtenir, à moins qu'on ne ſuppoſe un ouvrage entre-deux. Dans un ancien plan que j'ai vu de Leipſic on trouve en effet entre ces deux baſtions un ouvrage en forme de grande demi-lune, ſéparée du corps de la place par un foſſé.

Dans le même plan on voit des moineaux ou baſtions plats à l'endroit où il n'y a actuellement qu'un ſimple mur; & c'eſt ce qui prouve que l'enceinte étoit alors plus forte qu'elle n'eſt à préſent.

Le 4. ſeptembre Tilli fit élever deux batteries qui foudroyérent ce côté de la ville, & le lendemain Leipſic ſe rendit (*a*). Ce qui eſt plus naturel que de croire avec M. de M. que *le cinq tout étoit prêt pour donner l'aſſaut; mais que la partie fut renvoyée à la nuit du ſix au ſept* (*b*). L'auteur ne fait pas attention que la bataille s'eſt donnée le 7. (*c*) & que le 6. le roi ſavoit déja que Leipſic étoit rendu (*d*).

(*a*) Gualdo p. 72. Hart T. II. dans le Journal milit.
(*b*) M. de M. T. III. p. 283.
(*c*) *Id.* p. 293.
(*d*) Gualdo p. 72.

Jonction des armées ſuédoiſe & ſaxonne.

Le 4. l'électeur avoit joint ſon armée à celle du roi près de Duben. Le 6. Guſtave apprenant que les Impériaux étoient maîtres de Leipſic, tint conſeil, & il fut réſolu qu'on attaqueroit (*e*). Le conſeil peut s'être tenu dans le camp entre Delitſch & Lindenhein, les Saxons faiſant le flanc, dit *Gualdo*, entre Lindenhein & Duben (*f*).

(*e*) Hart dans le Journal T. II.
(*f*) Gualdo p. 73.

Réſolution de Tilli à l'approche du Roi.

On dit que Tilli en apprenant la nouvelle de la jonction des deux armées ſuédoiſe & ſaxonne, réſolut d'abord de ſe poſter derriére Leipſic (*g*). Dans cette poſition la ville eût couvert le front des Impériaux, & les ailes étoient aſſurées par la Pleiſſe & la Parde. Guſtave auroit difficilement pu forcer Leipſic, à la vue d'une armée qui ſoutenoit cette place, quelque mal fortifiée qu'on la ſuppoſe. On a déja vû à l'occaſion du ſiége d'Ingolſtadt (*h*) qu'il eſt très-difficile pour ne pas dire impoſſible d'emporter une place que toute une armée protége. *Gualdo* dit que Tilli quitta le camp avantageux d'*Angern* pour s'avancer du côté de Breitenfeld (*i*). L'auteur a voulu dire que Tilli abandonna le deſſein qu'il avoit eû d'abord de prendre cette *poſition avantageuſe*. Son camp en effet ſe ſeroit trouvé près d'Angern, mais il ne profita pas de cet *avantage*. Les hiſtoriens rapportent différentes raiſons qui portérent Tilli à aller au devant de l'armée combinée. Mais quelques raiſons qu'il en eût, on voit dans cette marche un général dont le but eſt de préſenter la bataille à ſon ennemi dans le terrein le plus uni de toute la contrée, terrein qui devoit aſſurer la victoire au plus habile.

(*g*) M. de M. T. III. p. 287.
(*h*) Remarque Milit. E e.
(*i*) Gualdo p. 78.

Chem-

Tilli marche du camp d'Eutriz au champ de bataille.

Chemnitz obſerve que la marche des Impériaux du camp d'Eutriz au champ de bataille ſe fit au petit pas; & que l'armée prit par Lindenthal, & par petit & grand Wetteritz juſqu'à Breitenfeld (*a*). Cette deſcription feroit croire que la marche ſe fit ſur deux colonnes, & ſi l'auteur s'étoit expliqué plus clairement, on auroit pû faire valoir cet exemple dans le *Tableau Militaire*, en parlant des marches en colonne. Au reſte cette marche étoit bien naturelle en ſuppoſant que l'armée ait défilé par la droite. Le centre faiſoit la tête de la ſeconde colonne, & ſuivoit la route de Landsberg par Lindenthal & Breitenfeld; tandis que l'aile droite faiſoit la tête de la premiére colonne, en prenant le grand chemin de Duben à Séehauſen.

(*a*) Chemnitz, p. 207.

Deſcription du champ de bataille.

Dans le plus grand nombre des relations & plans qu'on a de cette bataille, l'aile droite des Impériaux eſt repréſentée, ayant derriére elle les villages de Breitenfeld, Lindenthal, petit & grand Wetteritz; & derriére le centre eſt un bois. D'abord pour que Breitenfeld & Lindenthal ayent été ſur les derriéres de l'armée, il faudroit que Tilli eût occupé un terrein de plus de ſix-mille pas depuis Séehauſen juſqu'à Breitenfeld. Or le front de l'armée de Tilli n'étoit que de quatre-mille-deux-cent-vingt-cinq pas ordinaires. Quoique ce nombre ſoit fort au-deſſous des ſix-mille pas de Séehauſen à Breitenfeld, il eſt cependant poſſible que Lindenthal & Breitenfeld ayent paru ſitués derriére l'armée, premiérement parce que Tilli fit avancer ſon aîle gauche, ſecondement parce que ces deux villages paroiſſoient derriére l'armée en deſſinant ſa poſition vue du côté des Suédois. L'aile droite ne pouvoit guéres s'étendre au-delà de Séehauſen; l'aile gauche approchoit des bruiéres qui ſont ſur la gauche de Breitenfeld, & qui dès ce tems-là pouvoient avoir le pied dans un terrein marécageux. Je crois bien qu'il n'y avoit pas les bouleaux qu'on y voit à préſent; ils ſont trop jeunes pour être de ce tems-là. Quant au bois qu'on dit avoir été derriére le centre, j'ai conſulté là-deſſus des vieillards qui m'ont aſſuré qu'autrefois à la place de ce bois il y avoit un village

nommé *Bergen*, & que ſon terrein qui a été donné au village de Podelwitz porte encore le nom de *Bergiſche-Hufen* ou champs de Bergen. Il faut que la deſtruction de Bergen ſoit arrivée longtems avant la bataille, puiſqu'il y avoit déja un petit bois à la place de ce village (*a*), & que le nom de *Bergen* ne ſe trouve dans aucun des hiſtoriens de ce tems-là. Le terrein en eſt marécageux & j'y ai trouvé des chênes qui ont plus de cent-cinquante ans. Les plus vieux habitans de cette contrée m'ont dit que déja de leur tems ils ſe rappelloient d'en avoir abattu de plus forts; ainſi le bois eſt beaucoup plus ancien que la bataille, & on a eû raiſon de ſuivre en cela les anciens plans.

(*a*) De Prades p. 87 & 88.

M. de M. dit que *l'infanterie de la droite de Tilli s'étendoit juſques vis-à-vis du gibet, qui eſt ſur la hauteur, appellée à cauſe de cela* Galgenberg. Il ajoûte qu'*à trois-cent pas de-là étoit un ravin qui ſéparoit l'infanterie du centre; & ce ravin*, dit-il, *étoit impraticable* (*b*). Je puis aſſurer que j'ai été ſur les lieux tout comme M. de M., & que *j'ai examiné ce terrein avec beaucoup d'attention* (*c*), mais que je n'ai pas pû decouvrir où étoit le *gibet* dont il parle; perſonne n'a d'idée d'un *Galgenberg* dans toute la contrée. Il ne reſte pas non plus la moindre trace du ravin qui, ſelon lui, ſéparoit l'infanterie du centre. Or eſt-il à croire que dans un terrein auſſi compact un ravin qui auroit été *impraticable* alors, fût tellement comblé qu'on n'en verroit plus rien? Il y a même plus, c'eſt que la nature du terrein qui eſt une chaîne de collines à pente douce exclud tout *ravin impraticable*. Je croirois plustôt que le ſol du petit bois dont j'ai parlé étant bas & humide, il peut y avoir eû là jadis une veine de marais que le tems a comblée & qui ſéparoit alors le front de l'ordonnance des Impériaux, ainſi que je l'ai marqué dans le plan. Mais il y a loin d'un marais à un ravin.

(*b*) M. de M. T. III. p. 302.

(*c*) *Id.* p. 288.

Au ſud-oueſt de Podelwitz commence une colline qui s'étend l'eſpace d'un demi-mille (*d*) juſqu'à Séehauſen. Cette colline eſt le champ de bataille même. Il eſt à croire que Tilli l'avoit fait occuper

(*d*) Hist. T. I. p. 635.

dès la veille, ainsi que le petit bois que Gustave fit attaquer par quelques centaines de dragons. Ils furent obligés de se retirer, parce que cette attaque avoit mis toute l'armée impériale (*a*) en mouvement, & c'est apparemment-là l'escarmouche dont parle *Gualdo* (*b*).

(*a*) Hart T. I. p. 636.
(*b*) Gualdo p. 75.

Quelques auteurs, M. de M. entr'autres, disent que le vent soufloit du couchant & que les Impériaux l'avoient à dos (*c*). Si cela étoit, il faudroit que le vent fût venu du sud-oueſt; la position des Impériaux le prouve. Ainsi quand l'auteur italien dit (*d*) que Tilli mit son armée en bataille entre les villages de Lindenthal & Wiederizsch ou Wetteritz, il veut simplement représenter Tilli abandonnant son camp d'Eutriz, & marchant en ordre de bataille vers Lindenthal & Wetteritz, pour de-là déployer son armée dans la plaine de Breitenfeld, comme il le dit ensuite (*e*).

(*c*) De Prades p. 87. Chemnitz p. 209. Th. Eur. T. II. p. 432. M. de M. T. III. p. 301. 304.
(*d*) Gualdo p. 72.
(*e*) *Id.* p. 78.

Dispositions de Tilli.

Les Impériaux occupoient le terrein entre Séehausen & Breitenfeld. On voit encore les marques près de Séehausen jusqu'où s'étendoit leur aile droite. Il y a deux croix de pierre qu'on dit avoir été élevées à cet endroit-là en mémoire de quelques officiers de marque qui y sont enterrés; & l'on voit encore près du grand chemin quelques tertres qui sont, dit-on, les places où l'on a enterré les morts. Ce sont autant de marques qui peuvent faire juger de l'allignement.

Si on en devoit croire les plans & relations de quelques historiens, Tilli auroit placé son artillerie sur les hauteurs & rangé son armée *à mi-côte, afin de pouvoir tirer par-dessus.* Je le croyois avant d'avoir vû le terrein, mais à présent je doute que Tilli ait pû avoir ce dessein, dont M. de M. lui fait un crime (*f*). Pour effectuer ce projet il auroit fallu des hauteurs escarpées ou très-hautes qui ne peuvent jamais avoir été à la place où on les suppose. La chaîne de collines sur le sommet desquelles étoit l'artillerie a une pente douce qui régne jusqu'à Podelwitz, & ces collines ne sont point assez hautes pour qu'on ait pu tirer par-dessus une armée rangée à mi-côté, comme M. de M. le prétend (*g*). Tilli avoit établi ses batteries F F sur le sommet des col-

(*f*) M. de M. T. III. p. 290.
(*g*) *Id.*

(a) Hart T. I. p. 637.

lines (*a*). Rien n'eſt plus vrai. Mais on le voit deſcendre dans la plaine, ſe porter ſur la droite & attaquer les Saxons, laiſſant ſur les

(b) *Id.* p. 650. Soldat Suédois p. 71.

hauteurs ſon artillerie ſoutenue de la réſerve (*b*) & qui portoit alors ſur les Suédois en toute liberté. Voilà de quoi tous les auteurs conviennent. C'eſt donc à tort qu'on prête à ce général un deſſein qu'il ne pouvoit point avoir & dont on ne voit pas la moindre trace dans ſon attaque.

Poſition des Impériaux.

J'ai examiné le terrein, & d'après la comparaiſon que j'en ai faite avec les meilleures relations, j'ai rangé l'armée impériale D E, comme on le voit dans le plan. La réſerve eſt ſur la hauteur, ainſi que les deux grandes batteries pour leſquelles j'ai laiſſé des intervalles. Cette réſerve s'étend depuis le grand chemin de Duben juſqu'au petit bois. L'infanterie de la ſeconde ligne eſt ſéparée par la veine de marais dont j'ai parlé plus haut. Sa droite eſt au-delà du grand chemin, & dans l'allignement le moulin de Breitenfeld eſt derriére la gauche. La premiére ligne eſt paralléle à la ſeconde, & la cavallerie de ſon aile droite s'étend juſqu'à Séehauſen, que cette cavallerie a derriére elle.

Remarques ſur cette poſition.

Si les hiſtoriens ne diſoient pas que ce fut à la perſuaſion du comte de Pappenheim, que le général Tilli ſe réſolut à livrer bataille au roi de Suéde, aſſurément à voir le terrein qu'il choiſit, on devroit croire qu'il ne cherchoit qu'à en venir aux mains avec les Suédois, & qu'il choiſit pour cet effet un champ de bataille où l'habileté du chef & la valeur des troupes pouvoient ſeules décider de la victoire. Car Tilli ne tiroit plus un grand avantage de ſa poſition dès le moment que Guſtave avoit paſſé le Lober. Enfin s'il avoit voulu profiter du terrein, c'étoit dans ſon camp d'Eutriz qu'il devoit attendre que l'ennemi vint l'attaquer. Mais je laiſſe Tilli dans le champ de bataille qu'il s'étoit choiſi, ſans décider s'il eût mieux fait de ne le pas prendre, & je paſſe aux mouvemens de l'armée combinée.

Marche du roi au champ de bataille.

On ſe rappelle que Guſtave, après la jonction de ſon armée avec celle de l'électeur de Saxe, paſſa la Mulde & prit ſon camp à Linden-

hein. Il quitta ce camp, & l'armée marcha ſur deux colonnes, s'approchant du Lober pour le paſſer, afin de livrer bataille aux Impériaux. Le Lober n'eſt qu'un ruiſſeau qui prend ſa ſource à peu de diſtance de Schelkau à l'Eſt de ce village, traverſe les petites villes de Delitzſch & de Bitterfeld, & tombe non loin de-là dans la Mulde. L'armée marchant ſur deux colonnes, les Suédois formoient celle de la droite, & les Saxons la gauche. On peut ſuppoſer que toute l'armée prit ſur la droite. L'avant-garde étoit de trois régimens d'infanterie, Ramſay, Hamilton & Monro (*a*), & de quelque cavallerie. La colonne ſuédoiſe marcha vers Podelwitz, en prenant par Hohenrode & Creuma (*b*). Les Saxons ſuivoient la grande route de Duben à Leipſic juſqu'à Schelkau (*c*) en paſſant près de Crenſitz & de Hohen-Auſſig.

(*b*) Hart T. I. p. 625.
(*c*) Chemnitz p. 210. Th. Eur. T. II. p. 433.

Réflexions ſur cette marche.

La plûpart des auteurs cités font un crime à Tilli de ce qu'il n'a point attaqué les Suédois au paſſage du Lober, paſſage, dit Chemnitz, qui ne pouvoit ſe faire qu'en colonne (*d*). J'ai examiné les bords de ce ruiſſeau depuis Podelwitz juſqu'à Schelkau. J'ai trouvé qu'à préſent on pourroit le paſſer dans cinq endroits. D'abord entre Gunteritz & Podelwitz qui n'eſt pas l'endroit le plus favorable, & que le roi ne pouvoit plus prendre dès que Tilli avoit fait allumer Podelwitz. Le ſecond paſſage eſt un gué à-peu-près à mille pas de-là vers Schelkau. Les trois & quatriéme paſſages ſont deux digues près de Schelckau. Celle du côté de Podelwitz paroit nouvelle, mais l'autre eſt ancienne. Ces digues ſervent aujourd'hui de clefs à deux étangs. Enfin le cinquiéme paſſage eſt un petit pont ſur la route de Duben. Les bords du Lober ſont marécageux & dans quelques endroits le marais a cent pas de large, dans d'autres davantage. Actuellement les deux rives ſont plantées d'arbres & bordées de buiſſons. Des deux côtés au-delà du marais le terrein s'éleve ſans qu'on puiſſe dire qu'un côté domine l'autre, ſi peut-être celui par où venoient les Suédois n'eſt pas le plus élevé. J'ai dit que le roi avoit trois régimens d'infanterie dans ſon avant-garde. Sans doute qu'il s'en ſervit pour aſſurer le paſſage, & qu'il

(*d*) Chemnitz p. 209.

leur fit prendre le poſte Gg entre Schelkau & Podelwitz. A en juger par la nature du terrein, il faut croire que Guſtave paſſa le Lober entre ces deux villages, comme je le ſuppoſe dans le plan; & que les Saxons qui ſuivoient la grande route de Duben paſſérent ce ruiſſeau près de Schelkau. Il eſt vrai que Tilli en plaçant ſon aile gauche derriére Podelwitz auroit pû diſputer le paſſage au roi pendant quelque tems; mais il ne l'auroit pas empêché. Tout ce qui pouvoit arriver c'eſt que le roi auroit fait un détour d'un demi-mille ſur la gauche, pour ne pas expoſer ſes troupes dans ce paſſage. Mais alors Tilli étoit obligé d'abandonner le poſte près de Podelwitz pour ſe replier ſur Séehauſen & Breitenfeld. Il pouvoit même craindre que les Saxons qui n'étoient pas loin de-là ne profitaſſent de ce mouvement pour tomber dans ſon flanc droit.

Tilli qui avoit choiſi un champ de bataille conforme à ſes vues, fit pour s'oppoſer au paſſage ce que tout chef intelligent auroit fait en pareil cas. Il détacha Pappenheim avec deux-mille chevaux pour chicaner l'ennemi. Mais cet officier général s'étant trop engagé, il fallut envoyer deux-mille autres chevaux pour le dégager (*a*), & ce fut dans cette retraite qu'il fit mettre le feu au village de Podelwitz (*b*). La conduite de Pappenheim eſt louable, à l'engagement près qui n'entroit pas dans les vues du généraliſſime. Allumer Podelwitz dans ce moment-là, c'étoit forcer le roi de paſſer derriére le village. Car il ne lui étoit plus poſſible alors de traverſer le petit bras du Lober qui eſt entre le village & l'égliſe; paſſage qui par lui-même étoit fort étroit & difficile, & que le feu rendoit impraticable. Après cette expédition le comte de Pappenheim fut prendre le commandement de l'aile gauche, & attendit pour attaquer la droite des Suédois qu'elle eût dépaſſé Podelwitz.

(*a*) Hart T. I. p. 657.

(*b*) Chemnitz p. 211. Th. Eur. T. II. p. 433.

Poſition des Suédois en bataille.

Les deux colonnes de l'armée combinée ayant paſſé le Lober ſe deployérent ſelon toute apparence en HI entre Podelwitz & Gœpſchelwitz, où elle avoient un terrein de quatre-mille-cinq-cent pas.

Voici comme ſe faiſoit alors le déployement des colonnes. Si l'armée avoit pris ſur la droite. la tête ſe plaçoit à l'aile droite, la ſeconde diviſion paſſoit derriére, & par une converſion à droite ou par un pas oblique elle ſe rangeoit dans l'allignement, & ainſi des autres. Ce que je remarque pour juſtifier le développement des colonnes exprimé dans le plan. L'armée combinée avança au petit pas. Les Saxons laiſſérent Gœpſchelwitz derriére leur aile gauche qui avoit Séehauſen en front. Leur aile droite s'étendoit juſqu'au grand chemin de Duben, où commençoit l'aile gauche des Suédois, dont l'aile droite dépaſſoit Podelwitz qu'elle laiſſoit ſur ſes derriéres (*a*).

(*a*) Th. Eur. T. II. p. 433. Hart T. I. p. 637 & 651.

Le chemin de Duben étoit comme ſont toutes les grandes routes dans cette contrée, entre deux foſſés paralléles dont le bord eſt élevé du côté des terres. M. de M. (*b*) dit que pendant la canonade, avant qu'on en vînt aux mains, le roi fit faire divers mouvemens à ſon aile droite, qui ſe tourna un peu vers le nord. Ceci prouveroit que Guſtave fit avancer l'aile droite K avant la gauche L. D'un autre côté l'aile gauche des Impériaux D étant plus avancée que la droite devoit auſſi rencontrer les Suédois plutôt. Voilà donc pourquoi ce fut du côté de Pappenheim que le combat s'engagea.

(*b*) M. de M. T. III. 309.

M. de M. a raiſon en quelque façon, quand il dit (*c*) que *la premiére ligne des Saxons étoit ſur un terrein élevé au bas duquel étoit la ſeconde ligne.* Le local n'eſt pas contraire à cette poſition. Mais on auroit une très-fauſſe idée de ces hauteurs ſi on les croyoit eſcarpées & auſſi élevées, que les repréſente le plan de cette bataille (*d*) que l'auteur a fait graver. Ces hauteurs ne ſont que des collines qui s'élévent & s'abaiſſent inſenſiblement.

(*c*) *Id.* p. 303.

(*d*) *Id.* p. 290.

La canonade des deux armées, qui fut le prélude de la bataille, a pû commencer dès le moment que le roi avoit paſſé le Lober, pendant que l'armée ſe formoit entre Gœbſchelwitz & Podelwitz. Il y a entre ces deux villages une colline marquée dans le plan; la batterie pouvoit y être établie. Gœbſchelwitz paroit même plus élevé que Séc-

hauſen en le regardant de ce village-ci où les Impériaux avoient leur aile droite. Enfin la diſtance n'étoit pas hors de la portée du canon.

L'affaire s'engagea dès que le roi eut fait avancer l'armée & pris la poſition K L. Les mouvemens que les hiſtoriens font faire aux deux armées ſont tout différens & ne tiennent à rien. La liaiſon des manœuvres qu'un homme du métier auroit ſaiſie, leur eſt échappée; de façon que toutes les relations que j'ai vûes de cette bataille ſont obſcures & imparfaites. Je vais raſſembler les détails diſperſés dans ces différentes relations, les concilier s'il ſe peut & tâcher d'en tirer la vérité.

Attaque de l'aile droite des Suédois.

La plupart des hiſtoriens diſent que l'action commença entre l'aile gauche des Impériaux & la droite des Suédois. Ce qui eſt d'autant plus vrai-ſemblable que ces deux ailes avoient moins de chemin à faire pour en venir aux mains. Pappenheim voyant l'aile droite de Guſtave qui avoit dépaſſé Podelwitz, ſe mit à la tête de toute la cavallerie de l'aile gauche, & tomba par la gauche ſur le flanc droit des Suédois, dans la poſition P P (*a*). La cavallerie de la ſeconde ligne de la réſerve que Bannier commandoit fit une converſion à droite, & marcha à l'ennemi dans la poſition W X. Le roi fit ſoûtenir cette ligne de cavallerie par quelques eſcadrons de ſon aile. Le régiment de Holſtein Nro. 10. s'étoit détaché imprudemment du corps de bataille des Impériaux. Iſolé entre la cavallerie de Pappenheim qu'il ne pouvoit ſuivre, & la premiére ligne de l'infanterie dont il s'étoit ſéparé, il ne put éviter de tomber ſous le fer des Finlandois Nro. 33. (*b*)

(*a*) Chemnitz p. 212. M. de M. T. III. p. 311.

(*b*) Th. Eur. T. II. p. 434. Chemnitz p. 211. Hart T. I. p. 648.

L'aile droite des Impériaux attaque les Saxons.

Tandis que ces deux ailes étoient aux mains, les croates de l'aile droite ſoutenus de ſix gros de cuiraſſiers fondirent ſur l'aile gauche des Saxons & culbutérent la premiére ligne ſur la ſeconde. C'étoit le régiment d'Altenbourg qui fut renverſé ſur les gardes de l'électeur & qui mit ceux-ci en déſordre.

Seconde poſition des Impériaux.

Tilli qui voyoit cet avantage & le moment de renverſer toute l'armée ſaxonne, fit marcher le corps de bataille contre cette aile déja ébranlée. Pour cet effet, il fit avancer la ſeconde ligne dans les intervalles

valles de la premiére, & prit ſur la droite vers Gœpſchelwitz, comme on le voit dans le plan en S R, & la réſerve reſta ſur la hauteur où étoit la groſſe artillerie. On dit que tout en marchant Tilli forma de cette ligne quatre grands corps d'infanterie (a). La manœuvre la plus naturelle pour la formation de ces corps étoit que la ligne fit un à droite & que tout en marchant on laiſſât trois intervalles dans la ligne pleine. Ces quatre groſſes diviſions formées, l'une devoit être de trois brigades, & les trois autres de deux brigades chacune, comme en R S.

(a) M. de M. T. III. p. 313.

Deroute des Saxons.

Quelques régimens ſaxons comme Bindtauf Nro. 63. & Arnheim Nro. 69. réſiſtérent longtems à la violence des attaques de Tilli (b). Le docteur Hart & M. de M. diſent la même choſe des gardes de l'électeur (c). Ce qui ne peut regarder que les gardes à pied Nro. 70. car pour les gardes à cheval on voit qu'ils furent pliés au premier choc. Mais la cavallerie peſante de Tilli revint ſi ſouvent à la charge que ces braves Saxons ne pouvant plus ſoutenir un ſi rude choc, cédérent le champ de bataille & s'enfuirent vers Eulenbourg. Alors la cavallerie impériale ſe ſentant ſoutenue de l'infanterie fondit ſur l'aile gauche des Suédois; tandis que les croates & d'autre cavallerie ſe mirent à la pourſuite des Saxons & tombérent ſur le bagage.

(b) Sold. Suédois p. 71.

(c) Hart T. I. p. 646. M. de M. T. III. p. 311.

Le roi & Bannier étoient occupés à faire tête à Pappenheim qui attaqua juſqu'à ſept fois (d). Mais ſon ardeur s'étoit déja rallentie, lorſque le roi apprit la déroute des Saxons, & comme quelques-uns le prétendent, par le maréchal Arnheim lui-même (e).

(d) Hart T. I. p. 649.

(e) Id. p. 650.

Le roi fait paſſer du ſecours à l'aile gauche.

Guſtave auſſitôt détacha de l'aile droite où il étoit le régiment de cavallerie de Weſt-Gothie Nro. 35. & les brigades Hepburn Nro. 55. & Vitzthum Nro. 56. qui étoient en ſeconde ligne. Ces corps firent un à gauche & couvrirent le flanc du maréchal Horn en V T (f). Celui-ci pour réſiſter aux cuiraſſiers impériaux, avoit déja fait paſſer la cavallerie de la gauche ſur ce flanc dégarni. On prétend même que Guſtave laiſſa Bannier à l'aile droite pour faire tête à Pappenheim (g), & qu'il ſe porta à l'aile gauche.

(f) Gualdo p. 80. M. de M. T. III. p. 312 & 313.

(g) Gualdo p. 80.

Manœuvre des Suédois avec petites piéces de campagne.

C'eſt ici le moment de parler de la manœuvre que *Gualdo* décrit (*a*) & qu'il dit qu'Hepburn employa avec ſuccès contre la cavallerie legére. Cette manœuvre que Guſtave avoit appris à ſes généraux eſt la même qu'il fit éxécuter depuis en petit pour éloigner les croates qui fatiguoient les poſtes avancés de ſon camp devant Nuremberg (*b*). Je dirai un mot de cette manœuvre, puiſque l'auteur italien en fait mention dans plus d'un endroit de ſon hiſtoire. Ce ſera comme un ſupplément à ce que j'ai dit dans le *Tableau Militaire* §. XXIII. Ce qui eſt inattendu eſt ordinairement ce qui réuſſit le mieux en guerre, & rien ne fait tant de mal à la cavallerie qu'un feu maſqué. Ainſi la premiére manœuvre que doit faire un général de cavallerie qui a une artillerie à cheval à ſa diſpoſition, c'eſt de la faire avancer & de la maſquer juſqu'à la portée du feu à mitraille. Sa cavallerie ſçait qu'elle doit s'ouvrir, & la décharge faite cette cavallerie entrera le ſabre à la main dans les vuides cauſés par le feu. Cette manœuvre que Guſtave éxécuta avec des mouſquetaires placés derriére de la cavallerie étoit faite à même intention pour éloigner la cavallerie legére. Les croates n'auroient pas oſé venir attaquer les piquets de cavallerie du roi de Suéde, s'ils avoient vû l'infanterie qui les ſoutenoit. En eſſuyant à pluſieurs repriſes le feu des mouſquetaires embuſqués derriére la cavallerie, ils apprirent à s'en méfier, ils craignirent de tomber dans pareille embuſcade chaque fois qu'ils attaqueroient la cavallerie ſuédoiſe, cette crainte les rendit moins entreprenans, & le camp du roi fut tranquile (*c*). Cette maxime de Guſtave eſt très-bonne dans la petite guerre. Toutes les fois qu'un officier de troupes legéres peut attirer la cavallerie ennemie dans une embuſcade d'infanterie, il peut compter que l'avantage ſera de ſon côté. Mais pour pareille embuſcade il vaut mieux choiſir un ravin ou un chemin creux qu'un bois, dont la cavallerie cherche toûjours à s'éloigner.

(*a*) Gualdo p. 81.

(*b*) *Id.* p. 153.

(*c*) *Id.* p. 164.

Continuation de la bataille.

Je reviens à mon ſujet. Les gros bataillons de Tilli & les lourdes maſſes de ſes cuiraſſiers avoient perdu toute leur ſupériorité contre

l'ingénieuse ordonnance des Suédois, dont toutes les parties s'entr'aidoient avec facilité. *La* victoire commençoit à pancher pour les Suédois partout. Car à l'aile droite le roi & Bannier avoient déja battu l'aile de Pappenheim qui fuyoit du côté de Breitenfeld & de Lindenthal Y & qui prit la route d'Halberstadt. On voit cette déroute marquée distinctement dans le plan qui se trouve de cette bataille dans le *Théatre de l'Europe*.

Déroute de Pappenheim.

Les historiens ne disent pas si après la déroute de l'aile gauche des Impériaux, Gustave plaça de la cavallerie Z Z du côté de Breitenfeld. Je l'ai supposé dans le plan, parce que cette précaution n'étoit pas indigne de la prudence de Gustave-Adolphe, & parce qu'elle facilitoit la manœuvre dont je vais parler & qui décida du gain de la bataille.

Le roi voyant son flanc droit en sureté, & les troupes libres de se porter ailleurs depuis que l'aile gauche des Impériaux n'étoit plus, mit alors la derniére main au grand ouvrage de cette journée. Il s'assura de la victoire en faisant faire à son aile droite & au corps de bataille un mouvement semblable à un demi-quart de conversion à gauche *a b*; & s'avançant jusqu'à mi-chemin du petit Wetteritz (*a*) il attaqua le poste de l'artillerie qui étoit sur la hauteur *c c* dont il se rendit bientôt maître (*b*). Ce poste enlevé, les Impériaux prêtoient le flanc à l'armée du roi, & sans la contenance & la bravoure de ses vieilles bandes, Tilli auroit fait une retraite bien malheureuse. Car il n'y avoit ici que la valeur qui pût ouvrir un chemin à la retraite. Les Impériaux avoient tout à la fois le feu des Suédois dans leur flanc, l'impulsion des colonnes en tête, & le choc de la cavallerie du maréchal Horn à soûtenir.

Derniére position de l'armée suédoise.

(*a*) Hart T. I. p. 653.

(*b*) Gualdo p. 81.

Déja les troupes de Tilli perdoient du terrein & la confusion régnoit par tout, lorsque quatre régimens wallons Blanckart, Balderon, Diedrichstein & Geisa (*c*) se firent jour à travers l'armée suédoise, & gagnérent la bordure d'un petit bois à quelques centaines de pas du poste de la réserve. Geisa Nro. 27. faisant partie de cette réserve

Quatre régimens couvrent la retraite des Impériaux.

(*c*) Sold. Suédois p. 72. M. de M. T. III. p. 315.

pouvoit contribuer beaucoup à faciliter la retraite. Car il eſt à croire que ſe voyant forcé d'abandonner le poſte de l'artillerie, il ſe ſera jetté des premiers dans le bois, & y aura fait ferme juſqu'à ce que les trois autres régimens ſe ſeront joints à lui. Selon toute apparence ſon aile gauche étoit appuyée à ce bois & la droite barroit le grand chemin de Duben, comme on voit *ee* dans le plan.

(a) Gualdo p. 81.

Gualdo dit (*a*) que Tilli chercha à reprendre le poſte de l'artillerie avec ces mêmes régimens wallons. Cela eſt très-vraiſemblable, puis qu'ayant gagné la bordure du petit bois ils n'étoient, comme je viens de le dire, qu'à quelques centaines de pas du poſte en queſtion. Il paroit auſſi que ce fût avec une partie de la cavallerie de l'aile droite que le roi attaqua ce poſte (*b*). On ſait d'ailleurs que les quatre brigades de la premiére ligne & celle de Thurn n'ont rien fait (*c*). Il eſt à croire que le régiment de cavallerie du rhingrave étoit de cette attaque, parce que ce fut là que le *grand Fritz* capitaine de ce régiment manqua de prendre Tilli priſonnier. Le roi peut avoir tiré le *rhingrave* de la réſerve pour remplacer *Weſtgothie* qu'on a vu paſſer à l'aile gauche; comme il eſt croyable que Bannier aura pourſuivi & obſervé Pappenheim dans ſa fuite *Z Z* à la tête des régimens de cavallerie de *Sperreuter*, *Courlandois* & *Livoniens*.

(b) *Id.*

(c) Puffendorf l. 3. §. 30.

La manœuvre du roi qui attiroit l'attention de Tilli du côté de la hauteur, où j'ai dit qu'il avoit ſa groſſe artillerie, aura donné le tems au maréchal Horn de ſe reconnoître. La confuſion étoit parmi les Impériaux; il n'aura pas perdu un inſtant pour l'augmenter; il les aura harcelés, pourſuivis, & aura détaché alors quelque cavallerie contre ceux qui pilloient les bagages des Saxons. Cela eſt plus naturel que de ſuppoſer que le roi ait quitté un poſte d'où dépendoit le gain de la bataille pour donner la chaſſe à ces pillards (*d*).

(d) Gualdo p. 81 & 82.

Guſtave avoit déja fait charger à pluſieurs repriſes les quatre régimens wallons, qui étoient réduits à ſix-cent hommes, lorſque la nuit ſurvint (*e*) qui favoriſa la retraite de Tilli.

(e) Hart T. I. p. 654 & 655.

Tilli accompagné des généraux Furstenberg & Cronenberg fit sa retraite alors avec ce petit reste de braves gens, & prit la route de Halle, abandonnant le champ de bataille à son vainqueur. Retraite de Tilli.

Un grand nombre de fuyards tirérent du côté d'Halberstadt où Pappenheim étoit déja & où il rejoignit le comte de Tilli. Pappenheim avoit sans doute fait sa retraite par Hambourg & Staffurth.

En rapprochant les principales circonstances, on voit aisément celles qui décidérent du gain de la bataille. D'abord l'ordonnance des Suédois étoit fort supérieure à celle des Impériaux. Les différentes espéces de troupes y étoient placées de maniére qu'elles se défendoient mutuellement. J'ai expliqué cette défense mutuelle dans le *Tableau Militaire*. Si l'ingénieuse ordonnance des brigades n'avoit pas été d'un si grand avantage pour les Suédois, jamais leur aile gauche dégarnie par la retraite précipitée des Saxons n'auroit pû résister à Tilli, lorsqu'il vint fondre sur cette aile avec des forces supérieures. Le terrein dans cet endroit n'étoit pas plus favorable à l'un qu'à l'autre. Il n'y avoit donc que l'habileté de Gustave qui contrebalançât l'impulsion des masses de Tilli, & qui rendit leur choc inutile. De ce qui décida du gain de la bataille.

Il est sûr que le demi-quart de conversion que le roi fit faire à son aile droite décida de la victoire. Ce mouvement dérobé à l'ennemi rendit le Suédois maître du poste de l'artillerie, & le porta dans le flanc des Impériaux, qui furent forcés de reculer. Mais ce mouvement décisif ne se seroit pas fait, si le comte de Tilli n'y avoit donné lieu; Ainsi les fautes qui se firent du côté des Impériaux contribuérent au succès des Suédois autant que la valeur & l'habileté de Gustave-Adolphe.

Les fautes que Tilli & Pappenheim firent dans cette journée se trouvent être les mêmes. Le généralissime quoique dans un âge qui auroit dû modérer son feu, étoit tout aussi emporté que Pappenheim. On pourroit en quelque sorte excuser ce dernier, en disant qu'il ne s'attendoit pas à voir Tilli quitter son poste & s'éloigner avec le corps Fautes qui se firent du côté des Impériaux.

de bataille; que par-là Pappenheim ſe vit tout d'un coup ſéparé du gros de l'armée. D'autant plus qu'il s'étoit porté ſur la gauche pour prendre les Suédois en flanc, & qu'il l'avoit fait avec un peu trop d'ardeur. Seul avec ſa cavallerie il ne pouvoit pas culbuter l'aile droite des Suédois, il lui falloit un ſoutien d'infanterie, & Pappenheim comptoit ſur le corps de bataille. On peut ajoûter que s'il avoit pu prévoir le mouvement de Tilli, il auroit fait retraite de bonne heure, & ſeroit venu ſe rejoindre au gros de l'armée. Guſtave ne ſe ſeroit pas emparé ſi facilement du poſte de l'artillerie, & la victoire étoit douteuſe. Dès que l'aile gauche commandée par Pappenheim commença à perdre du terrein, le grand objet du maréchal Bannier fut ſans doute d'empêcher cette aile de regagner le gros. Auſſi voyons-nous qu'il pouſſa les fuyards du côté de Lindenthal. Ce mouvement couvroit celui que le roi faiſoit en même tems & qui décida de la victoire.

Ce n'étoit pas une faute à Tilli de tomber ſur l'aile gauche des Saxons. Il avoit commencé par faire attaquer les deux ailes de l'armée combinée: il attendoit le réſultat de ces deux opérations pour ſeconder celui de ſes lieutenants qui auroit l'avantage: il voyoit que le ſuccès étoit incertain du côté de Pappenheim, & que les Saxons à l'aile gauche attaqués par Furſtenberg commençoient à perdre du terrein: il ſuivoit ſon plan en cherchant à pourſuivre ſes avantages. Mais en quoi il fit mal, c'eſt qu'il porta toutes ſes forces contre les Saxons. Quatre brigades d'infanterie ſuffiſoient pour achever ce que Furſtenberg avoit ſi bien commencé. Au lieu qu'en s'éloignant du champ de bataille avec le gros de l'armée, il cédoit du terrein, ſans ſavoir ſi Pappenheim étoit aſſez fort pour tenir le roi en échec.

Quelques auteurs ont prétendu que la cavallerie legére qui s'étoit jettée ſur le bagage des Saxons fut en partie cauſe de la perte de la bataille. En conſéquence ils en rejettent la faute ſur le généraliſſime qui n'auroit pas dû lâcher la bride à ces pillards. Mais on peut répondre à cela que cette faute, ſi c'en eſt une, eſt ordinaire partout où ces ſortes

de gens trouvent à piller, & qu'elle ne décida de rien ici. On voit donc que ce que j'ai dit d'abord, eſt vrai: que Tilli & Pappenheim firent les mêmes fautes. Le dernier s'éloigna trop du gros de l'armée, & Tilli pourſuivit les avantages de ſon aile droite avec trop d'ardeur. On peut ajoûter que ce qui contribua encore à la défaite des Impériaux fut que Tilli attaqua ſur une ſeule ligne, & combattit ſans la réſerve.

Avantages du terrein.

Quant aux prétendus avantages que Tilli retiroit du terrein, on peut juger par le plan que j'en donne & par la deſcription que j'en ai faite, ſi ces avantages étoient auſſi conſidérables qu'on le dit. Il n'eſt pas douteux qu'une hauteur à pente douce ne rende le feu de l'artillerie plus raſant. Mais on ne voit dans aucune relation que d'un côté le canon ait eû quelque ſupériorité ſur l'autre. La pente de ces collines eſt ſi douce que ceux qui tiroient de bas en haut ou de haut en bas avoient le même avantage. Les Suédois ne pouvoient pas non plus être fatigués en montant des hauteurs dont la pente eſt inſenſible. Ainſi le terrein ne donnoit aucune ſupériorité aux Impériaux.

Voilà ce qu'on peut dire de plus certain ſur cette célébre bataille, en conſultant les relations des auteurs les plus dignes de foi, & en accordant les détails qu'on y trouve avec la nature du terrein & les régles du métier. Je finirai par relever quelques fautes dans ces relations, qui pourroient induire en erreur.

De la relation du comte Gualdo.

Le comte *Gualdo* frappé du mérite du maréchal comte de Pappenheim n'a des yeux que pour lui. Dans la relation qu'il donne de cette bataille Pappenheim eſt partout & toûjours aux mains avec les meilleurs généraux de Guſtave-Adolphe, ſans qu'on puiſſe voir la liaiſon de ces mouvemens, ni concevoir comment il ſe trouve vis-à-vis d'eux ou les généraux Suédois aux priſes avec lui. Je ne nie pas que le comte de Pappenheim pour ſa perſonne n'ait pu par un détour ſe trouver à l'attaque du dernier poſte, & qu'il n'ait contribué à ſauver Tilli. Il pouvoit avoir laiſſé à un officier de confiance le ſoin de faire la retraite de l'aile gauche. Mais que la cavallerie de Pappenheim ſe ſoit trouvée

à l'attaque, c'eſt ce qui n'eſt pas croyable. Bannier n'aura ſurement pas donné le tems à cette cavalerie de ſe rejoindre au gros de l'armée. D'ailleurs le comte de Pappenheim trouvé parmi les morts eſt une circonſtance contraire à la vérité hiſtorique, & qui feroit croire que dans toute cette deſcription l'auteur italien a plus travaillé d'imagination que de mémoire. Je me ſuis conformé au rapport du plus grand nombre qui aſſure que Pappenheim ne revit Tilli qu'à Halberſtadt. *Chemnitz*, *le Théatre de l'Europe* & *Khevenhuller* ſont d'accord là-deſſus.

De la relation du docteur Hart.

Il eſt vrai que le docteur *Hart* repréſente le maréchal comte de Pappenheim combattant dans l'obſcurité, à la tête de ſeize eſcadrons qui s'étoient ralliés à moitié chemin de Leipſic & du champ de bataille (*a*). Mais il oublie qu'il a dit quelques pages plus haut (*b*) que les Wallons ſe tirérent des mains des Suédois à la faveur des ténébres, & que ce furent eux qui firent la retraite. Cette apparition de Pappenheim me paroit comme tant d'autres circonſtances tout auſſi peu croyables qu'on trouve dans les relations de cette bataille, faites par des gens qui n'étoient pas militaires.

(*a*) Hart T. I. p. 667.

(*b*) *Id.* p. 655.

De la relation de M. de M.

C'eſt ainſi que M. de M. (*c*) dit que Tilli avoit ſa gauche couverte par le bois de Lindenthal & ſa droite appuyée à la Pleiſſe. Cette poſition peut être bonne, mais ce n'étoit pas celle des Impériaux qui avoient la Pleiſſe derriére eux & non à l'aile droite. Il ſe trompe auſſi quand il dit que les quatre régimens wallons ſe rallièrent & *gagnérent la bordure du bois de Linckel d'où le roi s'approchoit en perſonne* (*d*). Ils auroient mal choiſi de prendre leur retraite de ce côté-là, dès qu'on ſuppoſe les Suédois déja maîtres du poſte de l'artillerie. Il étoit bien plus naturel que ces quatre régimens gagnaſſent la bordure du petit bois dont j'ai parlé qui étoit derriére l'armée. Je ne trouve pas même le bois de Linckel aſſez vieux pour croire qu'il ait éxiſté dès ce tems-là. Les plus vieux arbres ſont des ſapins qui n'ont ſurement pas cent-cinquante ans. Le reſte du bois ſur le chemin de Landsberg à Leipſic n'en a pas trente. D'ailleurs ce bois qui peut avoir à peine un quart

(*c*) M. de M. T. III. p. 290.

(*d*) *Id.* p. 315.

AILLE DES IMPERIAUX

Ligne		Reserve				Nombre d. Regim.	
ms des egimens	Commandans des Regimens	Generaux Comm.	Les No.	Noms des Regimens	Commandans des Regimens	Cavalerie	Infanterie
rode dobrandt rsica		FUGGER et MANSF.	30 31 32	Montecuculi Montrezi Michna	Schweitzer		16
velli irstenberg Wallenstein nkart nzague ntrees chenberg	Spaan	OFFICUTZ	27 28 29	Geisa Officutz Deffurth	Geisa		17
mbaillon menberg							

D. Camp du General Tilli pré… depuis le 5. jusqu'a…
. Sa Marche depuis Eutriz…
E. Premiere Position de…
. Leur groſſe Artillerie de…
. Avant garde du Roi couv… Saxons au Paſſage du…
. Colonne des Suedois.
Colonne des Saxons.
L. Deploïement des deux…
N. Premiere Position de…
. Batteries des Suedois.
. Batteries des Saxons.
. Cavallerie Imperiale atta…
. Pappenheim attaquant l…
. Deroute des Saxons.
U. Position des Imperiaux s… l'aile gauche des Sued…
X. Seconde Position de l'ail…
Z. Seconde Position de leur…
. Regimens envoiés par le F…

…riaux de l'aile gauche.
…uit et couvre en même tems l'aile droite dans …ition.
…ion de l'Infanterie Suedoise Soutenant …Roi qui attaque l'Artillerie F. des Impériaux.
… des Imperiaux.
…fanterie et quelque Cavallerie couvrant la retraite.
…aque,
…uite.

…s Impériaux

Suedois

Saxons

…otons de Mousquetaires.

…Mille ord. d'Allemagne.
…. Pas ordinaires.

Elster Ri…

…ilippe Ri…

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

quart de mille de diamétre, n'étoit pas alors de moitié auſſi grand qu'il eſt à préſent. La meilleure partie étoit en champs labourés, & l'on voit encore les bornes qui ſéparoient les piéces de terre. Je paſſe à l'hiſtoire de la bataille de Lutzen.

Bataille de Lutzen.

Opérations de Walſtein en Saxe.

Le lecteur ſe rappellera que Walſtein quittant la Franconie, vint mettre le ſiége devant Leipſic le 18. octobre (*a*). Il avoit fait occuper trois villes ſur la Saale, Merſebourg, Naumbourg & Halle. Le château de cette derniére dit le Moritzbourg tenoit encore, & la petite garniſon ſuédoiſe qui le défendoit ne ſe rendit qu'à Pappenheim (*b*). Mais cette réſiſtance n'empéchoit pas le duc de Friedland d'être maître de la Saale, & elle lui étoit néceſſaire pour faciliter ſa jonction avec le comte de Pappenheim qui venoit du Weſer & qui devoit paſſer la Saale à Merſebourg (*c*). Leipſic s'étoit rendu le 22. & le Pleiſſenbourg le 23. Le généraliſſime avoit beſoin de conſerver la communication de la Saxe avec la Bohéme. Dans ce deſſein il fit occuper Zwickau par le régiment du Suys, & envoya le colonel Contreras à Altenbourg avec le ſien (*d*). Il fit auſſi garder Chemnitz & Freyberg (*e*).

(*a*) Gualdo p. 206.

(*b*) Hart T. II. p. 494.

(*c*) M. de M. T. IV. p. 380.

(*d*) *Id.* p. 385.

(*e*) *Id.* p. 388.

L'électeur de Saxe étoit alors du côté de Torgau avec quinze-mille hommes (*f*) ou huit-mille ſelon d'autres (*g*). Le premier deſſein de Walſtein avoit été de s'aſſurer du pont de Torgau, de venir prendre Dresde & de ſe rendre maître de l'Elbe. Il s'avançoit avec toute l'armée & étoit déja arrivé à Eulenbourg, lorſqu'il apprit que le roi venoit d'entrer dans Erfurt. Perſonne ne pouvoit douter que le but du monarque ſuédois ne fût de venir au ſecours de la Saxe (*h*). A cette nouvelle Walſtein revint ſur ſes pas, traverſa Leipſic & fut camper près de Weiſſenfels. Il détacha les colonels Suys & Breda avec ordre de rentrer dans Naumbourg dont il avoit retiré la garniſon, & de garder le pont de Kœſen ſur la Saale, qui eſt à un mille de Naumbourg ſur la route d'Erfurt à Leipſic. Le Kœſen qui eſt dans un défilé

(*f*) De Prade p. 261.

(*g*) Hart T. II. p. 502.

(*h*) M. de M. T. IV. p. 380.

du camp la Saale l'espace d'un quart-mille, & on arrive à Schulpforta. Depuis là elle coule jusqu'à Naumbourg. L'infirmerie de cette ville dans la Saale bordée de chaque côté de hauteurs fort escarpées & qui forment un défilé profond le long de cette riviére. Naumbourg est à trois milles de Weissenfels où j'ai dit que Walstein avoit son camp. La ville est dans un vallon & derriére elle s'éléve une roche pelée sur laquelle est bâti le château (a). Walstein le fit occuper par le comte de Colloredo, comme un poste d'avertissement. L'aile droite des Impériaux campoit sur la hauteur vis-à-vis du château dans des vignobles. L'aile gauche étoit alignée à Langendorf, & le front du camp étoit couvert par le défilé de Greifelbach. Ce camp étoit très-avantageux. Car en faisant occuper la hauteur dite *Nassen-Hugel* & le bois de Reussen à quelque distance de l'aile gauche, Walstein étoit maître du défilé de Rippach qu'il avoit sur ses derriéres. Dans cette position l'aile gauche étoit appuyée au ruisseau dit *Klettenbach* qui tombe à un mille de-là dans le Rippach près de Webau. Le détachement sous les ordres de Breda & Suys que Walstein avoit envoyé pour s'assurer de Naumbourg & de Koesen rebroussa chemin, trouvant Naumbourg déja occupé par le colonel Brandstein des Suédois (b). Walstein ne pouvoit plus douter de l'approche du roi.

(a) M. de M. T. IV. p. 382.

Assiette & avantages du camp de Walstein près de Weissenfels.

(b) Th. Eur. T. II. p. 747.

Il décampa de Weissenfels le 4. de novembre, passa le Rippach, & fut asseoir son camp du côté de Merlebourg entre le Flos-Graben & la Saale, ou pour mieux dire, son armée canonnoit dans ces environs, & les villages qu'il avoit fait occuper le long du Rippach lui servoient de poste avancé. Pappenheim fut envoyé du côté de Halle qui est pour le moins à deux milles de Merlebourg. Il devoit faire le siége de Moritzbourg défendu par quelques Suédois convalescens (c), que Walstein n'avoit pas eu le tems de forcer. Ceci se passoit le 4. de novembre.

Walstein quitte Weissenfels & va camper près de Merlebourg.

Pappenheim est détaché.

(c) Hart T. II. p. 498.

J'aurois dû dire que Walstein avant de s'éloigner de Weissenfels laissa le colonel Colloredo dans ce château avec une petite garnison.

Il convint avec lui que si le roi avançoit du côté de Weissenfels, il en donneroit avis par trois coups de canon (a).

(a) M. de M. T. IV. p. 401.

Le roi passa la Saale le 30. octobre sur deux colonnes. La première formée de toute la cavallerie avoit pris sur la gauche, & avoit passé la riviére à gué près du village d'Abenbourg à un demi-mille de Naumbourg. La seconde colonne composée de l'infanterie passa la Saale sur le pont de Kœsen. Ces deux colonnes laissant Naumbourg sur la gauche prirent leur camp; l'aile gauche ayant Grochlitz pour appui, l'hôpital & la ville étant sur les derniéres, & l'aile droite appuyée à la Saale. Le roi fit jetter deux ponts sur cette riviére, un près de Kosbach plus connu dans les nouvelles cartes sous le nom de Rosbach. Ce village est situé à l'Ouest de Naumbourg de l'autre côté de la Saale, à deux milles d'un autre *Rosbach* plus connu encore par la bataille que les François y perdirent contre les Prussiens l'année 1757. L'autre pont étoit près du passage dit *Halliſche-Furth* à un quart de mille au nord de Naumbourg. Gustave fit en même tems détruire tous les ponts qui étoient sur l'Unstrut depuis Naumbourg jusqu'à Freybourg. Le 3. de novembre l'armée suédoise cantonna, l'infanterie dans Naumbourg, & la cavallerie dans les villages voisins. Le roi fit tracer un retranchement autour de la ville, dont les deux ailes étoient appuyées à la Saale. Ces précautions dont le monarque suédois fit usage sont bien remarquables, elles prouvent qu'il sentoit toute l'importance du poste de Naumbourg pour couvrir le passage de la Saale (b).

Le roi passa la Saale.

Les Suédois cantonés dans Naumbourg & aux environs.

(b) Th. Eur. T. II. p. 747.

Le dessein du roi ne fut pas d'abord de s'engager dans une bataille. Il cherchoit à opérer sa jonction avec l'armée de l'électeur de Saxe qui étoit comme j'ai dit du côté de Torgau. Dans cette vue l'électeur devoit passer la Mulde à Eulenbourg, le roi marcher à Pégau, & la jonction se devoit faire à Grimma (c).

Jonction projettée de l'armée du roi avec celle de l'électeur de Saxe.

(c) Hert. T. II. p. 502.

Le 5. le roi prit en effet sa marche de Naumbourg à Pégau par Wethau, Plotha & Gleitzberg. En marche il apprit que Wallstein

Marche, faite en conséquence.

(a) M. de M. T. IV. p. 391.

(b) Hart T. II. p. 510.

étoit dans la plaine de Lutzen (*a*). La veille on lui avoit présenté une lettre interceptée, adressée à un officier de Querfurth; elle contenoit l'ordre d'aller joindre le corps de Pappenheim à Halle (*b*). Cette lettre pouvoit être un masque pour faire croire Walstein affoibli. Mais on fit des prisonniers, on les fit parler, & Gustave ne douta plus que Pappenheim ne fût détaché de la grande armée. C'étoit le moment d'attaquer Walstein.

Changement de marche pour attaquer Walstein.

(c) M. de M. T. IV. p. 401.

La marche se fit en laissant Weissenfels à un demi-mille sur la gauche. Enforte que le comte de Colloredo qui étoit resté dans le château vit passer l'armée, donna le signal dont il étoit convenu de trois coups de canon & se retira en diligence (*c*). A ce signal tous les régimens répandus dans les environs se rendirent aux rendez-vous qui leur étoient assignés, surtout ceux postés le long du Rippach. Ils occupoient les villages de Posern, petit & grand Gœhrn, Pœrsten & Rippach, & étoient commandés par Isolani, qui avoit son quartier dans Rippach, ayant auprès de lui ses croates & un régiment de cuirassiers (*d*). Il ne faut pas confondre ce village avec le ruisseau de même nom qui prend sa source dans le bailliage de Weissenfels & tombe dans la Saale près de Dœhlen à un mille de Weissenfels. Il fait en quelque façon limite entre ce bailliage & celui de Lutzen. La largeur de son lit est entre huit & dix pieds sur trois à quatre de profondeur, & deux ou trois de bords. Son fond est marécageux. Il se déborde au printems & couvre les prairies qui sont sur ses bords. Ces prairies étant fort basses & humides, sont entrecoupées par de fréquentes saignées. Le défilé dans lequel passe ce ruisseau est important, & les hauteurs considérables. Celles du côté de Weissenfels d'où le roi venoit sont en grande partie dominées par les hauteurs du côté de Lutzen que les Impériaux occupoient. Le *Grunbach* qui coule du côté de Lutzen se joint au Rippach près du petit Gœhrn derrière Posern, & ces deux ruisseaux coulent chacun dans un défilé difficile à passer. La marche du roi par le chemin qu'il avoit pris devoit le

(d) Hart T. II. p. 511.

Description du ruisseau & du défilé de Rippach.

conduire à Posern dans l'après-midi du 5. novembre. Ce village étoit un poste des Impériaux qui ne pouvoient pas y rester longtems, parce qu'il est sur la pente de la hauteur du côté de Weissenfels. Dès que le roi étoit maître de la hauteur, il l'étoit aussi du village, & on y enleva un capitaine (a). Gustave ne jugea pas à propos de passer le Rippach à Posern, parce que dès qu'on sort du village on a devant soi deux petits bras du Rippach, l'un qu'on passe à gué & l'autre sur un petit pont de pierres près d'un moulin. Au bout du pont on trouve un chemin étroit, raboteux & très-difficile à monter qui conduit à une hauteur dominant celle qui est vis-à-vis. A peine a-t-on fait quelques centaines de pas sur cette hauteur qu'il faut descendre par un chemin tout aussi étroit & rapide. On passe alors le Grunbach sur un pont près du petit Gœhrn, & on s'engage de nouveau dans un défilé qui conduit enfin à des hauteurs toutes fort élevées & qui dominent les environs de Weissenfels.

Poste de Posern forcé.

(a) M. de M. T. IV. p. 402.

Description du terrein.

Ce terrein n'étoit pas favorable au passage. Gustave garda les hauteurs, longeant au-dessous de lui le Rippach sur la droite AA & passa ce ruisseau près du village de Rippach que d'autres nomment Hilpritz. J'ai cru devoir faire entrer l'attaque de Rippach dans le plan de la bataille de Lutzen comme un événement très-remarquable qui appartient à l'histoire de cette bataille. Je puis répondre de l'exactitude de ce plan, ayant levé le terrein & examiné les circonstances de ce passage avec le plus grand soin. Comme je cherchois à m'assurer de l'endroit où il s'étoit fait, on me fit voir à Lutzen une chronique de cette ville en manuscrit, & qui n'a point été imprimée parce que l'auteur est *mort* avant d'avoir mis la dernière main à son ouvrage (a). J'ai tiré de ce manuscrit ce qui regarde l'affaire de Rippach, pour en donner

Gustave passe le Rippach.

(a) Le titre porte: *Sammlung historischer Nachrichten von der Stadt Lutzen, von Sigismund Burger, Pastor und Senior zu Lutzen. An. 1761.* L'auteur cite le Mſc. de *Welpius*, & celui de la *Relation de Ludewig* en quatre tomes. J'ai fait d'inutiles recherches pour découvrir l'existence de ces Mſc. Je suis sûr qu'on y trouveroit des choses intéressantes qui ont échappé au pasteur de Lutzen parce qu'elles n'entroient pas dans son plan. Je prie ceux qui ont quelque connoissance de ces Mſc, de me dire où je pourrois les trouver.

dix-huit-cent pas du Feldmuhle. Ce village auroit pu ſervir de point d'appui à l'aile droite de Walſtein qui n'eût eû alors tout au plus que ſix gorges à faire garder. Ces poſtes ſoutenus par une bonne réſerve n'auroient jamais été forcés par des troupes quelqu'intrépides qu'on les ſuppoſe, qui ne pouvoient gravir ces hauteurs qu'avec peine & n'y arriver que haraſſées & hors d'haleine. J'ai vu dans la derniére guerre un corps moins nombreux garder les défilés depuis Frauenſtein juſqu'à l'Elbe qui faiſoient pour le moins une ligne de cinq milles d'Allemagne. Ainſi il eſt à croire qu'il n'y avoit que quelques régimens L M que Walſtein avoit détachés pour faciliter la retraite des fuyards & arrêter la pourſuite des Suédois.

(a) Chemnitz p. 462. Th. Eur. T. II. p. p. 748. Puffendorf l. 4. §. 63. Sold. Suédois p. 470. Hart T. II. p. 512. M. de M. T. IV. p. 401.

Je conviens que Walſtein, en comptant moins ſur la ſupériorité de ſes forces, auroit mieux fait de ſe couvrir du défilé de Rippach. Il étoit ſans doute de meilleure défenſe que le foſſé qu'il mit en front de ſon armée, & bien plus important que celui du Lober, que Tilli avoit devant lui à la bataille de Breitenfeld & qu'on lui reproche de n'avoir pas mis à profit. Les Suédois gagnérent à cette affaire un étendart (*a*).

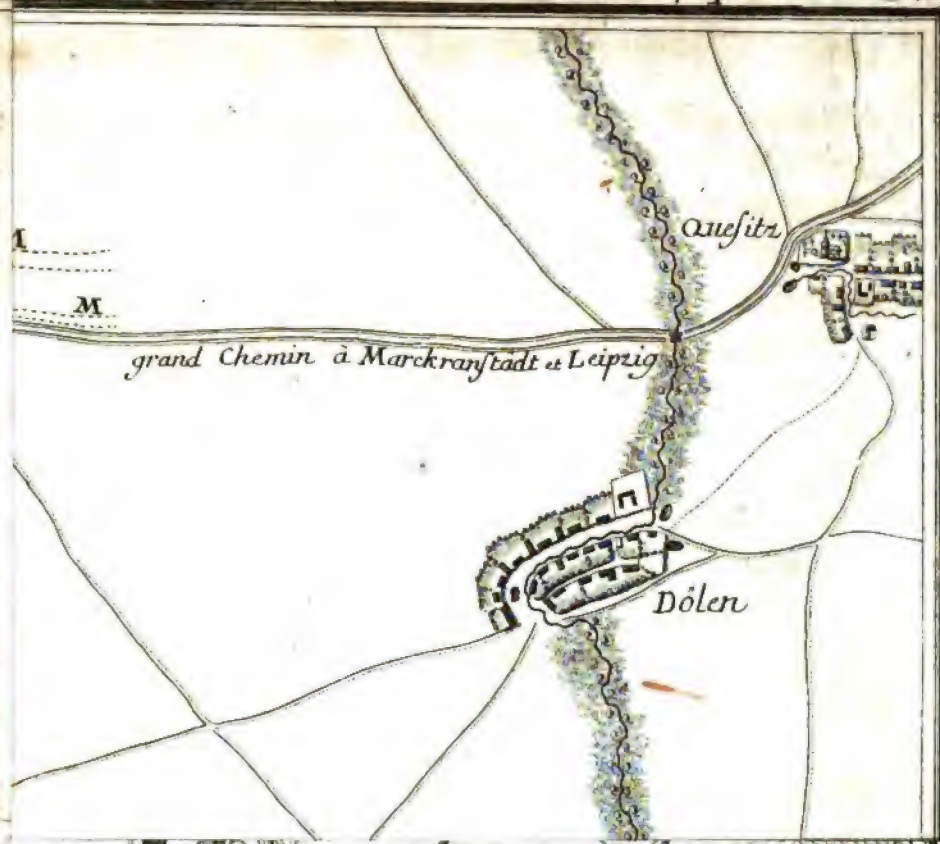
Ce qui ſe fit après le paſſage du Rippach.

Il eſt probable que Guſtave ſe voyant maître du défilé de Rippach fit paſſer l'armée le même ſoir, & reſta la nuit de l'autre côté du défilé, ſon deſſein étant d'attaquer Walſtein à la pointe du jour. Il eſt auſſi probable, que toutes les troupes qui compoſoient l'armée de Walſtein ſortirent de leurs quartiers de cantonnement le 5. dès que le comte Colloredo eût fait tirer les trois coups d'avertiſſement; & qu'elles ſe raſſemblérent dans les plaines de Lutzen qui étoient le rendez-vous général (*b*). Chemnitz & Puffendorf diſent que Walſtein n'arriva ſur le champ de bataille que le 6. de grand matin, & que ce ne fut qu'alors qu'il fit travailler à élargir les deux foſſés du grand chemin de Lutzen. Ils confondent l'armée avec les troupes des poſtes avancés & celles détachées pour les ſoûtenir. Celles-ci peuvent avoir paſſé la nuit à Rœcken & rejoint le lendemain de grand matin. Dès que Walſtein ſçut que le défilé de Rippach étoit forcé, il vit qu'il

(b) Hart T. II. p. 515. M. de M. T. IV. p. 401.

alloit

Discours sur la Bataille. p. 433. N.re 2.



PLAN DE LA BATAILLE DE LÜTZEN, gagnée par les Suedois le VI Nov.bre MDCXXXII

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

allois être attaqué. Il se disposa pour la bataille & attendit les Suédois derriére un double fossé qui couvroit le front de son armée.

Du nouveau plan de bataille de Lutzen.

Tous les plans que j'ai vus de la bataille de Lutzen ont le même défaut qu'on trouve dans ceux de la bataille de Breitenfeld. Ce défaut vient de ce qu'au lieu de lever le terrein à vue d'oiseau, on le représentoit en perspective, & qu'on s'attachoit plus à faire une belle estampe qu'à donner un plan éxact. Ceux qu'on trouve de cette bataille dans le *Traité de la Colonne du chevalier de Folard* & dans la *nouvelle histoire de Gustave-Adolphe par M. de M.* sont du moins fidélement copiés de celui de Mérian dans le Théatre de l'Europe, qui est encore le meilleur qu'on eût. Car pour le plan que le docteur Hart a inséré dans son ouvrage, il est absolument fautif. Mais comme le meilleur de tous est encore très-défectueux & ne satisfait point un homme du métier, j'ai fait pour la bataille de Lutzen ce que j'avois fait pour celle de Breitenfeld: j'ai été sur le terrein que j'ai levé à vuë d'oiseau: j'ai tâché que rien ne m'échapât, & je me suis assuré sur les lieux-mêmes de tous les changemens que le terrein pouvoit avoir éprouvés depuis cent-quarante ans. Ainsi l'on peut se fier à ce plan tant pour la connoissance du local que pour l'intelligence des manœuvres.

Description de la ville de Lutzen, & du champ de bataille.

Lutzen est à deux milles & un quart de Leipsic, à deux milles & demi de Merseburg, à quatre milles & demi de Halle, à un mille & un quart de Weissenfels, & à quatre milles & un quart de Naumbourg. C'est une petite ville d'environ trois-cent maisons, où il y a encore un ancien château avec une tour. Ce château situé au midi de Lutzen est assez bien bâti & entouré de deux fossés avec un rempart entre-deux qui n'est plus qu'une chaussée. La porte est casematée & le pont-levis lui sert de fermeture. Je n'ai trouvé dans ce château aucun monument de la bataille. Les vieux mousquets que M. de M. dit y avoir vus en 1717. (a) n'y sont plus. Mon objet étant de m'assurer du local & de la position des deux armées, il m'importoit de savoir si Lutzen a été rebâti sur l'ancien terrein & s'il n'est pas plus grand qu'il

(a) M. de M. T. IV. p. 395.

n'étoit alors. Or voici deux choſes qui ne permettent pas de douter que Lutzen ne ſoit encore ce qu'il étoit alors pour l'étendue. C'eſt le même foſſé qui l'entoure, & les murs de la ville faits de gros cailloux ſont fort antérieurs à la guerre de trente ans. On a voulu m'aſſurer qu'avant que cette ville fût brûlée, ſes fauxbourgs étoient plus grands qu'ils ne ſont aujourd'hui, & qu'ils s'étendoient preſque juſqu'aux moulins. Cela peut être. Mais l'époque de la ruïne de ces fauxbourgs peut être auſſi plus ancienne que le tems où Walſtein fit mettre le feu à cette malheureuſe ville qui fut réduite en cendres. Car avant cela elle avoit été détruite par le feu ſept fois depuis 1596 juſqu'à 1629. (a) Je croirois même que l'élévation de terre en forme de rideau qu'on trouve au levant de la ville entre les portes *Oberthor* & *Knoblochthor* n'étoit originairement qu'un rempart formé de la terre qu'on avoit tirée du foſſé de la ville, lequel s'eſt encore accru des décombres de tant de maiſons ruïnées. On y voit à préſent quelques granges bâties à la place de l'ancien fauxbourg, & à deux-cent pas de ces granges ſont les moulins à vent dont il eſt parlé dans toutes les deſcriptions de la bataille de Lutzen. Mais de quatre qu'il y avoit alors il n'en reſte plus que deux. Au reſte les plans qui repréſentent ces moulins ſur une hauteur ſont fautifs. Il n'eſt pas poſſible qu'il y ait jamais eû à cette place des hauteurs telles qu'on les trouve marquées dans le plan adopté par le docteur Hart. Les moulins & la maiſon du meunier ſont encore à la place où ils étoient au tems de la bataille, & on peut aſſurer qu'il n'y a pas dans toute l'étendue du champ de bataille un ſeul tertre à qui on puiſſe abuſivement donner le nom de hauteur. M. de M. n'eſt pas plus éxact quand il dit (b) que ces moulins ne ſont qu'à environ cinquante pas de la ville, & que le village de Meuchen en eſt éloigné *de trois à quatre-cent pas.* Il ſe trompe dans ces deux diſtances. Mais il a raiſon quand il dit que la *juſtice* eſt tout près du chemin de Lutzen à Merſebourg. Cependant comme deux chemins ménent à cette ville, M. de M. devoit avertir (c) qu'il parle de celui qui paſſe près des moulins

(a) Lamentatio I. Lutzenſium, oder erſte Buſs-Predigt gehalten durch Paulum Stockman, Paſtorem und des Amts Lutzen Seniorem. Leipſig 1735.

Situation des moulins à vent.

(b) M. de M. T. IV. p. 396.

Situation de la juſtice.

(c) M. de M. T. IV. p. 400.

& par Eutſch. Car le grand chemin de Merſebourg eſt ſur la gauche quand on ſort de Lutzen par l'*Oberthor* & qu'on va aux ſalines; & de ce chemin-ci il y a ſix à ſept-cent pas juſqu'à la juſtice en queſtion. J'ai obſervé que quand on eſt ſur ce grand chemin à la diſtance d'à-peu-près neuf-cent pas de Lutzen il paroit comme ſi le terrein où cette juſtice étoit placée, s'éleve inſenſiblement; auſſi nomme-t-on cette place *Galgen-Hugel* ou colline du gibet. Le grand chemin de Lutzen à Merſebourg eſt entre deux foſſés qui ont trois pieds de profondeur ſur autant de large. Ils ſont faits pour l'écoulement des eaux, parce que dans toute cette contrée le terrein étant bas & humide, ce chemin ſeroit impraticable ſans cela. Ainſi il eſt à croire que ces foſſés éxiſtoient déja au tems dont je parle. Ils ceſſent à un quart de mille de Lutzen.

La *juſtice* étoit derriére l'aile droite des Impériaux comme le remarque très-bien M. de M. (*a*), & non derriére le centre comme porte le plan adopté par M. Hart. Je dis *qu'elle étoit*, car elle eſt tombée de vétuſté: un poteau qui pourrit ſur terre eſt tout ce qui en reſte (en 1771). Depuis cette juſtice juſqu'au *Floſs-Graben* le terrein eſt extrémement uni, & forme une plaine humide entrecoupée de petits foſſés qui ſervent à deſſécher les terres; ainſi que cela ſe voit dans le plan. Mais comme ces foſſés ne ſont qu'accidentels & changent de place au beſoin, il n'eſt pas poſſible d'aſſurer ſi ceux marqués dans le plan éxiſtoient au tems de la bataille. Le grand chemin de Lutzen à Leipſic coupe cette plaine du couchant à l'eſt depuis Lutzen juſqu'au *Floſs-Graben*. J'aurai occaſion de parler de ce grand chemin en rapportant la poſition de l'armée impériale.

(a) M. de M. T. IV. p. 400. & 401.

Du terrein depuis la juſtice juſqu'au Floſs-Graben.

Le Floſs-Graben commence entre Eiſenberg & Zeitz. C'eſt un foſſé tiré de l'Elſter qui ſe décharge dans la Lupa non loin de Merſebourg. Ce canal entretient la communication de l'Elſter avec la Saale. Il m'importoit de le ſuivre ſur toute la longueur du champ de bataille, c'eſt à dire, depuis le village de Keya juſques paſſé la grande route de

Floſs-Graben.

Leipsic à Lutzen. J'ai trouvé qu'il différoit dans sa largeur comme dans la hauteur de ses bords. Près de Keya le canal a quinze pieds de large & trois à quatre pieds de bords. De-là jusqu'au fossé du moulin qui sort du Flos-Graben sa largeur est depuis vingt jusqu'à vingt-quatre pieds, & la hauteur de ses bords douze pieds. Depuis le fossé du moulin jusqu'au petit pont qui est sur le chemin de Meuchen il a dix-huit pieds de large sur trois à six pieds de bords. De ce petit pont jusqu'au grand chemin de Skœltzig sa largeur est depuis trente jusqu'à trente-cinq pieds & ses bords ont douze à quinze pieds de haut. De-là sur une longueur de huit-cent pas il a quinze jusqu'à vingt pieds de large sur trois & quelquefois six pieds de bords. Mais passé les huit-cent pas jusqu'au chemin qui mène à Tronicz il n'a plus que douze à quinze pieds de large & ses bords sont très-bas. Mais depuis ce chemin jusqu'au grand chemin de Leipsic, aussi loin que mon plan s'étend, il a douze à dix-huit pieds de large sur six à dix pieds de bords. Ce canal n'a qu'un pied d'eau, excepté au printems où l'eau monte jusqu'à deux pieds & demi, & alors il est couvert de bois flotté. Son fond dans toute l'étendue que j'ai parcourue est ferme & de gravier, & on ne peut douter que ce canal ne soit beaucoup plus ancien que la bataille que je vais décrire. A six-cent pas vers l'orient est le petit bois qu'on nomme le Skœltzig, dont le sol est marécageux surtout quand on approche du village de Skœllen. Au sud-est de Lutzen est le village de Meuchen, à huit cent pas du Flos-Graben quand on vient de Lutzen. C'est le même village que les historiens appellent Chursitz, sans que personne dans cette contrée se rappelle qu'il ait jamais éxisté un village du nom de *Chursitz*. Il est possible que Meuchen n'ait point appartenu jadis à l'évêché de Merseburg, mais qu'il ait fait partie du domaine de l'électeur, & que pour cette raison on l'ait désigné par le nom de *Churbesitz* & par corruption *Chursitz* (a)

Bois de Skœltzig.

Village de Chursitz.

(a) Ce qui donne lieu à cette conjecture c'est que le terme allemand *Churfurst* qui signifie *électeur* vient de Chur synonime de *Wahlen*, élire, d'où sont dérivés les verbes *kohren* & *auserkohren* choisir.

ou possession de l'électeur. On trouve dans tous les plans ce village placé entre Lutzen & le *Floss-Graben*. Mais cette faute provient de la maniére qu'on avoit alors de lever le terrein qu'on représentoit en perspective sans s'embarasser des distances. L'ingénieur chargé de dessiner ce terrein se sera placé dans le grand chemin de Lutzen à Leipsic; à cette distance l'œuil a pu aisément le tromper & donner lieu à cette faute, que j'ai rectifiée dans mon plan. On y trouvera aussi le fossé qui sort du *Floss-Graben* & dont l'eau fait aller deux moulins près de Lutzen. Il traverse le fauxbourg & va se perdre près de Zweschwitz dans un autre fossé qui traverse des prairies & abouit à la Saale. Ce fossé du moulin n'éxistoit pas au tems de la bataille. J'ai vû des vieillards à Lutzen qui m'ont dit que ce n'étoit alors qu'une coupure faite pour dessécher les terres, mais que de leur tems on l'avoit élargie pour en faire le fossé qu'on voit aujourd'hui. Depuis le *Floss-Graben* jusqu'à Lutzen il a quatre pieds de large sur trois de profondeur. Entre Lutzen & Zweschwitz il a deux pieds de profondeur sur quatorze de large, & ses bords ont dix à douze pieds de haut. Il est marécageux du côté de Zweschwitz; mais du côté de Lutzen il traverse des prairies qui ont jusqu'à cent pas de large & sont seches, & qu'on m'a assuré avoir été fort humides & fangeuses avant qu'on eût élargi ce fossé qui les a desséchées. C'est sans doute une des raisons qui empêcha le roi de marcher à Lutzen par sa gauche: c'étoit en automne, & par conséquent dans une saison où ces prairies n'étoient pas praticables.

Fossé du moulin.

Prairies remarquables.

On ne peut faire aucun fond sur la description que *Gualdo* a donnée de ce terrein. L'auteur n'avoit surement pas vû le champ de bataille. Il paroit que cette description a été faite d'après le plan de Dankarz qu'on retrouve dans le second tome de l'histoire de Gustave-Adolphe par M. Hart. Car on ne peut pas supposer qu'il ait fait la même faute que le docteur anglois, qui a vû le champ de bataille (*a*) & qui a inséré dans son ouvrage le plus mauvais de tous les plans qu'on avoit de cette célebre journée.

De la description de ce terrein par Gualdo.

(*a*) M. de M. T. IV. p. 400.

Diſpoſitions de Walſtein.

Auſſitôt que l'armée ſuédoiſe eut paſſé le défilé de Rippach, Walſtein fit ſes diſpoſitions, & occupa le terrein derriére le grand chemin A B qui conduit de Lutzen à Leipſic, prenant la poſition C C. En venant de Leipſic à Lutzen on paſſe le *Floſs-Graben* ſur un pont. Après quoi on longe ce canal l'eſpace de cinq-cent pas, où dans toute cette longueur il fait un des deux foſſés qui bordent le grand chemin. J'ai déja dit que ſa largeur eſt dans cet endroit entre douze & dix-huit pieds ſur ſix à dix pieds de bords. Ainſi le grand chemin n'a qu'un foſſé ſec dans cette étenduë de cinq-cent pas. Comme il importe beaucoup de connoître cette chauſſée qui tient une place diſtinguée dans l'hiſtoire de la bataille, je l'ai éxaminée avec ſoin. Pour donner même plus de clarté à la deſcription que j'en vais faire, je renvoye au Plan où l'on trouvera deux profils de cette chauſſée; fig. 1. & fig. 2.

Grand chemin de Lutzen à Leipſic.

Dans la longueur de huit-cent pas, elle eſt comme dans la fig. 1. où A B a huit pas de large ſur quatre pieds & demi d'élévation. C'eſt-là proprement la chauſſée pavée ſur laquelle roulent les voitures. De chaque côté C D & H G ont douze pas de large depuis le pavé juſqu'aux foſſés, & ſont preſque de niveau avec la campagne. Les foſſés que Puffendorf nomme *Flœſſe* (a) & qu'il ne faut pas confondre avec le *Floſs-Graben*, ont quatre pieds de large ſur trois de profondeur comme D E & H L. La terre qu'on en a tirée eſt élevée de trois pieds du côté des champs. Ce morceau me paroit nouveau, & je crois bien que la chauſſée n'étoit pas ſi haute au tems de la bataille qu'elle eſt aujourd'hui. Mais plus on approche de Lutzen & plus on voit qu'elle baiſſe, enſorte qu'à la fin elle a à peine un pied au-deſſus du niveau des terres. Son profil eſt alors comme dans la figure 2. *Gualdo* ne parle que d'un foſſé; mais Chemnitz, le Théatre de l'Europe, Puffendorf, Folard & d'autres ſont en cela plus croyables, qui diſent que Walſtein mit à profit les deux foſſés du grand chemin & les garnit de mouſquetaires (b).

(a) Puffendorf l. 4. §. 63.

(a) Chemnitz p. 464. Th. Eur. T. II. p. 749. Puffendorf l. 4. §. 63. Folard traité de la colonne p. 142. M. de M. T. IV. p. 398.

La maniére dont le généraliſſime garnit ce grand chemin eſt auſſi bonne que poſſible. Le plan conſervé dans le *Théatre de l'Europe* re-

préſente il eſt vrai les mouſquetaires impériaux placés fig. 2. dans les deux foſſés A & B & la terre du foſſé A fait l'effet d'un parapet ſur la chauſſée. Mais de cette maniére Walſtein n'auroit pû employer que la ligne de mouſquetaires qui auroient été dans le foſſé antérieur B. Car ceux qu'on ſuppoſe derriére n'auroient pu tirer qu'après que les Suédois auroient enfoncé la ligne B, & leur décharge faite ils étoient obligés de ſe rendre ou d'abandonner le foſſé. Mais en ſuppoſant la terre des deux foſſés faiſant une levée en parapet du côté de la campagne, comme c'eſt l'uſage, Walſtein en pouvoit tirer un tout autre parti. Les mouſquetaires placés dans le foſſé B étoient couverts par la terre de ce foſſé comme dans une tranchée. Le foſſé B avoit plus de profondeur même qu'il ne falloit en comptant les trois pieds de levée, mais il étoit aiſé d'y remédier. Quant à la ſeconde ligne de mouſquetaires, Walſtein avoit plus d'avantage à la ranger en C comme dans la fig. 2. & à faire tirer du foſſé A autant de terre qu'il en falloit pour faire un parapet au ſoldat. De cette maniére la premiére ligne pouvoit tirer au-deſſus de la ſeconde, & faire plus de mal à l'ennemi, en lui oppoſant un double rang de mouſquets. Mais pour rendre le feu plus dangereux encore & plus ſoutenu, derriére ces mouſquetaires étoient des carabiniers à cheval en D qui tiroient au-deſſus des deux lignes d'infanterie; ce qui rendoit le feu triple, & par conſéquent deux fois plus fort qu'il n'auroit été dans l'hypothéſe de celui qui a deſſiné le plan qu'on trouve dans le *Théatre de l'Europe*. *Gualdo* dit que Walſtein oppoſa aux Suédois quatre bataillons ſoutenus de cavallerie, qui les culbutérent ſur le revers du foſſé à coups de piques (*a*). Il ne faut pas que ces piquiers ayent été dans le foſſé mêlés avec les mouſquetaires. Je les ſuppoſe donc placés en C où ils pouvoient donner plus de jeu aux piques & s'en ſervir avec plus d'avantage.

Foſſés de ce grand chemin mis en état de défenſe.

(*a*) Gualdo p. 218.

Derriére ce double parapet à-peu-près vers le milieu du grand chemin le généraliſſime avoit fait planter ſept groſſes piéces de canon en D, & quatorze piéces étoient en E près des moulins à vent (*a*).

(*a*) Th. Eur. T. II. p. 751.

On voit par-là que Walstein avoit employé tout ce qu'il pouvoit imaginer pour défendre les fossés du grand chemin. Les Suédois auroient aussi trouvé plus de difficulté à passer ce double fossé, si les troupes chargées de le garder avoient pû être mieux soutenues (*b*).

(*b*) Tableau Militaire §. XXIII.

Position des Impériaux.

L'armée impériale rangée en bataille étoit presque parallèle au grand chemin à-peu-près à trois-cent pas derrière les fossés. L'aile gauche étoit appuyée au *Floss-Graben* & la droite au grand chemin de Merseburg derrière Lutzen. Walstein garnit de mousquetaires P les murs des jardins qui étoient dans le fauxbourg de Lutzen. Or dans cette contrée où le bois est rare on entoure les jardins de murs de terre grasse que les particuliers tirent de leurs champs où elle est en abondance & qu'ils pétrissent avec de la paille; & de-là vient qu'on les nomme *Wælterwænde*, comme qui diroit murs de torchis. Enfin les historiens nous disent que tandis qu'on rangeoit l'infanterie, une partie de la cavallerie vint se placer devant le grand chemin en question, & passa ensuite à l'aile droite (*c*).

(*c*) Th. Eur. T. II. p 749.

Marche du roi au champ de bataille.

Le roi à qui nous avons vû passer le défilé de Rippach avec toute son armée se mit en marche à la petite pointe du jour, après avoir passé la nuit au bivouac (*d*). Il est vrai-semblable que cette armée marcha en deux colonnes. Le bagage formoit la troisiéme. La cavallerie de la droite des deux colonnes faisoit l'avant-garde. La premiére colonne sur la gauche étoit composée de la cavallerie & de l'infanterie de la premiére ligne, & la seconde colonne formée des troupes de la seconde ligne. Toute l'armée prit sur la droite & marcha droit au *Floss-Graben* entre Keya & Rœcken, laissant le premier village sur la droite & le second sur la gauche. Le bagage resta en G près du village de Meuchen derriére le Floss-Graben.

(*d*) Gualdo p. 210.

Quelques historiens ont mis en question si le roi n'auroit pas mieux fait de prendre par sa gauche, de tourner Lutzen, & de tomber dans le flanc droit des Impériaux. La réponse de M. de M. est juste quand il dit

dit *qu'il n'y a point de chemin de ce côté-là* (a) s'il entend par *chemin* un paſſage difficile. (a) M. de M. T. IV. p. 403.

Les autres raiſons que le roi pouvoit avoir ſont: 1° Qu'en prenant cette route il n'auroit pu ranger ſon armée qu'à cinq-cent pas des Impériaux, où elle eût été expoſée à tout le feu de leur artillerie.

2° Son aile gauche eût été en l'air. Il n'y avoit que le village de Zelschen qui auroit pu ſervir d'appui à cette aile, mais le terrein étoit trop étroit pour que Guſtave pût déployer ſon armée entre Zelschen & Lutzen.

3° En prenant cette poſition le roi devoit ſur toutes choſes aſſurer ſon aile gauche. Pappenheim pouvoit arriver à chaque inſtant. Il venoit par Merſebourg, & cette aile gauche eût été la premiére attaquée. Voilà ſi je ne me trompe, les raiſons pourquoi le roi préféra de marcher ſur la droite & de s'approcher du *Floſs-Graben*.

Poſition des Suédois en bataille.

Les têtes des deux colonnes étant arrivées au foſſé du moulin (qui n'étoit point alors auſſi large ni auſſi profond qu'il l'eſt à préſent) elles purent ſe déployer à mille pas de l'ennemi, & s'alligner au point de vue que je ſuppoſe avoir été le village de Dœhlen. Dans la poſition que le roi avoit fait prendre à ſon armée, elle dépaſſoit le Floſs-Graben au-delà de mille pas, & la ſeconde ligne avoit le bois de Skœltzig derriére ſon aile droite. L'armée dans cet allignement fit un à gauche & ſe trouva en face des Impériaux HI. Guſtave fit placer vingt-ſix piéces de gros canon devant le front de l'infanterie en K: vingt petites piéces étoient aux ailes & cinq devant le front de chaque brigade.

D'abord Walſtein fit mettre le feu à Lutzen „craignant que dans „le combat les ennemis ne ſe fiſſent un paſſage par la ville pour tom„ber ſur les flancs de ſa droite qui étoit tout proche." (b) Ce ſont les paroles du chevalier de Folard. Chemnitz & l'auteur du Théatre de l'Europe ſont du même ſentiment (c). Mais M. de M. prétend que *cette conjecture n'a aucun fondement* (d). En conſéquence il hazarde une réflexion militaire qui n'eſt pas heureuſe. „Le roi de Suéde, „dit-il, n'avoit qu'à tourner la ville pour prendre Walſtein en flanc.

(b) Folard traité de la colonne p. 142.
(c) Chemnitz p. 464. Th. Eur. T. II. p. 749.
(d) M. de M. T. IV. p. 398.

„Il l'auroit pu encore mieux, ſi au lieu de marcher par ſa droite, il „eût marché par ſa gauche." L'auteur ne fait pas attention qu'il dit quatre pages plus bas „que la principale raiſon qui empêcha le roi de „défiler par ſa gauche, ce qui l'auroit mis dans le flanc de l'aile droite „de Walſtein, c'eſt qu'il n'y a point de chemin de ce côté-là, &c. (a) Enfin croyant devoir excuſer le roi de Suéde de ce qu'il n'a pas tourné Lutzen, *ce n'étoit pas*, dit-il, *une aile que le roi de Suéde vouloit battre, c'étoit l'armée entiére.* Je défie qu'on puiſſe dire quelque choſe de plus ridicule. Il ne convenoit pas non plus d'attribuer à une *fureur de bruler* (b) la néceſſité où Walſtein ſe trouva de faire mettre le feu à Lutzen. Ce général fit dans cette occaſion ce que tout officier intelligent auroit fait à ſa place.

(a) M. de M. T. IV. p. 403.

(b) *Id.* p. 398.

L'aile droite des Suédois attaque le double foſſé.

Le roi fit marcher droit au double foſſé que Walſtein avoit garni d'infanterie. L'armée, en avançant prit un peu ſur la gauche L. Plus elle gagnoit de terrein par ce mouvement & plus elle en laiſſoit à la cavallerie qui paſſoit le Floſs-Graben pour ſe former de l'autre côté & ſe joindre à l'aile droite. La figure du chemin montre que le roi qui menoit l'aile droite devoit arriver au foſſé ayant l'aile gauche commandée par le duc Bernard de Weimar. Les brigades ſuédoiſes de l'aile droite Nro. 21. & 22. firent la premiére attaque. Il falloit toute leur intrépidité pour forcer ce double retranchement (c). Le roi les fit ſoûtenir, elles délogérent l'infanterie, paſſérent les deux foſſés, & coururent s'emparer des ſept groſſes piéces D qui étoient plantées derriére le foſſé.

(c) Th. Eur. T. II. p. 750.

La cavallerie de la droite obligée de paſſer le Floſs-Graben ne pouvoit ſe former que ſucceſſivement. Elle tomba ſur les croates Nro. 13. de l'aile gauche, commandés par Iſolani, qui furent auſſitôt rompus & mis en fuite. Ils ſe renverſérent ſur les cuiraſſiers Nro. 11. & 12. y mirent la confuſion & fuirent tout d'une traite juſqu'à Markranſtædt à un mille du champ de bataille (d).

(d) Mém. de Montecuculi p. 17. M. de M. T. IV. p. 412.

Brigades impériales culbutées.

Les brigades Nro. 21. & 22. qui avoient emporté les foſſés firent la converſion à gauche N O & attaquérent le grand quarré plein

Nro. 10. de la seconde ligne de l'aile gauche des Impériaux. Les piquiers suédois courent sur ces mousquetaires rangés à dix de hauteur. Ceux-ci font une décharge de leurs mousquets, & n'ayant pas le tems de recharger mettent le sabre à la main. „Foible ressource, „dit le chevalier Folard, contre une tête de piquiers, quand ceux „qui leur sont opposés au centre de leur quarré ne peuvent se servir de „leurs piques ni les allonger au-delà des rangs des mousquetaires, pas „même les présenter." Les piquiers suédois poussent ces mousquetaires, les renversent sur les rangs de leurs propres piquiers, profitent de la confusion, entrent dans cette lourde masse & la culbutent (*b*). Ces deux brigades tombent sur le bataillon quarré d'Officutz Nro. 8. qui disparoît, & marchent contre le troisiéme Nro. 7. fort de seize compagnies qui fut soûtenue à propos par les régimens de cavallerie Piccolomini, Strozzi & Tersica Nro. 6. Haraucour en même tems s'avance à la tête du bataillon Nro. 9. fort de vingt-deux compagnies & tombe dans le flanc droit des brigades suédoises. Celles-ci reculent & sont contraintes d'abandonner les sept piéces de canon D. Le roi les rallie aussitôt, & les fait soutenir par quelque cavallerie; il se met à leur tête & les ramène au combat. Les Suédois reprennent la batterie, mais Gustave est tué.

(*b*) Folard traité de la colonne p. 144.

Les Suédois reculent.

Le roi est tué.

A l'aile gauche le duc Bernard de Weimar étoit venu aux mains avec l'ennemi plus tard; & s'il est vrai que Walstein garnit d'infanterie les murs des jardins du fauxbourg de Lutzen, le duc de Weimar aura commencé par faire déloger cette infanterie F pour assurer le flanc de l'aile gauche qu'il commandoit. En marchant aux fossés du grand chemin qui de son côté étoient encore garnis d'infanterie & en état de défense, il dut trouver moins de difficulté à déloger cette infanterie; parce que le roi ayant déja emporté une partie du grand chemin, le feu de ses mousquetaires enfiloit les deux fossés. Le duc les passa sans beaucoup de peine, & marcha droit à la maison du meunier. Cette maison & le jardin entouré d'un mur de torchis étoient

garnis d'Impériaux à ce que dit le comte *Gualdo* (*a*). Il fallut les en déloger; cela fait, le duc fit attaquer le poſte de l'artillerie près des moulins à vent. Ici la cavallerie de l'aile droite des Impériaux fit une vigoureuſe réſiſtance, ſe ſentant appuyée d'une groſſe brigade d'infanterie Nro. 2. en ordre quarré, & de quelques pelotons d'infanterie Nro. 5. (*b*). L'aile gauche des Suédois preſſée de toutes parts, éprouva le ſort de l'aile droite & fut obligée de ſe replier derriére la maiſon du meunier en R S (*c*). Ceci ſe paſſoit à l'aile gauche à-peu-près dans le même tems que le roi qui s'étoit mis à la tête de l'aile droite revenoit à la charge, & reprit les canons D.

(*a*) Gualdo p. 219.

(*b*) Folard traité de la colonne p. 145.

Aile gauche des Suédois repouſſée.

(*c*) Puffendorf l. 4. §. 63.

Dans ces entrefaites Iſolani avoit rallié ſes croates près de Markranſtædt (*d*). Mais n'oſant pas s'expoſer avec eux à une nouvelle fuite en rejoignant le gros; & ne voulant pas pourtant reſter ſpectateur de la bataille, il chercha à ſe gliſſer derriére l'aile droite des Suédois pour tomber ſur les bagages G qui étoient entre le *Floſs-Graben* & Meuchen. Dans ce deſſein il courut par Skœllen, laiſſant le bois de Skœltzig ſur la droite, & ſe jetta en effet ſur le bagage des Suédois. Le déſordre fut grand, mais ne dura pas. Une partie de la ſeconde ligne de l'aile droite compoſée des régimens de Guillaume-Weimar Nro. 34. Goldſtein 33. & Bulacher 32. firent un demi-tour à droite V, franchirent le *Floſs-Graben*, tombérent ſur ces pillards, & les mirent dans un ſi grand déſordre qu'ils ne reparurent plus (*e*).

Les croates ſe jettent ſur les bagages du roi, & ſont chaſſés.

(*d*) M. de M. T. IV. p. 412.

(*e*) Chemnitz p. 466. Puffendorf l. 4. §. 63. M. de M. T. IV. p. 412.

Le maréchal de Knyphauſen fit dire au duc de Weimar que le roi étoit tué (*f*), mais aux ſoldats il dit que le roi étoit priſonnier & qu'ils devoient faire leur poſſible pour le tirer des mains de l'ennemi (*g*).

(*f*) Sold. Suédois p. 478.

(*g*) Gualdo p. 221.

Lorſque la nouvelle de la mort du roi parvint au duc de Weimar, il avoit déja regagné du terrein ſur les Impériaux. Le comte *Gualdo* nous a conſervé un mouvement que le duc fit, & qui décida en grande partie du gain de la bataille. J'ai dit que les Suédois s'étoient jettés derriére la maiſon du meunier Q & qu'ils ſe ralliérent en R S. J'ai éxaminé avec ſoin le terrein & la ſituation de cette maiſon. On

Les Suédois de l'aile gauche ſe rallient & tournent les Impériaux.

ne conçoit pas comment toute une aile auroit pu être à l'abri derriére une petite maiſon iſolée (*a*), qui n'étoit tout au plus qu'à deux-cent pas des quatorze piéces de canon que les Impériaux avoient près des moulins. Mais ſi on ſe rappelle ce que j'ai dit d'une élévation en forme de rideau qui continue depuis Lutzen juſques près des moulins, on voit que le duc pouvoit faire paſſer les troupes derriére ce rideau. Je ſuppoſe qu'il éxiſtoit déja & j'en vois la preuve dans la manœuvre que je vais décrire. *Gualdo* dit que „le duc Bernard voyant l'impoſſibilité „d'attaquer ce poſte de front laiſſa les régimens de Karberg Nro. 26. „Churlænder 27. & Dieſenhauſen 28. pour ſoûtenir l'infanterie, & „que ſe mettant à la tête des cuiraſſiers de Courville Nro. 29. de ſon régiment de cuiraſſiers 25. & de la brigade d'infanterie 24. Il paſſa „entre les moulins & Lutzen, & tomba dans le flanc des Impé„riaux (*b*)." En ſuppoſant l'éxiſtence du rideau, comme je crois qu'on n'en peut pas douter, on voit que le duc de Weimar défila entre la ville & ce rideau derriére lequel ſes troupes s'étoient ralliées. Il ſe peut que ce ſoit dans ce moment, comme dit *Gualdo*, que le duc apprenant la mort du roi de Suéde, laiſſa l'attaque du poſte des moulins (*c*) au comte de Brahé, & ſe mit à la tête des cuiraſſiers d'Anhalt & de Lœwenſtein Nro. 43. & courut X à l'aile droite ſuppoſant que cette aile avoit beſoin de ſoûtien. Sa préſence anima les troupes d'une nouvelle ardeur. Il fit charger les Impériaux de l'aile gauche qui ſe rallié-rent juſqu'à trois fois, & furent culbutés. Ceux de l'aile droite commençoient auſſi à perdre du terrein. Dans ces entrefaites quelques chariots de poudre ſautérent (*d*) qui augmentérent la confuſion. Enfin entre deux & trois heures d'après-midi la victoire paroiſſoit ſe déclarer pour les Suédois (*e*), lorſque Pappenheim arriva de Halle & parut ſur le champ de bataille à la tête de huit régimens de cavallerie. Ce ſecours inopiné releva les courages abattus, & les ſoldats qui ne penſoient qu'à fuir ſe rallient d'eux-mêmes ſous la protection de cette cavallerie. Walſtein en fait auſſitôt quatre brigades d'infanterie *a*. Il s'y joint

(*a*) Gualdo p. 212.

(*b*) *Id.* p. 220.

(*c*) *Id.* p. 221.

Le duc de Weimar paſſe à l'aile droite.

(*d*) Th. Eur. T. II. p. 751.

(*e*) Sold. Suéd. p. 479.

Arrivée de Pappenheim.

quelque cavallerie *b*. Pappenheim court à l'aile gauche avec ſes huit régimens frais *c c*. Il ſe met à la tête de cette aile & toute la ligne marche aux ennemis (*a*).

(*a*) Hart T. II. p. 536.

Poſition des deux armées à l'arrivée de Pappenheim.

Voici une idée de cette poſition, ainſi qu'on la trouve marquée dans le plan, & telle que tous les hiſtoriens la décrivent. Les Suédois avoient les moulins à vent derriére leur aile gauche & la batterie D derriére leur centre. L'aile droite des Impériaux pouvoit être ſur le *Galgenhugel* ou colline de la juſtice, & leur front paralléle à celui des Suédois.

Seconde bataille.

„On en vient aux mains, dit le chevalier de Folard, & cette „plaine s'illuſtre par deux combats d'infanterie ou pour mieux dire par „deux batailles rangées les plus furieuſes, les plus rudes & les plus „obſtinées qu'on ait vues depuis longtems (*b*)". Le combat commença à l'aile gauche, où la cavallerie de Pappenheim qui n'avoit pas ſouffert encore, fit d'abord perdre du terrein à celle de l'aile droite des Suédois. Cette aile recula juſqu'à la batterie D qui étoit enclouée (*c*). Mais l'aile gauche ſe maintint ſur le champ de bataille des Impériaux près des moulins à vent (*d*). Les Suédois comprirent que ſans un effort extraordinaire ce ſecond combat alloit tourner à leur honte après la gloire du premier (*e*). Ce fut alors qu'ils formérent cette phalange qu'on trouve ainſi décrite dans le *Traité de la colonne* du chevalier de Folard. „Les deux lignes de l'infanterie ſuédoiſe ſe joignirent & s'en„chaſſérent l'une dans l'autre par les intervalles des corps, & n'en for„mérent plus qu'une ſerrée & condenſée comme une phalange, les „huit colonnes pouſſées en avant & débordant le front de la ligne."

(*b*) Folard traité de la colonne p. 145.

(*c*) Th. Eur. T. II. p. 750. Puffendorf l. 4. §. 64

(*d*) M. de M. T. IV. p. 432.

(*e*) Folard traité de la colonne p. 146.

Phalange ſuédoiſe.

Formation de cette phalange.

Comme on ne parle ici que de l'infanterie, cette manœuvre n'a rien qui implique contradiction, & pouvoit ſe faire en très-peu de tems. Il eſt aiſé de concevoir que la ſeconde ligne joignant la premiére, ſes colonnes qui ſe trouvoient vis-à-vis des intervalles de la premiére, ont paſſé par ces intervalles & ſe ſont rangées dans l'alignement des colonnes de la premiére ligne. De plus la ſeconde ligne pouvoit être contenue dans les intervalles de la premiére, car en la

ſuppoſant pleine ſon front étoit de ſept-cent-ſoixante pieds, & les intervalles des corps de la premiére ligne faiſoient ſept-cent-cinquante-ſix pieds, en comptant l'eſpace entre les deux ailes & le corps de bataille. La manœuvre de l'enchaſſement des deux lignes a pu ſe faire ainſi. Les deux brigades du centre de la premiére ligne, la jaune Nro. 22. & la bleue Nro. 23. ſe ſont jointes, la brigade jaune par ſa gauche & la bleue par ſa droite. La brigade Mitzlaf Nro. 39. s'eſt placée dans l'eſpace qui ſéparoit le corps de bataille d'avec la cavallerie de l'aile gauche. Pour lui faire même trouver plus de place la brigade verte Nro. 24. a ſerré l'intervalle derriére ſa colonne. Celle de Guillaume de Weimar Nro. 35. faiſant la même manœuvre à l'aile droite, qu'avoit fait Nro. 39. à l'aile gauche s'eſt avancée dans l'intervalle qui ſéparoit l'infanterie de la cavallerie & s'eſt jointe à Nro. 21. Les brigades Thurn Nro. 38. & Kayphauſen Nro. 36. ont paſſé dans les intervalles que les deux brigades 22. & 23. avoient laiſſés en ſe rapprochant. Enſorte que la brigade 38. s'eſt jointe à Nro. 23. & celle 36. à Nro. 22.

Tems néceſſaire à la phalange pour ſe former.

Les brigades de la premiére ligne ne ſe ſont ſerrées l'une à l'autre que lorſque la ſeconde ligne étoit derriére prête à entrer dans les intervalles de la premiére. Ainſi ces deux lignes ont pu s'enchaſſer l'une dans l'autre en auſſi peu de tems qu'il en falloit à la brigade verte pour ſe joindre & ſe ſerrer à la bleue. Ainſi le tems néceſſaire à cette phalange pour ſe former eſt égal à la ſomme de l'eſpace qui ſéparoit les brigades bleue & jaune, ajoûté à l'eſpace laiſſé derriére les deux colonnes égal à leur front. Or j'ai compté cent pieds pour l'eſpace entre deux brigades, & donné au front de chaque colonne ſoixante-quatre pieds, dont le double fait cent-vingt-huit pieds. Ainſi le tems eſt égal à un eſpace de cent-vingt-huit pieds ou de quatre-vingt-quinze pas ordinaires leſquels peuvent être faits en quatre-vingt-quinze ſecondes. Ainſi cette manœuvre a pu ſe faire en une minute & trente-cinq ſecondes.

Sureté de ce mouvement.

Un autre avantage, c'eſt que ce mouvement pouvoit ſe faire avec ſureté. Les huit colonnes qui débordoient le front de la ligne, cou-

vroient cette manœuvre. Je n'ai pas compté le tems que la seconde ligne a mis à parcourir l'espace qui la séparoit de la premiére, parce qu'elle le pouvoit sans risque pour elle & sans que la premiére ligne remuât. Il faut observer que la cavallerie de la seconde ligne resta en place.

Les Suédois combattent en phalange.

Telle étoit la position & l'ordonnance de cette phalange suédoise, qui paroit au chevalier de Folard „l'ordre le plus terrible & le plus redoutable de tous ceux dont on ait ouï parler depuis les anciens. „Alors, dit-il, comme si les soldats s'étoient donné le mot, cette „phalange s'ébranle toute entiére & tout d'un tems se jette tête-baissée „sur l'ennemi, & le pousse avec d'autant plus de force & de violence, „qu'elle attaque avec l'avantage de l'ordre (*a*)." Les Impériaux quoique fort supérieurs en nombre ne purent résister à l'impulsion des huit colonnes. Ils furent enfoncés de toutes parts, Pappenheim fut blessé à mort, & tout prit la fuite, les uns du côté de Merseburg, les autres vers Leipsic.

(*a*) Folard traité de la colonne p. 146.

Défaite & perte des Impér.

Les Suédois excédés des fatigues d'une si rude journée passérent la nuit sur le champ de bataille dans la position O P. L'obscurité les empêcha de poursuivre les Impériaux (*b*), qui laissérent sur le champ de bataille vingt & une grosses piéces de canon, quelques petites, & perdirent beaucoup de drapeaux & d'étendarts (*c*). La même nuit dix-huit compagnies de croates tentérent à la faveur des ténébres de recouvrer l'artillerie perdue; mais trouvant les Suédois sur le champ de bataille en bon ordre, ils n'oférent pas les attaquer & se retirérent (*d*).

(*b*) M. de M. T. IV. p. 433. Fol. trait. de la colon. p. 146.

(*c*) Sold. Suéd. p. 481 & 82. Puffendorf l. 4. §. 66.

(*d*) Gualdo p. 226. Puffendorf l. 4. §. 66.

Les Suéd. marchent à Weissenfels.

Le lendemain l'armée conduite par Bernard de Weimar fut chercher dans Weissenfels le repos dont elle avoit besoin. Mais Walstein abandonna Leipsic, prit par Leuthmeritz & se retira en Bohéme avec les débris de son armée.

De ce qui décida du gain de la bataille.

Deux batailles gagnées dans un même jour prouvent la justesse des principes sur lesquels Gustave établit sa tactique. Comme j'ai déja donné une analyse des ordres de bataille des deux armées dans le *Tableau Militaire*, je suis dispensé de m'étendre ici sur la différence dans l'ar-

ran-

rangement des troupes & sur les avantages ou les inconvéniens qui devoient naturellement résulter de cet arrangement. Ce fut sans contredit la savante ordonnance des Suédois qui fut la premiére cause de leur victoire. Mais Walstein contribua aussi à leur assurer la gloire de cette journée par les fautes qu'il fit.

Fautes qui se firent du côté des Impériaux.

C'en étoit une très-grande à lui de ne pas s'opposer avec plus de vigueur au passage du Rippach, & de n'avoir pas attendu le roi de Suéde derriére le défilé en ordre de bataille. Quelques historiens comptent aussi pour une faute de ce que Walstein détacha Pappenheim dans un tems où il savoit le roi si proche & la bataille presque inévitable. Il paroit aussi que Pappenheim s'est amusé sans nécessité devant le château de Halle (a), & qu'il pouvoit arriver beaucoup plutôt qu'il n'a fait. Le 5. le duc de Friedland pouvoit lui avoir dépêché des couriers vers cinq heures d'après-midi qui est le tems où le défilé de Rippach fut forcé. Les couriers pouvoient être à Halle à huit heures du soir. Je donne quatre heures au comte de Pappenheim pour rassembler la cavallerie qui vrai-semblablement cantonnoit dans les environs. Ainsi le maréchal pouvoit se mettre en chemin à minuit avec ses huit régimens de cavallerie & quelque infanterie. Dans cette saison il pouvoit arriver avec la cavallerie une heure avant le jour, & l'infanterie joindre à dix heures du matin. Mais il n'est arrivé sur le champ de bataille que l'après-midi entre deux & trois heures; preuve donc qu'il ne s'est mis en route qu'à huit heures du matin. Sur ce pied-là l'infanterie qui le suivoit ne pouvoit joindre que vers le soir. Si ce secours fût arrivé avant que le soldat épouvanté eut pris la fuite, il n'est pas douteux que ce renfort & la présence d'un brave officier que toute l'armée adoroit n'eussent rendu la victoire bien difficile aux Suédois.

(a) Hart T. II. p. 502.

Avantages du terrein partagés.

Les avantages du terrein se trouvérent partagés entre les deux armées. Les fossés du grand chemin garnis d'infanterie étoient d'un grand avantage pour les Impériaux, & l'on a vu la peine que le roi eut pour les en déloger, quoique Walstein ne fit pas tout ce qu'il auroit pu (a).

(a) Tab. Milit. §. XXIII.

faire pour s'y oppoſer. Ce n'étoit pas un moindre avantage pour le roi de Suéde que le Floſs-Graben reſſerrât la plaine de ſon côté. Par-là ſes ailes étoient appuyées, & il n'avoit pas à craindre que les Impériaux fort ſupérieurs en nombre tournaſſent ces ailes qu'ils débordoient. C'étoit auſſi pour Guſtave un avantage que le grand chemin qu'il devoit forcer préſentât à ſon attaque un angle ſaillant. On ſait que c'eſt l'endroit foible d'un retranchement.

Avantage de l'ordonnance de Walſtein.

Une circonſtance mémorable de cette bataille & bien intéreſſante pour l'homme du métier, c'eſt de voir les Suédois ayant le roi à leur tête forcer les deux foſſés quoique bien défendus, renverſer deux grands quarrés pleins des Impériaux, & être repouſſés à l'attaque du troiſiéme. Ceci prouve le mérite de l'ordonnance de Walſtein, & confirme ce que j'ai dit dans mon *Tableau Militaire* „ que cette ordon„nance des brigades de Walſtein priſe dans ſa totalité n'étoit point mal „ imaginée; qu'elle paroit au premier coup d'œuil avoir quelque avan„ tage ſur le ſyſtême de Tilli à Breitenfeld; que les principes en étoient „ juſtes mais l'application défectueuſe." En effet ſi les Suédois furent repouſſés, Walſtein ne dut cet avantage qu'à l'arrangement de ſes brigades en croix fermée. Guſtave les fit attaquer ſuivant toutes les régles. La brigade de Walſtein Nro. 10. compoſée de ſeize compagnies fut la premiére culbutée. Guſtave l'avoit fait attaquer du côté où elle n'étoit ſoûtenue que du feu de la brigade d'Officutz Nro. 8. Il ne laiſſa pas même à celle-ci le tems de ſoûtenir Nro 10. La brigade jaune Nro. 22. tomba dans ſon flanc qui n'étoit point défendu & fut enfoncé. Enfin on a vu que ces deux gros bataillons furent renverſés par les deux brigades ſuédoiſes Nro. 21. & 22. mais qui par-là ſe trouvérent entre la ſeconde brigade de Walſtein Nro. 7. & celle d'Haraucour Nro. 9. Dès ce moment Walſtein devint le plus fort, mais comme je l'ai dit, il ne dut ſa ſupériorité qu'à ſon ordonnance. Car le feu de la brigade Nro. 9. placée où elle étoit portoit dans le flanc des brigades ſuédoiſes, en même tems que trois régimens de cavallerie Nro. 6.

chargeoient ces brigades. Nro. 7. des Impériaux ſe voyant ſoûtenu tint ferme. Haraucour Nro. 9. tomba dans le flanc droit de la brigade 21. & la cavallerie Nro. 6. dans ſon flanc gauche. Alors les Suédois reculérent juſques derriére les canons D. Guſtave avant d'attaquer la brigade Nro. 7. auroit dû faire charger & culbuter Nro. 9. Car cette brigade étoit dangereuſe par ſa poſition. Mais ſa cavallerie n'étoit point encore à portée de couvrir le flanc droit de cette attaque, & c'eſt peut-être la raiſon pourquoi Guſtave préféra de faire attaquer Nro. 7. C'étoit un moment bien critique pour les Suédois, & ſi l'ordonnance de leurs brigades n'avoit pas été ſi ſimple, jamais cette infanterie en déſordre n'auroit pu ſe rallier ni ſi facilement ni aſſez-tôt pour regagner les avantages qu'elle avoit perdus, avantages qui furent achetés trop cher puiſque le roi les paya de ſa vie. J'ai fait voir dans le *Tableau Militaire* que les brigades de Walſtein étoient trop lourdes & trop compoſées pour qu'elles puſſent ſe rallier avec cette même rapidité. Les deux brigades Nro. 10. & 8. étant une fois culbutées ne pouvoient ſe remettre. Il n'y avoit donc plus que les brigades Nro. 7. & 9. qui tenoient encore; mais comme elles n'avoient point de réſerve qui les ſoutînt, les Suédois purent regagner le terrein auſſi vîte qu'ils l'avoient perdu.

On a vu le duc Bernard n'être pas plus heureux à l'aile gauche, obligé de rallier ſes gens derriére un rideau entre Lutzen & les moulins. Qui en fut la cauſe, ſi non (*a*) les pelotons de mouſquetaires que Walſtein avoit placés entre ſa cavallerie de la droite? Cette imitation, quoique très-imparfaite de la maniére de Guſtave, fut pourtant ce qui donna d'abord l'avantage à la cavallerie impériale ſur celle de Weimar; & c'eſt en quoi les diſpoſitions de Walſtein priſes dans leur totalité ſont préférables à celles de Tilli. Le duc paſſa alors entre Lutzen & les moulins avec quelque cavallerie & une brigade d'infanterie & tomba dans le flanc droit des Impériaux, tandis que le comte de Brahé les attaquoit de front. Il eſt certain que ce mouvement que fit le duc de Weimar auroit décidé en grande partie du gain de la bataille, ſi le

(*a*) Tableau Militaire §. XXIII.

roi n'eût pas été tué dans le même tems. Weimar crut devoir ſe porter à l'aile droite. Il y trouva d'abord une réſiſtance opiniâtre, il en triompha cependant; à quoi les efforts de l'aile gauche ne contribuérent pás peu en mettant la confuſion à l'aile droite des Impériaux. Je reviens donc à ce que j'ai dit: que le plan de Walſtein étoit bon & ſes diſpoſitions fort ſupérieures à celles de Tilli, mais que l'éxécution en étoit mauvaiſe, qu'elle péchoit dans la formation des maſſes dont ſon ordre de bataille étoit compoſé.

De la cavallerie des Impériaux.

Les hiſtoriens qui ont donné des deſcriptions de cette bataille ne diſent preſque rien de la cavallerie de l'aile gauche des Impériaux. Il eſt à croire que cette aile n'a ni fait ni pu faire une auſſi belle réſiſtance que celle de la droite, parce que Walſtein n'y avoit pas entremêlé de mouſquetaires comme à l'aile droite. Ceci donnoit une grande ſupériorité à la cavallerie ſuédoiſe qui étoit, comme on ſait, ſoûtenue par des pelotons d'infanterie diſtribués entre les eſcadrons. Ajoûtez à cela que les croates en fuiant ſe renverſérent ſur les cuiraſſiers & y mirent la confuſion, & qu'il ſe peut que ceux-ci lâchoient le pied dans le tems que le roi attaquoit la brigade Nro. 10. Je le croirois parce qu'on ne dit pas que cette cavallerie ſe ſoit oppoſée le moins du monde à cette attaque. Guſtave trouva par conſéquent plus de facilité à culbuter l'autre brigade Nro. 7. Si la cavallerie de la droite n'avoit en quelque façon réparé les fautes de la gauche, ce ſeroit à celle-ci qu'il faudroit en grande partie attribuer la perte de la bataille.

Retard de Pappenheim avantageux aux Impériaux.

J'ai fait voir que Pappenheim arriva beaucoup plus tard qu'il n'auroit dû. Mais l'événement fit paroître cette faute moins grande, parce qu'elle pouvoit tourner à l'avantage des Impériaux. C'étoit pour eux une circonſtance bien favorable que l'arrivée d'un renfort qui leur donnoit le tems de ſe rallier & de livrer une ſeconde bataille aux Suédois déja fatigués & affoiblis par le combat. Auſſi vit-on la cavallerie de l'aile de Pappenheim faire reculer celle des Suédois, & ſans la préſence

d'eſprit des généraux de Guſtave, ce mouvement rétrograde pouvoit entraîner le reſte de l'armée.

C'eſt dans ce moment critique que la juſteſſe & la ſupériorité de la tactique de Guſtave-Adolphe parurent dans leur plus beau jour. On peut pardonner au chevalier de Folard de prendre de l'enthouſiaſme à la vue d'une poſition ſi favorable à ſon ſyſtême. Si on ſe rappelle ce que j'ai dit plus haut de la formation de la phalange ſuédoiſe; ſi on en fait l'application aux principes de tactique de Guſtave développés dans le *Tableau Militaire*, il eſt certain qu'on ne pourra qu'admirer cette manœuvre. Mais pour connoître tous les avantages de cette ordonnance, il faut la comparer avec celle de Tilli à Breitenfeld. Le général des Impériaux y attaque ſur une ligne & eſt battu; les Suédois à Lutzen attaquent auſſi ſur une ligne & gagnent la bataille. Cette différence de ſuccès provient de la différence des deux ordonnances. La ligne des Suédois à Lutzen pouvoit être rompue, ſans que cet ordre qui faiſoit toute ſa force pût être entiérement détruit. La ligne des Impériaux à Breitenfeld étoit formée de dix grandes maſſes d'hommes en ordre quarré, incapables de ſe rallier ſi elles étoient rompues. Le feu de l'infanterie y avoit même fait des vuides avant que ces maſſes fuſſent à portée d'attaquer. Les Suédois pénétrérent par ces vuides juſqu'au centre des maſſes, & y portérent la confuſion. Car elles reſſembloient à ces machines dont la ſolidité n'eſt qu'apparente & où tout tombe dès qu'un ſoûtien vient à manquer. Les Impériaux qui ſe voyoient éloignés de leur réſerve perdirent l'eſpérance de vaincre & prirent la fuite.

Supériorité de la tactique ſuédoiſe.

L'infanterie ſuédoiſe à Lutzen réſolue de vaincre ou de mourir n'étoit que ſur une ligne, mais formée ſelon les principes de Guſtave-Adolphe. Rien n'y eſt détaché, tout s'y prête un ſecours mutuel, comme dans ſon ordre de bataille. Un coup d'œuil jetté ſur le plan montre même que ce qu'on nomme ici une ligne en formoit deux très-formidables ſoutenues d'une réſerve de cavallerie. L'impulſion des huit colonnes, la vivacité du feu de la ſeconde ligne & quarante piéces

de canon chargées à cartouche placées devant le front des colonnes leur ouvroient un chemin pour entrer dans les nouveaux quarrés pleins de Walſtein, les renverſer & tout mettre en fuite.

Les Suédois doivent le ſuccès de cette grande journée en général à l'avantage de l'ordre bien plus redoutable que celui du nombre, & en particulier à la maniére de combattre par colonnes. Cette ſavante méthode rend le nom de ſon auguſte inventeur à jamais célébre, & lui aſſure une réputation plus durable que le marbre & l'airain (*a*).

(*a*) Je laiſſe aux hiſtoriens à rechercher de quelle maniére Guſtave-Adolphe fut tué. Je ferai ſeulement ici une remarque ſur la place où l'on prétend que ce grand roi perdit la vie. C'eſt une erreur de croire qu'il fut tué à l'endroit où eſt la pierre ſuédoiſe dite *Guſtave-Stein* qu'on trouve près du grand chemin de Lutzen à Leipſic. Le roi de Suéde étoit de l'autre côté du grand chemin ſur le terrein des Impériaux lorſqu'il reçut le coup de la mort. On m'a montré la place : elle fait limite entre le terrein de Lutzen & celui de Gœttern. Ainſi M. de M. ſe trompe quand il dit que Guſtave-Adolphe perdit la vie à vingt ou trente pas plus bas que la pierre, en tirant vers Lutzen. T. IV. p. 416. Il ſe trompe également quand il dit que ce furent des commiſſaires ſaxons qui firent placer cette pierre pour marquer la place où fut trouvé le corps de ce monarque. D'anciens documens conſervés à Lutzen prouvent que dès l'année 1550. ainſi preſque cent ans avant la bataille, on déſignoit par *le champ près de la groſſe pierre* (Huſſe am groſſen Stein) celui qui touche au chemin & ſur lequel ſe trouve ce caillou de forme conique haut de trois pieds & demi ſur autant de baſe priſe dans ſon diamétre. Le même M. de M. ſuppoſe que ce caillou a été apporté de Weiſſenfels. Cela peut être, mais ce n'eſt pas par la raiſon qu'il en donne, *qu'il y a à peine quelques petits cailloux, très-clairſemés dans toute la plaine.* Car en ſuivant le droit chemin depuis Tronitz juſqu'au Floſs-Graben j'ai trouvé des fragmens d'un caillou qui s'il étoit entier ne céderoit guéres en groſſeur à la pierre en queſtion.

AVER-

AVERTISSEMENT
POUR L'INTELLIGENCE DES PLANS.

ON a rendu dans le *Tableau Militaire* la juſtice due au comte GUALDO, quand on a dit qu'il nous avoit conſervé la vraie diſpoſition de l'armée de Tilli à Breitenfeld ſur trois lignes, au lieu que les autres hiſtoriens ne la ſuppoſent que ſur une ligne, & on a dit les raiſons qu'on avoit de préférer la diſpoſition rapportée par l'auteur italien à toute autre. Mais on s'eſt quelquefois écarté de *Gualdo* dans les noms & place des régimens ainſi que de ceux qui les commandoient. On a ſuivi en cela le plus grand nombre, afin que les nouveaux plans puſſent ſervir à ceux qui liroient la deſcription des deux batailles dans d'autres Mémoires que ceux-ci.

Mais comme ces changemens pouvoient embaraſſer ceux qui auroient voulu comparer les deux ordres de bataille de GUALDO avec ceux qu'on a adoptés dans les nouveaux plans, on a jugé néceſſaire de rapporter ces changemens. Les voici avec les raiſons qu'on a eu de les faire.

A l'avant-garde de l'aile droite commandée par Iſolani ſont deux régimens de Saradetzky & de Forgatſch que GUALDO ne nomme pas (*a*).

Régimens dont les noms & places ont été changés dans l'ordre de bataille de Breitenfeld.

On a laiſſé les cuiraſſiers de l'aile droite & l'infanterie de la première ligne comme l'auteur italien les a placés, parce que c'eſt le ſentiment du plus grand nombre. Mais à l'aile gauche *Blanckart*, dont Chemnitz, Lottich, Hart & M. de M. font un régiment d'infanterie, a par cette raiſon été tiré de l'aile de Pappenheim & mis à la place d'un régiment de *Deffurt* qui ſe trouve deux fois dans l'ordre de bataille de GUALDO.

(*a*) Lottich. Th. Eur. T. II. p. 432. Chemnitz p. 207.

Le régiment de *Pappenheim* qu'il range parmi la cavallerie de l'aile gauche y eſt reſté, quoique ces mêmes auteurs & l'italien lui-même dans l'édition de 1642. en faſſent un régiment d'infanterie. C'eſt une erreur, la ſurpriſe de l'avant-garde de Tilli à Burgſtall (*b*) prouve que *Pappenheim* étoit un régiment de cavallerie.

(*b*) Remarque Milit. N.

A l'aile droite en seconde ligne est *Mérode* infanterie que les auteurs déjà cités disent avoit été cavallerie. On l'a donc ôté de-là & mis à la place de *Mancini* cavallerie que personne ne connoît. Dans cette même ligne se trouve un second régiment de Furstenberg, quoiqu'il y en ait un du même nom dans la premiére ligne. Cependant on l'a laissé parce qu'il y avoit alors deux Furstenberg au service de l'empereur: le comte Egon qui commandoit l'aile droite des Impériaux à Breitenfeld, & le comte Louis qui avoit battu les Danois en 1627 (*a*) & qui étoit alors dans le ministére (*b*).

(*a*) Puffendorf l. 1. §. 49. & 50.

(*b*) Hert. T. II. p. 54.

L'italien parle d'un régiment de *Sparr* infanterie, quoiqu'il soit connu que le comte de Sparr servoit dans la cavallerie (*c*). *Gualdo* a même placé ce régiment parmi la cavallerie dans l'édition de 1642. Ne sachant qu'en faire, on l'a omis.

(*c*) *Id.* p. 367.

Gonzague, *Reichemberg* & *Contrès* trois régimens d'infanterie, qui ne se trouvent que dans GUALDO. Chemnitz, Lottich & le Théatre de l'Europe mettent à leur place *Reinach*, *Comargo* & *Wahlis*. Cependant pour ne pas s'éloigner de l'auteur, on a laissé les trois premiers où il les avoit placés.

Il met dans la réserve *Holck* & *Montecuculi* comme régimens d'infanterie. Il avoit dit lui-même en parlant de la surprise de ces régimens à Burgstall que c'étoit de la cavallerie (*d*). On les a laissés dans la réserve, en supposant ces régimens fort affoiblis par cette surprise, mais on en a fait deux régimens de cavallerie.

(*d*) Gualdo p. 63. Puffendorf l. 3. §. 21. Hart T. I. p. 546.

De la force des Impériaux à Breitenfeld.

Pour l'intelligence du plan de la bataille de Breitenfeld, il faut aussi remarquer que le plus grand nombre des historiens s'accordent à dire que le comte Tilli avoit dix-sept régimens d'infanterie & autant de cavallerie. Le comte *Gualdo* dit que cette cavallerie faisoit treize-mille chevaux & l'infanterie vingt-quatre-mille hommes (*e*). Mais au lieu de dix-sept régimens il en compte vingt-sept. Cette différence vient peut-être de ce que de deux régimens trop foibles Tilli n'en aura fait qu'un, & *Gualdo* aura conservé les noms des deux chefs. C'est ce qu'on a fait dans le nouveau plan où l'on trouvera deux régimens sous le même Nro. Les noms des régimens rapportés dans l'ordre de bataille de Chemnitz (*f*) s'accordent avec presque toutes les relations. On les transcrit ici afin qu'on en puisse faire la comparaison avec ceux qui se trouvent marqués dans le plan.

(*e*) Tableau Militaire §. 7. & 9.

(*f*) Chemnitz p. 204.

Cavallerie: Rangoni, Mérode, Nouveau-Saxe, Baumgarten, Piccolomini, Colloredo, Erwitt, Haraucour, Bernstein, Schœnbourg, Cronenberg, Vieux-Saxe, Wingersky, & deux régimens de croates de Saradetzky & de Forgatsch.

Infan-

Infanterie: Holſtein, Chieſa, Gallas, Saxe, Furſtenberg, Balderon, Dietrichſtein, Tilli, Coronini, Geiſa, Savelli, Blanckart, Pappenheim, Reinacher, Comargo, Wahlis & Wangler.

De l'ordre de bataille des Suédois.

La diſpoſition des Suédois rapportée par le comte *Gualdo* n'eſt pas auſſi détaillée qu'on la trouve dans les autres hiſtoriens. Il ſe contente de repréſenter l'infanterie formant de gros bataillons & la cavallerie de gros eſcadrons. On ne ſe doutoit pas que ce fût-là l'ordonnance ingénieuſe qui a fait tant d'honneur à Guſtave-Adolphe. On a donc cru devoir s'aider des relations qu'on trouve dans les hiſtoriens les plus dignes de foi. On s'eſt attaché de préférence à ſuivre le plan d'*Oluf Hanſon* conſervé dans le Théatre de l'Europe, & qui fut fait par ordre du roi de Suéde; auſſi ſe trouve-t-il copié plus ou moins mal dans tous les mémoires du tems & dans les compilations modernes qui ont été faites d'après ces mémoires.

Par ce plan on voit d'abord que *Gualdo* a oublié toute la cavallerie de la réſerve du roi compoſée des régimens Rhingrave, Livoniens, Courlandois, Damitz, Sperreuter, Hall, Courville, Schaffmann & Cochtitzky.

On ne trouve pas non plus que Guſtave ait diſpoſé ſon infanterie en douze gros bataillons. Chemnitz, Puffendorff & le Théatre de l'Europe s'accordent à dire que l'infanterie fut diſtribuée en ſept brigades. C'eſt cette ordonnance qu'on a ſuivie dans le nouveau plan.

De l'ordre de bataille des Saxons.

Gualdo ne nomme que les officiers qui commandoient les Saxons, & ne dit rien des régimens dont on a pris les noms dans le *Théatre de l'Europe*. L'ordre de bataille des Saxons étant ſur deux lignes, on a conſervé les quatre brigades d'infanterie dont parle l'auteur italien, & diſtribué la cavallerie en huit gros eſcadrons. Ces quatre brigades d'infanterie étoient formées ſur le modéle des brigades de Tilli, à ce que dit le docteur Hart (*a*).

(*a*) Hart T. I. p. 638.

De la place des officiers commandans.

Quant à la place des officiers commandans, on n'a pas toûjours ſuivi *Gualdo*, parce qu'il laiſſe l'aile droite des Impériaux ſans chef, & que la place qu'il aſſigne aux autres rend les manœuvres qu'il leur fait faire très-difficiles à concevoir, pour ne pas dire impoſſibles à concilier avec le poſte qu'ils occupoient. Il prête, par exemple, à Bannier le commandement de la premiére ligne du corps de bataille des Suédois; & dans la deſcription qu'il donne enſuite de l'action, il dit (*b*) que *le roi ordonna à Bannier qui étoit derriére lui à l'aile droite d'attaquer Pappenheim.* Quand un régiment n'a rien fait dans une bataille on peut le placer où l'on veut, cela eſt indifferent. Mais ſi l'auteur nomme un régiment

(*b*) Gualdo p. 80.

en parlant d'une manœuvre faite, il doit avoir l'attention de placer ce régiment de façon à pouvoir éxécuter la manœuvre ou y concourir. C'eſt donc une faute dans *Gualdo* (*a*) d'avoir mis *Holſtein* infanterie à l'aile droite. Il eſt connu que ce régiment fut de l'attaque de Pappenheim, ou plutôt qu'il ſe laiſſa entraîner à cette attaque; & que ſe trouvant iſolé entre la cavallerie qu'il ne pouvoit ſuivre & le reſte de l'infanterie dont il s'étoit détaché imprudemment, il fut taillé en piéces.

(a) Gualdo p. 78.

De la force des armées ſuédoiſe & ſaxonne.

L'armée du roi étoit de neuf-mille chevaux & de treize-mille fantaſſins, à ce que dit Puffendorf. Ce ſentiment eſt celui qu'on a adopté dans le *Tableau Militaire* §. VII. & qu'on a pris pour baſe dans le Plan, préférablement à ce que dit le docteur Hart. Cet auteur prétend que le roi n'avoit que ſept-mille chevaux & huit-mille fantaſſins. Cela n'eſt croïable ni pour la cavallerie ni pour l'infanterie. Il ſe contredit même dans le renvoi qui ſert d'explication au plan. Car il y eſt dit que Guſtave avoit douze-mille-quatre-cent chevaux; ce n'eſt donc plus ſept-mille. Quant à l'infanterie, l'auteur n'eſt pas plus éxact. Il dit que le roi avoit placé trois-mille-ſoixante & dix mouſquetaires entre les eſcadrons des deux ailes. (*b*) Sur ce pied il n'auroit gardé que quatre-mille-neuf-cent-trente fantaſſins pour le corps de bataille; ce qui ne donneroit que ſept-cent hommes par brigade. Cela eſt tout à fait contraire à ce qu'on a dit de la force des brigades ſuédoiſes dans le *Tableau Militaire*. Les Saxons avoient quatre-mille hommes de cavallerie & douze-mille fantaſſins ſuivant GUALDO, ou onze-mille ſuivant d'autres.

(b) Hart T. I. p. 625 & 644.

C'eſt d'après ces changemens qu'on a formé l'ordre de bataille de Breitenfeld qui ſe trouve à la marge du Plan. Les No. qui ſont à côté du nom des régimens correſpondent à ceux marqués dans le plan. On a eû ſoin de mettre à côté du régiment le nom de l'officier qui le commandoit, autant qu'on a pu en avoir connoiſſance.

Largeur du front des Impériaux.

La force des deux armées connue, le nombre des régimens & la place qu'ils occupoient, reſte à déterminer la largeur du front de chaque armée. Les principes ſur leſquels ce calcul ſe fonde ſont établis dans le *Tableau Militaire* (*c*) on y renvoie le lecteur.

(c) Tableau Milit. §. 7. 18. 21, 23.

D'après ce calcul les ſix gros eſcadrons à l'aile droite formés de quatre-mille cuiraſſiers, y compris les intervalles égaux au front de chaque eſcadron, & l'eſpace entre les compagnies ainſi que la place pour les officiers, font un front de 3016 pieds de rhin

Les cinq eſcadrons de l'aile gauche formés de cinq-mille chevaux placés comme ci-deſſus à ſix de hauteur occupent l'eſpace de - - - - - - 5670 pieds du rhin.

Les dix brigades d'infanterie décrites ailleurs (*a*) embraſſent un front de - - - - - - 1216 . . . . . (*a*) Tableau Milit. §. 21.

Largeur du front des Impériaux 9902 pieds du rhin
ou
4225 pas ordinaires.

Ce front s'accorde & avec le terrein & avec toutes les deſcriptions qu'on trouve de cette ordonnance de Tilli.

Largeur du front des Suédois & des Saxons.

La cavallerie de l'aile droite compoſée de quarante eſcadrons, y compris les intervalles entre les eſcadrons & ceux remplis par les mouſquetaires, forme un front de - 2596 pieds du rhin.

Les vingt-un eſcadrons de l'aile gauche, y compris les intervalles ci-deſſus, occupent l'eſpace de - - - 1582 . . . . . .

Le front de quatre brigades & celui des colonnes, y compris les intervalles entre chaque eſcouade & un eſpace de cent pieds entre chaque brigade (*b*), eſt de - - 2140 pieds du rhin. (*b*) Tableau Milit. §. 8. 18. 22.

Largeur du front des Suédois 6318 pieds du rhin.

Pour les vingt-quatre eſcadrons de cavallerie ſaxonne placés en échiquier, y compris les intervalles ci-deſſus 2112 pieds du rhin.

Pour les quatres brigades d'infanterie ſaxonne formant quatre quarrés pleins, y compris les intervalles - 728 . . . . . .

Largeur du front des Saxons 2840
- - - Suédois 6318

Toute la largeur du front de l'armée combinée 9158 pieds du rhin
ou
3815 pas ordinaires.

Si on ajoûte à cette largeur l'intervalle que les deux armées ont naturellement laiſſé entre elles, on trouvera que les Impériaux débordoient environ de deux-cent pas l'armée combinée.

De la bataille de Lutzen.

On a été obligé de faire pour l'ordre de bataille de Lutzen ce qu'on avoit fait pour celui de Breitenfeld, c'eſt à dire, qu'on a changé les noms & places de quelques corps, parce que le comte *Gualdo* confond ſouvent l'infanterie avec la cavallerie. Au reſte il eſt le ſeul qui ait publié les noms des régimens qui compoſoient l'ordre de bataille des Impériaux à Lutzen. On ne pouvoit donc le comparer qu'à lui-même, & le juger d'après ce qu'il a établi dans l'ordre de bataille de Breitenfeld. Ainſi *Deſſurt* que l'auteur place ici parmi les cuiraſſiers de l'aile gauche eſt devenu un régiment d'infanterie, parce qu'il étoit tel à Breitenfeld. Ainſi *Colloredo* mis dans le premier quarré plein de vingt-cinq compagnies Nro. 8. le même nom ſe retrouvant dans la cavallerie de l'aile droite, on a laiſſé celui-ci parce qu'il étoit cavallerie à Breitenfeld, & on a ôté le premier de l'infanterie. Ainſi *Holck* a été tiré du ſecond quarré Nro. 9. & placé parmi la cavallerie de l'aile gauche, parce que c'étoit un régiment de cuiraſſiers qui fut ſurpris à Burgſtall (*a*). Au contraire *Coronini* & *Gonzague* que l'auteur place parmi la cavallerie de l'aile gauche ont été mis dans l'infanterie, parce que c'étoit leur place à Breitenfeld. *Terſica* & *Montecuculi* ont été tirés de l'infanterie & placés dans la cavallerie par la même raiſon.

Des noms & places qui ont été changés dans l'ordre de bataille des Impériaux.

(*a*) Gualdo p. 63.

Voilà les ſeuls changemens qui ont été faits dans l'ordre de bataille de Lutzen, pour que du moins ce qui étoit infanterie dans une bataille ne fût pas cavallerie dans l'autre. Mais on ne ſe flatte pas d'avoir toûjours rencontré juſte, parce que de tous les auteurs contemporains, il n'y a que le ſeul *Gualdo* qui ait rapporté les noms des corps de l'armée impériale. A cet égard les archives de la chancellerie de guerre de Vienne ou de Stockholm ſont des ſources plus ſures que toutes les hiſtoires de Guſtave-Adolphe.

De la place des officiers commandans.

On n'a rien changé aux noms des généraux qui commandent l'armée impériale dans l'auteur italien. On remarquera ſeulement ici que le Théatre de l'Europe, le docteur Hart & d'autres donnent le commandement de la cavallerie de la droite au comte de Colloredo & celui de la gauche au général Holck.

De l'ordre de bataille des Impériaux.

Quant à la poſition des Impériaux à Lutzen, celle de *Gualdo* ne differe pas beaucoup de l'ordre de bataille rapporté par d'autres. La plûpart des auteurs placent les deux corps de croates l'un derriere l'autre, & en cela ſeul on s'eſt conformé au plus grand nombre, en s'écartant de l'italien qui les range ſur une même ligne.

Changemens faits dans l'ordre de bataille des Suédois

Gualdo dit que les colonels de Vitzthum & Ruthwein commandoient à l'aile droite des Suédois. Mais dans la description de la bataille, il place ce même Ruthwein à l'aile gauche, & dit (*a*) que le duc Bernard de Weimar lui *laissa l'attaque des moulins* &c. Ces deux officiers servoient dans l'infanterie à Breitenfeld, on n'a pas pû les laisser ici dans la cavallerie. D'ailleurs pour Ruthwein, il est connu qu'il n'étoit point de la bataille & se trouvoit alors détaché contre le général Ossa en Souabe. (*b*) On a par conséquent substitué Hoffkirch à Ruthwein, & donné le commandement de la seconde ligne de l'aile droite à Bulacher. (*c*) On a rangé la cavallerie de la droite comme elle se trouve placée dans le plan du Théatre de l'Europe où les noms des régimens se trouvent rapportés. Le régiment de *Winckel* est la brigade bleue. (*d*) Le lieutenant-colonel *Rellinger* (*e*) étoit de la cavallerie & commandoit selon toute apparence le régiment de Bernard de Weimar, car il fut blessé au bras d'un coup de feu comme les trois régimens de cavallerie de l'aile droite des Suédois repoussoient les croates qui s'étoient jettés sur le bagage. Le régiment de *Bernard de Weimar* infanterie & celui de *Wildenstein* formoient une brigade. (*f*)

(*a*) Gualdo p. 221.

(*b*) Hart T. II. dans le Journal milit.

(*c*) *Id.* p. 529.

(*d*) Gualdo p. 213.

(*e*) *Id.* Th. Eur. Chemnitz.

(*f*) Gualdo p. 213.

Gualdo compte au nombre des régimens d'infanterie de la premiére ligne *Stechnitz*, *Brandstein*, *Lœwenstein* &c. (*g*) C'étoient tous régimens de cavallerie à ce que disent les auteurs les plus dignes de foi qui les placent à la seconde ligne de l'aile gauche sous le duc de Weimar. L'auteur italien les place aussi à l'aile gauche dans la description de la bataille. (*h*) On y voit *Lœwenstein*, *Steinbock* & *Brandstein* aux mains avec quatre régimens de cuirassiers impériaux.

(*g*) *Id.* p. 219.

(*h*) *Id.* p. 214. Puffendorf l. 4. §. 41. & 63.

Hoffkirch étoit un régiment de cavallerie saxonne, qui s'étoit joint aux Suédois. Le régiment de *Boosen* (*i*) placé dans la seconde ligne de l'aile droite étoit un régiment d'infanterie & formoit une brigade avec Guillaume de Weimar (*k*) Les noms des autres régimens de cette aile ont été tirés de Chemnitz & du Théatre de l'Europe, comme les deux meilleures sources de ce temps-là. *Beckermann*, *Bulacher*, *Goldstein* &c. placés à l'aile gauche doivent venir à l'aile droite en seconde ligne, (*l*) & les régimens que Gualdo a placés en premiére ligne dans le corps de bataille, se trouvant régimens de cavallerie dans les meilleurs auteurs, ont été transportés à la seconde ligne de l'aile gauche.

(*i*) Gualdo p. 214.

(*k*) Th. Eur. Chemnitz.

(*l*) *Id.*

On a laissé le commandement en chef des deux ailes comme il est dans *Gualdo*. La disposition des Suédois est aussi réstée telle que cet auteur la rapporte, excepté que dans les meilleurs plans on trouve le régiment *d'Ohm* placé en forme de réserve dans la seconde ligne. On a fait la même chose dans le nouveau plan.

De la force des deux armées.

On a ſuivi le Théatre de l'Europe & Hart en donnant quarante-mille hommes aux Impériaux. Mais l'auteur anglois ſe trompe en ne comptant que trois-mille hommes par brigade (*a*). Il s'enſuivroit que Walſtein auroit eû vingt-cinq-mille hommes de cavallerie. Le chevalier de Folard eſt en cela plus croiable quand il dit que chaque brigade étoit de plus de quatre-mille hommes. Ce qui feroit au moins vingt-mille fantaſſins pour les cinq brigades. Il ajoûte à ce nombre trois-mille mouſquetaires placés aux ailes (*b*); c'eſt d'après ce calcul qu'on a formé l'ordre de bataille. Le docteur anglois ſe trompe auſſi quand il dit que Galas n'étoit point à la bataille. (*c*) On ſçait qu'il ne fut détaché qu'après & qu'il n'entra en Siléſie qu'au mois de Janvier 1633 (*d*).

(*a*) Hart T. II. p. 525.

(*b*) Traité de la colonne p. 240.

(*c*) Hart T. II. p. 497.

(*d*) Puffendorf l. 4. §. 55. l. 5. §. 26.

On a compté que le roi de Suéde avoit à Lutzen onze-mille hommes de cavallerie & ſeize-mille fantaſſins (*e*). On ne prétend pas avoir déterminé au juſte la force des deux armées. Les rapports ſont là-deſſus ſi différens qu'on ne ſçait auquel ajoûter foi. Le compte *Gualdo* fait les Suédois beaucoup plus forts qu'ils ne ſont repréſentés dans les autres hiſtoriens. Ainſi voulant ſuivre *Gualdo* on a eu beſoin d'un plus grand terrein dans la confection du plan, qu'on n'auroit fait, en adoptant ce que d'autres hiſtoriens rapportent de la foibleſſe de l'armée ſuédoiſe. Mais quelque nombre qu'on veuille admettre, tout lecteur qui aura ſaiſi les principes de tactique établis dans le *Tableau Militaire* & vû dans ce diſcours les poſitions & manœuvres des troupes, pourra former les brigades & colonnes & ranger les deux armées d'après quelque nombre donné que ce ſoit, en leur conſervant la même forme. Voici la force de l'armée ſuédoiſe telle qu'on la trouve rapportée dans quelques auteurs:

(*e*) Tableau Militaire §. 9.

Le *Théatre de l'Europe* aſſigne aux Suédois vingt-mille hommes.

Le *Soldat Suédois* p. 481. dit qu'après la bataille il ne reſtoit aux Suédois que quinze à ſeize-mille hommes, & que leur perte alloit entre cinq & ſix-mille; enſorte qu'ils auroient eû avant la bataille vingt à vingt-deux-mille hommes.

(*f*) Hart T. II. p. 484.

Le docteur *Hart* (*f*) dit que le roi vint de Nuremberg avec ſix-mille fantaſſins & deux-mille-cinq-cent chevaux, & qu'il ſe joignit au duc de Weimar qui avoit douze-mille hommes. Ce qui feroit vingt-mille-cinq-cent hommes.

(*g*) M. de M. T. IV. p. 380.

M. de M. eſtime que les Suédois avoient vingt-mille hommes (*g*).

Les auteurs varient d'avantage dans le nombre de troupes qu'ils donnent à Walſtein.

Le *Théatre de l'Europe* (*a*) dit que Galas & Holck avoient entre douze & dix-huit-mille hommes, Pappenheim douze-mille, & que Walſtein avoit en tout quarante-mille hommes. (*a*) Th. Eur. T. IV. p. 380.

Le *Soldat Suédois* donne à Walſtein vingt-mille hommes, à Pappenheim douze-mille, à Galas & Holck ſeize-mille, en tout quarante-huit-mille hommes.

M. de M. compte que Walſtein & Pappenheim après leur jonction pouvoient avoir trente-ſix-mille hommes (*b*); ce qui fait naître un autre doute. Car en ſuppoſant douze-mille hommes à Pappenheim & ſeize-mille à Galas, Walſtein ſe trouveroit ne s'être réſervé qu'un corps de huit-mille hommes; ce qui n'eſt pas vrai-ſemblable. (*b*) M. de M. T. IV. p. 380.

Le docteur *Hart* donne à Walſtein quarante-mille hommes (*c*). (*c*) Hart T. II. p. 485.

De l'artillerie dans les deux armées.

Les hiſtoriens diſent que les Impériaux avoient une batterie de ſept groſſes piéces de canon derriére le grand chemin & une autre batterie près des moulins de quatorze piéces ſelon Chemnitz & le Théatre de l'Europe, ou de dix-ſept piéces ſuivant *Gualdo*.

Chemnitz dit que le roi avoit cinq petites piéces devant chaque brigade & vingt groſſes piéces aux ailes ou vingt-ſix ſelon *Gualdo*.

Largeur du front des Imp.

D'après les principes établis dans le *Tableau Militaire* on trouve que la cavallerie de l'aile droite des Impériaux faiſant ſoixante & douze compagnies, dont vingt-quatre de cuiraſſiers;

Que de plus une brigade de ſoixante & quatorze hommes de front, & les mouſquetaires diſtribués entre la cavallerie y compris les intervalles néceſſaires;

Plus trois brigades d'infanterie ayant deux-cent-trente-deux hommes de front;

Plus à l'aile gauche quatre-vingt-huit compagnies de cavallerie, y compris trois gros de cuiraſſiers avec les intervalles néceſſaires (*d*), donnent pour total un front de 8847 pieds du rhin. ou 3685 pas ordinaires. (*d*) Tableau Milit. §. 7. 18. 20.

Il s'enſuit que l'aile gauche de l'armée de Walſtein étoit appuyée au foſſé dit *Floſs-Graben* & que ſon front bordoit le grand chemin. Il eſt naturel qu'il ne formoit pas une ligne droite depuis Lutzen juſqu'au Floſs-Graben, ſans quoi le centre ſe ſeroit trouvé à plus de neuf-cent pas du chemin qui devoit couvrir le front de ſon armée. On ne peut le ſuppoſer éloigné du grand chemin que d'une portée de mouſquet. Or dans cette poſition à compter du Floſs-Graben juſqu'au grand chemin qui méne de Lutzen à Merſebourg, Walſtein avoit un champ de bataille de 4300 pas.

Front des Suédois.

En comptant ſoixante & quatorze eſcadrons pour la cavallerie de la premiére ligne des Suédois, mille mouſquetaires entremêlés dans cette cavallerie, plus quatre brigades d'infanterie & leurs colonnes formées (*a*), y compris tous les intervalles, le front de l'armée ſuédoiſe étoit de - - 7476 pieds du rhin.

ou

3115 pas ordinaires.

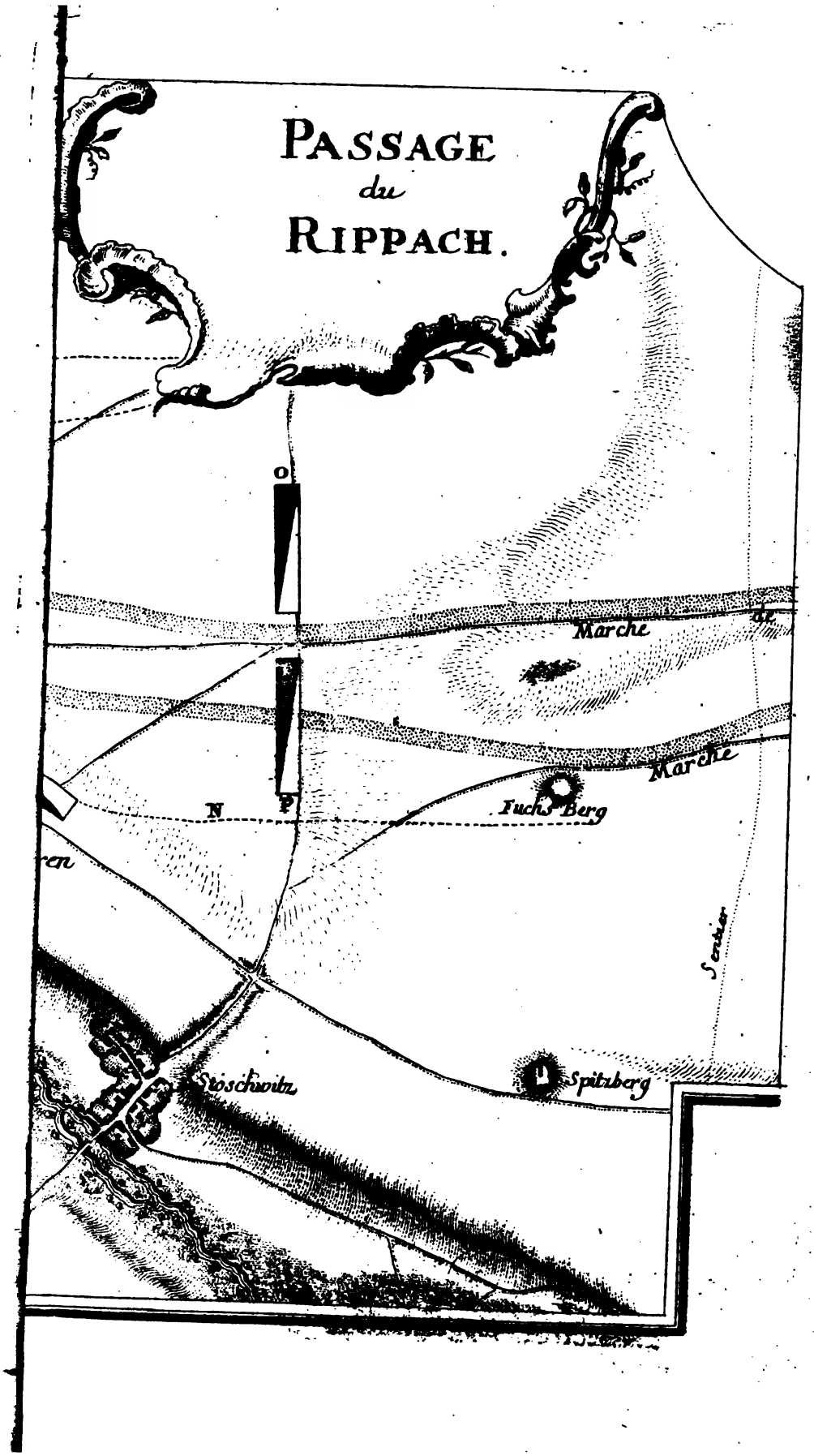
(*a*) Tableau Milit. §. 22.

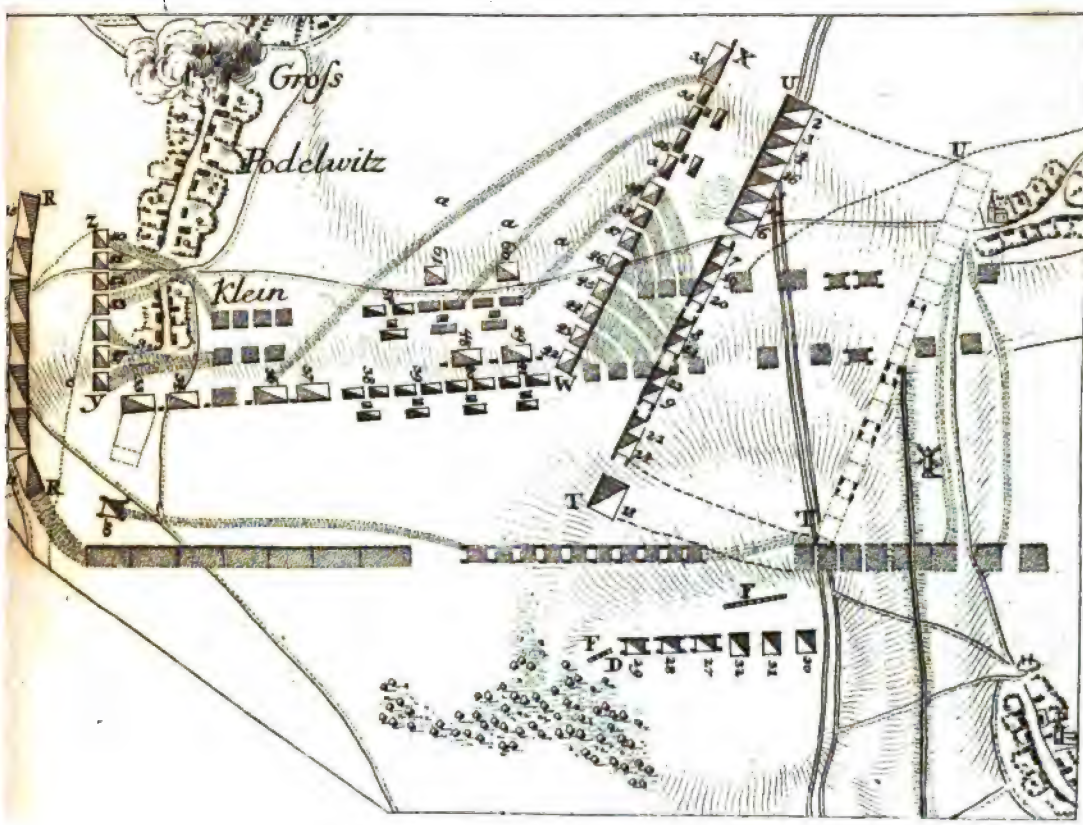
Ainſi l'armée impériale débordoit celle du roi de Suéde de plus de cinq-cent pas; & celle-ci pour ſe former, vû la largeur de ſon front, a dû s'étendre preſqu'à mille pas au-delà du Floſs-Graben.

Ces éclairciſſemens ont paru néceſſaires pour l'intelligence des Plans & des changemens faits dans les ordres de bataille des deux armées.

F I N.

TA-


PASSAGE
du
RIPPACH.
O
Marche
Marche
N
P
Fuchs Berg
Spitzberg
Stoschwitz



conquis par le roi dans les évêchez de Magdebourg & d'Halberſtadt, 97.
Annaberg dans l'Ertzgebürge ravagé par les Impériaux, 192.
Anſpach (le margrave d') ſe donne aux Suédois, 109. les Impériaux ruïnent ſon païs, *ibid.*
Arenswalde ſe donne aux Suédois, 20.
Arnheim (le maréchal) ſigne le traité au nom de l'électeur de Saxe avec le roi de Suéde, 71. ſon poſte à Breitenfeld, 73. anfés, 127. [illegible] pour s'y maintenir, 368. 369. deſcription du local, 367. Walſtein s'y arrête en s'éloignant de Nuremberg, 202.
Bannier (le maréchal) chargé de conſerver la communication avec le Mecklenbourg, 23. aſſiége & prend Demmin, 42. chargé de faire les ſiéges de Wiſmar & de Roſtock, 61. aſſiége Havelberg, 62. ſon poſte à Breitenfeld, 74. commence le ſiége de Magdebourg, 107. le léve & ſe retire à

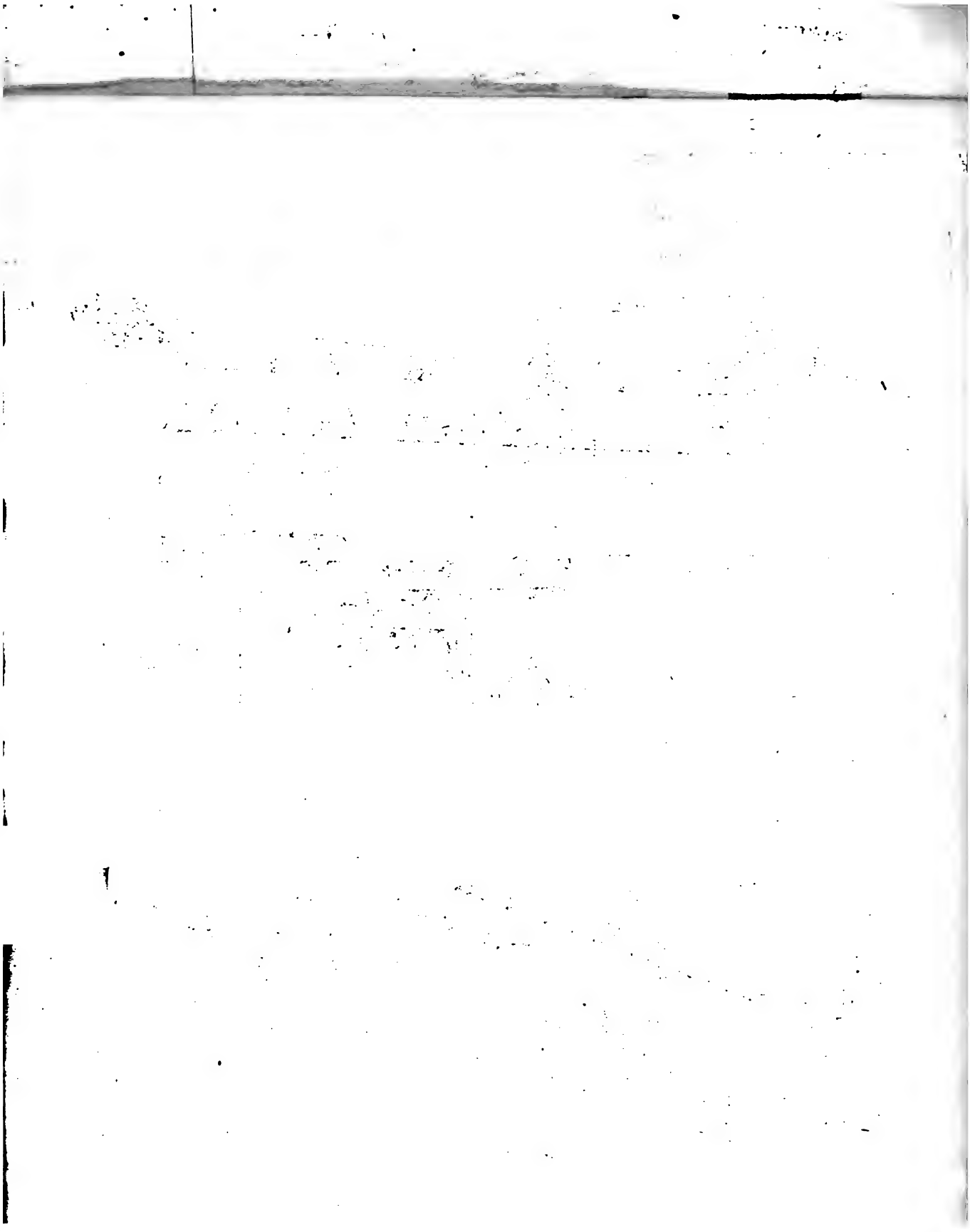


TABLE
DES MATIÉRES.

A.

ADERCASS officier du roi de Suéde tué à Breitenfeld, page 84.
Adorf dans le Voigtland ravagé par les Impériaux, 192.
Albertini (Aſcagne) gouverneur de Briſac, 182.
Aldringer (le comte) raméne les débris de l'armée d'Italie, 77. n'eſt point attendu pour la bataille, 73. 85. ſe ſépare des Bavarois, 86. eſt fait général de l'artillerie, 91. rejoint l'armée bavaroiſe, 143. fait ſa jonction avec Walſtein, 158. conduit l'avant-garde, 162.
Alliés dans les deux armées, 251. 252.
Ambſterroth (major-général) défend Magdebourg, 52. & y eſt fait priſonnier, 55.
Anclam pris par les Suédois, 19.
Aner (André) ſa bravoure au ſiége de Francfort ſur l'Oder comment récompenſée par Guſtave, 46. 346.
Angern où l'avant-garde de Tilli eſt ſurpriſe par Guſtave, 63. 351. 352.
Anhalt (Louis prince d') gouverneur des villes conquiſes par le roi dans les évêchez de Magdebourg & d'Halberſtadt, 97.
Annaberg dans l'Ertzgebirge ravagé par les Impériaux, 192.
Anſpach (le margrave d') ſe donne aux Suédois, 109. les Impériaux ruïnent ſon païs, *ibid.*
Arenswalde ſe donne aux Suédois, 20.
Arnheim (le maréchal) ſigne le traité au nom de l'électeur de Saxe avec le roi de Suéde, 71. ſon poſte à Breitenfeld, 73. annonce au roi la déroute des Saxons, 417. entre en Bohéme à la tête de ces mêmes Saxons, 104. eſt recherché par Walſtein, 141. rentre en Saxe p. 153. 154. chaſſe les Impériaux de la Luſace & les pourſuit en Siléſie, 190.
Artillerie (grand-maître d') ce que c'étoit chez les Impériaux, 91. 254.
Aſſmus berger qui ſervit de guide aux Suédois au paſſage du Rippach, 430.
Aſtrologie: Walſtein en fait la regle de ſes actions, 167. 209.
Augsbourg ſecouru par Tilli, 132. ouvre ſes portes au roi de Suéde, 144. délices d'Augsbourg comparées à celles de Capoue, 145.

B.

BACCHARAC pris par les Suédois, 116.
Bade-Dourlach (le jeune margrave de) tué: ſon éloge, 146. le païs de Dourlach ravagé par les Impériaux, 184.
Bamberg pris par les Suédois qui en ſont chaſſés, 127. 367. ce qu'ils auroient dû faire pour s'y maintenir, 368. 369. deſcription du local, 367. Walſtein s'y arrête en s'éloignant de Nuremberg, 202.
Bannier (le maréchal) chargé de conſerver la communication avec le Mecklenbourg, 23. aſſiége & prend Demmin, 42. chargé de faire les ſiéges de Wiſmar & de Roſtock, 61. aſſiége Havelberg, 62. ſon poſte à Breitenfeld, 74. commence le ſiége de Magdebourg, 107. le léve & ſe retire à

Calbe, 124. entre dans Magdebourg, 125. pourſuit Pappenheim, *ibid.* reſte en Souabe pour obſerver les Bavarois, 155. arrive au camp de Nuremberg, 198. 399. eſt bleſſé, 200.
Bareuth, margraviat où les Impériaux s'établiſſent, 202.
Barleben ouvre ſes portes aux Impériaux, 123.
Barth ſe rend aux Suédois, 20.
Baudis ou Baudiſſin le meilleur ingénieur du roi de Suéde conduit le ſiége de Colberg, 29. léve celui de Paderborn, 198. ſurprend les Impériaux à Burgſtall, 352.
Baviére (le duc de) ſe lie ſecrétement avec la France, 85. fait paſſer des ſecours à Tilli, 107. qui font beaucoup de mal aux Suédois, 127. ne tarde pas à en reſſentir les effets, 129. idée de ſon païs, *ibid.* ſa retraite ſous le canon de Ratisbonne, 136. renouvelle ſon alliance avec l'empereur, 143. cherche à amuſer Guſtave par une neutralité dont le roi ſe moque, 147. ſon entrevue avec Walſtein, 159. joint ſes troupes à celles de l'empereur, 161. s'en ſépare pour voler au ſecours de ſon païs, 203.
Baumgarten colonel des Imp. ſon poſte à Breitenfeld, 78. eſt tué dans la bataille, 83.
Baurzen dans la Luſace pris par les Impériaux, 104.
Beerwalde ſe donne aux Suédois, 20. devenu célébre par le traité que le roi de Suéde y conclut avec la France, 33. 37.
Belle-Isle (le maréchal de) ſa belle retraite de Prague, 337.
Benfeld dont le ſiége eſt rapporté comme un modéle de défenſe, 323.
Bergſtraſſe où ſituée, 114.
Berlin, ce que le roi de Suéde y fit, 49.
Bernſtein ſe rend aux Suédois, 20.
Béſiers (l'évêque de) ſe jette dans le parti de *Monſieur* contre le Cardinal, 177.
Bindtauf colonel ſaxon: ſon poſte à Breitenfeld, 73. eſt tué dans la bataille, 84.
Birckenfeld (Chriſtian Palatin de) laiſſé pour garder la frontiére contre les Bavarois, 204.
Blanckart colonel des Impériaux, ſon poſte à Breitenfeld, 79. eſt tué, 84.
Blaſphémateurs comment punis par Guſtave, 17.
Boetius, colonel ſuédois tué, 200.
Bollinger colonel des Impériaux enveloppé par les Suédois, 186.
Bombaillon colonel des Impériaux comment tué, 186.
Boye, officier ſuédois pris dans Magdebourg, 55. eſt tué à côté du roi, 165.
Brahé (comte Niklas) de Wiſingsbourg: ſon poſte à Lutzen, 213. 221.
Brandebourg (l'électeur de) s'allie avec le roi de Suéde, 49.
Brandebourg (la ville de) ouvre ſes portes aux Suédois, 48.
Brandſtein officier ſuédois tué à Lutzen, 223.
Brégens priſe par les Suédois, 389. deſcription de cette ville, 390.
Breitenfeld (bataille de) deſcription du terrein, 409. force & ordre de bataille des Impériaux, 78. 79. 456. largeur de leur front, 458. force & ordre de bataille des Saxons, 73. 457. des Suédois, 74. 458. largeur du front de l'armée combinée, 459. deſcription de la bataille, 80 à 83. 416 à 420. I. poſition des Impériaux, 411 & 412. II. poſition, 417. poſition des alliés, 414 & 415. cauſes du gain de la bataille, 421 à 422. nombre des morts, 83. 84. avantages qui réſultent de cette victoire pour les Suédois, 231.
Breslau capitale de la Siléſie refuſe de recevoir les Impériaux dans ſes murs, 192.
Brettheim priſe à diſcrétion par les Impériaux, 184.
Briſac, deſcription de cette place, 182.
Bronchorſt (le comte de) enveloppé par les Suédois, 186.

Brunſwic (le prince Frédéric de) fait lever le ſiége de Brunſwic, 397.
Burgſtall, où l'avant-garde de Tilli eſt ſurpriſe par Guſtave en perſonne, 63. 351. 352.
Buxtehude ſe rend aux Suédois, 158.

C.

CALBE (camp de) 124.
Calenbach, colonel ſuédois tué à Breitenfeld, 84.
Camin ſe rend au roi de Suéde, 13.
Canons de cuir bouilli par qui inventés, avec la maniére de les conſtruire, 74. 317. 318.
Capucins (l'ordre des) pourquoi conſidéré du roi, 112. 149.
Caraffa (Mario) colonel des Impériaux tué à l'attaque du camp de Walſtein, 200.
Carlowitz, colonel ſaxon tué à Breitenfeld, 84.
Carlſtadt en Franconie ſe donne aux Suédois, 100.
Carlſtein agent chargé de faire prendre les armes aux Polonois, 141.
Caſtel (le comte de) bleſſé à l'attaque du camp de Walſtein, 200.
Caſtelnandarri (bataille de) 179.
Charles IX. roi de Suéde pére de Guſtave-Adolphe: la couronne eſt aſſurée à ſa poſtérité & pourquoi, 229.
Charles I. roi d'Angleterre donne à Guſtave de l'argent & des hommes, & pourquoi, 32. 37.
Charnaſſé (Hercule de) ſes hauteurs vis-à-vis du roi, 33. ſigne le traité de Beerwalde, *ibid.*
Chemnitz dans l'Ertzgeburge pillée par les Impériaux, 192.
Chiéſa, colonel impérial tué à Lutzen, 223.
Chiroga capucin agent de l'Eſpagne, 137.
Chriſtian-Guillaume (le margrave) adminiſtrateur de Magdebourg pourquoi mis au ban de l'empire, 18. porte les Magdebourgeois à ſe déclarer pour la Suéde, *ibid.* eſt pris dans Magdebourg & ſe fait catholique, 55.
Churſitz village pourquoi ainſi nommé, 436.
Coblentz eſt remis aux François, 183.
Cobourg: la ville ſe rend aux Imp. 205. Walſtein léve le ſiége de la citadelle, 206.
Cœslin (priſe de) 19.
Colberg aſſiégé par les Suédois, 29. ſe rend après une belle défenſe, 43. aſſiégé & pris par les Ruſſes, 338. la conduite des deux commandans miſe en paralléle, 339.
Collalto commande l'armée d'Italie, 5.
Colloredo (le comte) avertit Walſtein de l'approche du roi de Suéde, 428. 432.
Conti (Torquato) ne peut arréter les progrès du roi en Poméranie, 14. eſt remplacé par le comte Schaumbourg, 30.
Coronino colonel impérial ſon poſte à Lutzen, 216.
Courville: ſon poſte à Breitenfeld, 73. entraîné dans la déroute des Saxons & cru mort, 84. ſon poſte à Lutzen, 214.
Cratz (le comte de) a le commandement de l'armée bavaroiſe, 136.
Cratzenſtein page tué près du roi, 165.
Creutznach aſſiégé & pris par Guſtave en perſonne, 127. qui y court riſque de la vie; ce qu'il dit à ce ſujet, 126.
Croates punis comme voleurs de grand chemin par les Suédois, 163. leurs bonnes qualités, 163. 254. imaginent une nouvelle torture pour tirer de la Saxe le peu d'argent qui y étoit, 192.
Gronenberg fait général de l'artillerie impériale, 91. ſon poſte à Lutzen, 217.
Croſſen aſſiégé & pris par Guſtave en perſonne, 47.
Cuiraſſiers impériaux comment armés, 266. & ceux des Suédois, 269.

D.

DÆMITZ dans le Mecklenbourg évacué par les Impériaux, 106.

Damgarten se rend aux Suédois, 22.
Dénitz commandant de Stettin fort attaché aux Impériaux, 16. son poste à Breitenfeld, 75. est tué, 84.
Damm près de Stettin se rend aux Suédois, 19.
Damme en Lusace pris par les Impériaux, 103.
Damminger colonel saxon, son poste à Breitenfeld, 73.
Dannemarc (le roi de) malheureux dans la guerre contre l'empereur, 3.
Deffurt fait général de l'artillerie impériale, 91. son poste à Lutzen, 217.
Demmin: description du siége, 332 à 336. se rend aux Suédois, 42. v. *Suvelt*.
Deodati quartier-maître général des Impériaux, son poste à Lutzen, 217.
Dewbatel colonel suédois détruit le grand magasin de Walstein à Freystadt, 165. fait lever le siége de Cobourg, 206.
Donawert, description de cette place, 370. se rend aux Suédois, 129.
Dragons (origine, description & utilité des) 164. 253. 254.
Duderstadt se rend aux Suédois, 197.

E.

EBERSTEIN (le comte d') blessé à l'attaque du camp de Walstein, 200.
Eggenberg (le prince d') engage Walstein à reprendre le commandement, 88. & à le garder, 137.
Eglise (gens d') se réjouissent de la mort de Gustave-Adolphe & pourquoi, 231.
Egra ouvre ses portes aux Saxons, 105. qui sont obligés d'en sortir, 154.
Ehrenbreitstein consignée à la France, 117. qui en fait prendre possession, 183.
Ehrenfeld près de Mayence se rend aux Suédois, 112.
Eimbecke a le même sort, 197.
Elbeuf (le duc d') se jette dans le parti de *Monsieur*, 177.
Elnbogen en Bohéme évacué par les Saxons est rendu aux Impériaux, 154.
Empire d'Allemagne; ce qu'il étoit au tems de la venue de Gustave, *préface*, XVII. & ce qu'il devint après une guerre de trente années, XVI. *histoire*, 2 à 4.
Erbach (le comte d') blessé à l'attaque du camp de Walstein, 200.
Erbois officier lorrain introduit les Bavarois dans Ratisbonne, 136.
Erfurt fait serment à la couronne de Suéde, 99. belles paroles du roi aux habitans, 208.
Erwitt colonel Impérial, son poste à la bataille de Breitenfeld, 79. sa mort, 83.
Espagne (cour d') sa politique, *préface*, XVII. n'aime pas Walstein, *histoire*, 5. 88. 120. 139. fait fonder le duc d'Orléans, 93. s'engage à entrer en France à main armée, 178. tend un nouveau piége à la legéreté de ce prince, 194.
Espagnols (les) proposent de mettre le roi Ferdinand à la tête de l'armée, ne sont point écoutés & pourquoi, 87. se moquent de l'excessive autorité qu'on donne à Walstein, 139. sont surpris à Walf, 112. 361. obligés de se retirer dans le Luxembourg, 183. ne peuvent sauver Mastricht, 195. appellent Pappenheim au secours de cette place, 196.
Eutriz (camp de Tilli à) 407.

F.

FALCKENBERG (le baron de) envoyé pour défendre Magdebourg, 29. y est tué, 55.
Feldsberg (prise de) où la garnison est passée au fil de l'épée, 43. 337.
Ferdinand II. ôte le commandement à Walstein & l'exile, 11. écrit à Gustave-Adolphe, 15. & lui refuse le titre de *Roi*, 8. condanne l'assemblée de Leipsic, 36. tire de grands secours de ses états & de ses alliés, 87. rend le commandement à Walstein,

68. sa plus grande force, 253. pleure la mort de Gustave-Adolphe, 241.
Ferdinand de Capoue: sa belle défense de Greiffenhagen, 31. 331. 332.
Finlandois: leur intrépidité à Breitenfeld, 82.
Fiersheim sur le Mein se rend aux Suédois, 112.
Force (le maréchal de la) a le commandement sur la frontière d'Allemagne, 118. marche en Languedoc contre les rebelles, 179.
Formespech colonel bavarois projette de livrer une porte d'Ingolstadt au roi, mais il est arrêté, 146.
Francfort sur l'Oder: siége & prise de cette ville par les Suédois, 46. moyens de défendre cette place, 343 à 346.
Francfort sur le Mein se rend au roi de Suéde, 110. qui garantit la sureté de ses foires, *ibid.* dissolution du congrès assemblé dans la vue de faire exécuter l'*Edit de restitution*, 97.
Franckendahl refuse d'ouvrir ses portes au roi de Suéde, 122.
François: leur caractère, 176.
Franconie: idée de cette province, 98.
Freyberg sur la Polsnitz se rend aux Saxons, 190.
Freyenwalde a le même sort, 19.
Freystadt dans le Palatinat est surprise par les Suédois, 165. 394.
Fuessen en Souabe: la garnison se révolte & ouvre les portes aux Suédois, 173.
Fugger (le comte de) son poste à Breitenfeld, 79. le jeune comte est tué à l'attaque du camp de Walstein, 200.
Fulde rendez-vous des fuiards après la défaite de Tilli à Breitenfeld, 83. l'abbé de Fulde comment tué à Lutzen, 233.
Furstenberg (le comte de) quitte les frontières de la Hesse & renforce l'armée de Tilli, 65. son poste à Breitenfeld, 79.
Fürth (camp de) 201. 402.

G.

GALAS (le comte de) fait général de l'artillerie Impériale, 91. fait tête aux Saxons en Bohéme, 106. fait le siége de Prague, 152. 382. conduit le corps de bataille de Lutzen, 217.
Gartz près de Stettin abandonné des Impériaux, 31.
Geissen ou Gassen sur la Luppe, 103.
Gemunden se rend aux Suédois, 100.
Glogau pris par les Saxons, 190. & assiégé par les Impériaux, 191.
Goerlitz pris par les Impériaux, 104.
Goetz maréchal de camp des Impériaux ravage la Lusace, 103.
Gommern ravagée par les Impériaux, 124.
Gotha ouvre ses portes au roi de Suéde, 99. est pillé par les Impériaux, 192.
Grades dans les deux armées, 254. 255.
Grana (le marquis de) fait le siége de Prague, 152. description de son attaque, 383. chargé de dresser la capitulation, 153. entre dans le margraviat de Bareuth, 202.
Greiffenberg sur la Réga se rend au roi de Suéde, 19.
Greiffenhagen: siége & prise de cette ville par les Suédois, 30. 331. 332.
Grimme en Poméranie prise par les Suédois, 20.
Gripswalde (prise de) 61. son assiette & sa force, 349.
Grisons (les) n'étoient pas amis de l'Autriche & pourquoi, 172.
Gronsfeld (le comte de) secourt Wolfenbuttel assiégé par les Suédois, 198. fait le siége de Nienbrugge, 205.
Grotta colonel impérial son poste à Breitenfeld, 79. est tué, 84.
Gualdo Priorato (le comte Galeazzo) auteur de cette histoire, *préface*, v. de qui fils, vi. a fait plusieurs campagnes comme volontaire, vii. *histoire*, 183. les différens ouvrages qu'il a composés, *préface*,

XIII. XIV. devient miniſtre de la reine Chriſtine, XV. & meurt hiſtoriographe de l'empereur, *ibid.*
Guaſtalla (Céſar de) engage l'empereur à porter la guerre en Lombardie, 5.
Guben priſe & pillée par les Imp. 103. 190.
Guſtave-Adolphe: ſes négociations ſecretes avant de déclarer la guerre à l'empereur, 2. 7. 9. ſes préparatifs militaires, 7. les Etats approuvent ſon deſſein, 9. force de ſon armée, 7. débarque à Stralſund, 10. abandonne à ſes ſoldats le pillage de ſes premiéres conquêtes & pourquoi, 10. 12. 13. reçoit une lettre de l'empereur, 15. fait alliance avec le duc de Poméranie, 16. entre dans le Mecklenbourg, 21. répond à la lettre de l'empereur, 24. fait lever du monde en France & en Angleterre, 28. en Hollande & dans toute l'Allemagne, 252. fait déſerter les troupes impériales, 31. ſa réponſe à l'ambaſſadeur de France à l'occaſion de la ſignature du traité avec Louis XIII. 33. court riſque d'être pris ou tué par trahiſon, 38. fait alliance avec l'électeur de Brandebourg, 49. eſt empêché de ſecourir Magdebourg, 50. publie un manifeſte après la priſe de cette ville, 58. rétablit les ducs de Mecklenbourg dans leurs états, 61. s'approche de la Saxe pour ſauver la Heſſe, 62. ſurprend l'avant-garde de Tilli, 63. 352. fait alliance avec l'électeur de Saxe, 72. ſes diſpoſitions pour la bataille, v. BREITENFELD. ce qu'il dit de ſes troupes, 75. ordres qu'il donne à ſes généraux, 76. ſa piété, ſa modeſtie & ſa joye après la victoire, 84. 85. déclare qu'il prend les catholiques ſous ſa protection comme les proteſtans, 97. s'empare de la Thuringe, 99. entre en Franconie, 100. force les Nurembergeois à ſe déclarer, 108. ſes progrès dans le cercle du Rhin, 111. paſſe le Rhin, 113. tient un grand conſeil dans Mayence, 118. ſes progrès dans le Bas-Palatinat, 122. court riſque de la vie devant Creutznach, 127. force de ſon armée, 128. paſſe le Lech, 133. ſes amuſemens dans Augsbourg, 145. court riſque de la vie devant Ingolſtadt, 146. ce qu'il penſe de la paix qu'on lui propoſe, 147. & du duc de Baviére, *ibid.* entre dans Munich, 148. ce qu'il penſoit des moines en général, 149. il ſe rapproche de Nuremberg pour ſecourir la Saxe, 155. & ne peut empêcher les Bavarois de ſe joindre à l'armée impériale, 159. 390. ſon camp autour de Nuremberg, 160. 391. rappelle tous les corps détachés, 198. 253. 399. attaque le camp de Wallſtein, 199. 400. quitte les environs de Nuremberg, 201. 401. entre en Baviére & reprend Rain, 204. vole au ſecours de la Saxe, *ibid.* ſa marche depuis Nuremberg juſqu'à Erfurt, *ibid.* tient un grand conſeil à Erfurt, 206. force de ſon armée, 208. cherche à ſe joindre aux troupes de l'électeur de Saxe, 427. paſſe le défilé de Rippach, 429. ſes diſpoſitions à Lutzen, v. LUTZEN. ſon intrépidité, 218. 444. il eſt tué, 220. 454. ſuites de cette mort, 223. ſon corps eſt conduit à Stockholm, 226. portrait de ce prince, 227 à 232. traits qui peignent ſon caractére, 107. 112. 114. 208. paroles mémorables de ce grand roi, 33. 114. 126. 147. 148. 210. 218. Diſſertation ſur ſa mort, 233 à 244.
Guſtavebourg, les fondemens en ſont jettés, 121. les fortifications en ſont enlevées, puis raſées, *ibid.*

H.

HALL colonel ſuédois, ſon poſte à Breitenfeld, 74. eſt tué, 84.
Hameln place d'armes de Pappenheim, 125.
Hanau: deſcription de la place, 357. les

Suédois y entrent par ſurpriſe, 109. 357. 358. le comte de ce nom y eſt fait priſonnier, 109.
Haraucour fait général de l'artillerie impériale, 91. ſon poſte à Lutzen, 217.
Harrach (le cardinal de) envoyé pour demander du ſecours au Pape, 95.
Haſſfurth en Franconie ſe rend aux Suédois, 100.
Haubald, colonel ſuédois ſurprend Hanau, 109. 357. ſa marche décrite, 360. 361. oblige les Impériaux de lever le ſiége de Glogau, 191.
Havelberg pris d'aſſaut par les Suédois, 62.
Heilbrun ſur le Necker, 188.
Helmendorf colonel ſaxon: ſon poſte à Breitenfeld, 73.
Hepburn officier ſuédois: ſon poſte à Breitenfeld, 74. belle manœuvre qu'il fait contre la cavallerie legére des Impériaux, 80. paſſe le Danube & ravage la Baviére, 129. ſa bravoure à la priſe de Donawert, 370.
Heſſe (le landgrave de) s'allie avec la Suéde, 60. ſes ſujets lui reſtent fidéles, *ibid.* il eſt rencontré par Pappenheim près de Wolfenbuttel & obligé de ſe retirer, 157. portrait de ce prince, 158.
Heydelberg, réſiſte aux attaques des Suédois, 122.
Heyden colonel pruſſien: ſa belle défenſe dans Colberg aſſiégé par les Ruſſes, 338.
Hoë de Hœneg chapelain de l'électeur de Saxe & penſionnaire de l'empereur, 34.
Hoffkirch colonel ſaxon: ſon poſte à Breitenfeld, 73. conduit l'avant-garde des Saxons en Bohéme, 104. rentre dans ſes biens, 105. ſon poſte à Lutzen, 214. retrouve le corps du roi de Suéde, 226. s'approche de Leipſic, *ibid.*
Hohentweil château fort appartenant au duc de Wurtemberg: ſon aſſiette, 189.
Holck fait général de l'artillerie, 91. entre dans le Voigtland qu'il ravage, 192. & part du camp de Nuremberg pour faire une nouvelle invaſion en Saxe, 202. raſſemble les fuyards après la perte de la bataille, 226.
Holſtein (le duc de) colonel impérial: ſon poſte à Breitenfeld, 78. eſt tué, 84.
Horn (Guſtave) général ſuédois améne au roi un ſecours tiré de la Livonie, 19. échoue dans ſa négociation avec l'électeur de Brandebourg, 49. améne au roi des troupes levées en Poméranie & dans le Brandebourg, 65. ſon poſte à Breitenfeld, 74. eſt forcé d'abandonner Bamberg, 127. ce qu'il auroit pu faire pour s'y maintenir, 368. repaſſe le Mein, 128. 368. rejoint l'armée du roi, *ibid.* n'eſt pas d'avis qu'on riſque le paſſage du Lech, 131. entre dans Ulm, 132. remet aux François Coblentz & Traërbach, 183. entre en Alſace, 188. fait le ſiége de Benfeld, 323. deſcription de ce ſiége, 323. à 325. il entre en Baviére, 203.

I.

ILLMENAU (priſe d') 99.
Impériaux: où & comment ils levoient leurs troupes, 249. leur plus grande force, 252. troupes dont leurs armées étoient compoſées, 253. de l'état major, 254. force des régimens, eſcadrons & compagnies, 255. 259. paye & ſubſiſtance des troupes, 262. habillement, 265. armes défenſives & offenſives de la cavallerie, 266. à 269. armes de l'infanterie, 270. à 272. exercice de la cavallerie, 274. maniement des armes dans l'infanterie, 276. hauteur des files & grandeur du front, 277. à 278. maniere de charger par compagnies dans la cavallerie, 279. & dans l'infanterie, 282. arrangement des régimens ſous Tilli, 285. 286. ſous Walſtein, 288. diſpoſitions des Imp. comparées à celles des Suédois, 295. à 304. leur maniere de camper, 309. à 311. de ſe retrancher, 311. à 312. calibre & ſervice de leur

artillerie, 314. à 316. leur maniere d'attaquer & de défendre les places, 320. à 327.
Ingolstadt: force de cette place, 129. assiégée & manquée par le roi de Suéde, 146. 380.
Joseph (le pere) fait manquer l'élection de Ferdinand au trône des Romains, 6. ce que l'empereur dit à ce sujet, *ibid.*
Isolani général de toute la cavallerie legére des Imp. son poste à Breitenfeld, 78. chargé de lever de la cavallerie en Hongrie & en Croatie, 90. fait des coups de main qui lui sont bien payés, 166. ne peut empêcher le roi de passer le défilé de Rippach, 430. son poste à Lutzen, 216.

K.

KEMPTEN ouvre ses portes aux Suédois, 173.
Kitzing sur le Mein, 100.
Kleiner, partisan qui désole le païs de Magdebourg, 124.
Kleist officier prussien comparé à des soldats impériaux qui avoient les jambes cassées ou emportées & qui combattoient à genoux, 82.
Knitlingen pillée & brulée par les Impériaux, 185.
Knyphausen (Dodo baron de) sa belle défense à Neu-Brandenbourg, 42. 337. son poste à Lutzen, 214. est aux mains avec Pappenheim, 221. & gagne la bataille, 448.
Koenigsberg dans la nouvelle marche se rend aux Suédois, 20.
Koenigshofen sur la Saale se rend aux Suédois, 100. description de cette place, 356.
Koenigstein en Franconie ouvre ses portes aux Suédois, 111.

L.

LÆHAUSEN général suédois: ses progrès en Westphalie, 197.
Landau dans le Bas-Palatinat se rend aux Suédois, 122.
Landsberg sur la Warte assiégé & pris par Gustave en personne, 47. 346.
Landsberg sur le Lech se rend aux Suédois, 147.
Landsberg officier Suédois fait commandant de Neubourg, 137.
Landshout sur l'Iser se rend aux Suédois, 147. belles paroles de Gustave aux habitans, 208.
Lauenbourg (François-Charles de Saxe) fait une diversion dans la Basse-Saxe en faveur des Suédois, 20. est fait prisonnier, *ibid.*
Lauenbourg (Rodolphe-Maximilien de Saxe) sert l'empereur, 83. rend Donawert, 129.
Lauenbourg (François-Albert de Saxe) soupçonné d'avoir tué ou fait tuer Gustave-Adolphe, 83. 233.
Lauff dont la garnison imp. est remise à la discrétion des Nurembergeois, 204.
Lech, v. *Passage.*
Leipsic en Saxe où se tient une assemblée de princes protestans, 33. à 35. état de cette ville, 72. 407. prise par les Impériaux, 72. 408. bataille de Leipsic, v. *Breitenfeld.* prise de Leipsic par Walstein, 206. 425. qui est obligé de l'abandonner, 227.
Lesly colonel écossois sert bien Gustave, 10.
Leutmeritz se rend aux Saxons, 105. qui l'évacuent, 154.
Lichtenau près de Nuremberg ne peut être forcée par les Suédois, 205.
Lignitz se rend aux Saxons, 191.
Lindau en Souabe ne se rend point aux Suédois, 156. 389.
Lintz en Autriche où les païsans se révoltent, 203.
Lippeene sur le Miezel pris par les Suédois, 20.
Lober, v. *Passage.*
Loeser colonel saxon, 226.
Loewenstein officier Suédois tué à Lutzen, 223.

Loüe se rend aux Suédois, 41.
Lorraine (le duc de) son caractére, 93. se déclare pour l'empereur, & par craintes rappelle ses troupes, *ibid.* la France l'oblige de désarmer, 117. 176. 179. donne sa sœur au duc d'Orléans, 194.
Louis XIII. fait alliance avec la Suéde, 33. politique de son ministre, 117. 120. qui force le duc de Lorraine à désarmer, 179. pardonne à son frere & punit les rebelles, 181.
Lubec (paix de) 2. les envoyés de Gustave ne sont point admis au congrès, 24.
Lunebourg (George duc de) avec les troupes du cercle de la Basse-Saxe assiége Wolfenbuttel, 124. ses progrès en Westphalie, 197. n'est point attendu pour la bataille de Lutzen, 211. sa marche, 226.
Lusace, idée de cette province, 103. est ravagée par les Impériaux, 104. 190.
Lutzen: description de la ville, 433. & du champ de bataille, 212. 434. précautions de Walstein avant la bataille, 432. 438. 441. marche du roi, 440. ordre de bataille des Suédois, 213. 215. force de l'armée & largeur de son front, 462. 464. ordre de bataille des Impériaux, 216. 217. force de l'armée & largeur de son front, 463. description de la bataille, 217. à 222. 442. à 448. sa durée, 224. nombre des morts, 223. ce qui décida du gain de la bataille, 449. fautes faites par les généraux de l'empereur, *ibid.*

M.

Mackin officier suédois tué à l'attaque du camp de Walstein, 200.
Magdebourg se déclare pour le roi de Suéde, 18. investi par le comte de Pappenheim, 19. assiégé en forme, 32. 43. 51. forts construits pour sa défense, 44. 339. est pris d'assaut, saccagé & brûlé, 55. 347. 348. les Impériaux réparent les fortifications, 59. Bannier en fait le siége, 107. est obligé de le lever, 123. puis y entre trouvant la ville abandonnée des Impériaux, 125.
Malchin prise par stratagéme, 41.
Manheim (surprise de) 116. description de cette place, 363. son commandant puni pour s'être laissé surprendre, 364.
Mansfeld (le comte de) au service de Saxe est tué à Breitenfeld, 84.
Mansfeld (le comte de) au service de l'empereur est fait gouverneur de Magdebourg, 58. couvre le bagage à Breitenfeld, 79. est fait général de l'artillerie, 91. se joind à Marradas contre les Saxons en Siléſie, 191.
Mantoue (guerre de) pourquoi entreprise, 5.
Marradas (Don Balthasar de) général de l'empereur observe les Saxons, 157. rassemble toutes ses forces contre les Saxons en Siléſie, 191.
Marsal consigné à la France, 117.
Martellini capitaine de l'escadron dans lequel Gustave donna & fut tué, 220.
Marschal colonel saxon: son poste à Breitenfeld, 73. est tué, 84.
Massfeld pris par les Suédois, 100.
Mastricht, description de la place, 195. assiégé par les Hollandois, 196. 395. attaque inutile du comte de Pappenheim pour faire lever le siége, 197. 396. la place se rend, *ibid.*
Mayence (prise de) 114. ce que cette place étoit alors, comparée avec ce qu'elle est à présent, 363.
Mecklenbourg (les ducs de) mis au ban de l'empire, 5. leurs états donnés à Walstein, 5. 21. manifeste de Gustave contre Walstein, 22. les ducs sont rétablis dans leurs états, 61.
Melnich ou Melcke (Jean) prend Malchin par stratagéme. 41.
Memmingen se rend aux Suédois, 156. 173.
Mérode (le comte de) envoyé en Flandre pour

lever des troupes, 90. eſt fait général de l'artillerie, 91
Metternich (le colonel de) enveloppé par les Suédois, 186
Meurs (François de) commandant de Colberg qui fait une belle défenſe comparée à celle du colonel Heyden des Pruſſiens, 338.
Miſnie, deſcription de cette province, 14.
Miſchefall colonel au ſervice du roi de Suéde défend mal Rain en Baviére, & a la tête tranchée, 204.
Moyenvic conſignée à la France, 117.
Montecuculi (Erneſt comte de) fait général de l'artillerie impériale, 91. eſt envoyé au ſecours de l'Alſace, 182. entre dans le païs de Dourlach, 184. eſt ſurpris à Wiſeloch, 186. & notifie cette diſgrace à Walſtein qui lui ordonne de ne pas abandonner l'Alſace, 199.
Montmorency (le duc de) leve des troupes dans le Languedoc en faveur du duc d'Orléans, 177. eſt fait priſonnier, 180. & décapité, 181.
Moret (le comte de) eſt tué à la bataille de Caſtelnaudarri, ou ſe fait capucin ſelon d'autres, 179.
Mosbourg ſur l'Iſer ſe rend aux Suédois, 147.
Moſcovie (le grand duc de) aſſure le repos de la Suéde, 141
Mouſquetaires à quoi employés par le roi de Suéde, 74. 80. 418.
Munich ouvre ſes portes au roi, 148.

N.

NEISS ſert de refuge aux Impériaux harcelés par les Suédois & les Saxons en Siléſie, 192.
Neubourg (le duc de) offre de reſter neutre, 123. manque à ſa parole & en eſt puni, 137.
Neu-Brandebourg qui ſe rend aux Suédois, 41. eſt repris par Tilli qui fait tout paſſer au fil de l'épée, 43. deſcription de cette place, 336.
Neugarden en Poméranie ſe rend aux Suédois, 19.
Nimes (l'évêque de) ſe jette dans le parti du duc d'Orléans contre Louis XIII. 177.
Nuremberg (le ſénat de) ſe déclare pour le roi de Suéde, 108. Tilli n'a pas le tems de s'en venger, 109. Guſtave ſe préſente ſous les murs de cette ville, 128. décrite, 160. 391. le ſénat envoye des députés à Walſtein, 150. Guſtave établit ſon camp autour de cette ville, 161. 391. camp de Walſtein, 162. 392. à 394. Guſtave prend congé des habitans, 201. ſervices qu'il leur rend, 204. 205.

O.

OCHSENFURTH en Franconie enlevé aux Suédois, 108.
Oedran dans l'Ertzgebourge pillé par les Impériaux, 192.
Oelsnitz dans le Voigtland a le même ſort, 192.
Offenbach ſe rend aux Suédois, 109.
Offenbourg pris par les Suédois, 190.
Officura commande l'arriére-garde des Impériaux à Breitenfeld, 79. eſt fait général de l'artillerie, 91. ſon poſte à Lutzen, 217.
Oppenheim pris d'aſſaut & réduit en cendres par les Suédois, 113. 362.
Orléans (le duc d') recherché par la maiſon d'Autriche, 93. entre en France à main armée, 179. perd la bataille de Caſtelnaudarri, *ibid.* fait ſa paix avec le roi ſon frere, 181. ſe brouille de nouveau, épouſe la ſœur du duc de Lorraine, 194. & ſe retire à Bruxelles, 195.
Orthembourg (le comte d') envoié à l'électeur de Brandebourg pour négocier un traité d'alliance avec la Suéde, 49.
Oſſa eſt cauſe de la défaite du corps de Montecuculi, 186.
Oxenſtierna (Axel) grand-chancelier de Suéde, eſt le ſeul qui pouvoit écrire une bon-

ne histoire de Gustave-Adolphe, *préface*, XVIII. levé des troupes en Suéde, *histoire*, 9. les amène au roi, 107. reste à Francfort pour négocier avec les ministres étrangers, 112. commande l'armée sur le Rhin, 127. se rend au camp de Nuremberg, 198. 398. notifie au sénat de Suéde la la mort du roi, 234.

P.

PADERBORN dont Pappenheim fait lever le siége, 198.
Palatin (l'électeur) dépouillé de ses états, 7. meurt en apprenant la mort de Gustave, 2.
Pappenheim (le comte de) emporte Magdebourg d'assaut, 53. ne peut empêcher le roi de passer le Lober, 414. son poste à Breitenfeld, 79. ses progrès dans la Basse-Saxe, 123. fait lever le siége de Magdebourg, *ibid.* abandonne cette place pour secourir Wolfenbuttel, 125. oblige le landgrave de Hesse à se retirer sous Goettingen, 157. ne peut faire lever le siege de Mastricht, 197. 395. sa marche depuis Mastricht jusqu'à Mersebourg en Saxe, 205. est envoié à Halle, 209. est rappellé, & n'arrive que sur la fin de la bataille, 220. & pourquoi, 445. 449. 452. est tué, 221. 448. sa mort cause la perte de la bataille, 221. portrait de ce général, 224. à 225. ce que Gustave pensoit de lui, 134.
Paradis colonel impérial envoyé pour détacher l'électeur de Saxe du parti de la Suéde, 104.
Passage du Rhin, 113. 362. 371. à 373. du Lech, 133. 375. à 377. du Lober, 414. 432. de Rippach, 430.
Passewalck (prise de) 20.
Paznani cardinal envoié pour demander du secours au Pape, 95.
Pennamunde (prise de) 12.
Péri maréchal de camp, sa belle retraite de Thungen, 337.
Perusi commandant de Gripswalde tué, 61.
Pfort colonel saxon, 226.
Philisbourg conquis à la France, 117.
Piccolomini (le comte) son poste à Lutzen, 216. sa fermeté, 222.
Plauen pillé par les Impériaux. 192.
Poméranie: idée de cette province, 7. le duc s'allie avec la Suéde, 16. sa lettre d'apologie à l'empereur, 25.
Prague se rend aux Saxons, 105. Walstein le reprend, 153. les Prussiens en font le siége, & l'attaque du roi décide de la prise de cette place, 383. 389. décrite, 153. 381.
Puisaurent, favori du duc d'Orléans & l'instrument de la politique de l'Espagne, 178. se flatte d'épouser la belle-sœur de son maître. 193. qu'il porte à quitter de nouveau la cour, 194.

Q.

QUESTENBERG (le baron de) porte à Walstein l'ordre de se retirer, 11. est chargé par l'empereur de l'engager à reprendre le commandement, 88.
Quinti del Ponte fait tomber le roi de Suéde dans une embûscade, 38. passe chez les Imp. & est tué devant Magdebourg, *ibid.*

R.

RABATA (le comte) envoyé pour demander du secours aux princes d'Italie, 96.
Rain sur le Lech rendu par lâcheté, 203. & repris par Gustave en personne 204.
Ratisbonne, v. *Surprise.*
Ratzebourg pris par les Suédois & repris par les Impériaux, 20.
Reine de Suéde (la) amène des troupes à Gustave, 62. vient trouver son époux à Francfort, 122. & retourne en Suéde avec le corps du feu roi, *ibid.*
Reischel favori de Gustave, fait prisonnier par Walstein & renvoyé sans rançon, 200.
Restitution (édit de) qui cause la guerre en Allemagne, 3. plaintes contre cet édit & pourquoi, 27.
Rhin, v. *Passage.*

Rhingrave (Charles-Louis) surprend l'avant-garde de Tilli, 63. 352. est tué, 63. son éloge, *ibid.*
Ribnitz, fort escaladé par les Suédois, 22.
Ricochet son utilité & emplacement, 383. à 389.
Ries, colonel Suédois tué, 165.
Riga dont le siége est donné pour exemple d'une savante attaque, 320.
Rinoch sergent-général de bataille des Imp. son poste à Lutzen, 217. est cause de la perte de la bataille, 221.
Rippach, v. *Passage.*
Rodesheim se rend aux Suédois, 112.
Rostock pris par les Suédois, 22. repris par les Imp. 23. de nouveau assiégé & pris par les Suédois, 106.
Rotenbourg enlevé aux Suédois, 108.
Rouannès (le duc de) se jette dans le parti du duc d'Orléans contre Louis XIII. 177.
Rugen (isle de) prise par les Suédois, 10.
Runingen (camp de), 198. 397.
Ruttwen colonel écossois: son poste à Breitenfeld, 75. prend Gotha, 99. est fait commandant de Donawert, 130. son poste à Lutzen, 213. 221.

S.

SAGAN pris par les Saxons, 190.
Saint-Etienne fait des propositions de neutralité de la part de l'électeur de Baviére dont Gustave se moque, 147.
Saltzbourg, description de cette ville, 136.
Savelli (le duc de) chargé de défendre Demmin, 42. examen de sa conduite, 332. à 336. estimé meilleur dans le cabinet que dans les armées, 95. 355.
Saxe (l'électorat de) ravagé par les Imp. 68. 192.
Saxe (l'électeur de) écrit à l'empereur contre l'édit de restitution, 25. vient à l'assemblée de Leipsic, 33. fait part à l'empereur du *conclusum* de cette assemblée, 36. refuse aux Suédois le passage par ses états, 50. sa réponse à Tilli qui veut qu'il se déclare, 67. se donne au roi de Suéde avec son armée, 69. 72. 408. dispositions de son maréchal général, v. *Breitenfeld.* croit la bataille perdue & se retire, 81. entre en Bohéme & borne ses opérations à la prise de Prague, 105. sa politique, 106. 141. appelle de nouveau le roi de Suéde à son secours, 204. 208. ne peut joindre ses troupes à celles du roi, 209. ce qu'il dit en apprenant la mort de Gustave, 228. & il fait son traité particulier avec l'empereur, 192.
Saxe-Altenbourg (le duc de) son poste à Breitenfeld, 73.
Saxenhausen (le fort de) consigné aux Suédois, 111.
Scepter officier Suédois tué à l'attaque du camp de Walstein, 200.
Schaffmann officier Suédois fait prisonnier dans Magdebourg, 55.
Schasgotsch (le comte de) se joind à Marradas. 191.
Schaumbourg (le comte de) remplace Torquato Conti dans le commandement de l'armée de Poméranie, 30. son poste à Breitenfeld, 78. est fait général de l'artillerie, 91. entre en Lusace, 190. est obligé de rentrer en Silésie où il se joind à Marradas, 191. son poste à Lutzen, 217.
Schildknecht ingénieur de Gustave, 249. est reprimandé par ce prince, 306.
Schlamersdorf colonel Suédois prend Landsberg, 147.
Schneidewin colonel Suédois, est fait sous-gouverneur des villes conquises dans les évêchez de Magdebourg & d'Halberstadt, 97.
Schœnbourg (le baron de) envoié à l'électeur de Saxe, 67. est tué, 83.
Schomberg (le duc de) passe en Languedoc, 179. ennemi du duc de Montmorency bat son armée & le fait prisonnier, *ibid.*
Schorndorf sur le Rems, 188.

Schweinfurt en Franconie se rend aux Suédois, 100.
Schwerin (le maréchal comte de) faisant le siége de Prague, 383.
Sendelbach (grand) poste d'observation du roi de Suéde, 202. 204.
Seni (Jean-Baptiste) astrologue, comment payé par Walstein, 167. ce qu'il prédit du roi de Suéde, 209.
Sergent-Major chez les Impériaux, ce que c'étoit, 91.
Sigismond (mort de) roi de Pologne: son portrait, 142.
Silésie: idée de cette province, 103.
Silva (don Philippe de) fait une belle défense au siége d'Oppenheim, 113.
Soop officier suédois: son poste à Breitenfeld, 74.
Souabe: idée de cette province, 109. Tilli, y loge une partie de son armée, *ibid.*
Sparr (le colonel comte de) fait général de l'artillerie imp. 91. est envoyé pour négocier la paix avec Arnheim général de toutes les troupes saxonnes, 155. est pris par les Suédois, 165. 394.
Sperreuter colonel Suédois chargé de faire le siége de Lichtenau, 205.
Spiegel colonel saxon: son poste à Breitenfeld, 73. est tué, 84.
Spiering obligé d'évacuer Neubourg aux Suédois, 137.
Spremberg, (prise de) 103.
Stargard se rend aux Suédois, 17.
Starschædel officier suédois, son poste à Breitenfeld, 74. est tué, 84.
Steinau en Silésie pris par les Saxons, 191.
Steinbock colonel suédois; son poste à Breitenfeld, 74.
Stettin ouvre ses portes au roi de Suéde, 16.
Stockholm où le roi assemble les états, 9. son corps y est rapporté, 226.
Stralsund assiégé par Walstein, 10. ouvre ses portes au roi de Suéde, *ibid.*
Strasbourg (la ville de) se donne aux Suédois, 189. assiette de cette place, 190.
Strasbourg (Paul) ambassadeur de Gustave à la Porte, 230.
Strozzi colonel imp. son poste à Lutzen, 216.
Suédois (les) par qui appellés perturbateurs du repos public, 14. font admirer leur bonne conduite, 99. & leur désintéressement, 132. où & comment ils levoient leurs troupes, 251. leur plus grande force, 252. quelles troupes composoient leurs armées, 253. de l'état major, 255. force des régimens, escadrons & compagnies, 259. 262. paye & subsistance des troupes, 263. l'habillement, 31. 265. armes défensives & offensives de la cavallerie, 269. 270. armes de l'infanterie, 273. 274. exercice de la cavallerie, 275. maniement des armes dans l'infanterie, 276. hauteur des files & grandeur du front, 278. 279. leur maniere de charger par compagnies dans la cavallerie, 283. & dans l'infanterie, 284. distribution de la cavallerie & de l'infanterie, 289. 294. dispositions de Gustave comparées à celles des Imp. 295. à 304. leur marche en colonnes, 306. à 309. leur maniere de camper, 309. à 311. & de se retrancher, 313. à 314. calibre & service de leur artillerie, 316. à 319. attaque & défense des places, 320. à 327. discipline militaire, 17. 327.
Surprise de Malchin, 41. de l'avant-garde de Tilli, 351. 352. de Hanau, 357. de Manheim, 116, 363. de Ratisbonne, 137. comparée à celle de Plarée, 379. de Freystadt, 165. 394. de Wiseloch, 186. 395. conseils donnés aux commandans des places pour éviter toute surprise, 365. 366.

T.

TANGERMUNDE abandonné aux Imp. 59. repris par les Suédois, 62. occupé de nouveau par les Imp. 64.
Taube colonel saxon, 226.
Tersica ou Terzky (le comte de) beau-frére

de Walſtein fait des levées d'hommes & de chevaux, 91. fait des offres au maréchal Arnheim que celui-ci n'accepte pas, 140.
Teuffel (le colonel) ſon poſte à Breitenfeld, 74. eſt tué, 84.
Thuringe: idée de cette province, 98.
Thurn (le comte de) conduit les Saxons en Bohéme, 104. & rentre dans ſes biens, 105.
Thurn (le jeune comte de) bleſſé à l'attaque du camp de Walſtein, 200.
Tieffenbach ſe joint à Tilli, 66. ravage de nouveau la Luſace, 103.
Tilli (Jean Tzerclas comte de) s'approche de la Miſnie, 14. n'a pas le tems de ſe joindre à Conti, 18. aſſiége Magdebourg, 32. marche au ſecours de Francfort ſur l'Oder, 39. & de Landsberg, 40. reprend Neu-Brandebourg & y fait tout paſſer au fil de l'épée, 42. 337. s'attache au ſiége de Magdebourg, 43. le prend & le fait ſaccager, 54. marche contre le landgrave de Heſſe, *ibid.* ſe rapproche de Magdebourg, 63. ſon avant-garde eſt ſurpriſe, 63. 352. il entre en Saxe à main armée, 68. 406. diſpoſitions de Tilli pour la bataille, v. *Breitenfeld.* ce qu'il dit à ſes officiers, 77. eſt bleſſé & ſe retire, 83. ne peut ſauver la Franconie, 102. paſſe dans la Bergſtraſſe, 103. ſe porte dans le Palatinat & la Souabe, 107. & 109. veut ſe venger des Nurembergois & n'en a pas le tems, 109. chaſſe les Suédois de Bamberg, 127. ſe retranche au bord du Lech, 130. eſt tué, 133. portrait de ce général, 134. 135. ce que Guſtave en penſoit, 134.
Tilli (le jeune) gouverneur d'Ingolſtadt, 146.
Todt officier général du roi de Suéde chargé de faire le ſiége de Landsberg, 38. ſe retire à l'approche de Tilli, 40. ſon poſte au ſiége de Demmin, 42. 334. ſon poſte à Breitenfeld, 74. aſſiége & reprend Roſtock, 106. inveſtit & prend Wiſmar, *ibid.* aſſiége Buxtehude, 158.
Tortenſon général de l'artillerie ſuédoiſe fait priſonnier eſt renvoié ſans rançon, 200.
Traërbach conſigné à la France, 183.
Tréve ſignée avec les Polonois, 1. qui n'oſent pas la rompre, 85. & pourquoi, 141
Tréves (l'électeur de) ſe met ſous la protection des François, 117. embraſſe la neutralité, *ibid.* eſt enlevé par les Eſpagnols & retenu priſonnier, *ibid.*
Tréves (la ville de) ouvre ſes portes aux François, 195.
Troſt (le colonel) chargé de défendre Magdebourg, 52. eſt tué, 55.
Truchſes (le comte de) devant Prague aſſiégée par les Pruſſiens, 383.
Tſchoppa pillée par les Imp.. 192.
Tubal v. *Haubald & Dewbatel.*
Turcs inquiets des ſuccès du roi de Suéde, 231. devoient être chaſſés de l'Europe ſelon le projet de la reine Chriſtine, *préf.* xiv

U.

UCKERMUNDE pris par les Suédois, 19
Verdenberg (le comte de) porte l'ordre à Walſtein de remettre le commandement, 11. & eſt chargé de l'engager à le reprendre 88.
Vic (traité de) entre Louis XIII. & le duc de Lorraine, 117.
Vitzthum (colonel ſuédois) ſon poſte à Breitenfeld, 75. eſt fait commandant de Saxenhauſen, 110. ſon poſte à Lutzen, 213.
Uladislas monte ſur le trône de Pologne, 142. pourquoi exclu du trône de Suéde, 229.
Ulm ſe rend aux Suédois, 132. deſcription de cette place, 371.
Voigtland ravagé par les Impériaux, 192.
Urbain VIII. donne des ſecours à l'empereur, 95. ſa politique, 96. ce qu'il dit en apprenant la mort du roi de Suéde, 148.
Uſedom (l'iſle d') eſt priſe par les Suédois, 10.
Uſez (l'évéque d') ſe jette dans le parti du duc d'Orléans contre Louis XIII. 177.
Uſſlar colonel ſuédois eſt fait priſonnier dans Magdebourg, 55. ſon poſte à Lutzen, 214. eſt tué, 223.

W.

WALFF ou Waloff où les Eſpagnols ſont ſurpris, 114. marche du roi décrite, 361.
Walſtein, de qui fils, 168. eſt fait duc de Mecklenbourg, 5. démis du commandement, 11. le reprend, 88. ſa politique pour lever une belle armée, 89. il ſe réjouït de la mort de Tilli, 135. eſt revêtu du commandement avec une autorité ſans bornes, 138. ſa négociation avec l'électeur de Saxe, 139. 140. 142. il entre en Bohéme; 144. reçoit magnifiquement les députés de Nuremberg, 150. reprend la négociation avec la Saxe, 151. 155. ordonnance qu'il fait publier dans ſon armée, 151. aſſiége Prague & y entre, 152. veut uſer de ſurpriſe contre les Saxons, 154. & ſe joind aux Bavarois, 157. entrevue de Walſtein avec l'électeur de Baviére, 159. il s'approche de Nuremberg, 162. force de ſon armée, *ibid.* il fait ravager la Saxe, 192. ſon camp eſt attaqué mais ſans ſuccès, 199. 401. il renvoye les principaux priſonniers ſans rançon, 200. abandonne ſon camp de Nuremberg, 201. aſſiége Cobourg, 203. & léve le ſiége, 206. ſa marche depuis Cobourg juſqu'à Leipſic, *ibid.* ſa force depuis ſa jonction avec Holck, Galas & Pappenheim, *ibid.* ſes précautions avant la bataille & ſes diſpoſitions, v. *Lutzen.* conſulte ſon aſtrologue, 167. 209. perd la bataille, 221. 449. ſe retire en Bohéme avec l'armée, 227. ſa mort, 168. ſa magnificence, 166. 168. ſon portrait, 88. 139. 166. à 176. ce que Guſtave penſoit de lui, 120. 134.
Walſtein (Bertaut) parent du précédent eſt tué à Lutzen, 223.
Wansleben colonel ſuédois: ſon poſte à Lutzen, 213.
Weimar (Guillaume de Saxe-) ſe joind à Banier, 125. à Horn, 127. & arrive au camp de Nuremberg, 198. 399.
Weimar (Bernard de Saxe-) s'attache au roi de Suéde, 116. ſa premiére expédition, *ibid.* échoue devant Lindau, 156. prend Memmingen, 156. 173. ſe prépare à entrer dans le Tirol, 172. reçoit ordre de ſe rendre au camp de Nuremberg, 173. 198. 399. ſon poſte à Lutzen, 214. tourne les Imp. 220. eſt proclamé général en chef par toute l'armée, 226.
Weiſſenbourg ſe rend aux Suédois, 122.
Werben (priſe de) 62. les Suédois l'abandonnent par ſtratagéme, 64. ce ſtratagéme expliqué, 354. ils reprennent la ville par ſurpriſe, 66. ſituation de Werben, 350. premier camp du roi, 62. ſecond camp, 66. 351.
Wert (Jean de) met à la raiſon les païſans révoltés de l'Autriche, 213.
Winckel colonel ſuédois tué à Lutzen, 223.
Wiſeloch coûte cher aux Impériaux, 186.
Wiſmar ſe rend aux Suédois, 106.
Wolfenbuttel aſſiégé par le duc de Lunebourg, 125. nouveau ſiége de cette place levé à l'approche de Pappenheim, 198.
Wolgaſt ſe rend aux Suédois, 12. & eſt repris par les Impériaux, 17
Worms ouvre ſes portes aux Suédois, 122.
Wunſch: colonel ſuédois, ſon poſte à Breitenfeld, 74.
Wurtemberg (l'adminiſtrateur du duché de) obtient juſtice contre les violences commiſes dans ſon païs, 28. eſt attaqué à main armée & ſe met à la tête des milices du païs, 184. ce qu'il dit à l'occaſion des hoſtilités commiſes chez lui, 187. 188. favoriſe les opérations du maréchal Horn en Alſace, 189.
Wurtzbourg: la ville priſe par les Suédois, 101. priſe du château, 102. deſcription de cette place, 356.

Z.

ZEHDENICK (priſe de) 45.
Zittau pris & ravagé par les Impériaux, 190.

Fin de la Table des Matiéres.

ERRATA.

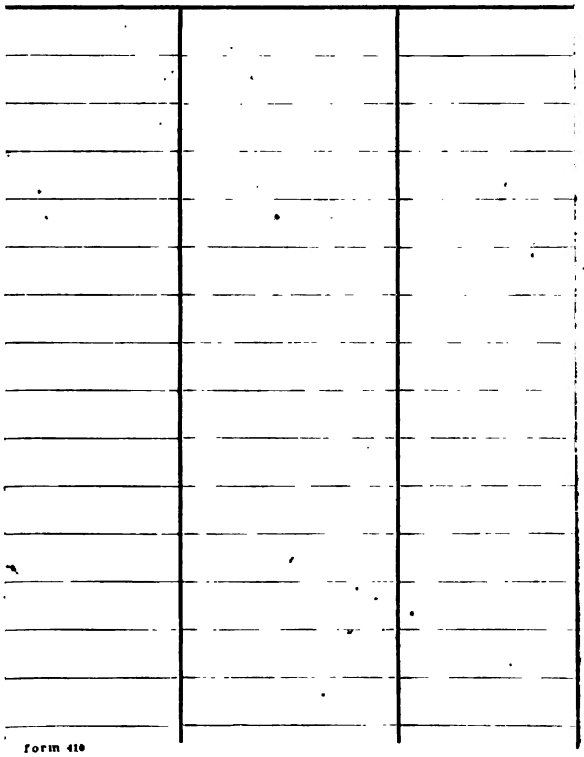
Préface, page xiv. ligne 3. bas *liſez* pas.
Hiſtoire, p. 6. l. 4. Milanois *liſez* Milanès.
p. 32. l. 2. villle *liſez* ville.
p. 33. dans la ſeconde colonne de la note l. 2. après de France il faut une virgule,
p. 63. l. 19. Anger *liſez* Angern.
p. 64. l. 18. l'habilité *liſez* l'habileté.
p. 72. de bas en haut l. 3. Leigſic *liſez* Leipſic.
p. 95. dans la note l. 6. Remarque Militaire Q. *liſez* P.
p. 112. l. 19. préſenra *liſez* préſenta.
p. 142. l. 22. réuffir *liſez* réuſſir.
p. 158. l. 18. trop de riſque, à reſter. *Otez la virgule.*
p. 195. l. 5. retiendroit *liſez* feroit paſſer.
p. 202. l. 2. Sindelbach *liſez* Grand-Sendelbach.
p. 204. dans la note l. 16. voute *liſez* route.
p. 214. de bas en haut l. 3. Iſeler *liſez* Uſslar.
p. 219. - - - l. 2. *au lieu de lire* ſur la hauteur & qui plongeoit *liſez* portoit en plein.
p. 244. *au milieu du vers* ſi tu veux *liſez* ſi.
p. 259. l. 13. diviſions *liſez* compagnies.
p. 268. l. 4. & 5. en abaiſſant le chien deſſus *liſez* en touchant la détente.
p. 279. l. 22. de la première ligne *liſez* du premier rang.
p. 287. *ligne derniére* piquiers *liſez* mouſquetaires.
p. 288. l. 18. & 19. Cela n'empêche pas qu'on ne trouve toûjours *liſez* On doit ſans doute trouver,
p. 352. l. 18. Othon-Louis *liſez* Charles-Louis.
p. 359. l. 13. pû *liſez* pût.
p. 393. l. 6. & 9. de bas en haut, Alter-Veſte *liſez* Alte-Veſte.
p. 399. l. 6. orde *liſez* ordre.
p. 414. l. 1. Gg *liſez* G G.

Avis au Relieur.

La premiére planche gravée vient à la fin du *Tableau Militaire* & doit être colée à l'extrêmité d'un feuillet blanc pour la commodité du lecteur. On fera la même choſe pour les plans des deux batailles qui doivent être placés à la fin de l'ouvrage avant la Table des Matiéres.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building



Form 410

BUA 28 1915